This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

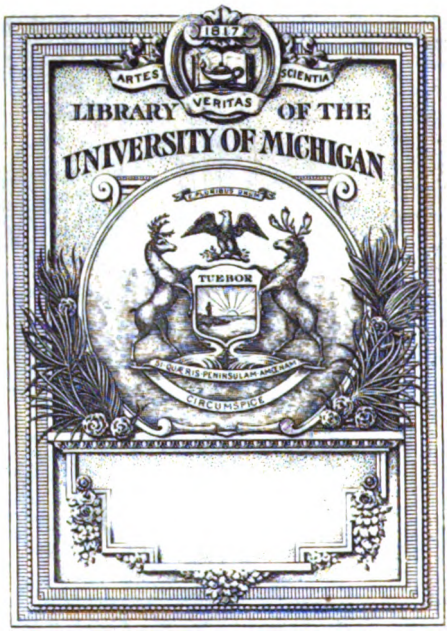
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,238,555

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

B 1
H7

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

A F B., IVe Série. — *Bull. hispan.*, XXIX, 1927, 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLIXe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXIX
1927

Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS ; **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe

Digitized by Google

Digitized by Google

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

MAR 9 1927

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLIXe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXIX
N° 1
Janvier-Mars 1927

Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | Montpellier : C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : EDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe

Digitized by Google

BULLETIN HISPANIQUE
(Universités de Bordeaux et de Toulouse)
Tome XXIX, 1927, N° 1

SOMMAIRE

Gabriel Boussagol, Angel de Saavedra, duc de Rivas, Essai de Bibliographie critique 5

Ch. Hirschauer, Bibliographie des travaux de M. Alfred Morel-Fatio (supplément) 99

Paul Courteault, La mort du marquis de Mora à Bordeaux 110

G. Boussagol, Henri Mérimée 121

Bibliographie : Dom Gregori Mª Sunyol, *Introducció à la Paleografia musical Gregoriana* (G. C.), p. 126; — D. Luciano Serrano, *Cartulario de San Pedro de Arlanza* (G. C.), p. 126; — Aubrey F. G. Bell, *Luis de León* (G. C.), p. 128; — Américo Castro, *El Pensamiento de Cervantes* (G. C.), p. 129; — C. E. Anibal, *Mira de Mescua* (G. C.), p. 136; — N. Alonso Cortés, *Zorrilla, Poesias.* (G. C.), p. 138.

Chronique : Rahola, Hardy, Moneva y Puyol, González Palencia, A. L. Mayer, A. Flores, *Modern Language Association,* W. Mulertt, L. de Azevedo, Chaves, Cazenave, Gillet, Dom Chevallier, *Hesperis,* Brutails, *Errata*, p. 141-144.

COMITÉ FONDATEUR

† E. MÉRIMÉE, professeur honoraire de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.

† A. MOREL-FATIO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, à Paris.

P. PARIS, membre de l'Institut, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid.

G. CIROT, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres, *secrétaire de la Rédaction*

G. RADET, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, *directeur-gérant.*

Digitized by Google

ÁNGEL DE SAAVEDRA, DUC DE RIVAS

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

AVERTISSEMENT

M. E. Allison Peers, le savant professeur de l'Université de Liverpool, a consacré à Rivas une importante étude[1] où la bibliographie occupe les pages 560 à 575. Cette bibliographie est la seule qu'on ait publiée jusqu'à ce jour, en dehors des succinctes indications des manuels d'histoire littéraire : son auteur la qualifie de « select », et justifie ainsi le présent essai de bibliographie critique que je voudrais aussi complet que possible.

Après avoir jalonné les principales étapes de la vie de Rivas, et indiqué les documents d'archives qui nous aident à le faire, je tâcherai de fixer les conditions dans lesquelles son œuvre a été composée, publiée et même, lorsqu'il s'agira de son théâtre, représentée; car il n'est pas déraisonnable de considérer les représentations d'un drame comme autant d'éditions à tirages variables... J'énumérerai ensuite les études dont Rivas a été l'objet et les principaux ouvrages dont la lecture peut faciliter la compréhension de son œuvre.

Pour celle-ci, je signalerai, d'abord, les manuscrits qu'il m'a été donné de voir et, parfois, d'étudier; puis, les éditions séparées, les éditions dites d'œuvres complètes; enfin, les traductions.

1. Parue en septembre 1924 dans la *Revue hispanique* (t. LVIII) avec la date de 1923.

Digitized by Google

Dans chaque section de la présente bibliographie, l'ordre adopté est l'ordre chronologique. Un double index, par noms d'auteurs et par matières, avec renvoi aux numéros qui courent d'un bout à l'autre du texte, permettra de retrouver aisément :

1° Tout ce qu'un même auteur a écrit sur Rivas ;

2° Tout ce qui intéresse sa vie ou l'une de ses œuvres.

Les abréviations le plus souvent employées sont les suivantes :

Esc. Cast. = Obras completas de D. Angel de Saavedra, Duque de Rivas..., dans la « Colección de Escritores Castellanos ». Madrid, 1894-1904. 7 vol. in-8°.

A. de S., D. de R. = Angel de Saavedra, Duc de Rivas : sa vie, son œuvre poétique .., par G. Boussagol. Toulouse, 1926. 1 vol. in-4°.

A. C. A. = Archivo Central, Alcalá de Henares.

A. D. T = Archives Départementales, Tours.

A. E. S. = Archivo del Ejército, Segovia.

A. H. N. = Archivo Histórico Nacional, Madrid.

A. M. E. = Archivo del Ministerio de Estado, Madrid.

A. M. G. = Archivo del Ministerio de la Guerra, Madrid.

A. M. S. = Archivo Municipal, Sevilla.

A. N. P. = Archives Nationales, Paris.

B. M. M. = Biblioteca Municipal, Madrid.

B. MP. S. = Biblioteca Menéndez Pelayo, Santander.

B. N. M. = Biblioteca Nacional, Madrid.

R. A. L. = Real Academia de la Lengua, Madrid.

PREMIÈRE PARTIE

Memento biographique. — Documents d'archives.

A. Memento biographique

Nait à Córdoba, le 10 mars 1791. — Entre au « Real Seminario de Nobles » de Madrid le 3 février 1802 ; en sort le 20 août 1806. — Entre le 19 décembre 1806 à la Compagnie flamande des gardes du corps. — Blessé grièvement à Ontígola le 18 novembre 1809. — Adjudant d'État-Major à Cádiz (1810 1813). — Retraité comme lieutenant-colonel et attaché

Digitized by Google

à l'État-Major de la place de Sevilla (12 octobre 1813). Passe en la même qualité à Córdoba (5 décembre 1819). — Voyage en France (mai-décembre 1821). — Député de Córdoba (3 décembre 1821). — *Départ pour l'émigration* : 3 octobre 1823. — Séjour à Gibraltar (octobre 1823-mai 1824). A Londres (mai 1824-janvier 1825). — A Gibraltar (janvier-juillet 1825); son mariage. — Séjour à Malte (juillet 1825-mars 1830). — Séjour en France : débarque à Marseille (23 mars 1830); va à Orléans; à Paris (en août); à Tours (mars? 1832); à Paris (mai? 1833). — *Retour d'émigration* : 9 janvier 1834. — Duc de Rivas et Grand d'Espagne (1834); membre de l'Académie espagnole, le 9 octobre 1834; président de l'Ateneo, 16 novembre 1835. — Ministre de l'Intérieur, 15 février-13 août 1836. — Fuite en Portugal et à Gibraltar. — Retour en Espagne, 1er août 1837. — Ministre plénipotentiaire à Naples, le 2 janvier 1844, et ambassadeur le 11 février 1848; retour en Espagne, juillet 1850. — Membre de l'Académie de l'Histoire, avril 1853. — Président du Conseil et ministre de la Marine, 17-19 juillet 1854. — Président de l'Académie de San Fernando, le 24 août 1854. — Ambassadeur à Paris, 20 juin 1857-1er juillet 1858. — Directeur de l'Académie espagnole, 20 février 1862. — Président du Conseil d'État, novembre 1863-novembre 1864. — *Meurt* le 22 juin 1865.

B. Documents d'archives

(Nota. — Quelques-uns de ces documents sont donnés en appendice dans : *A. de S.*, *D. de R.*...)

[1] 1791. — Acte de baptême (A. H. N.).
[2] 1799. — Concession de diverses dignités (A. E. S.).
[3] 1802. — Autorisation d'entrer au Real Seminario de Nobles.
[4] 1803-1808. — Reglamento del Seminario, planes... (legajo 320); Libro de Entradas y Salidas, n° 51; Partes mensuales (1803), (leg. 316) : ces trois séries de documents se trouvent à l'A. H. N., sección de Universidades.
[5] 1806. — Lettre de la mère de Rivas sollicitant une nomination de garde du corps (A. M. G.).
[6] 1807. — Sollicitation de la mère de Rivas en vue d'obtenir un « cordon » de Garde du Corps pour son fils (A. M. G.).
[7] 1809. — Protestation du frère aîné de Rivas contre une mesure dont les deux frères ont été l'objet, et passeport qui leur est délivré pour rejoindre l'armée (A. E. S.).
[8] 1810. — Lettre de Rivas demandant le grade de capitaine de cavalerie. Tout un dossier accompagne cette demande (A. M. G.).
[9] 1810. — Affectation de Rivas à l'E.-M. de Blacke (A. M. G.).
[10] 1812. — Passeport accordé à Rivas pour se rendre à Córdoba (A. M. G.).
[11] 1813. — Promotion de Rivas au grade de « 1er ayudante » A. M. G.)

Digitized by Google

[12] 1813. — Rivas demande sa mise à la retraite et son affectation à la place de Sevilla ; un certificat médical et diverses attestations accompagnent sa demande (A. M. G.).

[13] 1816. — 1° Rivas demande le grade de brigadier ; 2° il demande le grade de colonel ; 3° le roi le nomme colonel (A. M. G.).

[14] 1819. — Rivas demande son transfert de Sevilla à Córdoba (A. M. G.).

[15] 1821 — Procès-verbal de l'élection de Rivas comme député de Córdoba (A. C. A.).

[16] 1823. — Déposition de Juan Dinetti dans le procès intenté par contumace à Rivas (A. H. N., Causas de Estado, leg. 6305).

[17] 1828-30. — Dossier concernant le départ de l'île de Malte et l'arrivée en France (A. N. P.).

[18] 1832-33. — Dossier concernant les réfugiés espagnols de Tours, et les demandes de secours faites par Rivas (A. D. T.).

[19] 1833. — Passeport accordé à Rivas pour rentrer en Espagne (A. C. A.; leg. M. G. 5003). — Liste des personnes qui ont franchi la frontière le 9 janvier 1834 (id. leg. M. C. 5561).

[20] 1834. — Rivas demande, par deux fois, une pension de retraite de 36.000 réaux par an (A. M. G.).

[21] 1834. — Procès-verbal de la séance de l'Académie espagnole où Rivas fut élu académicien, et de celle où il fut reçu (R. A. L.).

[22] 1836. — Décret nommant Rivas ministre de l'Intérieur (A. M. E.).

[23] 1844. — Décret nommant Rivas envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Naples (A. M. E.).

[24] 1844. — Décret conférant à Rivas la grand'croix de Saint-Jean-de-Jérusalem, et décret l'autorisant à porter l'uniforme de colonel d'état-major (A. M. E.).

[25] 1844. — Dossier concernant l'affectation, l'aménagement et la désaffectation de la frégate de guerre « Cristina » (A. M. E.).

[26] 1844. — Lettre de Rivas au président du Conseil González Brabo; réponse de celui-ci ; deuxième lettre de Rivas (A. M. E.).

[27] 1844. — Lettre de Rivas à A. Gutiérrez de los Ríos : il lui donne ses impressions d'arrivée à Naples (archives de M. le marquis de Viana).

[28] 1844. — Rivas rend compte à son ministre de son arrivée à Naples et de la présentation des lettres de créance.

[29] 1846. — Rivas rend compte à son ministre d'une audience de congé (A. M. E.).

[30] 1848. — Décret nommant Rivas ambassadeur à Naples (A. M. E.).

[31] 1848. — Rivas rend compte de la remise des lettres l'accréditant comme ambassadeur à Naples (A. M E.).

[32] 1848. — Rivas informe son ministre que le roi de Naples lui a conféré une grand'croix et il demande l'autorisation de l'accepter et d'en porter les insignes (A. M. E.).

[33] 1848. — Lettre de J. Valera à Cañete (B. MP. S.). Il y est question de Rivas.

[34] 1848-1852. — Rivas à l'Académie des Beaux-Arts (Actas de Juntas de la Academia de San Fernando).

[35] 1857. — Décret nommant Rivas ambassadeur à Paris (A. M. E.).

Digitized by Google

[36] 1857. — 1° Rivas rend compte à son ministre de son arrivée à Paris ; 2° Rivas rend compte de la remise des lettres de créance ; 3° texte du discours prononcé par Rivas à cette occasion ; 4° lettre de Rivas au ministre, sur le même sujet (A. M. E.).

[37] 1858. — Rivas annonce qu'il va passer huit jours au Palais de Fontainebleau (A. M. E.).

[38] 1858. — 1° Télégramme de Rivas à son ministre, pour donner sa démission d'ambassadeur à Paris ; 2° lettre de confirmation ; 3° lettre de la reine d'Espagne à l'empereur des Français, au sujet de la démission de Rivas ; 4° décret royal acceptant cette démission ; 5° réponse de Napoléon III à la reine d'Espagne (A. M. E.).

[39] 1862. — Procès-verbal de la séance où Rivas fut nommé directeur de l'Académie espagnole (R. A. L.).

IIe PARTIE

Œuvres de Rivas.

I. Manuscrits

Nota. — Afin d'éviter des répétitions, je groupe dans une même section tous les manuscrits qui se trouvent en un même lieu.

A. Manuscrits appartenant a la famille de Rivas

M. Gabriel Anduaga, père de Mme la duchesse de Rivas, a bien voulu, en avril 1922, me recevoir chez lui, calle de Velázquez, n° 45, et me laisser parcourir *très rapidement* les papiers qu'il tenait de son beau-père, Enrique de Saavedra, fils et héritier de don Angel. Voici les notes que j'ai pu prendre alors; si fragmentaires qu'elles soient, elles présentent toujours quelque intérêt :

[40] 1814. — *Oda á España triunfante de los franceses.*

Avec le manuscrit de cette ode se trouve le brouillon d'une lettre au roi, qui a approuvé ces vers, dont le « juez de imprenta Marin » refuse d'autoriser l'impression (ps. 261-267 de Esc. Cast. I).

[41] 1814. — *Ataulfo.*

Deux actes de cette tragédie, qui n'a jamais été imprimée.

Digitized by Google

[42] 1824. — *Miserias de la vida humana. Romance. A mi recien nacido sobrino don Domingo Ruiz de Arana y Saavedra.*

Inédit. - Daté de « Gibraltar 9 de Enero de 1824. A. de S. ». — Commence : « Don Domingo, Don Domingo... ».

[43] 1824. — *Super flumina.*

Précédé d'une note qui expose dans quelles conditions a été composée cette poésie; c'est la n. 1 de la p. 37 de Esc. Cast. II. Le manuscrit signale en outre, parmi les personnes présentes, Calderón et son fils Lorenzo. La dernière phrase dit : « Faltan algunas estrofas *al* final... » au lieu de « *y la* final... » que porte Esc. Cast. II, 38.

[44] 1827. — *Arias Gonzalo.*

« Malta año de 1827, fin ». Puis, des chiffres mystérieux :

« fin 302	(1.294 est la somme de : 380 + 256 + 340 + 318.
380	Si l'on ajoute 302 à 1.294, on obtient 1.596. Par ailleurs, les cinq actes d'*Arias Gonzalo* forment un total de 300 + 346 + 256 + 298 + 288 = 1.488 vers. Le manuscrit primitif fut-il remanié avant l'impression?)
256	
340	
318	
1.536	
1.294	
1.536	

[45] 1828. — *Tanto vales.*

« Malta año 1828, fin. Malta 2 de Marzo de 1828. »

[46] 1830. — *Al Duque de Frías.*

Début : « De luchar fatigado... ».

Fin : « Orléans, 4 de julio de 1830 ». C'est *La Sombra del Trovador*, Esc. Cast. II, 87-99, daté de « Marsella, Marzo de 1830 ». Rivas n'a pas dû retrouver son brouillon, et il a, en 1854, lorsqu'il travaillait au t. I de ses œuvres complètes, daté de mars 1830 cette pièce dont le texte suggère, en effet, cette date. Mais Rivas n'a pas séjourné à Marseille; il est reparti sans délai pour Orléans. (*A. de S., D. de R.*, 1re part., chap. II.)

[47] 1837. — *El cuento de un veterano.*

[48] 1839. — *El solemne desengaño.*

A la fin : « Sevilla, 27 de Abril de 1839. A. de Saavedra ». Cette date précise s'oppose à la date, plus vague, de l'édition de 1854 et des suivantes, qui donnent : « Madrid, 1838 ».

Digitized by Google

Au bas de la dernière page, Rivas a compté les quatrains et les vers :

34	353
73	4
96	
62	1.312 (sic, pour 1.412) versos.
47	
39	
353 (sic, pour 351) cuartetas.	

Le texte imprimé compte 59 + 46 + 91 + 37 + 59 = 292 quatrains, et 292 × 4 = 1.168 vers.

[49] 1839. — DIVERS.

Une liasse de manuscrits, formée de brouillons appartenant à divers romances; j'y ai relevé une date : « Sevilla, 20 de julio de 1839 A de S., D. de R. ». Un des brouillons porte : « Romance III°. El Secreto ». C'est le 3e Romance de *Una noche de Madrid en 1578*.

Sur un autre on lit : « Romance III°. El Rey prisionero » ; et sur un 3e brouillon : « Romance quinto : conclusion ». Ces deux romances font partie de *La Victoria de Pavía*.

[50] 1840. — *Solaces de un Prisionero*.

« Empezé a escribirla el 18 de Septbre de 1840 — y la acabé el 28 de Octbre del mismo. — El borrador de esta comedia lo regalé a D. Antonio Gutierrez de los Rios. Sevilla año 1840. »

[51] 1841. — *La morisca de Alajuar*.

Sous le titre, Rivas avait écrit : « original de D. Angel S. d. de R. », puis il a barré « original ». — 1re partie, en haut, à gauche : « 24 duros y ocho pesetas ». « Fin del 1er acto : Sevilla 28 de Dbre de 1841 » (pour 1840). — « Fin 2a jornada, Sevilla 14 de Marzo 1841. » « fin 3a jornada — Sevilla 29 de Abril 1841. »

1a	1.208
2a	1.148
3a	1.144
	3.500

[52] 1842. — *El Desengaño en un sueño*.

« Enviado a Madrid el dia 30 de Agosto de 1842. »

[53] 1842. — *El Parador de Bailén*.

« Se empezó el dia 20 de novc de 1842. » A la dernière page, en bas à droite : « Sevilla, 15 de Dc de 1842. A. de S., d de Rivas » ; en marge :

1er acto,	948
	826
	960
	2.734 versos.

Signé en arabe : *Angel*

Digitized by Google

[54] 1843. — *A. S. M. La Reyna.*

P. 175 de Esc. Cast. II : « A la reina nuestra señora. »

[55] 1844. — *Enviandole dulce a una señorita andaluza.*

Inédit. — Début : « Por si con chiste andaluz... »; fin : « Sevilla febrero de 1844. »

[56] 1844. — *Al ver la primera vez a M. B.*

« La primera vez que vi a M. B. » (Esc. Cast. II, 181).

[57] 1844. — *Viaje a las Ruinas de Pesto y al Vesuvio.*

Ce manuscrit, formé de 9 feuilles doubles de papier « Canson », porte les indications suivantes : « Articulos remitidos á Madrid para la Revista de España y del Extrangero. — Salió el de Pesto de Nápoles el 18 de Junio de 1844, dirigido á D. Antonio Gutiérrez de los Ríos por mano de d. Ant° Caballero de la Secretaría de Estado. — Nápoles 30 de Mayo 1844 ».

[58] 1844. — *Enviando un ramo de flores a una dama enferma.*

Début : « Den á tus ojos contentos... »; fin : « Nápoles, 24 de junio de 1844 » (p. 69 de Esc. Cast. II, où elle est datée de 1825).

[59] 1848. — *Epístola a mi cuñado D. Leopoldo Augusto de Cueto, en contestacion a otra suya.*

P. 301 du t. II de Esc. Cast.

[60] 1852. — *Al bautismo de la princesa de Asturias.*

Début : « Cuando en la fuente santa del bautismo ». (Esc. Cast. II - 327.)

[61] 1855. — [*Prologue aux Œuvres du duc de Frías*].

A la fin : « Madrid, 1° de Nov. de 1855 : El Duque de Rivas ».

[62] 1856. — [*Prologue de « La Familia de Alvareda » de Fernán Caballero*].

11 feuillets, datés de « Madrid 5 de dic^bre de 1856 ».

(Les compositions suivantes n'ont, à ma connaissance, jamais été éditées :)

[63] ? *Soneto.*

Début : « Llamante sucesor de Moratín... ».

[64] ? *Una falta.*

Quatre romances.

[65] ? *Soneto, traducción de Petrarca.*

Début : « Benditos sean el año, el mes, el día... ».

Digitized by Google

[66] ? *El Diablo en Cantillana.*

Acto 1° — Comedia en 3 jornadas. — Personas.

[67] ? *A la memoria del Excmo Sr. D. Nicolás de? Asora.*

[68] ? *Vargas y Serafina.*

Ce manuscrit a pour sous-titre : « Introduccion » et se compose d'une feuille simple et de trois feuilles doubles.

[69] ? [*Sonnet*].

C'est un sonnet à bouts-rimés : « Sabes Octavia cuanto bella... *cruel* ». — Les 8 premières rimes étaient : cruel, batan, dan, miel ; — Luzbel, San Juan, gañan, clavel.

[70] ? *Leyenda.*

El hombre propone y Dios dispone. Parte 1ª : La patria : « De la hermosa primevera ». — 2ª Parte : Un feliz encuentro : « De la noche somos hijos... ». — Semble inachevée. Une gitane y figure.

Manuscrits Divers.

[71] 1821. — *Apuntaciones.*

Le mot « Apuntaciones » sert de titre à un cahier de format écolier, à couverture verte. — Sur la 1re p. : « Apuntaciones varias sacadas de diferentes autores, por Angel de Saavedra Remirez de Baquedano durante sus viajes. Empezaron a escrivirse en Paris por el mes de Agosto del año 1821 ». — Les ps. 1 à 58 sont occupées par des « Apuntes varios tomados del comentario al Espiritu de las Leyes de Montesquieu, hecho por Destutt de Tracy ». Rivas a eu en mains l'édition de 1819, 1 tome in-4° de 411 ps.

Les ps. 58-81 du cahier contiennent des « Apuntaciones del 4° tomo de los Elementos de ideología del mismo autor, y contiene un suplemento al anterior, y un tratado de la voluntad y sus efectos... »

[72] 1858. — *Curso Elemental de Perspectiva* por la Señora Doña Luisa Jaunez y el Señor Don Théodore Delamarre, traducido al Castellano desde el original françés por Don Angel de Saavedra, Duque de Rivas. — Madrid (ó Paris). — Imprenta de.... — 1858.

Des feuillets, écrits au recto seulement, portant une lettre, de A à M, puis un chiffre de 1 à 89. — Rivas ne semble pas avoir donné suite à son projet de faire imprimer cette étrange traduction, qui témoigne d'un intérêt toujours vivace pour ce qui touche au dessin et à la peinture. — Il est curieux de voir qu'un fils de ce Théodore

Digitized by Google

Delamarre avait, à l'arrivée de Rivas à Paris, en 1857, publié dans *La Patrie*, un article bio-bibliographique sur le nouvel ambassadeur.

[73] ? *Une lettre de Rivas à Manuel Cañete.*

B. Manuscrits appartenant a divers

1° Manuscrits appartenant à la Biblioteca nacional de Madrid.

[74] 1824. — *El Desterrado — Oda.* — « Manuscrito en 11 hojas utiles en 4° — Letra moderna » P. V. 4° = C 29 = N° 24.

C'est une copie calligraphiée, mais elle n'est pas de la main de Rivas. — Aucune rature.

[75] 1842. — *Lettre de Rivas à Luis María Ramírez y de las Casas-Deza.* Cf. Append. I.

[76] 1843. — *Lettre de Rivas au même.* Cf. Append. I.

[77] 1851. — *A la princesa recien nacida. Soneto de pie forzado.*

« Una hoja útil en fol. — P. V. fol. — C 34. — N° 43. — 18671. » En entier de la main de Rivas. — Inédit. — Offert à la Biblioteca Nacional par le marquis de Valmar (voir le n° [79]).

(Ce sonnet est donné en fac-similé dans la IVe partie du présent essai.)

[78] 1852. — *Lettre de Rivas au Comte de Pinohermoso.* P. V. fol. — C 13 — N° 38 — 18642.

Datée de « Madrid 29 de Agosto de 1852 ». Signée « Angel ». Il recommande à son ami, protecteur des lettres et des arts, Urrabieta, excellent dessinateur, et Martínez, lithographe. (Urrabieta avait illustré son *Crepúsculo de la tarde.*)

[79] 1854. — *El Aniversario.* « Acompáñale una carta del Marqués de Valmar al Exmo Sr Dn Manuel Tamayo y Baus, en la que le remite dicha leyenda. — P. V. fol. — C 34. — N° 37. — 18671 — ».

La lettre est du 16 avril 1894. Elle commence ainsi : « Entre antiguos papeles de mi biblioteca encuentro el adjunto manuscrito autógrafo de la leyenda El Aniversario, escrita por mi inolvidable hermano político..., y asimismo un soneto de carácter íntimo y familiar (al nacimiento de S. A. la señora Infanta Doña Maria Isabel), improvisado, con pies forzados... »

Digitized by Google

Ce manuscrit de « El Aniversario » est un cahier formé de feuilles de grand format, écrites au recto et au verso, et foliotées au recto de 61 à 78 inclus. — La p. 61 porte le titre : El Aniversario / Leyenda fantástica / del Duque de Rivas / año 1854. — La légende commence à la p. 62r. C'est le brouillon, parfois peu lisible, avec certaines pages très raturées. Les corrections portent sur des détails. L'ensemble est conforme au texte connu.

[80] ? *Lettre de Rivas à Bermejo.* P. V. — C 4° — 10-67.

Adressée, à une date inconnue, à « Casa é imprenta del Sr Mellado, Al Sr Bermejo. *Urgente* ». « Mi amigo Bermejo : El manuscrito está tan lleno de errores, que me es imposible corregir las pruebas por él. Tenga V. la bondad, pues, de enviarme sin demora el impreso primitivo que le entregué, y despacharé inmediatamente la correccion — De V. fino amigo — El Duque de Rivas — Miércoles. »

2° Manuscrit appartenant à M. le Marquis de Viana.

[81] 1857. — *La nochebuena / en / Paris / y en Madrid, / año 1857. Romance dedicado á la tertulia de los Exmos Señores Marqueses de Molins.*

Un cahier de 18 ps. Copie non autographe, avec quelques corrections de détail de la main de Rivas. Le texte de Esc. Cast. II, 341-359, est conforme à ce manuscrit corrigé.

Cf. en outre le n° [27].

3° Manuscrits ayant appartenu à Salvá.

[82] 1824. — *El sueño del proscrito.*

Salvá en avait « truffé » un exemplaire de la 1re édit. de *El Moro expósito* (cf. *Catálogo de la Biblioteca de Salvá...*, n° 927, p. 320a).

[83] 1828. — *El Faro de Malta.*

Même observation que ci-dessus.

II. Éditions séparées et recueils

Nota. — La date indiquée est celle de la 1re édition connue.

[84] 1812. — *Cádiz libre del sitio.* Oda.

Composée après le départ de l'armée française qui assiégeait Cádiz (24-25 août 1812); publiée dans « El Redactor General de Cádiz », vol. II, p. 1917, n° du 9 oct. 1812; signée « A. de S***a » ;

Digitized by Google

M. E. Allison Peers en reproduit 14 vers dans son étude (p. 20, n. 1); A. de Castro les avait cités dans son livre sur *Cádiz en la guerra de la Independencia* (p. 151-152). Rivas n'a pas inséré cette ode dans son premier recueil; il en est de même, nous le verrons, pour un assez grand nombre de poésies composées entre 1806 et 1813, et publiées seulement en 1820. — C'est la première œuvre de Rivas dont je connaisse le texte imprimé.

[85] 1814. — Poesias / *de* / *Don Angel de Saavedra* / *Remirez de Baquedano.* / — *Cadiz : 1814.* / *Imprenta patriotica.* / *A cargo de D. Ramon Howe.*

Recueil assez rare; on en trouve un exemplaire à la Bibliothèque Universitaire de Sevilla, et un autre à la Bibliothèque Menéndez Palayo de Santander. La famille du Duc de Rivas n'en possède aucun. C'est un volume in-8° mayor de 125 ps.

P. 1 : Advertencia (voir Appendice II); p. 2, blanche; p. 3 : Indice; ps. 5 à 57 incluse : poésies; p. 59, *El Paso honroso, Poema;* p. 60, blanche; p. 61 : Chant I; p. 73 : Chant II; p. 85 : Chant III; p. 100 : Chant IV; p. 123 : fin du *Paso honroso;* p. 124 : blanche; p. 125 : errata; au bas de la page, « *Nota:* Ademas de los yerros corregidos, hay algunos otros de menos consideracion, particularmente de ortografia, inremediables en las obras que no se imprimen á la vista del autor ».

L'auteur a placé les poésies « sin órden ni clasificacion alguna, por evitar la monotonía ». La table des matières les groupe par catégories, et nous voyons qu'il a réuni, outre le *Paso honroso*, 4 cantilènes, 2 églogues, 2 épîtres, 2 « letrillas », 7 romances, 7 odes, 6 sonnets; en tout, 30 pièces. Parmi ces 30 pièces, 14 n'ont pas été réimprimées, la date en est inconnue, ce sont :

1. Cantilena : Volvamonos, o Lesbia...
2. Letrilla : Decidme, zagales...
3. Romance : Desde que yo vi zagala...
4. Epistola : Con dulce gozo y con quietud sobrada...
5. Letrilla : Entre estos peñascos...
6. Soneto : En tanto que tu cándido semblante...
7. Egloga : Del Betis olivoso en la ribera...
8. Romance : Medio dormida la luna...
9. Cantilena : Por las selvas que riega...
10. Romance : Dime Anarda rigurosa...
11. Egloga : Por entre peñascosos arenales...
12. Epistola : O cuan felice fuera...
13. Romance : Al tiempo que en el ocaso...
14. Soneto : Cual suele en la floresta...

Les trois poésies suivantes ont été réimprimées, la première, avec une date erronée, dans l'éd. de 1854-1855; les deux autres, sans date aucune, dans l'éd. de 1820-1821.

15. Oda : Ay cual el turbio mar hierve espumoso... (réimprimée

Digitized by Google

s. d. dans l'éd. 1820-1821, sous le titre de « La Borrasca. A Lauso », et avec le même titre et la date de 1817 dans l'éd. de 1854-1855).

16. Soneto : Huye, o sueño apacible y delicioso...

17. Soneto : Al bizarro escosés D. Juan Dowine (sic); O de Fingal heroico descendiente...

Les 13 poésies énumérées ci-dessous complètent le recueil, avec *El Paso Honroso :*

18. 1806. — Cantilena : Febo se retiraba...

19. 1808. — Oda : A la declaracion de España contra los Franceses. (Titre de l'éd. 1814, il devient ensuite : « Al armamento de las provincias españolas contra los franceses »; reproduite en 1837 par M. Wolf, *Floresta...*; t. II, p. 467 à 499).

20. 1808. — A la victoria de Bailen.

21. 1809. — Romance : Con once heridas mortales... (Reproduit par Wolf, *Floresta...* t. II, p. 450).

22. 1809. — Romance : Entre verdes olivares...

23. 1810. — Soneto : El oponer mi pecho no me asusta...

24. 1812. — Al conde de Noroña : ¡Oh! Conde, pues tu lira....

25. 1812. — A Amira : Hondo mar espumoso...

26. 1812. — Soneto : Viene en pos del invierno perezoso...

27. 1812. — Cantilena : Por un alegre prado...

28. 1812. — A la victoria de Salamanca. (Ce titre est devenu, à partir de 1820 : A la victoria de los Arapiles.)

29. 1812. — Napoleon destronado.

30. 1814. — Romance : A esconder su lumbre pura...

El Paso Honroso, qui termine le volume, nous offre un texte très différent de celui que nous trouvons dans l'édition 1820-1821 et les suivantes. J'indique, dans l'appendice III, les principaux remaniements que Rivas a fait subir au texte primitif.

[86] 1814. — ATAULFO.

« Tragedia en cinco actos, escrita en Sevilla en 1814, nunca representada ni impresa por haberlo prohibido la censura » (Note de Rivas, p. 526 du t. IV de l'éd. de 1854-1855).

[87] 1816. — ALIATAR.

« Tragedia en cinco actos, escrita en Sevilla en 1814, estrenada con gran éxito en aquella ciudad é impresa en la misma el año siguiente ». Ainsi s'exprime Rivas, p. 526 du t. IV de l'éd. 1854-1855. Cette affirmation contient plusieurs erreurs : *Aliatar* fut imprimé en 1816 :

Aliatar, / tragedia en cinco actos, / de / D. Angel de Saavedra, Remirez / de Baquedano. / Representada por primera vez en el teatro de esta ciudad el dia 8 de Julio / del presente año. / Sevilla : imprenta de Caro. / 1816.

Cette édition se trouve à la B. M. M. et à la B. MP. S. — C'est un vol. in-8° de 82 ps., plus 3 non numérotées. La troisième non numé-

Digitized by Google

rotée porte la dédicace. Cf. A. de S., D. de R., IIe part., liv. I, chap. XII. — P. 1 : Errata. — P. 2 : personas y actores; à la fin : « la escena es en el Castillo de Aljama en un salon de paso. — La accion empieza á las ocho de la mañana y concluye antes de media noche ».

Félix González de León, l'auteur du « Diario de las ocurrencias publicas y sucesos curiosos... », qui existe en manuscrit aux A. M. S., confirme que la première eut lieu le 8 juillet 1816; la pièce fut encore jouée le 9 juillet, puis les 5 et 6 septembre, le 28 novembre.

[88] 1817. — Doña Blanca de Castilla.

« Tragedia en cinco actos, escrita en Sevilla en 1815, estrenada en aquella ciudad; y hasta ahora inédita » (Rivas, éd. 1854-1855, IV, 526). Rédaction erronée. Si nous ignorons la date de la composition de cette tragédie, il est probable qu'elle fut écrite peu avant sa représentation; or, la « première » eut lieu le 28 nov. 1817. Le « Diario de las ocurrencias públicas... », déjà cité, porte pour cette date : « Teatro : a beneficio del Sñor Galan. Da Blanca de Castilla, tragª. » Un document curieux accompagne cette mention : c'est l'affiche de la « première » de cette tragédie; je la donne en appendice (n° IV).

Le 29 novembre on joue de nouveau cette pièce.

Quant au fait qu'elle soit encore inédite en 1855, cela n'est pas surprenant si nous relisons la n. 1 de la p. 292 du t. I de l'éd. des Esc. Cast. : « Esta tragedia, titulada *Doña Blanca*, la tercera que escribió el autor, se ha perdido, desapareciendo el manuscrito en el robo que padeció su equipaje en el río de Sevilla el día de San Antón del año 1823 ». Pour les incidents qui marquèrent cette journée, voir A. de S. D. de R., 1re partie, chap. I.

Rivas travaillait à cette tragédie en mars 1817. A cette date, il écrivait de Córdoba à Vargas y Ponce (Esc. Cast. I, 291 et 292) :

Pronto conocerás que te engañaste,
Cuando escuches mil himnos y canciones...
Y cuando el tuyo y otros corazones,
Al ver de doña Blanca el fin lloroso,
Sientan de espanto y pena sensaciones.

En fait, les spectateurs restèrent assez froids, et Rivas s'en plaignait à Ranz Romanillos, ainsi qu'il appert de la lettre que celui-ci lui écrivait le 15 mars 1819 (cf. Cañete : *Escritores Españoles é hispano-americanos*, El D. de R., ps. 127-142).

[89] 1820-1821. — Poesias / *de* / *don Angel de Saavedra* / *Remirez de Baquedano* /. *Segunda Edicion.* / *Corregida y aumentada* / *Tomo primero* / *Madrid :* / *Imprenta de I. Sancha.* / *1820.*

1 vol. in-8° de 233 ps. numérotées; dédicace : « A la Excma Señora Da Maria Dominga Remirez de Baquedano y Quiñones, Marquesa

Digitized by Google

de Andia y de Villasinda, Duquesa Viuda de Rivas, etc. En testimonio de amor, de respeto y gratitud su humilde hijo. — Angel de Saavedra Remirez de Baquedano. »

Les poésies, au nombre de 68, commencent à la p. 7 et s'achèvent p. 226. Elles sont classées par catégories et comprennent, dans cet ordre : 12 romances, 5 « romances cortos », 3 « letrillas », 4 canti lènes, 19 sonnets, 20 odes, 1 églogue et 4 élégies. La table des matières (p. 227-231) et les errata (p. 233) terminent le volume. Aucune des pièces n'est datée. Le recueil comprend 16 pièces qui avaient été déjà publiées en 1814 Ce sont les nos 15 inclus à 30 inclus de [82]. Il contient, en outre, 7 pièces qui auraient été composées avant 1814, mais non comprises dans le premier recueil.

1. 1806. — Romance : En una yegua tordilla... (Reproduit par Wolf, *Floresta*..., t. II, 451).

2. 1806. — Romance corto : Luz de esta ribera...

3. 1807. — Soneto : Misero leño, destrozado y roto (Reproduit par Wolf, dans sa *Floresta*, t. II, 465).

4. 1807. — Romance corto : Hermosa zagala...

5. 1808. — Romance : Hermosisima zagala...

6. 1808. — Soneto : Gallardo alzaba la pomposa frente...

7. 1812. — Soneto : Ojos divinos, luz del alma mia.

On trouve, enfin, 45 poésies réunies pour la première fois; les 9 premières n'ont paru que dans l'édition de 1820 et nous ignorons la date de leur composition; les autres ont été écrites — si nous tenons pour exacte la date que Rivas leur assigne dans l'éd. de 1854 et les suivantes, — entre 1814 et 1820; toutefois, les nos 17 et 18 ne portent aucune indication de date dans l'éd. des Esc. Cast.

8. Romance : Los sombreros y cayados...

9. Romance corto : Hermana Juanilla... (Reproduit par Wolf, *Floresta*, t. II, p. 464).

10. Letrilla : Lesbia, ingrata Lesbia...

11. Letrilla : Mal haya quien sabe... (Reproduit par Wolf, *Floresta*, t. II, p. 464).

12. Soneto : La parda nube con fragor tremendo... (Reproduit par Wolf, *Floresta*, t. II, p. 466).

13. Soneto : Quédate a Dios, mansion afortunada...

14. Oda : A las Artes después de la paz :

« Alzad, alzad la marchitada frente .. ».

15. Oda : A la cabaña de Antimio.

16. Elegia : Tornemos, ay, tornemos, dueño mio...

17. Soneto : Lleno el pecho de orgullo y ufania...

18. Soneto : Oh amiga noche! oh noche deliciosa!. . (Reproduit par Wolf, *Floresta*, t. II, p. 466).

19. Les 34 pièces qui figurent, en outre, dans le recueil sont celles qui occupent, dans l'éd. des Esc. Cast., les pages 247-393, du t. I et 9-33, du t. II.

Les poésies *A la Adelfa* et *Las Siemprevivas*, ont été réimprimées

Digitized by Google

dans *El Crepúsculo de la Tarde*, en 1851, avant de l'être dans les « Obras Completas ».

[90] 1821. — Le Tome II des *Poesias* de Rivas porte le même titre que le tome I, sauf le n° du volume (« tomo segundo ») et la date. Il compte 312 p. et comprend :

A. Ps. 5 à 90 : *El Paso Honroso*. Cette seconde édition est conforme à celle de 1854 et à celle des Esc. Cast. C'est donc avant 1821, que Rivas a remanié profondément sa rédaction première.

B. Ps. 95 à 199 : El Duque de Aquitania, *tragedia en cinco actos*.

p. 97 : « A mi amada hermana doña Maria de la Candelaria ». Cette longue dédicace en vers endécasyllabiques est signée, p. 101 : A. de S. R. de B. (J'en donne quelques extraits dans l'appendice V).

Les indications scéniques sont placées en note au bas des pages.

« Tragedia en cinco actos, escrita en Sevilla en 1817, representada en Sevilla y otras capitales de provincia, publicada en el segundo tomo de poesias del autor, impreso en Madrid por Sancha, año de 1820 » (Rivas, éd. 1854-1855, IV, 526). Le 2e vol. des Poesias est de 1821. Je n'ai trouvé trace nulle part des représentations de cette pièce.

C. Ps. 201 à 308 : Malek-Adhél, *tragedia en cinco actos*.

p. 203 : *Advertencia* (cf. Appendice VI).

« Tragedia en cinco actos, escrita en Sevilla en 1818, representada en Barcelona, impresa con la antecedente en el mismo tomo » (Rivas, éd 1854-1855, IV, 526). Je n'ai pas trouvé trace de cette représentation.

p. 309 : Indice del segundo tomo. (On y remarque un « Himno » : Confundase o patria... qui devrait figurer à la p. 91, et que je n'ai pas trouvé dans l'exemplaire de l'Ateno de Madrid.

p. 311-312 : *Errata*.

[91] 1822. — Lanuza / *tragedia en cinco actos* / *por* / *Don Angel de Saavedra* / *Remirez de Baquedano*. — *Madrid 1822 : Imprenta de don Luis Muñoz y Vilches — Calle de Tudescos num. 11*.

1 vol. de 119 ps. in-8°.

La pièce a dû être composée en août-sept. 1822, à Córdoba, où Rivas et Galiano se reposaient pendant les vacances parlementaires. Le volume est sous presse vers le 12 déc : à cette date, « El Espectador », dans son n° 607, publie une lettre d'un ami de Rivas, qui connait de cet auteur trois pièces, dont *Lanuza* « que se halla actualmente bajo la prensa ». Le volume est mis en vente peu après. On lit dans ce même journal, n° 616 du samedi 21 décembre : « Anuncios : Lanuza, tragedia en cinco actos, por D. Angel de Saavedra Remirez de Baquedano. Véndese en las librerias de Esparza, calle de la Concepcion Geronima, y de Hurtado, calle de Carretas ». — « El Indicador de las Novedades, de los espectaculos y

Digitized by Google

de las artes », n° 227, mardi 17 décembre 1822, annonce : « Teatro de la Cruz — la primera representacion de Lanuza, tragedia original en cinco actos. A continuacion se cantaran conciones patrióticas. — El soldado exorcista, sainete ». — On joue *Lanuza* le 18, le 20, le 21, le 22, le 23, le 30 décembre.

Il y eut, en 1836, une étrange « reprise » de cette tragédie révolutionnaire; on la joue les 17, 19 et 20 mars au théâtre « de la Sarten », sis dans la calle de la Sarten; la pièce, disait A. de T. y C. dans la « Revista española » du 20 mars 1836, « ha arrancado repetidos aplausos. El teatro, que ha estado lleno de bote en bote, ha sido honrado con la presencia de S. A. R. el Excmo Señor Infante D. Francisco ». L'auteur était alors ministre de l'Intérieur du cabinet modéré présidé par Istúriz...

[92] 1824. — El Desterrado.

Composé « A bordo del paquete inglés *Francis Freeling*, en Mayo de 1824, al salir de la bahia de Gibraltar con rumbo al Oeste, al ponerse el sol ». — Imprimé dans *a)* « Ocios de españoles emigrados » publié à Londres. T. II, n° V (août 1824), ps. 60-70; précédé de quelques lignes : « Nos apresuramos a publicar la siguiente composición de un emigrado español bien conocido en el mundo literario por sus producciones poéticas ». — La poésie est signée « A. de S. ».

b) « Diario del Comercio » (« Mensajero de las Cortes »), Madrid, n° 33, du lundi 16 juin 1834. Le texte occupe 4 pages du feuilleton sur 3 colonnes, et il est précédé d'un « chapeau » où on lit que des amis ont demandé à la rédaction du journal de publier cette pièce. « Esta composicion ha corrido hace mucho tiempo manuscrita y alterada, y creemos hacer un señalado servicio a nuestra literatura publicandola ahora tal como la escribió su autor... » — Signée A. S; Traduite en anglais. (Cf. plus loin ; *Traductions*.)

[93] 1824? — El Peso duro.

F. de B. P., dans « El Liceo de Córdoba » du 1er mai 1845, affirme avoir vu le manuscrit d'un roman intitulé :

« *El Peso duro, fantasia nocturna de un emigrado escrita en Londres en el año de 1824*. Alguno que le robó la idea ó tubo la coincidencia de adoptarla, escribió después en francés una obrilla titulada *Histoire de cinq francs*, que muy inferior en mérito, ha sido traducida al castellano con el mismo titulo de *Historia de un peso duro*. Curiosos pormenores podriamos revelar sobre la historia de este ms, dictado, por el autor en una enfermedad suya, desde la cama, sirviéndole de amanuense D. A. Alcalá Galiano, y, siendo muy celebrado por varios compañeros de emigracion, como los Sres Aguilera, Vadillo, Grassi, y Borrego, algunos de los cuales obtuvieron de él copias. La novela, que tiene alguna analogía con las nuestras antiguas de carácter picaresco, es una produccion en que corren parejas lo ameno y lo festivo : dándose una serie bellísima de cuadros de cos-

Digitized by Google

tumbres con peregrinos lances, descripciones vivas y naturales y esquisitos primores de lenguaje. Las miras elevadas y filosóficas, el estilo ligero y culto, los sazonados chistes, las escenas cómicas, las alusiones histórico-políticas, completan el mérito de esta produccion aun no publicada, cuyo carácter de inédita nos priva de detenernos en la mención peculiar de trozos más notables, es muy deplorable la causa, cualquiera que sea, que condena á la oscuridad tan distinguido trabajo. »

Dans « El Museo de las famillas », 1843, ps. 121-3 se trouve, sous le titre « Estudios recreativos », une *Biografia de un Duro* dont l'auteur, L. Deguey, porte un nom d'apparence assez française pour qu'il puisse avoir écrit l'« *Histoire de cinq francs* » dont parle F. de B. P. — Il s'agit d'un écu de cinq francs qui dicte son histoire à son propriétaire du moment. Né au Mexique d'une mère Mina, et d'un père Tiempo, il finit chez de faux monnayeurs qui en extraient l'argent, puis le bourrent de plomb. — L'auteur y plante la dent : « aquel duro...era *relleno* ». Là finit l'histoire.

94] 1830. — La sombra del Trovador.

Imprimé aux ps. 85-98 (les notes sont à la p. 99) de la *Corona fúnebre en honor de la Excma Sra Doña María de la Piedad Roca de Togores, Duquesa de Frías y Ulceda, Marquesa de Villena, etc., etc. con las licencias necesarias. — Madrid. Imprenta de Don Eusebio Aguado, impresor de Cámara de S. M. y su Real Casa. — 1830.*

On y trouve des pièces du duc de Frías, de Larra, Martinez de la Rosa, Nicasio Gallego, Quintana, Lista, Donoso Cortés, Arriaza et quelques autres. — Pour la date de composition de *La Sombra del Trovador*, cf. [**46**].

[95] 1834. — A. — El / Moro expósito, / ó / Córdoba y Burgos / en el siglo décimo, / *leyenda en doce romances / por don Angel de Saavedra. / En un apéndice se añaden la* Florinda *y algunas otras / composiciones inéditas del mismo autor. / Tomo primero. — Paris, — en la libreria hispano-americana — de la calle de Richelieu, N° 60. — 1834.*

Cette édition a été surveillée et corrigée par Salvá (Cf. *Catálogo*, p. 320[a]). Le *Moro expósito* forme deux volumes, in-12 marquilla. Le tome II porte les mêmes indications que le tome I, sauf, évidemment, celle du tome).

Le tome I comprend xxii-464 ps. : Entre les ps. ii et iii, un beau portrait romantique de Rivas par Weber, lithographié par Engelmann ; au-dessous, fac-similé de la signature : Angel de Saavedra. P. iii : titre ; ps. v-vii : Lettre-dédicace à J.-H. Frère ; ps. ix-xxxi incluse : *Prologo*, non signé, avec, pour épigraphe, un extrait du Chant IV de l'*Esvero y Almedora* de J.-M. Maury ; p. xxxii : Extrait de J.-B. Garette. Le texte de *El Moro expósito* commence à la page 1 ;

Digitized by Google

les notes, à la p. 441 ; à la p. 443, les erratas ; à la p. 464, la table des matières. Le volume est orné de petits dessins gravés par Tellier et Porret : le 1er représente la scène où l'on montre au père les sept têtes de ses enfants. Le Ve romance ne porte pas à la fin (p. 248) la mention « Malta 1829 » que l'on trouve dans des éditions ultérieures. Le tome I renferme les 8 premiers romances.

[96] *Tome II.* — P. 5 : début du IXe romance ; p. 201 : fin du XIIe romance ; p. 203 : Apéndice ; p. 205 : Advertencia de los Editores. (Cf. Appendice, IX.)

B — FLORINDA, p. 211.

P. 212 : Avertissement où Rivas expose les remaniements qu'il a fait subir à sa *Florinda* avant de la livrer au public : « Nunca hubiera pensado probablemente en dar al público la *Florinda*, escrita mucho antes que *El Moro expósito*, y cuando aun tenian en mi modo de escribir influencia las impresiones recibidas desde la infancia y un gusto diferente del que ahora me domina. Pero accediendo á los deseos de mis amigos, los editores, no he podido excusarme de que salga à luz, solo para completar este segundo tomo. Para ello la he revisado, reduciendo á cinco los ocho cantos de que constaba. No obstante de que he procurado hacer las supresiones de modo que forme un todo no interrumpido lo que ahora se imprime, debe mirarse siempre como fragmentos, no como una obra completa ; y puedo asegurar á mis lectores, que si ganan muy poco con los trozos que aqui se publican, pierden de seguro menos con los suprimidos. »

Ps. 213-334 : Texte de Florinda.

Seuls, quelques fragments de Florinda ont été publiés séparément dans « El Panorama », n° 138, 19 juillet 1841, ps. 271 sq. et 288 sq. : « *El Banquete y la prision* ».

P. 335. — COMPOSICIONES SUELTAS :

C. — Ps. 337-8. — A LAS ESTRELLAS.

A la fin, Esc. Cast. porte : « En el mar, 1824 ». L'édition de 1834 donne des indications plus précises : « En mayo de 1824, a bordo del paquete inglés Francis Freeling, navegando de Gibraitar a Falmouth ». Réimprimé dans : 1) Wolf, *Floresta...*, t. II, p. 471 ; 2) *El Crepúsculo de la Tarde*.

D. — Ps. 339-341. — EL SUEÑO DEL PROSCRITO.

Daté de « Londres, setiembre de 1824 ». Réimprimé dans : 1) Wolf, *Floresta...*, t. II, ps 472 sq. ; 2) *El Crepúsculo de la Tarde*.

E. — Ps. 344-351. — A LOS EXCELENTÍSIMOS SEÑORES MARQUESES DE SANTA CRUZ, EN LA BODA DE SU HIJA TERCERA, DOÑA FERNANDA DE SILVA Y GIRON.

Daté de « Malta, julio de 1829 ». La note, qui se rapporte au vers « Es el rudo piloto moscovita... » est ainsi conçue : « Cuando se compusieron estos versos, zarpaba del puerto de Malta para levante la escuadra rusa al mando del almirante conde Heyden, la que en

Digitized by Google

los meses anteriores, combinada con la inglesa y francesa, habia combatido en Navarino». Les éditions de 1854 (I. 318) et de Esc. Cast. (II. 83) disent que ces vers ont été écrits quand la flotte russe «daba la vela para Navarino», ce qui constitue un anachronisme, car Navarin est du 20 octobre 1827, et la poésie de juillet 1829.

F. — Ps. 353-356. — Al Faro del puerto de Malta.

Daté de «Malta, setiembre de 1828». Réimprimé séparément dans : «El Artista», t. I, p. 175; Wolf, *Floresta*..., II, 474; E. de Ochoa, *Apuntes*... II, 696; *El Crepúsculo de la Tarde*; Lemcke, *Handbuch*... II, 758; Valera, *Florilegio*... II, 195-197; Menéndez y Pelayo, *Las cien mejores poesías líricas*..., p. 215; Bonilla, *Parnaso*... III, 98.

G. — Ps. 357-360. — A mi hijo Gonzalo de edad de cinco meses.

Daté de «Paris, enero de 1832». Réimprimé dans Wolf, *Floresta*..., t. II, ps. 477 sq.; *El Crepúsculo de la Tarde*.

H. — Ps. 361-373. — La vuelta deseada.

S. l. n. d. — Réimprimé isolément dans «El Panorama», t. IV (1840), ps. 381 sq.

I. — Ps. 375-389. — El Sombrero.

S. l. n. d. — Réimprimé isolément dans «El Panorama», t. IV (1840), ps. 295 sq.

J. — Ps. 391-426 : El Conde de Villamediana.

S. l. n. d. («Paris, 1833», dans l'éd. de 1854). Réimprimé isolément dans : F. J. Wolf, *Floresta*, t. II, ps. 451 sq.; «El Panorama», t. IV (1840), ps. 59 sq.; Valera, *Florilegio*, II, 211-239.

K. — Ps. 427-450. — Don Alvaro de Luna.

S. l. n. d. («Paris, 1833», dans l'éd. de 1854). — Réimprimé isolément dans : «El Panorama», t. IV (1840), ps. 87 sq.

L. — Ps. 451-475 : El Alcázar de Sevilla. — Réimprimé isolément dans : «El Panorama», t. IV (1840), ps. 157 sq. — Bonilla : *Parnaso*..., t. III, p. 105.

Ps. 477-496 : notes du tome II; p. 497: table des matières; p. 499 : errata. Deux exemplaires de cet ouvrage se trouvent à la B. N. M. — J'en possède aussi un exemplaire.

Sur la date de la composition du *Moro*..., Rivas donne les renseignements suivants : t. III de Esc. Cast., p. 41, n. 1 au romance 1 : «Se empezó esta obra en la isla de Malta, en una casa de campo a la orilla del mar, por el mes de Septiembre del año 1829»; — p. 218, à la fin du romance V : Malta, 1829 (il aurait donc rédigé en moins de 4 mois les 5 premiers romances). — P. 266 (romance VI) (il s'adresse à ses amis de Malta) :

«Esta historia, empezada entre vosotros,
Continuada del Sena en las orillas,
Y que do tendrá fin el cielo sabe (31)...»

Digitized by Google

La note 31 dit : « Se concluyó esta obra, después de una larga interrupción en Tours el año 1832 » ; p. 472, à la fin du romance X : « Paris, 1832 » ; p. 541, à la fin du romance XII : « Tours, Mayo de 1833 » ; cette dernière indication contredit la note 31 de la p. 266, et doit exprimer la vérité. En résumé : I-V à Malte (sept.-déc. 1829) ; VI-X à Paris (? - mars? 1832) ; XI-XII à Tours (mars? 1832-mai 1833).

[97] 1834. — El Moro Expósito...

Réédition de la précédente, dont elle se distingue par un seul détail, infime : « ... la primera — dit Salvá y Mallén dans son *Catálogo*... (p. 320 a) — tiene al pie de la pág. xv del *Prólogo* tres líneas completas de la nota que principia en la xiv ; mientras en la posterior sólo son dos y media. »

[98] 1834. — El Moro Expósito...

Cette édition a été faite à « Pamplona, imprenta de Robledo. — 1834 » ; elle est en tous points conforme à la 2e édit. de Paris. M. le marquis de Viana en possède un exemplaire ; un autre exemplaire se trouve à la B. MP. S.

[99] 1918. — El Moro Expósito...

Édition de la « Biblioteca Universal », Ts. 143 et 144, de 235 et 232 ps. (Chez Perlado, Páez y Cía, à Madrid, 1918.

[100] 1835. — Don Alvaro.

(Je n'ai trouvé qu'à la B. M. M. un exemplaire de la 1re éd. de ce drame fameux. C'est une méchante petite brochure, sans couverture, et qui porte diverses notes à l'encre, relatives surtout à des détails de mise en scène, et vraisemblablement dues à la main d'un acteur. Le si regretté bibliothécaire, Ricardo Fuentes, à qui je signalais la rareté de ce livre, avait décidé de le revêtir d'une belle reliure.)

1 vol. in-8° de 119 ou 120 ps. (la dernière feuille manque ; au bas de la p. 118 commence la scène dernière, qui est courte. Il manque aussi les ps. 39 à 42 incluse).

P. 1 : D. Alvaro, / o / la fuerza del sino (au-dessous, à l'encre : « Lombia » qui est le nom de l'un des acteurs de la « première »).

P. 2 : « Este drama es propiedad de *D. Tomas Jordan* y se hallará de venta en su libreria ó almacen de papel Puerta del Sol, acera de la Soledad, numero 3, frente á la fuente, á 8 rs en rustica ».

P. 3 : D. Alvaro / o / la fuerza del sino, / *drama original en cinco jornadas*, / *y en prosa y verso*, / *de Don Angel de Saavedra*, / *Duque de Rivas*. / — [Vignette.] — *Madrid : Imprenta de don Tomas Jordan, 1835.*

P. 5 : Dédicace à Alcalá Galiano (cf. App. VIII).

P. 7 : Jornada 1a. — P. 29 : Jornada 2a. — P. 55 : Jornada 3a. —

Digitized by Google

P. 76 : Jornada 4ª. — P. 97 : Jornada 5ª. — Les personnages sont indiqués en tête de chaque « jornada ».

Dans quelles conditions fut composé *D. Alvaro?* Les versions les plus contradictoires de sa conception et de son élaboration sont données par Rivas, Galiano et son fils, Cueto, Hidalgo, Mesonero, Valera, Funes, Thebussen. Voici comment je crois qu'on peut en reconstituer l'histoire, en recoupant ces divers renseignements :

« Un día (en tiempo de la emigración) se paseaban juntos por el jardin del Luxembourg Galiano y el Duque; divagaban en la conversacion y Galiano dijo : « Angel, debias escribir algo para ese teatrazo de la Porte-Saint-Martin [où « Aben-Humeya » avait été représenté en français en juin 1830] ; tu lo escribes en castellano, y yo hago la version francesa : es negocio de honra y provecho ». Y escribió el duque el *Don Alvaro*, se entiende que en prosa... » (Hidalgo : Diccionario... II, 335ª).

Voilà le point de départ. Le plan fut-il dessiné à Paris? L'œuvre semble avoir été composée et rédigée à Tours, et Galiano prit à ce travail une part sans doute importante. Collaboration, dit le fils de Galiano [1] ; rôle de conseiller et de censeur, paraissent dire Rivas et Galiano, que je suis porté à croire : « En esta obra impresa, — écrit Rivas à Galiano dans sa dédicace de *D. Alvaro* (édit. de 1835), — reconocerá V. la misma que con tanta inteligencia y mejoras puso en francés, para que se representara en los teatros de Peris... »

Plus loin, il parle des « lances que pensados, leídos y repetidos por los alrededores de Tours nos pusieron muchas veces de tan festivo humor .. », et il évoque les éloges que la pièce a valus à Galiano : « este drama... que tantos elogios ha debido á V... ». Et Galiano écrit dans la « Revista Española » du 15 mars 1835 : « No tengo parte, hablando propiamente, o no tengo parte principal en la composicion de D. Alvaro, pero le ví nacer y crecer, y en cuanto podía mi poquedad ayudé á su nacimiento, y tengo amor entrañable, amor casi paternal á la criatura, dimanado quizá del amor casi fraternal que me une con el padre ».

Tout ce qui précède s'applique à la première rédaction de *D Alvaro*. Qu'advint-il de celle-ci lorsqu'elle fut terminée? Mesonero, dans ses *Memorias de un Setentón* (p. 429), dit que Rivas eut l'amabilité de lui en lire quelques scènes à Paris en 1833. Hidalgo raconte que les deux amis « empezaron á luchar con los actores, siempre tropezando con dificultades, hasta que una actriz dió al Duque el golpe de gracia desesperanzándole enteramente : quemólo al considerar tanto paso inútil, tanto desarreglar, suprimir, poner escenas; la emprendió contra el manuscrito y lo quemó ». Juan Valera a entendu dire plusieurs fois et tient pour certain (« El Ateneo », II, 127) que le drame, traduit par Galiano, fut remis par

1. « Durante su emigración en Tours, mi padre hizo, en colaboración con el Duque de Rivas, el plan del famoso drama, *D. Alvaro*, y para sacar de él algún provecho se pensó representarle en Francia, á cuyo efecto llegó á escribirlo todo él, ó poco menos, en lengua francesa ». (*Memorias de A. G...*, II, 536.)

Digitized by Google

les deux collaborateurs à Prosper Mérimée « el cual anduvo entreteniéndolos largos meses, con halagüeñas esperanzas que jamás se realizaron ». Ici, encore, je m'en tiens à l'aveu de Rivas: durant son dernier séjour à Paris, avant le départ pour l'Espagne, il s'occupe de l'impression des deux volumes du *Moro;* il cherche peut-être à placer à la Porte-Saint-Martin son *D. Alvaro;* mais l'amnistie intervient, qui rend plus pressant que toute chose l'appel du sol natal; *D. Alvaro* ne voit pas en France les feux de la rampe : « No se verificó esto, como V. sabe por las inesperadas circunstancias que dieron fin á nuestra expatriación ». Je ne crois pas que le manuscrit original en prose ait été brûlé.

Peut-être, comme le veut Hidalgo, est-ce Toreno qui, dans la salle des Pas-Perdus, au Sénat, conseilla à Rivas de reprendre le drame et de l'écrire en vers. D'après Luis Maraver (biographie de Rivas dans « El Liceo de Córdoba », 22 mai 1845) « corrigió y versificó en quince días el *D. Alvaro* ». La pièce fut lue devant plusieurs littérateurs et Quintana, dit Hidalgo, se montra favorable: « pero Gallego se levantó y dijo : « Señores, ésta es la obra de un gran poeta ; pero ese poeta está loco ! [1] »

Que restait-il de la première rédaction dans la pièce qui fut représentée à Madrid en mars 1857 ? Après avoir déclaré que celle-ci est *la même* que celle-là, Rivas ajoute, quelques lignes plus loin : « Y ahora la presento en los (teatros) de Madrid, con algunas variaciones esenciales, y engalanada con varios trozos de poesia ». Rivas entend-il par là accentuer l'originalité du drame, accroître sa part dans l'exécution ? Lui fit-il, en effet, subir des variations essentielles et lesquelles ? Le dénouement fut-il modifié après que *Les Ames du Purgatoire* de Mérimée eurent paru dans la *Revue des Deux Mondes*, à partir du 15 août 1834 ? Rien, en l'état actuel des choses, ne nous permet de sortir du domaine des hypothèses.

Quoi qu'il en soit, le drame est mis à l'étude. On annonce la prochaine « première », et malgré l'intérêt qu'elle suscite, on n'a pas

1. Je ne mentionne que pour être complet l'article étrange publié dans « El Diario de Cádiz » par le « docteur Thebussen » et cité par Funes dans son inconsistante étude sur *D. Alvaro*. Thebussen prétend reproduire les souvenirs de Galiano, qu'il fait parler ainsi : « Nos hallábamos Saavedra y yo en el extrangero en la época del pleno romanticismo, y le ocurrió á D. Angel escribir un drama arreglado á aquel patron. — Pues nada más fácil, le repliqué; recuerde usted alguno de los cuentos que allá en su niñez debió oir en Córdoba, y cualquiera de ellos tiene miga para una composición dramática. — Relató Saavedra una historia... y otra... y otra tercera, en la cual salió á relucir el *Indiano*. — Basta : No siga usted más. Ese cuento, bien arreglado, será de gran efecto teatral. Manos á la obra. — Se escribió el drama que fué traducido al francés; y aun cuando D. Antonio escribía el francés y el inglés con la misma facilidad que el castellano, no fué él quien lo puso en el idioma de Molière, como dijo D. Manuel Cañete, sino el insigne hispanófilo Prosper Mérimée. — Representóse en el teatro de la Porte-Saint-Martin, de Paris, y esta circunstancia, añadía Galiano, fué la que hizo decir á un caballerete que se hallaba próximo á mi sitio en una de las representaciones dadas en Madrid, que el drama no era más que la endeble traducción ó arreglo de cierta composición francesa ».

Je suis convaincu qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce qui précède.

Digitized by Google

l'impression que la bataille d'*Hernani* va se renouveler. Voici quelques extraits de la presse :

« El Correo de las Damas », 21 mars 1835 : « Según la corta idea que tenemos de su argumento, no hay duda en que será románticamente romántico. Los personages son muchos, los lugares de la escena varios, los géneros distintos de metros en que está escrito, tantos acaso como pueden salir de la acreditada pluma del Sr Duque Pronosticamos desde luego que esta producción causará grande efecto, y sabemos que igual pronóstico han hecho oráculos más fidedignos que nosotros ».

« El Artista », p. 72 du t. I. : « Se asegura que el Sr. Blanchard está pintando las decoraciones que se han de estrenar muy en breve en un drama en cinco jornadas, de uno de nuestros poetas más acreditados. Su título es, si no nos equivocamos, *D. Alvaro ó la Fuerza del Sino* No creemos inútil decir que este drama está compuesto en el sentido de las modernas doctrinas literarias : ni podemos menos de dar el parabien á la empresa, por haber recibido en su repertorio una obra original española. Es una circunstancia que se presenta con tan poca frecuencia, que sería una injusticia no hacer mencion de ella ».

Et p. 144 : « Esta noche se dará definitivamente la primera representacion de *D. Alvaro ó la Fuerza del Sino*, drama en cinco jornadas, en prosa y verso, de cuyo éxito hablaremos á nuestros lectores haciendo al mismo tiempo un análisis de las bellezas y defectos que en él encontremos en nuestro próximo número. Se asegura que la empresa ha hecho desembolsos de consideracion para adornarlo con todo el aparato teatral que exije su argumente, que en muchas partes puede considerarse como enteramente fantástico. Difícil sería no congratularse al ver una composicion original ocupando por algunos días una escena invadida por muy modestas traducciones ».

Enfin, voici deux entrefilets de « El Universal » (= « La Abeja ») du samedi 21 et du dimanche 22 mars : « Mañana domingo á las siete de la noche se representará un drama nuevo en 5 jornadas en prosa y verso, titulado *D Alvaro ó la Fuerza del Sino*. Las representaciones de este drama debian haberse empezado hoy sábado ; pero no habiendo presentado el ensayo jeneral que de él se hizo anoche la seguridad que requiere el complicado juego de sus principales escenas, se ha organizado en su lugar la siguiente funcion ».

« Hoy es el día destinado para la primera representacion de *D. Alvaro ó la Fuerza del Sino*. No pocas veces hemos oido decir que el *romanticismo* es en literatura lo que la libertad en política. Si este aserto es falso, no por eso dejaremos de ponernos de parte del que sacudiendo las mezquinas trabas que el rigor de los clásicos impuso al vuelo de la imajinacion, consulta sólo á su alma para trasmitir los afectos que esperimenta ; y si es verdadero como lo hemos leido en un periódico de esta capital, no dudamos que el público que ha dado y da tantas pruebas de querer toda la libertad posible para su patria, quiera solo *cadenas* para nuestra escena. El público

Digitized by Google

es difícil que se equivoque cuando falla en masa : esta es la idea más halagüeña que concibe el que escribe acerca del éxito de un drama, que si no corresponde á sus esperanzas, será sin duda porque tambien á veces es un defecto en el poeta tener una imaginacion demasiado ardiente. — R. C. »

La pièce fut donc jouée le dimanche 22 mars 1835, à 7 heures du soir, au théâtre du Príncipe. Elle était très bien montée ; les figurants, nombreux et bien vêtus ; les costumes des principaux acteurs, conformes à la vérité archéologique ; les décors, luxueux ; les premiers rôles, bien tenus, encore que Luna, excellent jusqu'au 4e acte, détonnât un peu au 5e. A la dernière scène, constate « El Correo de las Damas », « D. Alvaro se mete detras de una peña, y desde alli tiran un muñeco que parece que es él y cae el telon, y unos silban la disparatada composicion, y otros aplauden al conocido autor... ». Le « Mensajero de las Cortes » ne peut s'empêcher d'avouer que « los espectadores estaban llenos de estrañeza durante la representation del drama... Al caer el telon, no podemos ni queremos ocultar que fueron más los desaprobadores que los aprobantes ».

Quelques critiques, et notamment « Azorin » dans son livre sur *Rivas et Larra*, ont prétendu que D. Alvaro avait été si peu goûté, qu'on avait dû le retirer bientôt de l'affiche. Ce ne fût, certes, pas un succès ; le public ne se passionna pas autant que l'on a pu le prétendre. Mais un examen attentif des annonces théâtrales nous amène à constater deux faits : d'abord, l'affiche se renouvelait alors avec une fréquence dont les mœurs et habitudes de nos jours ne peuvent donner une idée ; et ensuite, s'il est exact que bien des pièces ont tenu l'affiche avec plus de persistance que *D. Alvaro*, celui-ci, poursuivi par son « Sino », avait eu la malchance d'être joué en fin de saison. Il y a relâche le 23 et le 24 mars ; on donne le nouveau drame le 29 au théâtre de la Cruz, en matinée ; il y a relâche les 30 et 31 ; on reprend *D. Alvaro* au Príncipe le 2 ; relâche le 3 ; *D. Alvaro* est joué le 4 avril, qui semble être la clôture de l'année théâtrale. Le 8, les journaux publient les projets des directeurs pour 1835-36 : *D. Alvaro* y est mentionné.

La pièce a été reprise bien des fois, tant à Madrid qu'en province. Voici quelques dates et quelques chiffres (puisés dans divers périodiques, dans le *Diario* de l'A. M. S., et dans « Peers : *El Romanticismo en España...* »).

Les grands centres intellectuels de la province sont Valencia, Sevilla, Barcelona. Valencia est la première à applaudir *Don Alvaro :* les 17 et 18 octobre 1835. Jusqu'en décembre 1838, on le joue 14 fois, et encore 11 fois en 1840-42.

A Sevilla, qui est pour Rivas la vraie patrie selon l'esprit, la « première » a lieu le 29 avril 1836. On joue le drame les 15 et 22 mai, le 24 juin, le 26 décembre ; en 1837, le 8 septembre ; en 1838, les 25 et 26 novembre ; en 1839, le 6 novembre ; en 1840, le 28 mai, et le 13 novembre (représentation de gala) ; en 1842, le 6 janvier.

La « première » à Barcelona est du 1er juillet 1837 ; cette

Digitized by Google

année-là, on le joue 8 fois ; en 1838 et en 1840, jamais. Pour 8 représentations de *Don Alvaro* en 1836-1838, on en a 22 de *El Trovador*, 11 de *Los Amantes de Teruel*, 33 des drames de V. Hugo, 45 de ceux de Dumas et 21 de ceux de Ducange.

A Madrid, je trouve des représentations annoncées pour le 11 août 1837 ; les 9 et 10 mai 1841, avec Garcia-Luna et Antonio de Guzmán, et de beaux décors ; on parle de cet « acreditado drama... que tantos aplausos ha merecido en todas sus representaciones »

Quelques acteurs fameux tirèrent *Don Alvaro* de l'oubli où il tomba un temps assez long. L'un d'eux fut Vico, 1840-1900, à qui sans doute fait allusion Roque F. Yzaguirre dans son étude sur Rafael Calvo (p. 27). Lorsque Vico-Alvaro venait de tuer D. Carlos, « deteníase con el brusco movimiento con que se planta un loco, como impresionado por el estupor, pasaba la mano por su frente, elevaba los ojos al cielo, y seguía su marcha ». Rafael Calvo, lui, avait le tort de passer tranquillement entre deux haies de baïonnettes. Mais c'était, par ailleurs, un excellent artiste, qui pendant trois saisons consécutives donna au Príncipe le drame de Rivas, en un total de 50 représentations, en 1884-86. Son art de dire des vers, son âme, le soin avec lequel il étudiait la pièce, lui valurent des ovations méritées.

Don Alvaro est toujours au répertoire, où un Calvo incarne toujours aux applaudissements du public le célèbre héros romantique.

La B. M. M. possède diverses copies manuscrites de *D. Alvaro* :

1° Sous le n° 179-1, une copie en 5 cahiers (un cahier par acte), dont chacun porte la mention « 1er Apte Solis. Español. 1851 » C'était le manuscrit dont se servait en 1851 le premier souffleur du Teatro Español, Solís. La seule variante intéressante se trouvait déjà dans les manuscrits étudiés ci-dessous :

2° Sous le n° « 25-2, ms. 1835-4° » se trouvent trois copies de *D. Alvaro*, de 5 cahiers chacune (un par « jornada »). Elles sont datées de 1835 et servaient à des acteurs, au metteur en scène, aux souffleurs et contiennent quelques indications techniques et des variantes dignes de quelque attention.

Pour l'incident du pistolet qui part tout seul (A. 1, Sc. 8), un acteur était placé sous la table, dont le tapis le cachait ; il avait un pistolet ; le souffleur l'avertissait de se tenir prêt à tirer lorsque D. Alvaro disait : « . . Vuestra hija es inocente ». Et il lui faisait signe que le moment était venu quand D. Alvaro disait : « ya me tenéis desarmado ». Pour l'acte II (Hornachuelos), le metteur en scène avait prévu : « Espiritu de vino para el hogar, mesa, 6 asientos, candilon encendido, criba con cebada, jalmas, alforjas, bota con vino, frasquito con agua, sarten con vianda, 2 panes, 6 cucharas de palo, candil, y cepillo de ánimas, trevedes ». Dans les scènes du couvent, il déclenchait de temps en temps l'orgue et un chœur, et il faisait, vers la fin, éclairer le théâtre progressivement : « amanece por grados ». Au IIIe acte, on entendait des coups de canon et des

Digitized by Google

décharges d'infanterie. A la fin du Ve acte, il se faisait une grande consommation d'éclairs et de tonnerre.

Variantes intéressantes : I. 7 : le texte primitif ne portait pas les 4 vers qui viennent après « Hoy deshicieran la esperanza mia ». Dans cette même scène, les mots « mi Dios » étaient remplacés par « mi amor » dans l'exclamation « Mi bien, mi Dios, mi todo » : « mi Dios » choquait sans doute certains auditeurs de la catholique Espagne. A la sc. 7 du IIe acte (Esc. Cast. VI, 290-292), plusieurs passages étaient tantôt supprimés (pour alléger la scène), tantôt repris : 1° Les 20 vers qui commencent par : « Ya no me cercan, cual hace... » ; 2° Les 6 qui commencent par : « s inmutable... Hija mia » ; 3° Les 8 qui commencent par : « Resuelta á seguir su ejemplo... » ; 4° Les 6 qui commencent par : « En nuestra iglesia sus restos... ».

La scène 1 de l'acte IV était abrégée elle aussi. Les scènes 3 et 4 de l'acte IV étaient fortement remaniées. Après « Bajo su palabra... Oh cielos ! » (Esc. Cast. VI, 354) on lisait : « Vase el capitan, dejando dos centinelas ». Puis venait la scène 4, remplie par un monologue de D. Alvaro :

Heme otra vez, terrible suerte mía,
teñida en sangre mi inocente mano ;
sangre del que debí llamar hermano ;
Sangre de mi Leonor¡!!... Estrella impía !
este funesto y desastroso día
se unirá por decreto soberano
con la atroz noche que el horrendo arcano
me hizo matar cuando morir debía,
de la estirpe infeliz de Calatraba
nací esterminador inecsorable.
Ya no hay reparacion, si es que aun quedaba.
Tornóse el valladar aun penetrable
que de mi único bien me separaba,
en monte inmenso, en piélago insondable.

ESCENA 5a.

D. Alvaro, el Capitan.

Entra el Capitan y un soldado con una bandeja, dos botellas de vino y vasos de limonada.

Cap. Permitidme, compañero,
que de beber os ofrezca ;
y que lo aceptéis aguardo
sin cumplido y con franqueza.
Ola, luces.
Alv. Muchas gracias
por tan cortesana oferta,
que con toda el alma acepto.

Digitized by Google

Cap. Queréis limonada?
Alv. Venga. (Tomo un vaso.)
Cap. Le echaré un poco de vino.
Alv. Mil gracias : tengo muy seca
La garganta y me parece.
que el corazon se me quema.
Cap. Pues bebed.
Alv. Con mucho gusto. (Bebe.)
Esta muy dulce y muy fresca
Y en Beletri que se dice?

Ici, le texte reprenait comme dans Esc. Cast. VI, 354. Dans le vers « Y aun el suelo me sustenta?... », *suelo* était remplacé par *cielo*. (p. 355).

Après le vers « Pero imposible en él ambos » (p. 356).

D. Alvaro ajoutait : « Culpa fué de las estrellas,
misterios son del arcano.
Y ¿porqué? ¿porqué? Dios mío,
confundidme con un rayo ».

Ces vers parurent-ils trop peu orthodoxes à quelques auditeurs? Conseilla-t-on à Rivas de les supprimer?

Dans une autre copie (suivie par la copie datée de 1851 et cotée 179-1), la scène est raccourcie à partir de « Y en Beletri ¿qué se dice? » A ce vers, le Capitaine répond aussitôt :

No se habla de otra materia.
La amistad íntima, todos,
que os enlazaba, recuerdan
con don Félix, y las causas
que la hicieron tan estrecha,
y todos dicen...
D. Alv. Entiendo.
¡ Que! soy un monstruo, una fiera!
¡ Ay! que nací para amarlo.
¡Con qué noble gentileza
entre un diluvio de balas
se arrojó, viéndome en tierra! (Pausa)
Cap. Anuló sin duda tales...

Le texte est ensuite conforme à Esc. Cast. jusqu'à « Pero imposible en él ambos ». De ce dernier vers, on saute à : « Aun puede haber circunstancias ». La scène s'achève après : « Me honra y me confunde à un tiempo. »

Le début de la scène 10 de l'acte V était rédigé comme suit, dans une copie de 1835 :

Doña Leonor. — Huid temerario; temed la ira del cielo; no profanéis este asilo de penitencia.

D. Alvaro. — Una mujer. Cielos. ¡Qué acento! es un espectro. Comienza ya mi castigo (on avait écrit d'abord *suplicio*)? Imagen

Digitized by Google

adorada, ¿ vienes á vengar la sangre que gotea de mi mano? Leonor. Leonor.

D. Alfonso. — ¡ Leonor ! ¿ qué escucho? ¡ mi hermana !

E. Alvaro. — ¡ Vision vengativa ! ¡ Espiritus infernales ! En el nombre del Altisimo os conjuro...

Une main a barré certaines parties du texte; ce qui a subsisté a donné le texte de l'édition des Esc. Cast., VI. 388-9.

[101] 1839. — D. ALVARO, / O / LA FUERZA DEL SINO, / *drama original en cinco jornadas, / y en prosa y verso, / de D. Angel de Saavedra. Duque de Rivas. — Madrid : en la imprenta de Yénes, calle de Segovia, nam. 6. — 1839.*

1 vol. in-8° de 100 pages, relié, en un recueil de 8 pièces, après *El Paje* et *La Corte del buen Retiro*. Ne donne pas la dédicace contenue dans l'édition princeps, dont elle suit le texte. Toutefois, on trouve à la p. 2 la liste de tous les personnages. — Je n'ai vu qu'un exemplaire de cette édition à la B. M. M., dans « Coleccion de comedias » (cote : 2107).

[102] 1857. — DON ALVARO.

Hidalgo, *Diccionario*... (II, 335a) : « Don Alvaro o la fuerza del sino. Drama original en cinco jornadas, en prosa y verso, por D. Angel de Saavedra, Duque de Rivas. Este drama ha sido aprobado para representacion por la junta de censura de los teatros del reino en 19 avril de 1849. Madrid, 1857, imp de C. Lopez, lib. de Cuesta. En 8° mayor. Gal. dram. » A la suite de ces indications, Hidalgo donne la « verdadera (?) historia » de *Don Alvaro*.

[103] 1886. — DON ALVARO...

Ps. 25-79 de : « Autores dramáticos contemporáneos y joyas del teatro español del siglo XIX. Unica edición... Tomo I ». Le prologue de Manuel Cañete va de la p. 1 à la p. 24 de ce vol. in-4°, qui est fini d'imprimer en février 1886, et qui porte néanmoins la mention « Madrid, imprenta de Fontanet, calle de la Libertad, núm. 29. — 1881 ». Édit. de luxe, sans intérêt critique.

[104] 1889. DON ALVARO.

1 vol. in-8° de 100 ps. Il manque les ps. 89-94 incluse. P. 3 le titre :

Don Alvaro ó la fuerza del Sino drama original en cinco jornadas en prosa y verso de Don Angel de Saavedra, Duque de Rivas. Este drama se estrenó en el *Teatro del Príncipe* la noche del dia 22 de marzo de 1835, alcanzando extraordinario éxito. Madrid, imprenta de Moreno y Rojas 1889. — Cet exemplaire porte la signature « El Duque de Rivas » qui est celle du fils Enrique.

La p. 5 donne le « Reparto en el estreno ».

Digitized by Google

[105] ? — D. ALVARO, Ó LA FUERZA DEL SINO.

La pièce occupe les ps. 413-458 d'un vol. in-4° de 555 pages, texte imprimé sur deux colonnes; le seul titre que porte l'exemplaire que je possède, c'est « Teatro selecto (antiguo español) ».

La p. du titre manque. Ce vol. est intéressant par son contenu : on y trouve la *Raquel*, *El Delincuente honrado*, *La condesa de Castilla* (de Cienfuegos), *Zorayda* (id.), *Pelayo*, *El sí de las niñas*, *La comedia nueva*, *Edipo*, *La hija en casa*..., *La conjuración de Venecia*, *Indulgencia para todos* (de Gorostiza), *El abogado de pobres* (de Bretón), *Los amantes de Teruel*, *D. Alvaro*, *Afectos de odio y amor* (de García Gutiérrez), *Es un ángel* (de Suárez Bravo).

Don Alvaro, dont le texte est dépourvu de toute valeur critique, est précédé d'une vignette où est dessinée la scène finale : D. Alvaro faisant le saut, D. Alfonso poignardant sa sœur, les moines criant « Misericordia ! ».

[106] ? — DON ALVARO.

1 vol. in-8° de 159 ps. Édition populaire de « La novela ilustrada », non datée, mais de l'année 1906 environ. Le titre sur la couverture : « DON ANGEL DE SAAVEDRA, DUQUE DE RIVAS. — *Don Alvaro ó la fuerza del sino.* — (Portrait, peu flatté, de l'auteur). — La novela ilustrada... Madrid ».

[107] 1836-1838. — « TEATRO MODERNO ESPAÑOL.

Coleccion de varios dramas de autores modernos. Madrid, en las imprentas de Repulles, Jordan, Sancha, Yénes y los hijos de Doña Catalina Piñuela, 1836-1838, 4 vol. 8° marq. »

(Salvá, *Catálogo*..., n° 1434, p. 515[a]). Il y a, dans ce recueil factice, des pièces de García Gutiérrez, Hartzenbusch, Bretón, etc... et de Rivas. Lesquelles? Il m'est impossible de le dire; on doit se borner à remarquer que les quatre premiers imprimeurs mentionnés ont édité des pièces de Rivas.

[108] DISCURSOS / *pronunciados en el Senado / por / los Señores / Duque de Rivas, / marqués de Miraflores / y / obispo de Córdoba, / en las sesiones de los días 1° y 2° de Marzo de 1838. — Madrid: imprenta de la Compañia Tipografica. 1838.*

1 vol. in-4° de 55 ps.

P. 3 : Discurso pronunciado en el señado por el Señor Duque de Rivas en la sesion del día 1° de Marzo de 1838. — Finit p. 22. Il s'agit d'un discours prononcé par Rivas en faveur des religieuses des ordres mendiants, à l'occasion d'une proposition de Sánchez sur le crédit public.

Digitized by Google

[109] 1838. — Los Hércules.

Rivas écrivit ce tableau de mœurs à « Sevilla año 1838 ». Il parut, sans autre signature que S****, dans la 2e livraison de « La Lira Andaluza », en 1838, à Sevilla.

[110] 1838. — Una antigualla de Sevilla.

Imprimé dans : *a*) « El Liceo Artístico y literario español », n° 3, ps. 121-126 (correspond au mois de mars 1838). Signé : A. de Saavedra, Duque de Rivas; — *b*) « Fruto de la Prensa Periódica », t VI (1840), ps. 351-365, qui l'emprunte au *Liceo;* — *c*) Bonilla : *Parnaso...*, t. III, p. 105.

[111] 1838. — El Fratricidio.

Lu à la séance du Liceo de Sevilla du 15 juin 1838; le titre en était alors *El castillo de Montiel.* Cf. « El Cisne », n° 4 (du 24 juin 1838), p. 48.

Publié dans : « Revista de Madrid, » t. II, août 1838, ps. 85-97; signé : Angel de Saavedra, Duque de Rivas; « Fruto de la Prensa Periódica », t. IV (1839), ps. 357-374, qui reproduit le texte de « La Revista de Madrid »; E. de Ochoa : *Apuntes...*, t. II, ps. 698 sq. (1840).

[112] 1838. — A un arroyo. Meditacion.

Porte, dans Esc. Cast. II, 158, la date « 1837 ». Mais a paru dans « El Cisne », n° 11, 12 août 1838, ps. 124-125, sous le titre « A un arroyo, meditacion », et avec la signature : « Sevilla y julio 13 de 1838. — A. de S. — D. de R. ». Réimprimé dans *El Crepúsculo de la tarde*

[113] 1838. — La Buenaventura.

Paru dans : « Revista de Madrid », 2a serie, t. II (1839), ps. 210-224, sous le titre de : *La Buenaventura. — Poesía histórica.* — Por. D. A. S., Duque de Rivas. — A la fin : « Sevilla, 13 de Julio de 1838. A. de S., Duque de Rivas. » Ce romance aurait donc été terminé le même jour que le n° [112].

[114] 1839. — Bailén.

Paru dans : « Revista de Madrid », 2a serie, t. II (1839), ps. 328 sq. — Intitulé : *Bailen. — Poesía. D. A. S., Duque de Rivas.* — A la fin : « Sevilla, 3 de Agosto de 1839. — A. de S., Duque de Rivas ».

[115] 1840. — Tanto vales / cuanto tienes / *Comedia en 3 actos y en verso / de / D. Angel de Saavedra, / Duque de Rivas* [Vignette.] *Madrid. — Imprenta de Repullés. — 1840.*

1 vol. in-8° de 123 pages. T. XXV de la *Galeria dramática* — Un exemplaire à la B. M. M. (cote 228-57); un exemplaire sur papier de luxe, à la B. MP. S., dédié par « El Autor » « á mi amado hermano

Digitized by Google

Leopoldo Cueto ». — De tout point conforme à l'édition des Esc. Cast. VI.

Le B. M. M. possède en outre (cote 70-12) une copie manuscrite, qui servait aux acteurs pour les répétitions et les représentations de 1834. Le titre en est : « Tanto vales como tienes, comedia nueva original en tres actos de D. Angel de Saavedra Ramírez de Baquedano ». Le manuscrit est formé de 3 cahiers comprenant respectivement 27, 18 et 27 « pliegos » numérotés.

Peu de variantes intéressantes Le dernier vers de l'acte II est : « Tanto vales como tienes », corrigé en « cuanto tienes » dans les textes imprimés. En outre, le manuscrit, qui est de 1834, au moment où Rivas rentrait d'émigration, ne porte pas les 4 vers par où s'achèvent les textes imprimés :

Pero antes pide rendido,
Solo un recuerdo y nos más . ,
Y aun pide mucho quizás,
Un ingenio perseguido.

Ni la copie manuscrite, ni l'édition princeps ne nous donnent la date de la composition de cette comédie. Les éditions ultérieures la disent écrite à « Malta, año de 1827 ». En fait, elle fut terminée le 2 mars 1828, à Malte (cf. n° [45]).

La pièce fut mise en répétitions le 24 juin 1834 et jours suivants. La « première » eut lieu au Théâtre du Príncipe le 2 juillet, en soirée. les créateurs en furent les actrices Infantes (Paquita) et Rodríguez (Rufina), et les acteurs Latorre (Blas) et Guzmán (l'usurier). On joua la comédie le 3 et le 4, puis le samedi 13 décembre sur les instances d'un ami de l'auteur (vraisemblablement Galiano). — Cf. Le « Diario del Comercio » (« Mensagero de las Cortes ») de juin, juillet et décembre 1834; cf. « El Universal » (même époque), la « Revista española » (id.).

[116] 1841. — La Cancela.

Composée en 1837, d'après Esc. Cast. II, 151; publiée pour la première fois dans « El Panorama », n° 126, du 7 mai 1841, ps. 175-176. — Reproduite dans la « Revista Andaluza », 1841, vol. II, ps. 43-45; « El Semanario Pintoresco », 1851, ps. 23-24; *El Crepúsculo de la Tarde*; le *Florilegio*, de Valera, II, 198-202.

[117] 1841. — Romances históricos.

1 vol. in-8° de 502 pages (non compris les pages de titres). La Bibliothèque Universitaire de Toulouse en possède un exemplaire, bien imprimé sur bon papier. De belles gravures sur bois, en tête et à la fin de chaque romance.

Romances históricos. — Au verso : imprenta de H. Fournier y Cª, calle de Saint-Benoit, n° 7.

Digitized by Google

ROMANCES / HISTÓRICOS / DE / D. ANGEL DE SAAVEDRA, / DUQUE DE RIVAS [Vignette]. — *Paris.* — *Libreria de D. Vicente Salvá, calle de Lille, N° 4* — *1841.*

Ps. 1-29 : Prologo; ps. 31-499 : Texte des romances; ps. 501-502 : Indice (où l'on indique le titre de chaque romance, et celui des diverses pièces qui le composent).

La mise en vente de cet important recueil est annoncée dans les mêmes termes par « El Correo Nacional » du mercredi 4 février 1841 et « El Corresponsal » du vendredi 6 février : ... « Un tomo en-8° Marquilla, de más de quinientas páginas, que se halla de venta á 24 rs en la libreria de Gila, calle de Carretas, y en la de la vuida de Rezola, calle de la Conception Geronima ». Il semble bien que ce soit là la première édition, et que celle de Madrid (par Lalama) soit venue après.

Le volume comprend 18 romances :

1. Una antigualla de Sevilla.
2. El Alcázar de Sevilla.
3. El Fratricidio.
4. D. Alvaro de Luna.
5. Recuerdos de un grande hombre.
6. Un embajador español.
7. La Buenaventura.
8. La muerte de un Caballero.
9. Amor, Honor y Valor.
10. La Victoria de Pavía.
11. Un Castellano leal.
12. El solemne desengaño.
13. Una noche de Madrid en 1578.
14. El Conde de Villamediana.
15. El cuento de un veterano.
16. Bailén.
17. La vuelta deseada.
18. El sombrero.

Ces 18 romances sont rangés selon l'ordre chronologique de faits ; Rivas a voulu sans doute, au moment de l'édition, marquer son intention de donner un aperçu des grandes époques de l'Histoire d'Espagne En réalité, il a composé ces pièces au hasard de l'inspiration. On peut donner la date, précise ou approximative, de quelques-unes d'entre elles. (Le présent recueil n'en porte aucune).

1. Les n°s 17 et 18 ont dû être composés à Tours en 1833. Ils ont été publiés en 1834 avec *El Moro expósito*. Cf. [96] H et I.

2. Les n°s 2, 4 et 14 ont paru avec les deux précédents. Ils ont été écrits à Paris, en 1833. Cf. [96] J. K. et L.

3. Les n°s 5 et 15 sont datés par Rivas de Gibraltar, 1837.

4. Les n°s 1, 3 et 7 ont été composés à Sevilla en 1838. Cf. [110], [111] et [113].

Digitized by Google

5. Le n° 12 a été terminé à Sevilla le 27 avril 1839. Cf. [**48**].

6. Le n° 16 a été terminé à Sevilla le 3 août 1839. Cf. [**114**].

7. Pour les n°s 6, 8, 9, 10, 11 et 13, voir *A. de S.*, *D. de R.*, II° part., liv. I, chap. 10.

Les n°s 1, 2, 3, 4, 7, 14, 16, 17, 18 avaient été publiés isolément avant le recueil de 1841, qui contenait donc la moitié de poésies inédites. Les romances suivants, publiés pour la première fois en 1841, ont été, depuis lors, imprimés isolément.

a) *Un castellano leal :* dans *Album literario español...* Madrid, 1846, ps. 49-60 (Rivas lui-même avait fait choix de ce romance pour le représenter dans l'album) et dans : Menéndez y Pelayo: *Las cien mejores poesías líricas....* p. 217 ;

b) *Una noche de Madrid en 1578*, dans Lemcke: *Handbuch...*, t. II, ps. 760 sq.

[**118**] 1841. — ROMANCES HISTÓRICOS.

1 vol. in-8° de XXXVI-471 pages; (B. N. M., papier et impression médiocres); p. I : *Romances históricos;* p. II : ROMANCES HISTÓRICOS DE D. ANGEL DE SAAVEDRA, DUQUE DE RIVAS. *Madrid 1841: Imprenta de D. Vicenta de Lalama, Calle de las Huertas, núm. 8.*

Ps. V-XXXV : Prólogo, (p. VI, lignes 4-5 : « inchando... » pour « luchando »; non corrigé aux errata; p. XXXVI : « Esta obra es la propiedad de su autor quien perseguirá ante la ley al que la reimprima »; ps. 1 à 465: Texte des Romances; p. 467: Indice de las composiciones que contiene este tomo; p. 469: Indice de los Romances de cada composicion; p. 471 : Errata (nombreux).

[**119**] 1843. — ROMANCES HISTÓRICOS.

ROMANCES HISTÓRICOS / *del escmo Sr.* / *Duque de Rivas.* — [Vignette] Tomo I. — Madrid. — M. Romeral, editor. — Calle de Atocha, N° 65, cuarto principal. — 1843.

Je possède un exemplaire de cette curieuse édition en un vol. Elle semble copier celle de Lalama, dont la description peut lui être appliquée : on y trouve les mêmes choses aux mêmes pages, jusqu'à cet *inchando* pour *luchando* de la p. VI! La seule différence est que le titre est modifié, et l'on trouve entre les ps. 212 et 213 une feuille hors numération, qui reproduit le titre ci-dessus, avec l'indication « Tomo II ». Cette division en tomes est factice et semble destinée uniquement à prévenir l'accusation de contre-façon. L'édition de 1843 serait-elle une de ces éditions furtives dont parle la n. 1, p 153 du t. I de Esc. Cast.?

[**120**] 1844 (?) — « *Saavedra (Angel de).* — ROMANCES HISTÓRICOS *de D. Angel de Saavedra, duque de Rivas. Paris, H. Fournier y Cia, 1844. 12° mayor. Viñetas de madera.* — Publicó mi padre estos romances

Digitized by Google

en 12° mayor francés para formar juego con los dos volúmes del Moro Expósito ».

Ainsi s'exprime Salvá y Mallén dans son Catálogo.. , sous le N° 379, p. 164ª. Je n'ai pas vu d'exemplaire de cette édition. Est-ce la même que celle que j'ai décrite sous le N° [117] et Salvá a-t-il donné par erreur la date de 1844 au lieu de 1841?

[121] 1885-1886. — [ROMANCES HISTÓRICOS].

Je n'ai trouvé de cette édition que le t. II à la B. M. M. — 1 vol. in-8° de 143 ps., édition de vulgarisation. Sur la couverture, on lit : « De la biblioteca, tomo XXIV. — Tomo II de esta obra. Biblioteca de instruccion y recreo... Tomos encuadernados, de 10 á 50 céntimos. Descuento de 20 por 100 por mayor. En ultramar, doble precio en oro. — ROMANCES HISTÓRICOS. — *De Don Angel Saavedra. Duque de Rivas. — Tomo II. — A 50 C. — Editor, M. M. de Santa Ana. — Director, A. Sánchez Moguel. — Febrero de 1886. — Imprenta de la Correspondencia de España. Madrid. — Factor 5. — Regalo a los suscritores a la Correspondencia.*

La p. 1 reproduit à peu près les mêmes indications. Le texte finit p. 142. — P. 143 : indice. — Les pièces contenues dans ce t. II sont les N°s 11, 12, 13, 14, 15, 16 de [117], et deux poésies, *La Catedral* et *En el hospital de Baza;* cette dernière est le romance connu : « Con once heridas mortales... »

[122] 1911-1912. — *Clásicos Castellanos. — Duque de Rivas.* — ROMANCES. — *I. — Madrid, ediciones de « La Lectura ». — 1911. — II, 1912.*

2 vol. in-8° de 315 et 285 ps. respectivement, avec introduction et des notes par Cipriano de Rivas Cherif. — T. I : ps. 7-21 : Introducción. — ps. 23-47 : Prólogo del autor. — Ps. 49-50 : datos bibliográficos (avec deux erreurs : 1844 pour 1854, et « en el tomo quinto de los siete » pour « en el tomo cuarto de los siete »). — Ps. 51-311 : les romances N°s 17, 18, 14, 4, 2, 1, 3, 6, 8, 9 et 10 de [117]. — Ps. 313-315 : índice. — T. II : les N°s 7, 13, 5, 15, 12, 7 et 16 de [117]. — Ps. 257-280 : Apéndices : *a*) prólogo de don Antonio Alcalá Galiano á la primera edicion de *El Moro Expósito; b*) le romance « En una yegua tordilla » ; *c*) le romance « Con once heridas mortales ».

Cette édition, la seule qui ait des notes, ne prétend pas à être critique ni scientifique. Les compositions y sont rangées dans un ordre chronologique de pure fantaisie, puisque l'auteur avoue (I, 20) qu'il ne connaît de dates que celles des 7 romances que Rivas lui-même a datés. Les notes sont intéressantes parce qu'elles consistent presque toutes à reproduire des textes que le poète semble avoir eus sous les yeux en écrivant ses romances.

[123] (1906?). — *Duque de Rivas.* — ROMANCES HISTÓRICOS. — *Editorial ibero-americana. — Madrid, Desengaño, 9, 11 y 13, librería. — Barcelona, calle Valencia, 209. Bajos.*

1 petit vol. in-8° de 192 pages. — S. d., mais les ps. 1-3 reproduisent en fac-similé une lettre du duc Enrique de Rivas, datée de

Digitized by Google

« Madrid 26 de Enero de 1906 », autorisant D. Carlos Ossorio y Gallardo à reproduire les romances de son choix. On y trouve les N°s 2, 6, 11, 3, 4, 10, 14, 17, 18 et 1 de [117]. — L'édition, sans introduction ni notes, n'a aucune valeur.

[124] 1916. — Romances *escogidos del Duque de Rivas, prologados y recopilados por M. R. Blanco-Belmonte. — Madrid, Saénz de Jubera, Hermanos, Editores. — 10, Campomanes, 1916.*

1 petit vol. in-16 de xiv-353 ps. — Forme le Ve volume de « Páginas selectas de literatura castellana ». Il comprend 14 romances, rangés comme dans l'éd. de Paris 1841. Il manque les N°s 8, 15, 17 et 18 de [117].

[125] 1841. — Solaces de un prisionero, / *o* / *tres noches de Madrid.* / *Comedia* / *en tres jornadas* / *compuesta para el Liceo artistico y literario de Madrid* / *por* / *Don Angel de Saavedra,* / *Duque de Rivas.* — *M. D.* [*Manuel Delgado*]. — *Madrid.* — *En la imprenta de Yénes, calle de Segovia, num. 6.* — *1841.*

1 vol. in-8° de 100 ps. — T. XXVI de la « Galería dramática ». — (B. M. M. cote 2114). — Pour la date de composition, cf. [50]. — Rivas passa pour cette œuvre un contrat avec Manuel Delgado, et reçut de lui 1.000 réaux en 1840 (Append. ix). — La pièce fut comprise en 1842 dans un nouveau contrat qui intéressait en outre *La Morisca de Alahuar* (Append. ix). — La mise en vente des *Solaces* est annoncée par « El Corresponsal » du 8 mars 1841 : « Véndese á 8 rs, en las librerias de Cuesta y Escamilla ». (Cf. « El Correo Nacional » du 9.)

La pièce fut représentée à Madrid, au Teatro del Príncipe, le 2 février 1841, avec un succès médiocre (cf. « El Iris »). — Elle fut jouée à Sevilla, au Teatro Principal, le lundi 17 mai de la même année; puis le 12 décembre; le 2 janvier 1842. — A Málaga, en janvier 1842.

[126] 1841. — La Morisca de Alajuar. *Comedia en tres jornadas de Don Angel de Saavedra, Duque de Rivas. Madrid : en la imprenta de Yénes, calle de Segovia, num. 6. 1841.*

1 vol. in 8° de 120 ps. — (T. XXX de la « Galería dramática »). — Pour la date de la composition, cf. [51]. Pour le contrat passé entre Rivas et Delgado à propos de cette pièce, cf. Append. ix. — La mise en vente est annoncée par « El Correo Nacional » du lundi 6 décembre 1841. La pièce était déjà à Madrid en mai (cf. « El Iris » : « recuerda los buenos tiempos de nuestro teatro »). Représentée les 25 et 26 novembre 1841, avec Lombía, pour le bénéfice de Antonio

Digitized by Google

Guzmán. « ... descendió al sepulcro al compas de furiosos y desacordes silbidos ». (C R. par A. Ferrer dans la « Revista de Teatros ». — Même note dans « El Iris »). Jouée le 24 janvier 1842 à Sevilla.

[127] 1842. — Teatro *de D. Angel de Saavedra, Duque de Rivas.*

« Tomo I° contiene las comedias siguientes : Tanto vales cuanto tienes. — Solaces de un prisionero. — La morisca de Alajuar. — Se halla a 20 rs en la librerias de Cuesta, calle Mayor, y de Rios, en la de Carretas, frente a la imprenta Nacional. — El tomo II° comprenderá las tres producciones tituladas D. Alvaro, Crisol de la Lealtad, El Desengaño en un sueño. »

Annonce publiée par « El Corresponsal » du mercredi 30 juin 1842. — Rivas, dans une lettre du 3 mai (cf. Append. I) parle de « los dos tomos de obras dramáticas en-8° que acaban de publicarse en Madrid por D. Delgado ». Le t. II, imprimé ou sous presse le 3 mai, n'avait sans doute pas été mis en vente au 30 juin.

[128] 1842. — El Crisol de la Lealtad. *Comedia en tres jornadas, original de Don Angel de Saavedra, Duque de Rivas* [Vignette]. Madrid, imprenta de Repulles, 1842.

1 vol. in-8° de 103 pages (N° XXXVII de la Galería dramática). Un seul exemplaire à la B. M. M. — La « Revista de Teatros » du 24 avril 1842 dit que l'on prépare au théâtre du Príncipe *El Crisoli.* — « El Pasatiempo, diario de teatros », dans son N° 38, du dimanche 8 mai, publie un entrefilet intitulé « Anomalias » : « Mientras *El Crisol de la lealtad* ha sido retirado del estudio en el Teatro del Príncipe, por parecer de poco mérito, según nos han informado, dice un periódico de Sevilla, que pronto se estrenará en aquella cuidad, pues el Sr Valero, y cuantos asistieron á su lectura, salieron entusiasmados, por ser una de las mejores obras del Sr Duque de Rivas ». — Le même jour, « El Corresponsal » publie dans la section des « Variedades » quelques lignes d'inspiration analogue : « Dicen de Sevilla : El Señor D. Angel de Saavedra, Duque de Rivas, ha concluido ya su comedia en tres actos y en verso titulada : *El Crisol de la Lealtad.* Nosotros podemos asegurar que esta obra dramática es de las mejores que han salido de la brillante pluma del Señor Saavedra ; muy pronto tendremos el gusto de verla representar en nuestro teatro, pues el distinguido actor Valero se ha encargado de la direccion de los ensayos y de la reparticion de papeles ». — La « première » eut lieu à Sevilla le 4 juillet (cf. le *Diario...* manuscrit de l'A. M. S.). — La pièce fut jouée à Madrid en juin 1843 (cf. « Revista de España y del Extrangero », t. VI, p. 185). — *El Crisol...* est dédié « Al Ilmo Sr D. Juan Nicasio Gallego : en testimonio de antigua, constante y respetuosa amistad ».

Digitized by Google

[129] 1843. — Cristóbal Colón. (Fragmento.)

Composé à Londres en 1824, publié pour la première fois dans « La Floresta andaluza », avec la signature : « Sevilla. Angel de Saavedra, D. de R. »; reproduit dans « El Laberinto », 1845, t. II, p. 219bc, et dans *El Crepúsculo de la Tarde.*

[130] 1843. — La Catedral de Sevilla.

Composée à Sevilla en 1837, lue au Liceo de Sevilla le 1er juin 1838 (cf. « El Cisne », N° 3, p. 36), publiée pour la première fois dans « El Museo de las familias », 1843, ps. 58-60, réimprimée dans *El Crepúsculo de la tarde* et dans le t. II de l'édition des *Romances históricos* de la « Correspondencia de España » (N° III).

[131] 1843-1844. — El Hospedador de Provincia : *por el Excmo Señor Duque de Rivas.* El Ventero...

Le 1er de ces tableaux de mœurs figure aux ps. 384-391 de « Los Españoles pintados por sí mismos, 2 vol. in-8°, mayor, Madrid, I, Boix, editor, calle de Carretas, num. 8. MDCCCXLIII » Le t. I compte VIII-448 ps. — Le t. II, 508. — Tous deux sont ornés de nombreuses figures. — Les essais qui composent ces deux recueils étaient répartis sous forme de livraisons; et, par exemple, « El Corresponsal », du lundi 9 octobre 1843, annonce que « se han repartido las entregas 43 y 44, que contienen : *El Hospedador de provincia*, por el Señor Duque de Rivas y *El Cartero*, por don Eduardo Asquerino ». La livraison valait 3 rs à Madrid, 4 en province, et 2 pour les abonnés de « El Avisador ». Il y avait des portraits hors-texte sur papier de couleur. — Dans le t. II, ps. 159-168 (1844), se trouve *El Ventero*, de Rivas, dont le texte dut être distribué en mai, au plus tard, car il venait immédiatement après *El Poeta*, par D. J. Zorrilla, qui, sous le N° 16, fut distribué le 3 avril 1844 aux souscripteurs.

En 1851, cette édition forma un volume de la « Biblioteca ilustrada de Gaspar y Roig » sous le titre : « Los españoles pintados por sí mismos, por varios autores. — Adornada con cien grabados. — Madrid, Gaspar y Roig, editores. — Calle del Príncipe núm. 4. — 1851. — 1 vol. in-4° à 2 col. de 383 ps. (ps. 160 sq. : *El Hospedador de provincia;* ps. 241 sq. : *El Ventero*).

Le journal madrilène « El Sol » a donné en 1918 une édition populaire de *El Hospedador de Provincia.*

El Ventero a été réimprimé en France dans : « Les auteurs espagnols du brevet supérieur », 1 vol in-8° de XVI-271 ps. textes annotés par G. Boussagol, E. Dibie, A. Fouret, et publiés par Privat et Didier, en 1921. Une deuxième édition de ce volume, corrigée, a été publiée en 1925 sous le titre de « l'Espagnol 2e langue à l'oral du baccalauréat ». — Rivas (éd. de 1854-1855, V, ps. 345 et 356, assigne à ces deux morceaux de prose la date de « Madrid, 1839 ».

Digitized by Google

[132] 1844. — EL DESENGAÑO EN UN SUEÑO. — *Drama fantástico en cuatro actos, original de Don Angel de Saavedra, Duque de Rivas.* [Vignette.] *Madrid, imprenta de D. José Repulles, agosto de 1844.*

1 vol. in-8° de 105 pages (N° LIV de la Galeria dramática). — Pour la date de la composition, cf. [**52**].

« Aquellos magníficos versos — écrit Cueto, *Carta al señor Conde de Morphy*, datée du 13 décembre 1875 et insérée dans la « Ilustracion española y americana », t. XIX, n° 46, du 15 décembre — brotaban de su pluma como un raudal sonoro, y en el corto espacio en que escribió el drama, raro era el día en que no nos leía en familia alguna nueva escena de aquella exuberante creación ». Cueto écrivit à Juan Lombía, directeur du théâtre de la Cruz, pour lui offrir la pièce. Lombía se déclara enchanté... avant de la lire; mais, après l'avoir lue « en compañía de personas inteligentes », il rendit le manuscrit à Zorrilla, et écrivit à Cueto le 19 décembre 1842 : « ... con sentimiento hemos visto, por informe detenido de pintores y maquinistas, que es materialmente imposible presentarla en este teatro, y quizá en el de la gran ópera de París ». Le théâtre du Príncipe réunit le comité de lecture pour examiner l'œuvre; il y avait là, entre autres « lumbreras de las letras y de la escena », Luis Pastor, Nicasio Gallego, Espronceda, Gil y Zárate, Escosura, Julián Romea, Carlos Latorre, Antonio de Guzmán : pas un seul ne juge la pièce représentable : « Hasta el insigne actor dramático Carlos Latorre... se vió obligado á confesar que no había pulmón humano que pudiese resistir al violento ejercicio que requiere un papel casi nunca interrumpido, y de pasión siempre exaltada, en un drama de cuatro actos ». — Pourtant, Rivas essaya plusieurs fois d'obtenir que sa pièce fût représentée : cf. sa lettre, datée de Naples, 18 juin 1844, et adressée à Antonio Gutiérrez de los Rios; à ce moment-là, il n'est pas encore sûr que la pièce soit imprimée. (A. de S., D. de R..., Append. XI). — Le 4 mai 1850, il écrivait à Cueto : « ... pero nada me dices de *El Desengaño en un Sueño*, y tengo empeño en que se ponga en escena... etc .. ». — Sept ans plus tard, en arrivant à Paris comme ambassadeur, il dut avoir un sursaut d'espoir en lisant dans la « Revue Espagnole et Portugaise » du 20 juillet 1857, p. 458, que M. Gabriel Hugelmann a traduit sa pièce, et la destine à l'Opéra-Comique : « Cette pièce fera sans nul doute la fortune de ce théâtre ». Mais *La vie en songe* ne fut jamais représentée à Paris. En 1875, le comte de Morphy voulait en tirer un opéra. « Usted, — lui écrivait Cueto — está escribiendo una ópera sobre un libretto sacado de *El Desengaño en un Sueño*. Felicito à V. por la honda y ardua empresa, y le deseo logre realzar en ella, con la magia poderosa de la música, la alta inspiracion del poeta .. ». – En 1875, Antonio Vico réalisa ce qui avait été le vœu cher et constant du poète défunt Le 11 décembre il représentait sa

Digitized by Google

pièce au théâtre Apolo, en présence du Roi et de la princesse des Asturies, devant l'aristocratie de la beauté, de la naissance, du savoir, du courage, de l'esprit. Des costumes magnifiques, une figuration nombreuse et pittoresque, d'admirables décors de Bonardi et Busatto Walls. A la fin, il y eut une apothéose : sur la scène, où tous les acteurs étaient groupés on apporta une couronne de laurier vert et doré, haute de 2 mètres, avec l'inscription suivante : « La Academia Española, á la gloriosa memoria / de su esclarecido Director / el gran poeta / Don Angel de Saavedra / Duque de Rivas ». Il y eut plusieurs représentations, mais, remarque le chroniqueur Peregrín García Cadena, le 30 décembre 1875, le spectacle était un peu fatigant.

[133] 1844. — El Parador de Bailén. — *Comedia en tres actos y en verso de Don Angel de Saavedra, Duque de Rivas. — M. D. Madrid, imprenta de D. José Repulles. — Setiembre de 1844.*

1 vol. in-8° de 102 pages (N° LV de la Galería dramática). — Pour la date de la composition, voir [53]. Rivas lui assigne la date de 1843 : « ... escrita en Sevilla en 1843, representada en aquella ciudad ». (Édit. de 1854-1855, t. IV, p. 526.) — Jouée en 1843, mal accueillie par la critique (Esc. Cast. I, 93); jugée par Ferrer del Río indigne de son auteur; n'a été imprimée qu'une fois, en septembre 1844. — Je n'en ai vu qu'un exemplaire à la B, MP. S.

[134] 1844. — 1° Viaje á las ruinas de Pesto. — 2° Viaje al Vesubio.

Ces deux récits de voyages ont paru pour la première fois dans le tome IX (1844) de la « Revista de España y del Extrangero » (directeur : D. Fermín González Morón), aux ps. 145-167 et 333-349, respectivement. Le 1er est daté de « Nápoles, 30 de mayo de 1844; le 2e porte simplement (éd. de 1854-1855, V, p. 310) : « Nápoles 1844 »; il est sans doute du mois d'août, puisque l'auteur y dit (éd. précitée. p. 300) : « A las once de la noche del día 30 de julio, salimos de mi casa de Nápoles... ». Pour le 1er récit, cf. [57] et l'Append. XI consacré au séjour de Rivas à Naples, dans *A. de S., D. de R...*

[135] 1848. — *Sublevacion de Nápoles, en el año 1847.*

Sublevacion de Nápoles, capitaneada por Masanielo, *con sus antecedentes y consecuencias hasta el restablecimiento del gobierno español. Estudio histórico de D. Angel de Saavedra, Duque de Rivas.* [Épigraphe.] *Tomo Primero. Madrid, imprenta de la Galeria Literaria, a cargo*

Digitized by Google

de Castillo. Imprenta de la Publicidad, a cargo de M. Rivadeneyra 1863 (pour 1848).

1 vol. in-8° de 294 ps., texte fautif; la 1re p. porte la date de 1863, ce qui a fait croire à certains critiques qu'il y avait une 2e édition de cette année-là. Le t. II compte 231 ps. — La 2e édition séparée a paru en 1881, dans la Biblioteca Clásica (tomo XXXV). — Le titre est libellé comme dans la 1re éd. jusqu'à l'épigraphe incluse. — Puis : « Madrid, Luis Navarro, editor. Colegiata num. 6. — 1881. » 1 vol. in-4° de 394 ps. — Ps. 1-5 : Prólogo; 7-10: Introducción; 11-239 : texte; 241 sq. : Appendices, documents. — Pas de table.

[136] 1851. — El Crepúsculo de la Tarde.

M. Anduaga possédait un bel album relié, ayant appartenu au duc de Rivas, et portant le titre de: « El Crepúsculo de la Tarde ». On y voyait un portrait de Rivas, avec la mention : « il suo amico fece. Roma 1845 ». Cet album comprenait: *La Catedral de Sevilla, El Otoño*, et un *Soneto* en l'honneur de l'anniversaire (en 1838) de la Reine Régente.

Le recueil de 1851 est beaucoup plus riche. Il fait partie d'un volume que M. Bertrand, directeur de l'Institut français de Barcelona, a bien voulu examiner pour moi à la Bibliothèque Arus. La 1re page de ce volume porte :

« Ediciones populares de los libros antiguos y modernos mas leidos en Europa, enriquecidos con profusion de grabados. — Biblioteca Universal publicada bajo la direccion de D. Angel Fernandez de los Rios. — Tomo I. — Contiene las obras siguientes, que en ediciones comunes forman veinte volumenes. — El camino más corto. — Pablo y Virginia. — Viaje sentimental. — Jarilla. — El marqués de Letorière. — Gerónimo Paturot. — Pan y toros. — Consejos de Franklin. — Los hermanos de la Costa. — El reinado de las musas. Jéssica la judía. — La Hija del sol. — El crepúsculo de la tarde. — Madrid, imprenta del Semanario Pintoresco Español y de la Ilustracion, a cargo de D. G. Alhambra, Jacometrezo, 26. — 1851. »

Dans ce recueil, chaque ouvrage a sa pagination. La partie qui revient à Rivas comprend 51 pages. *El Crepúsculo de la tarde* occupe les ps. 1 à 28; La Azucena Milagrosa, le reste. 14 dessins de Vicente Urrabieta (cf. [78]), gravés par Coderch, Vierge, etc., illustrent le texte, qui comprend :

P. 1 : La mention « Biblioteca universal ». — Occupant le milieu de

Digitized by Google

la page, une « Vista de la Catedral de Sevilla ». De part et d'autre de cette vue, la dédicace à Galiano (cf. Append. x). Datée de « Napóles, 12 de Enero de 1849 ».

*N° 1, p. 2 : La Catedral de Sevilla (Sevilla 1837).

N° 2, p. 3 : El Otoño. — Réimprimé par M. Bonilla dans son *Parnaso...*, t. III, p. 101.

N° 3, p. 3 : Soneto leido en el Liceo de Sevilla la noche del 21 de Julio de 1838...

*N° 4, p. 3 : A un arroyo.

N° 5, p. 4 : El canto del ruiseñor.

N° 6, p. 4 : Versos escritos en un album.

N° 7, p. 4 : Enviando un ramo de flores a una dama.

*N° 8, p. 4 : La Cancela.

*N° 9, p. 5 : A la estrellas (En note : Esta composicion y las otras cinco que llevan la misma señal [un astérisque] no pertenecen verdaderamente á esta coleccion ; pues están escritas en otros tiempos y ya publicadas. Pero por complacer á algunos amigos que deseaban verlas reimpresas, se incluyen en esta publicacion).

*N° 10, p. 5 : Cristóbal Colón.

N° 11, p. 6 : Lamentacion, fragmentos (5 fragments datés de « Sevilla 1840 »).

N° 12, p. 6 : Versos escritos en un álbum.

*N° 13, p. 7 : A la Adelfa (Córdoba 1820).

N° 14, p. 7 : Un padre.

N° 15, p. 8 : La primera vez que vi a M. B.

N° 16, p. 8 : A la Reina Nuestra Señora ; Versos escritos en un álbum que regaló á S. M. el Liceo de Madrid la noche del 15 de Dic. de 1843.

*N° 17, p. 8 : El Faro de Malta (Malta 1828).

N° 18, p. 9 : La Maledicencia.

N° 19, p. 9 : El sol poniente. (Nápoles, 1844).

N° 20, p. 10 : Soneto : « Detesta Pero-Anton... ».

*N° 21, p. 10 : El Sueño del proscrito (Londres 1824).

N° 22, p. 10 : Una noche de verano en el golfo de Nápoles (junio de 1845).

N° 23, p. 11 : No hay reparacion.

N° 24, p. 12 : Versos escritos en el album P. A.

N° 25, p. 12 : Soneto. Contra los elegios desmedidos que hoy con tanta facilidad se prodigan.

N° 26, p. 12 : Una declaracion.

N° 27, p. 12 : Lucía.

*N° 28, p. 13 : A mi hijo Gonzalo, de edad de cinco meses.

N° 29, p. 13 : Meditacion. Al insigne poeta napolitano, el Señor Giuseppe Campagna (Nápoles, 1844).

N° 30, p. 14 : Retractaciones. Al mismo.

N° 31, p. 15 : Un gran tormento.

N° 32, p. 16 : La aparicion de la Mergelia (sic) (Nápoles, 1844).

N° 33, p. 17 : Desconsuelo (Nápoles, 1845).

Digitized by Google

N° 34, p. 17 : A Lucianela, Soneto I (1847).

*N° 35, p. 18 : Las Siemprevivas.

N° 36, p. 18 : A Lucianela, Soneto II (Nápoles, 1847).

N° 37, p. 18 : A D. José Zorrilla, contestación á los lindos versos que publicó en el Heraldo de 30 de Julio de 1844 (Nápoles, 1844).

N° 38, p. 19 : Lucianela, soneto III (Nápoles, 1847).

N° 39, p 19 : Fantasía Nocturna (Nápoles, 1846).

N° 40, p. 20 : La vejez (Nápoles, 1847). Reproduit dans le Florilegio, de Valera, II, 202-210).

N° 41, p. 22 : El campo (Castellamare, Julio de 1846).

N° 42, p. 23 : Elvira... Nápoles, 17 de Junio de 1845).

N° 43, p. 25 : Epístola... (1848).

Au total, 43 compositions, distribuées sans aucun ordre, inédites pour la plupart, sauf les n°s 9, 17, 21, 28, parus avec *El Moro* en 1834, les n°s 13 et 35 parus dans l'éd. des *Poesías* de 1820-1821, et les n°s 1, 4, 8 et 10 déjà parus dans les revues. Rivas ne marque d'un astérique que les 6 premières.

Après ces pièces vient (ps. 29-51) *La Azucena Milagrosa* (Nápoles. 1847).

L'exemplaire que M. E. Allison Peers décrit dans son *Rivas : a critical study*, p. 564, semble n'être qu'un tirage à part de la Biblioteca Universal.

853. — Discursos *leidos en sesion pública de la Real Academia de la historia, en la recepcion del Excmo Sr Duque de Rivas, el dia 24 de abril de 1853. — Madrid, imp. de A. Espinosa y C^ia. 1853. — in-8°.* — B. N. P. Od. 54.

[138] 1854. — Dos Sicilias.

Publié dans le t. III, ps. 609-670 d'une luxueuse collection : « Reyes contemporáneos, Compendio histórico-filosófico de todas las monarquías », Madrid, 1854.

Au t. V de l'éd. de 1854-1855, et à la p. 458, cet essai est daté de « Madrid, Julio de 1855 ».

[139] 1856. — Prólogo.

Écrit à Madrid le 5 mai 1856 pour « La familia de Alvareda, novela original de costumbres populares, por Fernán Caballero. Madrid, 1856. Establecimiento tipográfico de Mellado. » 1 vol. in-8° de 194 ps. Les ps. v, vi, vii et viii sont occupées par le prologue de Rivas qui commence ainsi : « Cuando el aluvion de novelas extrangeras... »

[140] 1857. — Discurso *leído por el Duque de Rivas, con motivo de la distribucion de premios á los agraciados en la Exposición de Bellas Artes de 1856. Madrid. Imp. Nac. 1857.* (Cf. Catálogo de la Biblioteca del Congreso.)

Digitized by Google

[141] 1857. — Prólogo.

Daté de « Madrid, 1° de Nov. de 1855 », publié aux ps. v à xviii des « Obras poéticas del Excmo Señor D. Bernardino Fernández de Valesco, Duque de Frías, publicadas á expensas de sus herederos por la Real Academia, de que fué individuo. Madrid, Rivadeneyra, 1857 ». 1 vol. in-4° de liii-366 pages.

Le prologue débute par: « En todos los paises, y particularmente en el nuestro... »

[142] 1860. — Discurso.

Ce discours fut prononcé par Rivas, directeur de l'Académie espagnole, le 15 mai 1860, en réponse à celui que prononça D. Cándido Nocedal, reçu académicien, sur le thème : « Observaciones sobre la novela ». La réponse de Rivas occupe les ps. 405 417 du t. II des « Discursos leídos en las recepciones públicas que ha celebrado desde 1847 la Real Academia Española. Madrid, imprenta Nacional 1860 ».

[143] 1874. — Algunas poesias familiares.

Parues dans l' « Album poético español, con composiciones inéditas de los señores marqués de Molins [...etc...] y Duque de Rivas. — Publícalo la empresa de la ilustracion española y americana y de la moda elegante ilustrada para obsequiar á sus suscritores en el presente año. — Madrid. A. de Carlos é hijo, editores, — 1873 ». — 1 vol. in-8° de xxxiii-389 ps.

P. 377 : Rivas: *Algunas poesias familiares...* Elles occupent les ps. 377 à 386.

La brève pièce *A mi esposa*: « Flores, azucares, oro... » a été publiée dans Esc. Cast. I, 75, avec la date de « Malta 1829 ». D'après Madame la marquise de Heredia, elle aurait été écrite à Paris (1830-1833?).

P. 378. *Al Sr. D. Salustiano de Olózaga, que le pedia versos para el álbum de su hija :*

Si hoy á la voz de la amistad no cedo,
Es porque el peso de la edad me abruma :
Perdona mi silencio; ya no puedo
Mover el pensamiento ni la pluma.

(Ce sont vraisemblablement les derniers vers sortis de la plume de Rivas).

P. 378. *A Dido abandonada. Soneto.* (Improvisé à Paris, dans un cercle d'émigrés illustres : Galiano, J. M. Ferrer, Martínez de la Rosa. C'est un sonnet à bouts-rimés).

Mas bella que la flor del... Tamarindo
(Antes que se inventara el ...almanaque),
Luciste, ¡oh Reina! tu gallardo... empaque,
Que tanto ha dado que decir al ...Pindo.

Digitized by Google

Si sólo de pensar en tí me ...rindo,
¿Qué es de extrañar que el otro .. badulaque,
Que huyó con tiempo del troyano... ataque,
Quedase, al verte, convertido en... guindo?

Ay! su pasion fué tiro de... escopeta,
Que te hundió en sempiterno... purgatorio,
Gozándote y huyendo con vil... treta.

Fué falsa su pasión como ...abolorio,
Niño impotente el que juzgaste... atleta,
Y tu tálamo lecho... mortuorio

[144] 1875. — a) Caso de Conciencia. *Diálogos entre el Duque de Rivas y D. Antonio Alcalá Galiano.* — b) Décima *hecha á Duo Después de haber pasado una noche hablando de Mocedades.*

Les 2 pièces occupent respectivement les ps. 5-11 et 12 du « Cancionero moderno [de] Cosas Alegres. — London, H. W. Spiritual. Picadilly, 87. — W. — 1875 ». — Ce sont deux dialogues, en vers octosyllabiques, entre « Duque » et « Alcalá Galiano » le premier, entre « Duque » et « Galiano » le deuxième. Celui-ci est très bref. — Le premier, d'un caractère pornographique très marqué, est formé de dix dizains octosyllabiques. Dans chaque dizain impair, Rivas expose à son ami un cas de conscience; dans chaque dizain pair, Galiano répond à son interlocuteur. Cette parodie de la religion est extrêmement irrévérencieuse et serait de nature à éclairer ceux qu s'obstinent à rechercher en Rivas le croyant. Il est à remarquer que Rivas, au moment où il écrivait ces dizains, peut-être en collaboration avec Galiano, était duc; la pièce est donc postérieure à mai 1834. A remarquer en outre que Rivas et Galiano, malgré le ton fort intime des vers, ne se tutoient pas. — Ce « cancionero » contient des poésies de Miguel de los Santos Alvarez, Bretón de los Herreros, Espronceda, Gallardo, Gallego, García Gutierrez, Góngora, Quevedo, Vargas Ponce, etc..., et surtout de Ventura de la Vega, qui y figure avec 20 ps. — La Bibliothèque de la ville de Versailles (fonds Morel-Fatio) possède un exemplaire de ce volume assez rare, que je n'ai retrouvé que dans la bibliothèque d'un grand d'Espagne à Madrid.

III. Collections dites d'œuvres complètes

Par trois fois, en 1854-1855, en 1884-1885, en 1894-1904, les écrits de Rivas ont été réunis en collections dites « obras completas ». Aucune ne mérite le titre. La

Digitized by Google

seconde est faite sur le modèle de la première. La troisième diffère des deux autres.

[145] 1854-1855 — Obras completas / *de* / *D. Angel de Saavedra*, / *Duque de Rivas, de la Real Academia Española*, / *corregidas por el mismo... Madrid, imprenta de la Biblioteca Nueva, calle de las Infantas, núm. 17.*

Ce titre, commun aux cinq volumes in-4°, est encadré de motifs qui évoquent l'antiquité païenne, la civilisation arabe et le moyen-âge chrétien. Il est complété par des indications qui varient avec chaque volume :

Tomo I. — Poesias sueltas y poemas cortos... 1854, cv-457 ps. :

P. II : Portrait de Rivas; au-dessous, ses armes, surmontées d'une banderole : « Padecer por vivir »; au-dessous, la signature en facsimilé : « El Duque de Rivas ». — Ps. V à LI : Prólogo. (C'est celui de Cañete.) — Ps. LII à C : Vida del autor... por... D. Nicomedes Pastor Díaz, hasta el año de 1842. — Ps. C à CV : Un supplément à la biographie, jusqu'en 1852 (signé M...; c'est ce que nous voyons signé E. [de Saavedra] dans la 3e collection). — Ps. 1 à 452 inclus : Texte des poésies. — Ps. 453 à 456 : table. — P. 457 : errata.

Les poésies publiées sont au nombre de 110, dont 6 inédites. Les autres avaient été publiées :

1° en 1814, les nos 15, et 18 à 30 inclus de [**85**];
2° en 1820, les nos 1 à 7, et 17, 18 et 19 de [**89**];
3° en 1824, le n° [**92**];
4° en 1830, le n° [**94**];
5° en 1834, les pièces C, D, E, F, G, de [**96**];
6° en 1851, les pièces contenues dans *El Crepúsculo de la tarde* [**136**], sauf celles marquées d'un astérique, qui avaient paru auparavant.

Les pièces inédites sont :

1. La asonada (Sevilla, 1840); 2. Soneto : Receta segura (s. d.); 3. Soneto : Un buen consejo (s. d.); 4. Soneto : Un amigo (s. d.); 5. Soneto : Al nacimiento de S. A. R. la augusta princesa de Asturias (1852); 6. Soneto : Al bautismo de S. A. R. la augusta princesa de Asturias (1852).

En somme, peu d'inédit : les nos 5 et 6, de fraiche date ; les 4 premiers — vraisemblablement d'une même époque — écartés par Rivas du *Crepúsculo de la tarde* en raison de leur caractère politique. Rivas laisse délibérément en dehors de ce premier grand recueil un certain nombre de pièces de jeunesse, publiées en 1814 ou en 1820.

L'ordre adopté est l'ordre de la composition, avec quelques erreurs de date dues à l'auteur. A la place que leur assigne la chronologie, il insère *El Paso honroso* (1812) et *Florinda* (1826).

Digitized by Google

[146] Tomo II. — EL MORO EXPÓSITO, *ó Córdoba y Burgos en el siglo décimo. Leyenda en doce romances. Segunda edicion... 1854.* XXIV-455 ps.

P. II : « Se publicó esta obra por primera vez en Paris, año 1834, por Salvá ». Nous savons que l'éd. de 1854 était au moins la 4e. Ps. V et VI : Dédicace à J. H. Frere. — Ps. VII-XXIII : Prólogo de la edición de París escrito á nombre del autor por el Excmo Señor D. Antonio Alcalá Galiano. — Ps XXIV : Citation de J. B. Garette. — Ps. 1-451 : Texte des romances; chacun est suivi de ses notes. — P. 453 : Indice... — P. 455 : Errata.

[147] Tomo III. — ROMANCES HISTÓRICOS Y LEYENDAS... 1854, XX-517 ps.

P. III : *Romances históricos. Segunda edición.* (Ici encore Rivas compte mal. Nous en avons compté trois antérieures à celle-ci). — P. IV : Rivas indique : « Obra publicada por la primera vez en Madrid por Lalama, año de 1840 ». Rivas veut-il dire que Lalama travaillait à son édition en 1840? Elle fut mise en vente dès le début de 1841, mais je n'en ai vu aucune qui portât la date de 1840. — Ps. V-XX : Prólogo del autor. — Ps. 1-330 : Texte des *Romances históricos.* — Ils sont rangés selon l'ordre chronologique des faits qu'ils racontent. — P. 331 : *Leyendas.* — Ps. 333-337 : Prólogo. — Signé : « Eugenio de Ochoa. — Mayo de 1854 ». — Ps. 339-423 : Leyenda primera : *La Azucena, Milagrosa.* Dedicada á D. José Zorrilla. — Datée de « Nápoles, Diciembre 1847 ». — Rivas a ajouté (p. 423) une « Nota del Editor » pour revendiquer la propriété et l'originalité de son œuvre, et mettre en garde le lecteur contre « La guirnalda misteriosa » et autres contrefaçons. Cette note figure aussi dans l'éd. de 1884-1885 et celle des Esc. Cast. — La légende avait été déjà publiée dans « El Crepúsculo de la tarde ». — Ps. 425-490 : Leyenda segunda. — *Maldonado.* A la Excma Señora Marquesa de Molins. — Datée de « Madrid, 1852 ». — Ps. 491-509 : Leyenda tercera. — *El Aniversario.* A mi hijo Enrique. — Datée de « Madrid, Mayo de 1854 ». — P. 511 : Indice de las composiciones que contiene este tomo. (On y lit « Parricidio » au lieu de « fratricidio ».) — Ps. 513-516 : Indice de los Romances y partes de cada composicion. (Ici, il y a bien « fratricidio ».) — P. 517 : Errata.

[148] Tomo IV. — TEATRO... 1855, VII-527 ps.

Ps. V-VII : Advertencia. — On reproduit, en manière de prologue, une lettre de Joaquín Francisco Pacheco, datée de « Madrid, 10 de Febrero de 1855 ».

Pages 11-112 : *Tanto vales cuanto tienes...* — Daté de « Malta, año de 1827 ». — Contre cette date, cf. n° [45].

Ps. 113-189 : *Don Alvaro, ó la fuerza del sino...* Dédié « Al Excmo Sr. D. Antonio Alcalá Galiano en prueba de constante y leal amistad

Digitized by Google

en próspera y adversa fortuna ... ». Cette brève dédicace a remplacé celle, plus longue et plus intéressante, qui précède le texte de l'éd. de 1835. — Le drame est daté de « Madrid, año de 1835 ».

Ps. 191-270 : *Solaces de un prisionero, ó tres noches de Madrid*... — P. 192 : l'Advertencia qui se trouve dans toutes les éditions de cette pièce. — Datée de « Sevilla, Setiembre de 1840 ». — Cf. n° [50].

Ps. 271-355 : *La morisca de Alajuar* (sic)... — Datée de « Sevilla, 1841 ».

Ps. 357-440 : *El Crisol de la lealtad*... — Dédié « Al Ilustrísimo Sr. D. Juan Nicasio Gallego : en testimonio de antigua constante y respetuosa amistad ». Datée de « Sevilla 1842 ».

Ps. 441-524 : *El Desengaño en un sueño*... — Dédié « A mi hijo Enrique » Daté de « Sevilla, 1842 ».

Ps. 525-526 : Indice. — Cet index est suivi d'une longue note où Rivas énumère les pièces qu'il n'a pas cru devoir insérer dans ce recueil. Il indique la date et le lieu où il les composa, où elles furent imprimées, représentées. A propos de chacune de ces pièces, j'ai reproduit ces indications de l'auteur, en les rectifiant et les complétant toutes les fois qu'il était nécessaire et possible de le faire — P. 527 : Errata.

[149] Tomo V. — Prosas... 1855, xxv-459 ps.

Ps. vii-xv : Prólogo de Juan Eugenio Hartzenbusch, « Madrid, 9 de Junio de 1855 ». — P. xvii : *Sublevacion de Nápoles*..., dédiée (p. xviii) « Al Excelentísimo Señor Don Francisco Javier de Istúriz, Senador del Reino, etc. Como testimonio de fina y constante amistad en prósperas y adversas fortunas... ». — Ps. xix-xxii : Prólogo del autor. — Ps. xxiii-xxv : Introduccion.

Ps. 27-298 : Texte de la *Sublevación de Nápoles*. Datée de « Nápoles, año 1847 ».

Ps. 299-311 : *Viaje al Vesubio*. (Nápoles, 1844.)

Ps. 312-327 : *Viaje á las ruinas de Pesto*. (Nápoles, 30 de Mayo de 1844.)

Ps. 328-336 : *Los Hércules*. (Sevilla, año 1838.)

Ps. 337-345 : *El Hospedador de provincia*. (Madrid, 1839.)

Ps. 346-356 : *El Ventero*. (Madrid, 1839.)

Ps. 357-364 : *Discurso* leido en la junta pública que celebró la Real Sociedad Patriótica de Córdoba el día 30 de Mayo de 1819.

Ps. 365-371 : *Discurso de recepción* leído en la Real Academia Española la tarde del 29 de Octubre de 1834. (Rivas dut lire son discours le jeudi 30, le jeudi étant consacré aux séances et solennités académiques). Le sujet en est l'éloge de la langue espagnole.

Ps. 372-380 : *Discurso de recepcion* leído en la Real Academia de la Historia el dia 24 de Abril de 1853. — Sujet : « Sobre la utilidad é importancia del estudio de la historia y sobre el acierto con que la promueve la Academia ». A paru dans l'éd. de 1854-1855, puis dans « Discursos leidos en las sesiones públicas, que para dar posesion

Digitized by Google

de plazas de número ha celebrado desde 1852 la Real Academia de la Historia. — Madrid, 1858 ».

Ps. 381-459 : *Breve reseña de la Historia del Reino de las Dos Sicilias.* — Daté de « Madrid, Julio de 1855 ».

L'édition de 1854-1855 se vendit assez bien pour que l'impitoyable Padre Cobos, dans son n° 4, du 15 oct. 1855, pût écrire : « AVISO IMPORTANTE : — No se anuncian las obras de los Excelentísimos Sres D. Manuel José Quintana y Duque de Rivas, porque, sin necesidad de anuncios se venden unas y otras como pan bendito »

[150] 1884-1885. — Obras completas *de D. Angel de Saavedra, Duque de Rivas, de la Real Academia española. — Ilustradas con dibujos de D. Apeles Mestres. — Tomo primero.* [Armes d'Espagne]. — *Barcelona. — Montaner y Simon, editores. — Calle de Aragón, números 309 y 311, 1884.*

L'ouvrage comprend deux volumes in-4°; les vers sont imprimés sur deux colonnes, la prose sur trois. Le texte de la prose est imprimé si menu que la lecture en est difficile. Les vers sont très aisés à lire. L'édition, dépourvue de valeur critique, suit celle de 1854-1855; elle renferme très peu d'additions.

Le tome I a xviii-430 ps. — Ps. i-viii : Prólogo. — Signé : Manuel Cañete. — Ps. ix-xviii : Vida del autor... (par N. Pastor Díaz). — Ps. 1-214 : *Poesías sueltas y poemas cortos.* — Avec le *Paso Honroso* et la *Florinda* à leur rang de dates. Aux poésies contenues dans l'édit. de 1854-1855, celle de 1884 n'ajoute que « La Nochebuena en París y en Madrid en el año 1857. — Romance dedicado á la tertulia literaria de los Excmos Sres. Marqueses de Molins ». — Ps. 215-428 : *El Moro Expósito* (avec la dédicace à J. H. Frere et la citation de Garette, mais sans le Prologue écrit par Alcalá Galiano). — Ps. 429-430 : Indice. — Ce tome I est accompagné, hors-texte, d'un portrait de Rivas, peint par Madrazo et gravé par Maura.

[151] *Tomo segundo.* — Le t. II est illustré « con dibujos de D. Apeles Mestres y de D. J. Luis Pellicer ». — La date : 1885. — 528 ps — Ps. 1-140 : *Romances históricos.* — Rangés dans le même ordre que dans les éditions antérieures, et précédés du « Prólogo » écrit par Rivas. — Ps. 141-214 : Leyendas. — (P. 141 : *La Azucena milagrosa.* — P. 175 : *Maldonado.* — P. 205 : *El Aniversario.* — L'éditeur ne reproduit pas le prologue d'Ochoa). — Ps. 215-458 : *Teatro* : (p. 215 : *Tanto vales...* — P. 262 : *D. Alvaro...* — P. 301 : *Solaces...* — P. 338 : *La Morisca...* — P. 378 : *El Crisol...* — P. 418 : *El Desengaño...*). — (L'éditeur ne reproduit pas la lettre-prologue de Pacheco). — Ps. 459-527 : *Prosas* (sans le prologue d'Hartzenbusch). *Sublevacion...* — P. 501 : *Viaje al Vesubio.* — P. 503 : *Viaje á las ruinas de Pesto.* — P. 506 : *Los Hércules.* — P. 5.7 : *El hospedador de provincia.* — P. 509 : *El Ventero.* — P. 511 : *Discurso...* Sociedad patriótica de Córdoba... — P. 512 : *Discurso...* R. Academia Española..

Digitized by Google

— P. 513 : *Discurso*... R. Academia Historia... — P. 515 : *Breve reseña... Dos Sicilias*...). — P. 528 : Indice...

[152] 1894-1904. — *Colección de Escritores Castellanos. — Líricos.* — Obras completas *de D. Angel de Saavedra, Duque de Rivas. — Director que fué de la Real Academia Española, presidente de la de Bellas Artes de San Fernande é Individuo de número de la Historia. — Coleccionadas de nuevo por su hijo D. Enrique R. de Saavedra, Duque de Rivas. — Tomo I. — Prólogo. — Biografía. — Poesias varias. — El Paso honroso poema caballeresco.* — [Vignette]. — *Madrid. — Est. tipográfico « Sucesores de Rivadeneyra ». — Paseo de San Vicente, 20. — 1894.*

Cette édition comprend 7 vol. in-8°, sans illustrations (seul le t. I a un portrait hors texte de Rivas par B. Maura). D'un mot, si on la compare à celle de 1854-1855, on peut la caractériser ainsi : elle est moins complète, en ce sens qu'elle ne renferme aucune œuvre en prose; quant à l'œuvre poétique elle-même, on est surpris que le fils de l'auteur ait réimprimé *Lanuza* et *Arias Gonzalo*, et qu'il ait négligé *El Desengaño*... En fait, on doit considérer l'édition comme inachevée; au cours des dix années qu'a duré la publication des sept volumes, les desseins de l'éditeur ont varié ; il projetait de donner *El Parador de Bailén*, des discours académiques et les meilleures harangues politiques; il avait, par contre, décidé de supprimer deux prologues, et parmi eux celui qu'Alcalá Galiano écrivit pour *El Moro*... En réalité, voici le contenu exact de cette édition, dont par ailleurs le texte, s'il n'est pas encore parfait, marque un sérieux progrès sur celui des collections précédentes :

Tomo I. — Poesías. — Achevé d'imprimer le 3-VII-1894. XXXII-486 ps. — Ps. VII-XXXII : Prólogo. — E. (Enrique de Saavedra) indique la conception de la présente édition et apprécie rapidement l'œuvre de son père. — Ps. 1-86 : Vida del autor par N. Pastor Díaz). — Ps. 87-141 : Reseña biográfica del Duque de Rivas desde 1842 hasta 1865. — Signée et datée : « E... Paris, Diciembre de 1872 » — Ps. 143 154 : Notas póstumas. — Rédigées par « E... Madrid, Febrero de 1890 ». Il y est question de la représentation de *El Desengaño*..., des reprises de *Don Alvaro*, d'hommages rendus à la mémoire de Rivas, et d'éditions posthumes de son œuvre. — Ps. 155-180 : Apéndices. I : poésies dédiées à Rivas par Galiano, Bretón de los Herreros; II : par Zorrilla; III : Texte d'une motion en faveur de l'érection d'un monument à Rivas; IV : Texte du panégyrique de Rivas prononcé par son fils à Córdoba en 1886. - Ps. 181-395 : *Poesias*. — Elles vont jusqu'à l'an 1819 inclus. — Ps. 397-482 : *El Paso honroso*. — Ps. 483-486 : Indice...

Digitized by Google

[153] Tomo II. — Poesías. — Achevé d'imprimer le 17-IV-1897. 497 ps. — ps. 7-361 : Poesías, — 4 d'entre elles ne figuraient pas dans l'éd. de 1884-1885 :

1° A mi esposa : Flores, azúcares, oro...

2° Trozos de dos epístolas á D. Leopoldo Augusto de Cueto...

3° Epístola á D. Leopoldo Augusto de Cueto, contestándole á una suya de Copenhague.

4° Del Romancero de la guerra de Africa.

Romance II. — Ps. 361-491 : *Florinda*. — Ps. 493-497 : Indice ..

[154] Tomo III. — El Moro Expósito. — Achevé d'imprimer le 18-VI-1897. xxxv-547 ps. — Ps. vii-xxxv : Dédicace à J. H. Frere et Prologue de Galiano (supprime la citation de Garette . — Ps. 1-546 : Texte de *El Moro Expósito*. — P. 547 : Indice.

[155] Tomo IV. — Romances Históricos. — Achevé d'imprimer le 31-X 1898. — xxix-442 ps. — Ps. vii-xxix : Prólogo de Rivas. — Ps. 1-438 : Texte des Romances. — Ps. 439-442 : Indice de los Romances y partes de cada composicion.

[156] Tomo V. — Tragedias y leyendas. — Achevé d'imprimer le 27-VII-1900. 428 ps. — Ps. 7-96 : *Arias Gonzalo;* daté de « Malta, año de 1827. — Ps. 97-201 : *Lanuza;* daté de « 1822 ». — Ps. 203-426 : Leyendas ; ps. 205 : Prólogo (d'Ochoa) ; p. 213 : *La azucena milagrosa;* p. 321 : *Maldonado* ; p. 402 : *El aniversario*. — Ps. 427-428 : Indice.

[157] Tomo VI. — Dramas y comedias. — Achevé d'imprimer le 15-III-1902, — ix-403 ps. — Ps. vii-ix : Advertencia (prólogo de Pacheco). Ps. 11-228 : *Tanto vales cuanto tienes*. — Ps. 229-401 : *Don Alvaro ó la fuerza del sino*. — P. 403 : Indice.

[158] Tomo VII. — Dramas y comedias. — Achevé d'imprimer le 19-X-1904. — 507 ps. — Ps. 7-167 : *Solaces de un prisionero*... — Ps. 169-338 : *La morisca de Alajuar*. — Ps. 339-505 : *El Crisol de la Lealtad*. — P. 507 : Indice.

IV. Traductions

J'indique les traductions que j'ai vues, où dont j'ai eu des nouvelles précises, en suivant leur ordre de parution. Le lecteur ne peut manquer de s'apercevoir que les n^os [165], [166], [167], [168], etc., sont des traductions françaises; les n^os [160], [161], [162], [163], [164], des traductions italiennes; et le n° [159], une traduction anglaise.

Digitized by Google

[159] 1824. — El Desterrado.

« Ocios de emigrados españoles », Londres, n° 8, novembre 1824, p. 384. On annonce qu'on a reçu un échantillon de la traduction de M. B. Read de l'ode excellente de A. de S.; on ne le publie pas faute d'espace : « Lo haremos en el siguiente [número] con el mayor gusto; siéndonos muy lisongero que nuestros ocios merezcan el aprecio de los cultos ingleses, como han logrado el de los cultos alemanes »

N° 9. décembre 1824. « Tenemos la satisfaccion de anunciar que el Sr. B. Read, literato inglés, ha traducido al idioma británico la oda del *Desterrado* escrita por A. S. é inserta en el folio 60, número 5°, tomo segundo, y que se propone publicarla á la mayor brevedad. Insertamos una muestra de esta version como lo ofrecimos en el número anterior ». « Extract from a translation of el Desterrado of Don A. de S. — by B. Read. 1er vers : Ungrate ful Country : from thy boson torn... dernier vers : His tears to joy, such joys, as make the Patriot burn... » [C'est le passage (Esc. Cast. II, 44-45) où Rivas rappelle à son ingrate patrie qu'il a un jour versé pour elle son sang].

Le « Diario de Comercio » ou « Mensagero de las Cortes », dit de *El Desterrado*, dans son n° 33 du 16 juin 1834 : « La aceptacion que mereció en Inglaterra fué tan grande que se hicieron de ella varias traducciones, no siendo la de menos mérito la de una señorita inglesa de la primera nobleza de aquel ilustrado y generoso pais ».

[160] 1844. — Un' anticaglia di Siviglia; *romanzo storico di Don Angel di Saavedra, Duca di Rivas. Traduzione libera del C. Bartolommeo Secco Suardo, Milano, 1844.*

Je n'ai pas vu cet exemplaire, que je cite d'après M. Allison Peers. Mais j'ai pu copier chez M. Anduaga quelques fragments d'une intéressante lettre du C. B. Secco Suardo, qui semble indiquer qu'il traduisit la trilogie du roi Don Pedro.

« Al Egregio Sigr Duca. — Bergamo di 11 giugno 1844 : [Le Duc l'a remercié, par l'intermédiaire de Giacomo Visconti, d'avoir traduit] sua bellissima Romanza : Un anticaglia di Siviglia... Ora sono presso a dar termine alla vulgata dell' Alcazar di Siviglia... Sortira in Settembre prossimo nella nostra accreditata Strenna Italiana... Mi applicherò a tradurre anco il terzo romanzo : Il Fratricidio, e così avrò compito un brano della Biografia di Pietro il Crudele... [Il fera des trois romances un élégant petit volume et demandera au duc d'en accepter la dédicace] ».

[161] 1844. — Il Moro Esposto... *Versione dallo spagnuolo Napoli... 1844.*

1 vol. in-8° de 384 ps. — (B. N. M.). Trad. en prose mêlée de vers aux mètres variés. Quelques notes ajoutées par le traducteur

Digitized by Google

expliquent : « ricos hombres, alcuzcuz, etc. .». — P. 1 : Il Moro exposto o Cordova ē Burgos nel secolo decimo leggenda ĩn dodic romanze dell' eccelentissimo D. Angelo de Saavedra, Duca di Rivas, ministro plenipotenziaro di S. M. Cattolica la regina Isabela IIª presso la corte di Napoli versione dallo spagnuolo di Francesco Gomez de Teran y Negrete de' marchesi di Portago con note. — Napoli. Dalla stampa del genio tipografico. — 1844. — P. 2 : Facsimilé de la signature « Téran ». — P. 3 : Prefazione : Le traducteur veut donner une idée des progrès réalisés par la moderne littérature espagnole. Le Moro est une des œuvres les plus saillantes des vingt dernières années, une œuvre « de maggior interesse, già conosciuta e tenuta in pregio dalla dotta Europa. Una delle prime che nel paese del Cervantes ha dato impulso novello alla sua moderna scuola di poesia, togliendola dall' angusta sfera poco nazionale in cui trovavasi impegnata fin dal principio del passato secolo, e che la spinse di bel nuovo per aquello della originalità e della imitazione non già di altri ma della natura, quale si presenta a fervida immaginazione, ed a genio ardente. » — P. 7 : La traduction commence.

[162] 1846. — Romanzi storici... *Versione dallo spagnuolo... Napoli... 1846.*

1 vol. in-8° de 192 ps. — Traduction en prose, mêlée parfois de vers.

P. : *Romanzi storici / dell' eccellentissimo / D. Angelo de Saavedra / Duca di Rivas / Ministro plenipotenziario di S. M. Cattolica / la regina Isabella II a presso la Corte / di Napoli. / Prima versione dallo spagnuolo / di / Francesco Gomez de Teran y Negrete / de' marchesi di Portago / con note. — Napoli. — Dalla tipografia di Domenico Capasso / Vico S. Girolamo a B. Giovanni Maggiore, n° 2, 1° p. — 1846.*

P. 3 : Il traduttore : [il constate] « Il plauso universale che han riportato ovunque y bei letterarii lavori di Angelo de S. Duca di R., oggimai riconosciuto pel primo Poeta vivente che vanto la Spagna... » Il veut seulement « manifestar la gratitudin nostra al dotto pubblico di codesta Penisola, che nel far eco alle lodi di oltremonti, ha pur dato opra a render vieppiù glorioso il nome del Saavedra accogliendone con generosa avidità il Romanzo del Moro Esposto, e col gradirne poi benignamente la traduzione ».

[163] 1848. — D. Alvaro... *Versione dallo spagnuolo... 1848.*

Figure dans un vol. in-8°, constitué par deux opuscules à pagination distincte. Le titre général est :

Teatro moderno spagnuolo ovvero Collana di produzioni teatrali di moderni autori spagnuoli scelte e tradotte in

Digitized by Google

idioma italiano da Francesco Gomez de Teran. — Napoli stabilimento tipografico dell' Ancora. — Largo S. Marcellino. N° 2, p° p°. — 1848.

Pages 7 sq.: Il Traduttore: [il dit] (p. 8): « Ora desiderando far conoscere alla culta Italia quali progressi abbia fatto l'arte dramatica in Ispagna in questi ultimi tempi, abbiamo impreso a tradurre talune produzioni di vari autori dramatici moderni spagnuoli, quasi tutti viventi, di cui daremo alcuni brevi cenni biografici; che ci lusingliamo non suranno discari ai lettori, poichè hanno figurato e figuranno tuttavia non solo come autori drammatici, ma ancora taluni fra di essi come uomini di stato e sommi politici in un grado eminentissimo nella Penisola La traducione del *Moro Esposto* e quella dei *Romanzi Storici* dell' eccmo Duca di Rivas che abbiamo già dato a luce, furon benignamente ricevute dal culto publico napolitano... »

Après avoir donné la traduction de *La Conjuracion de Venecia*, Gomez de Teran publie celle de *Don Alvaro*. Pagination nouvelle. Traduction en prose.

P. 1: IIª produzione. — *D. Alvaro o La Forza del Destino.* — Dramma in 5 atti. — P. 3: *D. Alvaro o la Forza del Destino.* — Dramma in 5 atti dell eccelentissimo Signor D. Angelo de Saavedra, Duca di Rivas, Ambasciat. di S. M Cattol. Isab. II, Regina di Spagna presso la Corte di Napoli versione dallo spagnuolo di Francesco Gomez de Teran (etc..., cf. titre du recueil). — Cenni biografici di A. de S., D. de R. (Il suit N. Pastor Díaz). — P. 166: Fine del dramma.

Don Alvaro fournit le livret d'un opéra: La forza del destino, dont la musique est de Verdi. Il fut représenté à St-Pétersbourg en 1862, et à Madrid en 1863. — En 1863, les répétitions eurent lieu au théâtre de Oriente en janvier, sous la direction de Verdi, qui traversait Madrid pour se rendre en Andalousie. A son retour, il put assister à son triomphe. « Il n'a pu — dit A. de Latour (Etudes littéraires sur l'Espagne contemporaine, p. 355), — se dérober à une ovation éclatante; rappelé trois fois sur le Théâtre, il a dû s'y présenter, et ramasser de sa main je ne sais combien de couronnes lancées des stalles, tombées des avant-scènes, et de bouquets partis avec des bravos de tous les points de la salle... ». « El Museo Universal », dans son nº 9, du 1er mars, constate que « el teatro de Oriente se llena todas las noches para admirar esta produccion que bajo la direccion del maestro, ha sido superiormente, y como de mano maestra, ensayada. La música de esta ópera es profunda; necesita oirse muchas veces para ser bien apreciada. Necesita también cantantes de primer orden y de grande extensión de facultades. El maestro, llamado repetidas veces á la escena, ha recibido los justos aplausos de un público inteligente y entusiasta. La Lagrange esta admirable. El pintor señor Ferri es llamado también para recibir el premio de su talento, mostrado en las bellas decoraciones

Digitized by Google

de esta opera. La orquesta nada deja que desear ». Le succès dure encore le 29 mai.

[164] 1848? — [Trad. italienne de MASANIELLO?].

Je n'ai pu voir aucun exemplaire de cette traduction italienne, que le traducteur italien de *Don Alvaro* annonce en ces termes à la p. 11 de son prologue : « Storia, che già si è publicata in Madrid, e di cui fra non molto avremo la traduzione in italiano che darà al publico l'egregio scrittore signor Gatti ».

[165] 1849. — INSURRECTION DE NAPLES EN 1647.

« Etude historique de Don Angel de Saavedra, Duc de Rivas, Ambassadeur d'Espagne près de S M le Roi des Deux Siciles. Ouvrage traduit de l'espagnol et précédé d'une Introduction par M. le baron Léon d'Harvey de Saint Denis. Paris, Amyot, 1849, 2 vol. in-8° ».

[166] (? 1850). — [ROMANCES HISTORIQUES?]

Je n'ai vu mentionnée nulle part une traduction française dont parle Rivas, dans une lettre du 4 mai 1850 et adressée à Cueto : « La traduccion francesa de mis Romances es muy buena y exacta... » (Cité par Cueto dans sa « Carta al Señor Conde de Morphy » dans la « Ilustracion » du 15 Déc. 1875, p. 374 b).

[167] 1857. — LA VIE EN SONGE. — Drame fantastique en quatre actes et vingt et un tableaux.

Œuvre de G. Hugelmann ; publiée par la « Revue espagnole et portugaise », t. III (1857), p. 523-579. Le traducteur suit le drame dans ses grandes lignes, mais simplifie, abrège les indications scéniques et le texte même. Il mêle prose et vers. Il traduit en prose le monologue caldéronien de Lisardo (ps. 444 445 de l'éd. de 1854-1855, ps. 524-525 de la traduction) : « Est-ce vivre cela ! Est-ce vivre !... Que la fortune et la destinée soient maudites comme la science si cette île, qui m'a servi de berceau, doit un jour me servir de tombe... » Et voici un spécimen de la traduction en vers (p. 527) de l'invocation de Marcolán (p. 448 du texte espagnol) :

Esprits célestes, fiers génies,
Hôtes du séjour infernal,
Quittez les routes infinies,

Anges du bien, anges du mal,
Apparaissez soudain en rêve
A ce malheureux insensé. .

[168] 1860. — *Rivas de Saavedra* (don Angel Perez de Saavedra, duc de), poète lyrique, auteur dramatique et historien espagnol. — HISTOIRE DE MASANIELLO *et son rôle dans*

Digitized by Google

l'insurrection de Naples en 1647. Résumé d'un ouvrage de M. le Duc de Rivas, par Eugène Florence. In-18, 1860, J. Lainné. 1 franc.

(Cité par Lorenz, t. 4, p. 241 a.)

[169] (s. d.) H. Dietz : a) A SON FILS. — b) LA CASTILLE.

Dans : « Italie-Espagne », 1 vol. in-8° de VIII-552 pages, on trouve la traduction de :

a) A mi hijo Gonzalo... (p. 496). — b) Un passage du Moro expósito (p. 497), extrait du début du Romance VI.

[170] 1889. — *Boris de Tannenberg : La poésie castillane contemporaine.* — Paris, Perrin, 1889.

Publie quelques extraits.

[171] 1920. — *Américo Castro :* a) divers passages de *El Moro Expósito;* b) *Un Castillan loyal* et *Le Comte de Villamediana*, avec quelques coupures. Pages 31-78 de : LES ROMANTIQUES ESPAGNOLS (« Les Cent Chefs-d'œuvre étrangers »).

IIIe PARTIE

Ouvrages intéressant la vie et les œuvres de Rivas.

Dans cette liste ne sont compris ni les livres courants d'histoire (Lafuente, Altamira), ni les manuels d'histoire littéraire (E. Mérimée, J. Fitz-Maurice Kelly, Hurtado y Palencia, etc.), ni toutes les œuvres dont la lecture s'impose pour l'étude des sources de Rivas ou celle des origines françaises du romantisme espagnol.

[172] 1622. — ALONSO LÓPEZ DE HARO : *Nobiliario genealógico de los reyes y títulos de España. Compuesto por...* — [Ecusson]. Con Privilegio. En Madrid, por Luis Sanchez, Impressor Real. Año M.DC.XXII. — 2 vol. in-fol. de 600 et 532 ps.

[173] 1647. — JOSEPH PELLICER DE TOVAR : *Memorial de la casa y servicios de Don Joseph de Saavedra, marquès de Ribas,*

Digitized by Google

Al Rey Nuestro Señor. Escriviale Don Joseph Pellicer de Tovar, Cronista mayor de su majestad. [Armes.] En Madrid, Año de M.DC.XLVII.

1 vol. in-fol. de 92 feuillets numérotés, plus 4 non numérotés. (B.N.P. = On 44.) Quel que soit le peu de foi que l'on doive avoir en son auteur, il faut constater que ce mémoire a servi de base à tous les articles généalogiques écrits sur Rivas dans divers livres de blason.

[174] 1769. — JOSEPH BERNÍ Y CATALÁ : *Creacion, antiguedad y priuilegio de los titulos de Castilla, que escriue el D. D...* — En la Imprenta particular del Autor para sus obras. — Valencia 1769, in-fol. 522+XXVII ps.

[175] 1822. — ? — *Lanuza.*

Long C. R. publié dans *El Indicador*... du lundi 16 déc. 1822.

[176] 1822. — *Diario de las discusiones y actas de las Córtes. Diputacion general de los años 1822 y 1823. Legislatura de 1822.* Madrid en la imprenta nacional, año de 1822. (Tomes 49 et 50 du Diario de las Cortes.)

[177] 1822. — *Compendio de las sesiones de Cortes extraordinarias, en la legislatura del año 1822.* Barcelona, Imprenta de la viuda de Brusi, 1822, 2 vol. in-4°.

Rôle politique joué par Rivas ; genèse de *Lanuza.*

[178] 1822. — ? (Un ami de Rivas) : [Etude sur les *Poesias* de 1820-1821].

El Espectador du 12 déc. 1822. — Très favorable.

[179] 1823. — ? — *Lanuza.*

Long et intéressant C. R. non signé, paru dans *El Espectador* du jeudi 2 janvier 1823.

[180] 1828-1830. — TELESFORO TRUEBA Y COSIO : [*Œuvres*].

Certaines œuvres de Trueba présentent un grand intérêt pour l'étude de Rivas ; notons surtout :

A.) *Gomez Arias,* or the moors of the Alpujarras. A spanisch historical romance... in three volumes... London : Hurst, Chance and Co... 1828.

A') Traduit en espagnol par D. Mariano Moreno, Madrid, mars 1831 (Oficina de Moreno).

B.) *The Castilian*... In three volumes. - London : Henry Colburn, New Burlington street, 1829.

Digitized by Google

B') Traduit en français par Defauconpret. « Collection de romans espagnols. — *Le Castillan ou le Prince Noir en Espagne, roman historique espagnol,* par D. Telesforo de Trueba y Cosió, traduit par M. C.-A. Defauconpret. Tome premier. — Paris, Charles Gosselin, libraire de son altesse royale le duc de Bordeaux .. MDCCCXXIX. (La traduction complète forme 5 vol. in-8°, tous datés de 1829).

B") The Castillan a été traduit « librement » en 1845 en langue espagnole par D. J. S. S (Barcelona, Imprenta de D. Juan Oliveres, Editor). Cette traduction espagnole est faite d'après le texte français.

C.) *Life of Hernan Cortes.* By Don Telesforo de Trueba y Cosio. . Edinburgh : Printed for Constable and Co... 1829, 1 vol. in-8° de 344 ps L'avis au lecteur est du 30 nov. 1829.

D.) *History of the Conquest of Péru,* by the Spaniards... Edinburgh : Printed for Constable and Co, and Hurst, Chance and Co, London. — 1830. — In-8° de VI-341 ps.

E.) Je n'ai pu trouver, même à Santander, les *Romances of Story of Spain.*

E') La traduction française est intitulée : *L'Espagne romantique. — Contes de l'histoire d'Espagne* par Don Telesforo de Trueba, auteur de Gomez Arias et du Castillan, traduit par Ch. A. Defauconpret, traducteur de l'histoire de Christophe Colomb, etc... Paris. — Librairie de Charles Gosselin, rue Saint Germain des-Prés, n° 9, 1832. — 3 vol. in 8° (B N. P , Oa 138).

E") La traduction espagnole porte le même titre que la traduction française : « *España romántica. — Coleccion de anécdotas y sucesos novelescos sacados de la Historia de España.* Obra escrita en inglés por Don Telesforo de Trueba y Cossio, puesta en castellano por D. Andres T. Mauglaez. Tomo I. Barcelona. Libreria de D. J. A. Sellas y Oliva... 1840. 5 vol. in-8°.

[181] 1831. — *El Dardo.* Paris, imprimerie de Decourchaut..., avril-juin 1831 (B.N.P. Od.).

Parmi les journaux et les brochures qui nous renseignent sur les émigrés espagnols en France vers 1830, je ne cite que ce périodique éphémère, mais qui fournit sur Rivas et ses compagnons les plus intéressants détails.

[182] 1834. — ? : *El Moro expósito.*

Deux longs et intéressants articles de la *Revista Española* des 23 et 24 mai 1834.

[183] 1834. — ? (Alcalá Galiano?) : *El Moro expósito : leyenda en doce romances, y otras poesias por D. Angel de Saavedra.*

Long et intéressant C. R. dans *El Mensagero de las Cortes* du lundi 15 sept. 1834.

Digitized by Google

[184] 1834. — ? : *Tanto vales cuanto tienes.*

Long C. R. dans *El Universal* du samedi 5 juillet 1834; comparaison de la pièce avec *Lo que es mudar de vestidos, y Oros son triunfos,* de J. M. de Carnerero.

[185] 1834. — ? (Alcalá Galiano?) : *Tanto vales...*

Fort intéressant article (une colonne) sur *Tanto vales...* et l'évolution littéraire de Rivas, écrit par un homme qui lui est uni par « la más estrecha amistad » (vraisemblablement, Alcalá Galiano) dans *El Mensagero de las Cortes* du 15 déc. 1834.

[186] 1835. — ? (Alcalá Galiano) : *Primera representacion del drama nuevo en 5 jornadas, en prosa y verso, de D. Angel Saavedra.*

Article vibrant sur *D. Alvaro;* je n'hésite pas à l'attribuer à Galiano; dans *La Revista Española* (*El Mensagero de las Cortes*) du mercredi 25 mars 1835, reproduit par *El Vapor* peu après.

[187] 1835. — ? (Alcalá Galiano) : *D. Alvaro.*

Dû sans doute aucun à Galiano, qui se pose en défenseur du drame; ce fort intéressant article parut dans la *Revista Española* du dimanche 12 avril 1835. Il fait suite à celui mentionné sous le nº [186].

[188] 1835. — ? : *D. Alvaro.*

C. R. ironique de la « première » de ce drame, dans le *Correo de las Damas,* ps. 91-92 du nº 12 du 28 mars 1835.

[189] 1835. — E. DE O. (Eugenio de Ochoa) : *Don Angel de Saavedra, Duque de Rivas.*

Étude biographique et critique sur Rivas; dans *El Artista,* t. I, ps. 175 sq., reproduite (et complétée et corrigée) dans les *Apuntes para una Biblioteca....* t. II, ps. 693-695.

[190] 1835. — C. A. (Campo Alange?) : *Don Alvaro ó la fuerza del Sino...*

Long C. R. de *D. Alvaro,* dans *El Artista,* t. I, ps. 153-156.

[191] 1835. — LEOPOLDO AUGUSTO DE CUETO : *Examen del Don Alvaro ó la fuerza del Sino.*

Deux articles de *El Artista,* III, 106-108 et 110-114. — « Sevilla, 15 de mayo de 1835». Cueto a repris la plupart de ces idées dans le *Discurso necrológico...*

[192] 1835. — *Ateneo científico y literario.* Sesion inaugural del 6 de Diciembre de 1835. Madrid : Imprenta de D. Tomás

Digitized by Google

Jordán, Calle del Prado. 1835. 1 brochure de 16 pages in-4°.

C. R. de cette séance. Discours présidentiel de Rivas. Romance écrit à la gloire de l'Ateneo par le vicomte Gand.

[193] 1836. — ALBERTO LISTA Y ARAGÓN : *Lecciones de literatura española esplicadas en el Ateneo...* Madrid, 1836, impr. de N. de Arias, lib. de Cuesta. 1 vol. in-4°.

Voir surtout l'introduction (« Literatura clásica y romántica ») et la 1re leçon (« Literatura dramática »).

[194] 1837. — F. J. WOLF : *Noticia de D. Angel de Saavedra, Duque de Rivas.*

Dans le tome II de sa « Floresta de rimas modernas castellanas... Paris,... 1837 (2 volumes in-8°), ps. 449-479, Wolf a publié de nombreuses poésies de Rivas, et notamment quelques-unes des premières. Dans sa notice (ps. 480-483), il a le tort de faire gloire à Rivas du prologue du *Moro*.

[195] 1838. — ALBERTO LISTA : *De la moderna escuela sevillana de literatura.*

Bon article de la *Revista de Madrid*, 1838, t. I, ps. 251-276.

[196] 1840. — J. MARIA QUADRADO : *Victor Húgo y su escuela literaria.*

Article souvent cité pour sa pondération et ses vues judicieuses. Paru dans *El Semanario pintoresco*, 1840, ps. 189 sq.

[197] 1841. — DIEGO CUELLO Y QUESADA : *Romances históricos del Sr D. Angel Saavedra, Duque de Rivas.*

Article de peu de valeur, dans *El Corresponsal* du mercredi 10 février 1841.

[198] 1841. — Lúculo(?) : *Romances históricos de D. Angel Saavedra, Duque de Rivas.*

C. R. impartial, mais favorable en somme; dans *El Iris*, 1841, ps. 67-69.

[199] 1841. — BERMÚDEZ DE CASTRO : *Movimiento dramático.*

Série d'articles fort judicieux, dans *El Iris*, 1841, ps 77-82, 93-98, et surtout 109-114. Ce IIIe article montre clairement où en était le romantisme espagnol en 1841.

Digitized by Google

[200] 1841. — Lúculo(?) : *Solaces de un prisionero o tres noches de Madrid.*

C. R. dans *El Iris*, t. II, ps. 87b 90a.

[201] 1841. — ? : *La Morisca de Alajuar.*

Bon jugement; publié dans *El Español*, n° 12, 15 déc. 1841, ps. 16b et 17a. Signé ***.

[202] 1842. — Fermín Gonzalo Morón : *El Duque de Rivas, considerado como poeta dramático.*

Revista de España y del Extranjero, t. IX, ps. 42-52, 117-128 et 356-384. — Bons articles.

[203] 1842. — Ramón de Mesonero Romanos : *Rápida ojeada sobre la historia del teatro español.*

Semanario Pintoresco, 1842, ps. 364, 372, 385, 388 et 397. Dans ce dernier article, il est parlé de Rivas.

[204] 1842. — Enrique Gil : *Romances históricos por Don Angel de Saavedra (Duque de Rivas).*

Longue et judicieuse étude sur *El Moro* et les *Romances*, dans *El Pensamiento*, n° 3, ps. 49 57a.

[205] 1843. — ? : *El Crisol de la Lealtad.*

Long et intéressant C. R. anonyme, dans *El Heraldo* du lundi 2 janvier 1843.

[206] 1843. — Davred (Verdad?) : *El Crisol de la Lealtad.*

C. R. dans le *Semanario pintoresco*, 1843, t. I, p. 222.

[207] 1843. — Nic. Pastor Diaz : *Sr Duque de Rivas (Angel Saavedra).*

Biographie bien connue pour laquelle Rivas fournit des documents à l'auteur, et qui était la 12e et dernière du tome II de la «Galeria de hombres célebres contemporáneos, ó biografias y retratos de todos los personajes distinguidos de nuestros dias, por una sociedad de sabios, dirigidos por D. Nicomedes Pastor Diaz y D. Francisco de Cárdenas... ». (Cf. *El Corresponsal* du 16 octobre 1843). Biographie imprécise trop souvent, souvent erronée, d'allure officieuse, sinon officielle; mais telle qu'elle est, elle reste le point de départ et l'armature de toute biographie nouvelle, surtout pour la période des premières années, où nous ne pouvons guère compter que sur les souvenirs de Rivas. Celui-ci passait pour avoir rédigé ses Mémoires; il avait, sans doute, rassemblé quelques notes qu'il dut communiquer à N. Pastor Díaz.

Digitized by Google

[208] 1843. — Borrow : *La Biblia en España por...* — Traducción directa del inglés por Manuel Azaña. Tomo I. — Coleccion Granada. Jiménez-Fraud, Editor, Madrid.

351 ps. in 8°, dont XXV de « Nota preliminar ». L'original, *The Bible in Spain*, est de 1843. Ps 263 sq. sur Rivas, Ministre de l'Intérieur

[209] 1844. — Alberto Lista y Aragón : *Ensayos literarios y críticos, con un prólogo por D. José Joaquin de Mora.* — Sevilla, 1844, imp. de Calvo Rubio y Comp. — Madrid, libr. de Rios. — 2 vol. in-4°.

Dans le tome II : « Del Romanticismo » (p. 34) ; « Lo que hoy se llama Romanticismo » (p. 38) ; etc.

[210] 1845. — Gabino Tejado : *Poesía dramática.*

Fort intéressant article de *El Laberinto*, t. II, 1845, n° 13, pp. 202b-202c. Renseigne sur les goûts du public d'alors.

[211] 1845. — Gabino Tejado : *Escritores Contemporáneos. El Duque de Rivas.*

Article de *El siglo pintoresco*, t. I, ps. 220-226. Malgré sa brièveté, c'est l'une des études d'ensemble les plus pénétrantes que l'on ait écrites sur Rivas, son caractère, et l'essence de son génie poétique.

[212] 1845. — F. de B. P. [Francisco de Borja-Pavón] : *De las obras literarias del Duque de Rivas.*

Remarquable série d'articles publiés par un Cordouan, ami de Rivas, mais impartial et homme de goût ; c'est une des études les plus complètes et les plus sensées que l'on ait écrites sur cet auteur. Dans *El Liceo de Córdoba* des 2 et 16 janvier, 27 février, 6 et 20 mars, 3 et 17 avril, et 1er mai 1845.

[213] 1846. — Manuel Cañete : *Estado actual de la poesía lírica en España.*

Deux articles de la *Revista de Europa* (1846, ps. 39-50 et 163-178), à propos de *poesías* de Julián Romea, dont il n'est parlé que dans le 2e article. Le 1er contient (ps. 44 sq.) d'intéressants détails sur le degré de popularité des poésies de Rivas.

[214] 1846. — Charles de Mazade : *Poètes modernes de l'Espagne. Le Duc de Rivas.*

Article de la *Revue des Deux Mondes*, 1846, ps. 321-354. — Reproduit dans *L'Espagne moderne*, 1 vol. de XVIII-409 ps. chez Michel Lévy, Paris, 1855 ; chap. V « La poésie nouvelle et le Duc de Rivas » (ps. 211-261). Ch. de Mazade étudie la vie et l'œuvre.

Digitized by Google

[215] 1846 — A. FERRER DEL RÍO : *Galería de la literatura española por* ... Establec. tipogr. de D. F. de P. Mellado. — Madrid 1846. — 1 vol. de 320 ps. in-8°.

Aux ps. 97-109, on trouve une étude fort intéressante sur l' « Excmo Señor Duque de Rivas ». Si la biographie ne dit rien qu'on ne sache, l'appréciation du tempérament de Rivas est très pénétrante et, malgré une certaine bienveillance, impartiale.

[216] 1853. — GERÓNIMO BORAO : *El romanticismo.*

D'un intérêt limité, dans la *Revista española de ambos mundos*, 1853, t. I, ps. 800-842.

[217] 1854. — MARIANO CABRERIZO : *Memorias de mis vicisitudes políticas desde 1820 à 1836.* Valencia. Imprenta de D. Mariano Cabrerizo. 1854. — 1 vol. de XXIII-165 ps.

[218] 1854. — JUAN M. VILLERGAS : *Juicio crítico de los poetas españoles contemporáneos*, por... — Paris. Libreria de Rosa y Bouret, 1854. 287 ps. in-8°.

Ps. 167-171 : « D. Angel Saavedra, Duque de Rivas ». — Jugement peu bienveillant. On y lit : « Un periódico le atribuyó hace algunos años una ópera que no tuvo el mejor éxito, aunque abundaba en excelentes melodías » (p. 170). Je n'ai pas trouvé d'autre mention de cet opéra...

[219] 1854. — JUAN VALERA : *Del romanticismo en España y Espronceda.*

Fort intéressant ; dans la *Revista española de Ambos Mundos* (t. II, 1854, ps. 610-630) ; reproduit dans le t. XIX des « Obras completas ».

[220] 1855. — LUDWIG LEMCKE : *Angel de Saavedra, Herzog von Rivas.*

Brève notice (ps. 755-758 du t. II de l'*Handbuch der Spanischen Litteratur*... en 3 vol. in-8°, publié par Lemcke à Leipzig, chez Friedrich Fleischer, en 1855). Quelques erreurs énormes. Il signale une belle édition, « hübsche Ausgabe », du *Moro* à Paris, 1841, indication probablement erronée : il affirmait de même que *Florinda* parut à Londres en 1824, in-8°.

[221] 1856. — TOMÁS GARCIA LUNA : *El Desengaño en un Sueño..*

Long article de peu de valeur ; dans la *Revista de Ciencias, Litera tura y Artes de Sevilla*, t. II, ps. 134-153.

Digitized by Google

[222] 1857. — Théodore Delamarre fils : *Don Angel de Saavedra, duc de Rivas.*

Article de La Patrie, reproduit par la *Revue espagnole et portugaise*, t. IV, ps. 475-481 (1857); fourmille d'erreurs : « En 1813, il publiait deux vol. de poésies... *Alaulfo*, qui n'est point comprise dans toutes les éditions... Il écrivit ensuite, mais sans les publier, *Aquitania* et *Malech Hadhel*, etc ... ». Pour Delamarre, cf. nº [72].

[223] 1860-1861. — Juan Rico y Amat : *Historia parlamentaria de España, desde los tiempos primitivos hasta nuestros dias, por* .. — Madrid, Imprenta de las Escuelas Pias.

Les vol. I (1860), II et III (1861) correspondent à la période d'activité politique de Rivas.

[224] 1862. — Adolfo de Castro : *Cádiz en la guerra. . de la Independencia... Cuadro histórico por el Ilmo. Sr D...* — Segunda edición. Cádiz. Libreria de la Revista medica, plaza de San Agustin, núms 4 y 5, 1864. (La 1re édit. est de 1862).

1 vol. in-8º de 201 ps. avec un plan de Cádiz en 1812, et un plan du port et de ses environs. — Contient quelques vers de Rivas, et de pittoresques détails sur le siège de Cádiz par les Français.

[225] 1866 — Gonzalo Argote de Molina : *Nobleza de Andalucía que dedicó al rey don Felipe II Gonzalo Argote de Molina.* — Nueva edicion ilustrada. Jaen 1866. — Est. tip. de D. Francisco Lopez Vizcaino, Impresor de la Real Casa, editor. xxxix-757 ps. Grd. in-fol.

[226] 1866. — Leopoldo Augusto de Cueto : *Discurso necrológico literario en elogio del Excmo. Sr Duque de Rivas, Director de la Real Academia española leido en junta pública celebrada para honrar su memoria, por el Excmo. Sr D..., Académico de número.* — Madrid, M. Rivadeneyra, 1866.

Belle impression en 141 ps. in-4º, du discours publié dans le t. II, ps. 498-602 des « Memorias de la Real Academia Española, Año I... 1870 ». La séance commémorative eut lieu le 4 mars 1866. Ce long discours constitue l'une des études les plus documentées, les plus complètes et les plus profondes qui aient été écrites sur la vie, le caractère, la personnalité politique de Rivas.

Digitized by Google

[227] 1866. — AMADOR DE LOS RÍOS : *Discurso en elogio del Excmo Señor Duque de Rivas, Director que fué de la Real Academia de Nobles Artes de San Fernando, leido en junta pública el 20 de Mayo de 1866 por el Sr... Académico de número de la misma.* — Madrid 1866. — In-4° (Le discours occupe les ps. 13-31 d'une brochure de 31 ps.).

Renseignements sur l'œuvre picturale de Rivas; aperçus sur les rapports entre ses exercices de peinture et sa technique littéraire.

[228] 1870. — EUGENIO HARTZENBUSCH : *Apuntes para un catálogo de periódicos madrileños, desde el año 1661 al 1870.* — Madrid, Sucesores de Rivadeneyra. 1 vol. in 4° de XII-422 ps.

[229] 1872. — SALVÁ : *Catálogo de la Biblioteca de Salvá, escrito por Pedro Salvá y Mallén, y enriquecido con la descripción de otras muchas obras, de sus ediciones, etc...* Tomo I. Valencia. Imprenta de Ferrer de Orga... 1872, — 2 vol. in-8°.

[230] 1875. — RAMÓN MESONERO ROMANOS : *Catálogo de los libros de D...* — 1° de Enero de 1875. Madrid. Imprenta a cargo de D.R.P. Infante. — 1 vol. de 56 ps. in-4°.

[231] 1875. — L. A. DE CUETO : *Carta al Señor Conde de Morphy.*

Écrite à Madrid, 13 décembre 1875, et publiée dans *La Ilustracion española y americana*, n° XLVI, du 15 décembre 1873, ps. 371c-375c. Nombreux détails sur les tentatives de Rivas pour faire représenter *El Desengaño...*, que l'auteur étudie assez longuement.

[232] 1876. — ROMUALDO ALVAREZ ESPINO : *Ensayo histórico-crítico del teatro español desde su origen hasta nuestros dias... precedido de un prólogo del Excmo. Sr D. Francisco Flores Arenas.* Cádiz, 1876.

Les ps. 320-333 sont consacrées à Rivas: mais 8 de ces 13 pages sont employées à reproduire la sc. VII de la 2e jornada de *Don Alvaro.*

[233] 1876. — G. HUBBARD : Histoire de la littérature contemporaine dans les différents États de l'Europe. — *Histoire de la littérature contemporaine en Espagne,* par... Paris.

Digitized by Google

Charpentier et Cie, éditeurs. — 1876. — 1 vol. in-8° de 422 ps.

Au livre II, ps. 119 sq., Hubbard parle de Rivas, qu'il juge sans bienveillance.

[234] 1876. — M. Menéndez y Pelayo : *Trueba y Cosio...*, Santander, Libr. Telesforo Martinez,... 1876. 1 vol. in-8° de 256 ps. + 56 ps. d'appendices.

C'est le 1er vol. d'une série intitulée : « Estudios sobre escritores montañeses ». Ce petit livre est fort suggestif, encore que l'auteur n'ait pas vu toute l'importance de Trueba pour une étude de Rivas.

[235] 1877. — F. M. Tubino : *Introducción del romanticismo en España.*

Deux intéressants articles de la *Revista Contemporánea* des 15 janvier (ps. 79-97) et 30 janvier (ps. 184-198).

[236] 1878. — A. Alcalá Galiano : *Recuerdos de un anciano, por el Excmo Señor...* Madrid. — 1878. — Biblioteca clásica. 1 vol. de 549 ps.

Ces souvenirs du plus intime et du plus constant des amis de Rivas présentent le plus grand intérêt.

[237] 1878. — Rafael M. de Labra : *El Ateneo de Madrid. Sus Origenes, desenvolvimiento, representacion y porvenir.* Por... — Madrid. Imprenta de Aurelio J. Alaria. 1878. — In-8°.

On y voit la part prise par Rivas à la fondation de l'Ateneo de 1835.

[238] 1880. — D. Ramón Mesonero Romanos : *Memorias de un Setentón, natural y vecino de Madrid, escritas por...* — Madrid, oficinas de la Ilustracion española y americana... MDCCCLXXX. — 1 vol. in-8° de 492 ps.

Mine de renseignements et d'aperçus sur l'époque de Rivas (El Parnasillo, El Romanticismo, El Ateneo, El Liceo, etc...).

[239] 1881. — Ramón de Mesonero Romanos : *Escenas matritenses.*

Surtout chap. II : « El Romanticismo y los Románticos ».

Digitized by Google

[240] 1881. — MARQUÉS DE MOLINS : *Obras de D. Mariano Roca de Togores, Marqués de Molins*, ... Madrid. Imprenta de Tello, 1881.

Le t. I, in-8° de 568 ps., contient l'histoire du Romance écrit par Rivas pour le « Romancero de la Guerra de Africa » (ps. 254-260).

[241] 1882. — JOSÉ ZORRILLA : *Recuerdos del tiempo viejo, por...* Madrid, Tipografia Gutenberg ... 1882 (3 vol. in-8°).

Voir surtout les ps. 129 et suivantes, où Z. raconte un séjour qu'il fit à Sevilla auprès de Rivas.

[242] 1883. — A. CÁNOVAS DEL CASTILLO : *El « Solitario » y su tiempo*. Madrid 1883. 2 vol. in-4°.

Utile pour l'étude des origines et des débuts du mouvement romantique en Espagne.

[243] 1883. — M. MENÉNDEZ Y PELAYO : [Additions à « Nuestro Siglo »].

On y trouve la pensée de M. y P. sur le mouvement romantique, dont il n'a pas eu le temps de parler dans son « Historia de las Ideas estéticas en España ». D'admirables vues d'ensemble sur le romantisme espagnol, une critique pénétrante de l'œuvre de Rivas, donnent une grande valeur aux ps. 143ª et 290ª sq de « Nuestro Siglo, reseña histórica de los más importantes acontecimientos... de nuestra época, por Otto von Leixner. — Traducción del Alemán, revisada y anotada por Don Marcelino Menéndez Pelayo,... — Barcelona, Montaner y Simon, editores ..1883» — 1 vol. in-4° de 408 ps.

[244] 1884. — DIONISIO CHAULIÉ : *Cosas de Madrid. Apuntes de la Villa y Corte, por...* Madrid, Tipografia de Manuel G. Hernández... 1884. — 1 vol. in-8° de 324 ps.

Quelques détails sur *Lanuza*.

[245] 1884. — MANUEL CAÑETE : *El Duque de Rivas*. (Escritores españoles é hispano americanos; tome I des *Obras de D. Manuel Cañete*, 16me vol. de la *Colección de escritores Castellanos*, in-4°.)

Cette étude occupe les ps. 1-148 du vol. Elle reproduit le prologue placé en tête de l'édit. de 1854 Elle est suivie de deux appendices fort intéressants, qui ont trait l'un à *Doña Blanca* et l'autre à *Don Alvaro*

Digitized by Google

[246] 1885. — A. Cánovas del Castillo : *Prólogo general*, ps. I-LXIX de : « Autores dramáticos contempóraneos », daté de « Dic. de 1885 ».

Vues générales sur le drame espagnol.

[247] 1886. —[A. Alcalá Galiano] : *Memorias de Alcalá Galiano*. Publicadas por su hijo ... — Madrid. — Imprenta de Enrique Rubiños, 1886; t. I : XIX-516 ps.; t. II : XVI-575 ps.

Complètent les *Recuerdos de un anciano*. Le t. II est particulièrement intéressant pour la période de la vie de Rivas comprise entre 1820 et 1824, et celle comprise entre 1830 et 1834.

[248] 1886. — L. Cotarelo y Mori : *El Conde de Villamediana*, estudio biográfico... -crítico con varias poesias inéditas del mismo, por... Madrid. Victoriano Suárez... 1886. — 1 vol. in-8° de 348 ps.

[249] 1886. — Manuel Cañete : *Prólogo*.

Écrit pour l'édit. de *D. Alvaro* dans « Autores dramáticos contemporáneos y joyas del teatro español del siglo XIX .. ». Ce prologue occupe les pages 1 à 24. Pour la biographie, Cañete suit N. Pastor Díaz; ses jugements critiques sont à retenir.

[250] 1888-1889. — Juan Valera : *D. Angel de Saavedra, duque de Rivas*.

L'une des études les plus brillantes et les plus solides qui aient été écrites sur Rivas, bien que l'idée essentielle soit très discutable; détails biographiques inédits et vivants. Jugements toujours dignes d'attention. Dans *El Ateneo* des 15 déc. 1888 (ps. 131-142), 1er janv. 1889 (ps. 314-319), 15 janv. (ps. 467-477) et 15 fév. (ps 109 135); articles réunis dans le t. XXVII des « Obras completas », ps. 71-196.

[251] 1889. — Boris de Tannenberg : *La poésie castillane contemporaine*. Paris, Perrin, 1889. 1 vol. in 8°.

[252] 1889. — Enrique de Saavedra : *Poesias de... — con un prólogo por D. Manuel Cañete...* Madrid, Imprenta de M. Terro. 1889. — 1 vol. in-8°, n° 73 de la « Colección de Escritores Castellanos » ; XXVII-313 ps.

Dans le prologue, quelques détails de biographie qui intéressent la vie de Rivas.

Digitized by Google

[253] 1890. — Ernest Mérimée : *L'École romantique et l'Espagne au XIXe siècle...* — Toulouse,... R. Thomas et Cie. — 1 brochure in-4° de 23 ps.

« Leçon d'ouverture du cours de littérature espagnole professé à la Faculté des Lettres (1889-1890) », riche en vues d'ensemble.

[254] 1890. — Luis Vidart : *El Duque de Rivas. Apuntes biográficos.*

Ps. 10-24 de l' « Almanaque de la Ilustracion », 1890. — Article terminé à « Madrid, 11 de junio 1889 ». Précédé d'un portrait de Rivas. S'inspire de la biographie de N. Pastor Díaz. Ajoute quelques détails personnels.

[255] 1891. — F. Blanco Garcia : *Historia de la literatura española en el siglo XIX...* — Madrid, Sáenz de Jubera Hermanos, editores... — T. I, 1891, 1 vol. in-8° de XV-444 ps. — T. II, 1891, 637 ps.

Ouvrage bien connu. Le chap. VIII du t. I est intitulé : « Triunfo del romanticismo. — El Duque de Rivas. »

[256] 1892. — Juan Moreno Barranco : *Apuntes biográficos y consideraciones* literarias en honor del eminente poeta cordobés D. Angel de Saavedra, ilustre Duque de Rivas .. por... — Córdoba, Tipografia y papeleria La Unión... 1892. 1 brochure in 8° de 43 ps.

Dépourvu de valeur, mais non d'erreurs, ni de grandiloquence.

[257] 1894-1896. — José Yxart : *El arte escénico en España.*

Barcelona, 2 vol. in-8° de 364 et 163 ps. Imprenta de « La Vanguardia ». — Voir surtout les 30 premières ps. du t. I.

[258] 1896. — Manuel Chaves : *Historia y bibliografia de la prensa sevillana.* — Imprenta de E. Rasco, 1896. — Sevilla. — 1 vol. in fol. de XLII-380 ps.

[259] 1896. — Ramón Menéndez Pidal : *La Leyenda de los Infantes de Lara.* — Madrid, Imprenta de los hijos de José M. Ducazcal, Plaza de Isabel II, núm. 6 — 1896.

1 vol. in-8° de XVI-448 ps. — Les ps. 161-170 sont consacrées au *Moro Expósito*. Mais le livre est, évidemment, à lire en entier.

[260] 1896. — A. Guichot : *La Montaña de los Angeles. Monografía histórico-crítica por Alejandro Guichot y Sierra.*

Digitized by Google

— *Descriptiva-expositiva-narrativa-crítica-demótica* —. Sevilla, Tipografia de La Región... 1896. — 1 vol. in-8° de 250 ps.

Très utile pour la connaissance des lieux où se déroulent les scènes les plus pathétiques de *D. Alvaro* et pour l'étude de la légende qui a fourni le thème essentiel du drame. — Les ps. 215 et 230-236 sont consacrées spécialement à la pièce de Rivas.

[261] 1898. — José R. Lomba y Pedraja : *El P. Arolas; su vida y sus versos, estudio crítico por...* — Madrid, Establ. tipogr. « Sucesores de Rivadeneyra ». 1898. — In-8° de 247 ps.

Consciencieuse étude, où est fort bien indiquée l'influence de Rivas sur Arolas.

[262] 1899. — E. Funes ; *Don Alvaro ó la fuerza del sino, estudio crítico por Enrique Funes.* — Madrid, Victoriano Suarez. — Cádiz, Manuel Alvarez. 1899. 1 vol. in-8° de 107 ps.

Malgré son titre pompeux, cette étude est dépourvue de toute valeur. L'auteur arrive à *D. Alvaro* à la p. 60.

[263] 1900. — Manuel Chaves : *Los teatros de Sevilla en la segunda época constitucional (1820-1823).* — Imp. de F. Marta-Garcia. 1900. — Un vol. in-8° de 80 ps.

[264] 1904. — Juan Valera : *Florilegio de Poesías Castellanas del siglo XIX...* Madrid, Librería de Fernando Fé. — Sevilla librería de Juan Antonio Fé. — 1904.

5 vol. in 8°. - T. I, ps. 88-102. Notice sur Rivas, poète épique et lyrique. T. II, ps. 195-239 : textes de Rivas. T. V, ps. 184-194 : Notice sur Rivas et sa lyrique. — L'introduction du t. I et les notices du t. V forment les vol. 32 et 33 de ses œuvres complètes.

[265] 1904. — Enrique Piñeyro : *El Romanticismo en España, por...* — Paris, Garnier Hermanos... (s. d. = 1904). — 1 vol. in-8° de XVIII-382 ps.

Moins une étude d'ensemble qu'une série de brèves monographies. Celle qui est consacrée à Rivas (ps. 51-93) contient quelques remarques judicieuses.

[266] 1905. — E. Ramírez de Saavedra : *El Duque de Rivas. — La Vejez militante* (article paru dans « Gente Vieja » du 30 mars 1905).

Quelques details à retenir de cette autobiographie.

Digitized by Google

[267] 1905. — NARCISO JOSÉ DE LIÑÁN Y HEREDIA : *Los Duques de Rivas, Angel y Enrique Ramírez de Saavedra, como poetas.*

Article daté d'avril 1905, paru dans *La España Moderna*, n° 198, de juin 1905, ps. 111-129 incluse. Peu de valeur. Fait naître Enrique à Naples.

[268] 1909. — MANUEL GONZÁLEZ GUTIÉRREZ DE LOS RIOS Y PAREJA-OBREGÓN, MARQUÉS DE LAS ESCALONIAS : *Fundaciones monásticas en la Sierra de Córdoba, 1909.* Publicado en el Diario de Córdoba. — 1 vol. in-8° de 363 ps.

Intéressant pour la genèse de *D. Alvaro.*

[269] 1909. — CAMILLE PITOLLET : *La Querelle caldéronienne de Johan Nikolas Böhl von Faber et José Joaquín de Mora...* — Paris, Félix Alcan, éditeur... 1909. — 1 vol. in-4° de LV-272 ps.

[270] 1909. — GEORGES LE GENTIL : *Les Revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIXe siècle. — Aperçu bibliographique*, — par... Paris, Librairie Hachette et Ce, 1909. 1 vol. in-4° de XX-155 ps.

Cet ouvrage, qui porte sur la période où s'exerça à peu près toute l'activité littéraire de Rivas, constitue un instrument de travail des plus précieux.

[271] 1909. — PHILIP H. CHURCHMAN : *Byron and Espronceda.*

Rev. hisp., t. XX, n° 57, mars 1909, ps. 5 à 211.

(Du même auteur):

[272] 1910. — *The Beginnings of Byronism in Spain.*

Rev. hisp., t. XXIII, n° 64, décembre 1910, ps. 333 à 410. — L'appendice B (ps. 392-410) contient d'intéressantes « Notes on some periodicals of the romantic generation ».

[273] 1910. — RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL : *L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole.* Traduction de Henri Mérimée... Paris, A. Colin, éditeur... 1910. In 8° de XXVI-306 ps.

Passim, et surtout les ps. 253-257.

[274] 1913. — AZORIN *(Martínez Ruiz) : El Duque de Rivas.*

Dans *Clásicos y modernos.* Madrid, 1913, ps. 65-75.

Digitized by Google

[275] 1913. — LUDWIG PFANDL : *Robert Southey und Spanien : Leben und Dichtung eines englischen Romantikers unter dem Einflusse seiner Beziehungen zur pyrenaïschen Halbinsel.*

Rev. hisp., t. XXVIII, n° 73, mars 1913, ps. 1 à 317.

[276] 1913. — CRISTÓBAL DE CASTRO : *El teatro romántico.*

Conférence publiée par *La Palabra, revista taquigráfica de conferencias...*, n° 11, año 1, « Madrid, 1° de junio de 1913 », ps. 24-35. — Intéressante et discutable.

[277] 1913. — JOSÉ MARÍA REY : *Apuntes para la historia de la Casa de Cabrera.* — Córdoba, 1913. — Impr. « El Defensor ». — 1 vol. in-8° de 72 ps. avec un portrait de la Mère María Victoria del Sagrado Corazón de Jesús. Tirage de 100 ex. numérotés (vu le n° 65).

Cette excellente petite brochure nous renseigne sur une jeune fille qui faillit devenir Duchesse de Rivas.

[278] 1913. — JUAN VALERA : *Correspondencia* (t. XXXV et XXXVI des « Obras completas »).

Quelques lettres piquantes (séjour de Rivas à Naples).

[279] 1914. — JOSÉ CASCALES MUÑOZ : *Espronceda, su época, su vida y sus obras.* — Madrid. Hispania. 1914. — 1 vol. in-4° de 350 ps.

La partie la plus intéressante du livre, c'est celle où est reproduit l'essentiel d'une conférence faite par Emilia Pardo Bazán sur Espronceda, à l'Ateneo de Madrid, en 1908, et qui renferme quelques passages suggestifs sur Rivas, Zorrilla et Espronceda.

[280] 1916. — AZORÍN [Martínez Ruiz] : *Rivas y Larra.* Razón social del romanticismo en España. — Madrid, Renacimiento. 1 vol. in-8° de 289 ps. (Rivas, ps. 15 à 135).

Aperçus très intéressants, mais critique peu sûre.

[281] 1917. — N. ALONSO CORTÉS : *Zorrilla, su vida y sus obras por...* — Obra publicada por el Excmo Ayuntamiento de esta Cuidad. Tomo I. Valladolid. Imprenta Castellana 1916 (achevé d'imprimer le 3 février 1917).

Le tome I (481 ps. in-8°) est le plus intéressant. Voir surtout un remarquable exposé du romantisme, chap. III, ps. 125-237.

Digitized by Google

[282] 1917. — JULIO CEJADOR Y FRAUCA : *Historia de la Lengua y Literatura castellana.* — Madrid, tip. de la « Revista des Archivos, Bibl. y Museos ».. 1917.

Voir le vol. VI (1700-1829) et surtout le vol. VII (1830-1849), et, dans ce dernier, les ps. 185-196, consacrées à Rivas.

[283] 1917. — JULIO CEJADOR : *El Duque de Rivas, Menéndez Pelayo y « Azorin ».*

Série de 6 articles publiés du 18 mai au 7 juillet 1917 dans *La Tribuna*. Quelques aperçus intéressants.

[284] 1919. — J. DELEITO Y PIÑUELA : *Le romantisme dans le théâtre espagnol.*

Aperçu historique et critique, bref, modeste de ton, mais intéressant, paru dans *Hispania* (organe de l'Institut d'Études hispaniques de l'Université de Paris), 2e année, n° 1 (janvier-mars 1919), ps. 36-48, et n° 2 (avril-juin), ps. 117-123.

[285] 1919. — *Catálogo alfabético de los documentos referentes á Títulos del Reino y Grandezas de España conservados en la sección de consejos suprimidos.* — Madrid. — Tip. de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos. — 1919. 1 vol. in-8° de 739 ps.

[286] 1920. — FÉLIX DE LLANOS Y TORIGLIA : *Una consejera de Estado. — Dª Beatriz Galindo « La Latina ».* Editorial Reus. Madrid (s. d.). 1 vol. in-8° de 110 ps.

Conférence faite à la séance du 25 mars 1920 de la Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion. Détails sur l'ascendance et la descendance de Rivas.

[287] 1920. — AMÉRICO CASTRO : *Les Grands Romantiques Espagnols.* Introduction, traduction et notes de... — Paris, La Renaissance du Livre... (s. d. = 1920).

1 vol. in-8° de 176 ps., dans la collection « Les cent Chefs-d'œuvre étrangers ». Ps. 1-26 : Introduction générale neuve et suggestive, même quand elle est discutable; ps. 27-28 : Notice sur le Duc de Rivas; puis extraits, précédés de notices, de *El Moro* et des *Romances históricos* (jusqu'à la p. 78).

[288] 1921. — JUAN MARQUÉS MERCHÁN : *Don Bartolomé José Gallardo. — Noticia de su vida y escritos, por...* —

Digitized by Google

Madrid, año de MCMXXI. Perlado, Paez y Cª. — In-8° de 430 ps

Quelques indications sur la franc-maçonnerie vers 1822; quelques aperçus sur le pré-romantisme et le romantisme en Espagne.

[289] 1920. — E. Allison Peers : *Sidelights on Byronism in Spain.*

Rev. hisp., t. LI, n° 118, décembre 1920, ps. 359-367.

(Depuis cet article et jusqu'à nos jours, M. E. Allison Peers a consacré à diverses questions se rattachant au Romantisme espagnol de nombreuses études d'étendue et de valeur inégales, mais toutes utiles, et qui peuvent aider à écrire une histoire complète et synthétique de cette période de l'histoire littéraire. Je groupe ici ces études, malgré leurs dates diverses, qui s'échelonnent entre 1921 et 1926).

[290] 1921-1923. — *Later spanish conceptions of romanticism.*

Deux articles bien documentés de *The Modern Language review*, vol. XVI (1921), ps. 281-296, et XVIII (1923), ps. 37-50.

[291] 1922. — *A Survey of the influence of Sir Walter Scott in Spain.*

En collaboration avec M. Philip H. Churchman, ps. 227-310 du t. LV de la *Rev. hisp.* (n° 127, juin 1922). Voir surtout, dans la 2° partie: « Imitations and signs of Scott's influence: El Moro Expósito » (ps. 251 sq.).

[292] 1922. — *The earliest notice of Byron in Spain.*

Rev. de litt. comp., 1922. — Très bref article.

[293] 1923. — *Rivas and Romanticism in Spain...* The University Press of Liverpool.. MCMXXIII. — 1 vol. in-8° de xviii-132 ps.

Premier essai de l'auteur sur Rivas.

[294] 1923? — *Angel de Saavedra, Duque de Rivas, a critical study.*

La plus importante des études que l'on ait consacrées à Rivas. Elle forme le t. LVIII, ps. 1-601, de la *Revue hispanique*; mis en vente en septembre 1924, bien qu'il porte la date de 1923.

[295] 1924. — *El Romanticismo en España. Caracteres especiales de su desenvolvimiento en algunas provincias.*

Le contenu ne tient pas toutes les promesses du titre; mais il y a quelque chose à apprendre dans ces articles parus dans le *Boletin*

Digitized by Google

de la Biblioteca Menéndez y Pelayo, año VI (1924), ps. 66-83, 157-173, 211-223 et 302-320.

[296] 1924. — *The Literary Activities of the Spanish « Emigrados » in England (1814-1834).*

Modern Lenguage Review, 1924, ps. 315-324, 445-458.

[297] 1924. — *Minor english influences on spanish romanticism.*

Revue hispanique, t. LXII, n° 142, décembre 1924 (mis en vente à la fin de 1925), ps. 449-458.

[298] 1925. — *The influence of Ossian in Spain.*

Philological Quarterly, 1925, ps. 121-138.

[299] 1926. — *Milton in Spain.*

Studies in Philologie, 1926.

[300] 1926. — *The influence of Young and Gray in Spain.*

Modern Lenguage Review, 1926.

[301] 1921. — Pedro Sainz Rodríguez : *Estudios sobre la historia de la crítica literaria en España. — Don Bartolomé José Gallardo y la crítica literaria de su tiempo.*

Ps. 211-595 de la *Revue hispanique*, t. LI, n° 119 et 120, février et avril 1921. Quelques pages intéressantes dans cette consciencieuse étude.

[302] 1921. — Mario Méndez Bejarano : *La literatura española en el siglo XX*... Madrid. Gráfica universal... 1921. — 1 vol. in-8° de VIII-319 ps.

A consulter pour le romantisme espagnol, et pour la genèse de *D. Alvaro.*

[303] 1921. — Mario Méndez Bejarano : *Vida y obras de D. José Mª Blanco y Crespo (Blanco-White), por*... — Madrid, Tipogr. de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos. — 1921. — 1 vol. in-4° de 605 ps.

Indications fort utiles pour reconstituer la vie des Émigrés espagnols à Londres.

[304] 1922. — Fernán Caballero : *Epistolario de... Una colección de cartas inéditas de la novelista, publicada por Alberto López Argüello con prólogo y notas del mismo autor.* —

Digitized by Google

Barcelona. Sucesores de Juan Gili, edit. 1922, in-8° carré de XXVI-240 ps.

[305] 1922. — ERNEST MARTINENCHE : *L'Espagne et le Romantisme français*. — Paris, Hachette, 1922. — 1 vol. in-8° carré de 256 ps.

Cet ouvrage, qui étudie l'influence de l'Espagne sur le Romantisme français, renferme bien des aperçus qui pourraient trouver place dans une étude de l'influence française sur le romantisme espagnol.

[306] 1925. — JEAN AMADE : *Origines et premières manifestations de la renaissance littéraire en Catalogne au XIXe siècle...* Toulouse, Privat et Paris, Didier, 1924.

1 vol. in-4° de 568 ps. Voir toute la 3° partie : Le Romantisme. La bibliographie de cette consciencieuse thèse de doctorat forme un volume à part de 88 ps. (même année, même format, mêmes éditeurs) dont les ps. 51 à 55 sont pour nous les plus intéressantes à consulter.

[307] 1924-1925. — RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL : *El Rey Rodrigo en la literatura*.

Monographie de grande valeur où sont étudiées, notamment, quelques sources de la *Florinda* de Rivas. Publiée d'abord sous forme d'articles parus dans le *Boletín de la Real Academia Española :* tomes XI et XII, cahiers LII à LVII, mois d'avril 1924 à avril 1925. En cours de publication dans une série de vol. des « Clásicos Castellanos » de *La Lectura*.

[308] 1925. — R. LOMBA Y PEDRAJA : *Rivas and Romanticism in Spain, by E. Allison Peers*.

C. R. fort suggestif publié dans le *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo, Santander* (ps. 98-104 du n° 1 de la VII° année).

[309] 1925. — MASCARILLA [= M. le Marquis de Valdeiglesias] : *Una Nonagenaria ilustre : la Marquesa Viuda de Aranda*.

Article paru dans *Blanco y Negro* (avril 1925); quelques détails intéressants sur la famille de Rivas et en particulier sur la vénérable Marquise de Aranda qui est l'aînée des deux filles survivantes de l'illustre poète.

[310] 1926? — MASCARILLA [M. le Marquis de Valdeiglesias =] : *Cinco duquesas de Rivas*.

Article à paraître dans *Blanco y Negro*, et lu en ms., grâce à

Digitized by Google

l'obligeance de l'auteur. Portraits. Détails biographiques intéressants.

[311] Liste alphabétique des principaux périodiques espagnols consultés. (Entre crochets, le lieu où ils étaient édités et la date de la 1re année consultée; M = Madrid).

Abeja (La) [Barcelona, 1862]. — *Abeja española* [Cádiz, 1812]. — *Abenamar y el estudiante* [M , 1838]. — *Almacen* (continuacion del Almacen de frutos literarios, ó Semanario de obras inéditas) [M., 1818]. — *Antologia española* [M., 1848]. — *Artista* (El) [M., 1835.] — *Ateneo* (El) [M., 1834]. — *Censor* (El) [M , 1820]. — *Cisne* (El) [Sevilla, 1838]. — *Conciso* (El) Cádiz, 1811]. — *Correo de las Damas* [M., 1835]. — *Correo literario y económico de Sevilla* [Sevilla, 1803]. — *Correo Nacional* (El) [M., 1838]. — *Corresponsal* (El) [M., 1840]. — *Crónica científica y literaria* [M., 1817]. — *Diario del Comercio* [M., 1834] (= aussi, El Mensagero de las Córtes). — *Español* (El) [M., 1841] (= aussi, El Conservador). — *Espectador* (El [M., 1823 . *Espectador* (El) [M., 1841]. — *Esperanza* (La) [M. 1839]. — *Floresta Andaluza* (La) [Sevilla, 1844]. — *Floresta Española* (La) [M., 1835]. — *Fruto de la Prensa Periódica* [Palma, 1839]. — *Heraldo* (El) [M. 1843]. — *Imparcial* (El) [M , 1821]. — *Independiente* (El) [M., 1822]. — *Indicador (El) de las novedades, de los espectáculos y de las artes* [M., 1822]. — *Iris* (El) [M., 1841]. — *Laberinto* (El) [M., 1844]. — *Liceo (El) Artístico y literario español* [M., 1838]. — *Liceo (El) de Córdoba* [Córdoba, 1845]. — *Liceo Valenciano* [Valencia. 1838]. — *Mariposa* (La) [M., 1839]. — *Miscelanea de Comercio, Artes y literatura* [M., 1819]. — *Museo (El) de las familias* (M., 1843]. — *Museo (El) literario* [Valencia, 1864]. — *Museo (El) Universal* [M., 1865]. — *No me olvides* [M., 1837]. — *Nuevo semanario erudito* [M., 1816]. — *Nuevo diario de Madrid* [1822]. — *Observador* (El) [M., 1835]. — *Ocios de españoles emigrados* [Londres, 1824]. — *Padre Cobos* (El) [M., 1854]. — *Palma* (La) [Palma, 1841]. — *Panorama* (El) [M., 1839]. — *Pasatiempo* (El). Diario de Teatros [M., 1842]. — *Pensamiento* (El) [M., 1841]. — *Procurador (El) general de la nacion y del Rey* [M., 1813]. — *Redactor general de España* [M., 1813]. — *Revista andaluza* [Sevilla, 1840]. — *Rev. contemporánea* [M., 1877]. *Rev. de Ciencias, literatura y artes* [Sevilla, 1855]. — *Rev. de España* [M., 1882]. — *Rev. de España y del Extranjero* [M., 1842]. — *Rev. de Europa* [M., 1846]. — *Rev. de Madrid* [1838]. — *Rev. de Teatros* [M., 1841]. — *Rev. (La) Española* [M. 1834]. — *Rev. española de Ambos Mundos* [M., 1853]. — *Semanario Pintoresco* [M., 1836]. — *Semanario Teatral* [M., 1834]. *Siglo (El) pintoresco* [M. ,1835]. — *Universal* (El) [M., 1834]. — *Vapor* (El) [Barcelona, 1834]. — *Variedades ó Mensagero de Londres* [Londres 1823]. — *Zurriago* (El) [M., 1821]. — *Zurriago* (El) [M., 1841].

Digitized by Google

IVe PARTIE

Appendices : Pièces justificatives.

Appendice I.

A. 1842. — *Lettre de Rivas à Luis María Ramírez y de las Cazas-Deza.*

B. N. M. 1297349. Une feuille double. Datée de « Sevilla, 3 de Mayo 1842 ».

Il remercie son correspondant de lui avoir signalé l'œuvre de son « antecesor D. Gonzalo de Saavedra titulada, *Pastores del Betis* » il serait très heureux de pouvoir en acheter un exemplaire. Il ajoute : « Aun no he podido hacerme con uno del *moro exposito*, y por esto no le he remitido la coleccion de todas mis obras que tuvo V. lo bondad de pedirme para su biblioteca. Tan luego como la consiga le remitiré a V. la primera edicion de poesías sueltas que publiqué en Cádiz el año 13, un tom. en-4° de más de 250 paginas. La segunda en 2 tomos abultados en-8° publicada en Madrid en 1822 por Sancha. *El Moro esposito* dos tomos en-8° publicados en Paris en 1834 y los dos tomos de obras dramaticas en-8° que acaban de publicarse en Madrid por M. Delgado », etc.

B. 1843. — *Lettre de Rivas au même.*

B. N. M. Datée de « Sevilla 2 de Enero de 1843 ».

Rivas remercie D. Luis de lui avoir envoyé le tome Ier de sa « Geografía histórico-estadística de la Provincia y Obispado de Córdoba ». Il le félicite et ajoute : « No tengo olvidada la peticion que me hizo V. hace ya tiempo de una coleccion de todas mis obras literarias ; y tan luego como se publique el 2° tomo de mi teatro, que está ya en prensa en Madrid, tendré el gusto de remitir a V. la Colección completa, y otra de los diarios de Cortes en que están mis discursos parlamentarios. — Como en las investigaciones prolijas que ha hecho V. no sólo de las antigüedades de esa provincia, sino tambien de sus *antigüallas*, debe V. precisamente haber topado con muchas tradiciones y consejas populares despreciables sin duda para su propósito, pero de mucho precio para para [sic] el género de literatura que yo cultivo ; le ruego encarecidamente que se sirva comunicarme aquellas de que se acuerda. Raro castillo antiguo y abandonada hermita, y hundido convento y enmarañado bosque, y olvidada cueva hay, que no tenga su particular recuerdo y su absurda historia : ya de una hazaña, ya de unos amoríos, ya de una aparición, ya de un milagro, etc. — y de estas cosas fantásticas suelen sacarse muy buenos argumentos de dramas y de romances ; y deducciones filosóficas muy profundas del estado de civilización de los tiempos en que tuvieron origen y se creyeron tales patrañas. — Mucho le agradeceré á Vd que se tome la molestia de recordar lo más interesante que sepa en este género. Y rogándole dispense este impertinente encargo, se repite... », etc.

Digitized by Google

Appendice II. *Advertencia* [des *Poesías* de 1814].

Por complacer á mis amigos, que desean tener copias de mis composiciones poéticas, y por evitar lo que se desfiguran estas (sea cual fuere su mérito) en los traslados manuscritos; me he dedicado algun tiempo á limarlas y corregirlas, y me he atrevido á darlas á la prensa. — La mayor parte de estas poesías están pensadas y escritas ó en medio de las incomodidades de una guerra activa, ó entre el manejo, de negocios áridos y enfadosos; sirviéndome de distraccion de las fatigas militares, ó de desahogo de los desvelos del bufete. — En todas ellas he procurado imitar la sencillez en el modo de decir y de presentar los pensamientos, que ostentan nuestros poetas del siglo XVI. Y aunque no me lisonjeo de haberlo conseguido, me contento sólo con haberlo intentado. — He colocado las composiciones sin órden ni clasificacion alguna, por evitar la monotonía, y por parecerme inútil en las obras de esta especie. — Finalmente me tendré por dichoso si consigo agradar en algo á mis lectores, á quienes presento esta corta muestra de mi afición á las letras, y en particular á la poesía.

Appendice III.

Reconstitution du texte de 1814 de *El Paso honroso*, en partant de l'édition des « Escritores Castellanos », tome Ier.

(Les chiffres romains représentent les strophes de cette dernière édition).

Chant Ier. — I à XVIII inclus. — (XIX est une addition de 1820). — XX à XXXIII incluse. — XXXIV remplace les deux strophes suivantes :

Una soberbia y anchurosa puente
Oprimiendo del fondo las arenas
Sin impedir el curso a la corriente
Enlaza las dos márgenes amenas :
Entre Leon y Astorga francamente
Camino ofrece y siempre se ven llenas
Sus entradas de muchos peregrinos
De Castilla y los reynos convecinos.

Cercana de este puente á la salida
Descuella una hermosísima floresta
De fresnos y algarrovos guarnecida
Propia al reposo de la estiva siesta :
De dulces ruiseñores es manida,
Que alternan coros con alegre fiesta
En torno aquel terreno salpicando
Orbigo dulce con murmurio blando.

XXXV à XLIII incluse. — Ici, l'octave suivante :

En derredor por toda la floresta
Varias tiendas tambien se levantaron
Que para más decoro de la fiesta
Con telas exquisitas se adornaron,

Digitized by Google

En la más espaciosa y más compuesta
Los banquetes y bailes se ordenaron;
Las restantes quedaron reservadas
Para alojar personas convidadas.

XLIX à XLVI incluse. — Ici finit le chant Ier.

Chant II. — XLVII à LXX incluse du chant Ier de *Esc. Cast.* — I à VI du chant II de *Esc. Cast.* — XI à XXIV incluse.

Chant III. — XXV à LII incluse du chant II de *Esc. Cast.* — II à XXIII incluse du chant III. — XLV à LI incluse.

M. E. Allison Peers (*op. cit.*, p. 141) remarque dans le *Paso Honroso* de la monotonie jusque dans les détails, et souligne le fait que le 2e et le 3e chants commencent tous deux par une description d'aurore. Cette remarque, on le voit, appelle une réserve, puisqu'elle ne s'applique pas au texte primitif, dans lequel ni le chant II ni le chant III ne commencent ainsi.

Chant IV. — Le dernier chant est celui dont le texte diffère le plus dans l'éd. de 1814, d'une part, et, d'autre part, toutes les éditions postérieures :

I de *Esc. Cast.* (II n'existait pas dans 1814);

III-VI : VI est très modifiée; le texte primitif des quatre derniers vers était :

Ya curado con bálsamo precioso
Estaba, que el rey quiso que asistido
Por su físico fuese, muy nombrado
De Esculapio en la ciencia ejercitado.

Puis la str. suivante :

Inquieto y solo el noble caballero
No tanto le molestan los dolores,
Que le causara el peligroso acero,
Quanto de su señora los rigores;
Triste se quexa del destino fiero
Y juzga por perdidos sus amores,
Temiendo que empañada esté su fama
Con la herida á los ojos de su dama.

Str. VII à X incluse; puis la str. suivante :

Dixo, y partió Vanguarda obedeciendo,
Y Suero entre temores y esperanza,
Inquieto el resultado está atendiendo
Con menguada y pequeña confianza :
Y su resolución luego sintiendo
Suspiros mil arrepentido lanza
Duda, teme, cavila, desespera
Y desengaños el cuitado espera.

Digitized by Google

Str. XIX (dont le premier vers était : « En aquella floresta y fresco prado... ») puis la str. suivante :

Llega á esta tienda excelsa y adornada
Del herido amador el mensagero,
Discreto hizo señal desde la entrada
Y salió á recibirle un escudero,
Que entrando á lo interior de la morada
A doña Luz le dixo que de Suero
El page allí se hallaba, y al instante
Mandó que entrara, y el pasó adelante.

Str. XX (XXI est une addition postérieure), XXII à XXVI incluse; les deux derniers vers de XXVI étaient :

« Dixo : Ay Elvira : con primor persuades,
Lográs esclavizar las voluntades ».

Ces deux vers étaient suivis de :

Pero ¿que venga quieres? ¿Es tu intento?
Mas ¡Ay, que su dolor me compadece
Y su pena me causa cruel tormento,
Y mi pecho su amor tierno agradece!
¡ Infelice de mi ! Y en el momento
Doña Elvira al notar que se enternece
Resuelta dixo al hábil mensagero :
Id, y que venga le decid á Suero.

Partió veloz el eficaz Vanguarda
Y Quiñones inquieto y cuidadoso
Y con despecho su venida aguarda
Temiendo un desengaño rigoroso :
Impaciente imagina que ya tarda
Quando entró el escudero muy gozoso
Y á llegar á sus plantas se acelera
Para decirle que la dama espera.

(Cette strophe, modifiée, est la XXXIe dans l'éd. des *Esc. Cast.*),

Con la agradable nueva en alegría,
En gozo y en placer su alma se anega,
El corazón del pecho le salía,
Y a esperanza dulcísima se entrega :
Felice yo, felice repetía
La ansiada aurora de mi dicha llega
Y olvidando su herida, enagenado
Se apresta a ver su dueño idolatrado.

Sayo verde en señal de su esperanza
Se viste con bordado cordonage,
El brazo herido de la dura lanza
Envuelve en un limpísimo vendage,

Digitized by Google

Y un sombrerillo á la española usanza
Con blancos afollados y plumage
Terciado lleva, y un tahalí vistoso
Do suspende el estoque primoroso.

Así galan, que el que enamora y ama,
Gusta de galas, plumas y primores
Vuela á la tienda de la hermosa dama,
Y ora lleva esperanza, ora temores :
Ya de su pecho la ferviente llama
Le hace pisar con pálidos temblores,
Ya entre sí ensaya lo que hablalle debe
Ya turbado, ó lo olvida, ó no se atreve.

Así entre dudas lleno de recelo
Ve el pavellon donde su amor vivía,
Y por lograr su fatigoso anhelo
Turbado en el umbral el pie ponía.
Doña Luz que lo espera con desvelo
Estaba de su amiga en compañía,
Quando de un escudero precedido
Se presenta á sus pies Suero rendido.

Ici se plaçaient les str. VII à X incluse du chant II de *Esc. Cast.* (c'est-à-dire : le portrait de Dª Luz). Puis venait :

Ante su dama el noble caballero
Baxa la frente y dobla la rodilla
Y ella, depuesto su rigor severo
Viendo quan tierno ante sus pies se humilla
Alzó agradable al ínclito Don Suero,
Y aumentado el carmin de su mexilla
Sentar le manda, y él allí á su lado
De este modo le habló todo turbado.

Le discours de Suero á Doña Luz est simplement devenu, avec les modifications nécessaires (surtout dans la str. XVI), la lettre que nous trouvons aux str. XIV, XV, XVI et XVII du texte de *Esc. Cast.*

Ici la str. suivante, qui, remaniée, a donné la str. XXVIII :

« Gozosa escucha Doña Luz a Suero
Tan discretas y amantes expresiones,
Y le contesta : Ilustre caballero... »
(La suite, comme dans *Esc. Cast.*).

Str. XXIX, XXX (dont le premier vers était : « Dixo, y se desprendió del talle hermoso... », et la suite très modifiée), XXXIV, XXXV, puis 2 str. :

Vuelvo á las armas y á la justa honrosa
Miradme grata, acrecentad mi brío,
Que con vuestra influencia poderosa
En nada de mi suerte desconfio :

Digitized by Google

Y mas cuando esta prenda venturosa
Que vos misma habeis dado al brazo mio
El triunfo me asegura y la vitoria
Y que mi empresa acabaré con gloria.

Y acatando con plácida mesura
A la casi rendida bella dama,
Gozoso de su dicha y su ventura,
Marcha á la justa, do el clarin le llama.
Ya del rubio titan la lumbre pura
Los blandos vientos con su ardor inflama,
Y ya tornan los bravos justadores
A la tela entre aplausos y atambores.

(La str. suivante est, après correction, devenue la XXXVI°) :

Los balcones y gradas resonaron,
Y en la estacada entraron los guerreros,
Los ánimos las trompas inflamaron,
Y empezaron la lid los caballeros :
Zúñiga fué el primero á quien miraron
Dar crudos golpes y abollar aceros,
Y luego á mantener salió animoso
Villacorta, y despues Arias famoso.

Puis venait l'épisode de Leonor de Castro, que dans son remaniement Rivas a placé au chant III, str. XXIV-XLIV, avec quelques modifications de détail.

Le récit reprenait avec la strophe XL, et s'achevait sans changement.

Dans l'ensemble, donc, *le Paso honroso* se présentait ainsi dans sa forme primitive : En tout, 241 octaves (au lieu de 243) réparties comme suit :

Chant	I : 47	octaves	(au lieu de	70)
—	II : 44	—	—	56
—	III : 57	—	—	51
—	IV : 93	—	—	66.

Appendice IV. *Affiche de la première de « Doña Blanca ».* (Le texte en est encadré d'un élégant ovale fleuri).

Teatro. — Con superior permiso : JOSE INFANTES, primer actor del Coliseo de esta Ciudad, deseoso de dar una constante prueba de su reconocimiento á un público que tanta indulgencia le ha dispensado; como igualmente aprecio en las continuas demostraciones en que le ha prodigado su aceptacion; no ha omitido medio alguno para presentar en la escena el Viernes 28 del corriente, destinado para su BENEFICIO, despues de una brillante Sinfonia, la tragedia nueva original en cinco actos, titulada DOÑA BLANCA DE CASTILLA. Composicion del acreditado don Angel de Saavedra Remirez de Baquedano autor del « Aliatar », que tanto agradó el año pasado

Digitized by Google

á este ilustrado pueblo Sevillano. Si el primer ensayo en el difícil arte de la declamacion mereció tan justos elogios, la emulacion de éstos, ¿qué no habran adelantado en el conocido genio poético de tan recomendable joven? El público, juez imparcial de la escena, decidirá en el examen de esta obra; por lo que, en la ejecucion de ella se han comprometido los actores en apurar sus conocimientos para acreditar a tan sabios espectadores, sus deseos de complacerles; y al ingenio, que han sabido satisfacer á la confianza que éste ha depositado en ellos. Seguirá un escelente intermedio de música, por la Señora Carolina Bossi. Despues se baylaran una boleras nuevas, con el nombre de AFANDANGADAS. Dando fin con un chistoso saynete, nominado : *EL CAREO DE LOS MAJOS*. A LAS 7. A 2 Rs. Imprenta de D. Antonio Canera y Compañia. Noviembre, [écrit à la main]. 1877.

APPENDICE V. *Dédicace de « El Duque de Aquitania »*. A mi amada hermana Doña Maria de la Candelaria de Saavedra.

. . . . . torna un instante
A mi los ojos do el amor se anida.
Tórnalos pues à tu amoroso hermano,
Y oye su voz y los llorosos versos
Con que pinta el furor de las pasiones.
La austeridad de la virtud sublime,
Y la venganza atroz de los delitos.
Oyeme, hermana, y favorable acoge
Esta moral ficcion que la engañosa
Escena va á ocupar, y que felice
Será si arranca de tu tierno pecho
Un ardiente suspiro, ó si humedece
Tu rostro hermoso con sensible llanto.
Yo acostumbrado á lamentar amores
En arpa de marfil, quise atrevido
Más altivo volar, y el sofocléo
Coturno osé ceñir, y á Melpomene
Pedí anheloso su puñal terrible.
Mas ¿cómo solo á la fragosa cumbre
Donde mora arribar, sino siguiendo
Las huellas de algun genio esclarecido
Que á la cima subió? Nunca el polluelo
Del águila caudal desplegar sabe
Las alas temerosas y aun no firmes
Por la inmensa región solo y sin guia.
La atroz venganza del inachio Oréstes,
Que allá en remotos siglos vió extasiado
De Aténas el magnífico liceo,
Y en nuestros dias con mayores glorias
Resucitó el ingenio honor de Italia,

Digitized by Google

Mi guia ha sido en tan audaz empresa :
Empresa que á tu amor solo dedico.
Niégate un punto al hervoroso aplauso
De la importuna turba de amadores,
Y escucha á Elisa tímida, inocente,
Lamentar el rigor de su destino.
Y mírala en los brazos de su hermano
Amar, llorar, temblar... Ay : su ternura,
Su fraternal cariño es un remedo
Del que en tu tierno corazon se anida,
Y hace el encanto de tus deudos todos.
Y aunque anhelan mis versos retratarlo
No tanto alcanzaran... Mas sea al menos
De mi entrañable amor testigo firme
Este ligero don que hoy te tributo.

A. DE S. R. DE B.

APPENDICE VI. — *Advertencia de « Malek-Adhel »*.

Habiendo venido casualmente á mis manos las apreciables obras de Madama Cottin, leí con sumo placer en ellas la preciosa novela titulada Matilde, y concebí inmediatamente el proyecto de escribir esta tragedia : aunque no dejaron de arredrarme, la maestria con que aquella famosa escritora desempeñó su argumento y las bellezas de toda especie con que le engalanó su delicadeza y sensible pluma. Consulté mi pensamiento con algunos inteligentes ; y aunque todos procuraron disuadirme, haciéndome patentes las dificultades con que iba á luchar ; yo ya decidido tracé en grande esta composicion venciendo, en cuanto pude, los obstáculos que me otrecia el reducir á cinco actos, á un solo lugar, y á doce ó catorce horas de tiempo, una accion de una novela de cinco ó seis años de duracion, complicada con mil incidentes importantísimos, que llena tres tomos abultados. Procuré, sin embargo, escoger los sucesos más interesantes, reunirlos y apresurar notablemente la catástrofe : y despues de trazar y borrar, meditar y escribir, formé al fin con gran desconfianza un prolijo plan de esta tragedia que manifesté á mis amigos y mereció su agrado. Dediquéme entonces con calor á versificarla, y lo logré en pocos días, pues la mayor parte de sus razonamientos son casi traduccion literal de los de la elegante y sentimental autora de la Matilde y siguiendo siempre sus huellas llegué al cabo de mi tarea. Por lo tanto esta tragedia es más de Madama Cottin que mia ; suyo es el argumento, suyas las situaciones, suyos los caracteres, y suya la mayor parte del dialogo ; y mios solamente el plan dramático, los versos, y alguna que otra escena, tal vez las mas endebles. Finalmente si hay bellezas en Malek-Adhél son de aquella insigne francesa, y todos los defectos mios.

Espero, sin embargo que si algun dia sale á la escena, la mirarán con indulgencia los que conocen la dificultad de este género de trabajo, y los obstáculos que hay que vencer para dar forma trágica á la accion de una novela.

Digitized by Google

Appendice VII. — [Extraits]. *Advertencia de los editores*, placée entre *El Moro Expósito* et les compositions diverses qui forment la 2e partie du recueil de 1834. — « Mi padre fué editor y corrector de esta obra y suya es la Advertencia que precede a la Florinda », dit Pedro Salvá y Mallén dans son *Catálogo*..... (N° 928, p. 320 a).

...Suplicamos... al autor, que nos facilitase algunas de sus composiciones inéditas, que ya conocíamos, para llenar la mitad del segundo volúmen. . Puso alguna dificultad en acceder á nuestros deseos, porqué los suyos eran que el público juzgase, si había ó no acertado en la tentativa de tomar un rumbo, nuevo entre nosotros, y un metro no acostumbrado para esta clase de poemas, sin implicar al *Expósito*, en la censura, que sin duda merecerian otras obras ménos estudiadas : Nosotros sin embargo insistimos en nuestra demanda, aspirando á hacer patente, que si el poeta había adoptado el cuarteto endecasílabo, era solo por reputarlo el mas á propósito para su asunto. La octava evita ciertamente el martilleo del asonante y se hace á la larga más soportable al oido ; pero por lo mismo que requiere mas artificio, y mayor pompa y ornato, se deslien sobrado los pensamientos, se hace difícil el cambio de tonos, y camina la narracion con poca rapidez... Cierto es... que si quisiéramos exornar con viñetas los sucesos que el texto comprende, encontraría proporcionalmente muchos mas asuntos un buen pintor en el *Expósito* que en la *Florinda*. Lo que en nuestro sentido no debe atribuirse, sinó á que el metro otrece menos obstáculos al progreso de la accion, cuando el estro poético no se ve arredrado por el consonante, por el corte del pensamiento, exigido casi de necesidad al fin de cada octava, por la estructura característica y amanerada de esta clase de estrofas, y por el cuidado de reservar lo mas fuerte de la imagen ó sentencia para el pareado. Aunque la ley que se ha prescrito al [sic] autor del *Expósito*, de variar la asonancia en cada uno de sus doce dilatadísimos romances, para evitar la monotonia, manifiesta suficientemente, que no ha recurrido á aquella con el fin de eludir las dificultades del consonante ; nunca es superfluo presentar muestras indubitables de que la rima rigurosa nunca le da la tortura que experimentaba Meléndez. Basta leer las fáciles octavas de la *Florinda* y los dulces y cantables versos de *El Sueño del proscrito*, para convencerse de que los estrechos límites de la consonancia nunca ponen en prensa sus pensamientos. Obsérvase por el contrario sobra de lozanía, cúmulo acaso excesivo de imágenes, y aquel abandono en escoger los consonantes, que caracteriza á Balbuenna [sic], á Jáuregui, al fecundo Lope y á cuantos han versificado con larga vena. Se imbuyen estos de una idea, van á ponerlo en verso ; é impelidos por el entusiasmo que los agita hasta llegar al fin, no pueden pararse á elegir los medios. Pasado aquel calor, la correccion es casi imposible... [Eloge du romance, « género de poesía peculiar de nuestra nacion ».] Despues que los buenos poetas . repitan el ensayo de nuestro amigo, se estará en el caso de juzgar con mejores datos, si el romance octosílabo renueva siempre en nuestra mente el recuerdo de las jácaras y tonadas po-

Digitized by Google

pulares, como algunos críticos lo han sentado. Nosotros... vemos que se acomoda con igual docilidad á los asuntos festivos y jocosos, que á los de mas elevado coturno; pues si nos divierten los chistes de Góngora y Quevedo, tambien sorprende agradablemente nuestro ánimo el romance de *Angélica y Medoro* del primero, y no falta sublimidad á muchos de los históricos antiguos... Con lo cual se prueba ademas, que no necesitamos recurrir á la mitología. ni á siglos remotos, ó á hechos de historias extrañas, para captar la atencion de los lectores, á quienes deben interesar con preferencia los sucesos que están en la esfera de su creencia y costumbres, y los sacados de los anales de su propia patria, particularmente si ha trascurrido el tiempo preciso, para que los personajes no sean juzgados con la parcialidad, de que no podemos prescindir respecto de nuestros contemporáneos, ó de los que lo han sido de nuestros padres. ¿Y por qué no han de conmovernos asuntos mas recientes? Sépanse manejar con tino, y todo el mundo se revestirá de las pasiones y afectos del poeta, cuando nos describa las sensaciones que en el pecho de una mujer enamorada excita la vista de un *Sombrero*, ó la desesperacion del jóven, á quien *La vuelta deseada* á su patria hunde de improviso en la mayor de las desdichas .. Lo que hay .. que pedir el poeta, es que verdaderamente lo sea; es decir, que con su vuelo fogoso y casi divino nos arrebate consigo á las regiones que cruza... [Eloge des qualités poetiques de Rivas dans le présent recueil]. De estas apreciables dotes apénas se descubria uno que otro destello en los dos tomos de poesías, que en 1820 dió á la luz en Madrid, coleccion cuyos ejemplares quisiera reunir el autor (segun varias veces nos lo ha repetido) para entregarlos á las llamas. Por donde se ve confirmada la observacion, que hemos hecho en otra parte, de lo mucho que ganan los hombres trasplantados de su país, combatidos por la adversidad ó por las vicisitudes de los acontecimientos, y separados de la monotonia de la vida doméstica. Lo poco conocidos que son todavía entre nosotros los escritores *románticos*, así ingleses como alemanes, y la timidez con que han tenido que caminar nuestros poetas de la edad presente, han sido las dos causas principales de que se hayan dedicado con profusion á asuntos frívolos, poco dignos de las Musas del siglo décimonono.. Por fortuna, parece que no está ya léjos el dia, en que descansando el Gobierno en la conciencia de que trabaja cuanto puede por que prospere y sea dichoso el pueblo, le verá sin susto gozar de una racional libertad... [De toutes façons, les jeunes trouveront de grands avantages] en abrazar un método de vida que ensanche é ilustre el campo de su imaginacion; les haga sacudir el polvo de la escuela, para que abandonando la senda de la tria imitacion, den fisonomía propia á sus pensamientos, escribiendo no por recuerdos, sinó por inspiracion, y de consiguiente con originalidad; y los familiarize insensiblemente con los hombres y los libros de la Europa culta [Béranger, Manzoni, Byron]. [*Florinda* et l'*Epitalamio* portent encore la marque de] la tiránica influencia del gusto llamado *clásico*, ...el autor aun no se atrevia, cuando las hizo, á desamparar la senda arbitrariamente marcada por los preceptistas. A medida que se ha desembarazado de tales andaderas y que se ha atrevido á sacar las imágenes, similes y colorido de su corazon y del tesoro inagotable de la naturaleza, y no de lo que otros han dejado escrito; su tono se ha robustecido, ha ganado mucho en valentía y originalidad su

Digitized by Google

pincel, y no parece ya el poeta de 1820, ni siquiera en las odas *A las estrellas*, *Al faro de Malta* y *A su hijo Gonzalo*.....

Appendice VIII. — Dédicace de *D. Alvaro* à Alcalá Galiano.

Al señor Don Antonio Alcalá Galiano, etc. — Como memoria, de otro tiempo menos feliz, pero más tranquilo, dedico á Vd. este drama, que vio nacer en las orillas de la Loira, cuando los recuerdos del Guadalquivir, de las costumbres de nuestra patria, y de los rancios cuentos y leyendas que nos adormecieron y nos desvelaron en la infancia, tenian para nosotros el mágico prestigio que dan á tales cosas la pros — [p. 6] cripcion y el destierro. En esta obra impresa reconocerá Vd. la misma que con tanta inteligencia y mejoras puso en frances, para que se representara en los teatros de Paris. No se verificó esto, como Vd. sabe, por las inesperadas circunstancias, que dieron fin á nuestra expatriacion. Y ahora la presento en los de Madrid, con algunas variaciones esenciales, y engalanada con varios trozos de poesia. El público decidirá, pues, si el trabajo que me ocupó tan agradablemente en las horas amargas de pobreza y de insignificancia; si los lances que pensados, leidos y repetidos por los alrededores de Tours nos pusieron muchas veces de tan festivo humor, que nos hacian olvidar por un momento nuestras penas; si este drama en fin, que tantos elogios ha debido á Vd. valen algo despojados de las circunstancias, que nos los hacían á Vd tan agradables y á mí tan lisonjéros.

Sea, pues, cual sea el mérito de esta composicion, sé que para Vd siempre lo tendrá, por la parcial amistad con que me favorece, y por eso se la dedica con el mas fino afecto su verdadero amigo. — A. de Saavedra.

Appendice IX. — 1840 - Lettre de Rivas à Manuel Delgado. « Carta de (Duque de Rivas) a D. Manuel Delgado sobre la venta de su obra « Solaces de un prisionero » Sevilla, 14 de nov. de 1840. Acompaña un recibo de mil reales vellon. — Autografos. 3 hoj. 4° = 12971 [13] ».

Sevilla, 14 de Nov. de 1840.

Sor D Manuel Delgado. — Mi amigo y dueño: he recibido su última favorecida, y siento en el alma que se haya tomado la molestia de incluirme copia de los contratos de otros poetas, pues bastaba con que Vd me huviera indicado, que todos se sujetaban á la cláusula en que yo hallé reparo.

Mis reflexiones fueron hijas de la novedad que me hizo el enagenar la facultad de hacer representar mi comedia, en todas partes, excepto en Madrid; por no haberme sujetado á ello ni en el contrato que celebré con Jordan (y que Vd ahora posee) del D. Alvaro, ni en el que hicimos ultimamente en Madrid de el « tanto vales ».

Y si todos los que escriben con nombre y aplauso para el teatro se sujetan á esta condicion (ciertamente demasiado dura) no seré yo en verdad más melindroso, y me convendré en lo que Vd quiera. Persuadido de que

Digitized by Google

más fácil le es á Vd que á un Poeta el sacar algun fruto de las representaciones en las provincias, porque con su tráfico de librería tiene ya en ellas corresponsales con quien entenderse.

Por lo tanto convengo en que quede Vd con la facultad absoluta de hacer representar la comedia titulada « Solaces de un prisionero, o Tres noches de Mad^d. » en todas partes por su cuenta, excepto en Madrid, y en la Havana. Y hago la segunda excepcion para solo el estreno por habérselo ofrecido á un amigo de aquel pais, cuando empecé á escribirla.

Creo pues que quedamos corrientes y que con el papel que habrá entregado á Vd el Sōr de Aguilera, y esta carta queda Vd completamente asegurado. Si no lo cree Vd asi, á mi ida á ésa reharé el contrato á su gusto, y si lo cree más urgente, remítame dicho papel con las adiciones entrerenglonadas y le enviaré otro á buelta de correo.

Quedo enterado de que se entregó en mi casa en ésa el tomo de la Galeria, y los demás puede Vd hacerlos entregar aqui, que es donde reuno mis libros.

Páselo Vd bien y mande á su fino amigo y serv^r. Q. b. s. m.

(Le reçu est exposé dans la salle d' « Exposición de manuscritos ». La moitié d une page in-fol. ministre) :

He recibido del Sōr d. Manuel Delgado, editor de la Galería dramática, la cantidad de mil reales de vellón de que me era deudor. — Sevilla, 22 de Diciembre de 1840. — Son 1000 R.

1841 et 1842. — Deux contrats entre Rivas et Manuel Delgado.

(Contratos [2] entre Duque de Rivas y D. Manuel Delgado. Firmas autógrafas del Duque. — 18699[3]).

1841. — 1er Contrat. [Une grande feuille simple de papier parcheminé.]

Cedo á favor de D. Manuel Delgado, sus hijos y herederos y sucesores la propiedad absoluta y para siempre de las dos comedias originales en tres actos y en verso tituladas « Solaces de un prisionero o tres noches de Madrid » y « la Morisca de Alahuar », por la cantidad de siete mil quinientos reales vellon que recivo en este acto, á fin de que como cosa suya privativa pueda disponer de ellas librem^te para su impresion y representacion en todos los teatros del Reino, Islas Adyacentes y dominios de Ultramar, exceptuandose los de Madrid. — Sevilla, 1° de Junio de 1841. — El duque de Rivas. [La date et la signature seules sont de la main de Rivas].

1842. — 2^e Contrat.

El Exmo Sor Duque de Rivas y D. Manuel Delgado estan conformes en cumplir lo que á continuacion se expresa.

1° — El Sōr Duque enagena á D. Manuel Delgado, editor y dueño de la Galeria dramatica, el derecho de propiedad para siempre de cuantos dramas y comedias escriba en el año cómico de mil ochocientos cuarenta y dos, para los efectos de su impresion y representacion, en todos los Teatros, esceptuándose únicamente los de Madrid, dándose á luz dichas comedias ó dramas con su nombre.

2^e — D. Manuel Delgado queda obligado á tomar todas la comedias ó dramas que escriba el Sōr Duque y á dar por cada una siendo en verso y de tres ó más actos la cantidad de tres mil quinientos R. vellon, mil setecientos por las de dos, y ochocientos por las de una, y una tercera parte menos por las que fueren escritas en prosa.

Digitized by Google

Y para cumplir este contrato se firma en Madrid a nueve de Febrero de mil ochocientos cuarenta y dos. El Duque de Rivas [seule la signature est autographe].

Appendice X. — *Dédicace de « El crepúsculo de la tarde »*.

El Excmo Señor D. A. Alcalá Galiano, Senador del Reino, etc.

Mi querido amigo y compañero : si sus elogios de Vd cuando ambos éramos muy jóvenes contribuyeron no poco á que continuara escribiendo y publicando versos; y si en edad más adelantada y despues en nuestro íntimo trato durante la emigracion, sus buenos consejos de V. me animaron á continuar mis tareas poéticas, siguiendo una senda más original en donde he encontrado algunos lisonjeros aplausos ; justo es que dedique á V. el Crepúsculo de la tarde, colección de las últimas poesías que pienso publicar y acaso escribir.

Sí, estas seran las últimas, y las últimas quieren ser dedicadas á quien, al leerlas, recuerde con cariño á un amigo, que lo ha sido y es muy verdadero, al través de tiempos borrascosísimos, en que muy pocas voluntades y muy pocos afectos han quedado en consonancia. Y estoy seguro de que al recorrer las hojas de esta Colección, los placeres de Córdoba, y los agitados días de Madrid, y las largas noches de Londres y las tranquilas aunque melancólicas horas de Paris y de Tours, y los terribles momentos de otra época posterior le vendrán á Vd. á la memoria, con el nombre de su amigo y compañero — Angel. — Nápoles, 12 de Enero de 1849.

Digitized by Google

INDEX ALPHABÉTIQUE

(Les chiffres renvoient aux numéros)

A. Par noms d'auteurs.

Alcalá Galiano, 93, 100, 122, 146, 148, 152, 154, 183, 185, 186, 187, 236, 247, App. VIII et X.
Alonso Cortés, 281.
Alvarez Espino, 232.
Amade, 306.
Amador de los Ríos, 227.
Anduaga, 45 (cf. p. 9).
Argote de Molina, 225.
Azorín, 100, 274, 280.
Bermejo, 80.
Bermúdez de Castro, 199.
Berní y Catalá, 174.
Blanco García, 255.
Blanco White, 303.
Borao, 216.
Borja-Pavón (F. de B.), 93, 212.
Borrow, 208.
Bretón de los Herreros, 152.
Cabrerizo, 217.
Campo Alange, 190.
Cánovas del Castillo, 242, 246.
Cañete, 74, 88, 100, 103, 145, 150, 213, 245, 249, 252.
Cascales Muñoz, 279.
Castro (A. de), 84, 224.
Castro (Américo), 171, 287.
Castro (C. de), 276.
Cejador, 282, 283.
Chaulié, 244.
Chaves, 258, 263.
Churchman, 271, 272.
Cotarelo, 248.
Cuello y Quesada, 197.
Cueto, 132, 153, 166, 191, 226, 231.
Defauconpret, 180.
Delamarre, 72, 222.
Deleito y Piñuela, 284.
Destutt de Tracy, 71.
Fernán Caballero, 304
Ferrer del Río, 215.
Frere (J.-H.), v. à : El Moro Expósito.
Fuentes (Ricardo), 100.
Funes 100, 262.
Gallardo, 288, 301.
Gallego (J. Nicasio), 100, 148.
García Luna, 221.
Gil, 204.
Gómez de Terán y Negrete, 162, 163,
González de León, 87.
González Gutiérrez de los Ríos, 268.
Guichot, 260.
Gutiérrez de los Rios (Antonio), 11.
Hartzenbusch, 149, 151, 228.
Hidalgo, 100, 102.
Hubbard, 233.
Hugelmann, 167.
Istúriz, 149.
Labra, 237.
Latour (A. de), 163.
Le Gentil, 270.
Lemcke, 220.
Liñán y Heredia, 267.
Lista, 193, 195, 209.
Lomba, 261, 308.
López de Haro (Alonzo), 172.
Lúculo, 198, 200.
Llanos, 286.
Marqués Merchán, 288.
Martinenche, 305.
Mascarilla, 309, 310.

Digitized by Google

Mazade (de), 214.
Méndez Bejarano, 302, 303.
Menéndez Pelayo, 214, 243.
Menéndez Pidal, 259, 273, 307.
Mérimée (Ernest), 253.
Mérimée (Prosper), 100.
Mesonero Romanos, 100, 203, 230, 238, 239.
Molins, 81, 150, 240.
Moreno Barranco, 256.
Morón, 202.
Morphy, 132, 166, 231.
Ochoa (E. de), 147, 151, 156, 189.
Pacheco, 148, 151, 157.
Pardo Bazán (Mme), 279.
Pastor Díaz, 145, 150, 152, 163, 207.
Peers, 84, 100, 136, 289-300, 308, App. III, (cf. aussi p. 5).
Pellicer de Tovar, 173.
Pfandl, 275.
Pinohermoso, 79.
Piñeyro, 265.
Pitollet, 269.
Quadrado, 196.
Ramírez y de las Casas-Deza, 77, 78, App. I.
Ranz Romanillos, 88.
Rey, 277.
Rico y Amat, 223.
Rivas-Cherif, 122.
Saavedra (Enrique de), 104, 123, 145, 148, 152, 252, 266.
Sáinz Rodríguez, 301.
Salvá, 82, 83, 97, 107, 120, 229, App. VII.
Secco Suardo, 160.
Tannenberg, 170, 251.
Tejado, 210, 211.
Trueba y Cosío (Telesforo), 180, 214.
Tubino, 235.
Valera, 219, 250, 264, 279.
Vargas y Ponce, 88.
Verdi, 163.
Viana (M. le marquis de), 81, 98.
Vidart, 254.
Villergas, 219.
Wolf, 194.
Yxart, 257.
Zorrilla, 241, 281.

B. Par matières.

A Crístóbal Colón, 129, 136, 145, 150, 153.
A Dido abandonada, 143.
A la memoria del Excmo Sr D. Nicolás de Azora, 67.
A la princesa recien nacida, 75.
A las Estrellas, 96 C, 145, 150, 153.
Al bautismo de la princesa de Asturias, 60, 145, 150, 153.
Al Duque de Frías: cf. La sombra del Trovador.
Aliatar, 87.
A los Excmos Sres Marqueses de Santa-Cruz, 96 E, 145, 150, 153.
Al Sr D. Salustiano de Olózaga..., 143.
Al ver la primera vez á M. B.: Cf. La primera vez que ví á M. B.
A mi esposa, 143, 145, 150, 153.
A mi hijo Gonzalo..., 96 G, 136, 145, 150, 153, 169.
Apuntaciones, 71.
Arias Gonzalo, 44, 156.
A S. M. La Reyna, 54, 145, 150, 153
Ataulfo, 41, 86.
A un arroyo, 112, 136, 145, 150, 153.
Bailén, 114, 147, 151, 155.
Biographie, 1-39, 145, 150, 152, 207, 254, 256, 266, 267, 277. Cf. aussi p. 6.
Cádix libre del sitio, 84.
Caso de Conciencia, 144.

Digitized by Google

Compendio de las sesiones de Cortes..., 177.
Curso Elementar de Perspectiva, 72.
Décima... 144.
Diario de las discusiones de las Cortes, 176.
Discurso...distribucion de premios..., 140.
Discurso... (en réponse à celui de Cándido Nocedal), 142.
Discursos... Real Acad. Esp., 137, 149, 151.
Discursos... Real Academia de la Historia, 137, 149, 151.
Discursos .. Senado... 109.
Don Alvaro de Luna, 96 K, 147, 151, 155.
Don Alvaro ó la fuerza del Sino, 100-106, 127, 148, 152, 157, 163, 186-191, 260, 262, 268, 284. App. VIII.
Doña Blanca de Castilla, 88, App. IV.
Dos Sicilias, 138, 147, 151.
El Alcázar de Sevilla, 96 L, 147, 151, 155, 160.
El Aniversario, 76, 147, 151, 156.
El Conde de Villamediana, 96 J, 147, 151, 155, 171, 248.
El Crepúsculo de la tarde, 136, App. X.
El Crisol de la Lealtad. 127, 128, 148, 151, 158, 205.
El cuento de un veterano, 47, 147, 151, 155.
El Dardo, 181.
El Desengaño en un sueño, 52, 127, 132, 148, 151, 167.
El Desterrado, 74, 92, 145, 150, 153, 159.
El Diablo en Cantillana, 66.
El Duque de Aquitania, 90 B, App. V.
El Faro de Malta 83, 96 F, 136, 145, 150, 153.
El Fratricidio, 111, 147, 151, 155, 160.
El Hospedador de Provincia, 131, 149, 151.
El Moro Expósito, 95-99, 146, 150, 154, 161, 169, 171, 182, 183, 204, 259, App. VII.
El Parador de Bailen, 53, 133.
El Paso Honroso 85, 145, 150, 152, App. III.
El Peso Duro, 93.
El Solemne Desengaño, 48, 147, 151, 155.
El Sombrero, 96 I, 147, 151, 155.
El Sueño del proscrito, 82, 96 D, 145, 150, 153.
El Ventero, 131, 149, 151.
Enviando un ramo de flores á una enferma, 58, 136, 145, 150, 153.
Enviándole dulce á una señorita andaluza, 55.
Epístola á mi cuñado..., 59, 145, 151, 153.
Florinda, 96 B, 145, 150, 153, 307.
La Azucena milagrosa, 136, 147, 151, 156.
La Buenaventura, 113, 147, 151, 155.
La Cancela, 116, 145, 150, 153.
La Catedral de Sevilla, 130, 136, 145, 150, 153.
La Morisca de Alajuar, 51, 125, 126, 127, 148, 151, 158, 201.
La Noche buena en Paris y en Madrid..., 81, 150, 153.
Lanuza, 91, 156, 175, 179.
La primera vez que ví á M. B.: 56, 136, 145, 150, 153.
La Sombra del Trovador, 46, 94, 145, 150, 153.
La Victoria de Pavía, 47, 147, 151, 155.
La Vuelta deseada, 96 H, 147, 151, 155.
Lettres, 73, 77-80, App. I et IX.
Leyendas, 70, 147, 151, 156.
Los Hércules, 109, 149, 151.
Malek-Adhel, 90 C, App. VI.
Manuscrits, 40 à 83.
Masaniello (voir Sublevación de Nápoles).
Miserias de la vida humana, 42.
Obras completas, 145-158.

Digitized by Google

Oda á España triunfante de los franceses, 40, 145, 150, 152.
Periodiques, 311.
Poesías (1814), 85, 145, 150, 152, 178, App. II.
Poesías (1820-21), 89, 90, 145, 150, 152, 153.
Prologue aux Œuvres du Duc de Frias, 61, 141.
Prologue de « La Familia de Alvareda », 62, 139.
Romances históricos, 117-124, 147, 151, 155, 162, 166, 197, 198, 204.
Solaces de un Prisionero, 50, 125, 127, 148, 158, 200.
Soneto, 63.
Soneto, traducción de Petrarca, 65.
Sonnet, 69.
Sublevación de Nápoles, 135, 149, 151, 164, 165, 168.
Super Flumina, 43, 149, 150, 153.
Tanto vales, 45, 114, 127, 149, 151, 157, 184.
Teatro moderno español, 107
Théâtre de D. Angel de Saavedra..., 127, 149, 151, 157, 158, 202, 210, App. I.
Una antiguallá de Sevilla, 110, 147, 151, 155, 160.
Un Castellano leal, 171.
Una falta, 64.
Una noche de Madrid en 1578, 49, 147, 151, 155.
Viaje á las Ruinas de Pesto y al Vesubio, 57, 134, 149, 151.

NOTA : Pour les poésies lyriques, voir en outre les numéros 85, 89, 136, 145, 150, 152, 153. Seules sont l'objet d'une mention spéciale celles qui présentent quelque particularité bibliographique. Pour les romances, voir surtout les numéros 117 sq., 147, 151 et 155 ; pour le théâtre, les numéros 148, 151 et 156-8 ; pour les légendes, les numéros 147, 151 et 156 ; enfin, pour la prose, les numéros 149 et 151.

CORRECTIONS

Intercaler aux abréviations (page 6) : B. N. P. = Bibliothèque Nationale, Paris.

PAGE	LIGNE	*Au lieu de :*	*Lire :*
6	14	in-4°	in-8° raisin.
6	2 du Memento	1802	1803.
20	28	ateno	ateneo.
21	3	conciones	canciones.
23	33	Gibraitar	Gibraltar.
26	23	Peris	Paris.
26	26	valus	dus.
27	21	1857	1835.
28	26	argumente	argumento.
31	11	s inmutable	es inmutable.
32	2	Tomo	toma.
33	4	E Alvaro	D. Alvaro.
41	22	*Crisoli*	*Crisol.*
54	6	Fernande	Fernando.
55	32	où	ou.
57	2	dodic	dodici.
57	33	gratitudin	gratitudine.
69	23	1873	1875.
76	33	Cuidad	Ciudad.
82	9	lo	la.
88	13	1877	1817.

GABRIEL BOUSSAGOL.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DE M. ALFRED MOREL-FATIO

(*Supplément*[1].)

Note préliminaire. — En présentant aux lecteurs du *Bulletin hispanique* d'octobre décembre 1925 la *Bibliographie des travaux de M. Alfred Morel-Fatio*, nous ne nous dissimulions ni les lacunes ni les imperfections de notre travail et faisions appel à tous ceux qui voudraient bien nous aider à y remédier. C'est donc avant tout un remerciement que nous adresserons au rédacteur anonyme de la *Bibliographie de Alfred Morel-Fatio* parue, presque en même temps que la nôtre, au tome LXIII de la *Revue hispanique* et dont les dépouillements consciencieux nous ont aidé à grossir de façon très sensible le présent supplément; mais nous y joindrons l'expression d'un regret : nous ignorions le projet de notre émule; puisqu'il ne pouvait ignorer le nôtre, annoncé à plusieurs reprises dans le *Bulletin hispanique* (fasc. 1 et 3 de 1925), pourquoi ne nous a-t-il point fait connaître ses intentions? Nous aurions été heureux de lui offrir notre modeste collaboration; au lieu de séparer nos efforts, nous fussions certainement parvenus, et avec moins de peine, à un résultat meilleur, puisque, du premier coup, la bibliographie de M. Morel-Fatio se fût trouvée aussi complète qu'une bibliographie peut l'être.

Miss Lawn et Mlle María del Pilar Corrales, bibliothécaire en chef de la bibliothèque de León, qui ont eu la bonté de se charger de recherches ou de vérifications, à Londres et à Madrid, voudront bien agréer l'hommage de mes sentiments très reconnaissants.

Ch. HIRSCHAUER.

1874 :

C.R. [S. 1] *Bibliographia critica*, fasc. IX-X[2] (in : *Rom.*, III, 127).

1875 :

[S. 2] *Estudios de lengua catalana*, por M. Milá y Fontanals (in : *Rom.*, IV, 288-289).

1. Pour les abréviations, consulter la n. 1, p. 289, de notre *Bibliographie;* les astérisques indiquent les articles que nous signalons d'après celle de la *Revue hispanique*, sans les avoir vérifiés nous-même.

2. Sous la rubrique : *Périodiques*.

Digitized by Google

C.R. [S. 3] *Genesi de scriptura*, trelladat del provençal a la llengua catalana, per Mossen Guillem SERRA en l'any MCCCCLI, y que per primera vegada ha fet estampar En Miquel Victoria AMER (in : *Rom.*, IV, 481 482).

[S. 4] *Revista histórica latina*[1] (in : *Rom*, IV, 508).

1876 :

C.R. [S. 5] *Société pour l'étude des langues romanes. Publications spéciales. Les Noves rimades.* — La *Codolada*, par Manuel MILÁ y FONTANALS[2] (in : *Rom.*, V, 502-503).

1877 :

*[S. 6] *Cartas* de Hernando de ESCOBAR à *Juan de Vargas Mejía. Carta* de D. Alvaro OSORIO *al Archiduque Alberto* (in : *Rev. de archivos*, VII, 205-209).

C.R. *[S. 7] *El Refranero general español*, por José María SBARBI (in : *Zeitschr. für. rom. Philol.*, I, 447-453).

1878 :

[S. 8] [Notice nécrologique sur José Amador de los Ríos] (in : *Rom.*, VII, 351-352).

1879 :

C.R. [S. 9] *La Comedia* de DANT ALLIGHIER (de Florença) traslatada de rims vulgars toscans en rims vulgars cathalans, per N'Andreu FEBRER *(siglo XV)*, éd. D. Cayetano VIDAL y VALENCIANO, t. I. *El Poema* (in : *Rom.*, VIII, 454-456).

1880 :

*[S. 10] *Noticia sobre la coleccion de documentos relativos á la historia de Cataluña recogidos por G. Pujades conocidos con el nombre de « Flosculi »* (in : *Revista de Ciencias históricas*, II, 51-57).

C.R. *[S. 11] (En espagnol) : *Catalogue of the Spanish Library and of the Portuguese Books bequeathed by George Ticknor to the Boston Public Library...* by James Lyman WHITNEY (in : *Boletin histórico*, I, 30-32).

1881 :

[S. 12] [Premier fascicule du] *Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque nationale*, s.l.n.d. [(Paris, Impr. nat., 1881); 243 p. in-4°]; v. supra n° 128.

1. Sous la rubrique : *Périodiques*.

Digitized by Google

C.R. [S. 13] BAIST, *Version catalane de la « Visio Tundali »* [dans : *Zeitschrift für romanische Philologie*, IV, 2-3] (in : *Rom.*, X, 299-301)[1].

1882 :

[S. 14] *Bibliothèques et Archives... Espagne* [à propos du règlement du Corps des archivistes, bibliothécaires et antiquaires, 25 mars 1881] (in : *Cabinet historique*, 1882, 91-93).

C.R. [S. 15] Compte rendu par M. SANPERE y MIQUEL de la 1re livraison du *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque nationale;* dans la *Revista de ciencias históricas* de Barcelone, t. IV, pp. 163-175 (in : *Rom.*, XI, 449-450).

1883 :

[S. 16] *Bibliothèques et Archives... Espagne* (in : *Cabinet historique*, 1883, 178-182).

1886 :

[S. 17] *Le dictionnaire biographique espagnol de l'Académie de l'Histoire de Madrid* [Signé : DOMINGO ROSTRITUERTO] (in : *Rev. hist.*, XXX, 273-275).

C.R. [S. 18] C. Michaelis de VASCONCELLOS, *Studien zur hispanischen Wortdeutung*, dans : *In memoria di Napoleone Caix e Ugo Angelo Canello. Miscellanea di filologia et linguistica* (in : *Rom.*, XV 454-456).

1888 :

[S. 19] *Un militaire espagnol au temps de Philippe IV et de Charles II* (in : *Revue Britannique*, 64e ann., V, 299-314).

1889 :

[S. 20] *Libros extranjeros sobre cosas de España publicados en 1888-1889* (in : *España moderna*, I, 129-138)

C.R. [S. 21] *Revista catalana*, n. 1[1] (in : *Rom.*, XVIII, 189-190).

1890 :

C.R. [S. 22] [Article de T. F. CRANE sur une légende du moyen âge relative à Virgile, dans : *The Academy*, 22 février 1890[1] (in : *Rom.*, XIX, 363).

1891 :

C.R. [S. 23] [Articles de STIEFEL sur *Lope de Rueda und das italienische Lustspiel* et de MUNTHE sur diverses étymologies espagnoles et

1. Sous la rubrique : *Périodiques*.

Digitized by Google

sur le dialecte léonais, dans :] *Zeitschrift für romanische Philologie*[1], XV, 1-2 (in : *Rom.*, XX, 331-332).

[S. 24] [Article de E. M. sur *Giovanni da Valladolid alle corti di Mantova i Milano*, dans :] *Archivio storico lombardo*, 31 déc. 1890[2] (in : *Rom.*, XX, 353).

[S. 25] *Poesía fósil. Estudios etimológicos*, por el Dr D. José Balari y Jovany (in : *Rom.* XX, 374).

[S. 26] *Première partie des « Mocedades del Cid »* de Don Guillen de Castro, éd. Erh. Mérimée (in : *Rom.*, XX, 383 384).

1893 :

C.R. [S. 27] [Articles d'Unamuno sur le dialecte basque et de R. Lenz sur le dialecte chilien, dans :] *Zeitschrift für romanische Philologie*, XVII, 1-2 (in : *Rom.*, XXII, 604 et 608).

1894 :

[S. 28] *Histoire d'un sonnet* (in : *Rev. hist. litt.*, I, 97-102); v. supr. n° 263.

1895 :

*[S. 29] « *Hilo Portugués* » (in : *Revista Lusitana*, III, 368-369).

C.R. [S. 30] *Grillparzer und Lope de Vega*, von Arturo Farinelli (in : *Rev. cr.*, XXIX[1], 413-414).

[S. 31] *Revue hispanique*, 1re et 2e années (1894-1895)[1] (in : *Rom.*, XXIV, 613-614).

1896 :

[S. 32] *Le sonnet du sonnet* (in : *Rev. hist. litt.*, III, 435-439).

C.R. [S. 33] [Roque Chabás, Testament d'Arnauld de Villeneuve, in : *Boletin de la Real Academia de la Historia*, XXVIII, 87[2] (in : *Rom.*, XXV, 326-327).

1897 :

[S. 34] *Lazarilo izc Tormeçc i ego ydachi i peydachi.* Perebode içpanç kago J. Glibenko c prediçtobiem Morel-Faççio[3] (Saint-Pétersbourg, P.P. Coikin, 1897; xxviii-105 p. in-8°).

[S. 35] [Notice nécrologique sur D. Mariano Aguiló y Fuster] (in : *Rom.*, XXVI, 604-605).

1. Sous la rubrique : *Périodiques*.
2. Sous la rubrique : *Chronique*.
3. Transcription, d'après les caractères russes, de Mlle María del Pilar Corrales, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque provinciale de Leon.

Digitized by Google

C.R. [S. 36] *Revista crítica de historia y literatura españolas, portuguesas é hispano-americanas de Madrid*, 1895-1896[1] (in : *Rom.*, XXVI, 147-148).

[S. 37] *Le Rime* di SERAFINO DE' CIMINELLI DALL' AQUILA, à cura di Mario MENGHINI, t. I, (in : *Rom.*, XXVI, 153).

[S. 38] [Article de R. FOULCHÉ-DELBOSC sur *yogar, yoguer, yoguir*, dans :] *Revue hispanique*, IVe ann., n° 11 (in : *Rom.*, XXVI, 476).

1898 :

C.R. [S. 39] [Récentes éditions du *Poema del Cid*, par MM. Ed. LIDFORSS et Archer Milton HUNTINGTON; *Gramática del « Poema del Cid »* de M. Fernando ARAUJO] (in : *Rom.*, XXVII, 519-521).

[S. 40] Emilio COTARELO y MORI, *El supuesto « Libro de las querellas » del rey Don Alfonso el Sabio* (in : *Rom.*, XXVII, 525).

[S. 41] *Die antike Kunstprosa...*, von Eduard NORDEN (in : *Rom.*, XXVII, 526-527).

1899 :

[S. 42] [Notice nécrologique sur D. Joaquín Rubio y Ors] (in : *Rom.*, XXVIII, 472).

1900 :

[S. 43] *L'Espagne du Don Quijote* [in : *Studies in European Literature, Taylorian Lectures, 1889-1899* (Oxford, Clarendon Press, 1900, in-8°), pp. 149-208].

*[S. 44] *Menendez y Pelayo* (in : *Revue des lettres françaises et étrangères*, II, 51-56); cf. n° 183.

C.R. [S. 45] *Ingratitud por amor*, comedia de Don Guillen de CASTRO, éd. Hugo A. RENNERT (in : *Rev. cr.*, XXXIV[1], 112).

[S. 46] *Revista de Aragón* .. dirigida por D. Eduardo IBARRA y D. Julián RIBERA (in : *Revue de synthèse historique*, I, 348).

*[S. 47] *Drames religieux* de CALDERON. *Les Cheveux d'Absalon. La Vierge du Sagrario. Le Purgatoire de saint Patrice*, trad. Léo ROUANET (in : *Revue des lettres françaises et étrangères*, II, 142-144); cf. n° 195.

*[S. 48] Frank Wadleigh CHANDLER, *Romances of Roguery...* Part I *The picaresque Novel in Spain* (in : *Revue des lettres françaises et étrangères*, II, 144-145); cf. n° 194.

*[S. 49] John Garrett UNDERHILL, *Spanish Literature in the England of the Tudors* (in : *Revue des lettres françaises et étrangères*, II, 146-147; cf. n° 193).

*[S. 50] José Jordán de URRIÉS y AZARA, *Biografía y estudio crítico de Jáuregui* (in : *Revue des lettres françaises et étrangères*, II, 234-236) ; cf. n° 204.

1. Sous la rubrique : *Chronique*.

Digitized by Google

1901 :

C.R. [S. **51**] Juan Agustin GARCIA hijo, *La Ciudad indiana (Buenos- Aires desde 1600 hasta mediados del siglo XVIII)* (in : *Revue de synthèse historique*, III, 115).

[S. **52**] *Per la bibliografia dei Cancioneros spagnuoli;* appunti di Adolfo MUSSAFIA (in : *Rom.*, XXX, 159).

[S. **53**] *Con Dante e per Dante... - Arte, scienza e fede ai giorni di Dante...* (in : *Rom.*, XXX, 470).

[S. **54**] *Cornell University Library. Catalogue of the Dante collection, presented by Will and Fiske,* compiled by Theodore Wesley KOCH (in : *Rom.*, XXX, 471).

[S. **55**] *Macias, o namorado, a Galician Trobador,* by Hugo Albert RENNERT (in : *Rom.*, XXX, 474).

1902 :

C.R. [S. **56**] *Boccacio-Funde...* von Oskar HECKER (in : *Rom.*, XXXI, 176).

1903 :

[S. **57**] [Discours prononcé aux obsèques de Gaston Paris, le 12 mars 1903], (in : *Rom.*, XXXII, 339); v. supra n° 267.

C.R. *[S. **58**] Guillaume HUSZÁR, *P. Corneille et le théâtre espagnol* (in : *Deutsche Litteraturz.*, XXIV, col. 1723-1725).

[S. **59**] Rafael ALTAMIRA, *Psicologia del pueblo español* (in : *Revue de synthèse historique*, VI, 120-121).

[S. **60**] *Revista de Aragón,* dirigida por Eduardo de IBARRA y Julian RIBERA, ann. II-IV (in : *Revue de synthèse historique*, VI, 379).

[S. **61**] *I primi influssi di Dante, del Petrarca e del Boccaccio sulla letteratura spagnuola;* saggio di Bernardo SANVISENTI (in : *Rom.*, XXXII, 173).

[S. **62**] *Die Triumphe Francesco Petrarcas...* herausg. von Carl APPELL (in : *Rom.*, 175).

[S. **63**] *Un' etimologia francese:* nota del ... Francesco d'OVIDIO (in : *Rom.*, XXXII, 638).

[S. **64**] *Dante and the animal kingdom,* by Richard Thayer HOLBROOK (in : *Rom.*, XXXII, 638).

1904 :

C.R. [S. **65**] *Poema* de Fernan GONÇALEZ, texto crítico... por C. Carroll MARDEN (in : *Rom.*, XXXIII, 628-629).

[S. **66**] *Two old spanish versions of the « Disticha Catonis »,* by Karl PIETSCH (in : *Rom.*, XXXIII, 629).

[S. **67**] *La Vida de santo Domingo de Silos,* por Gonzalo de BERCEO, éd. John D. FITZ-GERALD (in : *Rom.*, XXXIII, 629).

1905 :

C.R. *[S. **68**] H. BREYMANN, *Calderon-Studien. I Die Calderon-Literatur* (in : *Deutsche Literaturz.*, XXIV, col. 2710-2711).

Digitized by Google

1906 :

C.R. [S. 69] *Revista de bibliografía catalana*, ann. III, n° 6[1] (in : *Rom.*, XXXV, 142-143 et 333).

[S. 70] La *Nueva Biblioteca de autores españoles* et les *Origenes de la Novela* de M. Menéndez Pelayo (in : *Rom.*, XXXV, 150-151).

[S. 71] [Édition de la version espagnole du *Sindibād*, par D. Adolfo Bonilla y San Martin] (in : *Rom.*, XXXV, 151).

[S. 72] [Édition du texte catalan des œuvres de prose de Raymond Lull, par D. Jerónimo Rossello, D. Mateo Obrador Bennassar, etc. (in : *Rom.*, XXXV, 333).

[S. 73] *La Bibliothèque du marquis de Santillane*, par Mario Schiff (in : *Rom.*, XXXV, 496).

1907 :

C.R. [S. 74] *Cultura española*, revista trimestral (antes *Revista di Aragon*) (in : *Revue de synthèse historique*, XIV, 241-242).

[S. 75] *Primera crónica general... de España...*, éd. Ramón Menéndez Pidal, t. Ier (in : *Rom.*, XXXVI, 159-160).

[S. 76] Ramón Menéndez Pidal, *El Dialecto leonés* (in : *Rom.*, XXXVI, 478).

[S. 77] *Étude sur les prénoms abrégés en ancien espagnol*, par Erik Staaf (in : *Rom.*, XXXVI, 478).

[S. 78] *Obras* de Ramon Lull ; vol. I (in : *Rom.*, XXXVI, 478-479).

[S. 79] *El libro de Alixandre...*, éd. Alfr. Morel-Fatio (in : *Rom.*, XXXVI, 479).

[S. 80] *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano...*, por Rufino José Cuervo, 5a ed. (in : *Rom.*, XXXVI, 479-480).

[S. 81] *Untersuchungen zur spanischen Syntax auf Grund der Werke des Cervantes*, von L. Weigert (in : *Rom.*, XXXVI. 633).

1908 :

C.R. *[S. 82] J. P. Wickersham Crawford, *The Life and Works of Christóbal Suárez de Figueroa* (in : *Deustche Literaturz.*, XXIX, col. 1061-1062).

[S. 83] *Monumenta historica Carmelitana*, vol. I, ed. R. P. Benedictus Zimmerman (Fr. Benedictus-Maria a S. Cruce) (in : *Moyen-Age*, 2e sér., XII, 152-153).

1909 :

C.R. *[S. 84] Fernando de la Torre, *Cancionero y obras en prosa*, éd. A. Paz y Mélia (in : *Deutsche Literaturz.*, XXX, col. 42).

1911 :

[S. 85] *Spain. — The spanish Language. Spanish Literature* [in : *The Encyclopædia britannica...*, 11th edition, XXV,

[1] - Sous la rubrique : *Périodiques*.

Digitized by Google

573-578 et 578-591 (articles revus par James FITZMAURICE-KELLY)].

*[S. 86] *Vega Carpio (Lope Felix de)* [in : *The Encyclopædia britannica*, 11th edition, XXVII, 965-966 (article revu par FITZMAURICE-KELLY)].

1912:

[S. 87] La « *Véritable histoire de la conquête de la Nouvelle Espagne* » *de Bernal Diaz del Castillo* (in : *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comptes rendus des séances de l'année 1912*, 518-522).

1913:

[S. 88] *Marguerite d'York et Perkin Warbeck* [in : *Mélanges d'histoire offerts à M. Charles Bémont par ses amis et ses élèves* (Paris, Alcan, 1913; in-8°), 411-416].

[S. 89] [Présentation à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du *Mémoire sur les relations de la France et de la Castille de 1255 à 1320* de M. Georges DAUMET] (in : *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; comptes rendus des séances de l'année 1913*, 659).

1914:

[S. 90] [Notice sur Enrique Piñeyro] (in : *Bull. hisp.*, XVI, 494-496) ; v. supra n° 366.

C.R. *[S. 91] Ezio LEVI, *Storia poetica di Don Carlos* (in : *Deutsche Literaturz.*, XXXV, col. 1892-1894).

1915:

[S. 92] [Réponse au Manifeste des intellectuels catalans] [in : *Voix espagnoles*, préf. de GOMEZ CARRILLO, « *Pages d'histoire* », n° 76 (Paris, Berger-Levrault, 1915; in-16); p. 80].

1919:

C.R. [S. 93] The *Gloria d'amor* of Fra ROCABERTI, *a catalan vision-poem of the 15th century* éd. H. C. HEATON (in : *Rom.*, XLV, 155).

1921:

C.R. [S. 94] *Fray Luis de Leon* et *El Inca Garcilasso de la Vega*, par J. FITZMAURICE-KELLY et Mme Julia FITZMAURICE-KELLY[1] (in : *Rev. hist.*, CXXXVII, 273-274).

1. Sous la rubrique : *Notes bibliographiques... Espagne.*

Digitized by Google

1922:

[S. **95**] [Élection de M. Ramón Menéndez Pidal, comme membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres[1]] (in: *Bull. hisp.*, XXIV, 192).

1924:

[S. **96**] *Le seul écrit publié par D. Marcelino Menéndez y Pelayo en français dans une revue française* (in: *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, VI, 105-107).

C.R. [S. **97**] *Ayuntamiento de Madrid. Revista de la biblioteca, archivo y museo*, I, n° 1[2] (in: *Rev. hist.*, CXLVI, 268).

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE[3]

Academia de la Historia, S. **17**.
Aguiló y Fuster (Mariano), S. **35**.
Albert d'Autriche (archiduc), S. **6**.
Alphonse le Savant, S. 40, 75.
ALTAMIRA (Rafael), S. 59.
Amador de los Ríos (José), S. **8**.
AMER (Miquel Victoria), S. 3.
APPELL (Carl), S. 62.
ARAUJO (Fernando), S. 39.
Archives espagnoles, S. **14**, **16**; voy. aussi: *Revista de Archivos...*
Ayuntamiento de Madrid, Revista de la biblioteca, archivo y museo, S. 97.
BAIST, S. 13.
BALARI Y JOVANY (José), S. 25.
Basque (dialecte), S. 27.
BERCEO (Gonzalo de), S. 67.
Bibliographia critica, S. 1.
Biographie espagnole, S. **17**.
Bibliothèque nationale (manuscrits espagnols), S. **12**, 15.
Bibliothèques espagnoles, S. **14**, **16**.
Boccace, S. 56, 61.
Bogotan (dialecte), S. 80.
BONILLA Y SAN MARTÍN (Adolfo), S 71,
Boston (bibliothèque de), S. 11.
BREYMANN (H.), S. 68.
Buenos-Aires, S. 51.
CALDERÓN DE LA BARCA (Pedro), S. 47.
Calderón de la Barca (Pedro), S. 68.
Cancioneros, S. 52.
Carlos (don), S. 91.
Carmel (Histoire du), S. 83; voy. aussi Thérèse (Ste).
Castiglione (Baldassare di), S. **28**.
Castillane (langue), S. 31.
Castille (histoire: XIIIe-XIVe siècles), S. 89.
CASTRO (Guillen de), S. 26, 45.
Catalane (langue), S 2, 3.
Catalogne (Histoire), S. **10**.
CATON (*Distiques* de), S. 66.
Cervantes Saavedra (Miguel de), S. 81.

1. Sous la rubrique: *Chronique*.
2. Sous la rubrique: *Notes bibliographiques... Espagne*.
3. ERRATA de la Table de la *Bibliographie des travaux de M. Alfred Morel-Fatio*: « Blanche de Castille », lire « Blanche de Bourbon »; « Cid (Poema del) », lire « Cid (Romancero del) »; « Davila y Burguero », lire « Danvila y Burguero »; « Loaisa (Josué de) », lire « Loaisa (Jofré) »; « Mose Arragel de Guadel = Garara », lire « Mose Arragel de Guadelfajara »; « Ometa », lire « Orueta »; « Plumket (Jernel) », lire « Plumket (Jerne L.) »; « Seris (Homero), 430 », lire « 429 »; « Urries y Azaro », lire « Azara ».

Digitized by Google

CHABÁS (Roque), S. **33**.
CHANDLER (Frank Wadleigh), S. 48.
Charles II, S. **19**.
Chilien (dialecte), S. 27.
Chroniques espagnoles, S. 75.
Cid (Romancero del), S. 39.
Comédie italienne, S. 23.
Corneille (Pierre). S. 58.
COTARELO Y MORI (Emilio), S. 40.
CRANE (T. F.), S. 22.
CRAWFORD (J. P. Wickersham), S. 82.
CUERVO (Rufino José), S. 31, 80.
Cultura española (ancienne *Revista de Aragón*), S. 74.
DANTE, S. 9.
Dante, S. 53, 54, 61, 64.
DAUMET (Georges), S. 89.
Díaz del Castillo (Bernal), S **87**.
« *Don Quichotte* », S. **43**.
Du Bellay (Joachim), S. **28**.
ESCOBAR (Hernando de), S. **6**.
Espagnols, S. 59.
Espagnole (langue), S. **85**.
Étymologies espagnoles, S. 23, 25.
FARINELLI (Arturo), S. 30.
FEBRER (Andreu), S. 9.
FITZ-GERALD (John D.), S. 67.
FITZMAURICE-KELLY (James), S. **85**, **86**, 94.
FITZMAURICE-KELLY (Mme Julia). S. 94.
FOULCHÉ-DELBOSC (R.), S. 31, 38.
GARCÍA fils (Juan Agustín), S. 51.
Garcilasso de la Vega, S. 94.
GLIBENKO (J.), S. 34.
GONÇALEZ (Fernán). S. 65.
Grillparzer (Franz), S. 30.
Guerre de 1914, S. **92**.
HEATON (H. C.), S. 93.
HOLBROOK (Richard Thayer), S. 64.
HUNTINGTON (Archer Milton), S. 39.
HUSZÁR (Guillaume), S. 58.
Juan de Valladolid, S. 24.
KOCH (Theodore Wesley), S. 54.
LA TORRE (Fernando de). S. 84.
Lazarille de Tormès (Vie de), S. **34**.
LENZ (R.) S. 27.
Léonais (dialecte), S. 23, 76.
LEVI (Ezio), S. 91.
Lexicologie, S. 18, 38.
« *Libro de Alexandro* », S. 79.
LIDFORSS (Ed.), S. 39.
Littérature espagnole (Histoire), S. 49, 85.
LULL (Raimond), S. 72, 78.
Macias, l' « enamouré », S. 55.
Mantoue (cour de), S. 24.
Manuscrits (catalogues de), S. **12**, 15.
MARDEN (C. Carroll), S. 65.
Marguerite d'York, S. **88**.
Martínez de Jáuregui (Juan), S. 50.
MENÉNDEZ Y PELAYO (Marcelino), S. 70.
Menéndez y Pelayo (Marcelino), S. **44**, **96**.
MENÉNDEZ PIDAL (Ramón), S. 36, 75, 76.
Menéndez Pidal (Ramón), S. 95.
MENGHINI (Mario), S. 37.
MÉRIMÉE (Ernest), S. 26.
MILÁ Y FONTANALS (Manuel), S 2, 4, 5.
Milan (cour de), S. 24.
MOREL-FATIO (Alfred), S. **79**.
Musées espagnols, S. **14**.
MUSSAFIA (Adolfo), S. 52.
Nieto de Silva (don Félix), S. **19**.
NORDEN (Edward), S. 41.
Nueva Biblioteca de autores españoles, S. 70.
OBRADOR Y BENNASSAR (Mateo), S. 72, 78.
OSORIO (Alvaro), S. **6**.
Ossuna (bibliothèque du duc d'), S. **16**.
OVIDIO (Francesco d'), S. 63.
« *Par cœur* », S. 63.
Paris (Gaston), S. **57**.
PAZ Y MELIA (A.), S. 84.
PÉTRARQUE, S. 62.
Pétrarque, S. 61.
Philippe IV, S. **19**.
PIETSCH (Karl), S. 66.
Piñeyro (Enrique), S. **90**.
Poésie catalane, S. 5.
Ponce de Léon (Luís), S. 94
Pronoms espagnols, S. 77.

Digitized by Google

Prose littéraire, S. 41.
Prosodie espagnole, S. 4.
Pujades (G.). S. **10**.
« *Refranero general* », S. 7.
RENNERT (Hugo Albert), S. 45, 55.
Revista catalana, S. 21.
Revista crítica de historia y literatura españolas..., S. 36.
Revista de Aragón, S. 46, 60; voy. aussi : *Cultura española*.
Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, S. **16**
Revista de bibliografía catalana, S. 69.
Revista histórica latina, S. 4.
Revue hispanique, S. 31.
ROCABERTI (Fra), S. 93.
Roman espagnol (histoire), S. 70.
Roman picaresque, S. 48.
ROSSELLO (D. Jerónimo), S. 72, 78.
ROUANET (Léo), S. 47.
Rubió y Ors (Joaquín), S. 42.
Rueda (Lope de), S. 23.
SANPERE Y MIQUEL (Salvador), S. 15.
SANVISENTI (Bernardo), S. 61.
Santillane (Mis de), S. 73.
SBARBI (José María), S. 7.
SCHIFF (Mario), S. 73.
SERAFINO DE' CIMINELLI DALL' AQUILA, S. 37.
SERRA (Guillem), S. 3
Sindibād (livre de), S. 71.
Sonnet, S. 32.
STAAF (Erik), S. 77.
STIEFEL, S. 23.
Suárez de Figueroa (Christóbal) S. 82.
Syntaxe espagnole, S. 81.
Théâtre espagnol (influence), S. 58.
Ticknor (George), S. 11.
UNAMUNO (Miguel de), S. 27.
UNDERHILL (John Garrett), S. 49.
URRIÉS Y AZARA (José Jordán). S. 50.
Vargas Mejía (Juan di), S. **6**.
VASCONCELLOS (Carolina Michaelis de), S. 18.
Vega (Lope de), S. **28**, 30, **32**, **86**.
Versification catalane, S. 5.
VIDAL Y VALENCIANO (D. Cayetano), S. 9.
Villeneuve (Arnaud de), S. 33.
Virgile, S. 22.
Visio Tundali (la), S. 13.
Warbeck (Perkin), S. **88**.
WEIGERT (L.), S. 81.
WHITNEY (James Lyman), S. 11.
« *Yogar* », S. 38.
ZIMMERMANN (R. P. Benedictus), S. 83.

Digitized by Google

LA MORT DU MARQUIS DE MORA A BORDEAUX

Le nom du marquis de Mora est inséparable du souvenir qu'a laissé dans l'histoire une des grandes amoureuses du XVIIIe siècle, Julie de Lespinasse. On connaît par le beau livre du marquis de Ségur leur tragique aventure[1]. En décembre 1766, Julie, qui a trente-six ans, rencontre à Paris un jeune Espagnol qui en a vingt quatre. Il s'appelle don José Pignatelli y Gonzaga; il est d'une illustre famille d'Aragon, fils du comte de Fuentes, ambassadeur du Roi Catholique à la cour de France. Il porte le nom de marquis de Mora, titre traditionnel du premier-né de cette noble maison. Elle s'enflamme pour ce brillant jeune homme, et il s'enflamme pour elle. Leurs amours sont traversées par l'opposition de la famille de Mora et surtout par sa déplorable santé, qui l'oblige à quitter Paris pour aller, à plusieurs reprises, se refaire sous le climat plus clément de l'Espagne ou aux eaux de Bagnères. Cette passion fut-elle platonique? Le marquis de Ségur en était convaincu; le dernier biographe de Mlle de Lespinasse, André Beaunier, en était moins sûr[2]. Quoi qu'il en soit, il semble bien que Julie songea à épouser Mora, marié à douze ans, devenu veuf à vingt. Le 21 juin 1772, tandis que Mora crachait le sang à Bagnères, Julie rencontrait le comte de Guibert, s'éprenait de lui et, le 10 février 1774, devenait sa maîtresse, le même jour où Mora, revenu à Madrid, était brusquement terrassé par une nouvelle attaque, celle dont il ne devait se relever jamais. Quelles tempêtes, quelles terreurs, quels remords suscita dans l'âme orageuse de Julie cette dualité étrange de passion, on le sait par cette correspondance où elle se livre tout entière avec une franchise que la folie de l'âme la plus romanesque qui fut jamais explique, qu'une sincérité indéniable excuse, mais qui n'a rien à voir avec le bon sens et la raison.

Les médecins de Madrid soignaient la phtisie de Mora par les remèdes les plus violents, « doses massives et répétées de fer, de quinquina, surtout innombrables saignées, suivant l'habitude espagnole » Ses amis parisiens, justement inquiets de cette médication brutale, obtinrent qu'il revînt à Paris, pour consulter le fameux Lorry. Il quitta Madrid le 3 mai 1774, voyageant par petites journées, afin d'éviter la fatigue et les cahots des mauvais chemins. « Les premiers jours, dit le marquis de Ségur, se passèrent sans encombre : il commençait à prendre espoir : « J'ai en moi de quoi vous faire oublier tout ce que je vous ai fait souffrir », mandait-il à Julie le 10, après

1. *Julie de Lespinasse*. Paris. Calmann-Lévy, in 8°, 3e édition.

2. *La vie amoureuse de Julie de Lespinasse*. Paris. Flammarion, 1925 (collection *Leurs amours*), p. 56-59.

Digitized by Google

une semaine de voyage. Ce même jour, une hémorragie brisait ses dernières forces. Il voulut néanmoins poursuivre le trajet, qui ne fut qu'une longue agonie. « De Bordeaux, 23 mai 1774, en arrivant et presque mort »; c'est ainsi qu'il datait un nouveau billet à Julie. Après avoir décrit l'impression produite par cette nouvelle sur son amie, M. de Ségur ajoute : « Les sombres prévisions de Mlle de Lespinasse n'étaient que trop fondées. Dans la ville de Bordeaux, au fond de la chambre d'auberge où l'on avait porté l'héritier des Fuentès, un être décharné, ravagé par le mal, se débattait en vain, avec une énergie farouche, contre la mort qui le privait de la consolation de revoir son amie. Trois jours entiers, il lutta contre l'agonie, conservant sa pleine connaissance. Il semble qu'à cette heure suprême la foi de son enfance se soit réveillée dans son âme; il est, en tout cas, avéré que le curé de la paroisse voisine lui vint administrer les secours de la religion. Le 27 mai, rassemblant ses forces, de sa main défaillante, il traça pour Julie quelques lignes empreintes de désespoir et de tendresse : « J'allais vous revoir; il faut mourir. Quelle affreuse destinée!... Mais vous m'avez aimé, et vous me faites encore éprouver un sentiment doux. Je meurs pour vous... » Cette même journée, il rendit le dernier soupir, et on l'enterra le lendemain — avec une certaine « pompe », comme s'exprime l'acte de décès — dans l'église, aujourd'hui détruite, de Notre-Dame de Puy-Paulin. Avant de l'ensevelir, ses serviteurs retirèrent deux bagues de son doigt : l'une encerclait une mince tresse de cheveux, des cheveux de Julie; l'autre était un simple anneau d'or, où était gravée cette devise : *Tout passe, hormis l'amour*. La première de ces bagues fut envoyée par la duchesse de Villa-Hermosa[1] à mademoiselle de Lespinasse, qui la lui restitua plus tard par testament. Les deux reliques se retrouvent de nos jours encore parmi les souvenirs de famille de cette noble maison[2]. »

Bien que l'acte de décès de Mora, auquel fait allusion ce récit, ait été imprimé parmi les documents complémentaires des *Lettres inédites de mademoiselle de Lespinasse*, publiées par M. Charles Henry, il n'est pas inutile de le reproduire ici :

Sepul. de Son Excellence Mr Joseph de Pignatelli, marquis de Mora [grand d'Espagne].	L'an mille sept cent soixante et quatorze et le vingt et septième jour du mois de mai, est decedé dans cette parroisse très haut et très puissant seigneur Joseph de Pignatelli et Gonzaga, marquis de Mora [grand d'Espagne de la première classe], gentilhomme de la chambre de Sa Majesté Catho-

1. Maria Manuela Pignatelli, sœur de Mora, qui avait épousé, le 1er juin 1769, le duc de Villa-Hermosa, intime ami de son frère.

2. Marquis de Ségur, *op. cit.*, p. 436, 437-438. — Les éléments de ce récit ont été tirés d'un volume du P. Luis Coloma, *Retratos de antaño* (Madrid, 1895) et d'un opuscule du même auteur, *El Marqués de Mora* (Madrid, 1903), rédigés d'après des papiers de famille.

Digitized by Google

lique avec exercice, âgé d'environ trente ans, fils legitime et premier né de Son Excellence Monsieur le comte de Fuentes et de sa dame Marie Louyse de Gonzaga, veuf de très haute et très puissante dame Marie Ignace Abarca de Bolea, et le lendemain son corps a été pompeusement enterré dans l'eglise, presants Mrs Ducastaing et Duviala, prêtres habitués. En foi de quoi

BALETTE, vic. de Puypaulin.
SANDRÉ, curé de Puypaulin approuvant les ratures et additions faites dans le dit acte, ce 19 juillet 1774[1].

Aux documents déjà connus il est possible d'en ajouter de nouveaux, qui précisent le récit du marquis de Ségur. Ils sont tirés des archives du consulat d'Espagne à Bordeaux et m'ont été communiqués par M. Manuel Núñez de Arenas, qui recherche, depuis plusieurs années, les traces laissées dans notre ville par les Espagnols au XVIIIe siècle.

Le 1er juin 1769, Mora assistait à Madrid, comme témoin, au mariage de sa sœur avec le duc de Villa-Hermosa. Le marié, retenu en France par ses fonctions de secrétaire d'ambassade, fut représenté par le comte d'Aranda. Le surlendemain de la noce, Mora partit pour Paris avec la nouvelle duchesse; il était chargé de la remettre aux mains de son époux[2]. Il passa par Bordeaux et, à cette occasion, le comte de Fuentes écrivait, le 9 juin, à Raimundo de Onis, consul d'Espagne en cette ville, de lui remettre des lettres : « Estimasi a Vm. entregue al Marqués de Mora, mi hijo, las cartas adjuntas a su paso por esta ciudad. »

En 1772, Lorry, médecin de Mora, lui prescrivit de faire une saison à Bagnères, station thermale alors fort réputée pour les affections de poitrine. Au même moment, le comte de Fuentes, dont la fortune avait été fortement ébréchée par la vie coûteuse de Paris et de Versailles, et dont la femme était gravement malade, quittait la capitale, qu'il avait prise en dégoût, et s'en allait en congé à Madrid, d'où il ne devait plus revenir. Le 7 août, Mora s'arrachait aux bras de Julie et partait pour Bagnères. Le chevalier Fernando Magallon, secrétaire de l'ambassade, resté à Paris, remerciait, le 21 septembre, le consul

1. Arch. munic. de Bordeaux, reg. paroiss. de Puy-Paulin, mariages et décès, du 18 octobre 1757 au 27 avril 1785, n° 953. — Les mots entre crochets ont été raturés. De plus, au lieu de : *très haut et très puissant seigneur*, le vicaire avait d'abord écrit : *Son Excellence monsieur*, et au lieu de : *très haute et très puissante dame Marie Ignace Abarca de Bolea*, il avait mis : *dame de Bolea Ximenez, fille legitime de Son Excellence monsieur le comte d'Aranda*. Mme de Mora s'appelait Maria Ignacia del Pilar et son père était don Pedro Abarca y Bolea, comte d'Aranda, qui fut président du conseil de Castille de 1766 à 1773.

2. Marquis de Ségur. *op. cit.*, p. 341.

Digitized by Google

d'Espagne à Bordeaux de l'avoir avisé du passage dans notre ville du comte de Fuentes et lui communiquait les nouvelles que Mora lui avait données de Bagnères. Le malade se montrait fort optimiste sur son état, qui était pourtant des plus précaires, et annonçait qu'il partirait, le 14 ou le 15, pour Bayonne :

Paris, 21 de set^e de 1772.

Mui s^r mio. He estimado a Vm. mucho el cuidado de avisarme el paso por esa ciud^d del s^r conde de Fuentes, de q^e doy a Vm. las mas expresivas grac^s, igualm^te q^e de las not^s que me da de Bañeras. Yo he tenido de alli carta del s^r marq^s de Mora, q^e me dice continuar mui bien en su convalencia, y q^e cree se hallará en estado de ponerse en marcha para Bayona el 14 o el 15.

Agradezco a Vm. las finas expres^s con q^e me faborece y ofreciendome a la disposic^n de Vm. con la mas verdadera volunt^d, ruego a D^s g^e a Vm. los m^s a^s q^e deseo.

B. L. M. de Vm.
su mas seg^o y verd^o ser^or.
Fern^do de MAGALLON [1].

Sr D^n Raymundo de Onis.

Sur le dernier séjour et la mort de Mora à Bordeaux, les archives du consulat fournissent les documents suivants. C'est d'abord une lettre du consul au marquis de Grimaldi, premier secrétaire d'État.

Burdeos, y mayo 25 de 1774.

E.^mo S^r marqués de Grimaldi.

Excmo Sr Señor : Antes de ayer, a las 11 de la mañana, llegó a este Puerto en continuacion de su viaje a Paris el s^r marqués de Mora, pero en un estado de abatimiento tan grande que se creyó necesario hacerle ver por un medico de aqui

Con esto(?) el que hay en esta ciudad de mayores luces pasó a ver a su Excellencia, le mando descansar todo el dia de ayer y por la noche al tiempo de despedirse dejó dispuesto el método que este caballero debia observar hasta Paris.

Esta mañana, a las 5, despues de una inquieta noche, ha tenido un ataque o dolor de espaldas acompañado de combulsion, que puso en el mayor cuidado a sus gentes Volviose a llamar al medico; despues de haber bien examinado con otro de la facultad el estado de su Excellencia, da poquisimas esperanzas.

El s^r marqués ignora aun esta crítica situacion, y aunque escribio ayer al s^r conde de Fuentes contando partir esta mañana, me encarga que no publique esta novedad, sin duda por lo que mira a su querido padre.

Una ligera indisposicion a los ojos me priva del honor de poder escribir a su Excelencia por mi mismo. Que es cuanto puedo decir a V^a Exª sobre este asunto.

Ntro S^r guarde a V. Exc^a m^s a^s como deseo [2].

1. Sur Magallon, cf. M. de Ségur, *op. cit.*, p. 310-311.
2. Minute.

Digitized by Google

Le 27, Mora expirait. Voici le récit circonstancié de ses derniers moments, que le consul expédiait aussitôt au marquis de Grimaldi :

Burdeos, a 27 de mayo de 1774.

Al marqués de Grimaldi.

Excmo Sr Sr : Despues de haber escrito a V. E. el miercoles la situacion del sr marqués de Mora, los progresos fueron tan señalados que se creyó necesario administrarle el mismo dia por la tarde ; entre (?) la noche tuvo algunas repeticiones de combulsion en que creimos que se nos fuese : la expectoracion, que habia casi cesado, nos indicaba el peligro ; pero habiendo vuelto a seguir, aunque lentamente, el jueves, se creyó procurase algun alivio. La fatiga y ardor del pecho volvieron despues a interrumpirla y habiendo empezado a poco tiempo a levantarsele el pecho, fué Dios servido llevarsele para sí el viernes, a las 8 de la mañana, dando un ejemplo de edificacion y de humildad cristiana a cuantos nos hallábamos presentes.

Me ha parecido comunicar a V. Exa esta novedad, aunque despacho en derechura con ella al sr marqués de Rubi, para que disponga el animo del sr conde de Fuentes ; es cuanto ocurre decir a V. Exca, a quien reitero mi obsequiosa obediènciа.

Ntro Sr...

A cette minute est jointe la note suivante :

[*Au dos :*] Al marqués de Grimaldi. Le aviso con el criado del conde de Fuentes la muerte del marqués de Mora.

Mora expira donc le jeudi, à huit heures du matin, après avoir été administré la veille au soir. Il était descendu au grand hôtel Richelieu, situé sur les fossés de l'Intendance, ancienne demeure de la famille parlementaire de Pichon, loué depuis le 1er janvier 1760 à Paul Lanes, traiteur [1]. Informé le premier de sa mort, le consul, D. Raimundo de Onis, qui habitait dans le voisinage, rue Sainte-Catherine, paroisse Saint-Mexent, se rendit aussitôt à l'hôtel pour apposer les scellés sur les effets et les papiers du défunt. Mais la nouvelle de la maladie et du décès d'un personnage tel que le marquis de Mora, que l'on croyait — à tort — être un grand d'Espagne, s'était répandue en ville. Sur requête du conseiller au présidial Rambault, « faisant les fonctions de procureur du Roi, attendu son absence et celle des avocats du Roi », Jacques Verdery, « conseiller du Roi, magistrat présidial en Guienne en l'absence de M. le lieutenant général », se transporta, dès les neuf heures du matin, à l'hôtel Richelieu, accompagné de son greffier Jean Courouneau, de son collègue Rambault et de l'huissier Valance, pour constater le décès et apposer les scellés. Ils s'y heurtèrent au consul, qui avait commencé à apposer les siens et un conflit d'attributions éclata devant le cadavre.

1. Voir sur l'hôtel Richelieu, qui a fait place en 1900 aux magasins de la Belle Jardinière, la notice et les documents publiés par Pierre Meller dans les *Archives historiques de la Gironde*, t. XXXV, p. 276-313.

Digitized by Google

Le consul, pour légitimer son intervention, invoqua l'article 8 d'une convention signée le 13 mars 1769 entre la France et l'Espagne et qui disait : « Les successions des Français passagers en Espagne et des Espagnols passagers en France, décédés avec testament ou *ab intestat*, seront liquidées par les consuls ou vice-consuls respectifs, aux termes prévus par les articles 33 et 34 du traité d'Utrecht et le produit entier sera remis aux héritiers, présents ou absents, sans qu'aucun tribunal puisse s'y immiscer. Cependant, si, pour vérifier ou sauver quelques intérêts que quelques particuliers de l'endroit pourraient répéter sur ladite succession, la présence de la justice était nécessaire, ce serait à la juridiction militaire à intervenir, et cela de commun accord avec le consul ou vice-consul et pas autrement, lesquels unanimement pourront former l'inventaire et y apporter les attentions et précautions nécessaires, pour éviter toute soustraction quelconque, de même que pour garder lesdits effets en lieu de sûreté, à la satisfaction du consul, selon ledit article 34. En outre, les consuls ou vice-consuls auront la faculté d'enquérir et faire la recherche nécessaire pour vérifier s'il se trouve dans ladite succession quelques fonds ou effets qui puissent appartenir aux souverains respectifs. »

Le texte paraissait clair et le droit du consul évident. Le conseiller Verdery refusa de le reconnaître, alléguant que la convention du 13 mars 1769 n'avait pas été enregistrée par le Parlement de Bordeaux. Le consul répondit qu'elle l'avait été par l'Amirauté de Guienne[1]. Mais, pour « prévenir des discussions d'éclat », il crut plus prudent de ne pas insister et céda la place aux deux officiers du présidial qui commencèrent aussitôt leur opération[2].

Le traiteur Lanes les introduisit dans un appartement du premier étage de l'hôtel, prenant jour sur les fossés de l'Intendance, où il leur montra le cadavre du défunt « gissant ». Là se trouvaient les gens du marquis de Mora : son secrétaire, Joseph Naredo, son chirurgien, Diego Garrido[3] et ses deux valets de chambre, Ramon da Mesa et Antonio Flor. Ils leur firent prêter serment. Le chirurgien n'entendant pas le français, on alla chercher Destouesse, « interprète ordinaire de la langue espagnole, demeurant rue Sainte-Catherine », qui servit d'intermédiaire. Tous jurèrent à Dieu n'avoir ni soustrait, ni « latité » aucuns « effets, or, argent, titres, papiers ou autres documents appartenant au défunt ». Le valet de chambre da Mesa remit au greffier huit clés dont il était nanti. Là-dessus se présenta le sieur Dominique Cabarrus jeune, « négociant à Bordeaux, demeurant rue Neuve,

1. L'enregistrement est du 7 août 1769 (Arch. dép. de la Gironde, Amirauté de Guienne, 1 B, 13, f°s 3 v°, 7 r°).

2. Ce conflit est connu par la requête du consul au grand-sénéchal de Guienne, citée plus loin.

3. Le marquis de Ségur ne parle pas de Joseph Naredo et appelle le médecin Navarro (*op. cit.*, p. 435).

Digitized by Google

paroisse Saint Michel », qui dit qu'il était correspondant du défunt en cette ville, et fit observer « qu'il était convenable de charger quelqu'un de somme suffisante pour fournir soit aux frais funéraires du défunt, soit à d'autres dépenses urgentes, même pour dépêcher un courrier afin de porter la nouvelle de la mort dudit sieur marquis de Mora à sa famille ».

Les magistrats firent alors ouvrir une cassette de bois ferrée et couverte de peau, qui contenait de l'or, de l'argent, des bijoux et des papiers. On fit l'inventaire du numéraire enfermé dans la cassette. Il s'y trouvait : « un sac, contenant en argent neuf cents soixante livres; un rouleau de papier contenant soixante huit louis d'or de vingt quatre livres, formant 1.632 livres; un autre rouleau contenant quarante un louis d'or de quarante huit livres, formant 1.968 livres; une bourse de soye contenant sept louis d'or de quarante huit livres, et seize de vingt quatre livres, formant 720 livres; dans une bourse de peau, quarante six quadruples monnoye d'Espagne, valant soixante seize livres pièce, formant 3.496 livres; dans une autre bourse de peau, quarante six autres quadruples, même valeur, cy 3.496 livres », au total 12.272 livres. Cette somme fut remise à Cabarrus, qui s'en chargea et promit d'en rendre compte.

La cassette refermée à clé fut portée, ainsi que tous les effets indiqués par le valet de chambre pour appartenir au défunt, dans une chambre du second étage. Le tout fut mis dans une armoire « à deux portes, bois de sapin », qui fut fermée à clé : sur la serrure on apposa les scellés au cachet de la sénéchaussée. On fit de même pour une malle que l'on remplit des habits du défunt et d'autres effets et sur un portemanteau, que l'on garnit avec le surplus des effets et sur lequel on ficela deux matelas, ceux sur lesquels Mora était étendu pendant son voyage. On procéda enfin à l'inventaire de tout ce qui restait, savoir : « un lit de voyage pliant; une comode couverte de marroquin avec son bassin de cuivre rouge; une paire de bottes fortes et une scelle. Plus, dans la remise de l'hôtel, une berline sur quatre roues, couverte de toille cirée, l'intérieur de laquelle berline est garnie de velours d'Utreck jaune et de deux coussins même étoffe. » Les magistrats se retirèrent, après avoir confié la garde des scellés et « effets laissés en évidence » à l'huissier Valance et à son assistant Bernard Delage[1].

Le valet de chambre Antonio Flor n'avait pas été présent à toute l'opération. Il était parti d'urgence, en courrier, pour porter à Madrid la nouvelle de la mort de Mora à son père, le comte de Fuentes, et au marquis de Grimaldi. Le consul en informa aussi le secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Paris, Magallon, en le chargeant de

1. Arch. dép. de la Gironde, B, Sénéchal de Guienne, verbaux non classés, liasse 1772-1780, original. — Une copie se trouve aux archives du consulat d'Espagne.

Digitized by Google

prévenir l'ambassadeur, qui n'était autre que le beau-père de Mora, le comte d'Aranda. Celui-ci lui accusa réception le 3 juin, de « la fatal noticia de la muerte » de son gendre et « de las disposiciones que de palabra le habia recomendado. y del exacto cumplimiento que daria a todas ellas ». Quant à Magallon, qui avait été le joyeux compagnon de Mora lors de son premier séjour à Paris, d'octobre 1764 à janvier 1767, il remercia le consul, le 10 juin, par la lettre suivante :

Doy a Vm. muchas gracias por el cuidado que se ha servido tener de avisarme tambien la muerte del pobre marqués de Mora i esta desgracia me ha sido extremamente sensible por la intima amistad que teniamos y porque realmente es una gran perdida para su Familia y para el Estado, pues si hubiera recobrado la salud, hubiera podido serle utilisimo. Su pobre padre es el que causa ahora la mayor pena.

Le 4, le consul écrivait à Aranda pour lui annoncer qu'on avait dit la messe de huitaine accoutumée :

Tengo concluidas las ceremonias de Iglesia, esto es el oficio acostumbrado en la octava, con la dignidad que corresponde.

On a vu, par l'acte de décès, que Mora fut inhumé dans l'église de Notre-Dame de Puy-Paulin. Le consul se préoccupait de faire mettre une épitaphe sur la pierre tumulaire. Il écrivait, le 11 juin, à Aranda :

No ignorando cuanto es sensible al corazon de V. E. todo aquello que tiene relacion al consabido fatal suceso, tampoco me atrevo a hablarle de él, sino con temor y pena. Pero la indispensable circunstancia de haber de recurrir a V. E. por los nombres que no he encontrado de la Exma Sra, su difunta hija, que han de escribirse en una lapida en que pense desde luego y es de la aprobacion del Sr Conde de Fuentes, no he podido evitar el molestar de nuevo a V. E. sobre este asunto.

Il est permis de supposer que c'est à la suite de cette demande, qui eut pour effet de fixer le texte de l'épitaphe, que fut modifié, comme on l'a vu plus haut, celui de l'acte de décès.

Les 12.272 livres remises à Cabarrus lui avaient permis de faire faire au défunt des obsèques « pompeuses ». Le comte de Fuentes voulut que le clergé de Puy-Paulin célébrât mille messes pour le repos de son âme. C'est ce qu'apprend la lettre suivante du consul à Aranda, en date du 18 juin :

Entre otras cosas, se ha servido mandarme S. E. que extendiese el sufragio de las misas hasta el número de mil, con la limosna correspondiente; y aunque la cantidad cuantiosa de la cera ha dejado bastante utilidad al clero y seminarios pobres de Burdeos que asistieron, con todo ha parecido a dicho Sr. Conde el que se hiciese alguna expression al Cura.

Le valet de chambre Antonio Flor, expédié le 27 mai à Madrid, avait porté au comte de Fuentes, avec la nouvelle de la mort de son

Digitized by Google

fils, la protestation du consul contre la démarche du présidial. Fuentes lui adressa, par retour du courrier, un pouvoir en forme, daté de Madrid, 1er juin, qui l'autorisait à prendre possession des effets de Mora, faire lever les scellés et poursuivre l'affaire à toutes fins utiles. Ce pouvoir, accompagné d'une traduction française visée par Philippe de Samaniego, secrétaire « chargé du bureau de l'interprétation des langues[1] », avait été légalisé à Aranjuez, le 2 juin, par l'ambassadeur de France, marquis d'Ossun.

Le même jour, le marquis de Grimaldi expédia ce pouvoir au consul de Bordeaux, par la lettre suivante :

En este instante recibo con un postillon el poder adjunto que me remite desde Madrid el Sr. Conde de Fuentes y lo dirijo a Vm. desde luego por no perder la ocasion de este ordinario.

Con este motivo diré a Vm. que recibi su carta del 25, la otra del 27, que trajo el criado del difunto Marqués de Mora; habiendo parecido muy acertado quanto Vm. dispuso de resultas de la llegada del mismo Marqués y de haberse agravado en esa ciudad. Dios guarde a Vm. mas ac°d°.

Aranjuez, 2 de junio de 1774.

El Marqués de Grimaldi.

Sr D. Raymundo de Onis.

[*Au dos :*] El Marqués de Grimaldi. Me envia el poder y carta del Conde de Fuentes pr liquidar la testamentaria del Marqués de Mora.

En possession de cette pièce, D. Raimundo de Onis adressa au grand-sénéchal de Guienne une requête où il exposait le conflit qu'il avait eu à l'hôtel Richelieu avec les officiers du présidial, protestait contre l'apposition des scellés, comme contraire à l'article 13 de la convention du 13 mars 1769 et au traité d'Utrecht, « l'une des principales lois du droit des gens entre les nations de l'Europe », et déclarait qu'il adressait une copie de sa protestation à la cour d'Espagne et au comte d'Aranda, ambassadeur en France de Sa Majesté Catholique. Cette requête fut signifiée le 4 juin aux officiers du sénéchal présidial.

A l'envoi du document communiqué par le consul, Aranda fit la réponse suivante :

Señor mio. He recibido ultimamente dos cartas de Vm , ambas relativas a los sellos puestos por esa Justicia en los efectos de mi yerno el difunto Marqués de Mora y dirigidas a probar que toca a Vm. solo, y no a ella, esta diligencia. En la segunda de 4 de este mes me remite Vm. copia de la protesta que ha formado de acuerdo con Mr Delarose, para estar en regla.

1. Sur Philippe de Samaniego, archidiacre de Pampelune, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, conseiller du roi et secrétaire général, interprète des langues étrangères, et sur ses rapports avec l'Inquisition, cf. Llorente, *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, trad. Pellier, Paris, 1817, t. II, p. 549-550 et 546.

Digitized by Google

Aunque esta bien que hiciese Vm. esta protesta, no puedo dejar de decir que el pretender Vm. ser unico en semejantes casos, sin intervencion de la Justicia, se opone a lo que proviene el art° 8 de la Convencion de 1769. Lea Vm con atencion el segundo periodo de el, que empieza : *Sin embargo, para verificar... podra... la justicia ordinaria proceder con intervencion del Consul*, etc., y hallara Vm., despues de haberla bien examinado, que su verdadero sentido es el que la justicia ha de concurrir siempre con el Consul, el qual no se encuentra en la traduccion que Vm. hace de este mismo periodo : *Cependant, si pour verifier... la présence de la justice étoit nécessaire, ce seroit à la Jurisdiction militaire*, etc., cuya explicacion trunca enteramente la letra y el espiritu del articulo.

Resulta, pues, de este examen que Vm. debia reducirse a pedir sencillamente que no se procediese a nada sin su intervencion y consentimiento, que es lo mismo que respondi a Mr Delarose antes que me llegasen las cartas de Vm,, a q^n deseo g^e Dios m^s a^s. Paris, 10 de junio de 1774.

Blm de Vm. su
seg^r serv^or
EL CONDE DE ARANDA.

Sr D^n Raymundo de Onis.

La lettre de l'ambassadeur était significative. Elle mettait les choses au point. Le consul avait allégué incomplètement le texte de la convention de 1769. Il ne lui donnait nullement le droit qu'il revendiquait. Dès lors, il n'était plus admis à demander la levée des scellés apposés par le présidial que comme fondé de pouvoir du comte de Fuentes, héritier naturel de Mora. C'est dans ces conditions que le président présidial, lieutenant général en la sénéchaussée de Guienne, Joseph-Sébastien de Laroze accomplit cette formalité.

Le 10 juin, à onze heures du matin, accompagné du sieur Lafargue, avocat du roi, faisant fonctions de procureur, et du greffier Jean Courouneau, il se rendit en personne à l'hôtel Richelieu, où il trouva le consul et Cabarrus, ainsi que l'huissier Valance, gardien des scellés. Il procéda à la levée des scellés et fit remettre à de Onis les clés, au nombre de neuf[1]. Puis Cabarrus rendit compte des 12.272 livres dont il avait été chargé et dont quittance judiciaire lui fut octroyée. Le lieutenant général fit parapher par le consul et le procureur Lafargue le pouvoir du comte de Fuentes, pour être annexé au procès-verbal de levée. Enfin il décida que l'huissier Valance recevrait 75 livres pour avoir gardé les scellés pendant quinze jours, son assistant 22 livres 10 sols et l'interprète Destouesse 6 livres pour le concours qu'il avait prêté le 27 mai[2].

Le 14 juin, le consul adressa une requête au lieutenant général

1. Le procès-verbal du 27 mai n'en avait mentionné que huit.
2. Le verbal de levée des scellés, la requête du consul et le pouvoir du comte de Fuentes se trouvent dans la liasse du présidial citée plus haut.

Digitized by Google

pour être autorisé à vendre les effets du marquis de Mora. Le dernier document fourni par les archives du consulat est une lettre que de Onis écrivit au comte d'Aranda le 16 juillet :

Burdeos, 16 de julio 1774.

En su debido tiempo y en el preciso en que me hallaba incomodado a mi vista, tuve el honor de escribir a V. E. la adjunta carta relativa a la sucesion del s' marqués de Mora : y habiendose equivocado en sobreescrito, la ha hecho correr de Paris a España, dedonde me la devuelve el s' conde de Fuentes.

J'ignore ce que contenait cette lettre, qui, par suite d'une erreur d'adresse, parvint avec un fort retard au comte d'Aranda Elle nous eût sans doute appris la destinée dernière des effets, bijoux et papiers de Mora.

On sait quel fut le désespoir de Julie en apprenant la mort de l'homme qui l'aimait et qu'elle aimait encore, en dépit de la fatale soirée du 10 février. Elle voulut se suicider, elle devint comme folle, elle ne se consola un peu qu'en infligeant à Guibert le plus désobligeant parallèle entre le défunt et lui. Guibert accepta, d'ailleurs, cette situation bizarre. En octobre, il partait pour Libourne, où la légion corse, dont il était colonel, venait d'être envoyée pour tenir garnison à la place du régiment de Dauphin-Dragons. De Libourne il vint à Bordeaux. Il y était attiré par sa tante, Mme de Lagraulet, dont le mari était commandant du Château-Trompette. Mais il y était aussi contraint par Julie, qui exigea qu'il fît une enquête, interrogeât le consul, recueillît de minutieux détails sur les derniers moments de Mora. Et il rendit compte en ces termes, le 8 octobre : « Pourquoi aggraver vos maux en vous imaginant que vous avez pu contribuer à sa mort? Il la portait dans son sein depuis deux ans, et y avait échappé deux fois en Espagne; il était parti mourant. Le consul à Bordeaux m'a dit que le médecin avait prononcé que partout il serait mort de même[1]. » C'était le bon sens même; mais la douleur de Julie n'avait rien à voir avec le bon sens.

L'église Notre-Dame de Puy-Paulin a été démolie sous la Révolution. Qu'est devenue la pierre tombale du marquis de Mora? Il est peu probable que ses restes aient été exhumés. Ils doivent reposer dans le sous-sol de la place Puy-Paulin, ouverte alors sur l'emplacement de l'église.

PAUL COURTEAULT.

1. Archives du comte de Villeneuve-Guibert. Cité par le marquis de Ségur, *op. cit.*, p. 439, n. 1.

Digitized by Google

HENRI MÉRIMÉE

Henri Mérimée nous a quittés pour toujours dans l'après-midi du dimanche 24 octobre 1926. Cette mort prématurée a tranché dans sa pleine vigueur une destinée qui promettait d'être des plus brillantes.

Henri-Ernest-Gustave Mérimée était né à Toulouse le 14 janvier 1878; son père était alors professeur au Lycée de cette ville. Dans ce lycée, l'enfant fit de solides études qu'il alla compléter à Louis-le-Grand : en 1899, il entrait à l'École Normale Supérieure. Agrégé des lettres en 1902, il se tourna vers cette Espagne que son père, depuis plus de quinze années déjà, s'appliquait à faire connaître et aimer des Français. Une bourse de voyage, en 1902-1903, lui permet un séjour d'études dans la Péninsule. Au retour, il occupe la chaire de Première au lycée de Rodez, en 1903-1904, puis celle du lycée de Montauban, l'année suivante. En 1905-1906, il retourne en Espagne, avec une nouvelle bourse de voyage. Le 1er novembre 1906, il est nommé chargé de cours d'espagnol et maître de conférences de latin à la Faculté des Lettres de Montpellier.

De ce moment-là date le début de nos relations, que rien, dans la suite, ne devait interrompre. J'étais boursier d'agrégation, et son premier étudiant « officiel ». Au cours de cette année d'études, l'homme et le professeur me devinrent également chers. Le premier nous accueillait à son foyer que le petit Paul animait de sa jeune grâce; le second s'imposait à nous par sa probité professionnelle et la haute valeur de son enseignement. Rien, dans ses cours, n'était livré au hasard; tout était préparé, et le maître était pour ses étudiants un vivant exemple d'exactitude, de méthode, de labeur. Les indolents craignaient ses saillies; les autres espéraient tout de sa bonté active, qui s'employait à faciliter aux moins fortunés la continuation de leurs études ou l'accès de la carrière. L'étudiant qui avait conquis ses grades et que ses fonctions appelaient dans le ressort académique, se sentait encore rattaché par mille liens très forts à la Faculté qu'il venait de quitter. C'est du côté de Montpellier qu'il faut chercher les témoignages les plus vivaces de l'action d'Henri Mérimée, qui y séjourna pendant huit années.

Le 1er novembre 1908, il était nommé maître de conférences de langue et littérature espagnoles. Le 11 décembre 1913, il conquérait

Digitized by Google

en Sorbonne le grade de docteur ès lettres avec deux thèses fort remarquées, qui établirent des deux côtés des Pyrénées sa réputation d'hispaniste. Peu de mois après, le 15 juillet 1914, il était nommé chargé de cours à la Faculté des Lettres de Toulouse, dans la chaire que son père abandonnait pour se consacrer exclusivement à l'Institut Français d'Espagne. Mais la guerre empêcha l'installation du nouveau chargé de cours.

Henri Mérimée, malgré son apparence robuste, était d'une santé délicate. Il était libéré de toute obligation militaire, mais tint à honneur de servir au mieux son pays. Officier d'intendance, il séjourna dans la zone des armées jusqu'en 1917, puis, fut chargé de diverses missions en Espagne.

La guerre terminée, il prit possession de son poste à Toulouse, où il fut titularisé en 1919. Il n'y enseigna que pendant l'année scolaire 1919-1920. C'est que, pendant la guerre, l'Institut Français de Madrid avait pris un essor remarquable ; il s'était révélé comme un organe merveilleux de propagande intellectuelle. Jusque-là, Ernest Mérimée avait mené de front son enseignement à Toulouse et la direction intermittente de l'Institut ; mais le nombre des étudiants s'accroissait sans cesse et Madrid réclamait une présence assidue, une direction permanente. Une maîtrise de conférences fut créée pour les besoins de l'enseignement toulousain. Rendu libre, Henri Mérimée devint l'adjoint de son père à l'Institut Français. L'œuvre se développa rapidement sous leur double et active impulsion, et grâce à l'appui efficace d'un recteur qui en comprenait toute la portée : M. Cavalier, devenu depuis Directeur de notre Enseignement supérieur. Le père et le fils collaborèrent ainsi pendant plusieurs années, celui-ci bénéficiant de l'expérience et de la sagacité de celui-là, et lui apportant en échange l'appoint de sa jeune énergie. Aussi, lorsque, en janvier 1924, Ernest Mérimée mourut sur cette terre d'Espagne qu'il avait tant chérie, Henri Mérimée fut son successeur tout désigné.

L'œuvre était en de bonnes mains et ne cessa pas de prospérer. La récompense de tant d'efforts ne se fit pas attendre. Au début de l'année 1926, la croix de la Légion d'honneur disait en quelle haute estime Henri Mérimée était tenu dans les milieux officiels français. Cette distinction fut, à l'Institut français, l'occasion d'une émouvante manifestation de sympathie. Les milieux officiels espagnols ne tardèrent pas à s'associer à cette consécration de ses mérites : lors de la saison des grandes conférences, peu après Pâques, S. M. Alphonse XIII, une partie de la Cour, des Ministres se rendirent à l'Institut pour y entendre la parole française. Henri Mérimée était là, aux côtés de notre ambassadeur, pour leur faire les honneurs de la Maison. Mais il n'était là que par la vertu d'un effort surhumain : malade depuis quelques semaines, il avait refusé d'entendre des conseils de pru-

Digitized by Google

dence, et il était venu là où il pensait que le devoir lui marquait sa place.

Et un jour, à Toulouse, nous apprenions que son état s'aggravait; puis, que son retour à la maison paternelle était proche. On parlait d'opérations à tenter. Nous eûmes tous l'impression que le mal était sérieux. Les médecins se consultèrent, le transport dans une clinique fut décidé; on essaya de la radiothérapie. Un soir de juin, j'allai féliciter le malade du succès remporté par son fils aîné à la licence ès lettres : je trouvai Henri Mérimée plein d'espoir, comme si un horrible danger était écarté. Puis vinrent des semaines d'accablantes chaleurs ; je le revis, un peu mieux portant, dans ce jardin de la rue des Châlets où lui même et son père ont reçu tant de générations d'étudiants. Mais lorsque octobre nous ramena définitivement à Toulouse, des complications s'étaient produites et nous sentîmes tous qu'il fallait renoncer à l'espoir. Je suis de ceux qui pensent qu'Henri Mérimée se rendait un compte exact de son état, et je ne l'en admire que plus d'avoir, par un effort dont l'énergie ne s'est pas démentie un seul instant, imposé à tous la foi en sa vitalité. Un moment vint où ni son héroïsme, ni sa stoïque résignation, ni les soins admirables de sa famille ne suffirent à maintenir dans ce corps douloureux la vie qui l'abandonnait chaque jour d'avantage. Cette atroce agonie, longue de sept mois, prit fin le dimanche 24 octobre.

Le même cortège qui, moins de trois ans auparavant, s'était formé pour accompagner la dépouille mortelle du père, se reforma le 27 octobre pour accompagner celle du fils. Cette fois encore, M. le Consul Gullón marchait en tête et représentait le Roi d'Espagne; M. le recteur Dumas était venu de Toulouse et M. le doyen Vianey de Montpellier; et toutes les notabilités toulousaines étaient présentes, pour un suprême hommage. Au cimetière, M. le Consul d'Espagne prit le premier la parole, pour saluer l'ami personnel dont l'amitié l'honorait et l'ami de sa Nation, « l'hispanophile illustre, savant et érudit, qui, suivant la tradition de son vénéré et inoubliable père..., ouvrit les portes de la belle littérature espagnole à une pléiade de jeunes Français ». M. le doyen Durrbach parla, avec une poignante émotion, de l'homme et du professeur, du « maître dévoué tout entier à ses devoirs professionnels, — et cela était bien dans la tradition des Mérimée, — attentif non seulement à sa tâche de professeur, mais, en dehors de ses heures de cours, à la personne de ses étudiants, à leur situation matérielle, à leur avenir... ». M. le professeur Picavet évoqua l'ami très cher, tel qu'il l'avait connu à Paris, à Toulouse, à Madrid : « Aimable, distingué, cordial à l'extérieur, diplomate à ses heures, Henri Mérimée, si apte à la vie mondaine et sociale, révélait à ses amis un autre aspect de sa nature si riche et si souple. Il avait une jeunesse de cœur et de caractère extraordinaire. Il était gai,

Digitized by Google

vivant, caustique sans âpreté. Brillant causeur, il pratiquait à merveille une ironie animée d'intelligence et tempérée de bienveillance ». M. Guinard, professeur de l'Institut de Madrid, fit revivre le directeur également aimé de ses collaborateurs français et de ses élèves espagnols : « Il nous semblait former autour de lui comme une seconde famille, et lui-même nous encourageait à le croire en nous accueillant à ce foyer si uni, en s'y détendant avec nous avec toute sa jeunesse d'esprit, sa cordialité, sa verve... Cette affection, nos élèves espagnols la partageaient avec nous et, comme nous, la lui rendaient. Ils trouvaient en lui un homme qui savait les comprendre, qui aimait leur langue et leur terre, et eux-mêmes avec autant de désintéressement que de force ». Enfin, M. le recteur Dresch parla au nom des institutions françaises d'Espagne, de l'Université et de l'Académie de Toulouse : « Ernest et Henri Mérimée ont apporté là-bas la bonne parole; ils ont fait connaître l'Espagne à la France, la France à l'Espagne. L'action civilisatrice a été accomplie par eux. Les deux nations ne l'oublieront pas. Le nom seul des Mérimée est maintenant un lien qui les unit ».

On a bien fait de louer surtout dans Henri Mérimée le directeur de l'Institut Français en Espagne. Il a déployé là de fort brillantes qualités, que je pus apprécier lorsque je collaborai avec lui aux cours de vacances de Burgos, et qui auraient fait de lui un de nos meilleurs administrateurs, le jour où il aurait voulu orienter sa carrière vers ces fonctions. Mais bien avant son séjour à Madrid, et pendant son séjour même, il avait donné sa mesure dans le domaine de l'érudition et de la critique littéraire. Il avait publié de nombreux articles dans diverses revues : *Revue des langues Romanes*, *Revue Universitaire*, *Revue de Littérature comparée*, *Revue de l'Enseignement des langues vivantes*, *Revista de Filología Española*, sans oublier le *Bulletin Hispanique*.

En 1907, il donnait une édition critique, avec une introduction, des notes et un appendice, de *El Prado de Valencia*, de Gaspar Mercader (1 vol. in-8°, de CX-238 pages, formant le t. XI de la Bibliothèque Méridionale, 1re série);

En 1909, c'était le tour de Guillén de Castro, dont la comédie inédite *El Ayo de su Hijo* était publiée dans le *Bulletin Hispanique*, d'après un manuscrit retrouvé à Tolède, avec une introduction, des notes critiques et un appendice;

En 1910, il traduisait en français, pour Armand Colin, le beau livre de R. Menéndez Pidal intitulé *L'Epopée castillane à travers la littérature espagnole* et précédé d'une préface d'Ernest Mérimée (1 vol. de XXVI-306 pages);

En 1913 voyaient le jour les deux thèses de doctorat : *L'Art dramatique à Valencia* (1 vol. de 727 pages, de la Bibliothèque Méridionale,

Digitized by Google

2e série, t. XII) et *Spectacles et Comédiens à Valencia (1580-1630)* (1 vol. de 264 pages, librairies Privat et Picard);

Après la guerre, en 1925, dans la collection des cent chefs-d'œuvre étrangers, la « Renaissance du livre » a donné le t. Ier d'un *Théâtre espagnol* qui devait contenir en trois volumes une histoire du théâtre en Espagne et la traduction française de quelques œuvres dramatiques choisies.

Une mort imprévue et impitoyable a fauché en pleine floraison tous les espoirs fondés sur une intelligence et une activité qui s'exerçaient avec un égal succès dans des matières si diverses. La destinée d'Henri Mérimée, si tragiquement brisée, ne lui a pas permis de développer toutes les possibilités qui étaient en lui. A sa veuve, compagne admirable des bons et des mauvais jours, à ses deux fils, sur qui sa pensée se reposait avec amour, à ses collaborateurs, à ses amis, à ses disciples, il ne reste pas d'autre consolation que de le pleurer et de maintenir vivante sa mémoire.

G. BOUSSAGOL.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Introducció a la Paleografia musical Gregoriana per **Dom Gregori Mª Sunyol**, O. S. B., Monjo de Montserrat. Abadia de Montserrat, MCMXXV. 410 pages in-8°.

Illustrée d'une centaine de fac-similés, d'une carte et de quatre tableaux, munie d'un appendice bibliographique et d'un résumé, avec spécimens, de paléographie littéraire latine, cette superbe publication, minutieusement préparée et exécutée, s'appuie elle-même sur de nombreux travaux et constitue un exposé théorique en même temps qu'un manuel pratique. L'origine des neumes latins, leur évolution, leur diffusion; les notations rythmiques de Saint-Gall, Metz, Chartres et Nonantola; puis les notations italiennes, françaises, anglo-saxonnes, allemandes, wisigothiques, espagnoles, catalanes, gothiques; les notations particulières à certains ordres; les notations alphabétiques; l'état actuel de la paléographie grégorienne (travaux de Solesmes); enfin interprétation des neumes : tel est le plan suivi. On pourra regretter qu'un pareil ouvrage soit écrit en catalan, ce qui évidemment en gênera la diffusion; mais l'auteur avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas recourir à une autre langue et préférer la sienne.

Je me demande s'il convient de laisser tout à fait de côté l'influence hébraïque, et s'il n'y aurait pas, en tout cas, des comparaisons intéressantes à faire.

Il eût été bon de dire, p. 366, que l'usage au XVIe siècle, au moins en Castille, était d'appeler *gótica* l'écriture qu'on appelle aujourd'hui *visigoda* : voir *Revue critique*, 15 août 1924, p. 335.

Le P. Sunyol est le directeur des *Analecta Monserratensia*, où j'ai eu l'occasion de relever deux contributions dues à sa compétence toute spéciale (*Bull. hisp.*, 1921, p. 167 et 171). Saluons en lui et en ses collaborateurs des savants et des maîtres.

G. CIROT.

Cartulario de San Pedro de Arlanza, antiguo monasterio benedictino, por D. **Luciano Serrano**, O. S. B., abad de Silos (Centro de Estudios históricos), Madrid, 1925, XVI-299 pages in-8°, 15 ptas.

Pour le tome IV des *Fuentes para la historia de Castilla*, dont il avait fourni déjà les trois premiers (*Colección diplomática de San Sal-*

Digitized by Google

vador de El Moral, *Cartulario del Infantado de Covarrubias*, *Becerro Gótico de Cardeña*), le P. Serrano avait annoncé ce *Cartulario de San Pedro de Arlanza*, mais « precedido de un estudio sobre Castilla y Fernán González en el siglo x ». Voici le cartulaire, mais l'étude et les appendices viendront sans doute plus tard. Nul n'est mieux placé, préparé, outillé, pour débrouiller cette question difficile de Fernán González tout au moins dans son aspect historique. Il est prématuré de s'attaquer à la légende tant que la documentation historique n'est pas sûre. C'est ainsi que l'époque du mariage du comte avec Doña Sancha est essentielle à déterminer pour avoir la clef de l'énigme posée par moi (*Bull. hisp.*, 1921. p. 269). Or le P. Serrano, qui, parmi les documents qu'il a publiés sur Cardeña, avait déjà fourni des données intéressantes, mais non encore décisives sur le comte lui-même, en a réuni ici de plus nombreuses et de plus importantes :

I (968) Ego Fernando Gundisalviz comite et uxor mea Urracha.
II (912) Ego Fredinando Gunsalviz cum conjuge Sancia.
V... (923) comite Fredinando Gundisalviz in Lara[1].
VIII (930) Ego Fredinando Gundesalviz coniux Sancia.
X (931) Ego Munia-dona et filius meas Fernandus Gundisalvi.
XI (931) Fredinando Gundisalviz et Mamaduenna.
XV (937) Ego Fredinando Gundisalviz comite in Castella et uxor mea Sancia.
XVI (942) Ego Fredinandus comite et uxor mea Sancia, una cum filiabus nostris; Ego... Fredinandus comite una pariter cum uxore et filiis atque filiabus.

Parmi les privilèges d'Alphonse VIII et de Ferdinand III j'en retrouve trois (CXVII, 1169; CXLII, 1214; CL, 1233) que j'avais copiés jadis à l'Archivo histórico nacional, avec un certain nombre d'autres concernant d'autres monastères, pour illustrer la *Chronique des Rois de Castille* : la publication s'en trouvait retardée par le désir que j'avais de la faire plus complète. J'aurais de toute façon cédé bien volontiers la priorité au savant abbé de Silos. Au n° CXVII, je relève :

Facta carta in Zorita, tunc temporis quando comez Munio et comes Pontius a captivitate fuerunt liberati.

Il s'agit des comtes D. Nuño de Lara et Ponce de Minerva (cf. Mondéjar, *Memorias históricas*, p. 48), faits prisonniers en trahison par Lope de Arenas, défenseur de Zurita, et délivrés grâce au traître Dominguillo, d'après certaines versions de la Chronique générale (*Bull. hisp.*, 1917, p. 101).

Le n° CXVIII, daté du 12 déc. 1170, confirme par ces mots « una cum uxore mea Alienord regina » l'indication de Robert de Torigny

1. Le Fernán González du n° II est évidemment le même que celui des n°s V, X, XI, puisque de part et d'autre on y voit figurer la comtesse Mamaduena.

Digitized by Google

sur l'époque du mariage de cette princesse avec Alphonse VIII (cf. *Bull. hisp.*, 1922, p. 298) et par suite la thèse que j'ai soutenue, à savoir que ce chroniqueur, qui place la naissance d'Alienor en 1161 (soit 1160), mérite tout crédit à ce sujet.

Le n° CXXIV (19 déc. 1178) montre bien comment étaient comptées les années quand on partait d'un événement important qui servait de point de repère (cf. *Bull. hisp.*, 1922, p 305).

Facta carta apud Toletum era MCCXVI anno secundo quo Aldefonsus rex prefatus serenissimus Concam cepit, XIIII Kalendas Januarii.

Cuenca fut prise en octobre 1177 (*Annales Toled.* I).

Le libellé du n° CXXV, pour la date (1189), déjà connue du reste, coïncide curieusement avec celui du privilège de la nourrice de D. Blanca, publié dans le *Bull. hisp.* (1903, p. 6)[1] et avec ce que dit l'auteur de la *Chronique latine des rois de Castille*, § 11. L'auteur de cette Chronique était bien renseigné (peut-être même, pour cette époque, par les documents de chancelleries), et on peut le croire lorsqu'il affirme que Bérengère n'avait que huit ans en 1188; et j'ai eu raison malgré Mondéjar, Flórez et le P. Fita. Quant à Blanche, la future mère de saint Louis, elle serait née en 1189 ou 1190, si l'on s'en rapporte au document n° CXXVI, plutôt qu'à celui qu'invoque Flórez (*Reinas Cathól.*, t. I, p. 411) et qui porte le même quantième, 4 mars, mais l'année 1188. Notre document dit en effet :

Quarta die mensis Martii era MCCXXVIII, regnante rege Alfonso cum uxore sua Alienor... anno quo nata est Palentie infantissa Blanca de regina Alienor...

Cela raccourcirait d'autant la durée des services de la nourrice de Blanche : le 26 juin 1190 elle recevait sa récompense. G. CIROT.

Luis de León (*A Study of the Spanish Renaissance*), by **Aubrey F. G. Bell**. Oxford, At the Clarendon Press, 1925, 395 p. in-8°.

L'auteur de cette importante étude a déjà publié des monographies que nous avons signalées (*Bull. hisp.*, 1922, p. 393; 1926, p. 188 et 389), et où il a montré qu'il était bien documenté sur le XVIe siècle : c'est avec confiance que nous pouvons le suivre dans celle-ci, où, moins limité par le format, il a pu ne négliger aucun détail. Étude avant tout biographique (et certes, quand il s'agit de Luis de León, rien n'est de trop), mais avec trois chapitres préliminaires sur l'Espagne et la Renaissance, sur l'Espagne et la Réforme, enfin sur l'Université de Salamanque; plus quatre chapitres pour finir, dont un sur le carac-

1. C'est du reste le même notaire, magister Mica, qui les a rédigés tous les deux.

Digitized by Google

tère et les idées de Fray Luis, et trois où il est envisagé comme poète, comme prosateur, comme écrivain politique. Il y a donc là un bel ensemble, un livre en somme complet, sinon capable de faire oublier le *Luis de León* de M. Coster (*Rev. hisp.*, 1921), du moins utile même après lecture de celui-ci, grâce à une compétence indéniable et à une très riche documentation; je ne parle pas du petit volume de James Fitzmaurice-Kelly (cf *Bull. hisp.*, 1922, p. 174), qui ne peut être mis en comparaison sans injustice.

En appendice, l'auteur a donné la traduction en vers anglais de plusieurs des odes, une bibliographie[1] et un tableau chronologique général qui va de 1500 à 1600, qui est une excellente manière de remettre Luis de León dans son siècle et son milieu, et qui peut toujours être consulté avec profit. Rien n'éclaircit mieux l'histoire littéraire que les synchronismes.

Pour finir, une liste des auteurs et textes cités par Luis de León dans ses ouvrages.

Avec M. Bell on a vraiment l'impression qu'on n'a pas affaire à une improvisation. Aussi son livre peut-il être considéré comme l'aboutissement de toute la littérature relative au grand poète de Salamanque.

G. CIROT.

El Pensamiento de Cervantes, por **Américo Castro** (*Revista de Filología Española*, Anejo VI). Madrid, Hernando, 1925, 408 pages in-8°.

Ce travail a eu pour prélude deux articles publiés en 1916, dans la *Revista de Filología Española*, sur l'idée d'honneur aux XVIe et XVIIe siècles. L'auteur, qui avait réuni là de nombreuses et précieuses observations, semble avoir été sensible au silence de la critique : « lo que entonces dije no fué recogido ni comentado por nadie » (p. 362). Peut-être était-ce un peu neuf, un peu complexe aussi, pour provoquer tout de suite approbation sans réserve ou discussion sérieuse. Et puis, qui ne dit mot, consent.

Quoi qu'il en soit, voici un livre qu'on lira[2]. Je conseillerai même de le lire deux fois pour le comprendre une. M. Castro écrit dans une langue à la fois abstraite et imagée, où le concept s'exprime volontiers par une métaphore géométrique, ou mécanique, ou optique, ou astronomique. Il serait trop facile de relever des exemples. Mais si ce double caractère, surtout dans les premiers chapitres, donne à son exposé quelque chose d'assez sévère, il n'est que l'expression du

1. La note de Morel-Fatio sur *Les deux premières éditions des œuvres de Sainte-Thérèse* (*Bull. hisp.*, 1908, p. 87-94) aurait pu être citée.

2. Voir le c. r. de M. D. Alonso dans la *Revista de la Bibl. Arch. y Museo*, 1926, julio, p. 385.

Digitized by Google

sérieux avec lequel le sujet a été pensé et traité. Il me paraît vraiment impossible de remonter le ton, quant à la forme, et d'envisager la question de plus près.

Qu'a voulu M. Castro? Son intention profonde, nous la voyons indiquée, p. 189, dans une phrase incidente :

... aspiro a ver nuestro siglo XVI con algún orden y trabazón, a fin de explicar la trayectoria que han recorrido los temas capitales de Cervantes.

L'idée maîtresse du livre est plus explicitement exprimée dans une page qui est tout un programme :

Fernando de Rojas, Garcilaso o Cervantes son artistas ante todo, pero eran varones discretos y disertos que labraron su materia artística de cara a los afanes más vehementes de la época. Entre las historias de las literaturas modernas, la española es probablemente una de las más frívola y superficialmente tratadas. Hasta en manueles elementales puede leerse que la novela naturalista de los franceses guarda honda conexión con el giro positivista del siglo XIX y, sin embargo, no quieren los historiadores españoles ahondar en el siglo XVI, una de las épocas mas densas de la historia del mundo, para ver si nuestra literatura se ha estremecido al contacto de aquella formidable vibración espiritual; se contentan con explicar las llamadas bellas letras autónomamente, como mero juego de la sensibilidad y la fantasía, aislada de las otras zonas de la cultura por la « fermosa cobertura » del estilo. La literatura del siglo XVI, y Cervantes en grado muy subido, aparecen tocados por el pensamiento filosófico del Renacimiento... (p. 162)[1].

M. Castro ajoute en note :

Se dirá que ahí está la *Historia de las ideas estéticas* de Menéndez Pelayo; mas no obstante su enorme interés, se trata de un estudio de índole distinta del que echo de menos.

Nous ne nous rendions peut-être pas assez compte (et pas plus Menéndez Pelayo que Rodríguez Marín, ce qui nous excuse tous) de la valeur de l'œuvre de Cervantes. La forme, nous le savions, nous le sentions, était ce qu'il y a de mieux comme naturel et comme humour, comme clarté et comme esprit : une phrase à la fois chargée de sens, et légère et glissante; articulée et désinvolte; harmonieuse, noblement rythmée, et simple comme un air populaire; mais tout cela, c'est à côté du sujet de M. Castro, qui s'attaque aux questions de fond : I. La orientación literaria. — II. Análisis del sujeto y crítica de la realidad. — III. El error y la armonía como temas literarios. — IV. La naturaleza como principio divino e inmanente. — V. Otros temas. — VI. Ideas religiosas. — VII. La Moral. » Tels sont les titres

1. P. 206, il retrouve dans une réflexion de Morel-Fatio « el error metódico de interpretar la obra cervantina como una ecuación con la realidad que le cercaba, y no como una proyección de la manera de ver el mundo que poseía el autor ».

Digitized by Google

des sept chapitres, que résume une brève conclusion. — Les sous-titres ne sont pas moins impressionnants; voici ceux du premier chapitre : « Armonía y disonancia. Lo universal poético y lo particular histórico. Lo verosímil. Regulación literaria y racionalismo. » On ne reprochera pas à l'auteur d'avoir cherché à donner l'illusion d'un sujet facile.

Il ne l'est pas; et pas davantage ne l'est le projet qui consiste à nous faire perdre l'habitude de nous tailler chacun un Cervantes à notre mesure, par conséquent, un Cervantes qui ne nous dépasse nullement par la pensée, et chez qui au contraire nous pouvons noter plus d'une lacune, d'une infériorité, d'une faiblesse. Style admirable, génial, c'est accordé; pour le reste, il faut voir : telle est sans doute la disposition commune des lecteurs.

Peut-être y a-t-il là un peu une réaction générale contre tant de panégyriques excessifs, ou de thèses outrancières, qui tendaient à nous faire admirer dans l'auteur de Don Quijote le savant, le juriste, le navigateur, etc., ou nous découvrir, comme dit M. Castro,

el Cervantes anticlerical, republicano, místico, lleno de anagramas. La locura (p. 387).

Il y a eu abus de ce côté, assurément; toutefois cet abus (comme il arrive souvent) tenait à la mise en œuvre éparpillée et maladroite d'une idée directrice juste en elle-même, à savoir que Cervantes vaut par le fond, non point seulement par la forme, et c'est cette idée que le brillant élève de Menéndez Pidal a voulu examiner sous toutes ses faces pour aboutir à une appréciation synthétique. Aussi son effort, quel que soit le résultat, marquera-t-il à la fois une conclusion et un commencement dans les études cervantesques; à coup sûr, un événement.

La méthode adoptée par lui me paraît être quelque chose comme une orchestration. Si vous notez une phrase de Cervantes, elle produit sur chacun de nous, suivant nos facultés auditives, quelque effet sensible; si vous la rapprochez de toute une doctrine, ce n'est plus un solo de flûte, c'est une harmonie majestueuse et puissante. M. Castro relève (p. 64) ceci dans le *Persiles :* « los milagros suceden fuera del orden de la naturaleza, y los misterios son aquellos que parecen milagros y no lo son, sinos casos que acontecen raras veces ». « Idée de la Renaissance », nous dit et nous rappelle M. Castro; voyez le *De incantationibus* de Pomponazzi et le *De divinatione* de Cicéron; voyez aussi le *Tratado muy sotil y bien fundado de las supersticiones y hechicerias* de Fr. Martín de Castañega. Il est clair que, soutenue ainsi, la petite phrase de Cervantes vous a un autre air. Et en voici une autre, encore du *Persiles*, qui devient, du fait du même rapprochement, aussi profonde que plaisante : « Efectos vemos

Digitized by Google

en la naturaleza, de quien ignoramos las causas; adormécense o entorpécense a uno los dientes de ver cortar con un cuchillo un paño». Pareillement encore, si on la juxtapose à certaines phrases d'Erasme et de Castiglione, celle de Don Quichotte « Eso que a tí te parece bacía de barbero, me parece a mí el yelmo de Mambrino, y a otro le parecerá otra cosa » prend une valeur philosophique inattendue, et dans l'histoire de la pensée une place qu'on lui refuserait autrement, à coup sûr (p. 88). De même encore, il faut relier sur l'amour les idées de Cervantes aux *Diálogos* de Leon Hebreo, au *Cortegiano* de Castiglione, etc., œuvres qu'il s'est assimilées, non pas, à ce qu'il semble, à travers d'autres, mais par contact immédiat (p. 148).

Quand il appelle la nature « mayordoma del verdadero Dios », c'est en définitive à Nicolas de Cuse, à Giordano Bruno, à Celio Rhodigino, à Benedetto Varchi, à Bernardino Telesio, qu'il se rattache, c'est-à-dire au néoplatonisme de la Renaissance (p. 158, 163). Quant à l'influence d'Erasme, directe ou indirecte, elle n'est pas niable (p. 172, etc.). Il n'est pas jusqu'aux proverbes qui ne relient à elle, par Mal Lara tout au moins, le *Don Quijote*, ni jusqu'à la dignité du langage vulgaire qui ne soit une des idées fécondes de la Renaissance. Enfin, pour la morale, il a des affinités avec Pomponazzi, Telesio, Campanella (p. 356); et certains de ses aphorismes (conseils à Sancho), c'est directement à Isocrate, traduit par Diego Gracián, qu'il paraît les avoir empruntés (p. 360).

Cervantes, nous dit M. Castro, représente l'humanisme espagnol dans ce qu'il a de plus large et de plus complet : non point par l'abondance des citations, des réminiscences classiques, comme tant d'écrivains de son temps, comme Lope[1], mais en tant que

> humanismo significa valoración y ensalzamiento de lo humano, del hombre, de su razón, subordinándole todo lo demás; es un método nuevo de observar el mundo (p. 84).

Qu'il soit en avance sur les idées philosophiques ou scientifiques de son temps, ce n'est pas ce que prétend M. Castro; mais qu'il soit un *reazionario*, comme l'a soutenu M. de Lollis, c'est contre quoi il s'inscrit en faux, particulièrement en ce qui concerne les croyances astrologiques (p. 104). En tout cas, lui refuser le sens critique, c'est ne rien comprendre aux passages le plus plaisamment ironiques, comme celui du *Persiles* cité p. 110.

Enfin, que Tamayo de Vargas, qui était un pédant, l'ait qualifié de

1. Il comprenait certainement un peu le latin; et précisément l'erreur qu'il commet en disant « aliquando bonus dormitat Homerus » au lieu de « quandoque... », erreur que reconnait M. Castro, p. 113, prouve qu'il savait le sens de *quandoque*.

Digitized by Google

lego, sans intention dénigrante d'ailleurs, cela ne prouve pas grand'-chose. « Flaubert, como novelista, debe su existencia antes a Cervantes que a *La Princesse de Clèves* » (p. 60, et 2). La parenté de Flaubert dans *Madame Bovary*, *Bouvard et Pécuchet*, *L'éducation sentimentale*, avec l'auteur du *Don Quijote*, m'a toujours beaucoup frappé. Des deux côtés, même opposition entre l'imaginaire et le réel, même critique humoristique de l'Illusion, de l'*Engaño a los ojos*. Or, personne n'est tenté de voir dans Flaubert un génie inconscient; et l'on peut, par analogie, admettre avec M. Castro que Cervantes n'est pas davantage « un temperamento inconsciente y anticrítico » (p. 78); et, s'il en donne parfois l'impression, ne serait-ce point dans la mesure où il est plus raffiné, plus secret, plus profondément habile et subtil? Lorsque Sancho (l'exemple est cité par M. Castro, p. 138) rêve de marier sa fille « tan altamente, que no la alcancen sino con llamarla señora », c'est lui qui devient le rêveur et qui perd le sens de la réalité, à laquelle le rappelle sa femme. Personne n'ira s'imaginer que pareille surprise n'est pas voulue. Ce qui a pu nuire à la réputation de Cervantes comme penseur, c'est la simplicité même, la *llaneza* apparente de ses pensées les plus fortes. J'en prendrai un seul exemple, que relève M. Castro, p. 342, dans le *Viaje del Parnaso:*

alegre, y no confuso, y consolado,
dobla tu capa, y siéntate sobre ella.

L'expression est triviale, la pensée est noble : c'est le plus beau précepte du stoïcisme, mais d'un stoïcisme spécial qu'il faut savoir comprendre et que M. Castro a su nous préciser par un autre adage : « Sufra y calle el que se atreve a más de a lo que sus fuerzas le prometen », et nous définir ainsi : « ... moral naturalista, a base de espontaneidad, ... fuertemente matizada de elementos estoicos » (p. 347). On voit que les formules de cette doctrine sortent de l'ordinaire; et il en est de même de celles qui concernent l'honneur (p. 361); c'est précisément la disparité entre celles de Cervantes et celles des moralistes (drame ou roman) de son temps qui a frappé tout d'abord M. Castro et l'a amené à généraliser son enquête (p. 385).

Indépendamment des proverbes, il y a chez Cervantes un goût très prononcé pour la phrase sententieuse, le *doctrinaje*, tout comme chez le P. Mariana; en voici une que M. Castro (p. 74) prend dans le *Persiles* et dont on pourrait trouver l'équivalent dans l'*Histoire d'Espagne:* « Si no callamos nuestros secretos, ¿cómo extrañarnos que los descubran aquellos a quienes los contamos? ». C'est en effet un trait fort notable de l'historien jésuite que cette habitude, cette manie d'émailler son récit, de remarques de ce genre. Au fond il y a là une tendance générale des écrivains de l'époque; Cervantes l'a suivie, lui

Digitized by Google

aussi. Dans ces conditions, on comprend qu'il doive refléter, ou plutôt repenser (car il en est capable, qui en doute?) les idées plus ou moins courantes, anciennes ou nouvelles. Il a pensé, dans une mesure à déterminer, comme son temps; seulement comme il avait une personnalité, à ce qu'il semble, il a probablement pensé plus fortement et davantage : on pourrait l'affirmer a priori.

Mais ce goût pour l'aphorisme, cette préoccupation pour la maxime morale ou philosophique, pour le commentaire des faits ou la mise au point des idées, quelles qu'elles soient, ce n'est pas quelque chose d'accessoire chez Cervantes, comme ce l'est en fait chez Mariana. Non pas que Cervantes se laisse entraîner à la dissertation comme Mateo Alemán ni surtout Espinel; non pas même qu'il se propose ouvertement comme eux de moraliser ses lecteurs. Il n'intervient guère lui-même, du reste. Ce sont ses personnages qui parlent, et chacun selon son tempérament, ses idées; d'où la difficulté pour nous d'y démêler la pensée de l'auteur. Il n'en est pas moins vrai que sous l'épiderme du récit nous sentons circuler des veines riches de pensée.

Enfin, sur tout ce qu'il a écrit, il y a le signe caractéristique et déconcertant de l'ironie.

No sabemos realmente hasta donde pueda llegar el mar insondable de la ironía cervantina; cada actitud espiritual es criticada y reducida por la contraria (p. 138).

De sorte que sa vraie pensée nous échappe un peu, ou peut nous échapper. Et cela est particulièrement vrai en ce qui concerne ses idées religieuses (p. 240 sq.), sur lesquelles M. Castro a écrit un chapitre remarquable, rapprochant l'attitude de Cervantes de celle de G. Bruno, de Campanella, de Montaigne, de T. Tasso et de Descartes, et montrant jusqu'à quel point on peut considérer comme suspecte et comme « infectée » d'érasmisme la foi aveugle qu'il affecte de professer (p. 265 sq.). Il est heureux pour Cervantes que nul inquisiteur ou familier de l'Inquisition n'ait eu l'idée ni le talent de confronter, comme l'a fait M. Castro, les passages inquiétants de ses œuvres et de les mettre ainsi en faisceau; autrement son affaire était claire.

Le génial écrivain a eu le génie de dépister les méfiances d'alors[1], comme il a dépisté jusqu'à présent l'examen des plus sagaces critiques littéraires On conviendra qu'il y avait là une difficulté sérieuse pour l'étude de *El Pensamiento de Cervantes*. M. Castro l'a vaincue en démontrant ce que nous pouvons bien appeler, sans y attacher d'in-

1. « La técnica consiste en dar medio paso, hacia adelante y uno hacia atrás... », dit joliment M. Castro (p. 291). C'est un peu ce que faisait le P. Mariana qui approuve l'expulsion des juifs, le principe de l'Inquisition, mais n'en indique pas moins les objections possibles.

Digitized by Google

tention péjorative, la « duplicité[1] » de Cervantes, et je crois vraiment qu'il n'y a pas à y revenir, d'autant que le jeune érudit a su circonscrire raisonnablement son affirmation.

Il y avait deux autres difficultés. D'abord dresser l'inventaire[2] des idées de Cervantes, par catégories, puis trouver les correspondances dans les écrivains de la Renaissance : cela implique une pratique de l'œuvre de Cervantes qui n'est pas si courante, même en Espagne, dit-on ; et une pérégrination à travers toute la littérature humaniste, qui ne tente pas tellement d'érudits[3].

Le livre eût été plus facile à faire s'il était venu après un livre sur l'érasmisme en Espagne, lequel est encore à venir. « Sin Erasmo, Cervantes no habría sido como fué », déclare M. Castro, p. 320. On peut dire, en effet, qu'Erasme se retrouve partout ici. Cela, à mon avis, n'implique pas que l'adhésion de Cervantes aux doctrines du grand humaniste ait été une exception. Comme lui, beaucoup d'autres avaient dû recevoir l'empreinte. Seulement, homme de génie lui-même, il l'a

1. C'est la duplicité forcée de quiconque tient une plume sous un régime de contrainte. Voir p. 250 et 325 ce que M. Castro dit de la *doble verdad*.

2. Je ne reprocherai pas à M. Castro des omissions : il l'a fait plutôt trop complet, et par endroits son exposition en paraît gênée, surchargée (par exemple p. 228-230).

3. A propos des idées sur la Nature, p. 186, M. Castro rapproche du *Menosprecio de Corte* d'Ant. de Guevara un passage du *Della famiglia* (1441) de Léon Baptiste Alberti, où non seulement en effet la thèse est la même, mais la forme aussi : il y a là une suggestion fort intéressante.

P. 292 sq., il est question de l'opinion de Cervantes sur les Morisques, et l'on fait valoir certains passages où ils sont traités d'une façon sympathique. Rappellerai-je que Lope de Vega s'est lui aussi apitoyé, dans *La desdicha por la honra*, où son héros est précisément un Morisque? Impossible de ne pas y voir une discrète, mais éloquente protestation, sinon contre l'expulsion, au moins contre les conséquences et les excès de la mesure (il s'agit en l'espèce d'un chrétien, à n'en pas douter, quoique Lope ne le dise pas nettement).

P. 303, n. 3, la ponctuation de M. Castro n'est pas satisfaisante non plus : mettre une virgule et non un point et virgule après « sentenciados ».

P. 312 sq., un point très intéressant au point de vue littéraire comme au point de vue des idées de Cervantes : celui-ci n'admet pas la vengeance à froid, et ce par esprit chrétien ; elle n'est pas non plus pour lui un thème (p. 327, 377), comme elle en est un dans *La prudente venganza* de Lope de Vega, *A secreto agravio secreta venganza*, *El médico de su honra* de Calderón, etc.

P. 336, « Los caracteres más firme y detalladamente trazados por Cervantes son como saetas que se encaminan a un blanco salvando abismos, a costa de la propia vida, en bastantes casos ». Cela est particulièrement vrai du *Curioso impertinente* et du *Celoso extremeño*, qui, comme Don Quichotte, sont des fous qui se conduisent avec logique dans l'aberration. Ces deux nouvelles ont d'ailleurs attiré à bien des égards l'attention de M. Castro ; c'est surtout à cause d'elles que l'on peut dire avec lui que Cervantes « inventó el método de la novela moderna » (p. 348).

Le rapprochement entre Cervantes et Molière (p. 358) au point de vue de la morale n'est qu'indiqué : il mérite d'être développé.

M. Castro cite à maintes reprises et avec éloge la thèse de M. J.-J.-A. Bertrand, *Cervantes et le romantisme allemand*. C'est justice. Ce livre n'a pas fait grand bruit en France, mais il n'en a pas moins été apprécié, et il est à désirer que l'auteur profite et nous fasse profiter de son contact prolongé avec l'Espagne pour élaborer des travaux analogues.

Digitized by Google

reçue plus profondément, plus efficacement, et en cela il a été un adepte exceptionnel. Si son époque n'avait pas été imprégnée comme lui-même d'érasmisme, eût-elle compris et goûté le *Don Quijote?* Lui-même l'eût-il écrit?

G. CIROT.

Mira de Amescua. I El Arpa de David, Introduction and critical Text; II Lisardo, His Pseudonym, by **C. E. Anibal** (The Ohio State University. University Studies, vol. II, Sep. 30, 1925, number 6), Columbus, Ohio, 201 pages grand in-8°.

La première partie de cette publication nous apporte le premier échantillon d'une série de *comedias* et d'*autos* de Mira de Amescua. L'attribution à ce poète de *El Arpa de David*, après les explications de M. Anibal, ne paraît pas pouvoir être révoquée en doute; bien qu'une mauvaise ponctuation dans le *Laurel de Apolo*, tel que le donne la *B. A. E.*, semble la faire attribuer par Lope à Gonzalo Mateo de Berrío. Elle est citée dans le *Viaje del Parnaso*, ce qui donne la date. Or, Mira séjourna à Naples de 1610 à 1616 : c'est peut-être là qu'elle fut composée. Parmi les particularités de la versification je ne citerai que l'emploi des rimes *esdrújulas* dans une tirade débitée par Goliath, en vue, certainement, d'un effet cocasse dont j'ai déjà eu l'occasion de signaler des exemples (*Bull. hisp.*, 1925, p. 184)[1]; mais l'éditeur fournit encore sur l'emploi des différents vers et strophes des indications dont M. Griswold Morley nous a appris à apprécier l'importance. Le texte est établi d'après deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Madrid La pièce est surtout curieuse par le mélange de sacré et de profane et par une situation assez scabreuse[2], quoique conforme après tout aux mœurs bibliques (p. 114) : Michel, la femme de David, faisant bon accueil à Bersabé et surmontant courtoisement sa jalousie :

Ber. (a David) A Micol desengaña
que con celos i amor airada viene.
Dab. Mi dulce espossa eres,
pues la ley me conçede más muxeras
Mi. Y yo, siendo tu esposa,
Amiga le he de ser i compañera.
Ber. Dame, Micol hermosa,
tus manos.
Mi. Que soi tuya considera.

1. Dans le *Coloquio de los perros* (p. 131 de l'éd. de « La Lectura »), il est question d'un poème qui « trata de lo que dejó de escribir el Arzobispo Turpín del Rey Artús de Inglaterra, con otro suplemento de la Historia de la demanda del Santo Brial, y todo en verso heroico, parte en octavas y parte en verso suelto, pero todo esdrújulamente, digo, en esdrújulos de nombres sustantivos, sin admitir verbo alguno ».

2. C'est le sujet d'une nouvelle d'Elisa Rhaïs, *Kerkeb*.

Digitized by Google

Ber. Tu gusto sólo sigo.
Mic. Ven a mi quarto, Bersabé, conmigo.
Vanse las dos.

M. Anibal fait avec raison une autre remarque :

Unusually lyric, *El Arpa de David* has much that is characteristic of the *auto*. and in fact, might almost be considered an amplification of this dramatic form in which Mira excelled, « El Sanctísimo Sacramento de la Eucharistia, Arca donde el Señor verdaderamente está », being, as Alonso de Villegas notes, in his *Flos Sanctorum*, « significada en la Arca del Testamento », spectacularly revealed at the close of the play (p. 2).

Enfin, une seconde partie devait suivre; a-t-elle été écrite? De toute façon, les deux vers qui l'annoncent

Y aquí *Lisardo* conbida
para la segunda parte.

ont amené M. Anibal à se poser la question de savoir si *Lisardo* ne serait pas le pseudonyme habituel de Mira, bien qu'il ait passé pour celui, occasionnel, de Lope, et qu'il ait servi à celui-ci en fait pour se désigner une fois lui-même, non dans une *comedia*, mais dans un passage du *Laurel de Apolo* où il fait allusion à ses amours avec Dª Marta Nevares, et où son surnom habituel, *Belardo*, l'eût trahi. *Lisardo*, c'est aussi d'ailleurs et le duc de Sessa, et D. Luis de Vargas Manrique, et le poète Jiménez, et Góngora en personne.

Mais si *Lisardo* c'est par préférence Mira, s'ensuit-il que Mira est l'auteur de plusieurs *comedias* où l'on trouve le nom de *Lisardo?* M. Anibal répond négativement pour l'*Arminda celosa*, dont le ms. porte la mention suspecte « compuesta por el caballero *Lisardo* », et qui est bien de Lope ; mais affirmativement pour *La ventura de la fea*, *La próspera fortuna de Don Bernardo de Cabrera*, *La adversa fortuna de Bernardo de Cabrera*, *La próspera fortuna de Don Alvaro de la Luna y adversa de Ruy López Dávalos*, *La adversa fortuna de D. Alvaro de Luna*, et « possibly even » pour *El condenado por desconfiado*. Pour certaines de ces pièces, le nom de *Lisardo* vient à la fin, dans l'adieu aux spectateurs, comme à la fin de *El Arpa de David;* dans d'autres, un personnage très secondaire apparaît, du nom de Lisardo, qui semble représenter l'auteur; ailleurs des analogies frappantes de thèmes avec d'autres pièces sûrement écrites par Mira nous donnent l'impression que c'est le même auteur qui reprend son bien propre. On approuvera sans doute les conclusions de cette savante, délicate et fine discussion, y compris la réserve gardée au sujet de *El condenado*, où vraiment l'allusion à un *Lisardo* qui n'a rien à faire dans la pièce est peut-être un indice insuffisant, surtout quand il s'agit d'une œuvre de cette transcendance[1].

G. CIROT.

1. Voir les compte rendus de M. Montesinos dans la *Rev. de Fil. Esp.*, 1926, n° 2, p. 183, et de M. J. Subirá dans *Rev. de la Bibl. Arch. y Museo*, 1926, julio, p. 384.

Digitized by Google

Zorrilla, *Poesías*. Edición y notas de **Narciso Alonso Cortés**. Clásicos castellanos. Ediciones de la « Lectura », Madrid, 1925, xx-290 pages in-8°.

L'érudit professeur de Valladolid a réuni dans ce volume de l'excellente collection de « La Lectura » les poésies non incluses dans les tomes d'*Obras* qui ont été publiés avant ou après la mort de Zorrilla, et qu'il a fallu cueillir dans diverses publications plus ou moins éphémères et plus ou moins accessibles : *El Artista* de 1835, *El Español* de 1837, *La Risa*, *El Pasatiempo* de 1845, *El Museo universal* de 1866, *La Ilustración Española y Americana* de 1877 et 1878, *La Revista contemporánea* de 1878, *El Imparcial* de 1880 et de 1893, *La Ilustración Ibérica* de 1883, *El Ateneo* de 1889, *El Liberal* de 1889, 1892 et de 1893, etc. Cette seule énumération indique la difficulté de l'entreprise et la valeur du service rendu. D'autres pièces avaient été imprimées à part : tels les *Cuentos de un loco*, dont un chapitre présente un caractère autobiographique, et un autre, le troisième et dernier, annonce un conte à peine entamé, que Zorrilla a repris sous un autre titre dans un recueil postérieur, mais sans le terminer encore cette fois.

Il est possible que la gloire du poète ne gagne pas grand'chose à cette exhumation. Je ne crois pas pourtant qu'elle y perde. Mais là n'est pas la question. On pourra dénigrer le talent, déplorer la faconde, marquer les longueurs, les à-côtés ; lui-même les aperçoit bien :

> Mas ¿dó voy, mísero loco
> por mi cuento descarriado,
> cual corrí descaminado
> por los montes años ha ? (1577-80).

On rencontrera en revanche d'assez bonnes choses et des vers intéressants, par exemple quand il se définit lui-même :

> que, cantor de los tiempos que ya han sido,
> no vive en la centuria en que ha nacido (1055-6).

ou quand il parle des gitanes :

> su vida no es más que un viaje
> cuyo fin no quieren ver. (1791-2).

et encore cette pointe :

> No nace en España un tonto
> que gracioso no se crea. (1879-80).

La *Vuelta a la frontera* est à la fois magnifique et simple. Dans *Recuerdo del tiempo viejo* nous trouvons des fantaisies de versification semblables à celles de *La azucena silvestre*.

Digitized by Google

De *Mi ultima brega* nous n'avons qu'une introduction avec prospectus de forme assez humoristique :

Saldrá a luz en tomos sueltos
vendidos cada uno aparte...
Uno tras otro volumen
daré tres, pero pequeños;
no están para arduos empeños
hoy ni las bolsas, ni el numen.
Saldrá a luz cada tomito
con su precio en la carpeta,
cuando tenga ya el poeta
completo su manuscrito:
y como ya es un horror
de versos el universo,
se pueden pedir en verso
cuanto más malo, mejor [1].
Cuando se compre se paga... (4643-59).

Le vieux poète n'en garde pas moins sa fierté :

Nadie me falte al respeto;
que, aunque viejo y bien criado,
al más tieso y espetado
se la vuelvo y se la espeto. (4680-4).

Et il regagne vite les hauteurs après s'être amusé ainsi :

Bajarme de tono, fué
probarte que es fácil cosa
poner en verso la prosa
con la mejor buena fe;

Pero, es lector, muy diverso
ser poeta de valía,
y titular poesía
a la prosa puesta en verso. (4687-94).

Malheureusement, à part un peu de bavardage, charmant à la vérité, et une plaisante boutade sur les courses de taureaux, des trois *tomitos* promis nous n'avons rien.

Que son bilan s'enrichisse ou non, il importe de le connaître tout entier; et chose étonnante, aucune édition ne nous le fournissait complet. Zorrilla est tout de même un grand nom; son œuvre représente bien un pays et un siècle. Défauts et beautés, tout chez lui doit être pris en bloc et je ne dis pas étudié (on n'étudie pas un poète

1. Pues el verso esta era
se vulgariza y se impone
tanto, que ya en verso pone
sus cuentas la lavandera (4623-6).

Digitized by Google

comme celui-là, on le lit ou on l'entend), mais considéré avec sympathie, indulgence, sans compter qu'il a bien des moments admirables! Ne soyons pas tellement sévères! Ce n'est pas de la pensée, mais non! c'est de la musique. De la poésie de trouvère? Soit, mais avec une tension rythmique et imaginative qui bien souvent enthousiasme le lecteur, même étranger, même barbare.

Il faudra, du reste, tenir compte des circonstances où furent imprimés ces *disjecta membra*. On s'explique ainsi, par exemple, le vers 1860, qui a été marqué d'un *sic* par l'éditeur, et qui est trop court d'une syllabe.

Ainsi tout le monde saura gré à M. Alonso Cortés de l'initiative et de la contribution apportée.

Un bref prologue rappelle les principaux points de la vie agitée de Zorrilla et formule une appréciation très modérée, — car il n'est pas excessif de parler, à propos de *Granada*, de « la más bella evocación que jamás haya podido hacerse de la dominación árabe en España », ou de « la musicalidad de la estrofa », ou de « primores de ejecución en que el iris juguetea entre acordadas melodías ».

G. CIROT.

Digitized by Google

CHRONIQUE

— C. Rahola, *Girona*, Gérone, 1925, 64 p., 18 pl. C'est une belle publication que M. Rahola a consacrée récemment à la ville émouvante et pleine d'histoire qu'est Gérone. L'auteur y décrit successivement les principaux monuments de cette cité qui a été le théâtre de bien des guerres dévastatrices, mais où il reste encore, dans un site admirable, des trésors d'art légués par les siècles et les civilisations. Les assises d'un mur cyclopéen et de beaux sarcophages romains attestent seuls ce qu'ont été à Gérone les époques qui ont laissé tant de restes importants à Tarragone ou à Ampurias. Mais à partir de la période romane, les monuments de premier ordre abondent avec des églises et des cloîtres à colonnes de marbre comme ceux de Saint-Pierre de Galligans. Dans les célèbres « bains arabes », mystérieusement enclos dans un couvent inaccessible de religieuses, l'art roman se combine d'étrange manière avec celui de l'Islam; et à la curieuse église Saint-Félix se superposent ou se juxtaposent sans contraste les styles pourtant si divers qui ont fleuri tour à tour sur la terre catalane. C'est enfin et surtout la cathédrale au riche trésor : elle érige une tour du XIe siècle au-dessus d'un vaste cloître du XIIe, et son énorme nef du XVe siècle fait suite au chœur à déambulatoire qui était déjà un des chefs-d'œuvre de l'art gothique tel qu'il s'est répandu en Catalogne à la plus belle époque. M. Rahola fait sentir avec une émotion communicative tout ce qui fait la beauté de sa ville; et son livre est écrit dans une superbe langue catalane, éloquente et fluide à la fois, ce qui est un titre de plus pour susciter l'intérêt des hispanisants et de tous ceux qui étudient les civilisations méridionales. — E. LAMBERT.

— *Rif et Jbala* (*Bulletin de l'Enseignement public au Maroc*, janvier, 1926, Paris, Larose) intéressera en Espagne autant qu'en France. C'est une collection d'études comprenant une introduction par M. H. Basset, et six chapitres : I, Le milieu physique (J. Célérier et A. Charton); II, L'Histoire (Ed. Michaux-Bellaire et H. Terrasse); III, La vie économique et sociale (R. Montagne, Dr Renaud, H. Basset, P. Ricard); IV, La vie religieuse (E. Lévi-Provençal); V, La langue (A. Basset, E. Laoust, c^t Justinard, L. Brunot); VI, Bibliographie (P. de Cenival). Le tout est présenté par M. G. Hardy, directeur de l'Enseignement au Maroc, animateur de tout le mouvement de recherches scientifiques dont témoigne, d'autre part, si hautement la belle revue *Hesperis*, et qui fait le plus grand honneur au Protectorat.

— La « Colección Labor, Biblioteca de iniciación cultural », publiée à Barcelone (Provenza, 88), comprend plusieurs sections et

Digitized by Google

84 volumes actuellement publiés, la plupart signés de noms qui n'ont rien d'espagnol. Très peu, du reste, concernent spécialement l'Espagne. En voici trois qui font exception :

Introducción al Derecho hispánico, par J. Moneva y Puyol, professeur à l'Université de Saragosse. C'est un manuel extrêmement pratique, qui, sous 1584 paragraphes, fournit tous les renseignements, même historiques, sur le droit politique et administratif, les finances; le droit civil de Castille, de Sepúlveda, de Catalogne, des Baléares, d'Aragon, de Navarre, des Pays-Basques, de la Galice, des Asturies et de Ceuta; le droit commercial, le droit pénal, la procédure, le droit international; la législation espagnole pour la zone du Protectorat au Maroc; enfin le droit canon. Il suffit de cette énumération pour montrer l'utilité d'un tel volume. Tel détail jette une lumière curieuse sur les institutions, par exemple (§ 1113), sur le Haut-Aragon : « El que, desde una población de fuera del Reyno donde vive cómodamente es instituido heredero, casi siempre por extinción de una línea, deja su vida moderna, sus comodidades, a veces el traje ciudadano, y marcha a gobernar la casa, a trabajar por ella y, con frecuencia, a aislarse en nieve durante una mitad del año... Tión es un hermano soltero del heredero de una casa altoaragonesa que vive en ella mantenido según su posición, trabajando para ella y, por lo común, empleando en ella sus ahorros o dejándolos al heredero cuando muere. » Quant à l'étymologie du mot *tión* (son llamados así de « tió », tizón, porque se consumen o queman obscuramente de su linaje...), peut-être trouvera-t-elle des incrédules.

Historia de la España musulmana (1925), par Angel González Palencia, « auxiliar de Lengua y Literatura arábigas en la Universidad de Madrid », un des deux auteurs de l'*Historia de la Literatura Española* bien connue. Manuel de 182 pages in-8°, orné de gravures, qui rendra service aux étudiants, aux touristes et à quiconque s'intéresse à l'histoire de l'Espagne ou à celle des Arabes. 4,50 ptas.

La pintura española, par August L. Mayer, traduction directe de l'allemand par Manuel Sánchez Sarto, 238 p. et 72 planches (1926). Ce n'est pas un mince mérite que d'avoir su rester sobre devant une pareille matière. On sera toujours bien aise, en recourant à l'index, de trouver tel renseignement précis; et, d'autre part, on constatera un réel effort de mise au point et de mise en valeur. 8,50 ptas.

— *Spanish Literature in English Translation, A bibliographical syllabus*, by Angel Flores, New York, The H. W. Wilson Company, 1926. Cette liste des traductions anglaises d'œuvres espagnoles et des textes en anglais à consulter sur la littérature espagnole (ainsi que l'histoire, les beaux-arts) tient 82 pages. Elle donne une idée imposante d'une production où les Américains ont leur large part. 90 c.

Digitized by Google

— Le vol. XLI, n° 1 (march, 1926) des *Publications of the Modern Language Association of America* contient (p. 38-43) une bibliographie américaine, par M. Wickersham Crawford, sur la langue et la littérature espagnoles : Pietsch, Cœster, Lhevinne, Gillet, Boas, Berkowitz, S. G. Morley, Espinosa, Northup, Barja, Buceta, Crane, Heaton, Hill, Dale, Fichter, Nykl, Anibal, Owen, Reed, Keniston, Williams, Rose, Turner, Kany, Buchanan, San Jurjo, Schneider, Krappe, Quinn, Furness, Beardsley, etc. On voit que la production est abondante. Les hispanisants sont légion aujourd'hui en Amérique. Combien sommes-nous en France, qui publions? L'Enseignement secondaire produit peu; non pas qu'il en soit incapable, loin de là; assez chargé de besogne, assurément; mais surtout peu stimulé. A part de très notables exceptions, c'est en vue d'entrer dans l'Enseignement supérieur que l'on travaille à une thèse, et comme les places y sont comptées, il y a peu d'espoir, partant peu de goût. Il en serait autrement si l'on tenait davantage compte des publications des professeurs de lycées et collèges (mémoires livres, articles) pour l'avancement.

— *Azorin* (*José Martinez Ruiz*). *Zur Kenntnis Spanischen Schrifthums um die Jahrhundertwende*, von Werner Mulertt; Max Niemeyer, Verlag, Halle (Saale). In-8°, 231 pages. 10 G. M. C'est peut-être un Français qui aurait dû écrire ce livre, consacré à l'auteur de *Entre España y Francia (Páginas de un Francófilo)*, à celui qui pendant la guerre soutenait la cause française dans le germanophile *ABC*, et qui, le jour où la paix était signée à Paris, se trouvait à Bordeaux, en qualité de représentant du gouvernement espagnol (il était sous-secrétaire d'État), pour une inauguration artistique. C'est un Allemand qui l'a écrit, qui a su voir et dire l'importance de l'œuvre et de l'influence de ce publiciste original et personnel. Il l'a vu dans son milieu, celui de la « Génération de 98 », il a su l'étudier avec une impartialité qui laisse deviner une sympathie dictée par une compréhension très large. Il sait dire que « La Ruta de don Quijote ist ein schwaches Buch » (p. 113); il ne prend pas parti pour le francophile, assurément; mais il ne s'est pas plus proposé de tout admirer que de tout dénigrer. Il a fait un livre de documentation, que fera bien de lire et d'imiter quiconque voudra écrire sur l'un quelconque des Espagnols actuellement vivants. Et il est bien dommage que la lecture de celui-là soit impossible aux Français, de plus en plus nombreux, qui ignorent l'allemand.

— J. Lucio de Azevedo, *Antonio José da Silva, o « Judeu » e a Inquisição* (*Portugalia*, mars 1926).

— Luiz Chaves, *Viriato, o heroe da Lusitania* (*Portugalia*, déc. 1925-févr. 1926).

— J. Cazenave, *Cervantes y Argelia ¿ Quién fué Zoraida ?* (*Revista Española*, 1er juin 1926) [Identification de l'héroïne du *Cautivo*, avec

Digitized by Google

la fille d'Hadji Murad et femme d'Abd-el-Malek, le sultan du Maroc qui fut tué à Ksar el Kebir (1578).]

— Joseph E. Gillet, *The coplas del perro de Alba* (*Modern Philology*, mai 1926). Texte des deux rédactions, avec notes, dont plusieurs intéressantes sur le vocabulaire judéo-espagnol.

— L'article de Dom Chevallier dans le *Bull. hisp.* (1922) a soulevé une assez forte émotion, car la question soulevée n'a pas uniquement un caractère érudit. A ce sujet nous avons déjà signalé une réponse (*Bull. hisp.*, 1924, p. 192); notons également de brèves et impartiales *Remarques sur l'édition critique des œuvres de saint Jean de la Croix*, par le P. Marie-Amand de saint Joseph, O. C. D., dans *La vie spirituelle*, nov. 1923, supplément, p. 43. Enfin M. Martinez de Burgos a publié dans la collection des *Clásicos castellanos* un *San Juan de la Cruz, El Cántico espiritual según el ms. de las Madres Carmelitas de Jaen* (« Lectura », Madrid, 1924). Il discute, dans l'introduction, la thèse du P. Chevallier et conclut en la rejetant.

— Nous avons signalé en son temps (1922, p. 191) l'apparition d'*Hesperis* (Paris, Larose). Voici les principaux articles parus depuis et susceptibles d'intéresser les hispanisants; 1921, 3, J. Goulven, *Notes sur les origines anciennes des Israélites au Maroc*; 1922, L. Brunot, *Vocabulaire de la tannerie indigène à Rabat* [des mots d'origine espagnole]; 1923, 2, Henri Terrasse, *Le décor des portes anciennes du Maroc*; 1923, 3, J. Gallotti, *Sur une cuve de marbre datant du khalifat de Cordoue*; R. Tadjouri, *Le Mariage juif à Salé*; 1924, I, Henri Basset et Henri Terrasse, *Sanctuaires et forteresses almohades : Tinmel*; 1924, 2, les mêmes, *Les deux Kotobîya*; G. Colin, *Observations sur un vocabulaire maritime berbère*; 1925, 1, E. Levi-Provençal, *Un nouveau texte d'histoire mérinide : le Musnad d'Ibn Marzûk*; 1925, 3, H. Basset et M. Terrasse, *Le minaret de la Kotobîya*; 1925, 4, *Bibliographie marocaine*.

— La bibliographie de J.-A. Brutails a paru, comme nous l'avions annoncé, dans la *Revue historique de Bordeaux* (n° de janvier 1926). Elle comprend 262 numéros, dont un certain nombre intéresse plus particulièrement l'Espagne.

— Dans le programme des concours de 1927 (*Bull. hisp.*, 1926, p. 380) le livre de Pérez Galdós *Alma y vida* doit être suivi d'un astérisque comme faisant partie du programme du certificat.

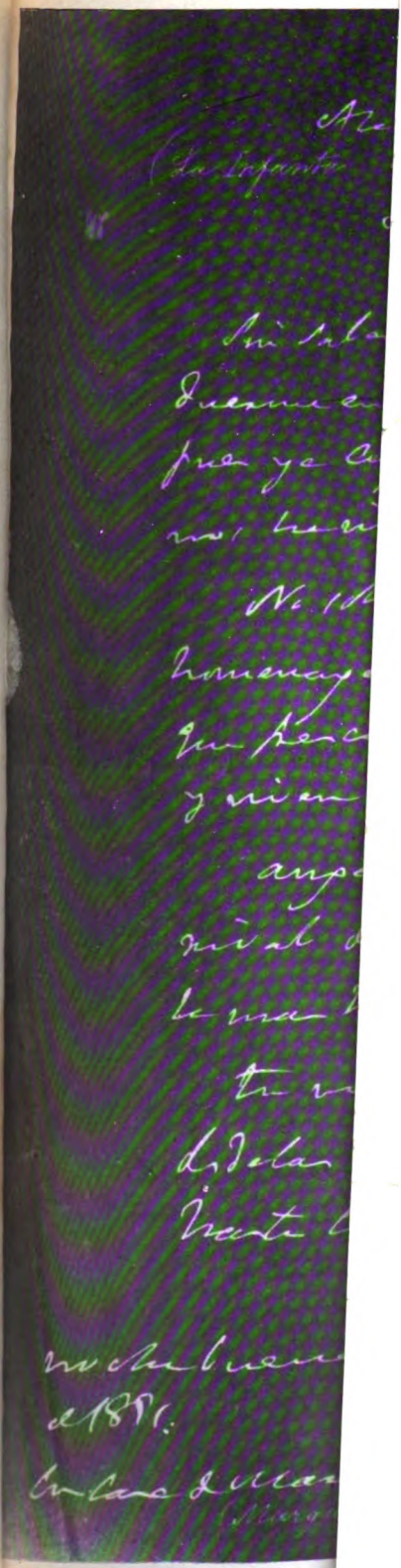
P. 368 du même fascicule, au milieu, lire « avatars » et non « ancêtres ». — G. C.

17 janvier 1927.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant*

7.307. — BORDEAUX. — IMPR. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 11. — 1927.

Digitized by Google



Digitized by Google

la fill
qui fu

logy,
intére

une as
un ca
(*Bull.*
Remar
par le
tuelle,
publié
Cruz, *E*
Jaen («
thèse d

N
d'*Hespe*
et susc
Notes su
not, *Voc*
espagno
du Maro
lifat de C
Basset et
mel; 192
un vocab
veau text
H. Basset
graphie m

La
annoncé,
Elle comp
particuliè

Dan
p. 380) le
astérisque

P. 368
« ancêtres

17 jan

7.307. –

HISTORICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLIXe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXIX
N° 2
Avril-Juin 1927

Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe

Digitized by Google

BULLETIN HISPANIQUE
(Universités de Bordeaux et de Toulouse)
Tome XXIX, 1927, N° 2

SOMMAIRE

Georges Cirot, Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII *(suite)* 145

R. Avezou, Rapport à M. le Directeur des Hautes-Études hispaniques 174

Variétés : Sur le manuscrit portugais de la Chronique générale « Port. 4 » de la Bibliothèque Nationale de Paris (**G. Cirot**), p. 199; — Johannes Fastenrath et l'Espagne (**J.-J.-A. Bertrand**), p. 211.

Bibliographie : P. Miguélez, *Catálogo de los Códices Españoles de la Biblioteca del Escorial* (**G. C.**), p. 214; — J. F. Montesinos, *Lope de Vega, El Marqués de las Navas* (**G. C.**), p. 218; — E. Prestage, *The diplomatic relations of Portugal with France, England and Holland from* 1640 to 1668 (**G. Le Gentil**), p. 221; — E. Bucher Williams, *The life and dramatic works of Gertrudis Gómez de Avellaneda* (**G. C.**), p. 224; — Eleuterio F. Tiscornio, « *Martín Fierro* » *comentado y anotado* (**G. C.**), p. 225; — C. Barja, *En torno al lirismo gallego del siglo* XIX (**G. C.**), p. 227; — A. Ferrão, *Teoria da historia; Estudos pombalinos; Antonio Cândido como pensador* (**G. Le G.**), p. 228; — G. Tyler Northup, *An introduction to Spanish Literature* (**G. C.**), p. 232.

Chronique : B. Schädel, L.-P. Thomas, A. Schneeberger, P. Cuevas, *R. Acad. Esp.*, *Gaceta literaria*, Folch y Torres, Boussagol, H. Courteault, Ballesteros, Dom Chevallier, H. Sée, F. Pujol, J. Fuente, J. Cazenave, M. Núñez de Arenas, R. R. Spaulding, J.-E. Gillet, M. A. Larson, A. Farinelli, C. de Bethencourt, R. Ricard, A. Alonso, *Hispania*, Viñas.

GRAVURES

Ms. portugais de la Chronique générale (Bibl. Nat. Paris « Port. 4 »), p. 201, 203, 204. — Ms. Esc. 4. H. 13 (Chronique de San Juan de la Peña, dernière page), p. 215.

COMITÉ FONDATEUR

† E. **MÉRIMÉE**, professeur honoraire de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.

† A. **MOREL-FATIO**, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, à Paris.

P. **PARIS**, membre de l'Institut, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid.

G. **CIROT**, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres, *secrétaire de la Rédaction*.

G. **RADET**, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, *directeur-gérant*.

Digitized by Google

Vol. XXIX Avril-Juin 1927 N° 2

ANECDOTES OU LÉGENDES
SUR L'ÉPOQUE D'ALPHONSE VIII

D. Nuño Pérez de Lara et D. Diego López de Haro. La pecha *(suite)* [1].

L'éditeur de la *Chanson des Saisnes* ou *des Saxons*, au début de laquelle se trouve longuement déduite l'anecdote des barons Hérupois,

> Si com Karles manda le chevage as Mansiax
> Et tremist an Herupe ses briés et ses seax;
> Quant il assemblé furent, veillart et jovanciax,
> Quant les deniers d'acier firent faire as Martiax,
> Qu'an sone les fers porterent a tot los penonciaux (II)...

l'érudit Francisque Michel, au temps où il publia cette œuvre (1839), était un des érudits français les plus curieux des choses d'Espagne (c'est lui qui, le premier, a imprimé, en 1846, la *Chronique rimée du Cid*).

Il a lui-même (p. VII) rapproché de sa Chanson le romance *En esa ciudad de Burgos en Cortes*, qui est le 61 de Wolf, et indiqué sommairement, d'après Garibay, Núñez de Castro et Martyr Rizo [2], les circonstances auxquelles font allusion ce romance et le romance qui commence par *En Burgos está el buen rey* (61ª de Wolf).

Jusqu'au jour où Menéndez Pelayo rapprocha de la Chanson des Saxons le texte d'Almella relatif à la *pecha* (le tome II de son *Tratado de los romances viejos* porte la date de 1906), cette curieuse question de littérature comparée en était restée au

1. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 246.
2. Aussi remplace-t-il, lui aussi, D. Nuño par D. Pedro (cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 257).

Digitized by Google

point où l'avait laissée Francisque Michel, car, si dans son *Étude sur Jehan Bodel* (Uppsala, 1900)[1], M. O. Rohnström formule (p. 116-120) à ce sujet des conclusions en somme judicieuses, il n'a eu comme points de comparaison du côté espagnol que les deux romances cités par son devancier; il est clair que le *Valerio de las Historias*, et la Chronique générale plus encore, donnent une assiette plus solide pour pareille étude, étant donné que les romances dérivent de l'un ou de l'autre. Il faut reconnaître d'ailleurs que la fidélité même de ces romances à leur source a permis à Rohnström comme à Fr. Michel d'entrevoir la vérité.

Selon Francisque Michel, l'auteur de ces romances « transporta dans l'histoire des faits, des événements qui n'avaient point eu lieu à l'époque désignée, et qui, néanmoins, ne sont pas inutiles pour l'histoire des mœurs et du droit européen au Moyen-Age[2] ». Ce qu'il disait là à propos des romances pourrait bien être vrai de la Chronique générale elle-même, et d'elle seule du reste, car c'est d'elle en définitive que, directement ou indirectement, dépendent les romances. On serait d'autant plus disposé à le croire, qu'à y regarder de près on constate un certain parallélisme dans le récit de la Chanson française et celui de la Chronique de 1344 :

1° L'attitude du jeune roi Alphonse semble copiée sur celle de Charlemagne, au moins dans les grandes lignes. Elle n'est fière ni d'un côté ni de l'autre, et la conclusion n'est glorieuse ni pour Alphonse ni pour Charlemagne, qui s'empresse de faire droit à la protestation si énergique et si démonstrative des Hérupois.

2° Diego López n'est pas sans analogie avec le duc Naime, qui, tout en défendant les Hérupois,

> Herupois sont prodome, orgoillox et gaillart,
> Et corageux as armes et fier comme liepart,
> Qant il ont an bataille fiché lor estandart,
> Ne se maintiennent mie a guise de coart... (XIX),

1. Gaston Paris, rendant compte de ce travail (*Romania*, 1901, p. 479), annonçait un travail de M. Longnon sur la même question, lequel devait paraître dans la *Romania*. Il n'a jamais paru, que je sache.

2. G. Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*), lui aussi admettait l'imitation directe de la Chanson française par les romances (p. 328, note 2).

Digitized by Google

n'en donne pas moins à l'empereur le conseil de leur envoyer trois messagers qui leur demanderont de consentir à l'impôt (XXI). Et s'il donne un tel conseil, c'est évidemment parce qu'il ne croit pas prudent de résister de front à la suggestion de Gilimer l'Escoz et du duc Buevon Sanz-Barbe, pas plus que Diego López ne pourra s'opposer au désir du roi. Il y a là une articulation délicate dans les deux récits; elle les rapproche singulièrement.

3° Il s'agit pour Charles de faire la guerre aux Saisnes païens, et l'argent lui fait défaut. Même situation dans la Chronique, où il s'agit de prendre Cuenca aux Maures.

4° Le comte Huon, comme fera le comte D. Nuño, rassemble tous ceux que vise l'ordre imprévu de payer.

5° Leur sentiment est le même que celui qu'exprimera si énergiquement D. Nuño :

« Voire, dist danz Richarz, se Deu plait, non feron.
A Herupe la gente. cui Dex dona le don,
Ne perdre à mon tans sa franchise par non. » (XXV.)

« Seignor, dist li cuens Bueves, par le nom de Jhesu!
Se voz droituriez sires a fol consoil créu
Et il vos fait requerre chevage ne tréu,
Ne soiomes por ce maté ne recréu;
Mais tenons noz honors à force et à vertu. » (XXVIII.)

6° De même que D. Nuño entend que l'on garde au roi le respect qui lui est dû, quitte à s'en prendre à qui l'a si mal conseillé, le comte Huon conseille une attitude respectueuse envers Charles :

« Bien sai qu'ainz de Karlon ne vint la felonie;
Més plusor losangier qui de nos ont anvie
Li ont par traïson dite la felonie.
Par ce que s'amors soit de la nostre partie;
Mais n'an vanront a chief, mes cuers le senefie,
Ainz se porpansera li rois aucune fie
Q'il de vos ait la force, le pooir et l'aïe,
Si fera as felons paier la repentie;
Et qant cil seront fors de tote leur baillie,
Si nos portera Karles honor et seignorie. » (XXXII.)

7° L'idée d'attacher au bout des lances les pièces réclamées, c'est un des ducs (le « dus Bues » ou « Sobaus » ou « Sor-

Digitized by Google

bues », « Soibaus », car le nom a des variantes), qui le donne ici :

« Certes, fait-il, seignor, vers nos a tort li rois,
Qar ainz ne li randimes chevage nule fois,
Costume ne paage fors de noz aciers frois;
Més de ce l'avons bien servi par maintes fois.
Or ferons .I. chose, se il vuet, an voz fois :
Menoies ferons querre ainz que porrons ançois,
D'acier lor ferons faire angevins et mansois :
Do qint de nostre terre aurons piles et crois.
Le premier jor de mai, à l'antrée do mois
An l'archant Saint-Martin, où druz est li herbois,
Soient nostre baron garni de toz conrois.
Là seront li denier livré par igal pois;
Chascuns en aura .IIII., c'est le chevage drois.
As penons de nos lances les lierons estrois,
Ou ficherons as pointes des riches fers turquois,
Puis irons querre Karle a Loon ou à Blois;
Où que nos le troverons, an rivieres ou an bois,
Offerz soit li chevages ensi com par gabois... » (XXXIII.)

8° Arrivés à Mayence, ils délèguent deux messagers à Charles :

« Faisons Karlon savoir, si aillent .II. messages
A Aiz à la Chapele où il est à l'estage,
Que sa gent de Herupe li aportent chevage... » (XXXVIII.)

Les *fijos dalgo* envoient à Alphonse deux *cavalleros*.

9° Ceux qui ont si mal conseillé Charles sont abandonnés par lui ; il donne leurs noms aux Hérupois :

Ce fu Bueves Sans-Barbe et Gilemers l'Escos. (XLVI.)

Mais, en dépit de Salomon, qui veut un exemple,

Trancherons lor les testes et les nés et les os (*ibid.*),

l' « apostoiles » (le pape) obtient leur grâce, moyennant amende honorable de leur part (XLVII). Diego López, lui aussi, rentrera dans ses honneurs et retrouvera la faveur royale en même temps que l'amitié des nobles.

Voici pourtant quelques différences assez essentielles :

1° C'est à l'instigation de deux de ses vassaux (le duc Buevon Sanz-Barbe et Gilemer l'Escot), jaloux de l'exemption des Hérupois, que l'empereur décide de réclamer à ceux-ci (XVI-

Digitized by Google

XVIII) les quatre deniers. Chez Alphonse, au contraire, l'idée semble être venue spontanément de faire payer les nobles comme les autres vassaux. Et il ne s'agit pas pour lui d'abolir un privilège régional, mais un privilège de caste.

2° D. Nuño expose nettement et violemment sa façon de penser devant le roi et les nobles assemblés. Il se retire, et tous le suivent, sauf D. Diego et trois autres.

3° Il y a chez les Hérupois, conseil et débats. Chez les *fijos d'algo* de Castille, D. Nuño parle, et son autorité est telle que tous l'écoutent, le suivent, lui obéissent.

4° Les deniers sont d'acier, « par gabois », par plaisanterie[1]. L'intention marquée par là dans la Chanson est complètement absente de la Chronique. Le fait n'est pas sans importance.

5° On s'en prendra à Charles lui-même, s'il s'entête à réclamer le « chevage » :

> « S'il adonc le vuet panre, ce estera folis,
> Maintenant soit ocis tres an mi ses François... » (XXXIII.)

Rien de tel dans la Chronique, où seul le *cogedor*, le percepteur, est menacé d'un accueil peu sympathique.

6° Le récit dans la Chronique ne craint pas une certaine mise en scène, les discours ; mais, dans la Chanson, il s'étend complaisamment en toute occasion, par exemple pour décrire l'assemblée des Hérupois « à l'Archant[2] Saint-Martin ». Il n'est pas jusqu'aux dames qui ne soient là pour les adieux :

> Mainte noble pucele i véist-on plorer,
> Et mainte bele dame son seignor regreter. (XXXIV.)

C'est de l'épopée. La Chronique, elle, ne s'attarde point aux descriptions.

7° Ils sont, non pas 3.000, mais 50.000. (XXXV.)

8° Ils traversent la France et vont jusqu'à Aix, en passant par la Lorraine : les *fijos dalgo* se contentent de manifester sur la *glera*[3] de Burgos.

1. Sur le sens du mot, voir G. Paris, *Mélanges de litt. franç. au Moyen-Age* publiés par M. Roques, 1910, t. I, p. 93.

2. C'est-à-dire à Larchant Saint-Mathurin ou Saint-Mathurin de Larchant, à deux lieues au nord de Château-Landon. C'est entre Château-Landon et le Mont Saint-Michel que Jean Bodel semble placer le pays de Herupe (ou Hurupe). Cf. Longnon, *Mémoires de la Soc. d'hist. de Paris*, t. I (1875), p. 8 ; Rohnström, p. 112 ; Bédier, *Les Légendes épiques*, t. IV, p. 109.

3. Rohnström imprime par erreur « La Clera ».

Digitized by Google

9° Ils portent chacun quatre deniers et non cinq, ni huit.

10° L'acquiescement de l'empereur, d'abord exprimé aux deux messagers :

> Et s'amandise an vuelent, molt lor iert faite granz.
> De l'or et dou chevage lor claim qites et frans,
> A toz les jorz dou monde et peres et anfans. (XL.)

est ensuite solennellement renouvelé quand les Hérupois se présentent à lui, ou plutôt quand il se présente à eux avec ses barons :

> Tuit nuz pies et an langes as plains chans se sont mis...
> Par cette humilité vangi ses anemis. (XLIV.)

Alphonse ne voit que les deux messagers. Il se borne à envoyer avec eux un de ses *caballeros* pour confirmer sa réponse.

11° Dans la Chanson, la scène se termine par un acte humoristique et symbolique : Salomon (toujours par *gabois* évidemment) a invité l'empereur à recevoir les « deniers de fin acier reons ». L'empereur les accepte et en fait faire un perron :

> « Sire droiz ampereres, ce a dit Salemons,
> Recevez le chevage que nos vos aportons
> Chascuns .IIII. deniers de fin acier reons. »
> — « Certes, dist l'ampereres, cist chevages est bons;
> Autre ne me doit rendre Herupois ne Bretons. »
> Les deniers a fait panre, se's reçut Nevelons.
> Quant il ansemble furent, molt an fu granz li nons;
> Karles les a fait fondre à force de charbons.
> Devant la maistre sale an fu faiz .I. perrons,
> Li baron de Herupe i escristrent lor nons. (XLV.)

Sur ce perron, voir G. Paris, *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 370.

12° Au lieu que, dans la Chronique, celui qui a conseillé le roi garde un rôle noble et fait preuve d'abnégation, dans la Chanson, ce sont des traîtres. Dans la Chronique, il n'y a pas de traîtres; il n'y a que de loyaux vassaux. Peut-être faut-il voir là un art supérieur; peut-être aussi le souvenir de Ganelon imposait-il à l'épopée française ces noires figures.

L'exil de D. Diego López, épisode qui fait pendant à l'amende honorable des conseillers de Charles, est tout à son honneur,

Digitized by Google

puisque c'est lui-même qui l'a suggéré au roi, et que, six semaines à peine écoulées, il est rappelé.

13° L'épilogue de la *yantar* accordée à Nuño de Lara et à ses descendants et celui du mariage de ses fils avec les filles de D. Diego donnent à cette anecdote un aspect tout espagnol et le rattachent étroitement à l'histoire authentique. A noter aussi le repas offert aux nobles par D. Nuño, au moins d'après le ms. de Lisbonne.

***

Que conclure de cette comparaison? Le schéma est évidemment le même. Les traits caractéristiques également : l'impôt demandé, les barons assemblés, les deniers présentés au bout des lances, le souverain venant à résipiscence et reconnaissant le droit invoqué. C'est l'essentiel; ce pourrait être tout. Le reste en découlerait, simplement avec des variantes.

Si l'on s'en tient au fond même de l'anecdote, que l'histoire ici perde ses droits, et qu'on soit en pleine littérature, la parenté des deux récits nous inclinerait à le supposer; à moins qu'on n'imagine que D. Nuño de Lara ait connu l'histoire des Hérupois[1] et l'ait servie en nature à son souverain : seulement il faudrait admettre qu'il la connaissait par un poème antérieur à celui de Jean Bodel[2]. On pourrait aussi soutenir que le poète français a transposé dans son poème un fait emprunté à l'histoire d'Espagne, parvenu jusqu'à lui par quelque récit, verbal ou écrit. Ce ne seraient là que des hypothèses bien gratuites.

Il est plus naturel de penser que nous avons affaire des deux côtés à un même thème épique, avec, de part et d'autre, une adaptation plus ou moins habile et complète au milieu. Nous n'avons évidemment affaire ni à une imitation ni à une transposition de la Chanson française par le chroniqueur espagnol. Comment celui-ci aurait-il filtré la Chanson de manière

1. De même que plus tard on mit en pratique les *pasos* des romans de chevalerie : cf. le *Paso honroso*.

2. Mort en 1209 ou 1210. (Cf. Rohnström, p. XII.)

Digitized by Google

à en éliminer tant de détails? Sans doute, le filtrage s'opère de lui-même par le fait qu'un auteur compose d'après les seuls souvenirs d'une lecture; mais on peut voir là aussi un thème traité de deux façons différentes en des milieux et des temps différents: thème transmis oralement ou par quelque voie inconnue, en un siècle où la matière épique voyageait du nord au midi et du midi au nord; thème brillant, et bien tentant, et surtout léger, ténu dans son essence, d'un transport aisé, d'une adaptation en somme commode; thème dont les traits essentiels pourraient tenir en trois lignes ainsi conçues: « les barons, sommés de payer l'impôt, mettent leurs deniers au bout de leurs lances. Le roi effrayé leur accorde l'exemption définitive. »

Tout le reste, néanmoins, dans la Chronique, peut-il s'expliquer par les circonstances, les intentions de l'auteur, les relations avec l'histoire où le tout s'encadre? Je ne le crois pas. Il y a tout de même entre les deux récits une certaine similitude de lignes et, pour reprendre le mot, d'articulations, qui donne à penser que le thème était un peu plus précis et détaillé. Tout s'expliquerait assurément par une légende antérieure à celle de Jean Bodel, plus brève, mais déjà rédigée; par exemple la Chanson des Hérupois que Jean Bodel semble avoir refondue, ainsi qu'on le suppose généralement[1] : c'était déjà la conclusion de Rohnström; je crois qu'on peut l'accepter :

« Le lien qui unit l'épisode des Hurepois au récit des guerres de Charlemagne est des plus lâches... Aussi... est-ce probablement Bodel qui a introduit dans son épopée sur les Saxons le vieux poème des Hurepois. Comme, d'autre part, dans la légende des cinq maravédis, rien ne rappelle les autres parties de la Chanson des Saxons, tout porte à croire que les romances espagnols s'inspirent non du poème de Bodel, mais du vieux poème français, aujourd'hui perdu. » (P. 120.)

Au lieu de *romances espagnols*, lisons « la Chronique générale », et nous serons peut-être dans la vérité; mais nous devrons admettre que le narrateur a su merveilleusement

1. G. Paris, *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 328; Bédier, *Les Légendes épiques*, t. IV, p. 106.

Digitized by Google

adapter le thème étranger et en transformer les éléments, au point d'en garder le dessin sans qu'on puisse y voir un décalque.

Il est en effet certain qu'un fond historique se trouve recouvert sous l'anecdote de la Chronique générale. C'est sur ce fond que se seraient déposés les détails empruntés ou imaginaires.

Que le roi Alphonse ait assiégé et pris Cuenca, en 1177, nous en sommes sûrs : Luc de Tuy, Rodrigue de Tolède, la Chronique latine des Rois de Castille insistent plus ou moins sur cet événement; et qu'il ait eu pour cela besoin d'argent, c'est plus que probable.

Que, d'autre part, les nobles se considérassent comme exempts d'impôt, c'est ce qui ressortirait, s'il y avait à le démontrer, d'un passage de la Chronique générale (texte d'Ocampo) que cite Colmeiro (*Hist. de la economía política*, t. I, p. 474, note), et où il est dit que D. Sancho García, comte de Castille, *el de los buenos fueros*, « dió libertad e franqueza a los caballeros castellanos que no pechasen... ».

De quel impôt s'agit-il? Évidemment d'une capitation, à cote fixe. Ce pourrait être la *fonsadera;* et les nobles en ce cas avaient pour eux la logique, puisque cet impôt était levé sur ceux qui étaient exempts du *fonsado*, c'est-à-dire de service militaire (Colmeiro, p. 466) ; le comte de Cedillo (*Contribuciones e impuestos*, p. 135 et sq.) le compare à la *redención a metálico*. Mais on peut penser plus généralement à toute espèce d'impôt, de *pecho*.

Que les Laras fussent en fait *deviseros de mar a mar* et qu'ils eussent droit par là à la *yantar*, nous le savons de reste.

Nous avons vu enfin que le double mariage contracté entre les deux familles des Laras et des Haros est authentique.

Il y a donc, dans notre récit, un ensemble de faits qui ne sont pas controuvés. Écartons en les allégations qui y sont étrangères et qui s'y sont ajoutées postérieurement. Tout d'abord l'attribution à D. Pedro du rôle tenu par son fils D. Nuño, à moins qu'il ne s'agisse de D. Pedro Manrique, frère de D. Nuño, et non de D. Pedro González leur père (dans

Digitized by Google

Madoz on ne sait plus duquel il s'agit); mais comme D. Pedro Manrique lui-même est mort en 1164 (voir *Chron. lat. des Rois de Castille*, § 31, note 6, tableau généalogique), il y a de toute façon erreur, à moins que l'époque fixée pour les événements ne soit elle-même arbitraire. Ensuite la circonstance, très accessoire du reste, que la scène se serait passée aux *Cortes* de Burgos tenues en 1177, ce dont il n'est nullement question dans nos manuscrits. Enfin la transformation (plaisante à coup sûr) de la *yantar* en banquet annuel; « acordaron darle un gran convite cada año, cuyoobsequio pasase a sus descendientes », comme veut Madoz (t. IV, p. 598). Il reste quand même des faits auxquels le narrateur a très bien pu accrocher le thème des deniers mis au bout des lances, souvenir littéraire d'ailleurs très à propos évoqué. Il y a là, en somme, beaucoup plus d'histoire vraie, sans comparaison, que dans la Chanson française : outre les faits énumérés ci-dessus, comparez le Charles ridicule, absurde et faux de celle-ci à l'Alphonse VIII de la Chronique, chez qui la même faiblesse au moins est compréhensible, vu sa jeunesse et sa situation.

Il est curieux peut-être de noter les dégradations ou amputations que le thème a pu subir ailleurs, par exemple, dans la Chronique française que cite Gaston Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 329)[1], et où les Hérupois, sur le conseil donné secrètement par le duc Naymon (il n'est plus question de Huon) se rassemblent devant Cologne, pour une manifestation imposante, avec armes et bannières, mais sans qu'il soit question de deniers attachés ou non au bout des lances. Leur seul aspect convainc Charles qu'il a eu tort de leur réclamer le « treu ». Par l'attitude et même le rôle, le duc Naimon est du reste plus voisin de Diego López que dans la Chanson.

Si tant est que l'anecdote de Carbonell citée par Milá et par Menéndez Pelayo se rattache à notre thème, elle en a délaissé encore plus de détails importants. D'abord il n'est plus

1. Cf. Rohnström p. 117.

Digitized by Google

question d'impôts réclamés, mais de privilèges supprimés, brûlés. Ensuite les Catalans se présentent à En Père (III) avec la lance, non pas munie de deniers en fer, mais dépourvue de fer, et la gaine sans épée. Le résultat de la manifestation est du reste le même.

Au contraire, le *Chronicon Briocense* (1389-1394) cité par M. Bédier (t. IV, p. 108, n. 2) ajoute à la Chanson un détail, c'est que Charles a exigé la remise des quatre deniers dans une bourse neuve, et chacun en effet se présente avec une bourse attachée à sa lance. Cela rappelle (d'un peu loin sans doute) les cinq maravédis que D. Diego offre d'apporter « en la punta del manto ».

Et maintenant, en France, ce thème a-t-il servi à défendre certaines tendances particularistes? C'est ce que je ne chercherai pas[1]. En Espagne, il a sûrement été employé pour appuyer les prétentions de la noblesse, et plus particulièrement pour rehausser le prestige d'une famille, celle des Laras, sans préjudice de celle des Haros, par un auteur, poète ou chroniqueur, qui avait surtout le désir de se concilier la faveur de l'aristocratie et qui composait pour elle. Il y a là une histoire tendancieuse, à n'en pas douter. Comme dans la plupart des chansons de geste françaises, mais aussi comme dans le poème du Cid, le souverain n'est qu'un homme faible et inconstant, dont ses vassaux font toute la puissance et l'autorité. La noblesse est à l'honneur[2]: c'est son code d'honneur qui règle les actes comme les jugements,

1. « Bodel a arbitrairement rattaché cette histoire à la guerre de Saxe; elle était probablement chantée dans quelque poème perdu. Sous la forme où il nous l'a transmise, elle semble exprimer seulement l'esprit d'indépendance orgueilleuse et toute locale de quelques barons; mais originairement elle avait sans doute servi à prêter un corps à l'idée nationale française, en opposition avec les prétentions des Carolingiens germaniques. » (G. Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 328.) Nous retrouvons dans ces lignes la théorie de l'épopée contemporaine des Carolingiens, aujourd'hui bien battue en brèche. En tout cas, on verrait plutôt là, à proprement parler et en principe, une manifestation du régionalisme hérupois. La Hérupe ou Hurupe commençait à la rive gauche de la Seine. C'était la France encore, mais la France occidentale d'entre Seine et Loire. Cependant, après tout, il n'est pas sûr que Jean Bodel, qui était d'Arras, se soit particulièrement intéressé aux Hérupois, Il aura vu l'intérêt épique de leur légende, et l'aura prise telle quelle. Il peut nous plaire à nous de traduire Hérupois par Français. Ce n'est exact qu'approximativement.

2. C'est ce que nous verrons par la suite.

Digitized by Google

plus ou moins implicites. Comment s'étonner qu'un tel thème ait trouvé place dans la Chronique de 1344, quand on voit avec quelle complaisance, d'une part l'histoire ou plutôt l'épopée d'un Fernán González et d'un Ruy Díaz de Bivar est entrée dans la Première Chronique générale, et d'autre part les histoires plus menues, mais encore typiques et intéressantes, d'autres grands personnages, vassaux d'Alphonse VIII ou ses contemporains, ont été recueillies par la Chronique de 1344?

Il est au surplus difficile de voir dans notre récit l'indice d'un esprit régionaliste. Quoique les Laras représentent plutôt une région de la Vieille Castille[1] et les Haros la Biscaye et une partie de la Rioja, il n'est pas plus question ici de dissentiments entre ces pays voisins qu'entre les deux chefs, d'ailleurs alliés déjà eux-mêmes comme devaient l'être leurs enfants, D. Diego ayant épousé la propre nièce de D. Nuño, Dª María, fille de D. Pedro Manrique. Tout au plus pourrait on percevoir un écho très amorti des luttes qu'eurent entre elles à certains moments les deux familles, dont l'une, celle des Haros, se distingua par sa fidélité au souverain : Diego López[2] à Alphonse VIII, Lope Díaz, son fils, à Ferdinand III.

En fait, il semble bien que le but du narrateur est d'expliquer un fait qui devait paraître de son temps étrange et anormal : le grand nombre de *behetrías* qui reconnaissaient les Laras pour patrons, sans que pourtant il s'agît là de droits héréditaires. Comme l'a très bien vu M. Sánchez Albornoz, les *Laras* étaient des *diviseros* non *naturales* :

> Era imposible que los tales Laras tuviesen un abuelo común con los señores de todas las behetrías en que recaudaban divisas o se llamaban diviseros, y no era fácil que poseyeran tierras, es decir, que fuesen afincados en ese sinnúmero de aldeas. En cambio, dada la enorme potencia de los Laras en el siglo XII primero, y en el XIII después, resulta muy explicable que ellos, y como ellos magnates de su alcurnia, por espontánea decisión de los lugares por acuerdo con los señores mismos o por la fuerza, impusieran a algunas behetrías la percepción de la divisa y lograran, por ende la condición de diviseros. (P. 285.)

1. Voir la carte des *Merindades y señoríos de Castilla en 1353*, jointe à l'article déjà signalé de M. Claudio Sánchez Albornoz.

2. La *Chron. lat. des Rois de Castille* (§ 28) déplore ainsi sa mort (1214) : « Causam doloris perpetui, quam diu mundus iste duraverit, habet Castella. »

Digitized by Google

C'est qu'il s'était produit une modification profonde dans l'institution des *behetrías* :

Nos inclinamos a creer que en los turbios días del siglo XII o en los muchos turbados del XIII y del XIV, diversos magnates consiguieron el derecho de percibir ciertas gabelas en determinadas behetrías, aun sin ser naturales de las mismas. (*Ibid*, p. 284.)

C'est cette révolution, vue dans le cas spécial des Laras, que la Chronique cherche à expliquer par un récit d'allure épique; et franchement on peut admirer l'art, tout au moins l'habileté suprême qui a présidé à la mise en œuvre. Car il ne faut pas réserver toute admiration pour les œuvres de l'époque classique; et dans ce bref morceau d'épopée, on sent une main experte et adroite aussi bien dans la mise en scène que dans l'adaptation du thème avec circonstances.

Mais la question la plus délicate est encore de savoir si la légende a été adaptée par le chroniqueur lui-même, ou résumée d'après quelque poème épique. Bien entendu, il ne peut être question ici d'une prosification de poème comme pour les chapitres consacrés à Fernán González et au Cid : l'allure rapide et sommaire, historique, pour tout dire, du récit ne pourrait nous faire penser qu'à une refaçon en prose, et à une refaçon assez résumée, dégagée de tout ornement poétique.

Je ne crois pas qu'une réponse péremptoire puisse être donnée.

Mais, à l'époque et dans la même chronique où l'histoire de la Cava (ou Alataba) était rédigée sur un canevas fourni par le Maure Rasis[1], dans la prose consistante et bien agencée que nous savons, prose qui ne paraît vraiment point être de la poésie défigurée, du vers désassonancé, pourquoi n'admettrait-on pas qu'alors un récit comme celui de la *Pecha* ait pu être coulé d'un seul jet et d'une seule venue d'après un thème schématique connu de l'auteur? Il n'est pas tellement absurde de supposer que des légendes d'allure épique aient été mises, d'emblée, en prose, vers le premier tiers du XIVe siècle!

Apportons seulement un correctif; car il est difficile d'admettre que toute cette floraison d'anecdotes et de légendes qui

1. Cf. Menéndez Pidal, *El Rey Rodrigo en la literatura*, et *Bull. hisp.*, 1919, p. 297.

Digitized by Google

émaille la Chronique de 1344 ait poussé, sans germes, dans le cerveau de celui ou de ceux qui l'ont ainsi enrichie. C'est de la tradition orale, ou écrite, qu'ils sont partis. Nous serons obligés de l'admettre pour quelques uns de ces récits, qui apparaîtront comme de l'histoire authentique plus ou moins déformée ou arrangée. On ne peut nier déjà que dans l'anecdote de la *pecha* les éléments *exacts* ne soient assez considérables.

Sous cette réserve, qui donne aux additions de la Chronique de 1344 une physionomie et une valeur spéciales, on peut reconnaître qu'il ne serait ni équitable ni judicieux de considérer *a priori* un contemporain de Juan Manuel comme incapable de combiner un récit tel que celui de la *pecha*; d'autant plus qu'en réalité il y a eu des auteurs successifs qui se sont corrigés et amendés les uns les autres : la comparaison des manuscrits de Madrid, de Lisbonne et de Paris nous l'a suffisamment montré. Il semble bien, par exemple, que la rédaction du manuscrit de Paris est en progrès sur celle du manuscrit de Lisbonne, puisqu'elle a élagué bien des phrases inutiles; il est vrai que notre façon de voir n'était pas forcément celle des gens pour qui l'on écrivait au XIVe siècle, et l'inverse pourrait être soutenu.

En tout cas, s'il était sûr, comme on l'a cru (mais M. Menéndez Pidal, dans son *Catálogo*, p. 48, le conteste), que la Chronique de 1344 ait été rédigée par ordre d'Alphonse XI, ce serait une raison de plus de nous attendre à rencontrer, parmi ceux qui en furent chargés, des hommes habiles et ingénieux, qui savaient écrire l'histoire, comme d'autres écrivaient, à la même époque, de jolis contes; mais, pas plus que ceux-ci, ils ne faisaient rien avec rien.

D. Diego López de Haro et son fils D. Lope Díaz. Alarcos et Las Navas.

A la note 8 du § 24 de la *Chronique latine des Rois de Castille* j'ai signalé un autre passage du *Valerio* (l. VI, tit. V, cap. III). Il s'agit de la conduite des milices madrilègnes à la bataille de las Navas. Sur les objurgations du

Digitized by Google

Miramamolin, les musulmans ont repris momentanément le dessus :

ꝛ hirierō tā de rezio enlos xp̄ianos / q̄ por fuerça los hizierō tornar a tras. De guisa q̄ algunos ouo ay quasi vencidos : ꝛ lleuauan las vāderas rastrando tras si. Pero no delos nobles hombres. Entre los q̄ huyan era la seña de madrid. E porq̄ ella tenia el cāpo blāco en medio vn osso prieto cuydo el rey dō alfonso q̄ era el pendon de don diego señor de Uiscaya q̄ traya lobos prietos en cāpo blanco / ꝛ dixo al arçobispo don Rodrigo de toledo q̄ estaua junto conel. Uedes como torna la seña de don Diego. Un ciudadano de Medina del cāpo llamado andres boca q estaua cerca del rey dixo . Señor cierto no es aq̄lla la seña de don diego / mas parad miẽtes ala delantera ꝛ vereys yr vrā seña / ꝛ apar della la de don diego / ꝛ otrosi la seña del cōde don aluaro de lara. E porq̄ el osso de madrid es prieto en cāpo blāco cuydades q̄ es la seña de don diego : por los lobos prietos q̄ tiene en cāpo blāco : cierto los q̄ huyē nos los villanos somos / ca los hidalgos no. E por esta palabra q̄ dixo lo apedrearon despues los villanos de Medina. Y el rey don alfonso quando lo supo como fuesse iusticiero hizo por ello gran iusticia . Ca hecha pesq'sa hizo matar por justicia atodos aq̄llos que lo apedrearon. El rey miro entōces ꝛ vio las señas como andres le dixera / ꝛ tomo vna lāça enlas manos ꝛ fue para ellos : ꝛ hizo los tornar diziendo : o vassallos ꝛ amigos / que es esto : tornad ala batalla / q̄ este es el buen dia de gran vitoria que dios vos quiere dar. Entonces dieron tornada en los moros tan de rezio q̄ los no pudierō sufrir ꝛ fueron los moros vencidos ꝛ arrancados del campo...

Comparons avec le ms. portugais de Paris :

(Fol. 225) ... ꝛ ferirō tam rryio nos xpaãos q̄ p̄ força os fez'om tornar . ꝛ alguũs ouue hy quasy uẽcidos . ꝛ leuauã as bandeyras arrastrando trassy . po nō dos nobres hom̄s . ꝛ ant' os q̄ fugiã era asigna de madride . ꝛ por que ella tem o campo branco ꝛ en meo hũu osso preto . cuydou elrrey dom affonso q̄ era o pendom de dom diogo . ꝛ disse ao arcebp̄o dom Rº Vedes como torna assigna de dom diogo . ꝛ hũu cidadaão q̄ staua aç'ca delrrey disse . c'to senhor nō he aq̄lla abandeira de dom diogo . mas olhaae adiante ꝛ verees hir auossa . ꝛ logo apar della ade do diogo . ꝛ uerees as caldeiras p̄tas no campo branco do conde dom aluº de lara. q̄ uaão servendo apar da uossa bandeira. ꝛ por queo osso do madride he p'to ẽ campo branco. cuydaaes q he asigna de dom diogo c'to os q̄ fogen nos os vilaãos somos ca os fidalgos nō.

Cette partie de l'épisode se retrouve, on va le voir, dans le ms. Ii-74 de la Bibl. Nacional. Il n'en reste que des traces

Digitized by Google

dans le 2-C-2 de la Bibl. Real (Chr. des Vingt Rois) : cf. Pidal (*Catálogo*, 1re éd., p. 75; 3e éd., p. 117), qui n'indique pas si ce qui suit s'y retrouve également :

Este cidadaão era de medina del campo . ꝛ auya nome andres bocas . ꝛ por esta palaura q̃ disse o apedrarõ despois os vilaãos de medina . ꝛ matou elrrey todos os que soube q̃o apedrarõ . Elrrey uyo as bandeiros comolh' andres dissera . E tomou hũa lança nas maãos. ꝛ fezeos tornar . dizendollhes oo vassalos ꝛ amigos q̃ he esto . tornaae aabatalha ca este he oboo dia de gñde vitoria que uo ds̃ qr̃ dar...

A noter que notre manuscrit, comme le *Valerio* et le Ii-74, et contrairement au 2-C-2., donne le nom du « ciudadano » qui parla ainsi au roi, tandis que tous trois omettent celui de Suero ou Sancho (ms. 2-C-2 et 2-M-5, cf. *Catálogo*, 3e éd., p. 161 et 117.) Fernández, qui, selon M. Menéndez Pidal, dans la Chronique de 1344 (en tout cas pas dans Ii-74) tenait la bannière de Madrid. Voici le texte du Ii-74 (= 10815) :

... ꝛ firieron tan de rrisio enlos xp̃ianos que por fuerça los fisierõ torrnar en tal guisa que algunos ouo y q̃si vençidos ꝛ lleuauã las vanderas rrastrando tras si / pero nõ delos nobles om̃s. Et entre los que fuyan era la senña de Madrid ꝛ por que ella tiene el canpo blanco ꝛ en medio vñ oso prieto / cuydo el rrey don alfonso que era el pendon de don diego. Et dixo al arçobispo dõ rrodrigo vedes como torrna la seña de don diego. Et vñ cibdadano q̃ estaua açerca del rrey dixo çierto señor non es aquella la senña de don diego / mas parad mientes ala de lantera ꝛ veredes yi la vra senña ꝛ luego apar della la de don diego. Et otrosi veredes las calderas prietas enel canpo blanco del conde dõ aluaro de lara que van feruiendo a par de la vra senña . E porque el oso de Madrid es prieto ꝛ en campo blanco cuydades que es la senña de don diego / çierto los que fuyen nos los villanos somos . Ca los fijos dalgo non . Et este çibdadano era natural de mediana (sic) del canpo ꝛ auia nonbre andres boca / ꝛ por esta palabra que dixo le apedrearon despues los villanos de mediana. El mato el rrey todos los que supo q̃lo apedrearon. Et entonçe paro miẽtes el rrey ꝛ vido las senñas com̃o lo andres dixera . Entonçe tomo una lança enlas manos ꝛ fisolos torrnar / disiendo o vasallos ꝛ amigos que es esto tornad a la batalla ca este es el buen dia de grã victoria que vos dios q̃ere dar...

L'exemple de la peur venait de haut : les *villanos* auraient pu se réclamer d'un grand personnage qui en avait fait tout

Digitized by Google

autant un siècle auparavant. On sait comment le comte Pedro (González) de Lara abandonna sur le champ de bataille de Campo del Espina le comte Don Gómez de Gormaz dont il était le rival auprès de la reine Urraca, femme d'Alphonse I d'Aragon. Le fait est attesté par Rodrigue; et la *Chronique latine des Rois de Castille* § 4 (voir notes 3 et 4) semble le reconnaître implicitement. Rodrigue ajoute que le comte Pedro « in primis ictibus *vexillo proiecto* cessit hostibus sine pugna » (VII, 2). Encore les *villanos* n'avaient-ils pas abandonné leurs enseignes et se contentèrent-ils de les traîner derrière eux.

Mais il est notable que cette histoire de débandade est liée ici avec le souvenir de D. Diego, dont on nous dit que le roi croyait reconnaître l'enseigne. Peut-être faut-il la rapprocher d'épisodes remarquables qui éveillent l'idée d'une épopée dont seuls quelques manuscrits de la Chronique générale nous auraient gardé le souvenir et dont nous retrouvons jusque dans les polémiques littéraires de la fin du XVIe siècle l'écho inattendu. Dans sa réponse aux attaques que le connétable de Castille, D. Juan Fernández de Velasco, lui avait adressées sous le pseudonyme de « Licenciado Prete Jacopin » au sujet de son commentaire sur Garcilaso, Herrera ne craignit pas de lancer contre son adversaire, nous dit M. Adolphe Coster dans son livre sur le poète sévillan[1], « des vers outrageants pour la mémoire d'un de ses ancêtres accusé de poltronnerie ». Ces vers, dont on ne nous dit pas s'ils sont d'Herrera ou tirés d'un romance en vogue, ne marquent pas un goût, certes, très raffiné :

Amarillo como cera
estaua el conde de Haro,
buscando todo reparo
por no pasar la ribera;
desque vido la manera
como el señor Rey pasaua,
tan gordos pedos tiraua,
que se oyan en Talavera.

1. *Fernando de Herrera (el Divino)*, Paris, Champion, 1908, p. 163.

Digitized by Google

Au § 13 (note 3) et 24 (note 3) de la *Chronique latine* j'ai encore signalé deux passages du texte d'Ocampo et d'autres manuscrits où il est dit: 1° que D. Diego et les autres *fijos dalgo* se battirent mal à Alarcos parce que le roi avait prétendu que les chevaliers des villes d'Estremadure étaient aussi braves et aussi bons cavaliers que les *fijos dalgo* de Castille; voici le texte du ms. portugais de Paris:

Dom diogo lopez dalfaro cõ todos os outros fidalgos nõ stauam ben cõ elrrey, ꝛ esto por q̃ elrrey hũn dia fallãdo en seus espaços diſſ'ra q̃ tam bõos erã os cavaleyros da estremadura como os fidalgos de castella . ꝛ q̃ tanto ben faria cõ elles . Eelles teuerõse desto por muy deshonrrados ꝛ por tanto nõ o ajudarõ ben en esta batalla (fol. 221).

2° qu'à la bataille de las Navas, D. Diego López, en raison de sa conduite à Alarcos, eut à subir de la part de son fils D. Lope Díaz[1] une semonce à laquelle il riposta par une injure grossière : « llamar vos han fijo de puta mas non fijo de traydor ». C'est ce qu'on retrouve dans le romance de Sepúlveda « El octavo rey Alfonso » (927 de Durán); je mets en italiques ce qui est à peu près littéralement pareil dans la Chronique (texte Ocampo) :

Don Diego López de Haro
a su padre le decía :
Dióos el Rey la delantera,
Yo por merced os pedía
Como ansí padre y señor,
Peléis con valentía.
Y no me digan las gentes
Que de traidor decendía.
Miémbreseos la prez y honra
Que en Alarcos se perdía:
Cobradlo os ruego por Dios,
Y por su madre María :
Hareis a Dios gran *emienda*
Y él vos lo perdonaría
El gran *yerro en que caistes*
Cuando tal lid se vencía. —

1. D. L. Serrano (*Col. diplomática de San Salvador de El Moral*, p. 86) reproduit une donation de 1192 faite par « Dompnus Didacus de Fenar una cum filio meo Lupus Didaci. » On sait le rôle de Lope Díaz sous Ferdinand III; cf. *Chr. lat. des Rois de Castille*, § 32, n. 4.

Digitized by Google

Don Diego volvió sañudo
De lo qu' el hijo decía :
— *Hijo te dirán de puta.*
Que yo *traidor no* sería,
Que *con la merced de Dios*
Pelearé *de tal guisa,*
Que non haya causa ninguna
De decir lo que decías;
Mas yo veré como tú
Hoy a mí me aguardarías
En este lugar do estamos,
Pues engendrado te había. —
Don Diego *besó sus manos,*
Muy gran perdón le pedía.
Díjole : — Padre y señor,
En esta lid que hoy se hacía
Serédes de mí aguardado
Cuanto padre no sería
De ningún hijo que tuviese,
Como veréis este día.
Entremos en la batalla,
Ya en ella verme querría.
« ! Dios ayuda y Santiago,
» Seguidme, que a ello iba ! »

On aura remarqué que le fils a pris le nom du père, *Don Diego.*

Voici le texte du ms. portugais de Paris et celui du Ii-74 :

(Fol. 224.) Elrrey deu adyanteira adõ diego dalffaro . ꝛ q̃ndo seu filho lopo diaz esto uyo posesse ante elle ꝛ disse . pad' senhor pois uꝯ elrrey do adianteira peçouꝯ por m'cee q̃ façaaes en guisa q̃ me nõ chamẽ filho de treedor . ꝛ seede nembrado do boo nome q̃ perdestes na batalha de larcos. ꝛ q̃ree hoie en esta cobrar oq̃ na outu perdestes . E dom diego disselhe . chamaruꝯ podem fide puta . mais nõ de treedor . ca ffio na m'cee de jhũ xp̃o q̃ taaes obras farey hoie que en todo omũdo h'a falado . mas eu ueerey como en este dia aguar (fol. 224') daaes

Et el rrey dio la delantera adon diego de alfaro . ꝛ q̃ndo su fijo lope dias esto vido pusose ante el ꝛ dixo padre señor pues vos el rrey da la delantera pido uos de merçed que fagades en guysa que me non llamẽ fijo de traydor. Esed membrado del buen preꝯ que perdistes enla || enla lid de alarcos . Et por ende uos rruego padre señor que querades oy eneste dia enesta batalla cobrar lo que enla otra perdistes . Et entonçe don diego tornose al fijo / llamarvos pueden fijo de puta mas non de traydor, ꝛ fio enla merçed de ih'u xp̃o q̃ tales

Digitized by Google

uosso padre . Lopo diaz beyioulh' amaão ꝛ disse . c'to eu uꝯ cuydo hoie guardar tam ben como ental logar filho deue guardar padre.

obras fare yo que en todo el mundo sera fablado / mas yo vere cõmo eneste dia aguardaredes auro padre eneste lugar / ꝛ lope dias besole la mano. El dixo çierto yo vos cuydo oy guardar tan biẽ como en tal lugar fijo deue guardar apadre...

Cette histoire est d'autant plus étrange, que la bravoure et la loyauté semblent les traits caractéristiques de cette figure essentiellement épique de D. Diego. Le ms. portugais de Paris nous a conservé un passage où ce personnage est représenté comme l'esclave du devoir et de l'honneur: c'est celui où, D. Fernando, roi de Léon, étant mort, sa femme Dª Urraca, sœur de D. Diego López, conçut le dessein de faire proclamer roi de Léon son fils D. Sancho au détriment d'Alphonse IX, né d'un premier lit, et s'adressa vainement à D. Diego, qui remit à Alphonse IX l'étendard de Ferdinand II et les terres qu'il tenait de ce dernier, refusa de les reprendre malgré l'offre qui lui fut faite, et revint auprès de sa sœur pour la défendre contre les revendications possibles du nouveau roi. Le texte Pidal passe tout cela sous silence. Je mets en note les variantes du ms. Ii-74 :

(Fol. 217ᵛ) . Cº. V̄. XXVI. Despois que foy morto el Rey dõ fernãdo Regnou seu filho dõ affonso. na era de mil IĪ XVIIIº anos. Este dõ aº era nieto delrrey dom aº anrriquez deportugal[1]. ꝛ enq̃nto seu pad' era vivo . sua madrestra dona orraca buscaualh' todo mal q̃ podia de guisa[2] q̃ se foy ꝑa seu auoo aportugal q̃lh' mãdara diz' q̃ se fosse ꝑa elle ꝛ q̃ lhe[3] en seu rregno en q̃ uiuesse. Elle jndosse ꝑa portugal ꝛ passando otero[4] ẽhũu batel chegoulh' rrecado como era morto seu padre. ꝛ elle tornouse logo pera leon. Dom diego lopez q̃ fora alfferez delrrey dõ fernãdo . despois q̃ elle foy soterrado . disselh' arreỹa dona orraca sua jrmãa . Jrmãao uos podess faz' que rregne meu filho dom sancho com tanto q̃ uos tomees cõ elle uoz . ꝛ lhedees opendõ dorregno q̃ uos teendes . Edom diego lh' disse . Irmãa nõ

1. Par sa mère Dª Urraca, première femme de Ferdinand II. (cf. *Chron. lat. des rois de Castille*, § 10, note 6.)

2. Ii-74 ajoute: « que non podia bevir en el rregno ꝛ yuase para ».

3. Omis *dera* ou un mot analogue.

4. Ii-74 : octejo.

Digitized by Google

farey tal cousa como essa ca nõ he rrazõ[1]. Ca dom affonso he mayor ꝛ elle deue de seer Rey . ꝛ aelle darey opendõ cao deue dau' . E auos ajudarey como jrmãa guardar[2] todo vosso dereyto[3]. mas guardarmey defozer tal erro . en oqual me poderiam trauar os homẽs com dereito. E logo que dom diego lopez soube como vijnha dom affonso . sayo arreceb'r ꝛ deulhe opendom ꝛ atrr̃a q̃ tijnha deseu padre. ꝛ fezeo logo alçar por Rey . E elrrey quis logo dar opendom ꝛ atrra adom diego como atijnha de seu padre . mas elle nõ aquis . ꝛ foisse p̱aa rreÿa sua jrmãa · ꝛ basteceolhe os seus castellos. aguyar ꝛ monteagudo . porq̃ ouue medo delhe faz' mal elrrey affonso por assem/razõ ꝛ desterro q̃lhe ella buscara cõ seu padre.

De même, après la bataille de las Navas, il conseille noblement au roi d'abandonner aux rois d'Aragon et de Navarre tout le butin; eux, les nobles, et le roi de Castille n'auront pour eux que l'honneur:

(Fol. 226). Cº. V̄. XLII. A tenda de miraamolin era deseda u'melha[4]. ꝛ muy rricamente obrada . Edeua elrrey dõ affonso aelrrey daragõ . ꝛ mandou adõ dio (sic) lopez q̃ partisse todo orroubo do campo como el quisesse . E dom diego lhe disse . senhor. todo oau? do curral q̃ uos ꝛ nos os fidalgos auemos dau' desta batalha[5]. seia dos rreys de aragõ . ꝛ de navarra . E auos senhor dou ahonrra dabatalha . ca auos he devyda. Orroubo q̃he fora do curral . todos os q̃o ouuerõ q̃ logre cadahũu como oguaanhou . Elrrey teue q̃ dizia ben . ꝛ confirmou õq̃ elle fez'a.

Don Diego López et D. Pedro Fernández de Castro. Alarcos.

J'ai signalé déjà au § 13 de la *Chronique latine des Rois de Castille* (note 3) deux passages où Almella parle de Diego López, et qui sont à rapprocher d'un ou plutôt de deux chapitres de la Chronique générale, encore selon la rédaction portugaise. J'ai donné ces deux chapitres en appendice, à la suite de ceux où il est question du tribut des cinq maravedís.

Ils mettent en cause Pedro Fernández de Castro, surnommé El Castellano, comme son père Fernán Ruiz, et, d'autre part,

1. Ii. 74 : « Ca non es aguisado. »
2. Ii-74 : « ꝛ guardare ».
3. Ii-74 ajoute : « si uos q̃sieren toller alguna cosa de las vras arras ».
4. Ii-74 : « era bermeja ».
5. Ii-74 ajoute : « Conuene asaber lo que esta enel corral ».

Digitized by Google

les comtes D. Alvaro et D. Gonzalo, gendres de D. Diego López.

Je crois utile de reproduire, malgré leur longueur, les deux passages d'Almella. Le premier est au l. VII, tit. VI, cap. VI. (Je mets en italique tout ce qui concorde avec le ms. portugais de Lisbonne[1].)

Don diego de haro señor de viscaya era priuado del rey don alfonso octauo de castilla : ꝛ presumia mucho de cauallero ꝛ seruidor del rey dõ alfonso : estãdo en alarcos para dar la batalla a miramamolin de marruecos : dõ Diego *cõ presunciõ dixo q̃ quatro cosas no cuydaua hazer . La primera dexar su señor enel cãpo tirandose a fuera cõel su pendon :* ca era alferez del rey . *La segunda q̃ nunca daria villa ni castillo de su señor. La tercera q̃ nunca daria rehenes que no tirasse. La quarta q̃ despues q̃ hiriesse el cauallo d'las espuelas para hazer algũa remetida* cõtra los moros *q̃ no tornaria la cabeça atras : mas dios cuya es toda nobleza ꝛ señoria q̃so quebrãtar la su presunciõ .* Dõ Diego con necessidad *todas aq̃llas quatro cosas passo en aq̃l dia.* Ca como la batalla fuesse vencida ꝛ viesse huyr alos xp̃ianos *el se acogio cõ el pẽdõ del rey al castillo de Alarcos :* como fuesse dẽtro viẽdo q̃ estavan ende muchos ꝛ *no tenia q̃ comer* salio fuera del castillo con todos los suyos *para yr herir enlos moros* ꝛ se poder yr. *Don diego dio d'las espuelas al cavallo para yrlos herir : mas ningũo de los suyos no quisseron mouer conel. Quando sintio que ninguno no le siguia torno la cabeça. Entonce se torno su passo con grã verguença* al castillo . Enesto vino a estar conel don Pero fernandez de castro q̃ andava cõ los moros desterrado de castilla : ꝛ dixole q̃ *Miramamolin auia jurado sobrel libro alcoran* de su ley / *que si luego don diego no le diesse el castillo que el seria descabeçado / y quantos conel estavan : pero que si luego se lo diesse* ꝛ *doze cavalleros en rehenes que a cierto dia fuesse en Marruecos a entrar en su prision,* le dexaria salir con todos los otros en saluo. Don diego viendo la gran necessidad en que estaua / ꝛ que *otro dia miramamolin entendia de tomar el castillo que no tenian que comer :* entregoselo a miramamolin : ꝛ diole doze caualleros en rehenes ꝛ salio conlos otros en saluo. Este don diego de haro al tiẽpo q̃ propuso de guardar aq̃llas cosas no se pẽso de ver en tãta necessidad como despues se vio. Ca como el fuesse buẽ cauallero ꝛ confiaua de la gente q̃ con su señor era no pẽsaua q̃ el rey ni los suyos seriã vẽcidos : atreviose a dezir lo que dixo : pero despues q̃ vio vẽcido al rey / ꝛ vio q̃ no auia reparo huyo. Mala es la muerte al ojo : ꝛ metiose enel castillo / quãdo quiso salir vio q̃ no le siguiã los suyos :

1. Avec lequel concorde ici, comme on le verra plus loin, le ms. li-74.

Digitized by Google

tornose. No tenia q̄ comer el ni los otros cō necessidad ouo de dar el castillo: no era inconveniente de passar lo q̄ dicho auia pues fortuna le fue contraria...

Tout ce développement, à part le début et la fin, se retrouve dans la rédaction portugaise à partir des mots « auya dito presumindo desy que quatro cousas nunca cuidaua facer... », mais cette fois, c'est un texte voisin de celui de Lisbonne[1] qui paraît avoir été suivi, et avec une certaine liberté. Ce chapitre de la Générale n'est d'ailleurs mis en contribution que pour moitié, car Almella ne parle pas du chevalier laissé en otage qui vint reprocher à D. Diego de l'avoir oublié, lui et ses compagnons, et retourna au Maroc, où tous eurent finalement la tête coupée. Il a donc oublié tout simplement de montrer que D. Diego avait failli à son troisième serment comme aux autres[2]. Mais du chapitre suivant, il a tiré quelques détails sur les pourparlers de D. Diego avec D. Pero Fernández de Castro; ceux qu'il n'a pas reproduits ici, il les a placés ailleurs, au lib. VI, tit. VI, cap. IV. Notons qu'à D. Gonzalo il a substitué D. Nuño[3]:

Don Diego de haro señor de viscaya despues de vencida la batalla de alarcos acogiose al castillo de alarcos con los condes dō Nuño / ꝛ don Aluaro de lara sus yernos ꝛ mucha gente que escaparon de la batalla. y Miramamolin de marruecos cerco el castillo de Alarcos. Como supiesse que enel no auia viatualla para tres dias /*juro sobre el libro alcoran q̄ si luego don Diego no le diese el castillo q̄ el seria descabeçado ꝛ quãtos couel estauã : pero si luego se lo entregasse / ꝛ diesse doze caualleros en rehenes / q̄ acierto dia fuesse don Diego a Marruecos a entrar en su prision* q̄ *le dexaria salir con todos los otros* q̄ fuessen libres *saluo los cōdes* de lara *por amor de don Pero fernandez* de castro *q̄ eran sus enemigos*. El qual estaua cōel desterrado de castilla por causa delos dichos condes. *Don pero fernandez fue al castillo con esta embaxada a don diego: ꝛ dixole el juramēto q̄* Miramamolin *auia hecho / desto mucho a dō diego. E auido su consejo con todos los cavalleros q̄* enel castillo estavan q̄ eran

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 247.

2. Autant en a fait Julián del Castillo (*Hist. de los reyes Godos*, p. 240, éd. de 1624), qui semble bien se contenter d'abréger Almella ou la Chronique de 1344 (cf. Menéndez Pidal, *Catálogo*, 1re éd., p. 18, 3e éd. p. 47).

3. Le nom du père. J'ai donné un tableau généalogique des Laras à la note 31.6 de la Chronique latine des Rois de Castille.

Digitized by Google

muchos : ꝛ no teniã q̃ comer / acordaron con grã necessidad q̃ diessen el castillo porq̃ se salvassen todos. Y don diego dio los doze cavalleros en rehenes: ꝛ dixo a don Pero fernandez de castro q̃ pues toda via queria q̃ los cõdes de lara fuessen sus prissoneros : q̃ le rogava porq̃ el de manzilla *no queria ver la entrada del castillo* / q̃ tuviesse manera con miramamolin *q̃ le dexase llevar otros dos cavalleros quales el quisiesse* ꝛ *no fuesse solo.* Dõ pero fernandez *dixo q̃ lo otorgava* de parte de miramamolin. Entregando las rehenes *don pero fernandez hizo omenaje a dõ diego, q̃ despues q̃ el fuesse con aq̃llos dos cavalleros y el castillo fuese entregado amiramolin q̃ luego embiaria* atodos *quantos enel castillo q̃davan : sino los condes* de lara sus enemigos. *E rogo don diego a don pero fernãdez q̃ le esperasse alli : ꝛ fuesse al castillo ꝛ dixoles lo q̃ tenia cõcertado / queles mãdaua que no diessen el castillo hasta q̃* entendiessen que *auia andado vna legua : ꝛ si alguno preguntasse porlos cõdes dixessen q̃ quedauã enel castillo.* Dõ diego *armoso ꝛ hizo armar los condes en armas de otros dos cavalleros : ꝛ fuerõse dode estava dõ pero fernãdez* de castro : *dõ diego tomole porla mano ꝛ fue hablãdo cõel fasta fuera d'l real : entõce le dixo q̃ se tornasse ꝛ se remẽbrasse d'la fe de iesu xp̃o / y del omenaje q̃ le hiziera. Don pero fernandez era muy noble hidalgo : simple ꝛ verdadero : dixo le q̃ todo lo q̃ le prometiera le guardaria. Entõces se despidierõ. Don diego se fue* cõlos condes *sus yernos.* Esse *dia ꝛ noche anduuieron tanto que fuerõ* puestos *en saluo. Dõ pero fernãdez se fue para Miramamolin ꝛ dixole q̃ fuesse a rescebir el castillo / ꝛ cõtole el omenage q̃ le fiziera. Miramamolin selo otorgo ꝛ fue dello cõtento : ꝛ* ambos fuerõ a recebir *el castillo* y *entregaronlo. Don pero fernãdez se paro a la puerta por ver salir los christianos / esto por prẽder alos cõdes* de lara sus enemigos ꝛ *poner* los *en saluo. Quando todos fueron fuera ꝛ no hallo alos cõdes : pregunto q̃ fuera dellos : ꝛ dixerõle q̃ los dos cavalleros q̃ se fueran con dõ diego q̃ essos erã. E quãdo el esto oyo pesole de coraço.* Pero con gran fieldad de la fe ꝛ omenage que le hizo ꝛ auia prometido dixo. *Cierto engañome don diego ꝛ pesame mucho : pero por todo esto no d'xare de guardar* la fe ꝛ *omenage q̃ le hize. Y entonce los llevo consigo para su tiẽda ꝛ hizoles* mucha honra : ꝛ *luego otro dia* fue cõellos ꝛ *puso los en saluo.* Muy noble fue este don pero fernandez de castro en todo este trato...

Qu'il y ait un fond historique à cet épisode, je ne crois pas que l'on puisse en douter si l'on se reporte au passage de la *Chronique latine des Rois de Castille* (§ 13), où il est dit qu'après la défaite d'Alarcos, Diego López de Bizcaye se réfugia au château d'Alarcos où il fut assiégé par les Maures, et que, grâce à Dieu, ayant livré quelques otages,

Digitized by Google

il put s'échapper et rejoignit quelques jours après le roi à Tolède[1].

Voici maintenant le texte de Ii-74. Il est malheureusement tronqué, mais on peut se rendre compte qu'il concorde mot à mot avec le ms. de Lisbonne, et exceptionnellement avec celui de Paris.

de cõmo don diego alfonso[2] se acojo al castillo de alarcos. con el pendon del Rey

Cuenta la estoria enestelugar que don diego ꝛ los otros fidalgos de castilla non q̃sieron entrar conel rrey enla lid ante sẽ tiraron afuera. Et esto por las palabras que elrrey dixera segũ ya oystes teniendo quelos despreçiara ꝛ touiera en poco ꝛ por esta rraçon fueron[3] del asi quexosos quelo dexarõ asi enel canpo conlos del estremo por la qual cosa el rrey don alfonso ouo ser vençido segũ vos ya deximos. Mas don diego que algũas veçes auia dicho presumiendo de si quatro cosas non cuydaua ffazer. la primera dexar asu señor enel campo ꝛ fazerse afuera conel su pendon. Et la segunda q̃ nunca daria villa nin castillo de su señor[4]. Et la terçera que nunca lançaria arrefenes que non[5] tirase. Et la quarta que despues que firiesse al cauallo delas espuelas para façer alguna espolonada que nõ tornaria la cabeça atras. Mas dios cuya es toda nobleça ꝛ señorio[6] q̃so quebrantar la su presucio . || Ca todas aquellas quatro cosas pasaron aquel dia Ca ese dia fuyo del canpo conel pedon del rey ꝛ se acogio conel alarcos / ꝛ enese dia dio alarcos amiramolin. Et enese dia q̃so façer vna espolonada pa ver si se podria salir del castillo porque non avia vianda ꝛ q̃ndo fue guysado para ello con todos los suyos fueronse ala puerta d'l castillo para yr dar enlos moros. Et entonçe don diego dio delas espuelas al cauallo para los yr ferir / mas ninguno delos suyos non q̃so mouer conel. Et quando sintio que ninguno non lo seguia torno la cabeça ꝛ entonçe se torno su paso con grant verguença ꝛ enese mesmo dia dio doçe caualleros a miramolyn en arrehẽns que acierto dia fuese en marruecos ameterse ensu prision ꝛ nũca alla fue nin los tiro pero quelo vino afrontar vno de aquellos / despues por muchas

1. Il était alférez depuis 1184 : cf. D. Serrano, *Col. diplomática de San Salvador de El Moral*, p. 79.

2. Mot entouré d'un trait.

3. Au chap. précédent il est dit : « mas don diego lopes deharo con todos los otros fijos dalgo non estauã bien conel rrey. Et esto por que el rrey vn dia estando fablando en sus palaçios dixera que tan buenos eran los Caualleros de estremaduras cõmo los fijos dalgo de castilla ꝛ q̃ tanto bien farian cõmo ellos / ꝛ ellos touieron se desto por muy desonrrados ꝛ por esta rraçon non le ayudaron bien en esta lid nin teniã biẽ conel. » Cf. p. 162.

4. En marge, autre main : « a sus enemigos ».

5. « las » ajouté au-dessus.

6. L ajoute « ꝛ alteza ».

Digitized by Google

veçes / por ante el rrey don alfonso[1] de castillà. Et don diego le dixo que non le andouiese mas afrōtando ca lo non faria en ninguna guysa. Et el cauallero dixo[2] tornar para sus conpañeros[3] ꝛ que le dauan las carnes ꝛ adios las animas. Et despues que el cauallero fue en marruecos ꝛ[4] vido que don diego non queria yr asu p̄sion mandoles cortar las cabeças / ꝛ este cauallero que vino a don diego era de los de escaño / todas estas quatro menguas pasaron por don diego en vn̄ dia / mas quando don diego q̄siera façer la espolonada ꝛ los suyos lo non q̄sieron sseguyr como ya oystes ꝛ estando muy t'ste ala puerta del castillo vido venir pendones de sus yernos el conde don aluaro ꝛ el conde dō gonçalo ca ellos non fueran enla lid. Et el quando los asi vio venir dixo alos suyos vamos acorrer amis fijos que vienen para nos / ꝛ entoçe salio conlos suyos. El los cōdes quando llegaron ala hueste vinieron por aquella parte donde posaua don pero fernandes de castro que estonçe andaua cō miramolin ꝛ fiçieron su espolonada muy buena de guisa que se boluio toda la hueste / ꝛ a esto allego dō diego que los yua acorrer ꝛ tirolos dende ꝛ vinose conellos pa el castillo. Et despues que fuerō dentro tiro don diego todos los || suyos de las posadas ꝛ diolas alos que venian conlos condes diçiendo que aquellos las meresçian ꝛ non ellos por quelo non q̄sieran segūir ꝛ façer la su espolonada.

de como don diego pleyteo de dar el castillo por salir en saluo.

Cuenta la estoria q̄ q̄ndo moramolyn vido como don diego se metiera eñel castillo conel pendō delrrey tomo firme mente que el rrey era dentro / ꝛ fablo con dō po ferrnandes de castro que lo supiese çierta mente o quales eran y conel[5]. Et entonce fue don pero ferrnandes al castillo ꝛ fablo con don diego que eran mucho amigos[6] ꝛ preguntole si era el rrey enel castillo ꝛ el le dixo que non mas que se fuera para toledo ꝛ el que se acogiera ally con el pendon del rrey. Et pero ferrnandes le pregūto que quales eran y con el / ꝛ si era y el conde don alvaro ꝛ el conde don gonçalo de lara / don diego le dixo[7] yo les cuydo oy tornar rrebidada la mal querençia q̄ me q̄eren. Et entonçe se torrno amiramolyn ꝛ dixole como el rrey non era enel castillo mas quese fuera para toledo. Et miramolī non lo q̄so creer ante dixo que nō levantaria de sobre el castillo fasta que tomase al rrey ꝛ adon diego ꝛ alos condes. Et entonçe mādo adon pero ferrnandes que tornase alla ꝛ dixesen[8] adon diego q̄ le diese el castillo ꝛ

1. Il n'est pas question des nobles comme dans L et P.
2. Ajouté : « que q̄riā ». Il manque évidemment « pues era asi » (cf. L et P).
3. L ajoute : « aa prisom de mira amolim ».
4. Manque « Miraamolim » que donnent L et P.
5. « o quales... el » est dans P, mais non dans L.
6. Comme P.
7. Sic. Il manque une ligne qui est dans L et P.
8. Sic.

Digitized by Google

viniesse entrar en su prision el ꝛ todos los que y eran si non que atodos mandaria cortar las cabezas / ꝛ el ffue alla ꝛ dixo adon diego loque le miramolyn mandaua deçir. Et otrosi como sospechaua que el rrey era en el castillo / ꝛ don diego le dixo que supiese çierto que non estaua ay ꝛ para esto[1] que le diese dos cavalleros ꝛ queles faria mostrar todo el castillo / façiendo le ellos primero omenaje que de cosa que alla viesen nō dixesen otra cosa si non solo del rrey. Et entonçe mando con pero ferrns ados cavalleros quele fiçiesen omenaje ꝛ que fuesen al castillo. Et don diego enbio conellos otro cavallero queles mostrase el castillo / en quanto ellos alla fueron fincaron fablando don pero ferrns ꝛ don diego. Et dixole don pero ferrnandes que // (réclame : « entoda » ; le folio suivant manque).

Le bon tour de D. Diego est également raconté par Ruy Sánchez, évêque de Palencia, dans l'*Historia hispanica* (III, 34), qui fut imprimée à Rome en 1470[2], deux ans avant qu'Almella signât son livre, et dix-sept avant qu'il le publiât.

Miramomelinus itaque iurauit super Alcoranum, quod si Didacus de Haro illico sibi non assignaret castrum, omnes gladio feriret. Verum cum apud eundem Miramomelinum exularet nobilis vir Petrus Fernandi de Castro, occasione inimicitiarum cum Nunio & Alvaro comitibus de Lara, generis eiusdem Didaci, suscepit idem Petrus Fernandi onus intimandi Didaco votum regis Sarracenorum. Exposita igitur legatione Didacus necessitate famis compulsus, deliberavit arcem assignare, eo pacto ut omnes secum existentes salvarentur. Quod placuit regi exceptis comitibus de Lara, qui debebant capti assignari Petro Fernandi inimico eorum. Pacto igitur inito, rogavit Didacus Petrum Fernandi, ut secum duos milites deferret, idemque Petrus iurauit, quod assignato castro Miramomelino, eadem hora omnes existentes in arce liberarentur praeter comites de Lara. Didacus uero mandavit suis, ne castra redderent post quatuor horas recessus sui. Ille vero assumptis secum eisdem Nunio[3] & Alvaro generis suis exivit de castro, & infra paucas horas aliud castrum Christianorum securus petiit. Cum itaque Petrus Fernandi laetus admodum esset, putans se habere ad manus comites de Lara, ac invenisset eos abiisse cum Didaco, doluit se esse illusum. Nihilominus servans quod iuraverat, cunctos qui in arce manserant, illaesos abire fecit, datis per Didacum duodecim obsidibus de assignando castrum.

1. Comme P, mais non comme L.

2. Voir *Les Histoires générales d'Espagne*, p. 10. Je suis l'édition de Beale. M. Menéndez Pidal compte cet auteur parmi ceux qui ont utilisé la Chronique de 1344 (*Leyendo*, p. 447; *Catálogo*, 3e éd., p. 46).

3. Même erreur que chez Almella.

Digitized by Google

Le récit est visiblement écourté. L'auteur omet de dire, ce qui avait son intérêt, quel prétexte Diego met en avant pour partir avant la reddition de la forteresse; sans compter de nombreux détails supprimés. Il paraît bien néanmoins avoir puisé à la même source qu'Almella. Il a d'ailleurs placé dans le même chapitre, à la suite de ce que je viens de transcrire, l'anecdote des quatre serments de Diego de Haro, en l'assaisonnant de réminiscences classiques ou sacrées qui sont tout à fait dans sa manière, très spéciale à cet égard :

Fuit enim Didacus (ut ferunt Hispanorum annalia) Alfonso regi carus... Ea igitur infelicissima dia qua rex Alfonsus confligere debebat cum Miramomelino rege Maurorum prope Alarcos, Didacus ipse quatuor problemata publice & arroganter deuovit. Erat primum, nullo periculo dominum suum in bello dimittere : secundum, quod nulla necessitate castra aut arces domini sui hostibus traderet; tertium, quod si unquam obsides assignaret, illos omnino redimeret; quartum, quod iam conferto praelio, si semel calcaribus equum percuteret contra Sarracenos, nullo discrimine respiceret retro. Sed altissimus Deus cuius est omnis fortitudo & potentia, fregit arrogantiam eius, quia scriptum est : qui se iactat & dilatat, Deo displicet, & iurgia concitat. Et in Ecclesiastico scribitur... Hinc Augustinus... Itaque tanquam arrogantiam Didaci de Haro Deus non sustinuit, quippe ea die contra prædicta quatuor aut metu, aut infelicitate, vel necessitate agere coactus est. Nam uicto exercitu Christianorum, ipse Didacus plurimos Christianos fugere conspiciens, ad arcem de Alarcos aufugit. At cum cerneret victualia deesse, exiens de castro suis militibus sociatus, impetum in Arabes fecit, ut tandem euadere posset. Verum sui eum deseruerunt. Cum itaque retro respiceret, neminem prope se videns, verecunde satis rediit ad arcem. Rursus eadem die duodecim milites Miramolino regi Sarracenorum ex pacto obsides assignauit ipseque sequenti die incolumis, sed infelix, euasit, & arcem infelicius hostibus consignauit. Sic itaque eadem quatuor eadem die nescio an insolentius ac impudentius fregit ac uiolauit. Non defuit qui ei palam iactantiam suam improperaret dicens : O Didace, memor esto, quia in quo multa te acturum iactasti, in eo multos offendisti. Iactantia enim (ut inquit noster Quintilianus)... Hinc & noster Seneca ait... Tu ergo, o Didace, illud Scipionis utinam animo cogitasses... vt te illud sapientis impleatur : Superbia tua extulit te. Et iterum : Est qui hodie extollitur, & cras incidet. Verba tua te polluerunt, sed hostes non terruerunt, quia (ut poeta ait)

Non semper ferit quodcumque minabitur arcus.

Digitized by Google

Et j'ai passé d'autres citations: Salluste, Macrobe, d'autres comparaisons avec Metellus, Damasippe. Mais, à part ce débordement d'érudition, le récit, dans ce qu'il a d'essentiel, est singulièrement voisin de celui d'Almella. Pourtant je crois les deux textes indépendants l'un de l'autre: l'*Historia hispanica* est antérieure au *Valerio;* c'est donc celui-ci qui se serait inspiré de celle-là. Ce n'est pas admissible, étant donnés 1° les détails que fournit le *Valerio* et qui manquent dans l'*Historia*, plus particulièrement en ce qui concerne l'aventure des gendres; 2° la littéralité, par endroits, de la ressemblance entre les deux passages du *Valerio* et deux rédactions castillane et portugaise de la chronique de 1344, littéralité qui nous conduit ici, comme pour l'anecdote de la *pecha*, à penser qu'Almella transcrit une rédaction castillane de la Générale très voisine du ms. portugais de Paris[1].

Il est probable que l'évêque de Palencia a connu une rédaction semblable. C'est peut-être au malheureux chevalier laissé avec onze autres en otage et venu reprocher à D. Diego sa conduite qu'il fait allusion quand il dit: « Non defuit qui ei palam iactantiam suam improperaret... »; seulement il aura préféré lui prêter des discours plus savants. Nous avons vu qu'Almella ne fait même pas allusion à ce personnage.

G. CIROT.

(A suivre.)

1. Au l. IV, tit. III, cap. V, et au l. VII, tit. VIII, cap. III, il parle des droits de Blanche de Castille à la couronne d'Espagne et de l'arrangement intervenu entre la Castille et la France à ce sujet absolument dans le même sens et partiellement au moins dans les mêmes termes que les deux mss. portugais de Paris et de Lisbonne (cf. *Bull. hisp.*, 1917, p. 257); or il n'y a rien de pareil dans les textes de Pidal ni d'Ocampo. Je dois ajouter qu'au l. VII, tit. III, cap. IV, au sujet de l'intervention du roi Denys, Almella donne des détails qui ne sont pas dans le passage auquel je me réfère.

Digitized by Google

RAPPORT

A M. LE DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES[1]

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser mon rapport sur les recherches que j'ai effectuées à l'Archivo de la Corona de Aragón, de Barcelone, pendant l'année 1925-1926.

Au cours de trois longs séjours en Catalogne, en novembre-décembre 1925, février-mars 1926, juin-juillet 1926, j'ai pu achever le dépouillement des registres et cajas de l'époque de Jaime II et de son fils Alphonse III-IV, fortement entamée l'année dernière, et amorcer une étude des relations franco-aragonaises sous les successeurs du roi diplomate : Pierre le Cérémonieux, Martin, Jean I et Ferdinand I. J'ai donc réuni, pour une période de cent trente ans environ, la correspondance royale à peu près complète entre les souverains de France et d'Aragon, en même temps que je faisais un choix des très nombreuses lettres missives échangées entre divers correspondants des deux royaumes, princes, évêques, ambassadeurs ou simples particuliers, collection qui comprend, surtout pour la deuxième moitié du XIVe siècle et le début du XVe, une grande quantité de pièces inédites, me paraissant de nature à attirer spécialement votre attention.

Règnes de Jaime II et d'Alphonse III-IV (1291-1336). — J'avais à peu près épuisé en 1925 la série des instructions aux ambassadeurs et la correspondance purement diplomatique du règne de Jaime II. Cette année, tout en étant à même de compléter parfois cette partie de ma documentation, j'ai eu la chance de mettre la main sur un fonds important de lettres auxquelles leur caractère vivant et personnel donne un réel attrait et qui constituent une précieuse source de renseignements sur la politique extérieure de la France, sur les intrigues de la cour pontificale, sur nombre de personnages du monde officiel de Paris, d'Avignon et d'ailleurs. J'avais déjà donné dans mon précédent rapport quelques exemples de cette intéressante correspondance si apte à reconstituer la véritable physionomie d'une époque et d'un milieu ; cette fois, la série des Cartas Reales Diplomaticas sin año et

1. Voir *Bull. Hisp.*, 1926, p. 269.

Digitized by Google

sin fecha, que je n'avais pas encore examinée, a été d'un excellent rendement et c'est l'analyse ou la copie de plus de cinq cents documents que j'ai rapportée de Barcelone, seulement pour l'époque de Jaime II et de son successeur.

Il m'a semblé qu'une analyse des plus intéressants de ces documents, méthodiquement groupés, avec quelques extraits, suffirait à vous donner une idée de l'importance de la récolte faite. Vous pourrez ainsi apprécier une fois de plus quelle est la valeur des sources aragonaises pour la connaissance plus approfondie des grands problèmes politiques, religieux, militaires et économiques avec lesquels étaient aux prises au début du XIVe siècle les nations de l'Europe occidentale.

1° *Aragon, France et Saint-Siège.* — Les instructions données aux ambassadeurs aragonais en France à l'époque du conflit entre Philippe le Bel et Boniface VIII témoignent des graves préoccupations que causait au roi d'Aragon cette atteinte à la souveraineté pontificale, mais aussi du désir qu'il avait d'arranger les choses en faisant accepter sa médiation. Une lettre[1] adressée à l'évêque de Béziers par deux correspondants d'outre-monts, le doyen de Valence, G. de Mollet, et P. de Monello, juge de la cour de Jaime II, montre combien fut conciliante en réalité l'attitude du monarque aragonais, partisan d'une entrevue avec le roi de France, afin de mettre fin au scandale qui consternait l'Eglise :

Nos super hiis habito cum eodem domino rege Aragonum colloquio et tractatu, sic per presentes vobis duximus respondendum quod dominus rex, attendens ex hujusmodi discordia tote Christianitati gravia occurrere detrimenta, hiisque occurrere cupiens ac et amoris vinculum quo cum prefato domino rege Francie conjunctus existit, paratus est se cum ipso domino rege Francie videre in aliquo loco ad hoc congruo dum tamen domini regis Francie voluntas existat ut idem dominus rex Aragonum hec inter sacrosanctam Romanan Ecclesiam et ipsum tractare valeat, modo congruo et decenti.....

Les projets de croisade rencontraient encore au XIVe siècle une grande faveur auprès des papes et des souverains d'Occident ; une copie prise à la chancellerie aragonaise des chapitres remis par les ambassadeurs français au pape Jean XXII à l'occasion des préparatifs du voyage de Terre Sainte, donne une idée très précise de la façon dont l'expédition était envisagée, des dépenses qu'elle devait entraîner, des effectifs à emmener, des moyens employées pour se procurer des ressources ; le document, très long, est en français. Il débute par

1. Cartas Reales, Jaime II, sin fecha, 370 (s. l. n. d.).

Digitized by Google

l'affirmation de l'adhésion enthousiaste du roi de France et de Charles de Valois au projet de croisade[1] :

Item dirent li dit message a Notre Saint Pere que le Roy Monseigneur et Monseigneur de Valoys ont si grant affeccion que voiage se face pour le recovrement de la Sainte Terre que de nulle chose qui leur peut avenir il n'auroient si grant joie com il auroient se a leur tens et pour leur pourchas et pour leur travail la Terre Sainte pooit estre recovrée, si que Notre Sires i fust servis et la foy crestiene essaucie. Et en monstrant leur bonne volente, offrent a empanre le voiage et a faire chapitainne du Roy Monseigneur en sa personne ou de Monseigneur de Valoys son oncle, mais que on voie comment les missions puissent estre faytes.

Le pape estimait qu'il suffirait de 4.000 hommes d'armes et de 15.000 fantassins pour entreprendre le voyage, mais les personnes au courant des choses de Palestine proclamaient l'insuffisance de ces effectifs. Il fut conseillé au roi de France :

Par pluseurs vaillans hommes don li aucuns avoient estet en la Sainte Terre, que a Roy de France n'apartenoit pas a aler a la Sainte Terre se il ne menoit tant de gents que il peust tenir les champs contre tous les anemis de la foy. Si disoient que il ne leur estoit pas avis que le Roy ou Monseigneur de Valoys peust tenir les champs en la Sainte Terre contre les gents du soldant a mains de gens que de Xm hommes d'armes, car le soldant si comme ils disoient pooit bien mener LXm hommes d'armes. Et pour ce ne consilloient pas que le Roy ou Monseigneur de Valoys empreist le voiage a IVm hommes d'armes. Mais toutevoies le Roy Monseigneur et Monseigneur de Valoys qui ont ferme espérance que toute victoire vient de Notre Seigneur plus que de multitude de gens, et pour ce que trop leur est grief au cuer que la Terre Sainte demeure en la main des anemis de la foy, sont tous desirans de emprendre le voiage ...a tel quantite de gens comme notre Saint Pere a signifiet au Roy par ses messages.

La dépense envisagée pour l'entretien des troupes et de la flotte pendant une année était de 1.600.000 livres tournois :

Pour paiier les soldees de IIIIm hommes d'armes et XVm hommes de pie, pour retenir le navie en estat, pour les frais des mariniers, pour l'aparillement des gens d'armes, pour l'estat du chapitainne tenir, et pour dons necessaires aus espies et autres gens, convenroit bien XVI. C. m livres turnois par an, et ce puet on clerement monstrer au Saint Pere toutes fois que il li plaira.

Mais ce n'est pas le royaume de France seul qui doit supporter cette énorme dépense, c'est la Chrétienté entière :

Et pour ce apartient a chascun a soustenir son fais et sa charge de tant com il li touche. Et crois li Roys fermement que notre Saint Pere a bien tant d'amistié a lui et a son royaume que il ne vodroit pas que sus son royaume fuissent pris si grans coustemens.

1. C. R. D. Ap. Gen, n° 96.

Digitized by Google

Les décimes qu'offre le Pape ne suffisent pas ; on a surestimé ce que pourraient rendre les troncs et les indulgences :

Et par aventura seront de maindre valeur que le Saint Pere ne cuide, maesment pour la devocion du peuple qui est mout petite autens dorendroit.

Après s'en être remis au Pape pour trouver les subsides qui manquent :

Tant sor les princes de glise comme sur les princes terriens et sur le peuple de crestienté, clers i lais sans nul excepter comme la besongne touche aussi les uns comme les autres...

Les auteurs de ce long mémoire affirment éloquemment la confiance du roi de France dans le succès de la grande entreprise :

Et le Roy de France pour la gran devocion et la gran volente que il ha dou recovrement de la Sainte Terre soffrera et acordera tout ce que il plaira au Saint Pere a ordener, retenu l'estat de li et de son royaume. Si vuelle sur ce mettre telle provision que la terre sainte peust estre recovrée et la foy crestiene essaucie et que li crestiens qui marchissent au terres du soldant par deffaut d'ayde ne soient contraint a eus pervertir a mavaise foy et a de laissier la foy crestiene.

2° *L'Aragon entre la France et l'Angleterre.* — A la fin du règne de Jaime II, la tension franco-anglaise en Guyenne s'accentuait et déjà beaucoup de symptômes annonçaient le déclenchement prochain de la « plus aspre et la plus honnourable guerre ou royaume de France ». Allié de la France, l'Aragon allait naturellement être l'objet de nombreuses sollicitations de la part des Anglais ; c'est en 1324 et 1325 que se fit surtout sentir leur activité diplomatique, et Charles de Valois s'en émut. Le bruit lui était parvenu pendant le siège de la Réole qu'un traité d'alliance venait d'être signé entre Jaime et Edouard II. Le démenti infligé par le roi d'Aragon à ces insinuations est énergique et indigné [1] :

Absit autem a nobis quod nos qui dictum Francie regem et domum suam atque honores expresse diligimus, cum quo tam naturalibus nexibus et sinceris dilectionibus copulamur, ipseque nobis, contra eum consentiremus quicquid contrarii vel offense. Set potius ageremus queque sibi utilia atque grata. Et ubi cum aliquo principum orbis terre nos federa talia inire contingeret, intendimus quod cum ipso Francie rege et sua domo ea potius quam alio contrahere deberemus.

Mais il n'était pas moins vrai que, quelques jours auparavant, des envoyés anglais, venus négocier le mariage du Prince de Galles avec une des filles du roi d'Aragon, avaient voulu demander à celui-ci de

1. Lettres datées de Valence, 7 décembre 1324. Reg. 339 de Jaime II, fol. 357, recto.

Digitized by Google

conclure une alliance dirigée contre la France. Ils s'étaient heurtés à un refus[1].

Illam denegavimus et expresse repulimus nec super hoc aut aliis extitit inter nos et illos in aliquo concordatum; sicque a nobis ipsi nuncii recesserunt...

Par lettres du même jour[2], Jaime II mettait d'ailleurs l'Infant Alphonse en garde contre les propositions de B. Jourdain de l'Isle, envoyé anglais, et lui conseillait la plus grande prudence.

On, fill, si'l dit noble en Bn. Jorda vos ha parlat o us parlara d'aquesta raho, vos ab bones e covinents paraules e agradeses, podets respondre que per vos meteix clarament no li podets resdir, mas quens ho farets saber o qu'en parlarets ab nos...

Le roi agit de même et, quand il le vit, fit aux projets de traité un accueil très réservé[3].

E nos ab bones maneres havem desviada nostra resposta, dients quel fets son molt grans e sens maior deliberacio e consell e specialment meyns de vos no y respondriem. E es se partit de nos...

Au mois d'avril suivant, trois envoyés anglais, Edmond Bavim, Robert de Thorpe et Jean de Hildesley, chanoine de Chichester, revenaient à la charge. Même fidélité du roi d'Aragon à l'alliance française : il écrit à Charles le Bel de Valence le 14 avril[4].

Respondimus nunci is antefatis quod, ipso Anglie rege guerram vel dissentionem habente vobiscum, de quibus affectibus nostris plurimum displicebat, nullam cum eo iniremus aliquo modo alliganciam per matrimonium vel aliam confederationem, quin immo si vos et Rex ipse velletis dare et cedere nobis locum...

Il appartenait à Charles de Valois de féliciter Jaime II de sa loyale attitude; dès le mois de janvier 1325, il lui faisait part de sa satisfaction[5].

Vous nous avez certefié que les paroles que l'on dist quant nous estions devant la Riole que vous deviez avoir fait alliances avec le Roy d'Engleterre contre notre très chier Seigneur et neveu le Roy de France et de Navarre, ne furent mie vraies, ainz recusastes les dites aliances du tout en tout quant vous en fustes requis par les messages que le dit Roy d'Engleterre avoit envoyez a vous, pour ce, Très chier Sire, si voillaiz savoir que nous seumes bien que le dit Roy d'Engleterre vous avoit envoyez messages pour les dites aliances pourchacer et faire avec vous, s'il vous pleust, et oymes bien dire

1. Même note que page précédente.
2. Ibidem, fol. 357, verso.
3. Lettres du 18 décembre à l'Infant Alphonse, ibidem, ibidem.
4. Ibidem, fol. 357, verso et suiv.
5. Lettres datées de Verneuil-sur-Marne, 23 janvier 1325. Perg. extra inventarios (Jaime I), n° 165.

Digitized by Google

qu'il avoiont accorde avec vous, mes voillaiz estre certain que nous ni aioutames onques foy, ainz tenons pour certain que vous ne voudriez en nulle maniere faire chose qui contraire fust a Notre dit Seigneur, ainz voudriez faire ce que vous sauriez qui li tournerait et qui li serait a profit, a plaisir et a honneur, ainsic comme par voz dites letres nous avez mande ; Très chier Sire, et voillaiz aussi savoir que nous enfourmerons très bien notre dit Seigneur comment vous avez les dites aliances refusees et de l'amour et de bonne volente que vous avez a lui.

3° *Jaime II et les Flamands.* — La révolte des Flamands qui marque le court règne de Louis X Hutin eut son écho au delà des Pyrénées ; le roi de France avait écrit à Jaime II, lui demandant de prendre contre les Flamands résidant en son royaume des mesures coercitives, équivalant à peu près à un boycottage complet (on sait que le commerce flamand était très prospère sur la côte méditerranéenne de l'Espagne : de nombreux documents l'attestent). La sévérité des mesures demandées étonna le roi d'Aragon ; dans sa réponse à Louis Hutin, on note, en même temps que la réprobation d'une révolte dont l'exemple peut être pernicieux chez les peuples voisins, le désir de sauvegarder les principes de liberté dont bénéficient de longue date les habitants du royame d'Aragon[1].

...Ad que vestre magnificentie taliter respondimus quod pravum reputamus ad modum et iniqum atque perniciosum exemplo quod per dictos Flamingos contra vos et regnum vestrum est nequiter attemptatun.

Et in hiis nostrum interposuissemus auxilium prout dicte vestre littere declararunt, set quia terrarum nostrarum regnicoli libertatum et franchitatum privilegiis tam a nostris predecessoribus quam a nobis indultis. sunt diversimodo premuniti, ad quarum libertatum et franquitatum observacionem sub juramento sumus astricti, convenit nos et decet ipsa libertatum et franchitatum privilegia prius recognoscere et diligenter examinare. .

4° *La guerre de Sicile et ses répercussions sur les relations franco-aragonaises.* — Lors de la guerre qui mettait aux prises Robert, roi de Naples, petit-fils de Charles d'Anjou, et Frédéric, roi de Sicile, frère de Jaime II, le roi d'Aragon fut accusé par Louis Hutin de favoriser Frédéric et de lui apporter une aide navale sérieuse. La correspondance échangée à ce propos entre les deux monarques n'est pas précisément empreinte de cordialité. Louis Hutin, dans une sèche demande[2] d'explications, fait sienne la cause du roi de Naples « cujus in hac parte nostra reputamus negocia » et dénonce en Jaime une attitude

1. Tarragone, 23 janvier 1315-16. Reg. 243 de Jaime II, fol. 42, verso.

2. Lettres de Louis Hutin à Jaime II, Bourges, 19 mars 1315-16, Pergam. extra invent. (Jaime II) n° 235.

Digitized by Google

de duplicité qui lui paraît, chez une personne royale, franchement honteuse et criminelle.

...si enim in homine medie manus hoc haberetur reprehensibile, in vobis qui Regis fulgetis eminentiam, execrabile et abhominabile censeretur...

« Ad ea autem que excellencie vestre suggesta fuisse asseritis », répondait[1] un mois plus tard le roi d'Aragon, « videlicet quod nos quandam armatam galearum in mari construi facimus in auxilium et favorem Regis Frederici predicti in dictique Regis Roberti discrimen et dispendium, prout oppinantur aliqui, processuram, magnificentie vestre respondemus quod hii qui hec verba dixerunt vobis veritati contraria suggesserunt, quoniam nec in favorem nec contra aliquem dictorum principum armatam facimus, verum est causa quod nos in terra nostra armari facimus octo vel decem galeas in tuicionem et deffensionem maritime nostre et ad obviandum et resistendum impetuosis incursibus Sarracenorum, fetide nacionis que nobis valde convicina existit, et pro inferendo etiam nocumento Sarracenis eisdem. Nos autem non scimus nec credimus quod dictus Rex Fredericus, frater noster, contra fidem suam comiserit. Immo hoc Deus avertat. *Nec est honor vester de persona tanto sanguinis debito vobis annexa, talia scribere, precipue nobis cujus ipse est frater.*

La politique d'aventures, inaugurée par Charles d'Anjou, maladroitement continuée par Charles de Valois, portait ses fruits. La France commençait à ne plus pouvoir détourner les yeux des affaires d'Italie, préoccupation difficile à concilier avec le maintien d'une entente sans nuages entre ses rois et ceux d'Aragon, que trop d'intérêts attiraient aussi vers l'autre péninsule.

5° *Les affaires de France jugées par les rois d'Aragon et de Majorque à l'occasion des négociations relatives à Montpellier.* — La mort de Philippe le Bel intervenant en pleine négociation diplomatique entre la France, le royaume de Majorque et l'Aragon, bouleversa quelque peu les deux souverains méridionaux. Profiter de la disparition d'un roi aussi peu facile à « rouler » que l'était ce petit-fils de Saint-Louis, et de la situation troublée dans laquelle il laissait le royaume, telle fut la commune préoccupation de Jaime II et de Sanche de Majorque, qui virent encore s'accroître leurs espérances d'un règlement avantageux de la question de Montpellier avec la brusque disparition de Louis Hutin et l'incertitude qui régna quelque temps après concernant la succession au trône de France. Très nombreux pour cette période, les documents de la chancellerie de Barcelone jettent un jour nouveau sur la façon dont on jugeait alors, fort judicieusement d'ailleurs, en Catalogne, les affaires de France.

Les exigences françaises à Montpellier[2] prenaient, en 1314, un

1. Lettres datées de Tarragone, avril 1316, Reg. 243 (J. II) fol. 81, r.

2. Sur les excès français à Montpellier, voir une lettre de G. de Canet (Perpignan, 21 octobre 1314), C. R. D., Jaime II, Extra series, n° 648.

Digitized by Google

caractère inquiétant. Le roi de Majorque, vassal du roi de France, sujétion que contestait Jaime II se prétendant seigneur suzerain de Montpellier, venait d'être cité au Parlement de Paris par Philippe le Bel, et, quand on apprit vers le milieu de décembre au delà des Pyrénées la mort du roi de France, une ambassade solennelle était sur le point de se mettre en route pour aller signifier à Paris le mécontentement produit en Catalogne et Roussillon par cette mesure, et chercher un terrain d'entente.

Philippe le Bel n'était pas populaire outre Pyrénées : Guillaume de Canet, lieutenant du roi de Majorque, écrit à Jaime II[1] que ce qui l'a surpris le plus à la lecture d'une lettre reçue de France, à l'occasion de cette mort, c'était l'éloge de la bonté du feu roi !

Et signanter propter paternitatem cordis supradicti Francie Regis, prout in eisdem litteris videre poteritis contineri, quod est valde mirabile...

Avec le changement politique survenu en France, la citation vexatoire au Parlement allait être maintenue? Sanche ne le croyait pas[2] :

Dominus Ludovicus, novus Rex Francie et Navarre, « écrivait-il à Jaime II le 17 janvier 1314-15 », per suas litteras significavit nobis mortem domini patris sui et de citatione nostra et diei assignatione predicta nullam fecit nobis mentionem.

Aussi l'occasion était-elle bonne pour ne pas surseoir davantage à l'envoi de l'ambassade, et cela, pour les raisons suivantes :

...videtur etiam nobis expediens ambaxata predicta ex eo quia si Rex novus Francie non faveret vestris et nostris rogatibus, revocando citationem et alia gravamina nobis illata in villa et baronia Montispesulani et vellet sequi vestigia paterna, cum nos habeamus ire ad eum, ante nostrum gressum plenius deliberare poterimus vos et nos, habita responsione sua, quid et qualiter habeamus facere in predictis et cum etiam nos essemus in Francia, prehabita deliberatione vestra, haberemus nos erga dictum regem Francie et negocia que ibi haberemus expedire, juxta ordinationem et consilium vestrum...

L'insistance de Sanche eut le dessus et l'ambassade partit au printemps[3].

La même situation se représenta à peu près en juin 1316 ; une ambassade aragonaise était en route pour Paris quand se répandit la nouvelle de la mort du roi de France. Elle revint sur ses pas, et à nouveau Jaime II et Sanche de Majorque se concertèrent sur l'opportunité de négocier aussitôt, ou d'attendre. En France, il n'y a pas de

1. 4 janvier 1314-15, Perpignan, C. R. D., Jaime II, n° 705.
2. Lettres datées de Palma. C R. D., Jaime II, extra series, n° 668.
3. Sur cette ambassade, voir mon rapport de l'année dernière. J'ignorais alors la correspondance préliminaire mentionnée ici.

Digitized by Google

roi : la reine est enceinte et l'avenir de la dynastie est incertain. Le 2 août, le roi de Majorque, qui vient d'être amplement informé de ce qui se passe à Paris, écrit[1] à Jaime II que l'ambassade doit partir sur-le-champ, le principe étant établi que les Français, au commencement d'un nouveau règne, sont toujours plus arrangeants que par la suite :

Nunc vero didiscimus et pro certo per procuratorem nostrum in Francia existentem, quod Regimen dicti Regni juxta consuetudines Francie pertinet inclito Philippo, Comiti Pictavie, fratri Regis predicti proxime deffuncti, et jam publice recepit ut Gubernator dicti Regni ab inclitis Carolo, Comite Valesii et Ludovico. Comite Ebroyssensi, patruis suis, et Duce Burgundie et pluribus aliis Comitibus et Baronibus Regni Francie, nemine contradicente, homagia et sacramenta fidelitatis et in litteris suis intitulatur : « Philippus, Francie Regis filius, Ffrancie et Navarre Regna Regens» propter quod videtur nobis salvo vestro meliori consilio, quod prefati vestri nuncii confestim debebant iter arripere ad eundun ad dictum Gubernatorem pro hiis quibus ire debebant ad Regem Francie proxime deffunctum, et hoc propter duo : *quia Gallici in principio sui novi Regiminis consueverunt esse liberaliores et favorabiliores quam postea ;* secundo quia extat dies assignata ad proximum parlamentum super petitione contra nos jam oblata ratione baronie Montispesulani, et expendit ante adventum dicte diei sciamus voluntatem dicti Gubernatoris, alias esset periculum non modicum vobis et nobis.

...Preterea sciat vestra celsitudo quod juxta consuetudinem Francie, si Regina pariat filiam, dictus Gubernator intendit esse Rex, si autem pariat masculum, intendit gubernare Regnum per viginti unum annum (sic) et facere fructus suos.

Pour le roi d'Aragon, la procédure à employer était différente ; il voulait qu'on attendît la naissance de l'enfant royal, afin de donner aux ambassadeurs des instructions s'adaptant à la situation :

Vestra summa providencia, lui écrivait[2] le roi de Majorque le 9 octobre 1316, deliberavit et reputat pro meliori ut antequam dictos nuncios transmittatis, expectetur nativitas partus inclite domine Regine Francie ; nam si masculum pariat, Rex erit et tunc uno modo ; si vero filiam pepererit, alio modo legacionem ordinabitis memoratam.

Sanche se rangeait d'ailleurs à cet avis, non sans s'impatienter parfois dans la suite ; il craignait qu'un retard des ambassadeurs ne l'exposât aux graves conséquences d'un défaut au Parlement de Paris[3] :

Procurator noster in curia Francie significavit nobis quod dies parlamenti Senescallie Bellicadri est assignata in dicta curia in crastinum festi Katedre

1. Perpignan, 2 août, 1316, C. R. D., Jaime II, extra series, n° 669.
2. Perpignan, 9 octobre 1316, Jaime II, extra series, n° 721.
3. Lettres de Perpignan, 18 janvier 1316-17. C. R. D., Jaime II, extra series, n° 667 Il s'agit de l'ambassade de Ferrier de Villafranca et Sancho Sanchez, qui partit au printemps suivant et dont Lecoy de la Marche a publié les instructions.

Digitized by Google

beati Petri et prima dies dicti parlamenti data est super negocio tangente vos et nos, pro quo ordinatum est miti per vos nuncios ad curiam predictam. Quocirca sublimitatem vestram rogamus affectuose quatinus nuncios jam per vos deputatos faciatis celeriter iter arripere ut sint in dicta curia die parlamenti predicti, nam alias poneremur in deffectu et est timendum quod procederetur in negocio, ex quo verisimiliter esitamus quod sequeretur prejudicium modo dicte curie circumspecto...

Une troisième fois, quand mourut Philippe le Long, la même situation se présenta. L'exercice du droit d'appel à Montpellier par le roi de France avivait encore la querelle et, comme dans les précédentes négociations, le roi de Majorque se signalait par la violence de ses protestations contre la France. D'ailleurs au sujet de ce droit d'appel, il fallait mettre les choses au point : le roi de France n'avait aucun droit, le pape Grégoire IX ayant interdit jadis à l'évêque de Maguelonne de lui céder les droits qu'il avait à Montpellier. On a trouvé un transcrit de ces lettres apostoliques, écrit[1] le roi de Majorque à Jaime II ; il lui en envoie la copie datée de Viterbe, et conclut à la nullité de l'échange fait.

...propter quod quidem rescriptum tenemus firmiter non valere excambium factum inter dominum Regem Francie et episcopum Magalonensem tanquam factum contra decretum et inhibitionem domini Pape.

D'ailleurs l'opinion de Jean XXII, au dire de Sanche, est tout à fait contraire aux prétentions françaises : le pape vient de recevoir très affablement les ambassadeurs majorquins.

...voluit quod dicti nostri nuncii in presencia sex Cardinalium qui omnes quasi sunt de domo domini Regis Francie, dicerent sibi et allegarent predictum capitulum dicte compositionis noviter invente et dictum rescriptum apostolicum et aliqua de gravaminibus principalioribus quod et factum fuit et super hiis inter eos plurimum diceptatum et finaliter per majorem partem dictorum Cardinalium quasi concessum quod erant inde immensa et intolerabilia gravamina facta nobis nec credebant quod dominus Rex Francie inde informatus ea aliquo modo toleraret.

Or Philippe le Long venait de mourir dans les premiers jours de janvier : excellente occasion, d'après le roi de Majorque, pour faire partir l'ambassade ; le pape vient de surseoir à l'envoi de la sienne, mais il ne faut pas suivre son exemple. On peut compter sur les bonnes dispositions du nouveau roi[2].

Propensoque quod in suo novo regimine melius se habebit in dictis negociis dominus Rex Francie predictus quam se haberet in posterum de eisdem, sicut consueverunt sui predecessores a quibus tamen super similibus nos deceptos invenimus...

1. Lettres du 14 janvier 1321-22, C. R. D., Jaime II, n° 6551.
2. Lettres du 26 février 1321-22, C. R. D., Jaime II, n° 6600.

Digitized by Google

Les difficultés s'éternisaient : il est bien évident qu'à cette époque déjà, l'annexion de Montpellier, par un moyen ou par un autre, était décidée par la France. Le roi de Majorque, excédé des lenteurs des fils de Philippe le Bel, croyait cependant en Charles de Valois, dont le rôle politique, au fur et à mesure que disparaissaient ses neveux, s'affirmait plus prépondérant. En septembre 1323, le roi Sanche décide d'envoyer en France un messager discret, pris en dehors de son conseil, auprès de Charles de Valois, qui seul peut faire aboutir la négociation [1].

...ut ipse promotor sit illorum eisque donet finem, cum sine eo dicta negocia non videamus bene posse iniciari, mediari neque finiri...

Ici s'arrête la documentation que j'ai pu réunir cette année au sujet de l'affaire de Montpellier. Toutes ces pièces sont restées inconnues de Lecoy de la Marche, le grand spécialiste de la question ; leur importance est certes secondaire, mais elles nous montrent bien comment on cherchait à profiter, à la cour de Barcelone, de la confusion créée dans les affaires de France par la disparition successive des derniers Capétiens Directs et les troubles politiques qui marquèrent leur court passage au pouvoir.

6° *Charles de Valois, sa politique aragonaise, les affaires d'Orient, les mariages franco-aragonais.* — Charles de Valois, fils, père, frère et oncle de roi, ainsi qu'on s'est tant plu à le répéter, n'a jamais été roi, mais il jouait auprès du roi un rôle de conseiller et d'inspirateur de premier plan et bien des affaires passaient par lui avant d'être connues du monarque. La chancellerie aragonaise était en rapports constants avec ce prince ambitieux et aventurier : les lettres qui nous sont conservées de lui éclairent son rôle de médiateur entre la France et l'Aragon dans les cas difficiles, et lors des innombrables négociations matrimoniales engagées entre les deux cours ; elles nous renseignent de plus fort à propos sur sa politique de conquête dans la Méditerranée orientale.

La question de la restitution du Val d'Aran à l'Aragon, on le sait, demeura pendante durant de longues années au début du XIVe siècle : à un moment, en 1307, la reine d'Aragon, Blanche d'Anjou, était intervenue en personne auprès de Charles de Valois pour qu'il mît son influence sur Philippe le Bel au service de cette réparation ; on avait pu croire que l'affaire serait vite réglée : de nouveaux tiraillements

1. Lettres à Jaime II, Perpignan, 4 septembre 1323. C. R. D. Extra series, n° 696 (Jaime II).

Digitized by Google

survinrent, et une lettre[1], où Charles de Valois s'excuse bien humblement auprès de son cousin d'Aragon, les confirme :

Et coument nous respondimes a votre dite compaigne que nous tenions pour certain que se vous requeriez notre dit Seigneur qu'il vous rendist le dit Val, qu'il le vous rendrait, et ceste response feimes nous a notre dite Suer et votre compaigne de la concience et du commandement de Monseigneur le Roy de France dessus dit. Et se il vous a fait depuis et fait maintenant response sus la besoigne du dit Val qui a celle que nous en feimes a notre suer dessus dite se descorde, de ce nous desplait-il et ennuie mout durement et en sommes forment honteus. Et avons mis tout le conseil que nous avons peu et seu, a le mener a ce qu'il se maintensist en ce que nous avions escrit a votre dite suer par son commandement, mais ceus qu'il avoit envoyez au pais pour savoir la certaineté des choses li ont raporte que vos anceseurs ne vous ne pourfeistes onques rien ou dit Val et que il est dedens les metes de son Royaume de touz costez et l'ont si enfourme que nous ne povons quant a ores avoir pourchace qu'il en face autre chose que ce qu'il vous en rescrit, dont mout nous poise, se nous le peussons amender, mais il est notre Seigneur, si ne povons forcer lui ne son consaill. Si vous prions tant comme nous poons que vous nous en aiez pour escuse quar si comme devant est dit nous en sommes tout honteus[2].

Pour la reconquête de son empire de « Roumenie », Charles de Valois désirait compter sur l'aide ou tout au mois sur la neutralité des Catalans d'Orient; une lettre expédiée à Jaime II de Saint-Ouen le 2 février 1307-08[3] en fait foi :

...Tres chier cousin, et comme nous aions emprise la besoigne de notre empire de Roumenie recouvrer, et entendrons a notre emprise poursuir a l'aide de Dieu prouchainement, mestier avons que noz amis et vous especiaument nous aideiz et conseilleiz a notre dite emprise mener a notre fin quar sanz le consaill, l'aide et le confort de vous et de noz autres amis, nous serait fort de notre dite emprise mener a notre entencion. Si vous prions tres chier cousin affectueusement et acertes que vous voillaiz avoir notre dite besoigne recommandee et a cuer, et nous hi donner aide, confort et consaill en toutes les bonnes manieirs que vous pourrez, especiaument d'envoier votre certain message aus gens de votre Royaume qui sont en notre dit empire et de leur mander et defendre expressement et acertes que vous ne voulez mie que il hi facent chose qui court a prejudice ne a damage de nous.....

1. Lettres datées de Châteauneuf-sur-Loire, sans millésime, lendemain de Noël : C. R. D. sin fecha, Jaime II, n° 1968.

2. Au sujet de l'affaire du Val d'Aran, un état des preuves que le procureur du roi d'Aragon entend faire contre la thèse de la possession du Val par la France (C. R. D., Jaime II, Extra séries, n° 164), résume parfaitement toute la question, donne des détails intéressants sur la résistance des habitants du Val pendant les premiers temps de l'occupation, spécialement à Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, et sur leur fidélité au roi d'Aragon, sur les représailles exercées par le Sénéchal qui fit emprisonner à Toulouse plusieurs sujets aragonais, sur la façon dont l'interdit lancé par le Pape fut rendu public dans le Val par l'évêque de Comminges, etc.

3. Perg. extra invent. Jaime II, n° 298.

Digitized by Google

En même temps ce document fait ressortir les exigences financières terribles des gens de guerre combattant en ces régions lointaines. C'est 600.000 florins que Bérenger d'Entença et Gilbert de Castelnou demandent à Charles de Valois pour l'entretien de leurs troupes au service du prince pendant un an :

...Tres chier cousin et sachaiz que nous eussons volentiers fait acort avec Berengier d'Entence et avec Gilebert de Chastelneuf, mais il nous demanderent si grant somme de mounaie que nous ne la peussons en nulle guise avoir soustenue avec les autres grans mises que il nous conviendra faire d'autre part pour notre fait. Et se il se fussent amesurez envers nous, nous l'eussons mout voulu et eussons volenters leur service pris et serions encores et le guerredonneirons bien se il se vouleient amesurer. Tres chier cousin, et sachaiz que il nous demanderent VI. C. mille flourins pour tenir la gent que il ont ou dit Empire de ce May prochain avenir juques a un an apres. Et qui vous dirait autrement, ne le creussiez mie, quar vraiment il est issit.

Un autre document dénonce même des prétentions encore plus grandes : la somme de 800.000 florins avait été demandée par Bérenger d'Entença et Gilbert de Castelnou à Charles de Valois pour subvenir à l'entretien de leurs troupes[1].

...Octingenta milia florenorum expendere, quam pecunie summan petebant a nobis pro sustentatione mille et quadringentorum equitum et peditum trium millium, quos in partibus Romanie habere se dicebant, et pro galearum XX comparatione necnon et pro equitibus quingentis et duobus milibus peditum, quos pro eodem negocio ad predictas Romanie partes secum ducere, utile sibi videbatur[2]...

Du début du XIVe siècle à sa mort, Charles de Valois s'est occupé de marier les princes d'Aragon à des princesses françaises, et vice versa. Les documents nouveaux que j'apporte cette année sur cette question, ont trait surtout aux nombreux projets de mariage de l'Infant Pierre, comte de Ribagorza, à l'occasion desquels Jaime II fut, en 1324 et 1325, en longues relations épistolaires avec Charles de Valois. Nous avons l'éloge du prince, troisième fils du roi d'Aragon, dans une lettre de son père : « ... juvenem quidem bone indolis et laudabilis exceptationis, licet sermo hic ex ore paterno procedat[3]... » Le frère de Philippe le Bel eut donc pour mission de chercher à l'Infant Pierre une fiancée digne de lui : « .. Significetis nobis aperte et clare de puella coetanea dicti

1. Lettres datées de Lyon, sans millésime, 25 décembre. Perg. extra inv. Jaime II, n° 98.

2. Voir encore sur les affaires d'Orient une autre lettre de Charles de Valois à Jaime II, le priant d'écrire lui-même à Bernard de Rochefort (Montreuil, 11 février 1307-08, Perg. ex. inv. Jaime II, n° 140) et une lettre de Jaime II à Philippe le Bel, datée de Valence, 23 février 1313-14, réprouvant le meurtre du duc d'Athènes et annonçant l'évacuation du duché par les Catalans, Reg. 241 de Jaime II, fol. 126, verso.

3. Lettres du 8 août 1324, Barcelone, Reg. 339 de Jaime II, fol. 351, recto.

Digitized by Google

nostri secundo geniti[1] que posset sibi decenter et apte connubio copulari.. » On pensa d'abord à la fille du comte de Clermont, « qui es e devalla de la casa de França ». Raymond de Masquefa, envoyé en France par Jaime II en septembre 1324, fut chargé de témoigner à Charles de Valois la satisfaction que la perspective de ce mariage faisait éprouver au roi d'Aragon et d'énumérer les avantages de la brillante situation territoriale du prince Pierre[2] :

...El Senyor Rey l'a heretat molt altament, ço es del Comtat de Ribacorca que es gran terra e de honrats vassalls e de nobles castells, qui es en lo Regne d'Arago.

Item en lo Regne de Valencia es heretat de molts castells e viles, nobles e honrades.

Item apres la mort de I baro del dit Regne, qui es de molts dies, deu haver la sua en que ha molts castells e nobles.....

Malheureusement Béatrice de Clermont, fille de Louis de Clermont, était trop jeune, 9 ou 10 ans, et l'Infant Pierre, qui approchait de ses vingt ans, avait à lutter, au dire de son père[3], contre un tempérament spécialement ardent :

...prefato Infante etatem in vicesimo producente jamque adulto et in virilibus apto cujus requirit concidio ad fugiendam maculam que frequenter precipue in juvenibus stimulo carnis contrahitur.....

Il fallait agir vite ; c'est pourquoi les recherches continuent ; une autre Béatrice, de quinze ans celle-là, nièce du comte de Clermont, retient quelque temps l'attention du roi d'Aragon, mais une deuxième ambassade de Raymond de Masquefa[4] (avril 1325) n'eut pas plus de succès que la première, car un mois plus tard, c'est la main de la fille d'Edouard, comte de Savoie[5], que Jaime II briguait pour son fils Pierre. Durant l'été les négociations matrimoniales duraient toujours ; Charles de Valois avait signalé au roi d'Aragon ses deux[6] belles-sœurs :

...significastis de duabus sororibus puellis spectabilibus, inclite domine conjugis vestre sororibus, quodque in isto sicuti in alio poterunt et continuacio et renovacio firmi amoris et nove parentele annexitas inter domos Ffrancie et Aragonum Deo propicio refirmari, licet et idemptitas sanguinis et dilectionis firme tenacitas illas inseparabiliter teneat efficaciter alligatas et insuper etiam quia vos illas habetis proprie et diligitis

1. L'Infant Jaime, héritier du trône, ayant pris l'habit religieux quelques années auparavant, c'est l'Infant Alphonse, le futur Alphonse III-IV, qui est maintenant qualifié d'ainé et l'Infant Pierre de second.

2. Reg. 339 de Jaime II, fol. 353, recto et verso.

3. Ibidem, fol. 354, recto et verso.

4. Ibidem, Ibidem.

5. Ibidem, fol. 356, verso.

6. Lettre à Charles de Valois du 26 août 1325. Reg. 339, fol. 358v et 359r. Il s'agit des sœurs de la troisième femme de Charles de Valois, Mahaut, fille de Gui de Châtillon, comte de Saint-Pol.

Digitized by Google

ut sorores, significamus beneplacitum esse nostrum et dicti filii nostri voluntatem, ut inter dictum infantem et minorem ex dictis sororibus ...contrahatur...

Un mariage entre la plus jeune de ces princesses et l'Infant Pierre paraît donc désirable au roi qui demande déjà à son correspondant des précisions sur la dot[1] et manifeste à son fils sa désapprobation au sujet des vues qu'il a sur une princesse anglaise, veuve de 28 ans, cousine du roi d'Angleterre[2] :

...viduam enim non videmus vobis competere, cum jam fuerit alii copulata viro, et eam describitis in etate persistere annorum viginti octo.

Le projet français est bien plus avantageux :

...arbitramur vobis honorabilius et utilius fore ex causa multiplici ut cum puella cum domo Francie sive sanguine sive affinitate conjuncta, matrimonium contrahere deberetis...

A propos de ses belles-sœurs de Saint-Pol, et pendant qu'il était question d'en marier une à l'Infant Pierre, Charles de Valois écrivit à Jaime II une lettre[3] pleine de détails amusants sur la famille de Saint-Pol, où il dépeignait la triste situation de la comtesse, restée veuve avec quatre filles dont l'établissement lui avait coûté fort cher, et un fils dépensier, passionné de tournois. Et la fille puînée, qu'on pensait marier à l'Infant d'Aragon, avait été malheureusement destinée par son père à la vie religieuse ; or la comtesse entendait respecter les volontés dernières de son mari :

Tres cher Sire (écrivait Charles de Valois), ...voillaiz savoir que notre chier pere le Conte de Saint-Pol, que Dieu assoille, qui fille elle était, avoit ordonne que elle seroit en religion, quar c'estait la mainsnee de plusieurs fille qu'il avoit. Et notre chiere mere la Contesse de Saint-Pol sa mere, est une dame veuve qui a mout a faire et a qui il a convenu IIII de ses filles marier, qui li ont mout coste, et notre chier frere le Conte de Saint-Pol est un jeune homme qui va au tournoyemenz et aus armes ou il despend mout. Si que l'entente de notre Mere et de notre frere, la Contesse et le Conte dessus diz n'est mie de muer l'ordenance notre dit Pere ne de autre chose donner a notre dite Suer que ce que notre dit Pere li lessa pour entrer en religion. Et ce feismes nous dire a frere Remon de Maquesfa, quant il partit de nous, et s'il ne le vous dist, il fist mal.....

L'Infant Pierre n'était toujours pas marié en 1328 ; à cette époque c'était la reine de Chypre, Constance[4], une veuve d'une grande beauté.

1. Lettres citées plus haut, du 26 août 1325.
2. Lettres datées de Lerida, 29 octobre 1325, Reg. 339, fol. 359, recto.
3. Lettres datées de Choisy-sur-Seine, le dimanche après la Saint-Luc, sans millésime. C. R. D. Ap. Gen., n° 119.
4. Constance, veuve d'Henri, roi de Chypre, était la fille de Frédéric, roi de Sicile et frère de Jaime II d'Aragon.

Digitized by Google

nièce du roi Jaime II, qui lui était fiancée officiellement. Ferrier de Canet, envoyé par Alphonse III-IV auprès du roi de France au mois de novembre, était chargé de faire intervenir Philippe VI de Valois auprès du Pape pour le décider à accorder la dispense nécessaire au mariage. Un passage des instructions[1] remises à l'ambassadeur fait ressortir quelle haute influence le roi de France passait pour avoir auprès de Jean XXII :

...Cum sciat (Rex Aragonum) quod Dominus Papa vos et vestram Coronam tenerrime diligit ac tenetur honorare at que diligere preceteris principibus ut experientia cotidiana testatur...

Auparavant Jaime II avait tenté à deux reprises de marier sa nièce Constance, mais il ne pensait pas alors pour elle à son fils : il désirait que la reine épousât quelque prince de la Maison de France, et c'est dans ce sens qu'il avait écrit[2], le 16 septembre 1326, à Alphonse d'Espagne pour lui vanter les qualités de cette jeune femme pleine de talent qui offrait l'avantage, évidemment rare, d'être à la fois vierge et veuve, le roi de Chypre s'étant toujours révélé impuissant :

...Scimus eam etiam claris virtutum graciis et commendandis moribus infoguitam et in annis juvenilibus constitutam, de qua tenetur indubie et firmissime creditur sue virginitatis florem habere ex deffectu dicti quondam Regis mariti sui qui ex supervenientibus sibi multis infirmitatibus, omnimode impotens factus fuit, habetque pinguem dotem, videlicet jocalia et mobile suum ita utile et honorabile quemadmodum aliqua reginarum et etiam perceptionem annualem et rendualem in Regno Cipri in valore librarum XII mille Barchinonarum movente.....

Beau parti, au dire du roi, digne de tenter un prince du sang. Aussi Jaime II s'informe-t-il auprès d'Alphonse d'Espagne de l'existence de prétendants éventuels :

...si in Regno Francie sunt ad presens alique persone notabiles, precipue de junctis sanguinibus com domo Ffrancie, vel, eis deficientibus, persone alie notabiles et decentes, cum quarum altera dicta Regina Cipri cum satisfactione honoris et status ejus, posset honorifice in matrimonium copulari.....

Mais il n'y avait personne, sauf Charles d'Evreux, frère de la reine de France, et encore ne voulait-il pas se marier hors de son pays, puis

1. Reg. 562 d'Alphonse III-IV, fol. 44-46. L'ambassadeur Ferrier de Canet n'entendait pas le latin, ce qui peut paraître assez étrange : une note accompagnant les instructions en catalan qui lui furent remises (Reg. 562 d'Alphonse III, fol. 46-49) le précise : « Fuit etiam tradita dicto Fferrario similis informacio inromancio qui ignorat latinum ».

2. Reg. 339 de Jaime II, fol. 364.

Digitized by Google

il était peu fortuné. Bernard d'Averson l'écrivait[1] à un dominicain catalan le 13 janvier 1326-27 :

...Non est aliquis, consideratis omnibus infra regnum Francie, excepto domino Karolo de Ebroycis, fratre germano domine Regine Francie, qui non intendit contrahere cum aliqua extra regnum Francie, et habet in redditibus usque ad IV mille librarum Turonensium in anno, quod multum exiguum est in partibus illis.....

La reine de Chypre, comme l'Infant Pierre, était difficile à caser, et le pape refusait toujours la dispense qui aurait pu permettre le mariage des deux cousins. En attendant, Alphonse III, une fois roi, tenta un dernier effort auprès de Philippe de Valois pour essayer de marier Constance à un prince français ; l'éloge qu'il en faisait par lettre[2] était alléchant :

...Nos attendentes fame preconium, morum elegantiam, pulcritudinem speciosam speciemque decoram ac multa merita virtuosa quibus noscitur insignita necnon dotes amplissimas quibus affluit, dignum duximus ex premissis si ex Regia vestra voluntate processerit, ut aliquis ex vestris Regalibus illius connubio potiatur...

En somme, pendant les trente premières années du XIVe siècle, les projets de mariage franco-aragonais ont fait couler beaucoup d'encre dans les chancelleries de Paris et de Barcelone et à la Curie, sans que fût jamais atteint le moindre résultat.

7° *Documents de caractère économique.* — Dans cet ordre d'idées, quelques pièces seulement sont à signaler ; en premier lieu, une correspondance échangée à l'automne de 1312 entre la ville de Toulouse et le roi d'Aragon relative à l'importation en France du blé catalan et aragonais. Il y avait cette année-là grande disette de blé en Toulousain : « deffectum bladi quámplurimum qui in civitate Tholose et in toto Tolosano existit[3] ». La requête des marchands toulousains chargés de négocier l'achat des 4.000 « sarcinatas » de blé nécessaires à leur ville, ne reçut pas satisfaction à cause des mesures contre l'exportation que venaient de prendre les Cortes de Catalogne : défense d'exporter pendant deux ans : « frumentum, ordeum, neque bladum aliud, neque farina biscocium, per mare aut terram ». En exposant au juge d'appels du sénéchal de Toulouse et au vicaire de la ville les raisons de son refus, le roi ajoutait que devant se rendre sous peu en Aragon, il verrait sur place comment se présenterait la récolte du blé et s'efforcerait de donner quand même satisfaction, dans la mesure du possible,

1. Lettre à Fr. Dominique Turpia. Reg. 339, fol. 365.
2. Lettres du 1er octobre 1328. C. R. D., Alph. III, n° 459.
3. Barcelone, 15 octobre 1311. Jaime II au juge d'appels de la sénéchaussée de Toulouse, au vicaire de Toulouse et à la communauté. Reg. 239 de Jaime II, fol. 158, verso.

Digitized by Google

aux ambassadeurs toulousains. S'étant transporté en novembre de Barcelone à Daroca, Jaime II se voyait forcé, en présence de la cherté du blé dans les campagnes d'Aragon, de maintenir plus sévèrement que jamais l'interdiction d'exporter[1] :

..set quia advenientibus nobis noviter ad partes dicti Regni ubi magnam invenimus caristiam adeoque quod in generali curia quam inibi Aragonensibus celebravimus per barones et alios ad ipsam curiam congregatos, nobis supplicatum fuit humiliter ut necessitati Regni providentes, nemini extractionem victualium ab ipso regno concedere deberemus.

La question du libre passage aux frontières, des abus commis dans la perception des péages faisait à l'époque couler beaucoup d'encre : à signaler comme s'y rapportant :

Les lettres de Philippe le Bel[2] du 26 mai 1313 prescrivant aux gardiens des ports et passages de son royaume de laisser passer tous les sujets du roi d'Aragon, prélats, clercs, chevaliers, marchands, etc., avec leurs montures, des objets d'argent et le numéraire nécessaire à leurs dépenses de voyage.

Une demande de suppression par Jaime II à Charles IV le Bel du péage indûment établi à Saint-Béat, dans la sénéchaussée de Toulouse.

Un péage similaire fonctionnait naguère dans le Val d'Aran au profit des autorités aragonaises, et à la demande des officiers du roi de France, on l'avait supprimé (lettres[3] du 13 juin 1325).

Une protestation au sujet de la construction par les hommes du comté de Comminges de nouveaux chemins aux ports d'Aran et de Vénasque, afin d'éviter de payer aux officiers du roi d'Aragon les droits de péage perçus le long des autres voies de passage (lettres[4] du 5 décembre 1325, de Jaime II à son lieutenant dans le Val d'Aran).

La concession à titre de bail emphytéotique à un chanoine de Couserans, Déodat de Penne, de l'exploitation des mines du royaume d'Aragon, et spécialement du Val d'Aran[5] :

.. Concessimus in emphiteosim Deodato de Penne, canonico et sacriste in ecclesia Coseranensi minerias auri, argenti, cupri, plumbi et alterius cujuslibet metalli que inveniri poterunt in toto Regno Aragonum et Valle Aranni sub condicionibus et modis in Carta nostra appositis et adjectis.....

8° *Quelques lettres missives intéressantes de l'époque de Jaime II et d'Alphonse III-IV.* — Presque toutes ces lettres sont sans millésime : celles où il est question d'événements politiques peuvent généralement se dater ; pour les autres, d'un caractère plus privé, la question est de moindre importance.

1. Daroca, 20 novembre, lettres du roi aux mêmes, Reg. 239, fol. 1-8, verso.
2. Datées de Poissy, Per. extra inv. Jaime II, n° 3068.
3. C. R. D., Jaime II, 8106.
4. C. R. D., n° 8395.
5. C. R D., Alph. III, n° 3037.

Digitized by Google

Une demande[1] de bénéfice faite par un bourgeois de Bruges à la reine d'Aragon Blanche d'Anjou pour son fils, étudiant à Montpellier, est curieuse :

...Com il soit ensi, Tres haute dame, que j'ai un fils studiant es escoles a Monpelliers, li ques n'est encores porvus de nul benefice de Saint Eglize dont il ne porra mie parsuir les escoles se Diex n'en pense e vous, e com il pleut a vostre majesté de commander à vo gent qu'il parlassent pour l'enfant de par vous a notre Saint Père l'Apostole qu'il li vausist plaire a pourvoir l'enfant pour l'amour de vous e de vostre requête, d'aucun benefice de Saint Eglize pour poursuir miex les escoles...

Les préférences du postulant allaient à une prébende de Cambrai. « de le provende de Cambrai de le premiere qui escherra », ou à celle de Saint Donat de Bruges.

A Blanche d'Anjou également est adressée cette lettre au style si élégant de Marguerite de Beaumont, par laquelle elle remercie la reine de plusieurs présents qu'elle lui a envoyés[2] :

Ma très haute dame, je reciu voz haus e honorables presans les quels la votre bone merci me deignastes envoier par votre huissier porteur de ces lettres, c'est à dire de la robe, dou drap de soye roye e dou dyamant, desquels presans, ma tres haute dame je m'encline e merci a votre tres grant hautece si humblement com je puis... soupli e pri a votre tres grant excellence tant chierement e tant humblement com je puis que vous me deigniez envoier se vous plest votres letres escrites de votre propre mein, car je en aurai tout jour grant confort e grant joie, quant je les verrai, car je les tenrai e garderai, avec vos haus presans tous les jours de ma vie, comme honorable e precieus tresour, ma tres excellente dame, je me recomant si humblement com je puis as pies de votre tres grant hautece...

...Pierre de Artesya, écuyer de Charles de Valois, était tout dévoué à la personne du roi d'Aragon et lui servait d'agent de renseignements à la cour de France. Il le déclare sans ambages dans une lettre adressée de Paris à Jaime II[3] :

... Et sic dictus scutifer erit semper in servicio dicti domini Regis Aragonie, abito isto officio sicut ille qui esset in curia Regis Ffrancie, et si aliqua machinarentur contra Regem Aragonie in partibus galicanis, dictus scutifer ea sibi notificaret tanquam suo domino naturali...

La lettre se termine par l'annonce des mariages princiers du moment et des offres de service pour livrer au roi des oiseaux de chasse.

Les jeunes nobles avaient parfois le souci d'aller se perfectionner dans l'exercice du métier des armes à l'étranger ; la cour de Barcelone en voyait passer un certain nombre, munis de lettres de recomman-

1. C. R. D., Jaime II, n° 10579. Lettres datées du 4 février, sans millésime.
2. Lettres datées du 3 mars, sans millésime. C. R. D., Jaime II, n° 10946.
3. Datée du 6 décembre, sans millésime. C. R. D., Ap. gen., n° 133.

Digitized by Google

dation de leur roi ou d'un membre influent de leur famille. Pour l'époque d'Alphonse III-IV, nous avons une lettre de Robert de Houdetot adressée à une personne non précisée de l'entourage du roi d'Aragon[1] :

...Je vous envoie Bertaut mon neveu. Si vous pri tant aimablement com je puis que vous l'en veuilles mener avecques vous en Arragon, tant pour estre es besoignes se elles estoient ceste saison comme pour veoir l'estat du pays. Et vous pri que vous li veuillies monstrer le dit estat afin que il en saiche paller a nos Signeurs par dessa...

A la fin de la lettre, une proposition d'échange :

...Et se vous avez aucun josne ami que vous veuillies qui viegne par dessa, si le m'anvoies avecques mon dit neveu quant il vendra et je le vous garderai aussinc chierement comme mon corps jusques vous serez venus. Et le faites bien curieusement servir et travillier et le veuilles chastier et reprendre aussinc comme vous voudries que je feisse de un des vostres...

La mentalité des archivistes du XIVe siècle nous est mal connue et c'est à vrai dire une petite lacune. Mais la lecture d'une fort longue lettre adressée au fameux notaire Bernard d'Averson par B. de Font, scribe du roi Jaime II, nous rassure complètement, si jamais nous avions pu avoir des doutes à ce sujet, sur la conscience professionnelle et l'ardeur au travail des archivistes royaux de Barcelone. Envoyé exprès de Lerida à Barcelone par Bernard d'Averson pour y chercher une pièce importante dont a besoin le roi, éloigné de sa capitale, le signataire de la lettre nous donne un compte rendu fidèle et détaillé, par endroits très savoureux, de sa mission et de ses différents états d'âme selon les péripéties de la recherche[2]. La femme de Bernard d'Averson lui remet d'abord les clefs des archives, dès son arrivée à Barcelone :

...et receptis a domina uxore vestra clavibus, perquisivi eadem die in domo Hospitalis instrumentum papale pro quo signanter fui missus et bis eadem hora prospectis diligenter omnibus instrumentis existentibus in illa caxia in qua sunt instrumenta papalia et in qua sunt depicti clipei ad signum regium, non inveni in eis dictum instrumentum nec etiam inter plura transsumpta publica que in dicta caxia erant...

Après ces vaines recherches de la première heure, il trouve assez vite une copie de l'original qu'il cherche et ce résultat le laisse d'abord sceptique, tellement il s'y attendait peu :

...ob quod ita de inventione dicti instrumenti diffisus extiti, quod non credebam instrumentum pretactum aliquatenus reperire...

1. S. l. n. d. Per. extra inv. n° 3325.
2. Mardi 17 octobre, sans millésime. C. R. D., Jaime II, Extra séries. n° 161.

Digitized by Google

Les recherches pour la découverte de l'original continuent; le lendemain dimanche, il ne chôme pas; matin et soir il fouille les caisses d'archives, sans trouver autre chose que de petits renseignements de peu d'importance :

...crastina die dominica, a mane usque ad nonam perquisivi omnes caxias quas aperire potui, et nichil assimile inveni. Post comestionem vero usque ad noctem perquisivi libros domini Regis Petri, et habita certificatione a Bartholomeo de Villafrancha de tempore quo dominus Rex Petrus fuit Tholose, inveni quod anno M° CC° LXXX°, mense Februarii, dictus dominus Rex Petrus fuit Tholose...

...Et in hujusmodi perquisicione tota dicta die dominica vaccavi et etiam laboravi ..

C'est seulement le lundi, aidé d'un autre chercheur, qu'il trouve enfin l'original désiré, qu'il avait déjà eu entre les mains l'avant-veille et qu'il avait négligé de déplier, trompé qu'il était par le titre :

...Sequenti vero die lune in mane, presente Petro Janerii scriptore domini Regis, perquisivi iterum instrumentum predictum in caxia predicta instrumentorum papalium et ipsum non inveni, et perquisitis aliis caxiis, demum in caxia ubi sunt deposita instrumenta diversorum contractuum regiorum, inveni transsumptum publicum instrumenti predicti et ultimo in majori caxia inveni originale instrumentum predictum, quod jam retroacta die infra manus teneramus, set quia erat in eo superscriptum « De facto Majoricarum », non curavi ipsum aperire, licet quasi omnia alia instrumenta, quaequam superscripcio esset in eis, aperuissem.

La lettre donne encore de nombreux détails sur l'accomplissement de la mission de son auteur aux Archives de Barcelone et se termine par des nouvelles de la famille de Bernard d'Averson :

Domina uxor vestra et amabilis filius Bnonus, quem Deus in longeva et prospera vita conservet, plena per Dei gratiam sospitate perfruuntur, ipsum enin Bnonum vidi et tenui, me vultu ylari et ridenti jocunditer amplexantem...

9° *Relations diplomatiques franco-aragonaises sous Alphonse III-IV (1327-1336)*. — Sur un des trois grands événements diplomatiques de cette période, les négociations entre la France et l'Aragon pour la croisade de Grenade, le beau travail[1] de Miret i Sans ne laisse plus guère place à de nouvelles découvertes; je signalerai cependant quelques documents qu'il n'a pas connus.

En ce qui concerne deux autres affaires qui eurent leur répercussion à l'extérieur, la guerre entre le roi de Naples et le roi de Sicile et la guerre avec Gênes, la correspondance conservée dans les registres de l'époque d'Alphonse III fait ressortir le rôle de médiateur joué par

1. Publié au tome 2 de *l'Anuari del Institut d'Estudis Catalans*.

Digitized by Google

Philippe de Valois qui occupait encore, au début de son règne et avant les premiers désastres de la guerre de Cent Ans, la première place parmi les souverains d'Europe.

Les lettres[1] au comte d'Alençon et au duc de Bretagne (Valence, 19 août 1329) sollicitent leur concours pour l'expulsion des Musulmans d'Espagne : « ...ad deprimendam et de partibus Ispanie propellendam sectam dampnabilem Mahometi... », actuellement refoulés à l'extrémité sud est de la péninsule : « in Regno Granate, velut in angulo... ».

La demande d'aide militaire proprement dite est ainsi conçue :

...Quare audito de strenuitate et probitate vestris et affectione quam ad divina servicia geritis et habetis, dignum et equm esse prospeximus, potissimum propter necessitudinis debitum quo vicissim nos et vos natura conjugit, ut negocium hoc ad vestram noticiam proferamus quanto enim ad id ferventer afficimur tanto fervencius nobis bellatores strenuos perobtamus adjungi ut Christianus exercitus majori fultus potencia bellatorum fiant inde participes et tantum negocium felicius valeat explicari...

Cependant les tergiversations de la cour d'Aragon irritaient plusieurs nobles étrangers avides d'aventures et prêts à l'action immédiate. C'est ainsi que le comte de Hainaut protesta auprès d'Alphonse III quand il fut obligé de rapatrier ses troupes déjà parvenues, « non sine magnis sumptibus et expensis », jusqu'à Clermont-Ferrand où il apprit soudain que l'expédition était différée d'un an.

Les deux premières ambassades du règne eurent pour objet des négociations matrimoniales (Raymond de Melan[2] envoyé en novembre 1327 auprès de Charles le Bel, Ferrier de Canet[3] en novembre 1328 auprès de Philippe de Valois).

Envoyé une deuxième fois en France par Alphonse III en mai 1330, Ferrier de Canet[4] devait obtenir l'assentiment de Philippe de Valois aux trêves conclues entre Frédéric de Sicile et Robert de Naples :

...Et petat dictus Ferrarius quod placeat dicto Rege Ffrancie super firma dictarum treugarum mittere proçuratorem suum presentiam Sanctissimi Domini Pontificis...

En septembre, nouvelle démarche :

...Verum cum ad firmiorem securitatem treugarum hujusmodi valde necessarium occurrat et utile quod assensus et firma dicti Regis Ffrancie premissis treugis interveniant. Ideo dictus Rex Aragonum intimis affectibus et ut carius potest, rogat prefatum Regem Ffrancie tanquam illum quem geritur in viceribus velut fratrem quod ipse, ob Dei reverentiam et servicium,

1. Reg. 562 d'Alph. III, fol. 86 v. et 87 r. Par lettres du même jour, Alphonse III acceptait les services d'Amalric de Craon et de Bernard d'Albret, fol. 86.

2. Reg. 562 d'Alph. III, fol. 1 et suiv. Instructions publiées par Miret i Sans, *An. del Inst. d'Est. Cat.*, t. 2, p. 268-269.

3. Correspondance relative à cette ambassade, Reg. 562, fol. 44 à 49.

4. Reg. 562, fol. 127, recto et suiv. et fol. 169 et suiv.

Digitized by Google

et ob honorem dicti domini Summi Ponctificis et amorem Regis Aragonum supradicti... predictis treugis placeat prestare suum assensum regium easque firmare...

Le pape et le roi de France furent les grands médiateurs entre l'Aragon et Gênes pour la conclusion de la paix; la cessation des hostilités sur mer étant indispensable à la sécurité du fameux « voiage » de Terre Sainte, toujours en projet, Philippe de Valois, « igne caritatis accensus », selon l'expression du pape, avait accepté de prendre la direction de la croisade; cette paix avec Gênes lui tenait à cœur.

Dès le printemps de 1334, le sénéchal de Beaucaire avait été envoyé auprès d'Alphonse III pour le décider à la paix, ainsi qu'en témoigne une lettre de l'Infant Pierre au roi son frère, écrite de Castello de Ampurias le 18 mars 1333-34[1] :

Sobira Senyor meu e molt car ffrare, lo molt alt Senyor Rey de Ffrança comu cosi nostre, tramet de present a la vostra altea lo Seneschal de Belcayre per lo fet del passatge d'oltramar, lo qual ell enten affer a laor de Deu e a exalçament de la fe catolica, e encara per tractar pau entr'els votres sotsmeses e del molt alt Rey de Mallorques d'una part e los Jenoveses de la altra. E ha mi perregat per sa letra que yo degues endreçar lo dit seu enbaxador e aiudarli en ço que pogues en los dits affers, per que Senyor vos soplich queus placia per benignitat vostra graciosament reebre lo dit ambaxador e la sua missatgeria oir benignament...

Les négociations proprement dites ne devaient s'engager qu'à la fin de l'année suivante à la cour pontificale et les instructions données en décembre 1335 à Ferrier de Canet et François de Saint Clément, ambassadeurs d'Alphonse III, témoignent de l'importance du rôle qu'allaient jouer les Français pendant les entretiens d'Avignon où devaient se discuter les préliminaires de la paix. Mais une surprise désagréable attendait les ambassadeurs catalans à la cour pontificale : ni les Génois ni les Français n'étaient là. On trouve l'écho des préoccupations causées dans les esprits par ce double retard dans une lettre[2] de Ferrier de Canet et de François de Saint Clément écrite à Alphonse III, le 1er janvier 1335-36. C'est un compte rendu très fidèle de leur mission. Les paroles prononcées devant eux par le Pape y sont scrupuleusement reproduites; à leur lecture Benoit XII nous apparaît comme un Pontife accueillant et spirituel (les papes ses prédécesseurs, Clément V et Jean XXII, sans parler bien entendu de Boniface VIII, étaient réputés pour leur mauvais caractère). C'est avec

1. C. R. D., Alphonse III, n° 2169. Par des lettres du 14 avril suivant, le roi d'Aragon faisait connaître à Jean XXII, à Philippe VI et au lieutenant du roi de Majorque en Roussillon qu'il était décidé à entamer les négociations. Reg. 544, fol. 40 et suiv.

2. C. R. D., Alphonse III, n° 3152.

Digitized by Google

ironie que Benoit XII s'éleva contre le retard des Génois, après avoir célébré la volonté de paix des rois de France et d'Aragon :

Notando et arguendo perfidiam Januensium qui nondum venerant, licet eidem scipserint literatorie se venturos, et ironice loquendo adversus eos et eorum malicias, replicando dixit : « Non videmus causam retardationis adventus eorum nisi quia volumus vos scire quod dicti Januenses nos noviter et filium nostrum Ffrancie Regem et ministros nostros graviter offenderunt, quam offensam non intendimus oculis conniventibus pertransire nec etiam credimus quod prefatus noster Ffrancie Rex vaciatur sub dissimulatione tantam offensam seu injuriam absolvere, nichilominus tamen ob honorem Dei et Sancti Passagii, si veniant, placeret nobis pacis tractatus. Et volumus et consulimus ad eorum maliciam superandam quod ex quo dicti Reges filii nostri devoti, vos mittendo, devotionem suam, humilitatem et obedientiam mostraverunt ob honorem Dei et nostri et Sancti Passagii et ob honorem prefati filii mei Ffrancie Regis, remaneatis per aliquos paucos dies, videlicet usque ad festum Epiphanie Domini, quo elapso, si non venerint Januenses predicti, placet nobis quod in Dei nomine recedatis... »

Tout ceci dit avec bonhomie, « cum bona facie,... leta facie ». Pour les Français, le Pape trouva aussi des excuses ; sans doute était-ce la faute des Génois, dont l'attitude avait été incorrecte, et par représailles contre eux que les envoyés de Philippe VI se faisaient attendre ainsi ; pourtant le sénéchal de Beaucaire était là, on l'avait vu la veille dans les couloirs du Palais, mais il se cachait et n'osait prendre aucune responsabilité avant l'arrivée de ses collègues ; ce qui fut l'occasion d'une nouvelle déclaration souriante du Pape :

...Et tunc dictus Dominus Papa dixit ridendo quod prudentior persona esset necessaria quam sit dictus Senescallus et quod bene sperabat quod si dictus Dominus Francorum Rex mitteret, sollempniores mitteret personas...

Pour l'époque d'Alphonse III, je signalerai trois lettres venues de France, choisies dans la collection des Cartas Reales Diplomaticas. L'Infant Pierre, comte de Ribagorza et d'Ampurias, frère d'Alphonse III, au cours d'un séjour qu'il fit en France au début de 1332, y fut armé chevalier par Philippe VI. Dans une lettre[1] qu'il écrivit à Bonanat de Peyre, notaire du roi d'Aragon, le prince raconte comment le roi de France l'a accueilli à Beaugency et insiste avec une certaine vanité sur les honneurs qui lui ont été rendus :

...Ceterum scire vos volumus quod die Jovis VI die presentis mensis Febroarii, recepimus a Domino Rege Francie in loco de Boy Gençi singulum militare. In cujus provectione, predictus Dominus Rex personam nostram adeo magnificis sublimavit honoribus, quod nunquam pro firmo tenere potestis in hac terra nec etiam in terra Alamannie quod hominum memoria habeatur, ut plurimorum inducit assercio, in tali casu vel simili, alicui

1. 1331-32, 11 février, C. R. D., Alphonse III, n° 1495.

Digitized by Google

quantumcumque illustri prosapia aut aliis titulis insignito collatus extitit tantus honor. Omnia enim servicia vespere et die celebrationis dicte milicie persone nostre collata fuerunt nobis per illustres Boemie et Navarre Reges, inclitum Johannem de Francia, predicti Domini Regis Francie filium, nullo alio coadjuvante, impensa et prosequitur nos dictus Dominus Rex cotidie magna benivolencia et amore...

On avait parlé aussi politique, les affaires à l'ordre du jour étant l'expédition de Grenade et la guerre entre les rois de Naples et de Sicile.

Deux lettres de Louis de Bourbon à Alphonse III se rapportent, l'une, à l'ambassade de Raymond de Melan, que le duc, malade, avait pu recevoir malgré son grand état de faiblesse, mais avec qui il lui avait été impossible de parler des motifs de son envoi[1] en France :

...Sire j'ai reçeu vos lettres par la main de Messire Raymond de Melan votre familier, conseillier et chevalier, par lesqueles vous me priez que je adjostasse foi a li sur ce qu'il me diroit de par vous. Sire, si vous fais savoir qu'il a parlé a moi, mais vraiement lorsqu'il y parla, j'estoie ens malade griement que je ne povoie en nulle maniere entendre a nulle chose, mais quant il plaira a Notre Seigneur que j'aie recouvre santé, je l'orrai, derechief et pour ce que la matire est haute et grant, je aurai depuis avis seur ycelle...

L'autre[2], au projet de mariage caressé par Alphonse III entre le deuxième fils du roi de Sicile et la fille de Louis de Bourbon. Ce projet paraît ne pas agréer au duc, surtout à cause d'une maladresse d'Alphonse III, qui donne indûment dans sa lettre le titre de duc d'Athènes au jeune prétendant, au préjudice du comte de Brienne, dont Philippe VI et bien d'autres soutiennent le droit :

...Sire, j'ai receu vos aimables lettres touchans comment vous voudriez moult alliance faire avec moi par mariage faisant de votre cousin le fil secont né dou Roy de Trinacrie et de ma fille, de la quele chose ie vous mercie moult comme celi qui semblablement voudroie moult estre allie a votre sanc, se faire le povoie bonement, mais, Sire, vous appellez votre dit cousin duc d'Athenes, et il semble à Monseigneur le Roy et a plusieurs autres deça que le Conte de Breine y a droit. Pourquoi vous plaise à la fin dessus dite plus d'esclairier votre entention seur ce, quar ie ne puis autrement plus pleinement respondre a vos dittes lettres, meismement quar le Conte de Hainaut et pluseurs autres du linage a ma compaigne la duchesse n'estoient pas ou pais deça, lesquels il convendroit estre au traitie du dit mariage s'il se faisoit...

R. AVEZOU.

(A suivre.)

1. Datée du Louvre, le 19 septembre, sans millésime, C. R. D., Alphonse III, n° 3452.

2. Datée du Louvre, le 15 décembre, sans millésime, Perg. extra inv. Alphonse III, n° 823.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

Sur le manuscrit portugais de la Chronique générale « *Port. 4* » de la Bibliothèque Nationale de Paris.

J'ai déjà décrit sommairement et exploité à plusieurs reprises ce manuscrit (voir *Bull. hisp.*, 1912, p. 244; 1917, p. 103, 243; 1919, p. 297; 1921, p. 84; 1922, p. 295, et 1926, p. 246). J'y reviens pour en faire connaître par une analyse rapide et quelques extraits les premiers chapitres, jusqu'à l'histoire de la Cava, en les comparant d'une part au texte de la Première Chronique générale, publié par M. Ramón Menéndez Pidal dans la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles* (t. 5), et d'autre part avec les mss. 2-I-2 et 2-G-3 (en castillan) de la Biblioteca Real, étudiés par le même érudit dans son *Catálogo* ou *Crónicas generales de España* (3e éd., 1918), p. 51-85. On se rendra compte facilement des relations que présente notre manuscrit avec ces trois rédactions. En fait, il se rattache au même groupe que 2-G-3, au moins pour toute cette partie. Il est vrai qu'à ce dernier, nous dit M. Menéndez Pidal, « le falta casi todo el reinado de D. Rodrigo » (p. 85), règne que l'on trouve dans 2-I-2 à peu près comme dans notre manuscrit; mais c'est sans doute par accident.

Le ms. « Port. 4 » de la Bibliothèque nationale se classerait donc par son début dans le groupe auquel appartiennent, d'après M. Pidal (*Leyenda de los Infantes de Lara*, p. 394 sq.), le ms. Zabálburu et les mss. Ii-73 de la Bibl. Nacional comme le 2-G-3 de la Bibl. Real[1].

Quant au ms. portugais de Lisbonne, il est aisé de voir, par les morceaux que j'en ai déjà publiés avec les variantes de celui de Paris, l'étroite parenté qu'il a avec celui-ci; cf. en particulier les notes des pages 244 du tome XIV (1912) et 103 du t. XIX (1917) du *Bull. hisp.* (p. 29 et 3 des tirés à part de la *Chronique des Rois de Castille* et des *Appendices*). Dans l'extrait qui concerne la lutte de Bérengère et

1. L'autre groupe, selon M. Menéndez Pidal (*Catálogo*, p. 53), est constitué par le seul 2-I-2, qui « es copia en extremo incorrecta, descuidada y a veces libre de la Crónica de 1344. Mas a pesar de sus muchos yerros, tiene un valor excepcional, pues representa por sí solo una de las familias en que se dividen todos los códices que hasta el día conozco de dicha crónica ». Il est, ajoute-t-il, de la fin du xve ou du début du xvie siècle. Il commence par un sommaire du 3e âge du monde, et des listes de rois perses, empereurs romains, rois grecs, latins, égyptiens, qui manquent dans les mss. de l'autre groupe, y compris les deux mss. portugais.

Digitized by Google

des Laras (app. III), j'ai relevé les variantes du texte d'Ocampo par rapport à ces deux manuscrits[1].

Tous deux débutent de la même manière et à peu près dans les mêmes termes[2], différents du texte Pidal et analogues au texte Zabálburu, dont au moins les premières lignes, citées par M. Menéndez Pidal (*Leyenda*, p. 394), correspondent mot pour mot au ms. de Lisbonne[3].

Le ms. de Paris, qui va jusqu'à 1379 (mort de Henri II), est fort succinct sur les règnes d'Alfonse X et de ses successeurs, sauf Pierre le Cruel.

Pour compléter la description qu'en a donnée Morel Fatio dans son *Catalogue des mss. portugais de la Bibl. Nat.* (n° 4)[4] et les détails que j'ai fournis ailleurs, je transcris la note qui occupe le premier folio recto de la copie possédée par la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Lisbonne[5]. On remarquera pour quelles raisons le copiste a vu dans le ms. de Paris un autographe.

Chronica antiga de Hespanha Anonima escrita antes do meado do seculo quinze em Portugal. Hum volume de folha em pergaminho, caracter meio gothico, com letras encarnadas em partes, e d'outras cosas taõ bem nos principios dos Capitulos. O caracter da letra he do meado do seculo 15, e inclinome a crer q̃ he autographo este M. S. pelas razões q̃ darei. Tem 254 folhas, cada pagina tem 40 linhas, e cada linha inteira, de 62 a 66 letras. Tem bastantes abreviaturas, e á margem algumas notas parte da mesma letra e parte de letra mais moderna, e estas en maior numero. Na 1ª folha contemse o Prologo, esta folha tem huma cercadura de arabescos illuminados acores e ouro. ainda bem conservados: no fundo tem as Armas Reaes de Portugal sobre a cruz de Avis, e com os Escudos do modo q̃ se usavão antes da mundança q̃ fez nellas El Rey D. João o 2° em 1488. A primera letra do Prologo he hum O grando de ouro e azul, metido dentro de hum quadrado illuminado acōres, e dentro do O esta hum Rey com capa de purpura, coroa de oura, de bicos na cabeça, sentado, com huma penna na mão, e diante de si hum livro em q̃ parece estar pª escrever. Esta primeira pagina ha de litographiarse. No intervallo deixado em branco entre a parte superior da cercadura e o principio do Prologo tem em caracter mais moderno e tinta amarela o seguinte, entre dois floroens da mesma mão :

IHS PRIIVM ET FINIS
Sine fine et principio.

1. Pour le li-74 de la Bibl. Nac., voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 247.

2. Le recto du fol. I, où commence le texte du « Port. 4 », a été récrit au XVIe ou au XVIIe siècle, nous dit Morel-Fatio.

3. On voit qu'ils doivent tous deux entrer en ligne de compte pour la reconstitution de l'original perdu W, et par conséquent de la rédaction de 1344.

4. Voir John M. Burnam, *Palaeographia ibérica* (Paris, Champion, 1925), p. 225 et pl. LX. Il donne l'ancienne cote « Port. 9 ».

5. Le copiste a signé et daté à la fin : « Acabei esta copia... em Paris, na rua Feydeau, o 12 de Maio de 1834. Antonio Nunes de Carvalho ».

Digitized by Google

A la fin, le même copiste a ajouté :

N. B. O resto desta ultima lauda está em branco, tendo só vinte e cinco linhas escritas : e nao está pautado[1] senão até onde está escrito o q̃ bem mostra que a historia acab(a) alli. A' margem desta mesma pagina está

escrito o seguinte em lettra antiga, mas differente, um pouco gasta : = onde esta acaba começa a do pº de portugal e fº... O resto q̃ são duas abreviaturas não as pude ja ler.

Au folio 89', en regard du ch. LXXXXI, note marginale :

N. B. a f. 35 cap. 93 a cōr da tinta muda e he amarellada; e o caracter da letra mais redondo e pareceme doutra mão. N.

1. « réglé ».

Digitized by Google

Au folio 205 (après le règne d'Alphonse le Chaste) :

O resto desta lauda da folha 88 do ms está em branco, e toda a lauda seguinte. No fim neste curto capitulo 201, tem escritas em letra do seculo 17° estas palabras : « Na cronica deste Rey esta a historia de Bernardo de Carpio largamente. » — No alto da folha 82 do ms tem esta declaração em grandes caracteres romanos redondos : *Continuatio directa absque vitio* — depois seguese a espaço de outo regras em branco, e então começa o capitulo 202.

Ce sont sans doute ces particularités qui ont donné à penser au copiste que ce ms. était autographe, autrement dit écrit par l'auteur lui-même.

Au folio 404 :

NB. Desde este capitulo 485, ou 411 segundo os algarismos ate o fim das primeiras sete regras e metade da outra do capitulo 511 ou 441 já está escrito em folhas pequenas como as primeiras, numeradas á parte desde folhas huma até quarenta e duas inclusivamente, acaba nas palavras = seu padre o emperador. Dasquaes palavras pordiante continua aqui o dito capitulo 511 ou 441 e os seguintes. Nunes[1].

Au folio 157 :

O ms. tem aqui em boa letra mais moderna a nota seguinte : « Este cap° cita D. Fr. Prudencio de Sandoval na hist^a dos bispos de Tuj. fol. 9. ainda com algũas palavras mudadas. Chama a este liuro Hũa hist. geral d'Hespanha em lingoa castellana tam cerrada q̃ parece Portuguesa. » Nunes.

Cette note est en regard du ch. consacré à Egica et au concile de Tolède réuni par lui et où il est dit :

...ꝛ deu lego hum̃ scripto ao arcobispo de tolledo que auya nome dom felizes no qual eram contheudas muytas cousas. ꝛ rrogoulhes que lhe tornassem delle a rrespota. Esto iaz compridamente no livro dos degredos.

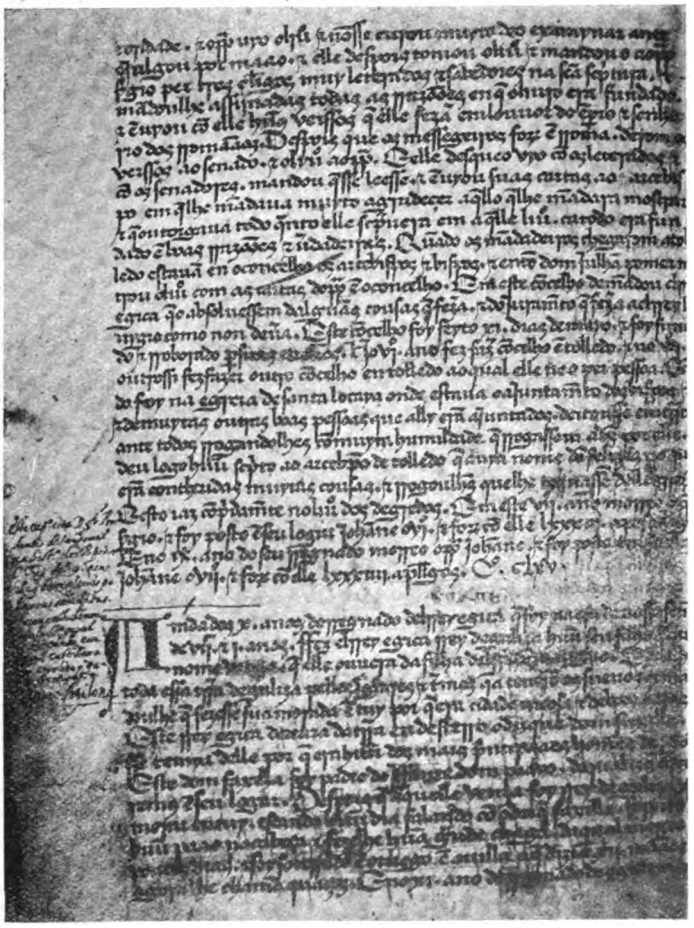
Il est étrange que Sandoval ait pu prendre la langue de ce ms. pour du castillan, même avec ce correctif qu'il ressemble à du portugais. C'est sans doute à un ms. galicien comme le ms. 8817 (anc. X-61) de la Bibl. Nac. de Madrid qu'il a dû avoir affaire.

De cette copie, M. J. J. Nunes a tiré quelques variantes et renseignements utiles quand il a publié, dans la *Revista lusitana* (n° 1-4 de 1919, p. 138-169), le texte du ms. de l'Academia de Ciencias relatif à l'Histoire de Rodrigue. Les difficultés dont nous souffrons tous en matière bibliographique expliquent qu'il n'ait fait allusion ni à ce que j'avais déjà dit et tiré de l'un et de l'autre, ni à la publication par M. R. Menéndez Pidal dans son *Catálogo* (dès la première édition,

1. Ces 42 pages en plus petit format manquent dans la copie, et l'on passe du règne d'Alphonse VII (hist. d'Aventumert) à Sancho et Ferdinand II.

Digitized by Google

p. 26), du texte castillan pris dans 2-I-2. Pour la partie qui correspond à ce que M. Nunes a donné, je prendrai les variantes du ms. de Lisbonne dans sa transcription. Il n'y a, je crois, qu'à souscrire à ce qu'il dit 1° des âges respectifs des mss. de Lisbonne et de Paris



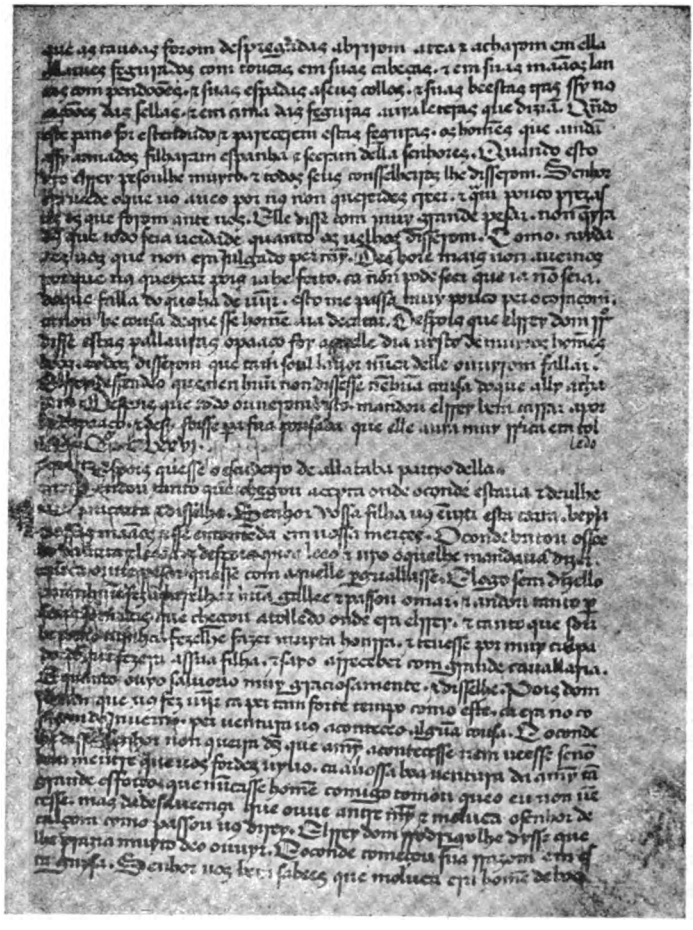
(début du xve siècle pour le premier, deuxième moitié du xve pour le second) en s'appuyant sur la persistance à peu près constante des désinences verbales en *-des* dans celui-là et leur disparition dans celui-ci; 2° les divergences que présente le ms. de Paris (à travers la copie conservée à Lisbonne) par rapport à celui de Lisbonne:

principalmente se reduzem a evitar certas prolixidades, como esta, pela qual começem alguns capitulos da última : *Conta a estoria*; afora isto e pouco mais, a redacçao é identica, parecendo depreender se que talvez

Digitized by Google

ambas provenham de um mesmo original, a que o copista tivesse feito aqui ou ali algum leve acrescentamento (p. 140).

A ce point de vue je noterai que le ms. 2-I-2 est beaucoup moins verbeux que le ms. de Lisbonne, mais l'est encore quelque peu par



rapport au ms. de Paris. A titre de comparaison, voir le début et la fin du ch. CLXXV de ce dernier (*Bull. hisp.*, 1919, p. 302), celui où Rodrigue fait ouvrir les portes de la Maison fermée de Tolède. Voici les transitions dans le ms. de Lisbonne (transcription de M. Nunes)[1] :

< Mas deixaremos agora de fallar de Lataba e de seu scudeiro, que auia mandado a sseu padre e tornaremos a elrrei Dom Rodrigo em como abrio a casa que Hercolles fez em Tolledo.

1. Je mets entre < > ce qui manque dans le ms. de Paris.

Digitized by Google

Como elrrei dom Rodrigo foi a Tolledo por ueer a casa que lhe disserom os guardadores Auedes ouuydo de suso em esta estoria como os que guardauã a casa de Tolledo ueeron a elrrei dom Rodrigo que deitase em ella o seu cadeado e da rresposta que delle ouueron, mas elle > nõ lhe escaecendo o feito da dicta casa...

... e desi foi sse para sua pousada, que elle auya muy rica en Tolledo. < Mas agora leixaremos desto fallar e tornaremos a cõtar del conde dom Ilham. >

Et dans le ms. 2-I-2 (p. 61 du *Catálogo*) :

< E quantos hy avia todos eran maravillados que le podria aconteçer al rrei don rrodrigo que ansi > se le escaesçio el fecho de la casa que le dixeron los de toledo...

(p. 63) ... e desi fuese pera su palaçio quel avia muy rico e muy noble en toledo.

Il semble bien que le ms. de Paris ait cherché à élaguer[1]. C'est ainsi que la lettre de la Cava (Allataba) à son père y est omise. Mais c'est là une question délicate à trancher, que de savoir si cette lettre a été retranchée par un copiste arrangeur, ou ajoutée par l'autre. J'en dirai autant des inutilités supprimées dans le ms. de Paris, par exemple, au cours de la conversation entre Allataba et Alquifa :

E quando Alquifa ouuyo todo < aquello que lhe Allataba contou de sua pressa e de seu pesar, ouue tan gran coita em seu coraçon que pareçia que sse lhe queria partir, e disse — lhe enton : > Certamente, amiga... (p. 149; cf. *Bull. hisp.*, p. 301)

...nunca ende despois podes seer culpada. < Onde eu em este feito nõ ueio tam boo siso nem outro melhon conselho como que o mandes dizer a teu padre, ante que o outra nõhua pessoa possa sabez > E quando Allataba vio como era bem conselhada... (p. 149 ; cf. *Bull. hisp.*, p. 302).

Cf. les passages correspondants dans 2-I-2 (p. 59-60) :

E alquesa (Alquifa), que desto vuo muy gran pesar quando ge lo conto, quel coraçon se le queria partir, dixole : par dios, non se yo...

...e nunca despues seras culpada. Onde non veo nin vi tan buen seso nin tan buen consejo como dezillo a tu padre, ante que onbre del mundo [lo] sepa. Ella dixo que lo faria...

Le ms. parisien suit à peu près le texte Pidal (*N. B. A. E.*) depuis le début; mais au ch. 7 de ce texte il y a une modification qui peut aider à déterminer le lieu où il a été rédigé.

(fol. 6v) ...hũu rryo aq chamauã ana[2]. q qr tanto diz⁹ en g⁹go como topo.

1. Voir les morceaux publiés dans le *Bull. hisp.*, 1917 (*Appendices à la Chr. lat. des Rois de Castille*).

2. *anao?* Une lettre finale grattée.

Digitized by Google

porq̃ uay alugares escondido p so tr̃ra. ꝛ ẽout°s descub'to. ꝛ despoys lhe foy tirado aq̃lle nome. ꝛ po (fol. 7) f'onlhe augua de diana. E por q̃ lhe semelhou aq̃lla tr̃ra boa pa lau˜r ꝛ criar gaados. ꝛ pa caçar cõ aues ꝛ cõ caaes morou ẽ ella hũa g˜nde sezõ. ꝛ fez hy sac'ficio adiana. ꝛ seq trebelhos ꝛ g˜ndes allegias por q̃ uẽcera gedeon. ꝛ cobrara toda a tr̃ra. de q̃ aq̃lle era senhor. ꝛ pobrou ẽ aq̃lle lugar onde esto fez. hũa cidade muy boa ꝛ poselhe nome bayllos dooes. mas despoys p alongamẽtos dos tp̃os cõrrompeosse ovocabollo. ꝛ chamarolhe balhadouçe[1]. ꝛ por aq̃lles jogos ꝛ trebalhos q̃elle aly fez dizem q̃ pos nome aatr̃ra lusitanya q̃q̃r tanto dizer ẽ nossa lingoagẽ. como jogos de diana.

Capl'o VIII°.

Despoys q̃ se h'colles p˜tyo de tr̃ra de lusytanya onde fezꝰa seꝰ jogos ꝛ g˜ndes p˜zeres seg° oq̃ auedes ouuydo foy andar pas p˜tes despanha cõtraho ouriẽte[2] E esto fazia elle por duas cousas. apimeyra por q̃ se achase algũa tr̃ra vylla ou castello. q̃ lhe nõ quissesse obedeeçer q̃ os conqistasse p força ꝛ asegũda por deuysar aos morradores da tr̃ra as hꝰdades q erã boas pa lau˜r pam ꝛ qaes erã pa poer as vinhas ꝛ pumares. ꝛ q˜aes erã pa oliuares. ꝛ assy de todas as out˜s prãtas ꝛ semẽles ꝛ ordenou as legoas ẽ certo conto de passos. Etanto andou p espanha fazẽdo estas cousas. ꝛ out˜as muytas q̃ nos aqi nõ diremos por nõ alongar aestorya q̃ chegou aaq̃lle lugar onde era probada açidade de tolledo. Eq˜ndo vyo afortelleza ꝛ asseẽtamẽto do lugar ꝛ vyo hy duas torres peq̃nas q̃ fezꝰon os doꝰ filhos delrrey rrotas entẽdeo p arte de astronomja q̃ en aq̃lle lugar auya de seer pob˜da hũa muy nobre çidade. Eentõ fez en aq̃lle lugar hũa casa tã maraujlhosa ꝛ p tal arte. q̃ nũca no mũdo foy homẽ q̃ verdadeyramẽte soubesse dizꝰ como era feyta. ꝛ carroua de fremosa çarradoura. ꝛ pos ẽ ella leteras q̃ diziã assy. Non seia nẽhũu tã ossado dos q̃ ora son. nẽ dos q̃ despoys ueerẽ q̃ abra esta porta por ueer esta casa. Emandou aespam sobrinho q̃ em q˜nto elle uiuesse semp' ouuesse esta casa ẽ guarda. Eque se em seu tp̃o essa çidade fosse poboada. q escolhesse doze homẽes dos mays honrrados q̃ en ella ouuesse ꝛ qlhes desse as chaues ꝛ g˜da daquella casa. ꝛ mãdado q̃ rreqressem atodos os rreys q̃ despois ueessẽ q̃ deytassẽ en aq̃lla caso senhos cadeados. E despoys q̃ se hercolles p˜tyo da espanha. ꝛ leixou ẽ ella por rrey espam seu sobrynho como adiãte ouujredes Este espam despoys q̃ rrepayrou atrra ꝛ as fortellezas ꝛ poboou os portos do mar cõ geutes q lhe ueerõ de grecia. veo atolledo por ucer ẽ que guisa poderya poboar aqlla cidade ꝛ poer boa guarda ẽ acasa segº omandado de hꝰcolles. ꝛ nõ pode auꝰ gentes cõ qõ podesse fazꝰ. ca ẽ tolledo eram ẽtom muy g˜ndes mõtanhas. po começaua de poboar dalgũꝰ poucos moradores. E despoys q̃ esto ouue feco deytou seu cadeado ẽ na casa. ꝛ desy chamou esses moradores ꝛ disselhes como hꝰcolles fezera aqlla casa ꝛ como amandara g˜dar. ꝛ q lhes rrogaua qa g˜dassẽ muy ben. ꝛ desey foysse pa calez. Mas despoys q este rrey espam foy uelho ꝛ sua filha liberya foy casada cõ piros aq̃lle jffante de gꝰcia espam disse a pirus todas as cousas q hꝰcoles fezꝰa

1. Dans le texte Pidal, il n'est pas question de cette ville. Il s'agit sans doute de Badajoz, dont le nom revient, dans le même ms. et celui de Lisbonne, sous la forme *Badahouce* (cf. *Chr. lat. des Rois de Castille*, § 10, n. 7).

2. Cf. Pidal, *Catálogo*, p. 83 (ms. 2-G-3).

Digitized by Google

ẽ espanha. ꝛ como fezᵓa ẽ tolledo aq̃lla cassa ẽ q̃ crã g˜ndes segᵓdos. ꝛ q̃ lhe rrogaua q̃ (fol. 7ᵛ) q˜ndo rreynasse q̃ poboasse aq̃lla çidade. ꝛ fezesse g˜dar acasa segᵉ oquelhe elle deuysou. Edespoys q̃ espam foy morto. rreynou aquelle pirus. ꝛ como começou de rreynar andou p as partes despanha. ataa q̃ chegou atolledo. Eq˜ndo vyo aq̃la casa foy maraujlhado ꝛ mãdou logo poboar dos castellos ẽ aquelle lugar. ꝛ desy deytou seu cadeado ẽ na casa. E despoys q̃ esto ouue fẽco escolheo doze homẽes os mayᵉ omrrados q̃ achou. ꝛ deulhes as chaues. ꝛ g˜da daquella casa cõ g˜nde juramẽto. ꝛ deuisoulhes todo õq auyã de fazᵓ. ꝛ q̃ se hũn delles morresse q̃ logo fosse posto outro ẽ seu lugar. Despoys q̃ hᵓcolles esto ouue fẽco en tolledo. p˜tyosse daquella terra ꝛ foysse pa augua dalqᵘuir...

(fol. 10ᵛ)... E dizẽ mays que despoys da morte do rrey pirus q̃ ficou espanha ẽ poder dos gᵓgos. ꝛ que despoys veerõ out˜s gentes aq̃ difᵓom almonyses[1] ꝛ q̃a tomarõ ꝛ forõ dela senhores q˜reẽtas años. mas de como esto foy aestorya odeuysara ẽ seu lugar ca anos conuẽ de leixarmos aquy este cõto q̃ falꝛ dos q̃ pob˜ron espanha. ꝛ conpre de tornarmos afalar p onde departẽ as espanhas ꝛ dos tᵓmos das trras ꝛ çidades ꝛ dos nobrezas de cadahũa delas.

Cº XIII[2]. Dizem q̃ as espanhas son dũas. porq̃ se p˜tem ẽ duas p˜tes. ꝛ esto por omouymẽto. ꝛ corrymeto das chuyuas ꝛ dos rryos. poys dizemos q̃ hũa espanha he ao sol leuãte. ꝛ aoutra ao poente. Aespanha q̃ he ao sol leuãte. corrẽ os seᵓ rryos ao mar g˜nde q̃ he dccõ ociano[3]. ꝛ ẽ esta choue cõ ouẽto leuãte ꝛ começasse ẽ asserra callada que naçe cõt˜ oseptentriõ hindo pa cãtabria ꝛ sobindo ao termo destorga ꝛ ajuntasse cõ atẽra de bizcaya...

(fol. 18ᵛ.) Ecyja[4] jaz sobre orryo deixaril. Eixaril naçe do mõte da geada. Eẽno tᵓmho decyja ha muytas villas ꝛ castellos ꝛ mõtanhas. das q˜aaes mõtanhas. hũa he q̃ vay p apar de tetaraa. Een estas mõtanhas ha villas ꝛ lugares tam fortes q̃ nõ ha cousa q̃ temã das q˜aes hũa he herda q̃ he muy forte ꝛ muy antiga. Eaout˜ he locastre q̃ he fccã ẽ no mõte[5].

Capᵓlo. XVIII[6].

Despoys da morte delrrey pirus ficou espanha ẽ poder dos gregos. Edepoys aconteçeo q̃ ueo aespanha hũa cõpanha q̃ chamauã almoyzes. ꝛ auyã por ley de adorar o fogo. Eq˜ndo lhes naçia filho o filha faziã g˜de fu gueyra de lenha bẽ seca q̃ nõ fezesse fumo.

(Suit, avec d'assez fortes différences, l'équivalent des ch. 15 et suivants de Pidal.)

(fol. 26) Ch. LXX. Depoys q̃ çamora foy destroyda por cepiõ...

(fol. 26ᵛ.) C. LXXI. Depoys q̃ julio çesar venceo ag˜n batalha de thesallya...

(fol. 37)... sojugadas todallas espanhas tornouse Jullyo çesar pa rroma. Aquy çessaremos doutᵒs feytos q̃ acõtecerõ nas espanhas ꝛ falaremos dos godos q̃ dellas longamẽte forõ senhores.

1. Cf. Pidal, *Catálogo*, p. 83 (ms. 2-G-3).
2. Cf. *ibid.*
3. 2-G-3 : *cidrano.*
4. Cf. Pidal, *Catálogo*, p. 84 (ms. 2-G-3).
5. Cf. Gayangos, *Mem. de la R. Acad. de la Hist.*, t. VIII, p. 61, § 41.
6. Cf. texte de Pidal (*N. B. A. E*), § 14; *Catálogo* (p. 84, ms. 2-G-3).

Digitized by Google

C° LXXII. No año do senhor de 412[1] acõteceo q̃ vinẽdo os godos no tpõ de honoryo ẽpador nas p˜tes de França seg° fora posto em aueẽça antre elles ꝛ os rromaaõs. nõ se guardando q̃ delles nẽhuũ mal. ne ssen rrazon lhe ouuesse de vijr̃. Eesto por çertos tractos q̃ auya antre os rromaãos ꝛ elles. sayo aelles stelicõ patricio sogro de honoryo q̃ era do linhagẽ dos vandalos. gẽte muy desleal ꝛ de g˜nde ẽgano. onde os godos passauã pellas alpas. Eelle seẽdolhe assy ho passo ẽ as alpas pa dar ẽ elles ꝛ os desbaratar aly cometeos ẽ huũ dia de pascoa. mas os godos como virõ este ẽgano esforçarõse como out˜s vezes soyam fazꝰ.

(fol. 28.) C° LXXIII. Logo q̃ elrrey alarigo foy morto alçarõ os godos por rrey ataulfo seu coyrmaão...

(fol. 64ᵛ.)... Eeste tornou os Judeꝰ[2] ẽn atrr̃a. os quaaaes deitara fora oboo rrey bamba. ꝛ deulhes p'uylegios ꝛ g˜ndes frãquezas. em tãto q̃ mais honrrados ꝛ coutados erã os judeꝰ q̃as egꝰias. Mas porq̃ o juizo dedś vẽ sobre todo homẽ q̃ mal obra. ꝛ assua vingãça sobre os q̃ non querẽ fazer peendẽça. Epor q̃ este nõ curarõ auer dś ẽ conhociĩnto nẽ se quifꝰom ẽmendar. porem dobrou ds apena da sua justiça sobꝰelles. Ca esse vetiza mỹguãdo nẽhuã cousa ẽ sua maldade mas todauya crecendo. quifꝰa cegar costa[3] filho de teudeffredo segũ dooq̃ fezꝰa aseu padre. Mas elle era homẽ de g˜nde ardiĩnto ꝛ muyto amigo dos senadores derroma. por og˜nde amor q̃ os rromãaos ouuerõ cõ elrrey rrecesundo seu auoo. Epor esta rrazõ cõ ajuda delles alçouse cõtra elrrey vetiza. ꝛ começou delhe fazer guerra muy descubꝰtaĩnete. em tal maney˜ y q̃ ouuerõ de vijr ambos ẽbatalha. ꝛ foy uẽçudo ꝛ p̃so vetiza. ꝛ mãdoulhe logo costa tirar os olhos seg° oq̃ elle mãdara fazꝰ aseu padre. Edespois q̃lhe este ouue feito. deitouo ẽ destr̃ro ẽ cordoua. onde acabou mal sua uyda.

C° CLXXI. Despois q̃ elrrey vetiza foy morto. alçarom os godos por rrey ẽ espanha costa filho de teudeffredo[4]. Este rregnou V° anos ꝛ sete meses. ꝛ a sua morte ficarõlhe doꝰ filhos de peqna ydade. Mas tanto q̃ aquelle rrey costa foy morto. oaluoroço foy muy g˜nde na corte ꝛ p toda espanha. Emuyto gñdes fidalgos ꝛ rricos homẽs q̃ se aconteceerõ de seerẽ hy q˜ndo elle morreo nõ sequeriam bem hũus aos outros. Epor esta rrazõ partirõsse em duas p˜tes ꝛ fezꝰom dessy dos bandos. Eo hũu dos bandos tomon huũ dos filhos delrrey costa. Eo outro bando tomou ho outro. O bando q̃ tinha omayor filho delrrey costa. queria q̃ fosse rrey. Eo outro bando esso meesmo q̃riam q̃ fosse rrey ho outro filho mais peqno. ꝛ sobre esto era grande cotenda[5]. Mas algũꝰ rricos homẽs honrrados q̃ non erã metidos ẽ estas p˜tes, vendo tal diuisom entẽderom omal. q̃ se delle podia seguyr. Epor esta rrazõ rrepꝰnderõnos muyto dizẽdolhes q̃ faziã oq̃ nõ deuyã. querendosse leuantar cont˜oseuhorio despanha. Elles responderõ q̃ se nõ

1. *Sic*, sur un blanc.

2. Cf. texte de Pidal, § 552, p. 306[1], l. 27.

3. Texte Pidal, l. 36 : *Rodrigo*. Cette interpolation, relative au roi Costa ou Acosta, est caractéristique.

4. Ces quatre mots sur un grattage. Cf. ms. Acad. Lisb. (*Rev. Lusitana*, p. 141) : « Depois de Vetiza alçarom os godos por rrei em Espanha huu que auya nome Costa. Este rreynou cinquo anno· ꝛ sete meses, » etc.

5. Ms. Lisb. continue : « que cada huu dos bandos queria fazer rrey o filho delrrey Costa que tinha, dizendo que d'outra guisa nom podya seer. Mas... » (p. 142).

Digitized by Google

leuãtauã com os filhos delrrey costa por seerem contra o senhorio d'espanhꝑa. ca esto era cousa q̃ nõ cõuijnha aanobre gente dos godos. mas por q̃ ajnda nem huũ delles nõ era tamanho. q̃ rregno[1] soubesse teer. ꝛ q̃ poros moços seerẽ guardados ꝛ criados. q̃ por tãto faziã aq̃llo. Ca se todos fossem acordados q̃ fezessem rregnar aaqlla sazõ algũu delles aquelles em cuyo poder elle ficasse fariam tanto de mal aos outros seus ẽmijgos q̃ seeriã destruydos. Epor estas rrazoões de m˜rauylla[2] ouue villa em espanha q̃ sse nõ leuãtasse[3]. ꝛ tam mal sse tragiã huus uos outros como se fossem (fol. 65r) emigos mortaaes. Eueẽdo os g˜ndes fidalgos q̃ nõ erã desse bandos ꝛ[4] os poboos og˜nde mal ꝛ destruyçõ q̃ por esto uijnha aatrẽa. veerõse[5] afazer cortes. ꝛ acordarom em ellas q̃ era bem de tomarẽ huũ homẽ que fosse tal q̃ soubesse rreger orregno ataaq̃ os filhos delrrey costa fossem tamanhos q̃ omayor del podesse rregnar. Eque este homẽ nõ fosse de nemhũu dos bandos. ꝛ q̃ fosse de boa fama. ꝛ tal que rregesse espanha ẽ todos seꝭboos custumes. Eacharom que auya hy huũ homẽ. boo caualleiro em armas ꝛ muy esforçado. ꝛ q̃ este era tal como elles demãdauã. ꝛ que daria acadahuũ seu dereito. que por nẽhũa cousa onon leixarya de fazer. E mais que era primo coyrmãao delrrey costa. ꝛ q̃ por esta rrazom aueria mayor cuydado da criaçõ ꝛ guarda dos seus filhos. Este cauallꝑro auya nome dom rrodrigo.

C° CLXXII[6]. Tanto que aquello ouuerõ acordado. mãdarõ por dom rrodigo. Eq˜ndo elle chegou ally onde estauam todos ajuntados ẽ suas cortes. assy os g˜des fidalgos como os procuradores de todos os poboos despanha disserõlhe. Dom rrodrigo. auos fez ds amayor mercee que nuca fez ahomẽ q̃ nos podessemos[7] sabr. ꝛ vedes aq̃ uꝭ fez. deuuꝭ que ouuessedes de sseer rregedor despanha. ꝛ quos façades como se fossedes rrey. ꝛ esto non foy por uos seerdes herdeiro do rreyno. mas foy[8] por q̃ uꝭ deuees de teer por muy mais bem andante. ca foy p[9] grado de q˜ntos nobres homẽs uos aquy veedes. assy clꝑigos como leigos. ꝛ praza ads q esto q̃ uꝭ[10] fazem q̃ seia por seu fꝑuiço ꝛ prol datrẽa. ꝛ honrra detodos aq̃lles q̃uꝭ elegerom. Elle rrespondeo que farya q˜nto elles madassen. ꝛ que ds oquysse ajudar q̃ rregesse bem ꝛ dereitamẽte. Entom se leuantou em meo de todos huũ nobre barom q̃ auia nome serat[11] q̃ era ho nẽ muyto ssesudo[12]. ꝛ fez vijr oliuro dos santos euãgelhos em p̃sença de todos ꝛ disse. Dom rrodrigo vos poede as maaos sobre este lyuro. ꝛ elle pos as maaos ecima. ꝛ ento lhe disse aq̃lle serat. Dom rrodigo

1. *Id.* : « reyno ».
2. *Id.*, au lieu de « por maruylla » ; « que ditas auemos aadur » (p. 142).
3. *Id.* : « Alçasse ».
4. *Id.* : « ꝛ otrosi ».
5. *Id.* : « veeron-sse a acordar de fazerem cortes e fazerem em ellas tal regimento per que sse a terra nõ perdesse. E foi assi que foron feitas e accordaron em ellas tal rregimento que era bem... »
6. Cf. Pidal, *Catálogo*, p. 55 (ms. 2-I-2) ; *Bull. hisp.*, 1919, p. 299.
7. Ms. Lisb. : « possamos ».
8. *Id.* ajoute : « por outra cousa » (p. 143).
9. *Id.* ajoute : « outorgameto e ».
10. *Id.* ajoute : « assi ».
11. Cf. *Bull. hisp.*, *ibid.*
12. Ms. Lisb. : « sisudo ».

Digitized by Google

vos jurarees[1] ads ꝛ sobre estes santos euagelhos q̃ bem ꝛ dereitamte guardees ꝛ façaaes guardar os dereitos despanha. ꝛ q̃ uos façaaes dereito ẽ todo assy aos pobres como aos rricos. ꝛ aos g˜ndes como aos peqnos. ꝛ tanto q̃ os filhos delrrey costa forem ẽ tal tempo q̃ possam ꝛ saybam mãteer rregno q̃ uos oent⁀guees[2] aaq̃lle q̃ nos tenermos por bem. ꝛ q̃ uos lhe façaaes menagem. ꝛ façaaes atodos os[3] outros q̃ lha façam. Edom rrodrigo jurou assy comolhe foy diuysado. Elogo que elle ouue feito odito juramto. todos aq̃lles que eram em essas cortes q̃ algo ualyam lhe fez⁀om menagem como asenhor natural qo seruissem. ꝛ fezessem por elle como por seu dr̃to senhor. Despoys qelle ouue osenhorio ꝛ lhe todos fezerom menagem[4]. tomou g˜nde poder ꝛ foy sobre aq̃lles q̃ tijnham os filhos delrrey costa. ꝛ metouos. ꝛ tomou os menynos ꝛ trouxeos[5] cõsigo ꝛ fezeos criar assy viçosos ꝛ tam honrradamte (fol. 65ᵛ) como couijinha afilhos derrey. ꝛ tanto lhes fazia de boa c'ança ꝛ lhes mostraua damor q̃ seu padre no lhes poderya mais fazer, Despois q̃ forõ creçendo fazialhes tanto-bem q̃ esto era hũa g˜nde marauylha. ꝛ assessegou toda espanha ꝛ desfez todos os[6] bandos. Que u⁀o dijremos[7] de dom rrº seno q̃ tanto disse ꝛ tanto fez aos huũs ꝛ aos outros. ꝛ tanto bem soube rreger sua fazenda. ꝛ soffrer sua boa andança. q̃ pero q̃ os menynos despois veerom atal estado q̃ bem podera cadahũu delles auer ssiso de manteer ꝛ rreger atrra. non ouue tam ousado emtoda espanha quelhe ousasse dizer que lhes entregasse osenhoryo dorregno. nem elle nõ lho quys entregar. ca todos os demais daquelles per que elle fora enlegido erã mortos ꝛ saydos despanha. ca os hũus matara elle. ꝛ os outros morrerõ de sua morte. ꝛ outros com temor das cousas quelhes aueerom sayrõsse fora despanha. ꝛ por esta rrazo non ouuehy nenhũu que lhe contradissesse. Edessa guysa sse ordenou[8] espanha. que poucos hy auya q̃ non fossem feitos dasua mãoo. ꝛ[9] fez fazer aos despanha que otomassem por rrey[10]. ꝛ antre otempo que foy rregedor. ꝛ oq̃ rregnou forom q'nze anos[11].

C° CLXXIII. Os que[12] guardauam acasa de tolledo que hercolles fezera[13]...

G. CIROT.

1. *Id.* : « jurades ».
2. *Id.* : « ho entreguedes ».
3. *Id.* : « façades a todollos ».
4. *Id.* ajoute : « como iá dissemos ».
5. *Id.* : « adusseos ».
6. *Id.* : « todollos ».
7. Tour oratoire assez ordinaire dans cette rédaction.
8. Ms. Lisb. : « se parou em » (p. 144).
9. *Id* ajoute : « per tal maneira como auedes ouuido se ».
10. *Id.* ajoute : « elle foy feito rrey ».
11. Cf. Pidal, *Catálogo*, p. 54 (ms. 2-I-2), où cette fin de chapitre est un peu différente.
12. Ms. Lisb. : « Despois que todas estas cousas assi aueeron, como auedes ouuido, os que... »
13. *Id.* omet : « que hercolles fezera ». Voir Pidal, *ibid.*

Digitized by Google

Johannes Fastenrath et l'Espagne.

Les liens d'amitié qui unissent aujourd'hui encore l'Espagne lettrée et scientifique avec les érudits et savants d'Allemagne ont été patiemment tissés et noués par des générations d'hispanophiles allemands dont ce fut la mission presque unique et passionnément acceptée. L'un de ces messagers de la science fut Johannes Fastenrath, dont la mémoire est loin d'être éteinte [1].

Fastenrath est un Rhénan, de culture fort multiple et très latine. Il naquit à Remscheid, le 3 mai 1839; fit à Cologne, où se transplanta sa famille, de bonnes études juridiques et philologiques, qu'il compléta dans différentes universités allemandes et vint clore à Paris. Il entendit au Collège de France les leçons de Laboulaye et à la Sorbonne celles de Saint-Marc-Girardin. En 1862, il visita les terres d'Italie. En 1864, il vint en Espagne et y séjourna quatre mois. Bien qu'il ait su, parlé et écrit le français, le latin et l'italien, c'est essentiellement vers la langue et la littérature espagnoles que le poussaient ses goûts et son enthousiasme à certaines heures exclusif. Tout de suite, il fut conquis. Il traduisit et adapta à la scène allemande la pièce en un acte de M. J. Diana : *Remède contre belles-mamans* (1865). Il publia, à partir de 1866, ses traductions et imitations : *Ein spanischer Romanzenstrausz* (Ramillete de romances españoles, Lpz, 1866), *Klänge aus Andalusien* (Ecos de Andalucía, Lpz, 1866), *Die Wunder Sevillas* (Las maravillas hispalenses, Lpz, 1867), *Hisperische Blüten* (Las flores de Hesperia, Lpz, 1869), *Immortellen aus Toledo* (Las siemprevivas de Toledo, Lpz, 1869).

Ces cinq volumes firent sensation dans la patrie du traducteur, alors à l'affût de nouveautés espagnoles, et surtout en Espagne. Quand Fastenrath revint en Espagne, ce furent ces livres qui lui ouvrirent les portes.

Il revit l'Espagne en 1869. A la demande des poètes de Séville, le conseil municipal de cette ville le nomma son fils adoptif. Il trouva partout des amis et des protecteurs. Le plus dévoué fut certainement Juan-Eugenio Hartzenbusch; alors directeur de la Bibliothèque Nationale de Madrid, et mandarin de la République des lettres espagnoles, Hartzenbusch recommanda son demi-compatriote au public et aux autorités. Il l'introduisit auprès du sous-secrétaire d'Etat Juan Valera. J. Valera à son tour devint un de ses parrains les

1. *Bibliographie.* Voir sur ses rapports avec l'Espagne Fastenrath lui-même *Christoph Columbus in Dresden*, Leipzig, 1895. A Guimerá, *Cants á la Patria*, Barcelone, 1906. F. Lejeune, *Die deutsch-spanischen Freundschafts-bestrebungen von J. Fastenrath*, Greifswald, 1917. H. J. Ohrem, *J. Fastenrath und seine s anischen Freunde*, *Spanien*, Hambourg, 1919, fasc. 3, p. 212 sq. et divers articles nécrologiques.

Digitized by Google

plus dévoués. Grâce à toutes ces amitiés, Fastenrath obtient distinctions, honneurs, témoignages de sympathie. Il est nommé, en 1870, membre correspondant de l'Académie espagnole et de l'Académie d'histoire.

En mai 1870, Fastenrath écrit, à titre de remerciement : *Das Buch meiner spanischen Freunde*. Le premier tome contient des traductions de poèmes de Hartzenbusch, de Diana, de Ferrer del Río, de Muñoz de Luna, de Romea, Zorilla, Campoamor, Juan Valera, avec des notices biographiques et littéraires.

Le deuxième volume est consacré à d'autres amis, ceux de Cordoue, de Saragosse, de Salamanque. A Séville, il connut la fille de Bœhl von Faber, Fernán Caballero, alors septuagénaire. Fêté également à Grenade, il composa à son tour des romances en langue espagnole.

Rentré en Allemagne, il écrivit en espagnol pour les Espagnols. Il publia, à propos des fêtes d'Oberammergau son ouvrage : *Pasionarias de un Aleman-Español* (Madrid, 1872), puis un très gros livre, à propos de diverses personnalités historiques de sa patrie : *La Walhalla y las glorias de Alemania* (1872-1887, en 6 volumes). Il fit une série d'articles destinés à des revues espagnoles, dont le but était d'instruire les Espagnols sur les héros et les gestes de la nouvelle nation allemande. Signalons de lui une étude : *Heine in Spanien* qui parut dans le *Magazin für die Literatur* de 1886 (n° 21).

Il vint deux fois encore dans la péninsule, en 1879 et en 1881. Le deuxième voyage, il le fit comme délégué de l'Association des Écrivains allemands aux fêtes du deuxième centenaire de Calderón, qui eurent lieu le 25 mai. A cette occasion, il écrivit son *Calderón in Spanien* (1882) qui parut comme deuxième partie du livre *Calderón de la Barca* (1re partie, Leipzig 1881), puis ses *Beziehungen zwischen Calderons wundertätigem Magus und Goethes Faust* (1882).

Il publia diverses traductions d'œuvres espagnoles, par exemple : la Vision de Frère Martin, de Nuñez de Arce, sous le titre : *Luther im Spiegel spanischer Poesie* (3e éd., 1881), la légende de la Nuit de Noël, de Ventura Ruiz de Aguilera, sous le titre : *Stimmen der Weihnacht* (Leipzig, 1880). *Pepita Jimenez*, de J. Valera (Leipzig, 1882), *Im Schosse des Todes*, 1882 et *Die Frau des Rächers* (1883) d'Echegaray, la trilogie de Victor Balaguer : *Die Pyrenäen* (1892), des comédies de Breton de los Herreros, le *Don Juan Tenorio* de Zorrilla, sans compter le cycle de romances historiques : *Die zwölf Alfonsos von Castilien* (1886). Un certain nombre de traductions ont été publiées après sa mort sous le titre : *Aus spanischen Ländern* (1910).

Vers la fin de sa vie, il s'intéressa avec une curiosité particulièrement vive aux lettres catalanes. Il traduisit du Rubió y Ors. En 1890 il publia ses Troubadours catalans, *Catalonische Troubadoure der Gegenwart*, anthologie qui fit du bruit et valut au poète de nombreuses sympathies à Barcelone.

Digitized by Google

Il avait écrit des poèmes espagnols, son *Christophe Colomb*, pour le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique (1884), les *Granadinische Elegien* (1885) à propos du terrible tremblement de terre de Noël 1884.

En mai 1890, il fit un voyage à Majorque avec sa femme et y rencontra Costa y Llovera.

Il mourut le 16 mars 1909, laissant un certain nombre de legs en faveur de poètes espagnols. Il y a une Fondation Fastenrath à Barcelone, une rue Fastenrath à Barcelone et Arenys del Rey.

Il avait créé en 1898 les Jeux Floraux de Cologne, à l'imitation des Jeux Floraux catalans, et leur consacra désormais une partie de ses ressources et le meilleur de son activité.

Son œuvre est considérable. Ce fut un grand travailleur, un ami enthousiaste de l'Espagne, mais avant tout un Allemand passionné. Convaincu de l'importance qu'avait pour sa patrie l'amitié espagnole, il se donna presque tout entier à cette œuvre de conquête intellectuelle. Il maniait avec agrément la langue espagnole. Son talent de traducteur est indéniable. Grâce à lui, il s'opéra entre les poètes des deux nations un rapprochement fructueux. Ces amitiés littéraires n'ont pas qu'un intérêt littéraire. Ces ambassadeurs de l'esprit ne conquièrent pas que l'esprit. Leur influence déborde sur la pensée nationale et la vie pratique. L'activité de Fastenrath n'a pas peu contribué à créer en Espagne toutes ces sympathies, qui ont pris corps depuis et dont quelques Français se sont alarmés.

J.-J.-A. BERTRAND

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

P. Miguélez (O. S. A.), *Catálogo de los Códices Españoles de la Biblioteca del Escorial. II. Relaciones históricas*. Madrid, Talleres Voluntad, Serrano, 48; 1925. Gr. in-8°, x-368 pages; planches hors-texte.

J'ai rendu compte en 1920 (*Bull. hisp.*, t. XXII, p. 125) du t. I de ce *Catálogo*, tome consacré également aux *Relaciones historicas*. L'auteur a eu soin d'attirer l'attention du lecteur, dans une introduction qu'il intitule « Guía de este tomo », sur les choses les plus intéressantes qu'il nous apporte. C'est ainsi qu'il signale une Relation de la conquête de Tunis où il est dit que Garcilaso de la Vega, blessé, fut sauvé par un Napolitain du nom de Federico Garafa (V. II. 12); une *Historia de Palencia y sus Obispos* par Alfonso Fernández de Madrid, partisan d'Erasme *(ibid.)*; une *Suma de las Crónicas de Inglaterra*, intitulée *Fructo de los tiempos*, par Rodrigo de Cuero (XII. 20).

Pour mon compte, voici ce que j'ai surtout remarqué :

Libro de los linajes de España du Comte Dom Pedro (h. II. 21). On ne nous dit pas si les éditeurs des *Portugaliae Monumenta* ont connu ce ms.

Generaciones y Semblanzas de Fernán Pérez de Guzmán (z. III. 2) : c'est le ms. utilisé par M. J. Domínguez Bordona pour son édition de la *Lectura*.

Libro de la nobleza e fidalguia que compuso Diego de Valera (N. I. 13). Probablement le même que le *Tractado llamado Espejo de verdadera nobleza* du même, dédié à Jean II[1], que, d'après Amador de los Ríos (t. VII, p. 298), contient le ms. F. 108 de la Bibl. Nacional. De même, le *Breve tratado sobre las buenas y malas mujeres* (même ms. de l'Escorial) doit être le *Tractado llamado Defensa de Virtuosas mujeres* signalé aussi par Amador dans le même ms. de la Bibl. Nacional, où il est dédié comme ici à la princesse Doña María, reine de Castille et de León.

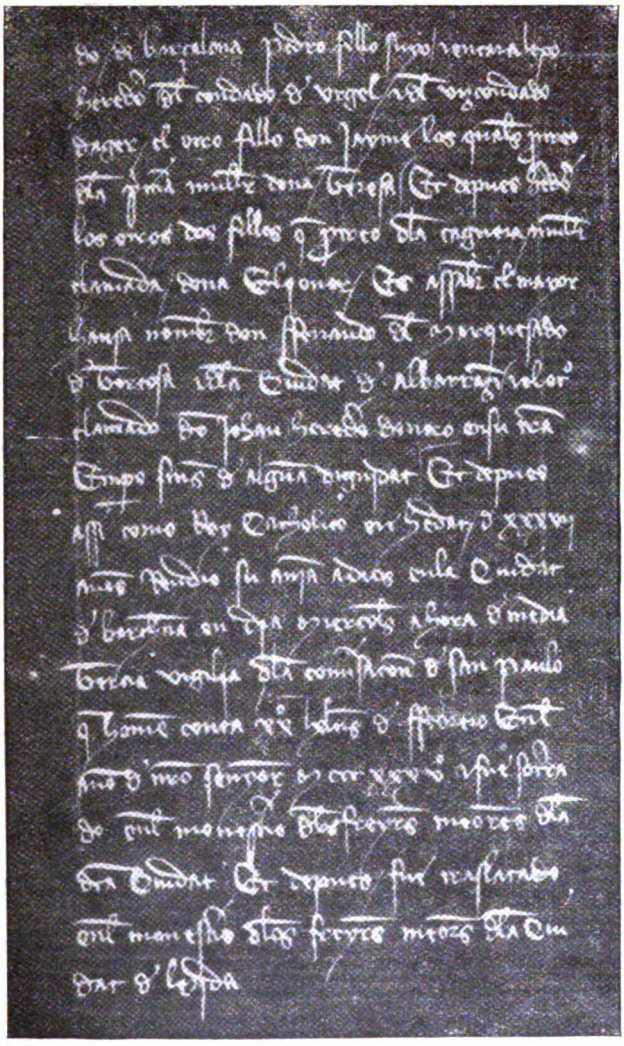
Compendio de una crónica aragonesa « por un abad de Zaragoza », 1379 (même ms.). C'est la Chronique de San Juan de la Peña (cf. mon livre *Les Histoires générales d'Espagne*, p. 24-25, et Menéndez Pidal, *Crónicas generales de España*, 1918, p. 93-105), mais avec une addition de trois lignes à la fin après le mot *Lerida* :

... por el alto Rey fillo suyo con grant honor de muytos prelados, et muytos caballeros, et honrrados ciudadanos et otras gents ou el mes de abril, anno nativit. Domi. mil CCCLXIX.

1 Il y aurait donc lieu de suppléer non *Fernando V*, mais *Juan II* au titre du prologue du ms. de l'Escorial.

Digitized by Google

D'après une note finale en latin, le livre appartenait au prieur de Sainte-Marie Majeure de Saragosse (Pilar), et fut écrit le mercredi (28)



Esc. L. II. 13.

de septembre veille de Saint-Michel de l'an du Seigneur 1379, par Martín de la RRaya. L'addition que j'ai reproduite et la note latine ne se retrouvent pas dans les autres mss. Ce ms., note M. Menéndez Pidal (p. 95), a été omis par M. Massó y Torrents, dans son article de la *Revue hispanique* (1906), ainsi que le L. II. 13, et le ms. latin de la

Digitized by Google

Bibl. Nat. de Paris. Le L. II. 13 (aujourd'hui acéphale), note M. Menéndez Pidal, a servi d'original au G-119 de la Bibl. Nac. de Madrid, reproduit dans l'édition de la *Biblioteca de Escritores Aragoneses*. Il s'arrête avec les mots « ... en l'menest'rio d'los freyres menores d'la ciudat d'lerida », comme l'édition, du reste. J'en donne ci contre un fac-similé (folio CXXV = 57 et dernier, 1re colonne).

Relación de los ritos antiguos e historia de los indios de Méjico, par le P. Motolinia. Le P. Miguélez signale l'imperfection des éditions (X. II. 21).

Historia de Guerra de Granada que escribió Don Diego de Mendoza. Fin du XVIe siècle, et variantes par rapport au texte de la *B. A. E.* Le titre est-il de la même main, qui serait, d'après le P. Miguélez, de Juan Vázquez del Mármol (n. III. 7.)?

Anales de cosas antiguas (L. I. 12). Copie des *Anales Toledanos.* « Lo publicado por el Padre Flórez dista bastante de esta copia ».

Miscelánea histórico-geográfica hasta el año 1519 (par Gonzalo de Ayora?) (M. I. 16), précédée d'un prologue et d'un commencement d'histoire d'Espagne sans rapport avec elle et qui serait le début « de la *crónica* que intentaba escribir el Dr. Páez de Castro » : mais est-ce son écriture? Voir plus loin.

Tabla de la suscesión de los reyes de la España par Fr. Juan de Pineda (h. IV. 25), 386 folios de la fin du XVIe siècle. On y trouve l'histoire de l'Abencerraje : mais quel texte?

Compendio historial de los crónicas de España, por Diego Rodríguez de Almela (V. II. 10 et 11). J'ai dit à tort dans *les Histoires générales d'Espagne* (p. 54) qu'on n'en signalait qu'un ms.; M. R. Menéndez Pidal (*Leyenda de los Infantes de Lara*, p. 63) en signale deux, anonymes du reste : le P. I de la Bibl. Nacional, et un que possédait Men. Pelayo. C'est évidemment au V. II. 10 et 11 que se réfère Amador (t. VII, p. 315), mais il semble confondre avec les recueils h. III, 15 et X. II. 25, qui contiennent d'autres écrits du même auteur. Pérez Bayer, dans ses notes à la *Bibl. hisp. vetus*, t. II, p. 326, en donne bien la cote exacte. M. Menéndez Pidal note (p. 64 de l'ouvr. cité) que « la obra presenta trozos literalmente conformes con el citado *Valerio* », en ce qui touche à l'histoire des Infants de Lara. Il doit en être de même pour d'autres parties, et la Chronique de 1344 doit y avoir été mise largement à contribution (cf. *Bibl. hisp.*, 1926, p. 258).

Relación del nacimiento, vida, privanza, prisión y muerte de D. Rodrigo Calderón (J. III. 15). Cette relation ne semble avoir été exploitée ni par Mod. Lafuente ni par Julián Juderías. Il y est dit que le corps du supplicié fut transporté dans le couvent de Portaceli de Valladolid, où « se conserva entero e incorruto, sin más lesión que la degolladura; y los Religiosos lo manifiestan a muchas personas ».

Digitized by Google

Comentarios del Rey D. Jaime sobre su conquista de Valencia (Y. III. 5.).

Etimologias españolas, par Fr. Sánchez de las Brozas (K. III. 8).

Gramática, italiana, autographe d'Arias Montano (*ibid.*).

Relación de los ritos religiosos de los Indios de Méjico (*ibid.*).

Descripción de la imperial ciudad de Toledo, par le Dr. Francisco Pisa (Y. III. 28). Cf. mon *Mariana historien*, p. 68.

Vida de S. Isidoro, par Alfonso Martínez de Talavera. Cf. Pérez Pastor, *Arcipreste de Talavera*, p. XVIII, qui signale ce ms.

Relaciones de Africa (J. II. 4). Oran, 1732-1738.

Parmi les fac-similés de manuscrits, il faut citer celui que l'on donne en première place; deux pages autographes avec signature de *Florian Ocampo*, tirées de la collection Salazar (A. III, f° 381), dont M. Marcel Bataillon nous a donné en reproduction six lignes, sans la signature, dans le *Bull. hisp.*, 1923, pl. I, en regard d'un fac-similé de Juan Páez de Castro. Le P. Miguélez reconnaît avec bonne grâce l'erreur où il m'a entraîné moi-même en attribuant à Páez ce qui est d'Ocampo, conviction devant laquelle je ne pouvais que m'incliner, n'ayant aucun échantillon certain de la main d'Ocampo et n'ayant pas pratiqué Páez, (cf. *Bull. hisp.*, 1914, p. 310, 319). L'attribution à Páez, j'ai dit (*Bull hisp.*, 1920, p. 134) à quel point elle me déconcertait, particulièrement en ce qui concerne les recueils Ff 99 et Ff 100 de la Biblioteca Nacional; et j'en étais réduit à supposer que le copiste de ces recueils s'était trompé sur la provenance de son original, qu'il attribuait à Florián (*Bull. hisp.*, 1914, p. 321). Aussi est-ce avec satisfaction que, grâce à la découverte de M. Bataillon, j'ai pu revenir à mon idée première, laquelle s'imposait d'ailleurs à l'examen minutieux que j'avais fait du recueil V-II-4 de l'Escorial peu après le P. Miguélez lui-même. Ce recueil a bien été constitué, comme je l'avais établi, par Florián de Ocampo à l'aide de lettres reçues de ses correspondants, et les sommaires de 1510-1512 et de 1543-1545 ont été écrits par lui, non par Páez, ce qui nous amène à admettre qu'il ne s'était pas contenté de collectionner de la correspondance, mais qu'il avait commencé à rédiger; aux dits sommaires, il faut ajouter les *sumarios* ou les *nuevas* que je mentionne p. 325 de mon article de 1914, à moins que ce ne fût là une première élaboration due aux correspondants eux-mêmes; c'est ce que l'examen du ms. peut seul déterminer. La conviction que l'auteur était mort en 1555 était liée, dans l'esprit du P. Miguélez, à celle que je viens de rappeler, et que je n'ai jamais partagée (cf. *Bull. hisp.*, 1914, p. 333; 1919, p. 353). Je pense que maintenant nous sommes d'accord. Quant aux mss. Ff 99 et Ff 100, comme dès 1914, mais cette fois sans les restrictions relatives à Páez, j'y vois une transcription du recueil V-II-4 et d'un recueil perdu; mais tout en donnant l'analyse détaillée des deux recueils

Digitized by Google

jumeaux de Madrid, je n'ai pu en comparer le contenu, texte par texte, avec le recueil conservé à l'Escorial. Il suffirait, pour le faire, au moins quant au sommaire des pièces contenues, de confronter rapidement avec ce dernier ms. l'analyse que j'ai mise au bas des pages 325-333, et la question serait tirée au clair. Le P. Miguélez pourrait nous rendre ce service. En tout cas il me paraît difficile de négliger toute cette documentation ; il ne suffit pas d'en savoir la provenance : il conviendrait de l'utiliser[1].

Parmi les fac-similés, je citerai également celui d'une censure signée d'Ambrosio de Morales; la signature est de tout point identique à celle que j'ai reproduite p. 12 du t. II de la *Bibliotheca latina*, et l'écriture est celle de toutes les notes que j'y attribue à Morales.

Mais on remarquera surtout les fac-similés des mss. du *Diálogo de las lenguas*[2]. On sait que le P. Miguélez attribue ce traité philologique à Juan López de Velasco : voir à ce sujet son exposé *Sobre el verdadero autor del « Diálogo de las lenguas »... Contestación al Académico Sr. Cotarelo*, Madrid, 1919. Ce n'est pas le lieu de discuter l'attribution; je crois d'ailleurs que M. Bataillon y reviendra, au cours d'une étude sur une œuvre authentique de Juan de Valdés[3]. Laissons mûrir la question. Je signalerai seulement l'argument que nous apporte ici le P. Miguélez :

> Pues las tachaduras y correcciones interlineales y las llamadas marginales, como se ha dicho, son del mismo López de Velasco, ¿se hubiera permitido éste tachar, corregir y aumentar un libro que no fuese suyo?

Quant au *Diálogo de Mercurio y Charon*, dont on nous décrit un manuscrit (N. II. 24) non encore cité ni utilisé, la paternité en est transférée intégralement de Juan à Alfonso de Valdés.

Quoi qu'il en soit des idées du modeste et savant bibliothécaire de l'Escorial, on lui saura toujours gré de les avoir proposées et soutenues avec autant de compétence que de vigueur; et on ne pourrait trop le remercier du service qu'il nous rend en faisant connaître une part des richesses qu'il a à sa garde. G. CIROT.

Teatro antiguo español. Textos y estudios. VI. **Lope de Vega**, *El Marqués de las Navas*, publicado par **José F. Montesinos**. Madrid, 1925, 213 pages grand in-8°, 8 ptas.

L'infidélité des éditions antérieures, même de celle de Menéndez Pelayo, par rapport au manuscrit original, en possession de Lord

1. M. E. Cotarelo vient de publier (*Bol. R. Acad. Esp.*, junio 1926) *Varias noticias nuevas acerca de Florián de Ocampo*.

2. A ajouter aux mss. de l'Escorial que j'ai cités comme portant des notes autographes de Morales : V. II. 6; III, 9; X. II. 8 (?); V. II. 13; III, 9.

3. Cette étude vient de paraître : *Juan de Valdés, Diálogo de Doctrina Cristiana*, Coimbra, 1925. Voir, p. 164-180 de l'introduction, la discussion au sujet du *Diálogo de la Lengua*.

Digitized by Google

Ilchester, expliquerait à elle seule qu'on ait pensé à faire place, dans cette collection, à *El Marqués de las Navas*. On a du reste pris la peine de donner les variantes des deux *Partes* et des *deux sueltas* où elle se retrouve, bien défigurée. Le ms. lui-même comporte des ratures et des corrections compliquées, dont l'attribution à Lope n'est proposée que sous réserves; les noms mêmes des personnages y ont été modifiés, sans doute pour des raisons de convenances qui nous échappent.

Ce n'est pas une pièce quelconque parmi celles de Lope. Les deux premiers actes nous donnent, avec une puissance d'évocation qui tient surtout, je crois, à la simplicité des moyens et à un sens très réaliste de la vie d'alors, deux tableaux dont l'un nous est assez familier, grâce à la *Dorotea* et à *L'Acero de Madrid*, celui du Prado et des flirts qui s'y improvisaient, et dont l'autre, plus représentatif encore peut-être, nous fait non pas voir, sans doute, mais imaginer une fête de *toros* et de *cañas*, et de jeunes seigneurs venant, avec le costume *ad hoc*, parader sous les fenêtres de leurs belles. Imaginer, dis-je, car, en fait, nous ne voyons rien que des personnages *con borceguíes y açicates*, ou bien *con libreas de las cañas y tocados de plumas*, un laquais *vestido de librea de cañas con quatro rejones;* on entend au dehors le cri :

¡ Aparta, aparta, apartá !

(c'est un vers) qui fait écarter la foule[1], pendant que *suenen cascabeles de carrera dentro*, c'est-à-dire dans la coulisse, et que le marquis, qu'on entend d'ailleurs parler, est censé y caracoler sur son cheval *Piensamiento*. C'est de l'illusion faite avec rien. Qu'est-ce que cela donnait à la scène? Cela donne, au moins pour un imaginatif, beaucoup à la lecture. Et l'on peut voir là vraiment une parenté entre Lope et le grand peintre de la vie populaire au XVIIIe siècle, Ramón de la Cruz; mêmes procédés, même vision, sauf que les milieux ne sont pas aussi définis chez Lope.

Mais *El Marqués de las Navas* présente, en son 3e acte, un intérêt d'ordre bien différent, et M. Montesinos a porté sur ce point, avec raison, son principal effort d'analyse et de comparaison : c'est l'apparition d'un fantôme, moyen auquel Lope a eu recours plusieurs fois, et qui est encore repris dans *Dineros son calidad*, comédie d'attribution douteuse, publiée seulement en 1633, qui fait tout particulièrement penser à *El Burlador*. On peut admettre que les spectateurs de *El Burlador* ne durent pas être autrement étonnés de voir la statue du Commandeur parler à Don Juan; ils y étaient sûrement mieux préparés que ceux du *Festin de Pierre*. Mais ce qui est notable, dans la scène de *El Marqués de las Navas*, c'est encore la simplicité, et le naturel qui met le merveilleux sur le plan du réel. Dans le célèbre

1. C'est le *balek* des Marocains.

Digitized by Google

tableau du Greco, *El entierro del conde de Orgaz*, on voit bien ainsi rapprochés intimement les deux éléments ; mais c'est sur deux plans superposés ; ici, grâce peut-être à la technique plus facile du théâtre, le merveilleux et le réel vont de plain-pied. On peut même penser, comme Menéndez Pelayo, que l'occasion est assez vulgaire en somme et que ni le personnage qui apparaît ainsi au marquis, son meurtrier, ni les circonstances de sa mort, ne méritaient une telle dérogation aux lois éternelles. Mais il s'agissait apparemment de montrer l'obligation qui incombe aux vivants de tirer les morts des flammes du purgatoire, obligation qui pèse tout spécialement sur l'homme qui a tué, même si cet homme est marquis et sa victime un pauvre diable peu intéressant.

Vu ses rapports de jadis avec le marquis dont il a fait son héros, on serait tenté d'admettre que Lope s'était donné ou avait accepté la tâche de mettre à la scène une sinistre anecdote de famille. Il a d'ailleurs pu prendre son texte dans le *Marcos de Obregón*, puisque sa pièce est de 1624, date marquée par Lope lui-même sur le manuscrit. De toute façon, l'esprit dans lequel Lope a traité le sujet ne pouvait s'inspirer davantage de l'orgueil aristocratique, du respect pour les privilèges et la dignité des gens titrés. Le mort ne se félicite-t-il pas d'avoir été tué par un si haut personnage ?

> Fué de mi muerte consuelo
> ver que a manos tan onradas
> ya que lo fuí, fuese muerto.
>
> (v. 1902).

Il est assez plaisant aussi de voir Lope citer comme preuve de la possibilité de telles apparitions, ou plutôt de faire citer par le fantôme lui-même, les cas analogues de saint Vincent Ferrier, de saint Thomas et du cardinal Pascasio. Ce dernier exemple, tiré des Dialogues de saint Grégoire, Lope le citait déjà dans le *Peregrino en su patria* (comme le note M. Montesinos) avec d'autres qu'alléguaient saint Augustin et saint Bernard, et dont il nous fait grâce cette fois.

Les thèmes de l'honneur et de l'amour ne sont non plus sans présenter ici des aspects tout à fait typiques de l'époque et du pays de Lope ; et le personnage de la femme abandonnée qui se venge, celui de la jeune fille qui s'éprend follement d'un beau cavalier, sont de ceux qu'on doit retenir dans ce théâtre où tant de types semblables paraissent et reparaissent.

La pièce, on le voit, méritait la peine que s'est donnée M. Montesinos et la place qu'il revendique pour elle. Elle n'est pas toujours facile dans le détail, et l'on souhaiterait par-ci par-là quelques notes de plus. Pour qui n'est pas familier avec le langage des jeux de cartes, *salir sota y hazer veinte* est quelque peu énigmatique. Et, à propos de notes, il serait commode au lecteur d'être averti par un signe quel-

Digitized by Google

conque, un astérisque par exemple, qu'il en trouvera une à la fin du volume, où elles sont toutes réunies; autrement son embarras risque d'être doublé d'une déception, quand il se reporte plein d'espoir à cette partie et n'y trouve pas l'explication cherchée. Il ne se reporte que rarement en vain : je le reconnais, par exemple, pour les mots *asocarrado*, *socarra*, *platera*, *mantellina*, etc. Mais je reconnais aussi que le sens de quelques vers m'a échappé. Quant à l'appareil critique, il est parfait. Cf. *Bull. hisp.*, 1925, p. 172. G. CIROT.

Edgar Prestage, *The diplomatic relations of Portugal with France, England and Holland from 1640 to 1668*, Watford, 1925, 237 pages.

Ce livre est l'étude la plus complète et la plus attachante qui ait paru sur la diplomatie portugaise au XVIIe siècle. M. Prestage s'y était préparé par diverses monographies qui traitent de Francisco de Sousa Coutinho, Antonio de Sousa de Macedo, Franco Barreto, Andrade Leitão, le marquis de Niza, Francisco Manuel de Mello. Il nous donne, cette fois, une synthèse et renouvelle un sujet traité avant lui en Portugal par le vicomte de Santarem, Borges de Castro, C. R. du Bocage et chez nous par le vicomte de Saint-Ayrour et par Jules Tessier. Son enquête embrasse la période qui va de la révolution de 1640 à la reconnaissance par l'Espagne de l'autonomie portugaise et à la restitution des territoires conquis au Brésil par la compagnie néerlandaise des Indes occidentales. L'ouvrage, très méthodique, comprend trois parties. Dans chacune d'elles — relations avec la France, avec l'Angleterre, avec la Hollande — l'auteur, en suivant un ordre rigoureusement chronologique. étudie le rôle des agents portugais à l'étranger et des agents étrangers en Portugal. Il nous renseigne sur les antécédents de chaque diplomate et passe en revue les instructions officielles, les instructions secrètes, les résultats obtenus et les difficultés rencontrées M. Prestage ne se flatte pas d'avoir épuisé la matière. Certains documents ont été détruits ; d'autres ne sont pas sortis des archives des grandes familles; lui-même nous prévient qu'il n'a pas utilisé toutes les ressources des bibliothèques d'Ajuda et d'Evora. Mais sa documentation, loin d'être unilatérale, suppose une perpétuelle comparaison entre les sources portugaises, françaises, anglaises, hollandaises. Enfin il apporte beaucoup d inédit, notamment en ce qui concerne les Provinces Unies. et pose en termes nouveaux des problèmes dont on chercherait vainement la solution dans le *Quadro Elementar* de Santarem ou dans le *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France.*

On trouvera d'abord dans son livre de précieux renseignements sur la politique étrangère de Richelieu et de Mazarin. Le premier avait

Digitized by Google

encouragé la révolution de 1640. Mais il craignait de se brouiller avec les Hollandais. Il ne put donc faire aboutir la double revendication des Portugais : mise en liberté de l'infant D. Duarte, prisonnier en Allemagne, entrée du Portugal dans une grande alliance européenne. Les efforts de Mazarin, d'autre part, tendent à obtenir d'abord un concours militaire plus efficace, ensuite une importante contribution pécuniaire. Les Portugais s'en indignent, le voyant, par une tactique opposée, payer très cher la coopération des Suédois, des Hollandais et du landgrave de Hesse. Ils croient l'homme vénal et s'efforcent à différentes reprises, de l'acheter. Certaines missions comme celle de Frei Domingos do Rosario à Paris et du chevalier de Jant à Lisbonne relèvent encore plus de l'espionnage que de la diplomatie. L'entêtement du marquis de Niza, tenace dans ses demandes jusqu'à se rendre importun et odieux, contraste plaisamment avec la manière souple et tortueuse du cardinal. D'ailleurs, on use largement, de part et d'autre, des feintes et de l'intimidation. On se boude quand l'ennemi fait des avances. On se raccommode quand les négociations sont rompues avec l'adversaire. Il semble néanmoins, autant qu'on peut voir clair dans ce jeu serré, que la France a soutenu énergiquement le Portugal au congrès de Munster et qu'elle a même envisagé, lors de la conclusion du traité des Pyrénées, l'éventualité de rendre ses conquêtes pour sauver son allié. En tout cas, si Mazarin fut amené par l'intransigeance de l'Espagne à séparer officiellement sa cause de celle des Portugais, on ne peut dire qu'il les ait, en fait, abandonnés. Par l'intermédiaire de Turenne et de Schomberg, également considérés, pour la circonstance, comme étrangers, il continue de faire passer des hommes et des armes à Lisbonne. Or les négociations n'ont jamais présenté plus d'intérêt que de 1661 à 1667, pendant l'interruption des rapports diplomatiques officiels. En négociant le mariage d'Alphonse VI avec la fille du duc de Nemours nous marquons un premier succès. Mais l'Angleterre prend aussitôt sa revanche en reconciliant, contre nous, l'Espagne et le Portugal. On ne comprendra bien le rôle de Saint-Romain, un peu énigmatique dans les documents français, que si l'on suit, grâce à M. Prestage, le jeu parallèle de Fanshaw, de Southwell et de Sandwich.

Rien de plus clair, par contre, et de plus hardi que la politique des Portugais en Angleterre. Ils ont opté, dès le début, pour les Stuart. Antonio de Sousa de Macedo, loin de se retrancher, en temps de troubles civils, derrière la neutralité diplomatique, sert ouvertement Charles Ier contre les puritains. Après la mort du roi, que cette tactique soit dictée par un calcul prévoyant ou par la passion religieuse, le Portugal prépare les voies au prétendant. La flotte des princes Rupert et Maurice trouve à Lisbonne mieux qu'un asile. Aussi Cromwell, qui se venge à l'occasion sur les convois du Brésil, va-t-il

Digitized by Google

se montrer d'une hauteur intraitable. Non seulement il réclamera de fortes indemnités, mais il émettra la singulière prétention de se faire livrer les Anglais qui se convertiraient au catholicisme et entreraient au service du Portugal. Enfin, affront inouï, pour une rixe où il n'avait pas joué le rôle de provocateur, Pantaleão de Sá, frère de l'ambassadeur à Londres, est arrêté, jugé par les tribunaux britanniques et exécuté. La restauration des Stuart allait apporter, moyenant des sacrifices nouveaux et prévus, d'utiles compensations. La grande pensée de la diplomatie portugaise fut le mariage de Charles II avec l'infante D. Catarina. Il entraînait la perte de Tanger et de Bombay. Mais on ne croyait pas payer trop cher une alliance reconnue indispensable. M. Prestage nous retrace, parfois avec humour, ces tractations laborieuses. Ordre avait été donné à l'amiral de n'embarquer la princesse qu'après le paiement d'une partie de la dot. Il fallut un geste chevaleresque du comte de Sandwich pour mettre fin à cette situation paradoxale. Malgré de longs marchandages — les Anglais voulaient se faire céder en outre Baçaim et Goa — et un différend grave — le vice-roi de l'Inde refusait de livrer Bombay, — ces négociations devaient aboutir, en 1668, au triomphe définitif de la diplomatie britannique sur la nôtre, résultat logique dont la préparation remonte à 1640.

Rien de plus confus, au contraire, et de plus incohérent que les relations du Portugal avec les Provinces-Unies. Les deux pays auront, pendant près de vingt ans, la paix en Europe et la guerre aux colonies. Lisbonne préfère, au début, une trêve qui laisse les questions pendantes à un traité en forme qui consacrerait le *statu quo*. Les Hollandais, de leur côté, insèrent dans le premier accord une clause perfide : la cessation des hostilités ne sera proclamée que dans un délai de six mois pour le Brésil et d'un an pour les Indes orientales. C'est alors que les Portugais, auxquels cette réserve astucieuse vient de coûter Loanda, San Tomé et le Maranhão, adoptent une politique à double face et soutiennent que le roi s'efforce d'étouffer la révolte du Brésil tandis qu'il prépare un coup de main sur l'Angola et envoie des renforts à Pernambouc. Le rôle d'un diplomate, dans de telles conditions, n'est plus de négocier des arrangements durables ou éphémères, mais de retarder à tout prix, par l'intrigue et la corruption, les préparatifs de l'adversaire, jeu dangereux où Sousa Coutinho risque sa tête. Le traité de 1669 ne terminera même pas cette guerre de ruses. Il consacre, sous les apparences d'un règlement définitif, de nouvelles usurpations dans l'Inde.

M. Prestage répugne aux considérations générales et aux tableaux d'ensemble. Mais il caractérise nettement, dans son unité et sa variété, par un sobre exposé de faits précis, la souplesse d'une politique toujours adaptée aux circonstances de temps et de lieu mais ferme en ses desseins. Il ne s'attarde pas à tracer des portraits, mais fait la

Digitized by Google

lumière sur quelques personnages mystérieux comme ce Domingos do Rosario (O'Dealy) qui paraît avoir servi, en même temps, plusieurs patries. Certaines figures peu connues sortent de la pénombre comme Fanshaw, traducteur des *Lusiades*, qui, abordant la mission épineuse de réconcilier, au détriment des intérêts français, le Portugal et l'Espagne, meurt à la tâche à Madrid. L'ouvrage ne modifiera pas sensiblement l'opinion qu'on pouvait avoir sur l'habileté de Mazarin ou les desseins de l'Angleterre. Mais il nous offre de la Hollande, en proie à l'anarchie politique, une image qui ne concorde guère avec l'optimisme de Taine. Et de cette étude minutieuse il résulte que le Portugal, de 1640 à 1668, a eu dans l'ensemble une politique plus suivie que celles de la plupart des États européens. Certes les convulsions intérieures et les scandales de palais ne lui ont pas manqué. Il n'en a pas moins atteint, à travers mille obstacles, un double but, la restitution de ses colonies et une paix honorable avec l'Espagne. Il est arrivé à ses fins avec le minimum de sacrifices, donnant le pas aux diplomates sur les capitaines, profitant de toutes les circonstances qui pouvaient, à l'intérieur ou à l'extérieur, affaiblir ses partenaires et coordonnant rigoureusement les efforts de ses agents à Paris, à Londres et à La Haye. Aussi l'ouvrage de M. Prestage, en précisant et en complétant les résultats acquis dans les monographies précédentes, contribuera-t-il à cette révision de l'histoire du Portugal que les érudits estiment nécessaire. On ne jugera plus les Bragance d'après le réquisitoire d'Oliveira Martins et le pamphlet de Guerra Junqueiro. Ils ont compensé la faiblesse numérique, militaire et financière de leur pays par une sage action diplomatique. Et même si on ne leur reconnaissait d'autre mérite que d'avoir su choisir des représentants comme le marquis de Niza, le marquis de Sande et Francisco de Sousa Coutinho, l'histoire devrait leur en tenir compte.

G. LE GENTIL.

Edwin Bucher Williams, *The Life and dramatic works of Gertrudis Gómez de Avellaneda* (Publications of the University of Pennsylvania Series in Romanic Languages and Literatures, n° 11) Philadelphia, 1924 116 pages in-8°.

On s'occupe beaucoup des romantiques espagnols; il n'est que juste de ne pas oublier la grande poétesse dont Piñeyro a écrit (*Bull. hisp.*, 1904, p. 143[1]):

La Avellaneda es considerada (*nemine discrepante*, me parece) como la primera de cuantas mujeres han escrito versos en lengua castellana. No hay en la dramática y la lírica española otra que la iguale.

1. *El romanticismo en España*, p. 233.

Digitized by Google

Pour la lyrique, d'autres préféreront sans doute Rosalía de Castro (même dans ses vers castillans), comme pour le roman on sacrifiera facilement sa renommée à celle de Fernán Caballero; pour le drame, non seulement elle n'a pas, en fait, de rivale, mais elle mérite qu'on lui fasse une place dans l'histoire du romantisme à côté des autres dramaturges et surtout de celui qui l'a inspirée, Quintana. Du reste cette histoire serait bien incomplète sans un chapitre pour elle. C'est ce chapitre, que l'auteur de cette étude (une thèse) a voulu écrire; et je crois qu'il n'y aura vraiment pas à la refaire, car tout y a été vu avec soin, y compris, chose essentielle, les rapprochements utiles, par exemple avec Alexandre Guiraud, Alexandre Soumet, Mme de Girardin, enfin avec Byron, pour nous montrer la vogue des sujets bibliques au temps où fut écrite la pièce la plus connue de Doña Gertrudis, *Baltasar* (1898). Cette vogue commençait à dater, du reste, et cela montre bien que l'illustre Cubaine ne faisait que la suivre: mais déjà en 1849, avec son *Saúl*, elle avait été tentée par l'exemple d'Alfieri, et celui, moins brillant, de Soumet. On ne sera fâché d'être documenté sur ces pièces et aussi sur les autres, de *Leoncia* (1840) à *Catilina* (1859). La comédie n'est pas oubliée, non plus que la versification. Un coup d'œil préalable sur le romantisme espagnol était d'obligation, et une biographie était assez indiquée; le programme a été rempli consciencieusement, et l'on en saura gré à l'auteur comme aux professeurs qui lui ont fourni aide ou inspiration, parmi lesquels sont cités MM. Wickersham Crawford et Hugo A. Rennert. G. CIROT.

Eleuterio F. Tiscornio, « *Martín Fierro* » *comentado* y *anotado*. Tomo I. *Texto*, *Notas* y *vocabulario*. Buenos Aires, Coni. Perú, 684; 1925, xx-501 pages gr. in-8°.

L'absence de manuscrit pour la première partie du poème, publié en 1872, et la disparition du manuscrit de la seconde (1879), eussent singulièrement simplifié le travail de l'éditeur, si celui-ci n'eût voulu s'astreindre à marquer en bas de pages les variantes de l'édition de 1878, onzième et dernière parue du vivant de l'auteur pour la première partie (et peut-être s'étonnera-t-on que ce ne soit pas l'inverse qui ait été fait); quant à la deuxième, comme l'édition de 1879 est la seule qui en ait paru du vivant de l'auteur, il n'y avait qu'à s'y conformer, sans tenir compte des reproductions postérieures, plus ou moins clandestines ou mal conçues. Le souci de ne rien perdre de l'œuvre de l'auteur a fait incorporer au texte non seulement les pièces de vers ou de prose qui servaient d'épigraphe ou de lemme, mais les gravures de la deuxième partie et celles qui furent ajoutées à l'édition de 1878, intéressantes en effet pour qui veut se figurer ce que fut la lutte du *gaucho* contre l'indien. A part quelques modifications

Digitized by Google

relatives à l'accent, l'orthographe a été conservée. Il n'est pas jusqu'à la façon de numéroter les chants qui n'ait été respectée, les chiffres romains ayant fait place dans la deuxième partie aux chiffres arabes, sur la recommandation du poète lui-même, qui avait remarqué que les gens des *ranchos* lisaient les chiffres romains, non comme des chiffres, mais comme des lettres.

Ce serait déjà un service sérieux que d'avoir restitué la curieuse et originale production du pays des pampas à sa forme authentique ; mais le philologue qu'est M. Tiscornio a fait davantage. Il a illustré d'un commentaire devenu bien nécessaire, même peut-être pour les fils des *gauchos*, les vers de José Hernández. Il a joint un vocabulaire, où il fait preuve d'amples connaissances linguistiques et littéraires, d'autant plus précieuses pour nous qu'elles nous initient aux modismes américains tout en les rattachant à la langue mère. Nous y voyons par exemple que le *boliche*, ce jeu dont Rebolledo demande à son capitaine le monopole, dans l'*Alcalde de Zalamea* de Calderón, est devenu un petit débit de boissons et de comestibles, une *pulpería* de peu d'importance, sans doute en passant par l'intermédiaire de l'acception signalée par Hidalgo dans l'argot de la *Germanía*, celle de « tripot, maison de jeu ». *Fandango* a perdu son sens primitif. *Hacienda* désigne spécialement les troupeaux de bœufs, *ganado* les autres. *Majada* désigne le troupeau de moutons et non le bercail. *Matambre*, c'est le morceau de viande préféré du *gaucho*, entre côtes et cuir; et souvent un animal était sacrifié rien que pour l'avoir : il y a des chances pour que ce gaspillage ait cessé. Le *mate* (cela a été nié) est aussi bien l'infusion que la calebasse où on la prépare. Bref, il y a pas mal de renseignements à prendre dans ce lexique pour compléter ou préciser ce que nous pouvons savoir par ailleurs[1]. Et surtout, grâce à lui, grâce aussi au commentaire, très abondant mais toujours intéressant, l'Européen pourra saisir mainte expression, mainte allusion qui lui échapperait autrement, comprendre et goûter cette épopée d'un autre monde; car, comme l'annonce l'épigraphe tirée du poème lui-même,

Tiene mucho que rumiar
El que me quiera entender.

Ce poème, dont Menéndez Pelayo a renoncé à donner des extraits dans son *Antología de poetas americanos*, parce qu'il ne savait si l'auteur était mort ou encore vivant (t. IV, 1895, p. CCIII), et qui a été révélé aux Espagnols par Unamuno, est, au jugement de ce dernier,

1. *Dende*, employé par les *gauchos*, a survécu en Espagne, non seulement dans le parler rustique, mais chez les écrivains du XVIe siècle, à la sentence du *Diálogo de las lenguas* : on le trouve non seulement dans Mariana, mais dans Gómara, Bernal Díaz, Diego Hurtado de Mendoza, Garibay, Morales, Ribadeneira. Pour *emprestar*, dont M. Tiscornio note très bien les attaches castillanes, cf. *Bull. hisp.*, 1921, p. 259. Pour *pijotear*, ibid., 1922, p. 83; pour *chumbo*, ibid., p. 230.

Digitized by Google

imprégné d'espagnolisme. Qu'on y retrouve l'âme aussi bien que la langue espagnole, c'est possible, mais l'expression est assez neuve et originale pour traduire les aspirations et les sentiments d'une patrie nouvelle. G. CIROT.

En torno al lirismo gallego del siglo XIX, por **César Barja** (*Smith College Studies in modern Language*, vol. VIII, nos 2 et 3, January and April 1926). Northampton, Mass., Smith College; Paris L. Champion, VIII-149 pages in-8°.

C'est la première étude concernant l'Espagne que donne cette publication trimestrielle. Elle est due à un universitaire dont nous avons déjà dit la verve et la personnalité (*Bull. hisp.*, 1926, p. 193). Elle nous renseigne sur un mouvement intéressant et sur des poètes dont un, Rosalía de Castro, occupe plusieurs pages dans le manuel signalé par nous. Comme préliminaires, on trouvera d'abord un bref rappel de la lyrique galicienne du XIIIe et du XIVe siècles; des considérations intéressantes et prudentes sur les rapports entre le romantisme et le régionalisme; un chapitre sur le lyrisme populaire et un sur le lyrisme artistique. La renaissance de ce lyrisme, nous dit-on, pourrait trouver ses origines au XVIIIe siècle, dans les vers de quelques poètes dont un au moins a une réputation universelle (mais point comme poète), le P. Sarmiento, auquel on a voulu adjoindre le P. Feijóo; elle date plus sûrement de 1861, année mémorable par un concours de jeux floraux, où du reste peu de poèmes furent jugés dignes de récompenses, mais où fut donné le branle et où figura Rosalía de Castro. L'ambiance était créée; des poètes naissaient ou se révélaient, des revues régionales surgissaient, des travaux linguistiques s'élaboraient, et surtout une femme de grand talent, Da Emilia Pardo Bazán, apportait à la Galice la magnifique réclame de plusieurs de ses romans. C'est ce que nous explique encore M. Barja avant de prendre les poètes un à un, à commencer par Rosalía de Castro.

Ce que M. Barja nous fait connaître du lyrisme populaire sera particulièrement goûté, tant par les échantillons qu'il en donne, que par la façon dont il le caractérise. L'importance du thème d'amour et la nuance de tristesse en font un « lirismo amoroso y saudoso », qui d'ailleurs n'ignore pas la note plaisante et picaresque. La forme est étudiée rapidement; on nous montre ce qu'est la *muiñeira*, dont le mètre, en principe mais non constamment, est l'hendécasyllabe de *gaita gallega*, mais qui est à la fois poème, musique et danse, et qui se prête à des combinaisons diverses; l'*Alalá*, chant du soir, dont l'exécution doit être plus difficile que la composition, réduite à l'accumulation des *la le li lo;* l'*Alborada*, chant du matin.

Il n'est question dans toute cette Renaissance poétique que de

Digitized by Google

lyrisme. C'est que le lyrisme y est tout, comme il semblerait avoir été tout en Galice à l'époque brillante où Alphonse X réunissait les *Cántigas de Santa María*. Il est possible en effet que la poésie galicienne ait surtout été lyrique; mais il y a eu aussi une prose galicienne: témoins les mss. galiciens de la Chronique générale. Quant à l'épopée, elle paraît avoir préféré le castillan, comme langue et comme domaine. Toutefois M. Barja signale l'existence de romances en galicien et en reproduit un, *A Romeira*, où l'on retrouverait avec un peu de bonne volonté un thème du *Fernán González* — non pas d'après le poème conservé, mais d'après la Chronique générale — où l'agresseur de la femme est égorgé avec son propre couteau; seulement, dans l'épopée c'est le compagnon (enchaîné) de la femme qui tue; ici, c'est la femme elle-même, assaillie tandis qu'elle cheminait seulette:

O bien hayas ti, romeira, ben hayas ti, miña filla
que matache un caballero con as armas que el traguía.

G. CIROT.

Antonio Ferrão, *A Teoria da historia e os progressos da historiografia scientífica*, Coimbra 1922, 577 pages. — *Estudos pombalinos, 1ª série nº 1. O marquês de Pombal e os meninos de Palhavã*, Coimbra 1923, 116 pages. — *Estudos pombalinos 1ª série, nº 2. A reforma pombalina da universidade de Coimbra e a sua apreciação por alguns eruditos espanhois*, Coimbra 1926, 123 pages. — *António Cândido como pensador, bibliografia precedida de um estudo sôbre a filosofia em Portugal nos três primeiros quartos do século*, Coimbra 1924, 123 pages.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler ici même les travaux de M. António Ferrão dont la liste commence à devenir imposante et qui répondent presque tous à un programme nettement arrêté d'avance. La théorie a précédé chez lui l'exécution. Il n'est pas sans intérêt de constater que l'un des maîtres de la science portugaise, sans méconnaître les droits et les devoirs de l'érudition pure, semble s'orienter de plus en plus vers les conceptions que représente chez nous la *Revue de synthèse historique*.

Le gros ouvrage intitulé *A teoria da historia e os progressos da historiografia scientífica* devait servir d'introduction à un recueil de documents inédits. On donnerait de la première partie une idée assez exacte en disant qu'elle s'inspire, pour l'évolution des idées philosophiques, d'Harald Höffding, et pour l'histoire de l'historiographie, de Fueter. L'auteur, non content d'utiliser les manuels généraux de bibliographie, à commencer par celui de Langlois, a poursuivi dans les grandes bibliothèques européennes une enquête personnelle.

Digitized by Google

Il connaît l'organisation du travail en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Roumanie, en Suisse, en Hollande, en Belgique. Il connaît mieux encore Madrid et Simancas. Une simple phrase, que nous nous plaisons à transcrire, annonce déjà les conclusions de l'étude qu'il tient en réserve sur les sciences historiques en Espagne : « Ela constitue hoje um muito valioso agente de progresso dos estudos históricos e um magnífico exemplo de esfôrço consciente e metódico a seguir e a imitar ». Un chapitre surtout mérite de retenir notre attention, celui qui traite des collections inédites en Portugal. Notons au passage un vœu auquel nous ne saurions que souscrire en France. L'établissement d'un catalogue des manuscrits déjà publiés permettrait de mieux guider les chercheurs et de tirer parti, notamment, du fonds très riche de la Bibliothèque Nationale de Paris où l'on n'a guère puisé, jusqu'ici, que pour compléter notre documentation sur le Maroc (« com a sua falta sofrem muito os investigadores : primeiro por não saberem se as fontes manuscritas do seu estudo já foram por outros, anteriormente, conhecidas, estudadas e publicadas »). Dans la seconde partie, qui traite de l'état présent de la méthodologie historique, M. Ferrão étudie les rapports de l'histoire avec la psychologie, la sociologie, les sciences exactes. Il passe en revue dans un résumé très compact et parfois trop condensé, toute la production de langue française, anglaise, allemande et s'attache plus spécialement à discuter les idées de Xénopol et de Lamprecht. Il croit, en cela d'accord avec le manuel de Bernheim, à la nécessité de faire intervenir les jugements de valeur. Il rétablit, par suite, la part du subjectif et revendique le droit de faire précéder les textes qu'il éditera intégralement ou dont il donnera un inventaire analytique, de l'interprétation politique, sociale, économique, scientifique, religieuse et morale des faits.

Que cette orientation pragmatique, ou, si l'on préfère, pédagogique, ait conduit M. Ferrão à s'occuper surtout de l'histoire moderne, beaucoup plus négligée en Portugal que le Moyen-Age ou l'époque des grandes découvertes, il y a tout lieu de s'en féliciter. La figure de Pombal, auquel il devait consacrer un ouvrage en deux volumes dont il a donné le plan en 1917, l'attire depuis longtemps. On sait que la réputation du ministre de Joseph Ier a subi d'étranges vicissitudes au XIXe siècle. Alors que les premiers libéraux se flattaient de l'accaparer, les derniers travaux parus lui sont, en général, peu favorables. On s'est aperçu, tardivement, que le tyrannique novateur restait, à bien des égards, un homme du passé. M. Ferrão prévoyant les excès d'une réaction nécessaire à son heure, s'est constitué le défenseur de Sebastião José de Carvalho. Or l'affaire des *meninos de Palhavã* nous apparaît, précisément, comme l'un de ces territoires contestés où s'affrontent les adversaires et les admirateurs du grand homme. Il s'agit de

Digitized by Google

deux bâtards de Jean V que Pombal avait fait reléguer au couvent de Bussaco. La version traditionnelle, qui trouve encore un certain crédit chez les historiens modernes, vient d'un Jésuite italien, Gusta. L'infant D. José, grand inquisiteur, se serait opposé, d'après lui, à la publication d'un manuscrit intitulé *De potestate regia in ecclesiasticos*. Il en serait résulté, entre le ministre et les deux frères, une violente altercation. Le récit, bien machiné, avait déjà paru suspect à Camilo Castello Branco qui lui substitue, avec son imagination fertile, une interprétation fantaisiste. Celle de M. Ferrão s'appuie, malgré son caractère hypothétique, sur des faits et des témoignages. Les deux bâtards auraient été l'âme d'une conspiration où furent impliqués plusieurs ecclésiastiques, les PP. Malagrida, Illuminato, Francisco de Negreiros. Une vieille haine, et par là s'expliqueraient les origines du complot, avait existé entre Gaspar da Incarnação, homme de confiance de Jean V et le futur ministre de Joseph Ier. Elle s'était manifestée pendant les missions de Carvalho à Londres et à Vienne. La querelle aboutit, après 1750, à la disgrâce du moine. Que celui-ci ait légué sa rancune aux *meninos de Palhavã*, ses deux élèves, rien de plus naturel. Carvalho n'avait triomphé de son adversaire que grâce à la faveur de la reine qui en voulait au conseiller du feu roi d'avoir, en se chargeant de l'éducation de ses enfants, encouragé les désordres du monarque. Les textes inédits publiés par M. Ferrão — les plus intéressants proviennent des archives du ministère de la Justice — permettent, au moins dans une certaine mesure, de reconstituer le rôle du comte de São Lourenço, agent de liaison des conspirateurs. Un passage de sa déposition semblerait, à vrai dire, justifier les racontars de Gusta (« que o Exmo snr Paulo de Carvalho tinha tido humas fortes razoens com o snr Inquisidor Geral no Santo officio sobre se impremir ou não hum papel », p. 104), mais rien de plus suspect, et ici nous sommes pleinement d'accord avec M. Ferrão, que cette correspondance où l'on use de mots conventionnels et où l'encre est remplacée par le jus de citron. L'auteur nous semble avoir démontré victorieusement contre certains de ses devanciers (le marquis d'Alorna, Carayon) que le régime des prisons fut moins dur sous Pombal qu'on ne l'a prétendu. Mais il est piquant de voir que le terrible adversaire des Jésuites n'a pu résister aux intrigues de Gaspar da Encarnação que grâce à leur appui. M. Ferrão établit qu'il entretenait avec le P. Carbone les relations les plus amicales et que c'est au P. Ritter, confesseur de Marie-Anne d'Autriche, qu'il dut, après son ambassade, de gagner la sympathie de la reine que son mariage avec une Viennoise ne suffisait pas à lui assurer.

Si un point demeure intact, après le travail de critique patiente qui a diminué, récemment, le prestige du grand homme, c'est la réforme de l'Université de Coïmbre en 1772. M. Ferrão établit qu'elle n'a

Digitized by Google

jamais répondu, pas plus que les autres initiatives du ministre, à un programme nettement conçu d'avance. Pombal se bornait, en s'adaptant aux réalités, à tirer parti des circonstances. L'expulsion des Jésuites, en 1759, le mit dans l'obligation non seulement d'organiser les *estudos menores* (enseignement primaire et secondaire) et de fonder le Collège des Nobles, mais de supprimer l'Université d'Evora et de réformer celle de Coïmbre. Schaefer et Theophilo Braga avaient déjà traité le sujet avec une certaine ampleur. M. Ferrão nous fournit des éléments nouveaux d'appréciation. Une longue analyse du *Compendio historico*, œuvre de polémique dérivée de la *Deducção chronologica*, nous renseigne sur l'état des études avant 1772. C'est une source d'information dont il convient d'user avec une extrême prudence. Tout autre est l'importance des *Estatutos*. On leur a sans doute reproché de vouloir légiférer à l'excès et de prétendre imposer, au nom de la *Junta de providencia literaria*, une méthodologie de chaque science. Mais aucun document ne saurait nous en apprendre davantage sur le rayonnement des idées françaises au XVIIIe siècle. Tout n'y est pas inspiré par l'esprit moderne. On se demande, notamment, ce que pouvait bien être, dans les programmes de philosophie, cette « pneumatologia que trata dos espiritos ». Mais avant de se faire une opinion sur le degré de culture de Pombal, il importe d'examiner les considérants qui motivent la création d'une chaire d'histoire ecclésiastique, d'une chaire de droit portugais et la restauration de l'enseignement des mathématiques, interrompu depuis trente ans. L'empreinte de l'Encyclopédie est ici profonde. On s'en aperçoit aux formules, qui ne trompent pas (« o magisterio perpetuo e sempre indeclinavel será só o da razão »), et surtout au désir de rattacher, de coordonner toutes les disciplines : point de médecine sans mathématiques, de philosophie sans physique expérimentale, et sans chimie. Les travaux récents nous avaient révélé un Pombal obscurantiste proscrivant, par l'intermédiaire de la *Mesa censoria*, les écrits de Descartes, de Spinoza, de Hobbes, de Voltaire, de Diderot, et faisant nommer son frère grand inquisiteur. Il n'est que trop juste de rappeler que la réforme de 1772, inspirée en partie — et sur ce point il y aurait grand intérêt à préciser — par Ribeiro Sanches qui vivait à Paris, se réclame incontestablement de l'esprit nouveau. Et c'est bien ainsi que l'entendaient les Espagnols en décembre de la même année. On en jugera par une lettre curieuse de Campomanes qui recommande l'étude des langues orientales et déclare la médecine inséparable de la géométrie, de la physique, de l'anatomie et du grec. Plus significative encore est celle de Frey Rafael Rodríguez, témoin d'une exceptionnelle clairvoyance.

Ce même courant d'idées qui prétendait ruiner l'aristotélisme, M. Ferrão l'accompagne au XIXe siècle. La scolastique avait encore des citadelles à Coïmbre et dans l'enseignement officiel. Il n'en faudrait

Digitized by Google

pas conclure, avec certains gobinistes, que les peuples méridionaux se désintéressent de la spéculation pure. La bibliographie qui sert de préface à l'examen des ouvrages et des discours d'António Cândido témoigne, jusqu'en 1877, d'une activité ininterrompue. On ne possédait sur la matière que le livre de Lopes Praça, qui est de 1868 et l'esquisse un peu brève mais très substantielle de M. Fidelino de Figueiredo. Les éléments apportés par M. Ferrão ne révèlent aucune personnalité de premier plan. Il faut se résigner à constater que le Portugal n'a pas eu de Balmes. Mais Theophilo Braga l'initie au comtisme et Antero de Quental à la métaphysique allemande. António Cândido, l'une des gloires de l'éloquence parlementaire, est leur contemporain. On ne peut dire qu'il se soit imposé comme le créateur d'un système ou l'interprète qualifié d'une doctrine. Il procède de Comte, de Littré, de Spencer, de Darwin, de Hæckel. On connaît, d'autre part, ses préventions contre le pessimisme de Schopenhauer (« o optimismo é a philosophia dos fortes, deve ser a nossa »), mais on aurait de la peine à définir exactement ce spiritualisme éclectique, à la fois teinté de positivisme et de catholicisme libéral. Beaucoup plus intéressantes sont les applications qu'il fait de la sociologie à la politique. Elles nous aident à comprendre pourquoi le parlementarisme a rencontré en Portugal un sol ingrat. Certaines considérations sur le rôle de l'élément militaire dans la Péninsule paraissent écrites d'hier. António Cândido, quoi qu'il en soit, se révèle moins comme un philosophe que comme un esprit généreux qui ajoutait aux connaissances puisées dans les livres l'expérience directe des réalités politiques. Il a prouvé, en acceptant le ministère de l'Intérieur en 1891, après l'ultimatum anglais, que les plus lourdes responsabilités ne l'effrayaient pas.

Les travaux de M. Ferrão peuvent satisfaire deux sortes d'esprits. Comme son ouvrage théorique le montre, il est profondément convaincu qu'on ne renouvelle l'histoire qu'avec de l'inédit. Mais il est également persuadé que les idées pèsent d'un certain poids sur la destinée des peuples. Un écrivain qui précise et rectifie nos opinions sur Pombal sera toujours, même à son corps défendant, un historien sociologue. Nous attendons avec impatience le livre qu'il annonce sur la première invasion française de 1807, un autre tournant de l'histoire portugaise. G. LE GENTIL.

An introduction to Spanish Literature, by George Tyler Northup, professor of Spanish Literature. The University of Chicago Press, Chicago, Illinois (1925). x-473 pages in-8°.

Introduction, et non pas manuel. « In order that the trees may not obscure the forest, I have omitted courageously », déclare l'auteur.

Digitized by Google

Il n'a pas voulu tout nommer, tout désigner; il s'est proposé de montrer, d'un peu haut, un panorama superbe et imposant; et chacun de ses 25 chapitres en fouille un secteur. Bien au courant d'une histoire qui a déjà changé quelque peu ses aspects depuis que Fitzmaurice-Kelly rédigeait pour la seconde fois son *Histoire de la littérature espagnole*, M. Northup a, par là-même, l'avantage d'une mise au point plus sûre. Les chapitres intitulés *The Epic* et *Balladry* marquent bien l'état des questions et de la discussion, dans laquelle l'auteur n'intervient du reste que discrètement. Il sent très bien que tous nous avons sur ce domaine un maître que nous avons tout avantage à écouter et à bien comprendre; cela n'empêche pas d'ailleurs son jugement personnel de se laisser entendre, ni son sentiment esthétique de s'exprimer d'une façon très personnelle et très fine. A propos des romances, par exemple :

The pleasure derived from the reading of ballads differs from that obtained from the perusal of a carefully planned work of art; but the naïve effects of popular song have a charm appealing to the best taste. They are artless, but not without art... (p. 216).

Sur le réalisme de la *Célestine*, une heureuse appréciation :

... like all of the greatest imaginative works, it is not exclusive realistic, but its realism is so powerful as to overshadow idealistic elements.

Au sujet des nouvelles de Cervantes, il conteste une affirmation de Menéndez Pelayo :

Menendez y Pelayo has denied that Cervantes, in his *Novelas Ejemplares*, followed the picaresque formula. This may be true in the narrow sense, for Cervantes was gifted with too much power of invention to adhere willingly to acut-and-dried literary procedure. But his interest in roguery was intense, and the picaresque abounds in his work... Where Cervantes most differs from other writers of this fiction, is in his never failing humanity. He was wholly incapable of the cynical tone common to most of them. His satire is goodnatured and mild (p. 180-181).

La thèse soutenue par M. A. Castro dans *El Pensamiento de Cervantes* (p. 235 et sq.) paraît orientée dans le sens indiqué ici.

M. Northup a jugé inutile de remettre sous les yeux du lecteur la bibliographie de Fitzmaurice-Kelly, que d'ailleurs vient de compléter M. Hämel. Il a simplement donné après chaque chapitre une bibliographie choisie avec une appréciation au besoin, et à la fois une bibliographie générale très sommaire. Il n'a évidemment pas prodigué l'honneur d'y figurer; mais, pour être réellement utile, une bibliographie, dans un livre de ce genre, doit être critique d'abord, et complète seulement dans la mesure où elle est critique et peut l'être. Je relèverai le jugement porté sur un livre assez semblable à

Digitized by Google

celui de M. Northup, *Main Currents of Spanish literature* par M. Ford (1919) :

The chapters on the epic and ballad are especially to be recommended, as they advance arguments different from those of the present book. (p. 444).

M. Ford me disait, il n'y a pas bien longtemps, que ce n'était pas si difficile que cela de faire un livre comme le sien. La modestie l'aveuglait. C'est sûrement difficile, et même terrible, car, sitôt lancé dans le public, on ne doit avoir qu'une idée, le refaire [1].

G. CIROT.

1. Voici quelques menues observations au hasard des pages :

P. 50. *La Crónica rimada* a été, elle aussi, désignée sous le nom de *Rodrigo;* il y aurait intérêt à le rappeler pour ne pas dérouter le lecteur.

P. 34. Il n'est pas sûr que le poème de *Fernán González*, celui que nous avons, soit « based on the old, lost epic »; ce n'est qu'une hypothèse; on pourrait songer à une source latine, comme pour la plupart des œuvres de Berceo.

P. 37. A côté du *Cantar de Zamora* reconstitué par M. Puyol y Alonso, il ne faudrait pas oublier le long récit latin de Gil de Zamora publié par le P. Fita, et qui n'a probablement pas été composé par Gil lui-même, mais doit-être antérieur et emprunté.

P. 60. Berceo « sang or read his works like the ordinary minstrel ». Chantait-il ? j'en doute vraiment. Lisait-il ? plutôt. Pour moi, il affectait plaisamment l'allure du jongleur, mais sa poésie comme son inspiration le situent à un rang bien différent, lui et son auditoire.

P. 74. Le *De rebus Hispaniae* de Rodrigue de Tolède ne s'arrête pas avec les Navas de Tolosa (1212); et à côté de cette histoire et de celle de Luc, on pourrait citer la Chronique latine des rois de Castille, qui n'est pas sans intérêt pour l'historiographie; elle est l'œuvre d'un témoin des règnes d'Alphonse VIII et de Ferdinand III et elle n'est pas sans mérite non plus, si je ne m'abuse. Si c'est une question de longueur, on peut considérer qu'elle fait suite, peut-être point par hasard, dans l'unique manuscrit qui nous l'a conservée, à ce que j'appelle la *Chronique léonaise*, qui fait suite elle-même à la Chronique d'Isidore et à ses Histoires des Vandales, Suèves et Goths. Le tout ferait un *Corpus* assez imposant déjà.

P. 76. A propos de la Chronique de 1344 : « It is regrettable that this manuscript, so important for the study of the Spanish epic and balladry, has not found an editor. It is preserved in the Biblioteca Real. » J'ai déjà formulé le même regret; espérons que le grand savant qui nous a débrouillé toutes ces questions nous donnera quelque jour l'édition désirée Mais le ms de la Biblioteca real (le 2-1 2 probablement ?) est-il celui qu'il faut reproduire ?

P. 156. L'histoire de l'Abencerraje a été imprimée ailleurs que dans l'*Inventario* et la *Diana* (cf. *Bull. hisp.*, 1919, p. 144, et 1923, p. 172).

P. 201. Je ne vois pas bien, pour mon compte, l'analogie entre Mariana et Froissart.

P. 202 et 205. Il y a deux textes assez différents de l'*Historia* de Bernal Díaz.

P. 257, sur Cervantes : « He accepts, in the main, the beliefs of his time, literary, political, religious... » Le livre d'A. Castro, *El pensamiento de Cervantes*, est un correctif important à cette affirmation.

Digitized by Google

CHRONIQUE

— A l'âge de 49 ans vient de mourir, au mois de septembre dernier, un des plus actifs hispanologues d'Allemagne, Bernard Schädel, après une carrière déjà bien remplie, mais en pleine course.

Hessois, Schädel fit de bonnes études, en plusieurs universités, Grenoble et Florence, en particulier; il voyagea en Italie, en France, en Espagne. Le voilà converti, spécialisé. Il se passionne pour les choses de la presqu'île ibérique, l'espagnol, le catalan, le portugais. En 1904, il était reçu docteur avec une thèse sur l'*Évolution phonétique du catalan*. En 1908, il fondait la Société internationale de dialectologie romane. Il fut appelé trois ans après à l'Institut Colonial de Hambourg et y organisa scientifiquement les études des langues et littératures romanes. Il tourna, dès 1913, son attention vers l'Amérique du Sud, où il voyagea et il fonda, au retour, la revue *Cultura latino-americana,* que la guerre interrompit. Malgré la guerre, il crée, dès 1916, une Association ibéro-américaine, qui devient, en 1917, l'Institut ibéro-américain. Quand l'Université de Hambourg est fondée, il y est appelé comme professeur des langues et littératures romanes. En 1925, il était élu doyen de la Faculté des Lettres. Il avait dirigé, pendant sa courte apparition, la revue *Spanien;* il dirigeait actuellement l'héritière de cette revue, *Ibérica*, qui est depuis deux ans l'organe de l'Institut ibéro-américain.

Son activité était infatigable; il avait fait de son institut hambourgeois une des plus formidables agences de l'expansion allemande en terre latine. Il venait de s'employer avec succès à la création de l'Institut allemand de Coïmbre. Il avait en Espagne de très fortes amitiés. Ses articles et discours ont exercé une action véritable. Il fut un professeur entraînant et irrésistible, un organisateur de grand talent, homme d'action et point savant de cabinet.

Il organisait en Allemagne de nombreux cours d'espagnol, de catalan et de portugais, des conférences de toute nature. Il a récemment fondé avec les autres Universités une union *(Arbeitsgemeinschaft)* qui prit le nom d'Instituts ibéro-américains d'Allemagne.

Une même destinée cruelle s'acharne depuis quelque temps à frapper en Allemagne comme en France les amis de l'Espagne. Aux nouveaux, de ranimer et tenir bien haut le flambeau des nobles amitiés latines.

Digitized by Google

— Lucien-Paul Thomas : *Les Jeux de scène et l'architecture des idées dans le théâtre allégorique de Calderón*. Tirage à part extrait de l'Homenaje a Menéndez Pidal, t. II, Madrid 1924. Le théâtre religieux de Calderón est moins connu que ses « comedias », et cependant il n'est pas moins important. Il est même plus représentatif. C'est l'efflorescence suprême du théâtre mystique du Moyen-Age. Les éléments traditionnels y sont cependant très adaptés. Les allégories sont des réalités vivantes en conflit. Une morale et une esthétique rigoureuse régissent ces heurts tragiques. Des jeux de scène animés donnent vie et intensité aux abstractions personnifiées. Des combinaisons diverses rapprochent et opposent ces personnages symboliques. La philosophie chrétienne du poète se dégage nettement de cette mathématique idéologique. « Héritier du Moyen-Age, vers lequel il reste tourné, Calderón a su donner aux mystères qui, bientôt après lui, appartiendront au passé, leur forme la plus artistique et leur contenu le plus doux, établissant, en sa plénitude, le type définitif du genre qu'il a illustré. » Cette étude, d'une précision parfaite, est une partie, très centrale et très concluante, d'une vaste enquête sur le théâtre de Calderón, que nul n'est plus qualifié que M. L.-P. Thomas pour mener à bout, et qui s'efforcerait de confronter les très diverses expressions du génie de Calderón et de dégager de cette analyse les principes mêmes de son théâtre.

— A. Schneeberger. *Conteurs Catalans*, Perrin, Paris, 1926. A. Schneeberger, qui s'est fait connaître dans les milieux littéraires d'Espagne et de France par des ouvrages originaux de poète et de critique, puis par une *Anthologie des poètes catalans contemporains depuis 1854*, continue son œuvre catalanophile par une traduction de nouvelles, qui est également une anthologie de prosateurs. Des notices bien renseignées, un prologue intéressant, quoique trop sommaire, orientent le lecteur sur l'évolution littéraire de la Catalogne moderne. La traduction est exacte et précise; malgré quelques erreurs de détail, la physionomie de l'ensemble est gardée et curieusement reproduite. Si quelques couleurs de l'original ont pâli, la faute en est sans aucun doute à la langue française. Mais la vie est partout dans ce livre, un peu touffu et disparate, mais frémissant, pittoresque, savant, intensément moderne et d'une belle et franche luminosité.

— Aux Archives de Séville a été découvert (janvier 1927), par le Père P. Cuevas, le texte authentique du testament de Hernán Cortés (avec d'autres documents).

— L'Académie Royale espagnole vient d'être réformée, d'ordre Royal. Désormais, huit sièges seront réservés aux écrivains des langues catalane, basque et galicienne. Les femmes y auront accès (novembre 1926).

Digitized by Google

— *La Gaceta Literaria*, analogue à nos *Nouvelles Littéraires*, paraît depuis le 1er de l'an à Madrid. Articles en castillan, catalan et portugais. Vastes projets, début brillant.

— *Catálogo de la sección de arte románico*, par Joaquin Folch y Torres. Director de los Museos de Arte y Arqueología de Barcelona, Barcelona, 1926, 139 pages. Ce n'est pas un catalogue ordinaire, mais un véritable manuel, remarquablement rédigé et merveilleusement illustré de l'art roman catalan. La collection de peintures romanes du Musée de Barcelone est de toute beauté, révélatrice d'un art mal connu et superbement représenté en Catalogne. *Les Pintures Murals Catalanes* (5 fasc. *Institut d'Estudis Catalans*, Barcelona) ne donnaient pas toutes ces peintures. Il reste à étudier l'ensemble même de cet œuvre artistique du Moyen-Age catalan; et nul plus que M. Folch y Torres ne semble en mesure de le faire, de le faire magistralement. — J.-J.-A. BERTRAND.

— M. Gabriel Boussagol, maître de conférences de langue et littérature espagnoles à la Faculté des Lettres de Toulouse, a été reçu en Sorbonne, le 22 décembre dernier, docteur ès lettres avec la mention *très honorable*.

La thèse principale était consacrée au duc de Rivas; la thèse complémentaire était constituée par la Bibliographie que nous avons publiée dans notre numéro de janvier, p. 1-98.

Le jury comprenait pour la thèse principale MM. Martinenche, rapporteur, Hazard, Le Gentil; pour la thèse complémentaire, MM. Thomas, président, Jeanroy, rapporteur, et Baldensperger.

Nos félicitations, en attendant le compte rendu que M. Le Gentil doit nous donner de la thèse principale.

— Emm.-Henri Courteault, professeur d'Histoire au Lycée de Bordeaux, *Le siège de Bayonne en 1523. Etude de Sources*. Bayonne, Impr. du «Courrier», 1926. «... Il n'y eut à proprement parler ni siège de Bayonne ni même attaque brusquée en septembre 1523»; les récits qu'on en connaît sont fantaisistes. Excellente critique.

— *Discurso en elogio del Padre Juan de Mariana*, por Antonio Ballesteros (Publicaciones de la Real Acad. de la Hist., 1925) [à l'occasion du 3e centenaire de la mort du célèbre jésuite; l'auteur s'est borné, pour mieux l'envisager, à l'œuvre historique, qu'il apprécie avec justesse et avec bonheur].

— Fr. Ph. Chevallier, *Le cantique spirituel interpolé* (supplément à la « Vie spirituelle », juillet-août 1926, 1er janvier 1927). [Reprise de la discussion ouverte par l'auteur dans le *Bull. hisp.*, 1922, oct.-déc.; cf. 1927, p. 144.]

— Les *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du Commerce et de l'Industrie en France* publiés sous la direction de Julien Hayem,

Digitized by Google

neuvième série, 1925 (Hachette), contiennent, réunies sous le titre : *Le Commerce maritime de la Bretagne au XVIIIe siècle* plusieurs études de M. H. Sée dont deux touchent aux relations commerciales avec l'Espagne, particulièrement, comme de juste, avec Cadix. C'est d'abord *Le Commerce de Saint-Malo au XVIIIe siècle d'après les papiers des Magon* (130 p.), où l'on peut suivre l'histoire d'une famille d'armateurs pendant un peu moins d'un siècle, jusqu'à ce que la Révolution, dont nous sommes si fiers, eût envoyé ses deux chefs, avec dix autres membres de leur famille, à l'échafaud. Les Magon faisaient aussi des affaires, par Cadix, avec l'Amérique espagnole et portugaise; avec Lisbonne, avec les juifs portugais de Bordeaux et de Bayonne (Fonseca, Peixoto, Dayid Gradis, les Raba). L'intérêt d'une pareille étude tient donc à tous les détails qui nous sont fournis sur les relations commerciales, et aussi à l'actualité de certains phénomènes économiques, tels que la spéculation sur les changes et les effets produits sur le commerce et l'industrie. A signaler également un autre article de M. Sée sur *Le Commerce de Morlaix dans la première partie du XVIIIe siècle d'après les papiers de Guilleton de Kerévèr*. (33 p.)

— « Obra del Cançoner popular de Catalunya ». Materials. Vol. I, fascicule I. *Observacions, apéndix i notes al « Romancerillo catalán » de Manuel Milá y Fontanals. Estudi d'un exemplar amb notes inédites del mateix autor* par Francesc Pujol i Joan Fuente prev., Barcelona, 1926, 91 p. in-4°. Ce sont les notes écrites, pour la plupart au crayon, par Milá sur un exemplaire de la seconde édition de son *Romancerillo Catalán* (1882). C'est un bon début pour l' « Obra del Cançoner », que de publier cette mise au point, par l'auteur lui-même, d'un travail célèbre et toujours précieux; mais ce n'est pas non plus un mince mérite, car le déchiffrement n'a pas dû être aisé.

— Jean Cazenave, *Oran, cité berbère*. (Extrait du *Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*, t. XLVI, fasc. CLXXII, 1er trim. 1926, p. 53.) [Ce travail est annoncé comme la première partie de l'*Histoire complète d'Oran*.] Alger, « Les Belles Éditions », 11, rue de Constantine, Alger. 9 francs.

— M. Núñez de Arenas, *La heterodoxia de los Caballeros vascos* [Altuna, Narros et Peñaflorida] (*Bol. de la Bibl. Menéndez Pelayo*, 1926).

— Robert K. Spaulding, *History and syntax of the progressive constructions in Spanish* (*University of California Publications in Modern Philology*, vol. 13, n° 3, p. 229-284). University of California Press, Berkeley, California. 1926.

— J. E. Gillet, *Traces of Judas legend in Spain* (*Rev. hisp.*, 1925); *A new Góngora Manuscript* (*ibid.*); — *Perolopez Ranjel, Farça a honor & reuerencia, del glorioso Naciniento* (*Early sixteenth century*) (*Publi-*

Digitized by Google

cations of the Modern Language Association of America, vol. XII, n° 4, déc. 1926).

— Martin A. Larson, *Milton and Servetus. A study in the Sources of Milton's theology* (*ibid.*)

— Arturo Farinelli, *Discorsi Bresciani* (Istituto superiore di perfezionamento pergli studi politico sociali e commerciali in Brescia), A. Milani, Padova, 1926. [Six études, dont une sur Almeida Garrett, une sur Larra, une sur Galdós, une sur Nietzsche.]|— *Ritorno a Figaro* (extrait de la *Revue Colombo*, Roma, 1926) [sur Larra]. — *Ancora di Humboldt e la Spagna* (Estr. dalla Riv. *Colombo*, n° 4).

— *Catalogo dos documentos do « Archivo general de Guipúscoa » referentes a Portugal* por Cardozo de Bethencourt (sep. do *Arquivo de história e bibliografia*, vol. 1), Coimbra, Imprensa de Universidade, 1925). [A noter particulièrement les documents concernant les Portugais suspects de judaïsme : expulsion collective de 1603-1610, expulsions de 1632, 1649-1651, 1654-1656, 1663, etc.]

— Robert Ricard, *Un document inédit sur les Augustins de la Province du Mexique en 1563* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. XVIII, 1926, p. 21-49); *Indiens et Morisques. Notes sur quelques procédés d'évangélisation* (*ibid.*, p. 350-357).

— Amado Alonso, *La subagrupación románica del catalán* (*Rev. de Fil. Esp.*, 1926). [Critique de la thèse de W. Meyer-Lübke dans *Das Katalanische, seine Stellung zum Spanischen und Provenzalischen* et de l'article de A. Griera *Afro-romànic o Ibero-romànic?*].

— L'*Hispania* de Stanford University (California) va entrer dans sa dixième année d'existence. Orientée surtout vers l'enseignement moderne et pratique, elle ne laisse pas d'être intéressante à d'autres égards. Un index des cinq premiers volumes ayant été publié, il suffira de relever ici les titres de quelques articles parus depuis 1923 (vol. VI) : Francos Douglas, *Gregorio Martinez Sierra* (suite); Arthur L. Owen, *Sobre el arte de Dom Ramón del Valle Inclán*; J. Pijoán, *Acerca de las fuentes populares de El condenado por desconfiado*; Alice H. Bushee, *Spanish influence in the Southwest*; George W. Humphrey, *Peruvian Literature* (suite en 1924); Homero Seris, *Los nuevos galicismos*; S. Griswold Morley, *A posthumous drama of Pérez Galdós*; Frances Douglas, *Recent works by Concha Espina*; Arturo Torres Rioseco, *José Martí, el Poeta*; Catherine Reding, *Blasco-Ibánez and Zola*; Paul Patrich Royers, *Why El Gran Galeoto?*; Antonio J. Rubio, *Historia de un soneto cubano*; 1924 (vol. VII) : Alfonso de Salvio, *Voltaire and Spain*; Fr. Douglas, *Concha Espina, a new star ascendant*; Arthur L. Owen, *The Torquemada of Galdós*; John D. Fitz-Gerald, *Un Drama nuevo on the American stage*; C. E. Castañeda, *Algunos escritores contemporáneos de México*; Aurelio M. Espinosa, *Synalepha and Syneresis in modern Spanish*; George R. Nichols,

Digitized by Google

Manuel Sánchez Tagle; E. Herman Haspelt, *Hugo Wast, Argentine novelist*; José M. Osma, *Sobre un caso de Amores de la Novela* « *La Fortuna del soldado Pindaro* » de D. Gonzalo de Cespedes y Meneses; Alfonso Llorente Arroyo, *Luis Carlos López*; E. H. Templin, *Un soneto semijeroglífico del siglo XVII*; 1925 (vol. VIII) : Irving A. Leonard, *The organization of the Spanish verb*; A. Torres Rioseco, *Eduardo Barrios, novelista chileno*; Carlos García Prada, *José Asunción Silva, poeta colombiano*; A. L. Owen, *La Verdad sospechosa in the editions of 1630 and 1634*; W. A. Beardsley, *The psychologie of the Spanish subjunctive*; Alfred Coester, *México or Méjico*; Hugo M. Kressin, *Fernán Caballero*; George Irving Dale, *The imperfect subjunctive*; J. R. Spell, *Mexican Society as seen by Fernández de Lizardi*; Edith Cameron, *Woman in « Don Quijote »*; J. P. Wickersham Crawford, « *El Abencerraje* » *and Longfellow's* « *Galgano* »; Leavitt O. Wright, *The subjunctive forms in « -ra » and « -se » in Spanish-American speech;* 1926 (IX) : N. B. Adams, *Sidelights on the Spanish theater in the eighteen-thirties*; C. C. Glascock, « *La Quimera* » *by Emilia Pardo Bazán*; E. H. Templin and A. D. A. Guerreverre, *Common Letter endings in Spanish*.

— C'est très volontiers que nous insérons la note suivante, ainsi qu'on veut bien nous en prier :

« L'Institut d'Études hispaniques de l'Université de Paris a inauguré cette année un cours d'Histoire d'Espagne, en langue espagnole, par M. Viñas, professeur à l'Université de Séville. Le sujet traité est : « L'Espagne sous les Bourbons, de l'avènement de Philippe V à la » restauration de Ferdinand VII ».

» Ce cours, qui a obtenu un grand succès auprès du public français, a lieu tous les samedis à trois heures, à la Sorbonne, Salle des Arts. (2e étage à droite. Escalier C) ».

— Un *Boletin del Instituto de Filología* a été créé par l'Université de Buenos-Ayres, et confié à la direction de M. Angel J. Battistessa. Le premier fascicule comprend entre autres choses un article de M. de Montolía sur *El Diccionario del castellano en America y la obra para el Diccionario del habla popular argentina;* de nombreuses notes lexicographiques; le discours prononcé par M. A. Castro à l'inauguration de l'Institut (juin 1923); d'intéressants comptes rendus; enfin un projet d'enquête par questionnaire auquel il faut souhaiter que l'on réponde avec clarté, précision, exactitude, — et surtout sans méfiance, comme il arrive parfois lorsqu'on interroge le paysan européen. — G. C.

12 mars 1926.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

7.341. — BORDEAUX. — IMPR. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 11. — 1927.

Digitized by Google

JUL 21 1927

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLIXe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXIX
N° 3
Juillet-Septembre 1927

Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe

Digitized by Google

BULLETIN HISPANIQUE
(Universités de Bordeaux et de Toulouse)
Tome XXIX, 1927, N° 3

SOMMAIRE

Georges Cirot, Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII *(suite)* 241

Georges Le Gentil, Quelques sources d'Oliveira Martins 255

R. Avezou, Rapport à M. le Directeur des Hautes-Études hispaniques *(suite)*. 283

Variétés : Erasme et Juan de Valdés, d'après une publication récente (**A. Renaudet**), p. 293; — Une lettre de M. F. G. Eichhoff à Villemain (**R. Avezou**), p. 298; — Un catéchisme de l'Espagnol au Maroc (**Robert Ricard**), p. 300: — Note sur Gabriel Miró (**Jean Sarrailh**), p. 307.

Universités et enseignement : Programmes de la licence d'espagnol en 1927-1928 (Bordeaux et Poitiers), p. 311.

Bibliographie : Louis Halphen. *Peuples et civilisations : les Barbares* (**Michel Feghali**), p. 313; — Amado Alonso, *La subagrupación románica del Catalán* (**Ed. Bourciez**), p 315; — Reynaldo dos Santos, *A torre de Belem* (**G. Le Gentil**). p. 317; — Nebrija, *Gramatica de la Lengua Castellana..., edited* by J. Gonzalez-Llubera (**G. C.**), p. 318; — Xavier de Cardaillac, *Don Quichotte de la Manche por* Miguel de Cervantes Saavedra (**Ed. Bourciez**), p. 320. — L' C' H de Castries, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc* (**R. Ricard**), p. 321; — Baltazar Gracián, *Oracolo manuale, traduzione e commento di* E. Mele (**V. Bouillier**), p. 324; — Gabriel Boussagol. *Angel de Saavedra, duc de Rivas* (**G. Le Gentil**), p. 326.

Chronique : Cejador, Eus. Diaz, Rubió y Lluch, *Estudis Universitaris Catalans*, C. Giardini, Puig y Cadalfach, G. de Reparaz, C. de Passos, A. Pérez Lugín, A. H. Krapp, Gertrud Richert, Courtney Tarr, A. Marvaud, D. de Bruyne, L. López, H. Mérimée.

COMITÉ FONDATEUR

† E. **MÉRIMÉE**, professeur honoraire de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.

† A. **MOREL-FATIO**, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, à Paris.

P. **PARIS**, membre de l'Institut, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid.

G. **CIROT**, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres, *secrétaire de la Rédaction*.

G. **RADET**, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, *directeur-gérant*.

Digitized by Google

Vol. XXIX Juillet-Septembre 1927 N° 3

ANECDOTES OU LÉGENDES

SUR L'ÉPOQUE D'ALPHONSE VIII[1]

D. Fernán Ruiz de Castro et D. Nuño de Lara. Huete.

Grande est la place qu'occupe, dans l'histoire du règne d'Alphonse VIII, Fernán Ruiz de Castro[2], *el Castellano*. Il faut d'abord rappeler ici la tragédie bien connue dont il aurait été le triste héros et que l'on trouve relatée dans le *Libro das linhagens* du comte D. Pedro. Je ne reproduirai pas le récit, que l'on trouvera dans Fernández de Béthencourt, *Hist. geneal. y heráld. de la monarq. esp.*, t. IV, p. 415. Menéndez Pelayo y fait allusion (*Tratado de los romances viejos*, t. II, p. 65) pour montrer l'intérêt du *Libro das linhagens*. On sait comment, d'après ce récit, Fernán Ruiz tua sa femme, l'infante Doña Estefanía, fille naturelle d'Alphonse VII et sœur de Ferdinand II, qu'il croyait avoir prise en flagrant délit d'adultère, alors qu'il ne s'agissait que d'une amourette de caméristе.

N'y a-t-il là qu'une légende? La personnalité et l'origine de Dª Estefanía, la date de sa mort (1180), le nom de son fils, D. Pedro Fernández de Castro, tout cela appartient à l'histoire. Mais fut-elle tuée par un mari jaloux? Rien ne nous permet de l'affirmer ni de le nier.

Enfin, ce même personnage fut cause d'un miracle, ou tout au moins d'une apparition de saint Isidore :

(Fol. 217)[3]. El Rey dō affonso decastella per cōselho dos condes de lara . tomou atrra adom fernā rrōiz de castº ꝛ deytouo fora do

1. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 246, et 1927, p. 145.

2. Fils de Ruy Fernández Calvo et neveu de Gutierre Fernández à qui Sancho III avait, en mourant, confié son fils (Chr. gén., texte Pidal, § 988, et Rodrigue de Tolède, VII, 15).

3. Ms. de Paris, cf. note 1 au § 10 de la *Chronique lat. des Rois de Castille*, et Rodrigue de Tolède, VII, 21.

Digitized by Google

rregno. ꝛ elle foisse paos mouros ꝛ ajuntou g'nde poder delles pa hir sobre cidade R° ante que sse delle pcebessen. mas oglorioso santo Isidro pareceo ao thesoreiro da eg'ia ꝛ lh' disse como hūu p'ncipe xpāao cō grande poder de mouros uijnha sobre aq̄lla cidade. ꝛ q̄ mandasse logo diz' aelrrey dom fernan q̄lhe acorresse . ꝛ desapareceo . elle disseo aos de uilla. ꝛ por q̄ ella nō era ben ç'cada. pos'ron muyta madeira de arcas ꝛ escanos p onde onō era. ꝛ essy se deffenderō ataa q̄ fo2 acorridos delrrey dom ferrando aq̄o elles logo mandarō diz'. Eq^u^ndo elle chegou pelleiou cō os mauros ꝛ matou delles muytos. ꝛ os out°s fugirō[1] dom fernā rrodriguez posesse en tal lugar cō toda su gente q̄ se nō quis uēcer[2]...

D'allure bien épique en tout cas est le récit que fait Almella d'un événement où ce Fernán Ruiz joue un rôle de premier plan : la bataille de Huete. Il n'est pas contestable qu'ici cet auteur dépende d'une rédaction de la Chronique générale apparentée au ms. galicien X-61 ou 8817 (du XIVe siècle d'après Pidal, *Leyenda*, p. 384[3]). On trouvera à la note 6 du § 9 de la *Chronique latine des Rois de Castille* le texte du ms. F-42 ou 1347, dont le 8817 contient l'équivalent avec une phrase en moins et une phrase en plus, exactement comme le *Valerio*. Pourtant, comme celui-ci nomme le chevalier (Ruy Paez) avec lequel Fernán Ruyz fit l'échange de ses armes, ce que ne font ni le 1347 ni le 8817, ce n'est point de ces manuscrits qu'il dépend, mais d'un manuscrit voisin, — un de ceux de la Chronique de 1344, car M. R. Menéndez Pidal note que cette chronique donne le nom (*Catálogo*, 1re éd., p. 84 ; 3e, p. 128)[4].

Voici le passage du *Valerio* (lib. VII, tit. III, cap. VII) :

Don Fernan ruyz de Castro / fue un grā señor ꝛ noble cavallero d' castilla : ꝛ tenia a Huete. Como los cōdes don manrique : ꝛ don Nuño de lara tuuiessen al rey don Alonso octavo de castilla q̄ fundo el monasterio de las Huelgas : siendo niño req'rierō de parte d'l rey a don fernan ruyz que les entregasse a Huete ꝛ las otras villas ꝛ castillos q̄ del rey tenia. El les respondio que las no daria : q̄l rey don Sancho su padre mandara enel testamento q̄ le no diessen ninguna tierra fasta q̄ ouiesse quinze años. Los cōdes don manrique ꝛ don

1. Ii-74 : « ꝛ los ꝛtros fueron vençidos ꝛ mal andantes ».
2. Voir la suite même note.
3. Je compte 265 folios et non 275 ; le folio 89 est en blanc ; 89^b^, 90^a^ et 90^b^ sont d'une écriture très différente et ne sont pas, comme le reste, à deux colonnes.
4. M. Fernández de Béthencourt (*Hist. geneal. y heráld. de la monarquía esp.*, t. IV, p. 413) relate cet épisode sans préciser quelle rédaction de la Générale il a utilisée.

Digitized by Google

Nuño desafiaron lo porello. Y el acepto el desafio. Quando fue el dia del plazo fuerō ayuntados enel cāpo ꝛ en esta lid dō fernā ruyz cō grān astucia cābio sus armas cō un su caballero llamado *ruy paez*. Esto hizo el porq̄ el cōde dō manrique auia una virtud : q̄ a qualq'era q diesse cō su lāça cōuenia de morir della. Y dō fernan ruyz otra virtud en todas las lides que entraua auia de vēcer. Despues q̄ las hazes fuerō ayūtadas de una parte ꝛ d' la otra el cōde don mārique no miraua por otro sino por dō ferran ruyz y luego q̄ vido aq̄l q̄ traya sus armas fuesse para el : ꝛ diole un golpe cōlo lāça q̄ no le tuuierō pro las armas q̄ luego no cayesse muerto entrra : ꝛ dixo : herid los amigos q̄ muerto es dō fernan ruyz. E don Fernā ruyz salio de traues ꝛ dixo. Ciertamente no dezis verdad : ca yo soy dō fernā ruyz : ꝛ diole vn golpe q̄ le hizo caer en trra ꝛ ante q̄ se leuātasse fue muerto (manque ici et dans 8817 la phrase qui est dans 1347 « *E ante que muriese el conde dixo a don ferran Ruiz, artero mas non buen cavallero* ») ꝛ preso el cōde dō nuño su hermano ꝛ lleuolo a huete. El cōde dō nuño viēdo se preso embio mover pleytesia a dō fernā ruiz q̄ le soltasse ꝛ llevaria su hermano don mārīq̄ a enterrar a su trra : y q̄ despues q̄ fuese enterrado se vernia a meter en prisiō / y q̄ desto le haria omenaje ꝛ otros cōel. Dō fernā ruyz no se catando de ningun engaño tuuolo por biē. El cōde le hizo omenaje ꝛ otros (?) ꝛ soltole de la prisiō ꝛ lleuo cōsigo el cuerpo d' su hermano / mas nunca lo q'so enterrar por no venir al omenaje q̄ le hiziera : ante lo metio en un ataud ꝛ puso lo encima de una torre enel castillo de tariego (ces cinq mots manquent dans les deux manuscrits). Quādo dō fernā Ruyz vio q̄ no q̄ria tornar a la prisiō de q̄ fiziera omenage : (ici un passage tronqué dans 1347) *embiole d'zir q̄ se tornase a la prision sino q̄lo reptaria por ello. El cōde* como fuesse astuto embio le dezir q̄ el no era tenudo d' tornar a su prisiō ꝛ q̄ sobre esto lo q̄ria desafiar q̄ el le respoderia cada vez q̄ quisiesse ꝛ dō fernā ruyz ouose por engañado.

Julián del Castillo (*Hist. de los reyes Godos*, p. 238[1]) reproduit le même récit, mais sans doute d'après une autre source (d'ailleurs assez semblable), car il a la phrase qui manque dans le *Valerio* et quelques menus détails qui ne s'y trouvent pas. Peut-être, comme Almella, a-t-il puisé directement dans la Chronique de 1344, dont il s'est servi, déclare M. Menéndez Pidal (*Leyenda*, p. 67) pour exposer toute la vie de Mudarra González.

... el conde don Malrique, o Manrique, queriendo apoderarse del Reyno, pidio a don Fernādo Ruiz de Castro q̄ le entregasse la ciudad

1. Édition de 1624.

Digitized by Google

de Huete, q̃ tenia por el Rey niño; y don Fernando Ruiz se escusò, con que el Rey don Sancho su padre auia mandado, que no diessen tierra alguna al Rey niño, hasta que tuuiesse catorze años; y sobre esto vinieron en guerra, y huuieron muchas batallas, en que siempre vencia el Conde don Manrique, porque demas de ser valiente y esforçado tenia virtud, que a todos los que encontraua con su lança derribaua, o los mataua; y estando para romper la ultima batalla con don Fernando Ruiz de Castro, don Fernando dixo a los suyos, que / si auia alguno dellos que tomasse su sobrevista y armas, y fuesse a encontrarse con el Conde don Manrique, tendria por cierto auer la vitoria; y uno de sus caualleros tomò la empresa, con que el y sus descendietes pudiessen traer por armas, la sobrevista y armas de don Fernando Ruiz de Castro : y assi se puso en la delantera de la batalla, y luego al contra del, se puso don Manrique, y se fueron a encontrar ambos de las lanças, y las rompieron, mas lo quebrado de la del Conde, atravesò el cuerpo del cavallero, y le matò...

Le chevalier n'est pas nommé (pas plus que dans les deux manuscrits précités); mais le nom de la tour *(Tariego)* en haut de laquelle le comte Nuño mit le corps de son frère, figure ici comme dans le *Valerio*.

M. Menéndez Pidal (*Catálogo*, p. 73, 74; 3e éd., p. 115) constate la présence, dans la Chronique de Castille, et l'omission dans la Chronique des Vingt Rois et dans la Troisième Chronique générale, de cet épisode du comte D. Nuño fait prisonnier et se libérant par ruse. J'ai noté (§ 9, n. 6) cette omission en ce qui concerne le texte d'Ocampo et le ms. X-1-6 de l'Escorial. Ce que dit M. Menéndez Pidal donne à penser que la Chronique de 1344 est la source de laquelle dérive ici, elle-même, la Chronique de Castille. Il signale l'épisode dans ce qu'il appelle la Refonte de la Chronique de 1344 (*Catálogo*, p. 103; 3e éd., p. 161, ms. 2-M-5).

Je rappellerai que l'éminent érudit, dans sa *Leyenda* (p. 384-385), classait les mss. 8817 et 1347 parmi les rédactions de la Première Chronique générale; il est clair que ces classements ne valent en principe que pour les parties étudiées, et c'est bien ainsi que M. Menéndez Pidal a compris les choses. Du ms. 8817 il disait, dès 1903 (*Revista de Archivos*, p. 40), et il répète dans la 3e édition de son *Catálogo*, que, de Ramiro I à Bermudo III inclus, on y trouve traduite la Première

Digitized by Google

Chronique générale, mais, pour ce qui suit, la Chronique de Castille[1].

Il décrit, par contre (*Leyenda*, p. 385 et 388; *Catálogo*, 1re éd., p. 8; 3e éd., p. 152), le ms. 9-H-3 de la Biblioteca Real, qui ne va que jusqu'à l'avènement de Ferdinand I, comme très apparenté au 8817, et il insiste sur cette conclusion que tous deux sont affiliés à la rédaction officielle ou royale de la Chronique, et non à la version « vulgaire » que représente le n° 8 de la 3e éd. du *Catálogo* (p. 19), soit le 9bis de la 1re (p. 143).

Ce dernier ms., coté 2-E-4, contient, nous dit encore M. Menéndez Pidal (*Catálogo*, 1re éd., p. 144; 3e éd., p. 20), la version primitive de l'œuvre d'Alphonse le Savant. Je suppose qu'il considère cette version primitive comme étant la « vulgaire », tandis que la version officielle et royale est celle qu'il a publiée. Il déclare ailleurs (*Revue hispanique*, 1898, n° 16, p. 438, note) que ce 2-E-4 et l'Esc. X-j-4 (celui qu'il a publié depuis) appartiennent chacun à un des deux groupes principaux entre lesquels se partagent tous les mss. qu'il connaît. Voir enfin son Discours de réception à l'Académie de l'Histoire : il y distingue également la version officielle ou royale (celle des deux mss. de l'Escorial qu'il a publiés), où l'on retrouverait la copie pure et simple du brouillon original avec quelques retouches, surtout de style, et la version vulgaire, plus fidèle pour la forme, mais avec d'autres retouches (p. 27, 28, 46). Il va jusqu'à déclarer (p. 47) qu'aujourd'hui, s'il avait à réimprimer la Chronique générale, il préférerait la version vulgaire.

Il conviendrait, sans doute, de joindre au groupe du 8817, au moins partiellement, surtout en ce qui concerne le règne d'Alphonse VIII, le ms. 1347. Or, nous savons d'autre part que les mss. 8817 et 1347 sont en relation avec la Chronique de 1344 et celle de Castille. Il y aurait donc dans ces deux dernières rédactions des parties fort anciennes, non incluses dans la rédaction officielle et cependant indépendantes de la « vul-

1. Il note en outre que ce ms. est très probablement celui que Pedro Mantuano, dans ses *Advertencias*, f° 241, dit avoir consulté.

Digitized by Google

gaire »? La vérité pourrait bien être que, en dehors de la version « officielle et royale » (celle qu'a publiée M. Menéndez Pidal), le départ est fort difficile entre les multiples versions, entremêlées par le fait de contaminations que le hasard a pu produire.

Mais ce n'est pas tout. M. Menéndez Pidal (*Revista de Archivos*, 1903, p. 40 et 46) a démontré la parenté qui existe entre les mss. 8817 et 2-H-3, d'une part, et le ms. Vindel, daté de 1404, apparenté lui-même, pour des parties dont nous n'avons pas à nous occuper ici, avec le ms. X-1-8 de l'Escorial[1] et un ms. appartenant à M. Menéndez Pelayo. Pour les règnes de Ferdinand I à Ferdinand III, il déclare conformes entre eux et à la Chronique de Castille le ms. Vindel et le 8817 (le 2-H-3 ne va pas jusque-là). En particulier, il cite l'épisode du comte Muño (ou Nuño) tel que nous venons de le voir relaté.

Il convient d'ajouter à ce groupe le manuscrit portugais de Paris, dont voici le texte, avec les variantes de sens de Ii-74 en note:

(Fol. 214r) E despois q̄ elrrey dõ fernãdo foy en leom tomarõ os condes o moço ꝛ forõsse com elle p̣a coria. ꝛ steverom hy algũ tẽpo. ꝛ dally forõsse p̣a hote q̄ tijnha entõ dom fernã rroĩz de castro. ꝛ elles cuydauã delhe tolher aterra por q̄ tragiã omenyno cõsigo. ꝛ dõ fernã rroiz nõlha quis dar dizendo q̄ elrrey dom sancho mãdara q̄lhe nõ desem nẽhũa trr̄a ataa q̄ ouuesse xv. anos. E o conde dom anrriq' desafiouo p̣a lidar com ell. cao cuydou de uẽcer ꝛ tomarlhe atrr̄a. ꝛ mãdou a g˜cia g˜cijs[2] q̄ leuasse el rrey longe da uilla ꝛ q̄o g˜rdasse muy ben. ꝛ q̄sse elle uẽcesse q̄se uerria p̣a elle. ꝛ q̄ se dout˜ guisa fosse q̄ se fossem cõ. elle p̣a coria.

C° V. XVII[3]. Dom fernan rroĩz de castro. seendo desafiado dos condes ꝛ sentyndosse delle por muyto agrauado. sayo alidar com elles ẽ campo. ꝛ em esta lide cambhou dom fernã rroĩz suas armas cõ huũ caualeiro deportugal. natural de (fol. 215) rriba depanha[4] q̄ uiua cõ elle. ꝛ auya nome rroy paez[5]. ꝛ era morador en tauaneyra[6]

1. Sur ce ms. voir *Bull. hisp.*, 1923, p. 103.
2. Ii-74 : « a g˜i gonçales ».
3. Ii-74 a un titre : « de como dom fernnãt Ruyσ lidio conel conde don enrriq. ꝛ lo mato ».
4. Ii-74 : « rriba de paña ».
5. Ii-74 : « rruy paes ».
6. Ii-74 : « tauanera ».

Digitized by Google

hũa aldea q̃ iaz asso cast° xarez. E esto fez elle por q̃ oconde dõ anrrique auya hũa uertude que qual qr̃ aque desse com sua lança cõuijnha de morrer della. E dom fernã rrõiz auia out˜ u'tude q̃ en todas as lides en q̃ ent˜ua auya de uenc'. E despois q̃ oconde dõ anrriq̃ ouue postas suas aazes. começarõlhe de t'mer as p̣nas cao auya de custume[1]. Eq˜ndo oconde dõ nuno assy uyo t'mer seu Irmaão disselhe. Irmaão q̃ pode esso seer q̃uɔ assy tremẽ as p̣nas stando ẽ tal logar. ꝛ elle lhe disse. Irmaão acarne he cousa mezq'nha ꝛ rrecea a morte ꝛ toda cousa de pauor. mas ocoraçõ firme sta ẽ seu logar p̣a fazʔ oq̃ deue. E despois q̃ as aazes forõ ajuntadas dehũa ꝛ da out˜ p˜rte. oconde nõ cataua por outro senõ por dõ fernã rrõiz. Elogo q̃ uyo aq̃lle q̃ tragia as suas armas. foy o elle ꝛ deulhʔ hũa tal lançada q̃lhe nõ teuerom prol as armas q̃ logo nõ caysse morto ẽ trr̃a entõ disse ag˜ndas uozes[2]. ferideos ca morto he dom fernã rrõiz. Edõ fernã rrõiz sayo de traues ꝛ disse c'tamẽte uos mẽtides ca eu som fernã rrõiz. ꝛ deulhʔ tum g˜nde golpe de lança q̃o meteo ẽ trr̃a ꝛ q˜ndo foy sobre elle. disselhʔ oconde arteiro sodes mas nõ boo caual'o. ꝛ ante que se leuantasse oconde dom anrriq̃ foy morto. ꝛ foy p̃so seu Irmaão dõ nuno. ꝛ g˜ciia garcijs[3] fugio cõ elrrey dom affonso p̣a corya. ꝛ os da uilla rreceberõ seu senhor ꝛ ouuerõ com elle g˜nde prazer ꝛ steue hy tres anos. Mas despois q̃ elrrey dõ affoñ ouue x. anɔ ueerõse p̣a elle os rricos ꝛ boos hom̃s datrr̃a p̣a andarẽ com elle p̣ cada lɔgar cobrando oq̃ lhe tijnha forçado seu tyo elrrey dõ fernãdo deleon...

C° V̄. XVIII[4]. Dom fernam rroiz de castro. tinha p̃so oconde dom nuno. cao p̃ndera nabathalha[5]. ꝛ ẽuyoulhe oconde dom nuno dizʔ q̃o soltasse ꝛ q̃ leuaria seu Irmãao assoterrar. ꝛ q̃ despois q̃ fosse soterrado que sse uerria meter en sua p'som. ꝛ q̃ desto lhe faria menagem elle ꝛ os outros cõ elle. E dom fernã rrõiz nõ se catando de nẽhũu engano teueo por ben. Eoconde fezelhʔ menagem ꝛ os out^os cõ elle ꝛ soltouo da p'son. ꝛ leuou logo seu Irmãao. mas nũca oquys soterrar por nõ vijr aamenagẽ q̃ lhe fezʔa. ante ometeo ẽhũu ataude ꝛ poseo ẽ cima de hũa torre. E q˜ndo dõ fernã rroiz uyo q̃ no tornaua aap'son como prometera. ẽuyoulhe dizʔ que se tornasse aap'son. senõ q̃omãdaria rretar. Oconde ẽuyoulhʔ dizʔ q̃ non era theudo de tornar asua prison ataaq̃ sotrr̃ase seu Irmãao. õq elle nõ entendia de fazʔ por nõ tornar a sua p'som. ꝛ que se sobre esto oq'sesse desafiar q̃ elle lh' res-

1. li-74 ajoute : « ca non enbargando esto era muy buen cauallero de armas ».
2. Ces deux mots manquent dans li-74.
3. li-74 : « garçi gonçales ».
4. Titre dans li-74 : « de como dom fernãt Ruyσ solto de la prisyon al conde don nuño ».
5. li-74 ajoute : « como ya oystes ».

Digitized by Google

ponderia aello cada uez q̄ elle q'sesse. ꝛ dom fernã rrõiz teuesse por enganado.

On notera que cette rédaction indique non seulement le nom de Ruy Paez (ce que fait, avec la Chronique de 1344, Almella) et sa nationalité (ce que fait ladite Chronique et non Almella), mais aussi son pays d'origine et le village où il habitait. La tour où D. Nuño déposa le corps de son frère n'est pas désignée, tandis qu'elle l'est, on l'a vu, dans le *Valerio* et dans l'*Historia de los Reyes Godos*. M. Menéndez Pidal ne nous apprend pas si elle l'est dans la Chronique de 1344 ou celle de Castille.

Il faut croire que le brave Fernán Ruyz était peu soupçonneux de son naturel, car, d'après Rodrigue de Tolède (VII, 22), il se serait laissé berner, dans une autre circonstance, d'une façon identique (je reproduis le texte de Beale) :

Sed idem Fernandus quiescere nescius coepit inuadere Castellanos, & in campis Gotthorum, in loco qui dicitur Lubricale, pugnauit cum comitibus castellanis, & socerum suum Osorium Comitem[1] qui degebat tum temporis in Castella, & Alvarum Guterrii fratrem Roderici Guterrii interfecit, & multis aliis fugatis, captivatis, & interfectis, comitem Nunium & Rodericum Guterrii captiuauit, qui tamen postea recepto revertendi hominio taliter discesserunt, ut comes Nunius statuto tempore, & Rodericus Guterrii postquam sepelisset Aluarum *Roderici* (lire « Guterrii ») se restituerent captioni, & tandiu distulit sepelire, donec Fernandus Roderici vitam finiuit, & sic fuit a captiuitatis hominio liberatus.

Comes autem Nunius die & loco quo redire debebat assumptis secum sexcentis militibus venit Donias, & in præsentia omnium Fernandi Roderici se obtulit optioni dicens coram omnibus : Ecce adsum, & juxta condictum me recipite in captiuum. Sed cum Fernando Roderici non esset facultas sexcentis militibus resistendi, nemo manus in eum iniecit. Et comes Nunius protestatus coram omnibus captiuitati se tempore placiti obtulisse, abiit liberatus, & sic sollicitudo delusa est captivantis.

1. C'est à la suite de cette mort que Fernán Ruiz aurait épousé Dª Estefanía : « Edom fernã rroiz despois q̄ matou seu sogª oconde. leixou afilha cõ q̄ stava casado. ꝛ ella casouse logo co pª airas. ꝛ ouue della hũu filho q ouue nome dõ Rª p'ez de uilla lobos. Elrrey dom fernãdo casou dom fernã rroiz cõ dona estevevnha sua Irmãa bastarda. ꝛ ouue della hũu filho q ouue nome pª fernãdez o castellãno q foi homẽ de g nde estado ꝛ muy honrrado » (ms. P, fº 217). Cf. texte Pidal, p. 674, l. 44.

Digitized by Google

C'est ce que la Chronique générale, texte Pidal, reproduit, non sans le délayer par endroits, et en taisant le nom du champ de bataille, mais en gardant le singulier lapsus *Roderici* pour *Guterrii*, de sorte qu'on y trouve le frère de Ruy Gutierrez devenu Alvar *Ruyz*. La faute n'est pourtant point passée dans le manuscrit X-1-6 de l'Escorial (xve siècle); cf. la note * en tête du chap. II de la *Chr. latine*, et note 1 du § 10[1]: il y a eu redressement, ou ce manuscrit dépend d'une transcription meilleure de l'œuvre de Rodrigue (le nom du champ de bataille y figure: « Lobregal »). J'en dirai autant de l'*Estoria de los Godos* publiée par M. Paz y Mélia dans les *Documentos inéditos* (t. LXXXVIII), où, par contre, don Nuño est devenu *don Gomez* (p. 145)[2], et de l'autre traduction, dans le tome CV de la même collection (p. 448), où cependant, sans doute par une fausse interprétation des initiales mises pour les noms propres (chose si fréquente dans les manuscrits), on lit « Alvar Gutierrez, hermano de Ruy *Gonzalez* », alors que le contexte montre bien qu'il faut comprendre « Alvar Gutierrez, hermano de Ruy Gutierrez[3] ».

Mais ce qui est quelque peu inattendu, c'est ce que nous trouvons dans les mss. portugais de Lisbonne et de Paris, ainsi que dans les mss. 1347 et 8817 (cf. même note 1 du § 10), et aussi dans le Ii-74:

. . Et el rrey fernando veyendo com̄ dō fernā rruys era ome muy noble fidalgo ꝛ de granī coraçon... mouiole pleytesia || q̄sse viniese para el ꝛ que le daria muy buena tierra que touiese del. Et don fernā rruys fico conel mas como el era ome de fuerte coraçō sintiose mucho del mal que le buscarō los condes de lara mouio su contienda conellos en canpo en vn̄ lugar q̄ llamā lobrega ꝛ venciolos ꝛ mato su suegro el conde don osorio por que venia contra el ꝛ mato alvar gutierres ꝛ prendio al conde don nuño ꝛ muchos otros cavalleros. Et dō fernā rruys dixo al conde don nuño çierta mente conde preso vos

1. Garci Gonçales y devient du reste, par une erreur analogue sans doute, frère de D. Nuño, dans le passage relatif à la bataille de Huete.

2. Une des nombreuses fautes qui empêchent de croire que cette traduction, malgré l'antiquité du ms. qui la contient (dernier tiers du XIIIe s. d'après M. Paz y Mélia), soit due à Rodrigue lui-même, comme le voulait Amador de los Ríos: c'est du reste ce qu'a bien démontré l'éditeur.

3. Salazar de Mendoça (*Origen de las dignidades*, f° 54) fait bien de D. Alvaro le frère de D. Rodrigo, mais sans donner explicitement son patronymique.

Digitized by Google

tengo agora non enbargando que otra ve; salistes de mi prision por vro omenage ꝛ non quesistes ay tornar. Et el conde le dixo que non era tenudo pues nō soterrara a su he'mano. Et don ferrnā rruys teniendolo en poco ꝛ queriendose del onrrar dixole si otra ve; me fi;ierdes omenaje que açierto dia tornedes a mi prision dexar vos he yo *soterrar vro hermano alvar grrs* ꝛ pensar de vras feridas. Et el conde don nuño penso quelo de;ia por escarnio / mas dō ferrnā rruys cumpliole lo que le dixo ꝛ el fi;ole omenaje ꝛ entonçe le solto ꝛ el conde fuese para castilla. Et quando fue el dia del pla;o aq̄ auia de tornar ala prision sopo como don fernā rruys era en dueñas apar de palencia con poca conpaña ꝛ vino y ael con seysçientos caualleros ꝛ dixo vedes nos aq̄ en vra prision mandanos prender. Et don fernā rruys veyendo que aquello era arte maliçiosa non se curo del ca entendio que si lo q̄siese prender quelo defenderia. Et el conde afrontole quelo prendiese ꝛ tomo ende testimonio como se daua ensu prision ꝛ non lo q̄ria prēder ꝛ desi fuese...

Dans ces cinq manuscrits, et probablement aussi dans d'autres que je n'ai pas vus, Fernán Ruyz parle au comte Nuño comme si Alvar Gutiérrez était son frère, à lui D. Nuño, bien que dans le ms. de Paris et le 1347, tout au moins, il soit bien spécifié quelques lignes plus haut que cet Alvar Gutiérrez était le frère de Ruy Gutiérrez. Est-ce une plaisanterie de pince-sans-rire? Fernán Ruyz faisait peu de cas de D. Nuño et celui-ci pensa que son adversaire se moquait de lui, a soin de dire le rédacteur de cette addition. En tout cas, cet épisode est ici relié à celui que relatent les ms. 1347 et 8817 ainsi que le *Valerio*. Fernán Ruyz, qui se rappelle fort bien le bon tour que lui a joué D. Nuño, se donne le plaisir de se venger de lui en l'écrasant de sa générosité.

Pourtant, à l'origine de cette belle histoire, il n'y a sans doute que l'épisode macabre que raconte Rodrigue de Tolède. Le comte Nuño, qui y paraît, mais sans intervenir personnellement dans la supercherie de Ruy Gutiérrez, puisqu'il se tire autrement d'affaire (en alignant six cents cavaliers devant son ennemi), a fini, dans un épisode distinct, par prendre la place et le rôle de ce dernier; et c'est lui qui en vient à faire à l'honnête Fernán Ruyz ce qu'on appellerait vulgairement « le coup du cercueil ». Comme le récit de Rodrigue n'en perdait

Digitized by Google

pas pour cela sa notoriété, quelque interpolateur non dépourvu d'adresse ni même d'esprit, l'aura concilié comme nous venons de voir avec la réplique que la légende en avait tirée. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que si nous n'avions pas le texte de Rodrigue, c'est la réplique, très probablement, qui passerait pour l'original par la seule raison qu'elle est censée, historiquement, le précéder. Notons que dans le texte d'Ocampo la bataille de Huete se termine tout différemment (voir la note 6 au § 9 de la *Chronique latine*). Il n'y est même pas question de la capture de D. Nuño; celui-ci n'a donc pas à recourir au fameux stratagème. On y trouve un dénouement beaucoup plus simple, et néanmoins très curieux : le comte, rempli de douleur par la mort de son frère D. Manrique, reproche (*começo a reptar*) à D. Fernán Ruiz de ne l'avoir pas tué loyalement. Il faut l'intervention des prélats et des autres grands personnages (*omes honrrados*) du royaume pour l'empêcher, au moins momentanément, de recommencer les hostilités. Il semble ici que nous soyons en présence d'un essai de critique et de réfection consciente : je crois du reste que le texte d'Ocampo, dans les parties où il s'écarte de celui de Pidal, est assez souvent dérivé de traditions sérieuses, plutôt même de relations écrites dont on aurait tort de ne pas tenir compte. En somme, les textes de Pidal et d'Ocampo sont d'accord pour passer sous silence l'une des deux éditions de l'histoire du mort non enterré, et c'est celle de Lobregal qu'ils ont consignée[1]. De même pour la Chronique de Vingt rois, nous permet d'ajouter M. Menéndez Pidal (*Cátalogo*, 1re éd., p. 92; 3e éd., p. 140), qui considère la substitution de D. Nuño et de D. Manrique à Ruy Gutiérrez et son frère Alvaro comme caractéristique de la Chronique de 1344, de celle de Castille et (*Catálogo*, 1re éd., p. 103; 3e éd., p. 161) de la Refonte de la Chronique de 1344 : on a vu qu'il faut à ces rédactions ajouter les mss. 8817 et 1347[2].

Dans Luc de Tuy (éd. Schott, p. 106, l. 48), il y a tout sim-

1. Comme Rodrigue. C'est précisément le contraire que M. F. de Béthencourt a fait.

2. Cf. ce que je dis plus haut, p. 245, de ces deux manuscrits.

Digitized by Google

plement ceci (noter les premiers mots, qui se retrouvent dans Rodrigue):

Sed Fernandus Roderici quiescere nescius iniit prælium cum comitibus Castellanis, & vicit eos, atque occidit comitem Osorium, & comitem Henricum, & alios plures nobiles Castellanos, & cepit vivum comitem Vimirum.

Au lieu de *Vimirum*, le ms. Hh 98 (= 27-28 Toletanorum), de la Bibl. Nacional porte *Nimirum;* et le 2-C-5 de la Biblioteca Real, *Nunū*. Le comte *Osorius* (Osorio) est également nommé par Rodrigue; mais Luc ne dit rien d'Alvar Gutierrez ni de son frère. Quant au comte *Henricus*, il a pu faire penser à *Manricus;* ce qui laissait le champ libre à la liaison des deux batailles où le comte Nuño fut fait prisonnier ou est censé l'avoir été.

Pour ce qui est de la bataille même de Huete la Chronique des Vingt rois, nous dit M. Menéndez Pidal (*Catálogo* 1re éd., p. 73; 3e éd., p. 115), introduit des modifications qui lui sont propres :

... la arenga de Fernán Ruiz de Castro a su gente cuando van a lidiar con los del conde don Manrique frente a Huete, el prodigio de un caballero de D. Fernán Ruiz de Castro tragado por la tierra; y la segunda arenga de don Fernán Ruiz...

La troisième Chronique générale, ajoute le même érudit (1re éd., p. 84; 3e éd., p. 128),

muestra simpatía por Fernán Ruiz, y deja como dudoso que fuera él quien hirió de través a D. Manrique[1].

Il est remarquable que le ms. 8817 n'a pas la phrase où D. Manrique, avant de mourir, lance à D. Fernán Ruiz la phrase devenue proverbiale « Artero mas non buen caballero. » On a vu qu'elle manque aussi dans le *Valerio*[2]. Salazar de Mendoça, qui raconte la bataille dans *Orígen de las dignidades*... (fol. 54) l'applique non à Fernán Ruiz, mais à D. Gutierre, à

1. Mondéjar cite le passage, p. 40 des *Memorias hist... del Rey D. Alonso el Noble*.
2. P. 3.

Digitized by Google

cause de son manque de parole : probablement avait-il un manuscrit avec cette variante importante.

Ni la Chronique des Vingt rois ni la Troisième Chronique générale ne mentionnent même la participation de D. Nuño à cette bataille.

Je ne puis manquer de rappeler ici que Rodrigue de Tolède (VII, 16), que traduit la Chr. générale (texte Pidal, § 989), relate une autre anecdote du genre macabre : Gutierre Fernández étant mort, le comte Manrique et ses frères réclamèrent aux neveux du défunt les pays (*terram*) dont celui-ci avait la garde, et sur le refus des neveux, déterrèrent le corps de Gutierre ; il fallut une sentence de la *curia* (« la Corte de Castiella ») pour leur imposer le réensevelissement. Cet épisode peut très bien être historique ; et il peut y avoir un fond historique dans les incidents qui nous sont rapportés par les diverses versions de la Chronique générale, touchant Fernán Ruiz et les Laras.

Mais que ces incidents aient une allure épique, cela me paraît peu contestable. L'histoire peut être épique, sans que pour cela on puisse y voir de l'épopée, de même que la vie peut être tragique sans qu'on doive y voir forcément de la littérature ; cependant il semble que nous apercevons ici le processus de l'invention épique. On est parti du récit de la bataille de *Lubricale* dans Rodrigue de Tolède ; et, des confusions de noms aidant (qu'elles soient dues à des erreurs dans la transcription ou dans la transmission de noms propres), on est arrivé à un dédoublement du récit primitif. Le stratagème de Ruy Gutiérrez, demandant après la bataille de Lobregal l'autorisation d'enterrer son frère et bernant Fernán Ruiz, a été attribué à Nuño de Lara, fait prisonnier à Huete ; et après Lobregal, ce n'est plus à Ruy Gutiérrez (dont le frère Alvaro a été tué), c'est à Nuño, que Fernán Ruiz offre à nouveau, mais « por escarnio », l'autorisation d'enterrer son frère : si bien que, ici encore, Nuño est substitué à Ruy Gutiérrez.

Devons-nous supposer simplement un accident de rédaction dans les chroniques ? ou un transfert d'épisode sur un

Digitized by Google

personnage qui, plus que Ruy Gutiérrez, attirait la sève épique? Pour peu que nous y fussions disposés, ce transfert nous mettrait tout droit sur la voie d'une épopée. Resterait à savoir si cette épopée a été chantée par un poète, ou si elle en est restée à la phase préliminaire de la simple légende orale, recueillie tant bien que mal par la Chronique; et resterait encore à savoir sous quelle forme se transmettait cette légende orale.

Quant à l'épisode de Ruy Gutiérrez, relaté par Rodrigue de Tolède, il peut être historique comme celui de Gutierre Fernández : trois générations à peine s'étaient succédé au moment où il le consignait. Mais ne s'était-il pas déjà déformé?

G. CIROT.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

QUELQUES SOURCES D'OLIVEIRA MARTINS

Oliveira Martins est peut-être la figure la plus représentative du Portugal contemporain. Par l'éclat et le mouvement d'un style où la fougue de Michelet s'unit au pittoresque de Taine, par son intrépidité dans l'affirmation et dans la négation, par l'ampleur d'une culture qui embrasse non seulement l'histoire universelle mais la philosophie, l'économie politique et la sociologie, par la souplesse d'un esprit auquel le raisonnement déductif n'est pas moins familier que l'induction, il semble avoir exercé, de 1875 à 1894, une action décisive, bien que souvent contradictoire, sur les écrivains et les hommes politiques de sa génération. Dans un groupe, l'Ecole de Coïmbre, qui se vantait d'avoir sapé les fondements de l'édifice ancien, il se fit remarquer, à ses débuts, comme un redoutable iconoclaste. On ne comprend bien les poésies de combat de Guerra Junqueiro que si l'on rapproche *Pátria* de l'*História de Portugal*. Par contre, nous le voyons associé, quelques années plus tard, à la tentative de reconstruction sociale d'Eça de Queiroz dont les derniers romans : *A ilustre casa de Ramires*, *A cidade e as serras*, posent, en termes qu'on dirait empruntés aux articles du *Repórter* et de la *Província*, le problème de la colonisation intérieure. Theophilo Braga, dans la campagne qu'il menait contre le catholicisme, n'eut pas, on l'a constaté, d'auxiliaire plus ardent. Cependant Oliveira Martins, par son livre sur le connétable Nun'Alvares, favorise, de nos jours, l'avènement d'un certain mysticisme politico-religieux. Aussi, malgré l'échec de ses théories et le désaveu que les événements lui ont infligé — son autoritarisme et son socialisme se sont heurtés, dans la pratique, au libéralisme républicain, — il reste, même après l'expérience de la guerre qu'il n'avait pas prévue, l'un des

Digitized by Google

maîtres de la pensée contemporaine. C'est de lui que procède, consciemment ou non, l'école qui fait du sébastianisme la quintessence du génie portugais. Il inspire, au moins indirectement, le nationalisme de M. Lopes Vieira[1], le néo-lusitanisme de M. da Silva Gaio[2], le «saudosisme» de M. Teixeira de Pascoaes[3]. On trouverait jusque chez certains critiques étrangers des traces de son influence[4]. Pourtant nous aurions tort d'oublier que, tout en encourageant, par de hardies simplifications, cet idéalisme un peu nuageux du sébastianisme et du saudosisme, il fut le premier à lui opposer, en disciple de Karl Marx, le fatalisme des lois économiques. On ne saurait donc lui reprocher une étroitesse de vues que démentent et ses propres contradictions et les divergences de ses continuateurs : jacobins, collectivistes, intégralistes. Il ne serait pas moins injuste, puisque son influence apparaît dans la politique et la littérature d'aujourd'hui, de soutenir qu'il a cessé de répondre aux aspirations de l'âme moderne. Son œuvre, dont mainte partie subsiste, continue de s'imposer au respect des épigones.

Il n'en est pas moins certain — les travaux récents de M. Fidelino de Figueiredo et de M. António Sérgio en témoignent — qu'Oliveira Martins a perdu beaucoup de son prestige comme historien. On peut concevoir de trois manières une révision de son œuvre dont personne, actuellement, ne conteste l'opportunité. La première consisterait à opposer à ses généralisations provisoires les résultats définitivement acquis, au cours de ces dernières années, par l'érudition. *Le Bosquejo da história de Portugal*, de M. António Sérgio, nous fournirait, à cet égard, les éléments d'une parfaite mise au point[5]. On pourrait, d'autre part, surprendre l'historien au travail, surveiller ses méthodes d'information et de composition. M. Fidelino de Figueiredo l'a fait dans une étude qui révèle, même quand on examine les œuvres le plus fortement char-

1. Lopes Vieira, *O Encoberto*, Lisboa 1905.
2. Manuel da Silva Gaio, *Chave dourada*, Coimbra, 1916.
3. Teixeira de Pascoaes, *Arte de ser português* — «Do sentimento saudoso deriva o nosso idealismo», p. 147
4. Cf. Aubrey F. G. Bell, *The Oxford book of portuguese verse*, 1925 : «The *cossantes* are celtic (a term perhaps more convenient than scientific in this connexion)», p. x.
5. *Bosquejo da história de Portugal*, por António Sérgio, Lisboa, 1923.

Digitized by Google

pentées, les plus objectives en apparence, l'intervention incessante de l'imagination créatrice[1]. Il reste enfin un troisième procédé, la recherche des sources. M. António Sérgio en a tiré le plus heureux parti dans la préface très suggestive qu'il a placée en tête du recueil de *Dispersos*[2]. Essayons, après lui, d'établir, en dressant une liste, même incomplète, des emprunts, que la philosophie de l'histoire, la partie la plus goûtée et en même temps la plus caduque dans l'œuvre du grand polygraphe, loin de se dégager, a posteriori, de l'examen impartial des faits, lui fut, le plus souvent, imposée, a priori, de l'extérieur.

Oliveira Martins, avant même de prétendre à la célébrité, faisait partie d'un groupe de militants. Ses premières relations avec l'Ecole de Coïmbre datent de 1869. Il a déjà composé à cette date le roman de *Phœbus Moniz* qu'il désavouera. Il essaie de transporter au théâtre la *Vision des temps* de Theophilo Braga et fréquente un disciple d'Engels et de Karl Marx, le Suisse Fontana, théoricien de l'Internationale ouvrière. Un séjour de quatre ans en Andalousie va sans doute arracher le débutant aux influences de cénacle, mais il a reçu des chefs du groupe l'impulsion première. Or, ses compagnons de lutte, qui ont sur lui l'avantage d'une formation universitaire complète, hésitent entre deux pôles d'attraction : la culture française — elle embrasse le libéralisme, le républicanisme, le socialisme, — et la culture allemande qui, plus modestement, se présente sous les dehors de la métaphysique et de la philologie. De ce partage entre le *francésisme* et le *germanisme* résulte un malaise qu'Antero de Quental, âme inquiète, déjà torturée par le doute, a reconnu loyalement[3] et qu'Oliveira Martins, plus réalisateur

1. Fidelino de Figueiredo, *Historia da literatura realista*, 2ª edição, Lisboa 1924. — A ses observations nous ajouterons un exemple. Oliveira Martins, qui admet, dans *Os filhos de D. João Iº*, les voyages fabuleux de l'infant D. Pedro, reconstitue l'aspect des régions que le prince aurait pu visiter entre 1418 et 1428 en utilisant les relations de Pantaleão d'Aveiro (1596), de Rogeri (1646), de Della Valle (1661). Ce dédain à l'égard de la chronologie choque d'autant plus que l'historien se sert, dans le même chapitre, de documents originaux qui nous renseignent sur le séjour de l'infant à Bruges, à Rome et à Venise.

2. Olveira Martins, *Dispersos*, t. I. *Publicações da Bibliotheca nacional*, 1923.

3. « Em todo o caso o hegelianismo foi o ponto de partida das minhas especulações philosophicas... Como acomodava eu este culto pelas doutrinas do apologista do Estado prussiano com o radicalismo de Michelet, Quinet e Proudhon ? Mysterios da incoherencia da mocidade ! » *Carta autobiographica de Antero de Quental*, publiée dans *O doutor Storck e a literatura portuguesa*, por J. Leite de Vasconcellos, p. 269.

Digitized by Google

qu'utopiste, songe à transformer en système dualiste d'explication.

Il paraît bien démontré, en tout cas, que les premières influences intellectuelles que tous deux ont subies sont d'origine extra-péninsulaire. On n'attend de l'Espagne, pendant cette période agitée qui va de 1869 à 1874, qu'une aide, matérielle ou morale, pour secouer le joug de la monarchie. On travaille, d'un côté comme de l'autre des frontières, à réaliser l'union ibérique. L'ouvrage de Pí y Margall sur les nationalités oriente les esprits révolutionnaires vers le fédéralisme[1]. Certains, dans leur désir de fraternisation, vont jusqu'à renier l'idée de patrie[2]. Oliveira Martins joua, entre les deux nations, le rôle actif d'intermédiaire. Il avait séjourné quatre ans en Espagne comme administrateur des mines de Santa Eufemia dans la province de Cordoue. Il y revint en 1891 pour faire à l'Ateneo de Madrid une conférence sur les grandes découvertes. On l'y reverra en 1894, à la veille de sa mort, quand il prendra la précaution, avant de rédiger son *Principe perfeito*, d'étudier sur place le champ de bataille de Toro. Jamais Portugais n'a parlé plus congrûment, avec plus de sympathie clairvoyante, du caractère castillan. Aucun n'a été plus fortement impressionné par les aspects grandioses du paysage[3]. De cette adhésion platonique à la chimère de l'ibérisme, de ce contact prolongé avec un peuple qu'il aimait et dont — ce qui est le plus rare et plus méritoire — il avait réussi à se faire aimer[4], Oliveira Martins

1. La doctrine de Pí y Margall vient du *Principe fédératif* de Proudhon. Il en avait donné un premier aperçu en 1873 dans *Réaction et Révolution*. Son ouvrage sur *Les Nationalités* est de 1876.

2. « Eu por mim, pondo de parte toda a poesia e toda a sentimentalidade, contentar me-hei de affirmar aos patriotas portugueses esta verdade de simples bom senso : que, nas nossas actuaes circumstancias, o unico acto possivel e logico de verdadeiro patriotismo consiste em *renegar a nacionalidade*. » C'est ainsi que s'exprime Antero de Quental dans *Portugal perante a revolução de Hespanha* (1868). Cité par T. Braga dans *As modernas ideias na litteratura portuguesa*, t. II, p. 185.

3. Cf. Oliveira Martins, *Cartas peninsulares*, 2ª édição, Lisboa, 1924.

4. « Com profunda tristeza foi recebida na mina a noticia de que Oliveira Martins breve deixaria o seu logar, sahindo de Hespanha. De luto consideravam o dia da partida ; ninguem foi ao trabalho. Um enorme cortejo formado pelas creanças, mulheres e homens, precedia, pelas veredas da Serra Morena, os seus protectores, durante o percurso que separa Santa Eufemia da estação de Almaden, causando assombro tão imponente manifestação. » Esboço biographico por seu irmão, *Cartas peninsulares*, p. 13.

Digitized by Google

devait, comme historien, tirer une leçon féconde. Il n'abordera les problèmes concernant la géographie, l'ethnographie, les institutions de la péninsule qu'après s'être définitivement affranchi de tout préjugé nationaliste. On ne saurait dire néanmoins qu'il ait emprunté aux Espagnols, ses amis, des indications de méthode. Quelques touches brutales ou fantaisistes à la manière de Goya, une vague réminiscence des *Sainetes* de Ramón de la Cruz quand il peint le XVIIIe siècle portugais, voilà, semble-t-il, à quoi se réduit l'influence intellectuelle d'un pays qui façonne l'artiste plus qu'il n'éclaire l'historien. On serait en droit, par contre, de soutenir qu'il a donné plus qu'il n'a reçu. Telle étude sur les rapports de la propriété individuelle et de la propriété collective dans les communes de la Manche et de l'Andalousie annonce, dès 1883, le *Collectivisme agraire*[1] de Joaquín Costa. Or le mérite de la génération de 1898, qui devait changer l'orientation de la littérature espagnole, consiste précisément à regarder la Péninsule du point de vue « européen ».

On ne s'aperçoit pas qu'Oliveira Martins, malgré l'admiration qu'il professera pour le génie latin et plus tard pour le césarisme, ait reçu l'empreinte de la pensée italienne. En 1862, quand il n'était qu'un modeste employé de la firme Ellicott Abreu, la venue du prince Humbert avait déchaîné à Coïmbre l'enthousiasme d'une jeunesse fanatique de Garibaldi[2]. Ce qu'elle appréciait le plus chez les continuateurs de l'ancienne Rome, c'était le carbonarisme. Sans doute, l'historien parlera des *corsi* et des *ricorsi* de Vico, mais seulement pour le réfuter avec les arguments de Cournot[3]. On le voit, de même, défendre contre l'école de Lombroso le droit de punir qu'il définit : « le remords érigé en fonction collective[4] ». Mais de ce qu'il a voulu fonder sur le *Prince* de Machiavel une philosophie de l'histoire, il faudra seulement conclure, ainsi que nous le montrerons

1. *Quadro das instituições primitivas*, Lisboa, 1883, p. 117.

2. Antero de Quental, au nom de la jeunesse universitaire, dit au prince : « Senhor, nós não vimos saudar aqui o filho do rei Victor Manuel, o herdeiro da coroa de Italia, mas sim o amigo de Garibaldi. » Cité par Braga : *As modernas ideias na litteratura portugueza*, t. II, p. 118.

3. *As raças humanas*, t. I, p. 52.

4. *Instituições primitivas*, p. 238.

Digitized by Google

plus loin, qu'il avait subi l'ascendant, autrement durable et efficace, de Fichte et de Hegel[1].

Déjà l'influence anglaise nous paraît moins négligeable. Il utilise les récits des voyageurs. De même que Rebello da Silva avait observé le XVIIIe siècle portugais avec les yeux de Beckford, Oliveira Martins, pour se faire une opinion sur le miguelisme, consulte Kinsey et Shaw[2]. Il est tenté, comme eux, de transformer Lisbonne, capitale de la réaction, en une cité malpropre et fanatisée par le papisme. L'influence des historiens, des philosophes, des sociologues se fait sentir vers le même temps. On en peut déterminer, approximativement, la date. En 1879, Oliveira Martins ignorait Buckle. Theophilo Braga lui en fit un reproche. Il eut à cœur, dans la seconde édition de son *Histoire de la civilisation ibérique*, de réserver une place au penseur anglais, mais sans toutefois se laisser convaincre. Jamais il n'admettra que le fanatisme religieux des Espagnols et des Portugais vient des tremblements de terre. Cependant, à mesure qu'il s'engage plus avant dans les recherches d'anthropologie, d'ethnographie et d'économie politique, l'importance de la documentation anglaise lui apparaît mieux. Il applique à l'histoire des sociétés anciennes ou modernes l'évolutionnisme de Spencer en le corrigeant par l'idéalisme de Hegel, en opposant aux facteurs externes, sol et climat, les facteurs internes : idiosyncrasie, aspirations communes du *Volksgeist*[3]. Par contre il puise, dans Summer Maine, son guide en matière d'institutions (il l'appelle le Montesquieu de notre temps[4]), une définition du droit abstrait, universel, qui est la négation même de la thèse allemande de Savigny et de Bluntschli, car le rationalisme anglais, auquel demeure fidèle de nos jours l'école sociologique de Frazer, lui permet, en face des conclusions extrêmes des disciples de Haeckel, de main-

1. Cf. *O principe perfeito*, 3e ed., Lisboa, 1923, p. 96 et 123. « Por isso tod o *oprincipe* e pessoalmente immoral. E' *perfeito* quando a idéa geradora é justa e bella, ex. D. João II, Augusto; é *monstro* quando a idéa é incoherente, absurda ou satanica. » Voir Fichte, *Ueber Machiavelli* et Hegel, *Die Verfassung Deutschlands*. Cité par M. Andler, *Les origines du pangermanisme*, 1880 à 1888, Paris, 1915.

2. *Portugal contemporaneo*, 4e éd., t. I, p. 58, 240, 242, 256, 260, etc.

3. *As raças humanas*, t. I, p. 68-74.

4. *Quadro das instituicões primitivas*, p. 102.

Digitized by Google

tenir l'absolu dans la logique, l'absolu dans la morale. C'est ainsi qu'Oliveira Martins, retenu un instant sur la pente du germanisme, se trouve ramené par ses lectures anglaises à cette admiration pour le XVIIIe siècle français que lui avaient inculquée, dès sa prime jeunesse, Michelet et Quinet. Mais l'ultimatum de 1890 vient ébranler définitivement, aux yeux des Portugais arrêtés dans leurs entreprises africaines, le prestige intellectuel de la nation tyrannique. Un contact direct avec les mœurs anglaises, en 1892, provoque chez l'ancien ministre des finances, qui a subi le joug des prêteurs étrangers, un mouvement de révolte. Sans doute, il admire la supériorité du « matériel humain » chez ce peuple de colons et de négociants organisé, en raison même de ses défauts, pour vaincre dans la lutte économique. Mais il se sent Latin en face des Anglo-Saxons[1] et prolétaire en face du capitalisme. Il n'a, par suite, rapporté de son voyage, qu'une vaste documentation sur le trade-unionisme, des arguments en faveur de la thèse de Karl Marx sur l'abaissement progressif du taux de la rente, et surtout la conviction profonde que la haute culture, la culture désintéressée, ne saurait être l'apanage des nations trop riches[2].

Oliveira Martins doit plus à ses compatriotes qu'aux Anglo-axons et le contraire nous eût étonné. M. António Sérgio lui reconnaît le mérite d'avoir découvert les économistes portugais. Lui-même, loin de s'en cacher, cite Severim de Faria, Nicolau de Oliveira, le marquis de Castel-Melhor, Luis da Cunha, Bonifácio de Andrade, Trigoso, Caetano do Amaral. C'est au premier qu'il emprunte la thèse, souvent discutée depuis, de la colonisation intérieure de l'Alemtejo[3]. Et bien lui en a pris de ne pas ignorer, au moins après la publication de son *História de*

1. *A Inglaterra de hoje*, Lisboa, 1883, p. 86 : « De resto entre o processo intellectual dos continentaes e dos Inglezes ha uma diversidade absoluta. Nós comprehendemos as cousas deductivamente, por via de classificação e abstracção. Elles assimilam-nas à força de atenção e memoria ... »

2. *Ibid.*, p. 88 « Esses typos superiores da classe intellectual, alheios a qualquer idéa de lucro, typos que agora a memoria me personalisa em Pasteur na França, em Helmoltz na Allemanha : sabios que poderiam a estas horas ter mais dinheiro que todos os Cresus modernos : essa flor augusta da intellectualidade social, en vão se procuraria na Inglaterra carthagineza. É ainda a consequencia da falta de qualidades metaphysicas e estheticas. »

3. *Antologia dos economistas portuguezes*, I, p. 221, 227, 228.

Digitized by Google

Portugal, les mémoires économiques de l'Académie des Sciences de Lisbonne.

Une grande figure, avant lui, dominait l'histoire portugaise, Alexandre Herculano. Il ne pouvait manquer, reprenant les mêmes sujets, de subir son ascendant; on retrouvera, dans les chapitres qu'il consacre au Moyen-Age, la théorie du municipalisme que son prédécesseur avait poussée jusqu'à nier l'existence d'une féodalité péninsulaire. L'idée de la perpétuité du droit romain depuis la chute de l'empire jusqu'à la renaissance venait de Savigny. Elle s'était imposée, par l'intermédiaire du *Cours d'histoire moderne* de Guizot, à la génération romantique. Oliveira Martins conclura comme son maître et contrairement à ce qu'en a écrit depuis D. Eduardo de Hinojosa, à l'absence d'un « féodalisme systématique » en Espagne[1]. De même il s'appliquera, ainsi que l'avait déjà fait son devancier, à reconstituer les étapes qui mènent du servage à la liberté[2]. Qu'il y ait, dans cette prétention nettement affirmée de considérer l'évolution du peuple portugais comme exceptionnelle, un parti pris nationaliste et racique, nous ne le contesterons pas. Il serait facile de multiplier les rapprochements entre les communes et les *concelhos*, les chartes et les *foraes*, les *francs-archers* et les *cavaliers vilains*. N'empêche qu'Oliveira Martins a dépassé, en le renforçant d'arguments nouveaux, le municipalisme anti-féodal de son initiateur. On lui doit des pages extrêmement vigoureuses et pénétrantes sur le caractère foncièrement démocratique des institutions de la Péninsule.

Deux circonstances devaient limiter l'influence du solitaire de Vale-de-Lobos : d'abord, le fait qu'il s'est cantonné, presque exclusivement, dans l'histoire du Moyen-Age ; ensuite, l'opposition qui se révélait irréductible entre son libéralisme tempéré,

1. *Hist. da civilisação iberica*, p. 149 : « Este facto desconhecido na Europa central, onde as invasões de barbaros mais crueis do que os arabes tinham revolucionado de um modo profundo população e riqueza, é a principal causa da excepção que se da na historia peninsular, isto é, da ausencia de um feodalismo systematico, por isso que os reis encontram logo nas populações mosarabes e nos seus municipios pontos de apoio energicos para contrariar as pretensões dos barões guerreiros . » — Cf. Herculano, *Da existencia ou não existencia do feudalismo em Portugal*, *Opusculos* t. V., *Controversias e estudos historicos*, t. II.

2. Comparer Oliveira Martins, *Hist. da civilisação iberica*, p. 199 et Herculano, *Do estado das classes servas na Peninsula*, *Opusculos* t. III, *Controversias e estudos historicos*, t. I.

Digitized by Google

de tradition catholique et monarchiste, et le césarisme égalitaire de son continuateur socialiste. Avec Antero de Quental, au contraire, la communauté de doctrine, par un phénomène d'endosmose, fut complète. Leurs relations avaient commencé vers 1868. Ils se rencontraient chez Batalha Reis, au cénacle de la Travessa do Guarda-Mór[1]. Le chef des révolutionnaires de Coïmbre s'imposait à la fois par le prestige de son physique de bon géant, par la renommée grossie de ses exploits d'étudiant en révolte ouverte contre la société hiérarchisée, par une fièvre de curiosité, une ferveur de discussion qui aurait galvanisé les dilettantes les plus sceptiques, enfin, ce qui devait surtout agir sur la nature droite, profondément sincère d'Oliveira Martins, par le courage avec lequel il s'était préparé, en apprenant le métier de typographe, en revêtant la blouse de l'ouvrier, à son apostolat futur : « Fui durante uns 7 ou 8 annos uma especie de pequeno Lassalle, e tive a minha hora de vã popularidade »[2]. Que le voyage d'Antero en France et en Amérique ait eu lieu — la question est controversée — en 1867, 1868 ou 1869, rien ne nous empêche de supposer qu'Oliveira Martins en a recueilli les impressions et les enseignements. Il fait sien le pessimisme qui est à la base de *Portugal perante a revolução de Hespanha*[3]. Et l'armature de son histoire est tirée du pamphlet que son mentor intitulait, en 1871, *Causas da decadencia dos povos peninsulares nos ultimos tres seculos*. Aussi, Antero de Quental, dans le résumé tendancieux qu'il a fait de l'œuvre de son disciple pour la *Revue universelle et internationale* en 1884[4], a-t-il l'air, sinon de reprendre son bien, du moins de parler en son propre nom :

En 1580, après la catastrophe d'Alcacer-Kibir, le Portugal était réellement mort. L'œuvre féconde et glorieuse de sa vie historique était accomplie, mais l'ouvrier héroïque gisait exténué. L'application en grand, pendant trois quarts de siècle, d'un faux système d'exploitation

1. Cf. António Cabral, *Eça de Queiroz*, 2e édition, 1920, p. 110.
2. *Carta autobiographica*, ouvrage cité, p. 269.
3. Antero le publie en 1868 ; « Portugal é uma nação enferma e do peior genero de enfermidade, o languor ». Cité par Braga, *As modernas ideias na litteratura portuguesa*, t. II, p. 184.
4. Reproduit dans la brochure d'Antero de Quental, *Oliveira Martins : o critico litterario — o economista — o historiador — o publicicista — o politico*, Lisboa, 1894, p. 46.

Digitized by Google

coloniale avait ruiné le pays, et troublé profondément sa constitution sociale : le jésuitisme, d'un autre côté, avait épaissi ou perverti son intelligence, brisé son ressort moral, faussé son libre génie, et, en étouffant tous les germes de l'esprit moderne que la renaissance avait si abondamment semés, paralysé tout développement intérieur et tué l'avenir. Philippe II en réunissant le Portugal à la couronne d'Espagne n'avait donc fait que cueillir un fruit mûr. L'histoire du Portugal aurait dû finir à cette époque-là ; sa restauration nationale de 1640 a été un fait en grande partie artificiel, possible seulement par l'abattement de l'Espagne, qui avait perdu sa force d'attraction. Le nouveau Portugal qui commence à cette date-là n'a rien de l'autre, rien de sa force noble, de son hardi génie. Ce n'est qu'un triste bâtard, un être malingre et mal venu, le produit artificiel de la diplomatie que son grand ami, l'Anglais hérétique, protège, rudoie, amuse, exploite. De sa seule force, il ne tiendrait pas debout : il est donc juste qu'il paye celui qui le soutient. Il le payera des restes de son noble héritage, de ses colonies qui s'en iront, l'une après l'autre, grossir l'empire de la nouvelle reine des mers ; il le payera encore en traités de commerce, qui le ruineront au profit de son loyal protecteur. Cela s'appela la glorieuse restauration portugaise de 1640 — œuvre néfaste entre toutes, qui démembra l'Espagne et compromit pour des siècles, peut-être pour toujours, l'avenir de la péninsule ibérique[1].

Rien de plus démodé, à coup sûr, que cette page véhémente, inspirée d'un noir pessimisme à la Schopenhauer. Les historiens d'aujourd'hui ne sont pas éloignés de penser que le siècle qui a vu la réforme de Pombal et la création de l'Académie des sciences de Lisbonne fut une ère de restauration économique et de rénovation intellectuelle. Balbi et Ferdinand Denis, réfractaires à la métaphysique, s'en étaient aperçus, l'un et l'autre, avant 1830. Il est bon, par suite, de rappeler, à l'excuse d'Oliveira Martins, que son maître, dans ce dénigrement du génie ibérique dont pourtant il souhaitait l'avènement et le développement intégral, allait beaucoup plus loin que le trop célèbre Masson de Morvilliers :

Nos ultimos dois seculos não produzio a Peninsula um unico homem superior, que se possa pôr ao lado dos grandes criadores da sciencia moderna ; não saiu da Peninsula uma só das grandes descobertas intellectuaes, que são a maior obra e a maior honra do espirito moderno. Durante 200 annos de fecunda elaboração, reforma a Europa

1. Antero de Quental, *Oliveira Martins*, Lisboa, 1894, p. 46.

Digitized by Google

culta as sciencias antigas, cria seis ou sete sciencias novas, a anatomia, a phisiologia, a chimica, a mechanica celeste, o calculo differencial, a critica historica, a geologia : apparecem os Newton, os Descartes, os Bacon, os Leibniz, os Harvey, os Buffon, os Ducange, os Lavoisier, os Vico — onde está, entre os nomes d'estes e dos outros verdadeiros heroes da epopea do pensamento, um nome hespanhol ou portugues[1]?.

Après la démolition, la reconstruction. L'optimisme tardif d'Oliveira Martins ne doit rien, ou presque rien, aux solutions *positives* de Theophilo Braga. Ils ne s'entendaient complètement que sur les points où ce dernier s'écartait résolument du comtisme. On sait que le théoricien portugais, loin de parler, comme le chef de l'école, avec respect du catholicisme, avec sympathie du Moyen-Age, interprétait librement, dans un sens qui pouvait plaire aux lecteurs de Michelet et de Quinet, la théorie des trois âges. La conversion d'Oliveira Martins à l'idée de patrie ne fut pas d'ordre philosophique. Il ne crut à la nation vivante, éternelle, que le jour où il la vit menacée dans son patrimoine héréditaire. On peut suivre la répercussion de l'ultimatum anglais dans sa correspondance avec Eça de Queiroz. Le romancier qui, en fin diplomate, avait prévu, deux ans avant la brutale injonction, la nécessité d'un redressement[2], écrivait en 1890, sous le coup d'une émotion poignante : « Il est impossible qu'il n'y ait pas quelques centaines d'hommes qui, sincèrement, loyalement, désirent savoir ce *qu'il faut faire* et qui veuillent, sincèrement, *faire ce qu'il faut*[3] ». Les conséquences de ce rapprochement, à l'heure critique, de deux grandes âmes humiliées, nous les constatons, non seulement dans une lettre d'Eça de Queiroz qui se convertit — est-ce une boutade ? — à la dictature telle que la comprennent les *Katheder-Socialisten*[4], mais encore et surtout chez Oliveira Martins qui se consacre, pour réparer ses torts, aux grandes biographies éducatives et publie dans la *Revista de Portugal*, dirigée par son ami, une apologie de la seconde dynastie : *Os Filhos de D. João I.*

1. A. do Quental, *Causas da decadencia dos povos peninsulares*, Porto, 1871, p. 13-17.
2. A. Cabral, *Eça de Queiroz*, p. 419.
3. *Ib.* p. 432.
4. « E necessario um *sabre* tendo ao lado um *pensamento*. Tu és capaz de ser o homem que pensa — mas onde está o homem que *acutila* ? »; *ibid.*, p. 440.

Digitized by Google

Quant à l'influence du germanisme, indiquée par M. António Sérgio, elle domine l'œuvre entière de l'historien et du sociologue. Tout d'abord elle s'exerce indirectement. Oliveira Martins lit Savigny dans les traductions italiennes et Ranke dans les traductions françaises. Deux initiateurs l'encourageaient dans cette voie. Herculano l'orientait vers les juristes, Antero de Quental vers les métaphysiciens. Il y eut un moment, difficile à préciser, où sa curiosité insatiable recourut aux textes. Nous le croyons de beaucoup antérieur au voyage qu'il fit à Berlin, en 1890, comme délégué à la conférence internationale.

Il pouvait, dès le début de sa carrière, connaître Hegel par les traductions de Véra et par l'ouvrage, déjà répandu en France, de Charles de Rémusat[1] sur la nouvelle philosophie allemande. Il conserve, de ce premier contact, l'habitude de voir en tout des antinomies (sentiment et intelligence, morale et déterminisme, liberté et autorité) et de résoudre les oppositions, qu'il s'agisse de douanes, de farine ou d'émigration, par l'identité des contradictoires. Un livre essentiel paraît avoir modifié ses vues sur l'histoire, les *Grundlinien der Philosophie des Rechts*. Il se rallie à la thèse de la société supérieure aux individus[2], admettant, avec toutes ses conséquences, la conception hégélienne du machiavélisme[3] :

On verra comment, dans l'histoire d'une civilisation, les caractères particuliers des actions des hommes, se fondant dans le système général de principes et de lois qui les déterminent, perdent leur individualité et ne valent que comme éléments composants d'un tout supérieur ; qu'ils soient humainement bons ou mauvais, peu importe ; nous ne devons faire attention qu'au destin qui les détermine... Dans la sphère de la vie sociale les actions des hommes sont toujours absolument excellentes, car la suprématie de la société sur l'individu consiste dans le fait de l'existence, au sein de l'organisme qu'on appelle société,

1. *Carta autobiographica* d'Antero de Quental, ouvrage cité, p. 268.

2. Voir § 258 « indem er (l'Etat) objectiver Geist ist, so hat das Individuum selbst nur Objektivität, Wahrheit und Sittlichkeit, als es ein Glied desselben ist ».

3. Cf. Andler, *Le Socialisme d'Etat en Allemagne*, Paris, 1897, p. 33 « Il peut y avoir des crimes contre l'Etat, mais l'Etat n'est jamais criminel. S'il est l'Etat, il est la liberté, et il n'est pas mauvais que la liberté se fonde, fût-ce par la force ». — Les héros satisfont les besoins de leur temps par des actes qui peuvent être injustes devant la morale vulgaire, *Philosophie des Rechts* », § 350.

Digitized by Google

d'une conscience supérieure de l'idée... Un bandit est parfois un véritable héros, la perfidie une vertu, la cruauté un titre de gloire, car l'esprit collectif remplace le critérium moral et abstrait par le critérium historique, lequel a comme base la consécration des faits accomplis [1].

Par suite, contrairement à Spencer qui, dans l'explication des faits historiques, réserve une place importante aux facteurs externes, sol et climat, on s'attachera de préférence au facteur moral, à l'esprit du groupe, à l'âme collective *(Volksgeist)*. Or, selon Savigny et Bluntschli, adversaires du rationalisme français, lequel admet l'existence d'un droit abstrait, commun à tous les hommes, on doit considérer l'évolution de chaque peuple comme un fait unique, sans analogie et sans précédent. Nous avons vu comment cette conception, appliquée au municipalisme du Moyen-Age, avait successivement inspiré Alexandre Herculano et Oliveira Martins, disciples, au même titre, des juristes allemands. Mais ce qui semble avoir surtout préoccupé le second, c'est, dans l'*Histoire de la civilisation ibérique*, le problème hégélien des rapports de la société et de l'individu. Il paraît en effet, après avoir subi l'influence de Ranke, renforcée par Carlyle, qui accorde aux hommes représentatifs un rôle prépondérant, pencher vers la solution de Lazarus et de la *Völkerpsychologie*, de Lilienfeld et de l'organicisme :

Les nations sont, en effet, des êtres collectifs et leur développement est, en tout, analogue à celui des êtres individuels. La biologie, ou science de la vie, embrasse aussi l'histoire des peuples. Les organes du corps social se présentent d'abord comme des ébauches rudimentaires et leur ensemble ne constitue, au début, qu'un agrégat. A mesure que l'action et la réaction des divers éléments oblige chacun d'eux à se définir et à se spécialiser, on voit apparaître le principe commun de coordination, une sorte de principe vital social : c'est ainsi que du primitif agrégat cellulaire se dégage l'organisme. Plus tard, cependant, à mesure qu'elle se développe et s'efforce d'atteindre la perfection du type, la société engendre en elle même une pensée qui est en même temps la boussole qui la dirige et le ressort intérieur qui meut l'être organique dans son développement et son affirmation. De même le corps, une fois constitué, est en un sens l'origine de la pensée et, à un autre point de vue, son produit. Or le propre de la pensée est

1. *Historia de Portugal*, t. I. p. XI et 78.

Digitized by Google

l'expansion et, si la vie organique se suffit à elle-même, la vie morale a ceci de particulier et de nouveau qu'elle a besoin d'imprimer sa marque propre à tout ce qui l'environne. L'histoire d'une civilisation consiste donc en trois grandes époques, et l'historien doit avec elles déplacer le champ de son observation. Dans la première l'agrégation des éléments réduit l'histoire au récit des faits et à la description des conditions du milieu ; dans la seconde, l'organisation l'oblige à étudier l'enchaînement systématique des institutions, des mœurs, du développement des classes ; dans la troisième enfin, le courant intérieur de l'histoire n'apparaît que dans la suite logique des idées et dans la nature des sentiments collectifs... Quand les nations, après une lente et longue élaboration, atteignent ce point culminant où toutes les forces de l'organisme collectif se trouvent équilibrées et tous les hommes pénétrés d'une pensée qu'on peut et qu'on doit appeler âme nationale — car ce que nous appelons âme chez les individus présente le même caractère — il se produit alors un phénomène que nous appellerons la synthèse de l'énergie collective. La nation n'apparaît plus seulement comme un être mécanique, à la façon des premiers agrégats, comme un être biologique ainsi que pendant les périodes d'organisation plus complexe et plus avancée, mais comme un être humain, c'est-à-dire vivant, et encore et surtout, animé par une idée. Dans ces moments sublimes où l'arbre national porte ses fruits, le génie collectif, déjà défini dans les consciences, réalise ce mystère que les religions ont symbolisé par l'incarnation des dieux. Il s'incarne, il descend dans le sein des individus privilégiés ; et de la sorte il acquiert ce je ne sais quoi de fort qui n'existe que dans le cœur des hommes et se manifeste par une action décisive, héroïque. Toutes les grandes époques des nations s'affirment par une pléiade de grands hommes dans les actes et dans les pensées desquels l'historien découvre toujours le système des idées nationales antérieurement élaboré d'une façon collective, maintenant exprimé d'une façon individuelle. Le héros vaut par la somme d'esprit national ou collectif qui s'incarne en lui ; et les héros, à un moment donné, réalisent, consubstantiellement, la totalité de cet esprit[1].

Cette page suffirait à prouver qu'Oliveira Martins a connu directement les historiens et les sociologues allemands. La thèse de l'organicisme, représentée au delà du Rhin par Schäffle et Lilienfeld, n'a pénétré chez nous qu'en 1896 avec l'ouvrage de M. René Worms. Elle n'y a vécu, bien qu'Espinas ait essayé de la rajeunir, que d'une existence éphémère. Cette transpo-

1. *Historia da civilisação iberica, o genio peninsular*, p. 234.

Digitized by Google

sition arbitraire d'hypothèses biologiques, on sait par quels argumenls Tarde l'a combattue. Dans l'évolution organique des sociétés il n'apercevait qu'une propagation d'imitations ou une suite d'inventions. D'autre part, si l'on constate que la *Zeitschrift für Völkerpsychologie*, qui devait se transformer en *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, n'a été mise à la portée du grand public français que par un ouvrage récent de M. Bouglé, *Les sciences sociales en Allemagne*[1], il faut bien admettre une influence directe des sociologues d'outre-Rhin sur Oliveira Martins. Les sociétés, pour Lazarus, sont des principes spirituels. Leur essence est dans les âmes. Tous les individus ne sont pas également porteurs de l'esprit du groupe. Les hommes de génie, à la fois actifs et passifs, font œuvre de créateurs précisément parce qu'ils répondent aux secrètes aspirations de la conscience collective.

C'est encore aux théoriciens allemands qu'Oliveira Martins doit la plupart de ses idées sur les races et les religions. Il s'est documenté, en matière d'ethnologie, dans le traité de Fr. Müller, publié à Vienne en 1873 et réédité en 1876. La thèse gobiniste de la supériorité du dolichocéphale blond était déjà constituée. Elle conserve, de nos jours, quelque prestige dans les pays de langue portugaise. M. Teixeira de Pascoaes, théoricien du saudosisme[2], continue d'opposer les Aryens aux Sémites. Un Brésilien, M. Oliveira Vianna[3], dans un livre excellent par ailleurs, attribue l'énergie et l'esprit d'initiative des *bandeirantes* à l'ascendance germanique de l'aristocratie péninsulaire. On s'étonne de constater cette vogue d'un Gobineau et d'un Vacher de Lapouge dans les États de l'Europe méridionale ou dans les républiques sud-américaines, pays auxquels ils n'ont concédé, l'un et l'autre, qu'une faible part d'aryanisme. Il est possible que l'influence de certains fils d'immigrants, au premier rang desquels il convient de citer l'historien Varnhagen, ait contribué, par la propagande, ou par l'exemple, à renforcer le préjugé. Antero de Quental lui-

1. *Les sciences sociales en Allemagne*, Paris, 1896.
2. *Arte de ser português*, Porto, p. 76.
3. Oliveira Vianna, *Evolução do povo brasileiro*, S. Paulo, 1923; *Populações meridionaes do Brazil*, S. Paulo, 1922.

Digitized by Google

même, quoique socialisant, aimait à rappeler ses origines nordiques[1]. De là chez Oliveira Martins le dessein de justifier, historiquement, la traite des nègres. Sans doute il est capable, en raison même de sa foi démocratique, de s'apitoyer sur les esclaves. Il n'ignore pas le beau poème que le Brésilien Castro Alves a tiré du *Tamango* de Prosper Mérimée. Cependant il admet comme postulat, sur l'autorité de Schweinfurth et de Gervinus, l'infériorité congénitale des noirs[2]. Il prévoit, avant Gumplowicz, la progressive élimination des races faibles. Par suite il se croit tenu de protester contre ce qui fait la gloire de ses compatriotes : les lois humanitaires inspirées par les Jésuites, le système d'assimilation par métissage d'Albuquerque[3]. L'esclavage, d'après lui, fut un mal nécessaire : il a créé le Brésil[4]. Rodbertus, un socialiste de la chaire, ne raisonnait pas autrement. Oliveira Martins poussera même le paradoxe jusqu'à préconiser, comme moyen d'exploitation des colonies, le travail forcé des indigènes[5].

La *Symbolique* de Creuzer — Eça de Queiroz nous en fournit la preuve[6] — avait laissé parmi les générations de Coïmbre une trace profonde. En 1882, quand Oliveira Martins compose le *Systema dos mythos religiosos*, il se trouve en présence d'explications nouvelles : d'une part l'animisme, constitué par Tylor et Spencer, qui rattache le sentiment religieux à la double vie de l'âme dans l'état de veille et dans l'état de rêve — il en

1. Antero de Quental, *In memoriam*, Porto, 1896, p. 387. « Fallou dos seus ascendentes, do feitio nordico que muitos dos Quentaes et Bettencourts tinham tido ». L'article est de Mme Michaëlis de Vasconcellos.

2. *O Brazil e as colonias portuguezas*, 4e éd. Lisboa, 1904, p. 284 : « os resultados presentes fallam em vão porque, diz Gervinus », « todas as lições da historia são perdidas para aquelle que continua a attribuir as mesmas aptidões a todas as raças humanas ; depois das experiencias politicas do Haiti, depois das experiencias sociais da Liberia, etc... ».

3. *Ibid.*, p. 51. « foi uma das nobres chimeras do espirito catholico no XVI seculo ; e é, no XIX a repetição de um desvario egual do sentimento philanthropico. A Serra-Leoa e a Liberia, missões dos sympathicos successores dos Jesuitas, dão a prova da limitada capacidade das raças negras ».

4. *Ibid.*, p. 52. « Tambem a escravidão dos negros foi o duro preço da exploração da America, porque sem ella o Brazil não se teria tornado no que vemos ».

5. *Ibid.*, p. 233. « acaso se poderia crear para nos uma Java, se como os Hollandezes descobrissemos um meio de tornar forçado o trabalho do negro, etc. ».

6. *Anthero de Quental, in memoriam*, p. 486. « conhecer os principios das civilisações primitivas constituia então, em Coimbra, un distinctivo de superioridade e elegancia intellectual ».

Digitized by Google

retiendra quelque chose dans son étude sur l'eschatologie des Égyptiens — ; et le naturisme, soutenu par Kuhn, Steinthal et tous les représentants de la *Völkerpsychologie*. La religion, d'après eux, serait la survivance de cet émerveillement que les peuples primitifs éprouvèrent en présence de phénomènes météorologiques. Oliveira Martins, qui ne pouvait prévoir le totémisme, devait se convertir à la thèse qui ralliait le maximum de suffrages en Allemagne. Certes il a fait œuvre originale, au moins pour ce qui regarde l'histoire des superstitions dans la Péninsule, en mettant largement à contribution le folklore et la législation du Moyen-Age. On remarquera toutefois chez lui une tendance fâcheuse à tout expliquer dans la Bible par les mythes solaires. En outre ses préoccupations naturistes l'ont empêché de découvrir le véritable caractère du brahmanisme et du bouddhisme, lequel se ramène, suivant Burnouf, à une interprétation matérialiste et athée de l'univers.

Oliveira Martins, depuis 1872, année où il commence à écrire *A theoria do socialismo*, jusqu'à 1893, date où paraît *A Inglaterra de hoje*, n'a pas cessé de faire œuvre de propagandiste. C'est peut-être dans *O Regime das riquezas* (1883) qu'on trouvera l'exposé le plus complet de ses idées sociales. Il se rattache, comme on l'a souvent montré, à l'école de Lassalle et de Rodbertus. Deux ouvrages ont pu l'initier, *Die Quintessenz des Socialismus*, de Schäffle, publié en 1874 sans nom d'auteur, ou plus vraisemblablement *Le socialisme contemporain* d'Émile de Laveleye. Il entretint en effet, avec le penseur belge, des relations cordiales de confraternité littéraire[1]. Sa position est celle du collectivisme. Il cherche un moyen terme entre le matérialisme historique de Karl Marx et l'idéalisme de Hegel. Avec le premier il estime que la baisse progressive du taux de l'intérêt aura pour conséquence la volatilisation du capital[2]. Mais comme les *Katheder-Socialisten*, il juge nécessaire l'intervention de l'État pour mettre un frein à la con-

1. L'ouvrage a paru en 1881. Oliveira Martins a dédié à Laveleye son *Quadro das instituições primitivas*. Laveleye, de son côté, citait Oliveira Martins dans la 4e édition de son ouvrage sur la propriété.

2. *A Inglaterra de hoje*, p. 189 à 231.

Digitized by Google

currence individuelle qui mène à la reconstitution d'une féodalité économique[1]. Lassalle pensait qu'une république bourgeoise, ménageant les classes aisées, serait moins prête qu'une monarchie à imposer une barrière au libre jeu des égoïsmes. D'où cette alliance paradoxale avec Bismarck. On sait comment l'harmonie fut troublée par les persécutions de 1878[2]. Oliveira Martins, à distance, conservait des illusions. Lorsqu'il se décida, en 1885, à quitter sa position de républicain théorique et de socialiste en chambre pour se jeter dans l'action, il avait l'espoir, en se ralliant au parti progressiste, de jouer le rôle d'un Pombal démocrate[3]. Ces conceptions, que d'aucuns jugeront périmées, refleurissent dans l'Allemagne d'après-guerre. La synthèse hégélienne du césarisme et de la Sozial-Democratie enchante, plus que jamais, les lecteurs de Spengler et de Keyserling.

Ce culte de la force, Oliveira Martins le conciliait, on ne saurait dire par quels moyens, avec une admiration persistante pour les penseurs de 1848. Il ne semble pas, tout bien considéré, qu'il se rattache à notre XVIIIe siècle. Michelet, qu'il avait en haute estime, le dispensait de lire l'*Essai sur les mœurs*. Mais il ne pouvait ignorer l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Raynal a fait école. On le maudit en Espagne, on le réfute en Amérique. Mais il est à l'origine de tout réquisitoire anti-colonial.

Depuis les audacieuses tentatives de Colomb et de Gama, il s'est établi dans nos contrées un fanatisme jusqu'alors inconnu : c'est celui des découvertes. On a parcouru et l'on continue à parcourir tous les climats vers l'un et vers l'autre pôle pour y trouver quelques continents à envahir, quelques îles à ravager, quelques peuples à dépouiller, à subjuguer, à massacrer...[4].

Les nations qui avaient le plus acquis dans le Nouveau-Monde, semblèrent recueillir en même temps toute la stupidité, la férocité,

1. *Regime das riquezas*, p. 205 à 209.
2. Andler, *Le prince de Bismarck*, 1899, p. 245.
3. Oliveira Martins, *Dispersos*, voir la Préface de M. António Sérgio, p. LXI : « a força da intervenção seria o rei — e a cabeça êle, Oliveira Martins, e a elite intelectual que o rodeava. Assim o exigia a Razão de Estado — diante da qual devia apagar-se a propria ética individual, quanto mais as fórmulas das instituições ».
4. *Histoire philosophique et politique*, etc. Genève, 1780, t. 10, p. 473.

Digitized by Google

l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égout des vices et des maladies, pauvres et sales dans l'or, débauchées avec des temples et des prêtres, fainéantes et superstitieuses avec toutes les sources du commerce et les facilités de s'éclairer...[1].

Arrêtons-nous ici et plaçons-nous au temps où l'Amérique et l'Inde étaient inconnues. Je m'adresse au plus cruel des Européens et je lui dis : Il existe des régions qui te fourniront de riches métaux, des vêtements agréables, des mets délicieux. Mais lis cette histoire et vois à quel prix la découverte t'en est promise. Veux-tu, ne veux-tu pas qu'elle se fasse? Croit-on qu'il y eût un être assez infernal pour répondre : Je le veux[2].

N'est-ce pas l'origine et comme la justification du pessimisme étrange de l'*Historia de Portugal*[3]? Hâtons-nous, d'ailleurs, de faire observer, avec le dernier biographe de Raynal, que les responsabilités sont ici partagées. On serait fort en peine de déterminer si les passages les plus violents de l'*Histoire philosophique* sont dus à la plume de Pechméja, de Deleyre ou de Diderot[4].

Ce qu'on lisait principalement de Michelet à Coïmbre entre 1865 et 1870, Antero de Quental nous l'apprend : c'était le *Peuple*, le *Prêtre*, la *Sorcière*. Oliveira Martins a pu lui emprunter quelques-uns de ses jugements sévères sur le Moyen-Age. Mais il était capable également de s'assimiler, mieux que personne, la substance d'une œuvre qui, suivant la formule même de son auteur, tendait à ressusciter la vie intégrale. Il s'efforcera, comme lui, d'associer, à l'interprétation philosophique des faits, la vision concrète des choses. Il aimera, dans un raccourci puissant, à ériger un homme, un acte, un geste, en symbole d'une époque. Nous pourrions multiplier les rapprochements précis. Trois suffiront à établir un rapport de filiation. L'*Histoire de Portugal* a, comme l'*Histoire de France*, une introduction géographique. Le connétable Nunalvares est pour sa patrie ce que fut pour nous Jeanne

1. *Ibid.*, t. 10, p. 459.
2. *Ibid.*, t. 10, p. 476.
3. Cf. *Historia de Portugal*, t. I, p. 221. « Já na praia começava a levantar-se a basilica, monumento ingenuo d'essa religião do commercio, erguido a Jesus e à Pimenta — os dois deuses que viviam no céu portuguez (ou carthaginez) : dois deuses piamente adorados, mas servidos ambos de um modo egualmente barbaro. »
4. Anatole Feugère, *L'abbé Raynal*, Angoulême, 1922.

Digitized by Google

d'Arc. Enfin un parallèle entre Louis XI et Jean II s'imposait à l'auteur du *Principe perfeito* : chez les deux monarques, même aspiration au pouvoir absolu, même besoin de terrasser la noblesse, même moyen, l'astuce, même prétention de substituer leur volonté à la justice régulière, même défiance à l'égard de leurs proches, même affectation de piété.

De Quinet vient, selon toute vraisemblance, la biographie d'Ignace de Loyola[1] et le réquisitoire contre la Compagnie. Le Portugal, aux yeux d'Oliveira Martins, est un nouveau Paraguay, ou mieux « un Jésuite collectif[2] ». L'historien français avait, le premier, dans un ouvrage écrit en collaboration avec Michelet[3], déclaré : « N'allez pas vous asseoir sous cette ombre; elle a endormi et empoisonné pendant deux siècles l'Espagne et l'Italie ».

On sait que Proudhon fut le maître incontesté de la génération de Coïmbre. C'est chez lui qu'Eça de Queiroz avait découvert le réalisme[4]. Antero de Quental se nourrissait — Braga nous l'affirme — de l'ouvrage intitulé *De la justice dans la révolution et dans l'église*[5]. C'est de là, selon toute vraisemblance, qu'Oliveira Martins a tiré les principes directeurs de sa *Theoria do socialismo*[6] : l'autonomie absolue de la conscience humaine[7], la liberté considérée comme unique agent organisateur et directeur de la société[8], le travail envisagé comme

1. *Historia da civilisação iberica*, p. 250.

2. *Historia de Portugal*, t. II, p. 99. « Filho amado, seu Paraguay da Europa, a Companhia reconheceu por fim que não lhe convinha ver Portugal agrilhoado á visinha Hespanha ».

3 *Des Jésuites*, par MM. Michelet et Quinet, Paris, 1843, p. 125 et 127.

4. Antonio Cabral, *Eça de Queiroz*, p. 144. Il aurait consulté le livre intitulé *Du principe de l'art et de sa destination sociale*.

5. *As modernas ideias na litteratura portugueza*, t. II. p. 136.

6. Voir le résumé qu'en donne Antero de Quental, *Oliveira Martins*, Lisboa, 1894, p. 33. — « Il doit beaucoup aussi à ce puissant penseur, si mal compris encore aujourd'hui, P. J. Proudhon », *ibid.*, p. 42.

7. *De la justice dans la révolution et dans l'église*, Paris, 1858, t. I, p. 85. « Voilà dans quel sens précis, purgé de toute réminiscence théologique et supranaturaliste, je me sers du mot *immanence*. La justice a son siège dans l'humanité, elle est indéfectible dans l'humanité, etc... »

8. *Ibid.*, p. 475. « Pour moi au contraire, l'économie est une science dans l'acception la plus rigoureuse du mot : science ayant pour but d'étudier un ordre de phénomènes qui, bien que produits sous l'initiative de la liberté, obéissent cependant à des lois constantes, etc... »

Digitized by Google

seule base de la valeur, l'élargissement du crédit et de la mutualité[1], l'assimilation des patrons et des ouvriers venant se fondre dans la classe nouvelle des travailleurs égaux et libres[2]. Proudhon avait été l'inspirateur des premières années. Son étoile pâlira le jour où son disciple portugais découvrira Lâssalle et Schäffle.

On a souvent, et à juste titre, rapproché la manière d'Oliveira Martins de celle de Taine. Chez l'un comme chez l'autre, même souci du pittoresque, même abus de la métaphore transformée en explication (Londres est la Carthage moderne), même tendance à tout ramener à la notion de race et de milieu (l'infant D. Henrique est un Phénicien), même emploi du raisonnement déductif conduisant à des simplifications dangereuses (c'est dans les lignes du navire qu'on découvre la véritable esthétique des Anglais). Mais cette influence, aussi regrettable au point de vue historique qu'elle fut salutaire dans le domaine de l'art, ne s'est pas exercée uniquement à l'occasion du voyage en Angleterre. Tous deux recherchaient, avec le souci d'agir sur l'opinion et peut-être l'espoir de changer la marche des événements, le mot à l'emporte-pièce, la formule incisive. Il est juste, néanmoins, de faire observer que, maniant les mêmes armes, ils ne combattaient pas du même côté de la barricade.

A Renan, Oliveira Martins emprunte deux thèses qui ne peuvent guère se concilier que suivant le système de la trinité hégélienne : position, opposition, composition. Il explique l'évolution du peuple portugais tantôt par l'ibérisme, tantôt par le celticisme, tantôt, abstraction faite du sol et de la race, par un acte de volonté, d'abord individuel, ensuite collectif.

Les Ibères, si l'on en croit d'Arbois de Jubainville[3], s'identifieraient avec les habitants d'un monde disparu, l'Atlantide.

1. *Ibid.*, t. II, p. 268 : « Que la liberté individuelle soit respectée ; que la balance des services et des valeurs soit faite ; que la prestation des capitaux devienne réciproque ; que l'aliénation des forces collectives cesse ; que le gouvernement établi sur la démocratisation et la mutualité des groupes industriels, foyers des forces collectives, soit réformé d'après la loi de leur pondération ».

2. T. I, p. 350. « J'en ai assez dit pour convaincre le lecteur que la société est un vaste système de pondération dont le point de départ est la liberté, la loi, la justice, le résultat une égalité de conditions et de fortunes de plus en plus rapprochée ».

3. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*.

Digitized by Google

Ils auraient occupé, d'après les auteurs anciens, non seulement la Gaule méridionale et l'Espagne, mais l'Afrique du Nord. Une race indo-européenne, les Ligures, les aurait refoulés. Ainsi s'expliquerait que leur langue a partout disparu, sauf du pays basque. De cette assimilation prétendue, qu'admettait Bory de Saint-Vincent[1] mais à laquelle on commençait à opposer l'hypothèse de l'origine finnoise, l'auteur des *Premiers habitants de l'Europe* n'avait tiré aucune conclusion directement applicable à l'histoire de la Péninsule ibérique. Renan, sur ces entrefaites, publie, en 1878, une étude sur la société berbère[2]. Examinant les caractères de la langue parlée dans l'Afrique du Nord, il montre la parenté qui l'unit au touareg et aux idiomes sahariens. Il se demande si l'on ne trouverait pas dans le cophte le biais qui ferait sortir le basque de sa solitude linguistique. Ensuite il décrit les institutions : cette passion de l'égalité qui a toujours empêché les Berbères de constituer une nation forte, homogène, le rôle prépondérant joué par l'assemblée de village, la *djemâa*, l'organisation de l'assistance qui assure les distributions de vivres aux pauvres et fait collaborer la population entière à la construction des maisons, habitudes de solidarité qui, engageant la famille et le village, engendrent à leur tour le *çof*, esprit de coterie, de faction, cause d'une anarchie permanente. Oliveira Martins, l'année suivante, allait utiliser la plupart de ces matériaux dans *l'Histoire de la Civilisation ibérique*[3]. Le parallèle en forme qu'il établit entre la commune berbère et la commune espagnole avait, en lui-même, je ne sais quoi de désobligeant. On est en droit d'attribuer à l'historien une arrière-pensée politique. Il faisait, autant qu'on peut le conjecturer, d'une pierre deux coups. D'une part, il préparait les voies à l'union ibérique en

1. Hovelacque, *Précis d'anthropologie*, Paris, 1887, p. 578.

2. Renan, *Mélanges d'histoire et de voyages*.

3. *Historia da civilisação iberica*, p. 30. « Não só a *djemâa* como tambem a *anaia* são documentos de afinidade ethnica, já não observaveis hoje na Peninsula, mas conhecidos nos fastos da historia que os suprimiu. A *anaia* do Kabyla é o pacto de protecção reciproca, realisado na Hespanha sob o nome de *behetria* ; o *çof* é a liga que deste lado do Mediterraneo existia com o nome de *union*. Quando a anarchia dos tempos da reconquista da Hespanha aos arabes accordou os instinctos juridicos, parece que o povo se lembrou dos velhos usos esquecidos sob a dominação romana e sob a visigoda que continuou a precedente. »

Digitized by Google

démontrant l'identité foncière des deux peuples de la Péninsule. De l'autre, en assimilant vainqueurs et vaincus, il enlevait tout prestige à la croisade et ruinait la tradition catholique. Son explication vaut ce que valent toutes les hypothèses. Elle est provisoire. M. Verneau a soutenu depuis que la migration s'était faite du nord au sud : les Canaries seraient la dernière étape des vieux chasseurs de la Vezère[1]. M. Pittard établissait récemment que la dolichocéphalie des Africains est plus accentuée que celle des Espagnols et des Portugais[2]. Enfin, sous l'apport des invasions, M. Mendes Correia retrouve l'homme des *castros*, type pré-ibérique et préceltique, différent toutefois de l'*homo afer taganus* de Mugem, aux caractères négroïdes ou australoïdes fortement accentués[3].

Il ne semble pas qu'on doive prendre plus au sérieux le celticisme d'Oliveira Martins que son ibérisme. Ici encore — M. António Sérgio l'a déjà montré — Renan est l'auteur responsable. Mais l'historien portugais a tiré de ce thème, aujourd'hui suranné, de séduisantes et dangereuses variations. Le sébastianisme serait un produit, impossible à confondre, de l'idiosyncrasie nationale. Il prouverait a posteriori, l'existence d'une race héritière du vieux fonds celtique et, par suite, radicalement distincte des Espagnols[4]. On sait de quelle faveur a joui cette explication durant un demi-siècle. Elle encombre la littérature, la critique et l'histoire. On lui oppose, de nos jours, une argumentation difficile à réfuter. Il n'est plus guère, pour croire à l'existence de races physiologiquement pures, que certains disciples attardés de Gobineau. Les grandes découvertes, loin de se présenter comme une folle aventure, sont

1. Hovelacque, ouvrage cité p. 578. Il faut remarquer toutefois que les travaux récents de M. Schuchardt (rapprochement entre le basque et les langues chamitiques) et de M. Bosch Gimpera, *Los pueblos primitivos de España*. (*Revista de occidente*, août 1925) confirment la thèse d'Oliveira Martins.

2. Eugène Pittard, *Les races et l'histoire*, p. 114.

3. Mendes Correia, *Os povos primitivos da Lusitânia*, Porto, 1924.

4. *Historia de Portugal*, t. II, p. 80. « Somos, com efeito levados a suppôr que o elemento primitivamente dominante nas populações é em Portugal celta, pois que os seus fructos ingenuos e espontaneos têm a côr e a forma dos productos d'essa raça Nem só a lealdade de D. Sebastião prova isso ; porque já observamos as manifestações do ingenuo amor da natureza, o enthusiasmo candido do heroismo, a sentimentalidade nebulosa da poesia. Para nós o sebastianismo é uma prova posthuma da nacionalidade ».

Digitized by Google

l'aboutissement d'une longue préparation technique. Les études récentes de M. Lucio de Azevedo sur le sébastianisme révèlent, à n'en pas douter, l'intervention prépondérante des nouveaux chrétiens et de l'élément sémite. Enfin les travaux de M. Edmond Faral tendraient à prouver qu'en littérature le cycle breton lui-même est moins celtique qu'on ne l'a supposé.

La thèse de l'ibérisme et l'antithèse du celticisme, Oliveira Martins essaie de les concilier par une synthèse qu'on dirait empruntée à la célèbre définition que Renan a donnée de la patrie dans une conférence faite à la Sorbonne le 11 mars 1882 et publiée depuis sous le titre : *Qu'est-ce qu'une nation ?* :

Une nation, déclarait-il, est une âme, un principe spirituel. Deux choses, qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis.

Mais Oliveira Martins écrivait déjà en 1879 :

Seul un principe subjectif, tel que la volonté, pouvait donner la cohésion à cet amalgame d'éléments, à cet ensemble sans unité naturelle ; et la nation portugaise vit tant que vit le patriotisme. Cette volonté, qui n'est qu'une ambition personnelle chez les rois de la première dynastie, est un sentiment collectif dans la seconde[1].

Renan, selon toute vraisemblance, ignorait l'œuvre de l'historien portugais. Mais tous deux, à une date qu'il serait difficile de préciser, ont subi, consciemment ou non, l'influence du *Volksgeist* et de la *Völkerpsychologie*. Oliveira Martins, quoi qu'il en soit, fait une application originale de la théorie hégélienne en soutenant, conclusion contre laquelle s'insurge aujourd'hui le patriotisme, que le Portugal est, comme la Belgique, un pays sans frontières naturelles, une nationalité reposant sur un acte permanent, continu de volonté[2].

On relèverait plus d'un point de contact entre les ouvrages qu'Oliveira Martins composait hâtivement pour la *Bibliotheca das sciencias* et les travaux antérieurs des économistes français.

1. *Historia de Portugal*, t. II, p. 80.
2. *Ibid.*, p. 80. « E uma successão de actos voluntarios, de planos de estadistas. »

Digitized by Google

Dans *O regime das riquezas*, telle définition de la valeur ramenée au « degré de désirabilité »[1] paraît venir du manuel de M. Gide, paru l'année précédente. Nous retiendrons à la louange de l'écrivain portugais que, disciple des *Katheder-Socialisten*, il ne faisait pas profession d'ignorer les arguments de leurs adversaires. Paul Leroy-Beaulieu avait publié en 1874 l'important ouvrage intitulé *De la colonisation des peuples modernes*. Oliveira Martins lui emprunte, dans *O Brazil e as colonias portuguezas*, cette classification dont il changera les termes sans en modifier l'esprit :

Les colonies se ramènent, selon nous, à trois types irréductibles et entre lesquels il ne peut y avoir aucune confusion. Ce sont les colonies de commerce, les colonies agricoles et ce qu'on a appelé les colonies de plantation, d'une manière plus exacte les colonies ayant un monopole naturel pour la production des denrées d'exportation.

L'économiste portugais intervertira l'ordre adopté par son prédécesseur. Il appellera factoreries les colonies de commerce, colonies proprement dites (ou de peuplement) les colonies agricoles, et *fazendas* les colonies de plantation[2]. Mais adoptant la même attitude, il aboutira aux mêmes conclusions. Hostile à l'occupation sans profit des territoires de l'Inde, médiocrement séduit par l'avenir des possessions africaines, il vantera surtout le Brésil « chef-d'œuvre de la colonisation portugaise », applaudissant à la « création d'un grand État riche, industrieux et prospère[3] ».

Enfin la théorie de l'histoire universelle, dans les *Taboas de chronologia*, témoigne d'une lecture assidue de Cournot. Oliveira Martins admet que les événements extérieurs — il prend comme exemple la mort du fils de Jean II ou le tremblement de terre de Lisbonne — produisent des accélérations ou des arrêts dans l'évolution des peuples[4]. Son génial précurseur avait insisté, le premier, sur l'importance, en histoire, des cas fortuits :

Nous croyons avoir éclairci dans d'autres ouvrages et défini plus exactement que ne l'avaient fait nos devanciers l'idée du hasard

1. *Regime das riquezas*, p. 98.
2. *Brazil e as colonias portuguezas*, p. 201.
3. *Ibid.*, p. 256.
4. *Taboas de chronologia*, Lisboa, 1884.

Digitized by Google

montrant que ce n'est point, comme on l'a tant répété, un fantôme créé pour nous déguiser à nous-mêmes notre ignorance, ni une idée relative à l'état variable et toujours imparfait de nos connaissances, mais bien au contraire la notion d'un fait vrai en lui-même, et dont la vérité peut être dans certains cas établie par le raisonnement, ou plus ordinairement constatée par l'observation, comme celle de tout autre fait naturel. Le fait naturel ainsi établi ou constaté consiste dans l'*indépendance* mutuelle de plusieurs séries de causes et d'effets qui concourent *accidentellement* à produire tel phénomène, à amener telle rencontre, à déterminer tel événement, lequel pour cette raison est qualifié de fortuit[1].

On sait que la théorie du hasard a retrouvé, de nos jours, quelque faveur auprès des historiens et des philosophes[2]. Ajoutons — et c'est une autre rencontre — que le même Cournot faisait déjà ressortir avant Oliveira Martins le caractère exceptionnel — il va jusqu'à dire providentiel — de la civilisation romaine.

Il ne faudrait pas, de ce qui précède, se hâter de conclure qu'Oliveira Martins fut un esprit à la suite. Sur bien des points il a devancé l'école sociologique française. Il essayait, comme elle, de concilier le rationalisme avec la doctrine de l'évolution appliquée aux idées morales et aux catégories de l'entendement. On rencontre çà et là, notamment dans *As raças humanas*, tel développement que ne désavouerait pas M. Lévy-Bruhl :

Nous avons dit plus d'une fois qu'on aperçoit déjà tous les progrès humains dans les manifestations rudimentaires des hommes primitifs et que, d'autre part, même dans les sociétés les plus cultivées, on trouve des documents de la vie sauvage. Toute société, considérée comme telle dans l'une quelconque de ses phases, renferme — nous le répétons — les documents de tous les moments antérieurs[3].

Et telle sentence qui coïncide, presque mot pour mot, avec une formule de Durkheim :

La morale, c'est ma propre volonté que l'évolution a changée en volonté collective, transformant en civisme ce qui n'était qu'un instinct

1. Cournot : *Considérations sur la marche des idées dans les temps modernes*, Paris, 1872, t. I, p. 1.
2. Henri Berr, *La synthèse en histoire*, Paris, 1911, p. 56.
3. *As raças humanas*, t. II, p. 97. Cf. Levy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés primitives*.

Digitized by Google

ou caprice, et me portant à voir le prochain en moi et à me voir dans le prochain[1].

Ramenée à ses deux courants principaux, le germanisme et le francésisme, l'œuvre d'Oliveira Martins paraît contradictoire. Il est à remarquer, cependant, que bon nombre des Français qu'il admire, Quinet, Michelet, Proudhon, Renan, Cournot, étaient familiarisés, de longue date, avec les conceptions d'outre-Rhin et que, d'autre part, l'Allemagne de Hegel, de Savigny, de Lazarus, de Lilienfeld, de Schäffle avait ses antinomies. Tenons compte aussi de ce fait que les influences que nous jugeons incompatibles n'ont pas toujours été simultanées. Le césarisme de Lassalle a triomphé sur le tard du républicanisme des hommes de 1848, de même que l'ultimatum de 1890, en provoquant un réveil du sentiment national, a ruiné, définitivement, l'ibérisme utopique. Il n'en est pas moins certain que l'aisance avec laquelle Oliveira Martins se transportait, dans un désir parfois illusoire d'impartialité, aux deux pôles de la pensée, a corrigé ce qu'avait de trop violent, de trop simpliste, cette nature passionnée qui s'est assouplie à toutes les métamorphoses, mais que n'a jamais effleurée le scepticisme.

Certes son œuvre historique renferme — nous venons d'en fournir maint exemple — trop d'a priori. Mais il faut lui savoir gré d'avoir, avec le temps, changé de point de vue. On peut retourner contre lui ses propres arguments. Ajoutons que, sous l'influence du matérialisme historique, il fut le premier en Portugal à découvrir l'importance des chiffres, des statistiques. Les chapitres qu'il consacre aux finances de la métropole, à la factorerie de Flandre, au commerce des colonies, gardent tout leur intérêt. Habitué, quand il juge sa patrie, à entrer dans les sentiments des Espagnols, des Anglais, des Français, des Allemands, il atteint, malgré un manque de pondération qui le rapproche tour à tour des extrêmes, à une sorte d'équilibre. Enfin, comme sociologue, il fut mieux qu'un simple vulgari-

1. *Ibid.*, t. II, p. 155, 159. Cf. Durkheim, *Education et Sociologie*, Paris, 1922, p. 58. « L'individu, en voulant la société, se veut lui-même. »

Digitized by Google

sateur. On ne lui contestera pas le mérite d'avoir utilisé deux sortes d'éléments nouveaux : le folklore péninsulaire et toute l'immense documentation des voyageurs du XVIe siècle. On l'a sans doute un peu trop négligée depuis que l'attention des ethnologues se tourne vers l'Australie et l'Amérique du Nord. En tout cas nul des contemporains ne pouvait, avec des titres mieux fondés, se dire européen. Oliveira Martins a su tirer du cosmopolitisme tout ce qu'il ajoute au champ visuel en étendue, et du patriotisme tout ce qu'il donne, en profondeur, de clairvoyance.

G. LE GENTIL.

Digitized by Google

RAPPORT

A M. LE DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES[1]

Règne de Pierre le Cérémonieux (1336-1387). — Ce n'est pas dans la correspondance échangée entre Pierre le Cérémonieux et les quatre monarques qu'il a vus se succéder sur le trône de France pendant la durée de son long règne en Aragon, qu'il faut s'attendre à trouver une documentation pittoresque sur les événements multiples de ce demi-siècle qui fut pour la France, comme pour la plupart des royaumes d'Europe, une époque tragique par les guerres et les troubles sociaux. Mais, en compensation, on rencontrera dans les lettres adressées par les princes français (ducs d'Orléans et d'Anjou), par le roi et la reine de Navarre, par la reine de France, au roi Pierre, ainsi que dans la correspondance des envoyés catalans aux cours de Paris et d'Avignon, bien des éléments d'information intéressants.

Les principales lettres de Philippe VI et Jean II à Pierre le Cérémonieux ont été publiées par Miret i Sans (Lettres closes des Premiers Valois)[2]. De Charles V, j'en signalerai seulement une, qui a trait au règlement financier de la cession de Montpellier à la France et dévoile à quels embarras d'argent était en proie le monarque français, pendant que le royaume entier était désolé par la guerre. Les droits aragonais sur Montpellier avaient été payés 150.000 florins; de cette somme il restait une part à acquitter et il fallait aussi liquider la fourniture et l'armement de huit galères faits à Jean le Bon par le roi Pierre. Il n'est pas possible de payer le tout[3]:

...Fuimus involuti perplexitate nimia... vidimus impossibilitatem nostre contrariari super hoc plenarie voluntati, diversarum nationum adunata gente pestifera que regnum nostrum et subditos... diversimode gravat et dissipat irruente, nedum enim ea que nobis debentur nequimus, ipsis obstantibus, a gravatis subditis colligere...

C'est seulement en faisant remise au roi d'Aragon d'une somme de 23.000 florins qu'il devait à Bertrand Du Guesclin, qu'on pourra peut-être arriver à un accord.

1. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 269, 1927, p. 174.
2. *Le Moyen-Age*, 1915.
3. Lettres datées de Paris, 29 juillet, sans millésime. Perg. extra inv., n° 1039.

Digitized by Google

1° *Relations épistolaires entre les rois de Navarre et d'Aragon.* — Pierre le Cérémonieux avait épousé en 1338 Marie, fille de Philippe d'Évreux et de Jeanne de Navarre. C'était encore une enfant, et la reine de Navarre, dans les premiers temps du mariage, écrivait souvent à son gendre pour lui faire de sages recommandations et lui tracer un peu sa ligne de conduite vis-à-vis de sa toute jeune femme. Une lettre encore inédite que la reine Jeanne écrivit de Pacy, un 29 décembre, peut-être celui de l'année même du mariage, mérite d'être signalée[1] :

...Beau Tres cher filz (dit la princesse), nous vous mercyons tant comme plus povons de l'onnour et amour que vous faites si comme nous avons sceu et enttendu a notre amée fille la Royne d'Arragon, votre compaigne. Tres cher filz, vous feriez bien de li montrer et enseigner ce qu'elle devroit faire, quar elle est jeune et enfant. Si auroit bien mestier de bon enseignement, et se Dieu plest, touz jours fera elle votre plaisir et votre volente si comme drois est. Et se elle faisoit au contraire, ce que Dieu ne veulle, moult (un trou) dolente et courrouciee de cuer. Pour Dieu, tres cher filz, qu'il vous plaise a la bien enseigner et li monstrer ce que il sera bon que elle face et touz temps au plaisir de Jhesus Crist fera t'elle votre commandement, ne ja ne fera à son povoir chose qui en aucune maniere vous desplairoit, et ne sera que sage et que bonne fille, et nous, plus l'en amerons..

Après la mère, c'est la reine qui parle; la situation politique devient grave; plus d'espérances de paix, partout des menaces de guerre, mais le roi de France a pour lui son bon droit et triomphera de tous ses ennemis :

...Des nouvelles de par deca ne scavons nous nulles fort tant que il n'a encore paiz ne accort entre Monseigneur le Roy de France et le Roy d'Engleterre, et espere l'en plus la guerre que on ne feit la paiz quar Flandres et tous les Brabancons sont de la partie du Roy d'Engleterre et contre Monseigneur le Roy de France, et bien pres tout Alemaigne est avec le dit Roy d'Engleterre et chascun jour se font alliances avec le Roy d'Engleterre et ne doulte l'en que tout Hennaut ne soit contre Monseigneur le Roy de France et de la partie au Roy d'Engleterre. Il est bon voir Beau filz que, si comme l'en dit le Conte de Flandres doit briefment venir et estre devers le Roy de France pour parler a lui, si espere l'en, se Dieu plest, que l'en orra aucunes bonnes nouvelles. Toutelfoiz quant a present les Flamens sont touz contre Monseigneur le Roy de France et le Duc de Braban et tout son paiz, mes se Dieu plest, notre Seigneur aydera au Roy de France et le bon droit que chascun dit que il a. Autres nouvelles ne scavons orrendroit...

Le paragraphe qui, à la fin de la lettre, concerne la paire de lions que Pierre le Cérémonieux avait envoyés à ses beaux-parents, est amusant. C'était l'usage, à cette époque, entre souverains d'échanger

1. C. R. D. Pedro III. Caja 35. Cartas recibidas, sin fecha, non coté.

Digitized by Google

des animaux féroces; rien ne flattait comme un tel présent et nous ne sommes pas loin du temps où Charles V entretiendra dans les dépendances de l'hôtel Saint-Pol presque une ménagerie. Mais le lion et la lionne donnés à Philippe d'Évreux ne se sont pas accommodés de leur séjour en Navarre : ils sont morts et il faudra les remplacer par de plus jeunes, qu'on puisse apprivoiser facilement :

...Tres cher filz, le lyon et lyonnesse que envoiez nous avez sont morz, quar il estoient trop granz, mes Beau filz nous vous prions que, comme vous en aurez aucun bien jeune, se des maintenant vous ne l'avez, vous le nous veullez envoier si tost comme il sera sevrez et le veullez faire bien aprivoisier...

Philippe d'Évreux, combattant contre les Anglais aux côtés du roi de France, n'avait pu assister au mariage de sa fille, dont l'évêque de Châlons lui avait envoyé une relation. Par une lettre, datée d'Amiens où l'avaient amené les hasards de la guerre, le roi de Navarre remercie son gendre de la bonne réception qu'il a réservée à la nouvelle reine d'Aragon, et aussi, ce qui est assez déconcertant, de l'avoir acceptée bien qu'elle eût la petite vérole[1] :

A votre excellence faisons savoir que notre tres cher cousin l'evesque de Chaalons nous a escript que le mariage de vous et de Marie notre tres chere fille, fu solempnize le jour de la feste de Monsieur Saint Jaques, de quoi nous avons tres grant joie et moult nous peise de cuer que nous n'y avons pas este, quar moult en avions tres grant desir. Et vraiement se ne fust pour les guerres que Monseigneur le Roy a au Roy d'Engleterre et a ses alliez des parties d'Alemaigne la ou le dit Roy d'Engleterre est passez, nous y eussions este. Et a present nous sommes avec Monseigneur le Roy qui est a genz d'armes a Amiens Tres cher filz, aussi nous a escript notre dit Cousin de Chaalons comment gratieusement et honorablement vous avez receue notre tres chiere fille votre espouse, et le grant semblant d'amour que vous avez monstre a nous et a li, de l'avoir prise ainsi esprise de verolle comme elle estoit, de quoi nous vous mercions tant comme nous povons, et nous en reputons pour moult tenuz a vous...

Sur les négociations qui précédèrent le mariage de Charles le Mauvais, roi de Navarre, fils de Philippe d'Évreux, nous avons une lettre de la reine Jeanne, deuxième femme du roi Jean le Bon, à Pierre le Cérémonieux. Le roi d'Aragon avait écrit à la reine de France pour la prier d'intervenir auprès de Charles le Mauvais, afin de le décider à épouser une de ses belles-sœurs, les filles du roi Pierre II de Sicile; mais la reine décline cet honneur qui lui paraît revenir de droit à des parentes plus proches du roi de Navarre, comme la veuve de

1. 30 août (1338). Perg. extra inv. n° 4212.

Digitized by Google

Charles IV le Bel, Jeanne d'Évreux, et la reine Blanche, veuve de Philippe de Valois[1] :

...Eapropter nos rogastis eidem Regi Navarre consulere et eundem ad hoc inducere condecenter, ut cum una ex prefatis sororibus dicti Regis matrimonium contrahat, quod utrique parti honorabile et utile admodum reputamus... Attamen quia ipse Rex habet plures et illustres personas sibi sanguine propinquiores quam sumus et magis conjunctas caritatis unitate et sincere dilectionis integritate, sicut jura sanguinis requirunt, videlicet illustres reginas dominam Johannam Francie et Navarre Reginam, ipsius amitam, et dominam Blancham, dicti Regni Francie Reginam, ejus sororem, quod vos credimus non latere de quarum consilio et assensu prefatum negocium habet fieri ut decet et que ad illud perficiendum neccessario requiruntur, et quia pro predictis, prout credimus, ad eas nuncium destinastis et quod super hiis suum preberunt responsum, ydeo non est opus nostrum prebere...

Une lettre[2] de Charles le Mauvais à son beau-frère, le roi d'Aragon, a été écrite à l'occasion de la naissance d'un fils, impatiemment attendu. Ce sont des félicitations à la vérité assez banales qu'adresse à Pierre le Cérémonieux le roi de Navarre à l'occasion de cet heureux événement, mais il y a encore à la fin du document un paragraphe qui prouve que Charles le Mauvais avait hérité de ses parents du goût des animaux féroces :

...Tres cher et tres ame frere, j'ai grant desir de avoir un petit et joene lyon, et pour ce que j'ai esperance que vous en aiez en votre pais, je pour ce vous pri et demande en don que vous m'en veullez envoier un, et je le garderai, amerai et nourrirai bien et curieusement pour amour de vous, et plaise vous que il soit le plus joene que on pourra, mais que porter se puisse, par quoi je le puisse mieulx faire nourrir et duire ainsi comme il appartient...

2° *La menace française sur les frontières du Roussillon en 1341.* — Deux lettres adressées à Pierre le Cérémonieux (10 juillet 1341), l'une par le roi de Majorque lui-même, l'autre par le comte de Pallars, font connaître quelques détails de cette expédition militaire qui porta un si rude coup à la situation déjà fortement ébranlée, du dernier roi de Majorque. La lettre[3] de Jaime est la demande officielle de secours au roi d'Aragon, son suzerain, demande qui resta d'ailleurs sans effet. Des troupes commandées par le duc de Normandie et par

1. Lettres du 4 décembre (sans millésime — entre 1349 et 1353). Perg. extra inv., n° 1063.

2. Lettres du 16 février (sans millésime) C. R. D., caja 38 de Pedro III.

3. Datée de Pesilla C. R. D., caja 35 de Pedro III, Cartas recibidas, sin fecha, non cotée.

Digitized by Google

l'évêque de Beauvais, menacent le Roussillon ; l'instant est venu d'agir :

...Havem entes de cert per les espies que tenem en aquelles partz que Mosenyer en Johan de Fransa, duch de Normandia, ve de present ves estes partz et que ja per son manament la ost de Tholosa es exida per venir ad ensa e encara nos han fet saber les dites notres espies que son tals a qui nos podem confisar que de cert en Bn. G. Desmils qui era en les partz de Genes per lo Rey de Fransa ve ad ensa ab CCC homes d'armes e aximeteyns com l'avesche de Belvays ve enves aqueles metexes partz ab molta companya de gens d'armes. E com asso, car e reverent frare, sia a nos e a notre honor e no meyns votre e de la casa d'Arago, pregam vos ab aquella maior instancia que podem, altra e altra vegada, vos requerem per virtut de les covinenses que son entre vos e nos de aiudar la ı a l'altre contra totes persones, que nos vengatz aiudar a deffendre nos et nostres terres contra les dites gens, volens segons que les dites nostres espies nos fan saber de cert e altres persones dignes de fe, nos e nostres terres, les quals per vos tenem en feu, offendre, envasir e dampnifficar poderosament...

Le comte de Pallars précise que la concentration de l'armée de l'évêque de Beauvais a lieu à Saint-Paul de Fenouillet ; il cite le sénéchal de Carcassonne, Jean de France, Louis de Poitiers, comme commandant d'autres contingents de troupes[1] :

...Episcopus Belvacensis parat et congregare proponit infallibiliter exercitus totius lingue occitane in loco Sancti Pauli de Fenolhadesio, qui locus est prope Rossilionem per duas leucas, in quo loco jam est Senescallus Carcassone cum equitum et peditum multitudine copiosa necnon, domine mi, sciatis quod acies sunt proclamate in Tholosa pro veniendo in loco antedicto et nichilominus hic scitur assertive quod dominus Johannes de Francia jam venit et est in itinere pro veniendo et venient ad locum predictum cum multitudine equitum et peditum inter quos erit dominus Ludovicus de Pictavia, et facta congregatione, inibi proponunt fortiter agredi et debellare uno impetu terras cismarinas illustris domini Regis Majoricarum...

3° *Quelques épisodes de la guerre franco-anglaise d'après des lettres reçues à la cour de Barcelone.* — Pour avoir trait à des événements déjà bien connus, les trois lettres dont je cite ici des passages n'en sont pas moins curieuses.

C'est un récit très circonstancié de la tentative avortée de reprise de Calais par les Français en 1348 que nous donne une lettre écrite d'Avignon à Pierre le Cérémonieux par un anonyme (4 février 1348-1349). Le piège tendu aux Français par le capitaine lombard à qui Édouard III avait confié la garde de la ville, la ruse des Anglais dont le débarquement eut lieu la nuit même où l'attaque devait se produire,

1. « In loco de Pediliano » C. R. D., caja 35 de Pedro III, Cartas recibidas, sin fecha, non cotée.

Digitized by Google

la surprise terrible dont furent victimes les assaillants, tout cela y est relaté avec précision et peut-être d'une manière quelque peu tendancieuse, comme en témoigne le paragraphe final[1] :

.. Cum autem dictus castellanus dicti castri Gallicis unam portam secretam ipsius castri apperuisset et ipsorum Gallicorum una pars et de majoribus et melioribus pro recipiendo et ocupando fortalicium dicti castri introisset, ecce quod clausa est porta ipsa, tunc Anglici in Gallicos interius et Rex Anglie et filius suus per aliam partem terram capientes in alios Gallicos qui exterius remanserant, fortiter et viriliter irruerunt, et tandem omnes illos Gallicos tam interiores quam exteriores aut captos aut mortuos Anglici habuerunt...

Le document parle ensuite des préparatifs du prince de Galles en Toulousain; il s'y trouve avec le comte de Derby qui s'est déjà signalé par ses déprédations dans ces régions. Le mariage de la fille du comte de Comminges avec un neveu du Pape, qui se célèbre à Avignon, va donner lieu à des fêtes splendides :

...Illa nobilis domicella Convenarum quam quidam nobilis domicellus, domini Pape nepos, in uxorem desponsavit, debet Avinionem intrare die sabbati proxime ventura et in crastinum matrimonium hujusmodi solempnizari, propter quod et ejus occasione factus est et fit hic major multipliciter apparatus quam in Romana Curia aut in partibus istis fuerit, ut communiter dicitur, in facto consimili umquam factus...

C'est d'Avignon qu'écrit aussi[2] deux ans plus tard, à son souverain, Bernard Michel, « decretorum doctor » pour le mettre au courant des dernières actualités. On vient d'apprendre à la Curie la mort de la reine Jeanne de France. Le comte de Derby, avec une armée peu nombreuse, mais d'élite, « cum aliquanto exercitu licet non multum populoso, sed de bonis ut dicitur et audacibus bellatoribus » .., s'est avancé peu avant Noël jusque sous les murs de Toulouse; là, il a fait chevaliers plusieurs de ses combattants, sans que du côté ennemi on ait eu l'idée de l'inquiéter :

... et ibidem ad jactum unius baliste vel circiter per tres dies in campo stetit ad prelium preparatus, militesque ibidem novos fecit, et non fuit ex adverso qui in eos lapidem mitteret aut sagittam...

Il a ensuite dévasté la région, selon son habitude. L'archevêque de Santiago, ambassadeur du roi de Castille, est à Avignon depuis deux mois. En se présentant au pape, il a choisi comme thème de son discours le passage suivant de l'évangile de saint Mathieu : « Congregatus est omnis exercitus et ascenderunt in montem et viderunt sanc-

1. C. R. D., caja 30 de Pedro III, n° 417.
2. Lettres du 11 janvier 1350-1351. C. R. D., caja 30 de Pedro III. Cartas recibidas, n° 497.

Digitized by Google

tificationem desertam et altare prophanatum... ». Il a prononcé une magnifique allocution, « pulcherrimum sermonem ». Le sujet choisi était d'actualité ; cette armée rassemblée, c'était celle du roi de Castille assiégeant Gibraltar, aux mains des ennemis de la foi depuis peu d'années :

... verba sua applicavit illustri domino Regi Castelle et exercitui suo congregato in obsidione castri de Jubaltar, quod per crucis Christi inimicos occupatum detinebatur quodque paulo antea fuerat in manibus Christianorum et nunc fides christiana et sanctuaria Dei in illo castro prophanabantur per hujusmodi perfidos inimicos...

L'ambassadeur castillan, « qui est valens persona et magister in sacra theologia... », a présenté ensuite plusieurs requêtes au pape, au cours desquelles il a eu l'occasion de faire le plus vif éloge du roi d'Aragon : ... « dicens... plurimas laudes ac digna et laudabilia preconia de vestra strenuissima et serenissima persona vestrisque actibus virtuosis et de vestris fidelibus subditis... ».

Le meurtre de Charles d'Espagne est un épisode tragique des premières années du règne de Jean le Bon qui donne toute la mesure de la puissance néfaste du roi de Navarre, dressée déjà menaçante contre l'autorité royale. Jean Nicolau, ambassadeur catalan à la cour de France, dans une lettre qu'il écrit de Paris à son souverain le 21 janvier 1355 (n. st.), fait une large place au récit du drame de Laigle. Il décrit l'affolement causé à la cour par la nouvelle de cet assassinat, les circonstances dans lesquelles il a eu lieu, les soupçons qui se portent sur de hautes personnalités sans que le nom du roi de Navarre soit prononcé :

... Mou car e reduptat senhor, la causa per que yeu ey tant trigat d'escriure, es per so quar no ey poguda aver resposta certa del Rey, per so que la cort de Franssa a estat destorbada e lo Rey mot corrossat per causa de la mort de Mossenhor Karles d'Espanha, conestable de Franssa, que yeu no ey pogut procesir a las besonhas ni tractar. Sapiatz, mot aut senhor, que le dit Mossenhor Karles pres mort lo dimecrees apres lapiphania per aytal maneira segon que hom ditz; lo dit Mossenhor Karles partit del Rey de Franssa tenguda festa de Nadal, et anet s'en en Normandia per cassar e lo jorn desus dit elh veut jaser e repayrar en petit loc que a nom Lagla, e la nueit, hora de matinas, al dit loc vengro cent homes d'armas e trenquero las portas del ostal on elh era e troberon le en son lieit et aqui le pessegero e lo mesero mort et aquels que o feron no eran pas Engles segont que hom ditz, mais es estat fait per mal volenssa e per gens a qui elh tenia tort. Ditz hom, mot aut senhor, que entre los autres lo bastol de Maruelh es estat al fait e l'a mort de sa ma. Jassia que grans senhors e poderoses avoan le fait e ditz hom que el y eran presens. Mot aut senhor, per causa de la dita mort, lo Reyes estat indignat e tot son consselh destorbat... [1].

1. C. R. D. Pedro III, n° 565 (Cartas recibidas).

Digitized by Google

Le roi et la reine avaient reçu l'ambassadeur et écouté la lecture des lettres du roi d'Aragon avec une vive satisfaction, qui s'était affirmée davantage encore à la vue des présents apportés de Barcelone : c'était des bijoux, de la part de la reine d'Aragon, pour la reine Jeanne, et... un nègre, pour le roi. Ce nègre paradoxalement appelé Blanc, sembla causer le plus vif plaisir au monarque qui s'intéressa aussi aux bijoux, et voulut les examiner de près et les manier pendant un long moment :

...Sapiatz may, mot aut senhor, que las joyas e tot lo present lo qual yeu ci presentat de part la Senhora Regina, lo Rey e la Regina de Franssa preyro en gran gra e fort honorablement l'an receubut, e lo Rey de Franssa volc veser e tener e desplegar totas la joyas e las causas que la Senhora Regina d'Arago a tramesas a la Regina de Franssa et yssamen volc tener totas aquelhas que ad elh so estadas presentadas, e lo negre que vos li avetz trames, Johan Blanc, li fetz gran gaug, e semblava que elh i agues gran plaser et ab gran honor el regratiet lo present. La Regina de Franssa per semblant manera en ma presentia volc tenir e maneiar totas las joyas e las causas e mot graciosament et honorabla tot fouc receubut...

4° *Les affaires de Castille et les tentatives d'alliance anglo-aragonaise.* — A Barcelone on suivait avec la plus grande attention les affaires de Castille, et si la révolte contre Pierre le Cruel avait fait naître en lui des espoirs, le roi d'Aragon souhaitait aussi qu'aucun prétendant ne se déclarât, ou que tout au moins ce prétendant, réduit à ses seules ressources, ne fût pas appuyé par la France. C'est pourquoi Pierre le Cérémonieux parut alors pencher du côté des Anglais.

Une lettre[1] du duc d'Anjou, non publiée par Miret, plaide la cause d'Henri de Transtamare, dont le passage à travers les terres d'Aragon est rendu impossible par le traité conclu entre le prince de Galles et le roi Pierre; mais il ne faut rien redouter du roi Henri, qui est un loyal ami du roi de France; ses compagnies même ne sont pas à craindre :

...j'ay bien veu par voz lettres comment vous estez en certain traictie avec le Prince de Gales et que durant ycelui vous ne povez donner passage a notre tres chier et tres ame cousin Henry, roi de Castelle, et mesmement pour les compagnes qu'il maine avecques lui, car grant dommage vous porroient donner en vostre royaume... Nous vous prions, tres chier et tres ame cousin, tres acertes et de tout notre cuer que, se bonnement sauf votre honneur le povez faire, il vous plaise pour amour de Monseigneur et de moy, et pour le bien commun des royaumes dessuz nommez, donner entree et passage gracieux et amiable a notre dit cousin et le votre, sy ferez bien et si grant que nul ne le sauroit dire ne penser, et votre honneur tres grandement et a Monseigneur et a moy tres grant plaisir. Et des compa-

1. Lettres datées de Montpellier, 18 septembre (sans doute 1368). C. R. D., caja 34 de Pedro III. Cartas recibidas sin fecha, non cotée. Dossier A.

Digitized by Google

gnies que il maine, tres chier cousin, ne soiez en doubte, car il ne sont pas si fortes ne si puissans que il vous puissent en riens grever ne faire desplaisir a vous ne a vos gens...

Les efforts faits par l'Angleterre pour se concilier l'Aragon au moment de la guerre de Castille sont mis en lumière par une lettre[1] adressée au roi Pierre par l'archevêque de Bordeaux et où sont exposées les nombreuses raisons qui doivent décider le roi d'Aragon à l'alliance anglaise. Edouard III veut les meilleures relations avec Barcelone; il a donné à ses officiers en Guyenne les ordres les plus formels dans ce sens; au roi Pierre de montrer par son attitude dans les affaires de Castille qu'il a bien mérité ces ménagements et ces prévenances de la part du roi d'Angleterre :

... E clarament vos dic, Senyor que lo Senescal de Guiana e tota la part anglesa del dit ducat han manament del dit Monsenyor lo Rey de guardar vostra honor e estament com la seu propi.

E per aço, Senyor, fort mi meravellaria si en los negocis que toquen la honor e l'estament d'Anglaterra, la vostra magestat faes sino bones obres, car segons que una vegada hoy de la vostra boca, no sos acustumat de fer males obres vers vostres amichs, ni bones envers aquells qui no les han fetes a vos, Senyor e la vostra casa.

E sapiats, Senyor, que be quel duch de Lancastra venga en Castella be poderos, per tant, fort li seria greu, per reverencia vostra, combatra contra vostra gent.

E per ço, Senyor, sopplich a la vostra Reyal magestat que en las demandas qui us son fetes o par avant vos faran per part de Castella o de França, vos placia de tenir tals maneres que sien a confirmança de la vostra bona amistat damontdita, e que no pugua nexer neguna orror ni occasio de orror entre la part anglesa e vostres sotsmeses.

Une lettre de Londres, difficile à dater, écrite par un certain John Grocks, évident porte-paroles du roi d'Angleterre, insiste sur la très grande amitié que le monarque anglais professe pour le roi d'Aragon et sur le désir qu'il a de voir se conclure une véritable alliance[2] :

... Mes noun pourtaunt, Monseigneur, fais assavoir de certein a votre haute seigneurie que moun tres redoute seigneur le Roi d'Engleterre si desire soveraignement ameistee et bone alliaunce par entre vous et lui comme soleites estre, plus que avesque nul altre seigneur vivant, et que unites par voie d'alliaunce feusse entre vous, si ce bonement pourra estre pris...

1. Lettre non datée (vraisemblablement de 1372) C. R. D. Fernando I (erreur de classement), caja 7, n° 1166.

2. Sans millésime, 16 février C. R. D., caja 34 de Pedro III, Cartas recibidas sin fecha, n° 62. Si on prend à la lettre la mention de « la Court de Rome » au cours du document, on peut croire que cette lettre a été écrite postérieurement à 1377, bien plutôt qu'avant la Captivité de Babylone.

Digitized by Google

A la fin du règne de Pierre le Cérémonieux, on était particulièrement renseigné à la cour de Barcelone sur l'état des relations franco-anglaises. Il est prouvé par un document[1] du mois de janvier 1386 (n. st.) que l'archevêque de Bordeaux en faisait informer le roi d'Aragon par l'intermédiaire d'un franciscain de Gérone, Fr. François de Villafranca; ce moine remit en effet le 27 février 1386 à la chancellerie le document que je viens de citer, une lettre reçue par l'archevêque de Bordeaux, contenant l'exposé des projets du roi de France contre l'Angleterre et peut-être même contre l'Aragon :

... Item Rex Francie congregat maximum exercitum et est vox quod disponit in Angliam cum Rege Scotie transfetare, sed credo verius non transibit, sed dicunt periti quod est cautela vel imperator, metu alicujus innovationis, retardet ire ad urbem, sed non obstabit quia tota Alamania est firmata et creditur quod partem exercitus mittet in Scotiam quia ille Rex parat se ad guerram cum Anglicis, et timens requisivit succurssus et partem mittet in Castellam, etiam requisitus.

Est autem verum quod isti, quantum possunt, provocant ad odium et guerram reges Francie et Castelle contra Aragonum Regem...

« Aquestes letres secretes », dit un petit papier joint à la copie qui fut faite du document à la chancellerie aragonnaise, « foren portades al Senyor Rey de part de Mossenyer de Bordeu per frare Ffrancesch de Villafrancha, del orde dels Frares Menors de Gerona a XXVII de Ffebrer del any MCCCLXXXV ».

On lit de même, dans une lettre du 6 février, adressée au même destinataire et venue par la même voie à Barcelone, les détails suivants à vrai dire assez mystérieux, sur des préparatifs belliqueux dirigés contre le roi d'Aragon par Bernard d'Armagnac, le connétable de France, le roi de Castille [2]:

... Bernardus de Armeniacho, frater Comitis Armeniachi, vadit illuc cum pluribus capitaneis et pluribus bellatoribus ad Comitem Impuriarum contra Regem et Regnum... Item Comes Fuxi per indifferentiam se subtrahit ab obedientia istius bestie, ut per litteram cujus copiam mitto, videre poteritis. Conestabulus Francie vadit ad Regem Castelle et de uno ad alium nuncii ire non cessant, dictus Rex Castelle stipendiat quos potest, idem Rex Navarre et nescitur ad quem finem, sed suspicor pro Navarre (sic) bonum pro nobis.

Super omnia caveat Rex a bello quod isti requirent, sed procedat contra eos ut contra Ducem Andegavensem actum est ut miseria pareant, scientes quod qui primo intraverunt Regnum, tractu, vadiis, jussu et interpellatu et conductu eisdem intraverunt, pro Deo estote fortissime quia in proximo est per Christum victoria nostra...

(*A suivre.*) R. AVEZOU.

1. C. R. D., caja 33 de Pedro III, n° 673 (Cartas recibidas).
2. Même cote que la lettre précédente.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

Érasme et Juan de Valdés, d'après une publication récente.

M. Marcel Bataillon a eu la bonne fortune de découvrir, à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, le *Diálogo de Doctrina Cristiana*, publié par Juan de Valdés, en 1529, à Alcalá de Henares. L'édition qu'il nous donne de cet exemplaire probablement unique[1] mérite de retenir longuement l'attention des hispanisants, comme des historiens de la pensée religieuse au XVIe siècle. Juan de Valdés ne saurait plus en effet, — M. Bataillon l'a démontré dans un travail antérieur, — passer pour l'auteur du *Diálogo de Mercurio y Carón*, qu'on doit restituer à son frère Alonso. Le *Diálogo de Doctrina Cristiana* est, — autant que l'on sache —, le seul ouvrage qu'il ait jamais confié à un imprimeur. Ses autres livres, l'*Alphabet chrétien*, les *Cent-dix Considérations*, les commentaires de saint Paul, la traduction et le commentaire de l'Évangile selon saint Matthieu et du Psautier, sont posthumes. Les deux premiers, publiés en italien, ne parurent que grâce au prosélytisme des disciples italiens du maître; les protestants espagnols de Genève divulguèrent le saint Paul; les deux derniers n'ont vu le jour qu'en 1880. Le *Diálogo de Doctrina Cristiana* contient la première expression de sa pensée. Plus tard, à Naples, lorsque Valdés devint, selon la définition de Celio Secondo Curione, docteur et pasteur de personnes nobles et illustres, elle put se préciser, se développer, s'approfondir, au contact d'âmes ardentes et choisies; mais quand il composait pour Julie de Gonzague l'*Alfabeto cristiano*, il n'oubliait pas le petit livre écrit en Espagne pour de plus humbles lecteurs. On y trouve donc, nettement affirmées, les doctrines de cet érasmisme espagnol, encore si vigoureux à l'Université d'Alcalá comme à la chancellerie de Charles-Quint, et destiné pourtant, avant dix ans, à succomber. Or l'érasmisme espagnol n'est que l'une des manifestations, la plus libre et la plus hardie, de l'érasmisme européen. L'Espagne n'a connu que de loin la Réforme allemande; elle n'avait pas dépassé l'érasmisme, lorsque déjà les premiers Réformés français

1. Juan de Valdés. *Diálogo de Doctrina Cristiana*. Reproduction en fac-similé de l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne (édition d'Alcalá de Henares, 1529) avec une introduction et des notes, par Marcel Bataillon; Coimbra, Imprensa da Universidade, 1925; in-8°; 320 p.-CVIII f°.

Digitized by Google

préféraient à Luther les sacramentaires de Bâle, de Zurich et de Strasbourg; suivies pendant vingt ans par des logiciens passionnés, les doctrines d'Érasme y ont, plus complètement qu'ailleurs, pu subir l'épreuve de la pratique religieuse, et, de la sorte, révéler leur force ou leur faiblesse. Mais l'érasmisme, qui soutient la pensée de Valdés, ne l'explique pas tout entière. Une mystique, fondée sur l'expérience intime de la grâce agissant dans la conscience, s'accorde chez lui avec la critique érasmienne Cette mystique procède essentiellement de l'illuminisme: toutefois quelques passages de l'*Enchiridion militis christiani*, rédigés par Érasme sous l'influence probable de Pic de la Mirandole, y conduiraient aisément. Or, M. J. Baruzi nous a démontré qu'une étude sur les origines de la mystique orthodoxe ne peut négliger les illuminés ou la piété valdésienne[1].

L'auteur du *Diálogo* trouva, dans la petite ville castillane d'Escalona, son initiation religieuse. Il servait le marquis de Villena, auquel il dédia son premier ouvrage. M. Bataillon nous introduit chez ce grand seigneur, attiré par le plus haut idéal chrétien, et qui, en 1527, recevait de Francisco de Osuna la dédicace de ce *Tercer Abecedario*, où la tradition de la mystique franciscaine allait bientôt révéler à sainte Thérèse l'oraison de recueillement. Sa piété restait singulièrement libre : il s'affligeait, la même année, de ne pouvoir défendre personnellement les œuvres d'Érasme devant la commission théologique de Valladolid. Mais aussi bien qu'avec la mystique d'Osuna, l'érasmisme, dans sa maison, s'accordait avec la piété des *alumbrados*, qui se réunissaient autour de Pedro Ruiz de Alcaraz, pour lire les Épîtres, les Évangiles, converser de choses spirituelles, et sûrs d'un contact direct avec le divin, négligeaient les sacrements de l'Église catholique sans toutefois rompre avec elle. Ce christianisme illuminé ne contredisait pas le libre catholicisme qu'Érasme avait enseigné dans l'*Enchiridion;* il ne s'alliait à aucun sentiment de protestation antiromaine, et, par là, peut se comparer à l'évangélisme français, tel qu'il apparut autour de Lefèvre d'Étaples et de Marguerite de Navarre. Ainsi Juan de Valdés, à Escalona, développait les enseignements d'Érasme. Inscrit, peut-être avant 1527, à l'Université d'Alcalá, d'où rayonnait la pensée du maître, il apprit à lire en grec les Évangiles et saint Paul, sans renoncer pourtant à compléter la critique érasmienne par une doctrine d'abandon à la grâce divine. Cependant, en 1527, les moines mendiants, à Valladolid, s'efforçaient d'obtenir la condamnation de la théologie libérale; le dialogue, tout érasmien, de Lactance et de l'Archidiacre, composé par Alonso de Valdés au lendemain du sac de Rome, était déféré au Saint Office. Mais l'Inquisiteur général, Manrique, archevêque de Séville, tolérait la lecture de l'*Enchiridion*

1. Baruzi (Jean) : *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique* Paris, 1924, in-8°; p. 144 et 145, n. 1; p. 253-254.

Digitized by Google

et des *Colloques*. Juan de Valdés put rédiger son *Diálogo*, qui, le 14 juin 1529, sortit, anonyme, des presses de Miguel de Eguía. Si le livre, presque aussitôt, fut dénoncé à l'Inquisition, les juges délégués par Manrique se bornèrent à demander, pour une nouvelle impression, quelques retouches, et adressèrent au Conseil suprême un rapport bienveillant. Les ordres monastiques exerçaient toutefois, du haut de la chaire et au tribunal de la pénitence, une censure assez puissante pour détourner les fidèles des ouvrages dangereux. On prêcha contre Valdés; l'Inquisition finit par instruire contre lui un procès dont deux lignes de Llorente résument le dossier perdu. Mais, dès août 1531, il avait trouvé asile à Rome.

Le livre est essentiellement un catéchisme érasmien. Il exprime de façon sommaire « les tendances que l'Espagne érasmisante, écrit M. Bataillon, n'eut pas le temps de traduire en œuvres durables[1] ». La forme en est empruntée aux *Colloques*. Juan s'y cache sous le nom significatif d'Eusèbe, que porte l'hôte évangélique du *Colloquium religiosum*. Antrone, le curé ignorant, a reçu de l'auteur un nom qu'Érasme réserve aux esprits les plus obscurs. Pour placer sa doctrine sous le patronage d'une sainte mémoire, c'est à l'archevêque de Grenade, Pedro de Alba, qu'il confie le rôle de critiquer les abus et d'exposer la vraie foi. En deux chapitres particulièrement précieux de son Introduction, M. Bataillon étudie ce catéchisme; et les notes dont le texte est accompagné répandent, sur toutes les questions d'histoire intellectuelle et religieuse qu'il peut poser, la plus abondante lumière. Les chercheurs qui se plaisent à noter par quelles dégradations à peine perceptibles, avant les canons et les décrets de Trente, l'orthodoxie se distinguait de l'hérésie, ou qu'attirent les origines de la mystique espagnole du XVIe siècle, liront de près les pages où M. Bataillon montre, avec tant d'exactitude et de finesse, comment Valdés s'est approprié le catholicisme évangélique d'Érasme, dont la pensée représentait alors pour l'Espagne la liberté religieuse, orthodoxe et licite, et comment, en même temps, il était emporté par un élan qui l'entraînait plus loin qu'Érasme, vers une forme de religion toute mystique, personnelle et indépendante[2].

C'est à lui qu'il doit et sa critique, d'ailleurs volontairement modérée, de la médiocrité des clercs, et son dédain mal dissimulé de la piété formelle, superstitieuse et judaïque dénoncée dans l'*Enchiridion*, et le commentaire explicatif du Credo, qu'il tire, presque littéralement, du Colloque *Inquisitio de Fide*. C'est d'après lui qu'il expose l'Oraison dominicale. Ce sont ses livres, particulièrement les *Colloques* et l'*Enchiridion*, qu'il recommande aux lecteurs chrétiens, avec les *Epistolas y Evangelios* de Montesino, la *Vita Christi* du chartreux

1. P. 95.
2. P. 148, 150.

Digitized by Google

Ludolphe, avec l'*Imitation*, les Épîtres de saint Jérôme, les *Moralia* de saint Grégoire, et quelques petits traités de saint Augustin. Comme lui, il s'élève contre les prédicateurs qui torturent et corrompent le texte sacré de l'Écriture pour le plier à leur sens humain, prêchent de faux miracles et certaines dévotions suspectes pour servir leurs intérêts maudits et diaboliques. Très hardiment, il affirme que les revenus du clergé ne se justifient que par l'obligation d'instruire et d'édifier. Conformément à la pensée d'Érasme, il affirme que nulle pratique ne peut tenir lieu de l'accomplissement de la loi divine. Trop de fidèles se croient en règle avec elle parce qu'ils portent un chapelet pendu à leur dague, un livre de prières en leur manche, entendent la messe chaque jour. Mais il n'y a pas de recette pour gagner le ciel. La confession et l'abstinence ne possèdent par elles-mêmes aucune vertu sanctifiante. La véritable abstinence chrétienne est de s'abstenir du péché. La confession quotidienne de l'âme à Dieu la purifie davantage que la confession auriculaire à laquelle le fidèle est obligé une fois l'an. Sans doute Valdés reste trop érasmien pour opposer les préceptes de l'Évangile aux commandements de l'Église. Du moins, dans ces règles contingentes, il ne reconnaît qu'une discipline utile à l'homme extérieur; il marque fortement le contraste de l'ordre spirituel et de l'ordre charnel, afin que le chrétien comprenne en quoi consiste la liberté évangélique et jusqu'où elle s'étend.

Mais déjà Valdés ne se contente plus des enseignements d'Érasme. « Ce qu'il y avait d'un peu facile, dit M. Bataillon, dans la pensée du grand humaniste chrétien, devait laisser insatisfaite toute cette partie de son être qui voulait croire difficilement[1]. » Tandis que, selon Érasme, la nature humaine, adhérant librement à la volonté divine, conçoit l'horreur du mal avec assez de force pour s'en détourner, et participe au bienfait de la Rédemption sans pourtant se sentir écrasée en présence du Médiateur divin, Juan de Valdés, moins humaniste, et qui, à Escalona, s'est pu trouver en contact avec la mystique franciscaine et l'illuminisme, ressent plus tragiquement la détresse du pécheur. « Se savoir misérable et se savoir obligé à la perfection, tel est pour Valdés le fécond paradoxe qui nourrit sans cesse la vie en Christ[2]. » L'homme spirituel, du fond de sa déchéance, ne cesse de compter sur le secours divin. Ce n'est pas à tort que les adversaires d'Érasme, catholiques ou protestants, l'accusent de pélagianisme, et d'attribuer à la volonté humaine une part excessive dans la justification. Élève du spiritualisme antique et de la raison cicéronienne, il n'avait jamais véritablement approfondi la doctrine de la grâce. Mais Valdés, conduit par la critique érasmienne à la religion du pur

1. P. 149.
2. P. 133.

Digitized by Google

esprit, se trouvait en accord, sur la notion fondamentale où s'appuie tout christianisme, le don gratuit de l'aide divine à la créature déchue, avec Luther dont il ne connaissait guère que le nom, et qu'il ne devait jamais suivre jusqu'au schisme. La formule de Luther dans le Commentaire de l'Épître aux Romains : — *Simul peccator et justus* —, eût assez bien traduit sa pensée[1]. La doctrine de la justification par la foi, qui d'ailleurs chez lui reste génératrice d'œuvres, se dégage à demi du *Diálogo*. De même, la méditation de la grâce allait conduire Valdés à ce mysticisme de ses années napolitaines, qui ne cessa jamais de s'accorder avec l'illuminisme de ses amis d'Escalona. Déjà, dans le *Diálogo*, se définit une méthode de vie intérieure; méthode irréductible à celle qui, dans les *Exercices* d'Ignace de Loyola, s'applique surtout à considérer les souffrances de Jésus. Valdés ne voit là qu'imaginations vaines et stériles. Il préfère contempler la suprême bonté, la grandeur, la miséricorde de Dieu, et venir par cette voie à la connaissance de son propre néant. Les règles qu'il dicte aux débutants pour éprouver en leur conscience la force de l'amour divin, laissent pressentir, par l'impérieuse netteté de leurs antithèses, saint Jean de la Croix. « Siempre hallareis, por muy bueno que a vuestro parescer seais, que os falta algo y aún mucho; y quando os parescciere que no os falta nada, tened por cierto que os falta todo[2]. » Ainsi, dès le *Diálogo*, Valdés a pu dépasser Érasme; entre le *Diálogo* et l'*Alfabeto* il l'oubliera. Les lectures qu'il conseille à Julie de Gonzague rappellent assez bien celles que l'archevêque recommande à Antrone; mais il ne cite plus l'*Enchiridion* ni les *Colloques;* et la méditation qu'il consacre au symbole est celle d'un homme arrivé à la connaissance de Dieu par le Christ. Nulle pensée toutefois, conclut M. Bataillon, n'était moins tyrannique que celle d'Érasme; et Valdés pouvait le laisser en arrière sans renier l'impulsion libératrice qu'il avait reçue de l'*Enchiridion* et des *Colloques*[3].

1. P. 127, n. 2.

2. F° XXXIX 2° et p. 201, n. 2. — Ce texte rappelle les admirables versets par lesquels se termine, dans la *Subida del Monte Carmelo*, le ch. XIII du livre I; *Obras del mistico doctor San Juan de la Cruz;* Edición crítica... con introducciones y notas del Padre Gerardo de San Juan de la Cruz; Tolède, 1912-1914, 3 vol. in-8°; t. I, p. 90-91 :

Para venir á gustarlo todo,
no quieras tener gusto en nada.
Para venir á saberlo todo,
no quieras saber algo en nada.
Para venir á poseerlo todo,
no quieras poseer algo en nada.
. . . . . .
. . . . . .
Porque si quieres tener algo en todo,
no tienes puro en Dios tu tesoro.

3. P. 151-152.

Digitized by Google

J'ai voulu signaler simplement, en historien, l'intérêt capital de cette Introduction et de ces Notes, où l'exactitude de la méthode, la solidité du savoir, s'allient à la pénétration psychologique et à l'art délicat de l'expression. Les hispanisants loueront sans doute la technique parfaite de l'édition, et tireront profit de l'Index où M. Bataillon a soigneusement catalogué les particularités propres au langage de Valdés. Cette belle publication nous permet d'attendre avec confiance le livre que l'auteur nous donnera bientôt sur la question, capitale pour les hispanisants comme pour les historiens, de l'érasmisme espagnol.

A. RENAUDET.

Une lettre de M. F. G. Eichhoff à Villemain (Pau, 15 Septembre 1841).

L'auteur de cette lettre, qui séjournait avec le comte et la comtesse de Schulenburg à Biarritz, a profité d'une offre de M. de Schulenburg « pour aller faire, sans frais, une excursion jusqu'à Madrid ». C'est ce voyage qu'il raconte au ministre Villemain :

...Je ne saurais vous décrire, Monsieur le Ministre, la sensation que j'ai éprouvée en mettant le pied sur cette terre d'Espagne si pleine de gloire et de misère. Le caractère spécial des provinces basques, actives, inquiètes, turbulentes, s'est manifesté à moi dès mon entrée à Irun, et dans ma course rapide par Tolosa et Vittoria. Partout j'ai remarqué un peuple intelligent, une terre boisée et fertile, un besoin de mouvement et de liberté assez incompatible avec la soumission à Don Carlos, aussi ai-je acquis la conviction que ce prince bigot et irrésolu n'a laissé aucune sympathie en Espagne, et qu'il y est généralement méprisé. Les Basques, en combattant pour lui, ne songeaient qu'à leur propre cause ; ils voulaient le maintien de leur indépendance que le traité de Bergara a sanctionnée, mais qu'on cherche à leur enlever maintenant par la ruse plutôt que par la force. Je doute que l'on y réussisse, car chaque province espagnole est encore un royaume, comme les duchés de France au Moyen-Age, et la fusion entre ces divers peuples, différents d'habitudes, de lois, de caractères, est encore un problème presqu'insoluble. Cette différence éclate au plus haut point lorsqu'après avoir traversé l'Ebre, on entre dans les déserts de la Vieille Castille, dans ces champs arides et poudreux, habités par une population silencieuse, par ces fiers Castillans dont l'immobilité ne semble vivre que de souvenirs, et que la gloire de Ruy Dias et de Gonzalve console de leur triste apathie. L'antique Burgos nous a ouvert sa cathédrale, dont le style moitié gothique, moitié

Digitized by Google

mauresque, n'a d'équivalent dans aucun pays, et dont les pompeux ornements contrastent avec la misère de la ville. Le tombeau du Cid suspendu à la voûte, semble planer de là sur la Castille, qu'il couvre de son ombre immense, comme la pyramide du désert Une longue route sans arbres, sans verdure, parsemée de quelques bourgs chétifs, nous a conduits à travers la Nouvelle Castille, encore plus désolée que sa sœur, jusqu'à Madrid, ville toute moderne, sans monuments, sans églises remarquables, ornée seulement de quelques belles rues et de la brillante promenade du Prado. C'est là que, pendant un séjour d'une quinzaine, nous avons pu voir l'état de désordre, d'incertitude et de vague espérance où se trouve maintenant le gouvernement espagnol. Les habitants, circulant dans les rues ou stationnant à la Puerta del Sol, semblent complètement indifférents au choix de ceux qui leur commandent, et le fameux anniversaire du 1er Septembre, célébré avec pompe par Espartero et l'ayutamiento (sic) de Madrid, n'a pas fait plus d'impression qu'une parade sur le Carrousel. Le peuple est allé voir les troupes et le panache blanc du général, et chacun est retourné chez soi, sans regretter ni Don Carlos, ni la reine Christine, sans proférer un cri de joie ni de douleur. Les Espagnols ne s'électrisent pas comme les Français au simple éclat d'un nom ou d'une idée. Ce qu'ils veulent, c'est leur liberté individuelle, leur cigare et leur frugal repas ; c'est surtout une apparence de légalité, que le gouvernement actuel a eu l'adresse de ne point violer, même dans ses actes les plus arbitraires. Il subsistera donc tant qu'il aura de l'argent ; mais les finances espagnoles sont bien malades. On met maintenant la main sur les biens du clergé séculier, mesure dangereuse et aussi impolitique que la suppression des couvents et du clergé régulier a été politique et salutaire. Car le peuple espagnol actuel méprise les moines et respecte les prêtres. Il faut avouer, du reste, que l'absence des moines qui sont tous rentrés dans la vie commune ôte à l'Espagne son antique caractère et dépoétise ses plus grands monuments. L'Escurial, Ségovie, Tolède, avec leurs magnifiques édifices, nous ont paru presque déserts. Les palais de la couronne ont seuls conservé leur éclat ; leurs jardins sont les seuls lieux en Castille où se trouve encore de la verdure, et l'on promène pompeusement la jeune reine Isabelle et sa sœur du palais de Madrid à celui de St-Ildefonse, et du Buen Retiro à Aranjuez. Ce riche palais, baigné par les eaux du Tage, a été le terme de ma course. M. de Schulenburg voulait m'emmener avec lui à Cordoue, Séville, Grenade, dans les riantes campagnes de l'Andalousie ; mais j'ai calculé que je ne serais alors à Paris qu'au milieu d'Octobre, que je manquerais à votre appel, et j'ai refusé.

Je suis donc revenu, le plus promptement possible, par Sarragosse, à travers l'Arragon, pays plus riche et plus actif que les Castilles, habité par un peuple énergique. J'ai franchi le col difficile de Jaca, ville arabe oubliée au milieu des montagnes, et j'ai remis le pied sur le sol de France, que je n'avais jamais revu avec tant de plaisir...

R. AVEZOU.

Digitized by Google

Un Catéchisme de l'Espagnol au Maroc.

M. Rodolfo Gil Torres, plus connu sous le pseudonyme d'Amor Benomar, a publié l'an dernier une espèce de catéchisme de l'Espagnol au Maroc[1], qui, pour bien des raisons, mérite de ne point passer inaperçu. Dans cet opuscule, M. Gil Torres a voulu montrer aux Espagnols du Maroc ce qu'est le pays où ils vivent et la façon dont ils doivent y vivre. Ce sont cet exposé et ces conseils que l'on trouvera résumés ici, ainsi que les idées directrices qui s'en dégagent et qui sont peut-être plus intéressantes encore.

M. Gil Torres dit, dans son prologue, que le Maroc, c'est presque l'Espagne. Et cette proposition, il s'est efforcé de la justifier tout le long de son livre, en insistant sur le parallélisme, manifeste à ses yeux, de la Péninsule Ibérique et de l'Afrique du Nord. Parallélisme géographique d'abord. L'ensemble que constituent la Péninsule et l'Afrique du Nord est borné par deux grandes barrières, le Grand Atlas et l'Anti-Atlas au Sud, les Pyrénées au Nord; ces deux barrières sont réunies par une file de montagnes, Cordillère Ibérique, Sierra Nevada, Jbel et Moyen Atlas; entre cette épine dorsale et l'Atlantique s'étendent d'abord les plaines de la Manche et de Marrakech, ensuite celles d'Extremadoure et de Portugal, de la Chaouïa, des Doukkala, des Abda; au centre, un plateau complètement fermé, la Vieille Castille et le León d'une part, les Hauts Plateaux algériens d'autre part, avec un fleuve coulant est-ouest, Douro ou Chélif. A la Galice correspond le Sous, « una Galicia tropical ». Et de même que le Chélif correspond au Douro, le Bou-Regreg, l'Oum er-Rebia et le Tensift, qui arrosent les plaines marocaines, correspondent au Tage, au Guadiana et au

1. *Cartilla del español en Marruecos*, Editorial Hércules, Madrid-Ceuta, 1925. Il faut compléter la lecture de cet ouvrage par celle des articles de M. Gil Torres dans le *Heraldo de Marruecos*, spécialement ceux qui sont intitulés *Andalucismo* (31 janvier 1926), *La idea central de la Nueva España* (8 février 1926), *Comunismo*, *Islamismo*, *Nacionalismo* (10 et 11 février 1926), *Un nuevo concepto del españolismo* (26 mars 1926). Voir encore les articles de M. Gil Torres dans la *Revista de la Raza* (Madrid), en particulier *La Exposición de Granada* (*Un momento decisivo en la resurrección de la Gran España*), novembre 1925, et *A los árabes de América* (*Carta abierta*), septembre 1926; dans cette lettre ouverte, M. Gil Torres annonce l'organisation de la *Federación ibero-árabe*. La maison d'édition *Hércules*, le *Heraldo de Marruecos* et la *Revista de la Raza* sont dirigés par M. Manuel L. Ortega, qui est à la tête de ce mouvement; M. Ortega est surtout un apôtre du rapprochement avec les Israélites; il a écrit un livre sur *Los Hebreos en Marruecos* (Biblioteca Hispano-Marroquí, Madrid, 1919) et une étude sur *El doctor Pulido* (Biblioteca Hispano-Sefardí, Madrid, 1922), ouvrages d'ailleurs fort médiocres l'un et l'autre. Il n'est peut-être pas sans intérêt de signaler ici que la *Revista de la Raza* comporte les rubriques suivantes : *España — Portugal — Mundo americano — Mundo musulmán — Mundo sefradí*. On remarque parmi les collaborateurs beaucoup d'Israélites de Tanger et de Tétouan.

Digitized by Google

Segura, qui arrosent les plaines espagnoles. M. Gil Torres note également le parallélisme de la Moulouya et du Júcar. Dans les villes, même parallélisme que dans le relief et l'hydrographie : Tunis et Valence sont les grandes villes méditerranéennes de caractère arabe, à l'extrémité orientale du monde ibéro berbère, Barcelone et Alger les villes méditerranéennes cosmopolites de caractère levantin ; à Carthagène-Alicante correspond Oran, à Cordoue Fès, à Séville Rabat-Salé, à Lisbonne Casablanca, Marrakech à Madrid (ailleurs, c'est Tolède que M. Gil Torres met en parallèle avec Marrakech), Larache à Cadix, Constantine à Saragosse ; Meknès, c'est la Granja ou Aranjuez. Au centre de ce monde ibéro-africain s'étend une région intermédiaire, la Pénibétique ; bornée au nord par le Guadalquivir, au sud par le Sebou, elle comprend l'ancien royaume de Grenade et la zone espagnole du Maroc, et elle a son parallélisme spécial : Málaga-Melilla, Ceuta-Gibraltar, Ronda-Chechaouen, Almería-Alhucemas. Le parallélisme entre l'Espagne et l'Afrique du Nord se retrouve ailleurs : la végétation, la faune, le climat sont les mêmes. Le paysage aussi, vide, triste, austère ; on ne peut comprendre le bled marocain, affirme M. Gil Torres, si l'on n'a point parcouru la Castille et ses solitudes solennelles ; le bled marocain, je cite, « est une terre de saints et de héros, digne de voir passer le hidalgo de la Manche ». Pour le paysage urbain, on fera une constatation analogue : « dans les villes du Maghreb, dit-il, les rues sont tortueuses ; parfois, elles se transforment en escaliers ; d'autres fois, elles passent sous une tour en équilibre (comme à Teruel) ; leur sol est fait de petits cailloux de rivière, ou bien les trottoirs sont très larges et le centre très étroit. Tout cela est espagnol, très espagnol, comme les places étroites avec leurs petits cafés, leurs treilles et leurs bourricots au soleil, et les *zocos* (*souks*) ou marchés avec leur animation de petit marché castillan (Zocodover ou Azoguejo). Et si c'est d'en haut que l'on regarde la ville, on voit des terrasses, beaucoup de terrasses, au milieu desquelles se détachent les cyprès, comme à l'Albaicín de Grenade, et les tours carrées, filles ou sœurs de la Giralda. C'est à Chechaouen ou à El Ksar seulement que l'on trouve des toits couverts de tuiles ; il semble que l'on n'a pas franchi le détroit, que c'est la Serranía de Ronda ou l'Alpujarra ou le pays de Don Quichotte. »

C'est que la population, elle aussi, est la même ; sans doute, il y a au Maroc des nègres, des Arabes, des Maures ; encore faut-il noter que les Arabes vivent à la manière des Gitanes d'Espagne ; encore faut-il noter surtout que parmi les Maures il y a des Andalous — ils forment le tiers de la population de Fès, — qui portent des noms espagnols, García, Ruiz, Heredia, López, qui gardent avec un soin jaloux les clefs de leur maison de Tolède, de Grenade, de Cordoue, de Valence, qui attendent le moment de regagner la « Mère-Patrie ». Mais, du reste,

Digitized by Google

nègres, Maures, Arabes, ne sont qu'une minorité. Et au Maroc comme en Espagne, ce sont les Berbères qui constituent le fond de la population : la bravoure farouche des Rifains est celle des défenseurs de Numance, de Saragosse et de Gérone. A côté d'eux, on trouve des Juifs, des *Sefardis* pour la plupart; ces *Sefardis* conservent l'usage de la langue castillane et l'Espagne est pour eux une nouvelle terre promise. « L'Espagnol qui voyage au Maroc, écrit M. Gil Torres, trouve ses compatriotes divisés en deux groupes : péninsulaires et *Sefardis*. Impossible de les distinguer. Mêmes types, mêmes usages, même simplicité démocratique ». Voici d'ailleurs comment s'expriment les *Sefardis* eux-mêmes : « Ici, nous sommes Espagnols en toutes choses, dans nos goûts, nos impressions, nos enthousiasmes, nos sentiments. Nous sommes Espagnols par vocation, par tempérament et par sympathie; dans nos veines coule du sang espagnol, nous pensons en espagnol et nous sentons en espagnol ; c'est en espagnol que nous faisons certaines de nos prières... Les juifs du Maroc, en particulier ceux de Tanger et de Tétouan, ressentent une prédilection spéciale pour l'Espagne, et tout ce qui se rapporte à elle a pour nous un intérêt direct; nous pleurons ses malheurs comme nous nous réjouissons de ses triomphes; l'Espagne est notre patrie, c'est la terre bénie où reposent les restes de nos ancêtres, et il est naturel que nous ayons pour elle amour et vénération. »

Toutes ces populations, si proches de celles de l'Espagne, ont le même art; M. Gil Torres insiste surtout sur l'analogie de la musique espagnole et de la musique marocaine et rappelle, en particulier, que non seulement le *canto jondo* andalou, mais aussi la *jota* aragonaise ou valencienne, les mélodies asturiennes et galiciennes sont venues du Maghreb. Ces populations ont les mêmes tendances particularistes, dues en partie à l'analogie du relief : au Maroc comme en Espagne, les principales régions sont coupées les unes des autres, vivent isolées, et de même qu'il y a un problème portugais, un problème catalan, un problème basque, etc., il y a un problème du Sous, un problème du Jbel, un problème du Pays Zaïan. Enfin, longtemps unies à la population de l'Espagne, elles ont eu depuis la séparation une histoire parallèle : Trastamares et Mérinides, Habsbourgs et Saadiens, Bourbons et Alaouites, constate M. Gil Torres, ont beaucoup de points de contact; « il est étrange, ajoute-t-il, qu'ils n'aient pas été remarqués par nos historiens orientalistes ». Les Saadiens, tout spécialement, qui fondent un empire absolu et de droit divin, forment un parallèle étonnant avec la maison d'Autriche en Espagne.

Ainsi le Maroc, c'est presque l'Espagne. Mais on ne le sait pas assez, ni au Maroc, ni en Espagne. On ne sait pas assez, surtout, les liens qui unissent l'Espagne à l'Islâm et au monde arabe. Aussi M. Gil Torres

Digitized by Google

se montre-t-il partisan d'un rapprochement hispano-marocain, qui serait la première étape d'un vaste mouvement hispano-arabe et, si je puis forger le mot, hispano-islamique. Il désire par exemple que l'on construise à Ceuta un quartier musulman avec une mosquée « pour les musulmans de nationalité espagnole » ; ceux-ci pourraient y vivre séparés des musulmans marocains et la ville deviendrait ainsi le trait d'union entre l'Espagne et l'Islâm méditerranéen. A côté de la mosquée, il faudrait une *Université d'Afrique* hispano-musulmane et une foire hispano-marocaine permanente. Car Ceuta doit conquérir, dans les relations entre l'Espagne et le Maroc, une des premières places, avec la collaboration de Tétouan et de Chechaouen d'un côté, d'Algeciras et surtout de Grenade de l'autre. C'est Grenade en effet — il n'est pas superflu d'indiquer en passant que M. Gil Torres est né à Grenade — qui serait en Espagne la capitale du mouvement. On sait qu'à l'Exposition Ibéro-Américaine de Séville, prévue pour 1928, doit succéder à Grenade une Exposition Hispano-Africaine. C'est une occasion unique, pense M. Gil Torres, d'implanter *l'arabisme* en Espagne. Il faut que cette exposition devienne permanente et hispano-islamique, il faut attirer à Grenade les étudiants musulmans en y fondant des collèges universitaires, en y publiant un journal arabe, il faut rassembler à Grenade, dans une vaste Bibliothèque Hispano-Orientale, tous les livres et les documents syriens, arabes, hébreux et *aljamiados* sur quoi l'on pourra mettre la main.

Dans ce rapprochement hispano-marocain, les Juifs sont appelés à jouer un rôle privilégié ; M. Gil Torres proclame que l'influence espagnole au Maroc est due presque tout entière aux *Sefardis*, et il ajoute : « L'Espagnol chrétien ou indifférent qui voyage au Maroc ne devra pas perdre ce fait de vue et il lui faudra récompenser le labeur noble et désintéressé des Israélites — de nos frères les Israélites — par une affection sincère et sans limites ». Le commerce espagnol, qui occupe au Maroc le troisième rang, doit arriver au premier, et pour cela le concours des Juifs est absolument nécessaire. On ne s'étonnera pas que, du point de vue politique, M. Gil Torres considère le concours des Arabes comme nécessaire lui aussi, même si, pour se l'assurer, il faut sacrifier les Berbères. Désireuse de civiliser le Maroc en s'appuyant sur le Makhzen, l'Espagne doit logiquement augmenter l'influence des classes qui, par tradition, ont soutenu et soutiennent le gouvernement du sultan et sont une garantie contre le particularisme berbère. Il faut donc développer l'instruction dans les tribus proprement arabes, confier aux Arabes les postes administratifs les plus importants, envoyer des étudiants arabes dans les Universités d'Espagne et d'Orient, favoriser l'émigration arabe en Andalousie, former un certain nombre de corps de troupes purement arabes, etc. Les Arabes, trop oubliés et trop négligés jusqu'ici au Maroc, pourront ainsi servir d'intermédiaires

Digitized by Google

entre Espagnols et Berbères ; et, en Espagne, ils pourront être l'avant-garde de l'arabisme international.

Car, nous l'avons vu par certains traits, il ne s'agit pas simplement d'un rapprochement hispano-marocain. M. Gil Torres voit plus loin : il voudrait que l'Espagne se mette à la tête du mouvement panarabe et panislamique. Un État arabe puissant, dit-il, occupant le centre du monde, serait un rempart formidable contre les invasions barbares qui menacent l'Europe à l'est : bolchevisme, pantouranisme, *péril jaune*. Or, l'Espagne est déjà, un peu, l'Orient et personne n'est mieux placé qu'elle pour comprendre l'Islâm. Aussi, dans ce réveil, un rôle unique et glorieux lui est-il réservé, c'est d'être un lien entre le Nouvel Orient et l'Europe. Adopter cette politique, c'est continuer la tradition de la Cordoue et de la Saragosse musulmanes, de la Tolède, de la Séville, de la Ségovie chrétiennes, « c'est, poursuit M. Gil Torres, nous procurer un allié inestimable pour les problèmes que nous avons à résoudre dans le Détroit, en dressant en face des Abd-el-Krim du présent et de l'avenir le peuple qui a créé l'Islâm, c'est trancher une bonne fois l'éternel procès de notre influence dans l'Amérique espagnole en nous unissant aux nations sœurs de ce continent, c'est résoudre le problème de la Méditerranée, *c'est enfin* — l'auteur souligne — *la vie de l'Espagne* ».

M. Gil Torres écrit ailleurs ces lignes qui ne me paraissent pas moins importantes et qui complètent celles que je viens de traduire : « Notre politique islamique doit prendre pour base le développement du panarabisme, qui sera le premier facteur politique du monde musulman à cause de la situation centrale de l'Arabie et parce que ce pays possède les villes saintes de l'Islâm, la Mekke et Médine. Il ne peut résulter que des avantages de la collaboration hispano-arabe à Suez et à Gibraltar, collaboration qu'aucune autre puissance ne devra prendre pour une manifestation d'hostilité. Tel doit être l'idéal de tout Espagnol méditerranéen. » Dans cette tâche, l'Espagne doit s'appuyer surtout sur les éléments intellectuels de l' « arabisme islamique » ; elle devra aller chercher ses collaborateurs au Caire, à Damas et à Bagdad pour les installer dans le Levant et en Andalousie. Toutefois, il ne faudra pas non plus négliger l'élément chrétien ; M. Gil Torres déclare même que, pour l'Espagne, il est le plus intéressant du monde arabe ; ces chrétiens, dit-il, ce sont des Espagnols d'Orient par le sang, le caractère et les coutumes. Car il est le partisan résolu d'un rapprochement fraternel entre le christianisme et l'islamisme : les deux religions doivent s'unir pour défendre les valeurs spirituelles si menacées de nos jours ; l'Espagne, qui est à la fois chrétienne et musulmane, est la nation la mieux indiquée pour prendre l'initiative de ce rapprochement.

Mais, pour M. Gil Torres, son pays est si bien resté musulman qu'il préconise la restauration de l'*Islâm espagnol* ; c'est l'expression qu'il

Digitized by Google

emploie, et il annonce du reste la prochaine publication d'un livre qui sera intitulé *Le moderne Islâm espagnol*. Dans sa *Cartilla* déjà, il consacre quelques pages à cette question qui semble lui tenir à cœur. De toutes les nations qui ont des intérêts en Afrique du Nord, l'Espagne est la seule à posséder une tradition musulmane qui lui permette de se présenter au monde islamique comme un pays oriental et africain. Qu'elle utilise le souvenir de la brillante civilisation andalouse, qu'elle essaie de la faire revivre en Espagne et en Afrique, et elle pourra apparaître comme une sœur aux nations musulmanes. En Orient, cette attitude lui procurera des profits incalculables. Mais, dans la zone marocaine où tous les éléments de la culture viennent d'Espagne, elle sera plus profitable encore; le Rif et le Jbel ont reçu des rives du Guadalquivir et du Genil leur architecture, leur musique, leur fanatisme religieux, leur mysticisme, et il faut répandre cette idée pour que les indigènes, en revenant au génie de leur race, retrouvent la marque de l'esprit hispano-musulman. Dans ces pays, la religion surtout a un caractère nettement espagnol : les émigrés cordouans de Fès transmettent au Maghreb l'enseignement des écoles mystiques et philosophiques d'Andalousie; les Grenadins collaborent à la renaissance orthodoxe qui marque la domination des Mérinides; au XVIe siècle, le Maroc subit une large invasion de chrétiens et de musulmans de la Péninsule, et, sous les Saadiens comme sous les Alaouites, les musulmans espagnols continuent de tenir une place très importante dans la vie religieuse, si bien que « tout le Maroc est plein de tombeaux de *santons* qui sont nos compatriotes ». C'est pourquoi, selon M. Gil Torres, la tradition hispano-musulmane est le seul moyen dont l'Espagne dispose pour exercer une influence positive sur la vie musulmane au Maroc et en Orient.

Ce mouvement hispano-arabe ou hispano-islamique (M. Gil Torres paraît tantôt distinguer, tantôt confondre les deux termes), dans lequel il veut « intégrer » le rapprochement hispano-marocain, M. Gil Torres veut l'« intégrer » à son tour dans le mouvement ibéro-américain. Ici encore, l'Espagne jouera le rôle de trait d'union, car les Espagnols sont les fils de l'Orient et les pères de l'Amérique. Et, de ce point de vue, l'auteur attache à Tanger, ville peuplée de Maures andalous, une importance toute spéciale; il veut en faire le confluent, si l'on peut dire, du courant arabe et du courant ibéro-américain. Il veut en même temps faire de l'Espagne comme le pont par où passeront les Arabes qui vont en Amérique et tous ceux qui en reviennent. Car il y a entre l'Orient et l'Amérique un mouvement ininterrompu; on trouve, au delà de l'Atlantique, plus d'un million d'Arabes, « nos fraternels amis », et cette population, dit M. Gil Torres, doit être la base de notre politique internationale en Amérique; unie aux colonies espagnoles, elle résistera victorieusement au panaméricanisme, comme

Digitized by Google

à toutes les poussées de l'impérialisme yankee. C'est pourquoi l'Exposition Ibéro-Américaine de Séville devra être une préparation de l'Exposition de Grenade; il est nécessaire que les colonies arabes d'Amérique y soient représentées et qu'une section spéciale soit réservée aux produits de leur industrie. Il va sans dire que dans tout cela, comme dans le mouvement panarabe, une place de choix revient au Maroc. M. Gil Torres écrit en effet, à la fin du chapitre qu'il consacre à l'histoire du Maroc : « Entre l'Espagne et l'Amérique espagnole se trouve le Maroc, et pour que nous puissions vivre, pour que nos communications ne viennent pas à être coupées, il nous est indispensable d'être en complet accord avec les Marocains, qui sont plus près de nous que certaine province espagnole (les Canaries). Lorsque les deux pays commençaient à vivre, ils travaillèrent ensemble à une vaste entreprise, la conquête du Soudan, où tous deux vécurent en harmonie durant trois siècles. Qui peut savoir les entreprises que nous pourrons mener à bien dans l'avenir! Le jour où un Maroc indépendant et organisé aura besoin d'un champ d'expansion commerciale et intellectuelle, nous pourrons aiguiller son activité sur l'Amérique et la lier à celle de nos colonies et des colonies arabes[1]. »

Telles sont les principales idées de M. Gil Torres sur l'Espagne, le Maroc et leurs relations. Je ne puis les examiner en détail — pas plus que certaines affirmations dont je n'ai point parlé et qui, cependant, mériteraient aussi un examen; car M. Gil Torres voit grand, et les questions qu'il soulève ne sauraient être traitées en quelques lignes; il y faudrait d'ailleurs une multiple compétence, que je n'ai pas; et puis, M. Gil Torres répète qu'il a voulu faire surtout œuvre sentimentale, et l'on ne discute pas les raisons du cœur. Je laisse donc le lecteur apprécier à travers ce simple exposé, que je me suis efforcé de rendre fidèle, tout ce qu'il y a de juste, d'original et d'ingénieux, ce qu'il peut y avoir aussi de confus, d'arbitraire, de contestable et de chimérique, voire de périlleux pour la France et le Maroc et l'Espagne elle-même, dans la *Cartilla del español en Marruecos*[2].

1926

ROBERT RICARD.

1. Il est curieux que M. Gil Torres n'insiste pas sur le rôle qui peut revenir aux Juifs marocains dans le rapprochement ibéro-américain. On sait que les Israélites de Tanger, de Tétouan et de Larache émigrent volontiers, temporairement, en Argentine, au Brésil et surtout au Vénézuéla (cf. Manuel Ortega, *Los Hebreos en Marruecos*, p. 301-302, et Ignacio Bauer, *El doctor Pulido*, Prólogo, p. XIV-XV). Il y a à Tétouan un grand bazar qui s'appelle *La Caraqueña*, et, en 1922, le médecin de la Légation d'Espagne à Caracas était un Israélite marocain. On pourrait multiplier les exemples sur ce point.

2. Cette *Cartilla* est la première de toute une série; elle sera suivie de *cartillas* de l'Espagnol en Algérie-Tunisie, dans l'Asie arabe, en Egypte et au Soudan, et enfin aux Indes.

Digitized by Google

Note sur Gabriel Miró.

Nous pensons être utile aux candidats au Certificat secondaire, qui ont à leur programme *El libro de Sigüenza*, en leur apportant quelques renseignements sur Gabriel Miró. Bien que G. M. soit l'un des écrivains espagnols les plus intéressants de l'heure actuelle, les Français ne connaissent guère son œuvre ni directement, par les textes, ni indirectement par des critiques de ses ouvrages. G. M. a publié ses premières œuvres il y a une vingtaine d'années; mais c'est tout récemment que l'on a commencé à étudier ses livres avec l'attention que méritent les chefs-d'œuvre littéraires ; tout récemment aussi qu'on le situe à sa vraie place, aux côtés d'Azorín et de Pérez de Ayala.

Laissant de côté les manuels de littérature qui le mentionnent en passant (même celui de Hurtado et G. Palencia), nous trouvons sur Miró quelques pages pénétrantes dans S. de Madariaga, *Semblanzas literarias contemporáneas,* (editorial Cervantes, Barcelona 1924), p. 229-235. Marcel Carayon, l'excellent traducteur du *Belarmino*, de Pérez de Ayala, tâche de caractériser le talent de G. M. dans une étude générale, *La littérature espagnole d'aujourd'hui*, publiée dans la revue *Europe* (n° du 15 octobre 1924). Un jeune poète de talent, J. Chabás Martí, a consacré une étude d'ensemble à l'œuvre de G. M. dans la revue d'orientation très moderne, *Alfar*. Elle a pour titre *Crítica concéntrica : G. M.* Elle a paru dans le n° d'*Alfar* de mars 1924. C'est la plus complète, celle qui embrasse toute la production de l'écrivain d'Alicante. Nous y reviendrons. Enfin, le dernier roman de G. M., *El obispo leproso* (1926), qui fait suite à *Nuestro Padre San Daniel* (1921), a provoqué deux critiques particulièrement remarquables, celle du grand philosophe José Ortega y Gasset, et celle de l'écrivain très artiste Ramón Tenreiro. Le premier, qui avait déjà médité sur l'art du roman, a consacré un feuilleton du *Sol* a *El obispo leproso* (nous en avons malheureusement perdu la date). Le second examine le roman en question dans la *Revista de Occidente* du mois de février 1927. Ajoutons enfin une interview donnée par Miró à la *Gaceta literaria* (15 janvier 1927)[1].

Comme il sera peut-être malaisé aux étudiants de se procurer ces articles, essayons brièvement de définir l'art de Miró.

Remarquons pour commencer que la connaissance de la biographie de G. M. est peu utile pour pénétrer son œuvre. Il faut retenir simplement que G. M. est d'Alicante (né en 1879) et que la vision splendide de son pays natal se retrouve dans toute son œuvre. S. de

1. M. C. Pitollet a publié dans la *Renaissance d'Occident*, de Bruxelles, un article que nous n'avons pu nous procurer, *A propos de D. G. Miró.* (1925, XIII. 187-188).

Digitized by Google

Madariaga a essayé de démontrer l'influence du *Levante* sur les livres d'Azorín et de Miró (v. p. 219-220) : « Alicante es la transición entre la Castilla dramática y el *plástico* Levante. Aquí el espíritu de Castilla toca al espíritu levantino. Castilla se asoma al mediterráneo. » J. Chabás Martí complète cette affirmation un peu absolue. Il insiste sur le caractère *plastique* du Levante ; il ajoute le caractère *sensuel*. G. M., ses études finies, se présenta au concours de la magistrature. Il échoua. Il devint bureaucrate à Alicante d'abord, puis à Barcelone, puis à Madrid. — Existence toute unie dont le calme transparaîtra dans l'œuvre, et en expliquera la belle sérénité.

Ce qui frappe tout d'abord les lecteurs de G. M., c'est la valeur du style de l'écrivain. La forme de ses divers ouvrages, surtout depuis *Figuras de la pasión* (1er vol. 1916), est éclatante, comme le pays natal de G. M. qui étincelle sous un soleil oriental. Elle reflète les jeux de la lumière intense sur la mer bleue, la terre ocre, les maisons blanches. Mais G. M. n'est pas seulement sensible au contraste brutal de l'ombre et de la lumière. Il sait aussi rendre les demi-teintes aux heures douces du jour. Il contemple et nous fait contempler les nuances délicates que prennent les choses, soit au lever du jour, soit dans les déclins des beaux après-midi. Il décrit d'une manière incomparable les pénombres des maisons aux volets à demi-clos.

Cet enivrement ou cette caresse de la lumière, si sensible dans la prose de G. M , voilà la première raison qui porte à admirer le style de l'ecrivain. Il en est une autre qui naît de la perfection même de sa langue littéraire. G. M. donne mieux que personne l'impression de l'achevé, du définitif. Tout a été cherché, trouvé, poli, repoli. Les mots, surtout les adjectifs d'une valeur si dense ; l'ordre des termes, obéissant à un souci musical ; le rythme général, tout est le produit d'un travail patient et minutieux. La comparaison avec l'orfèvre s'impose au lecteur. Ortega y Gasset a pu dire que la prose de Miró était « trop parfaite ». La prodigieuse réussite de l'écrivain consiste à faire oublier un tel labeur par la perfection à laquelle il parvient et sait toujours se tenir, sans défaillance.

Ainsi, Miró apparaît comme un *styliste*. A cet égard, ses aptitudes artistiques sont de premier ordre. Que penser maintenant de son talent de romancier ? Observons tout d'abord que Miró a surtout composé des nouvelles, des récits courts. C'est peut-être la preuve qu'il ne se sent pas très apte à imaginer une intrigue qui doit se dérouler avec quelque ampleur. Beaucoup de ses livres, certains de ses meilleurs, sont des recueils de souvenirs personnels, à peine dissimulés, d'aventures très simples survenues à Sigüenza, qui n'est autre que Miró lui-même, et que l'on peut suivre depuis *Del Vivir* (1903), jusqu'au *Libro de Sigüenza* (1917). Ce n'est que dans ses deux derniers ouvrages *Nuestro Padre San Daniel* et *El obispo leproso* que l'on peut

Digitized by Google

observer pleinement les dons du romancier. Jusqu'alors, on a surtout affaire à un conteur. Même dans ces deux derniers ouvrages, Miró ne se révèle pas comme un puissant créateur de romans. L'art de la construction, de la charpente lui est un peu étranger. L'intrigue essentielle est assez difficilement perceptible, car souvent elle se mêle à d'autres actions accessoires qui semblent aussi séduisantes qu'elle. Le personnage central ne s'impose pas suffisamment au lecteur. Ses acolytes, parfaitement étudiés, occupent et retiennent l'attention à son détriment. On ne serait jamais tenté de comparer G. M. à Balzac, par exemple. Jamais un de ses héros ne se détache avec la puissance et le relief du baron Hulot, ou de Chabert, ou de Grandet.

Mais si la gloire de G. M. ne réside pas dans son sens architectonique, dans sa puissance constructive, on peut chercher et trouver ailleurs d'autres séductions de son art : par exemple dans ses paysages. Rarement on a su rendre, comme G. M., toutes les sensations qui se dégagent d'un lieu que l'on contemple. Les couleurs, les formes, les parfums, le goût même, pourrait-on dire, tout est savamment enregistré dans les descriptions de G. M. Miró n'est pas seulement un peintre, mais encore un sculpteur qui connaît les volumes des objets et aussi la densité des matériaux, glaise ou bronze. La prose de l'écrivain devient légère ou pesante suivant qu'elle décrit le sable subtil des plages méditerranéennes ou la roche des falaises et la terre compacte des champs. Et selon qu'il s'agit d'un bois d'orangers au parfum capiteux ou d'un port empli des odeurs de la mer et de celles des denrées que l'on embarque, de celles des machines en action, gluantes d'une graisse chaude, G. M. sait trouver les adjectifs qui traduisent ces mille senteurs et les rend sensibles au lecteur. Le goût des fruits et de l'eau que Sigüenza, de retour dans son pays natal, mange ou boit avidement est encore transcrit avec un bonheur singulier.

Si pareille habileté ne se retrouvait dans les *Figures de la Passion*, qui se déroulent loin d'Alicante, on pourrait expliquer cette extraordinaire maîtrise par l'amour intense que Miró porte à sa chère province, dont il connaît si complètement les aspects et les formes, les parfums et la saveur.

Cette vision totale des paysages explique que, dans ses derniers romans, Miró ait pu créer des « atmosphères » : celle des petites villes engourdies et somnolentes, que seules animent les cérémonies religieuses. Oleza (Orihuela) toute soumise au culte de saint Daniel, toute éperdue par la maladie de son évêque, vit dans les deux livres de Miró, de cette vie feutrée, mélancolique, celle des villes à l'ombre des cathédrales. Les intrigues ecclésiastiques qui se nouent autour de la succession au siège épiscopal, ou les rivalités des congrégations, voilà les grands événements de ces romans, qui demeurent toujours, avec quelle habileté, dans ces demi-teintes, si suggestives et si vraies, des

Digitized by Google

cités qui ne cessent pas de mourir. Ajoutons que l'ironie de G. M. est toujours aux aguets dans ses romans « ecclésiastiques » comme dans bien d'autres nouvelles.

Miró a conquis ses lecteurs qui sont, il faut bien le dire, de goût délicat, par une autre qualité, morale celle-ci, mais qui a sa répercussion dans l'ordre esthétique. G. M. charme par la franchise, la pureté, l'ingénuité de son âme, toutes choses contraires à la complication de notre temps et qui se révèlent dans toutes les œuvres dont Sigüenza-Miró est le centre. Sans nulle crainte d'être ridicule, il ne l'est jamais G. M. raconte ses souvenirs heureux ou mélancoliques, se livrant tout entier, spontanément, tel qu'il est, sans jamais adopter une position de parade. Sa timidité, sa maladresse, G. M. n'essaie jamais de les dissimuler. Pas plus d'ailleurs que ses qualités, rares aujourd'hui : enthousiasme et bonté.

On pourrait étudier le « sentimentalisme » de Miró dans la plupart de ses nouvelles courtes. Cette bonté embrasse tout : les hommes malheureux, les animaux que l'on fait souffrir. (*Libro de Sig.*, p. 63-64 ; p. 111 sig.); les plantes et les arbres que l'on arrache ou que l'on abat (*Parábola del Pino*, dans *De mi huerto provinciano*, p. 159 sig.)

G. M. offre donc plusieurs contrastes qu'il faut signaler : il est un homme simple, un « provincial », un « rural » et un artiste raffiné et subtil ; il est un sentimental et aussi un humoriste. C'est là peut-être l'explication la plus profonde de la faveur croissante dont jouit l'écrivain auprès d'un public si amoureux de semblables oppositions.

JEAN SARRAILH.

Digitized by Google

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Programmes de la licence d'espagnol en 1927-1928.

BORDEAUX

I. Certificat de philologie espagnole :

Poema de mio Cid (Cantar del destierro).
Primera Crónica general, §§ 1027-1041.
Sánchez de Vercial, *Libro de los Enjemplos*, Enj. I à C (*B.A.E.*, t. LI).
Pérez de Guzmán, *Generaciones y Semblanzas* (éd. de la « Lectura »).

Ouvrages à consulter :

E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*, 2e édition.
R. Menéndez Pidal, *Manual elemental de gram. histórica esp.*, 3e édition.

II. Certificat de littérature espagnole :

Amadis, l. I.
Cervantes, *El curioso impertinente. El celoso extremeño. Entremés de El viejo celoso.*
Lope de Vega, *El perro del hortelano; La prudente venganza (novela).*
Quevedo, *La culta cultiniparla.*
Ramón de la Cruz, *Las majas vengativas; La Plaza mayor; La pradera de San Isidro.*
Meléndez Valdés, *B.A.E.*, t. LXIII, p. 216 sq. (Odas II, IX, XVIII), p. 250 sq. (Elegía II, III, V).
Alarcón (Pedro de), *El sombrero de tres picos.*

III. — Certificat d'études pratiques d'espagnol :

V. Lampérez Romea, *Los grandes monasterios españoles* (Col. popular de arte, Calleja).
R. Altamira, *Psicología del pueblo español.*
Desdevises du Dezert, *L'Espagne de l'Ancien régime.*

Digitized by Google

Émile Bertaux, *Les arts en Espagne* (Guide Joanne, *Espagne et Portugal*).
A. Mousset, *L'Espagne dans la politique mondiale.*
Azorín, *España, Hombres et paisajes* (Madrid, Fr Beltrán, 1909).
Carlos Pereyra, *La obra de España en América.*

POITIERS

I. Certificat de littérature :

Rojas, *La Celestina* (A. I).
El Lazarillo de Tormes (Trat° I°).
San Juan de la Cruz, *Cántico espiritual.*
Lope de Vega, *Fuente ovejuna.*
Tirso de Molina, *El Condenado por desconfiado.*
Cervantes, *Rinconete y Cortadillo.*
Palacio Valdés, *La Hermana San Sulpicio.*
R. Pérez de Ayala, *Tres novelas poemáticas.*
A. Machado, *Soledades, galerías y otros poemas.*

II. Certificat de philologie :

Ford, *Old Spanish Readings.*

III. Certificat d'études pratiques :

Théophile Gautier, *Voyage en Espagne.*
Victor Bérard, *La royauté espagnole* (dans *Questions extérieures*).
M. Legendre, *Portrait de l'Espagne.*
Sánchez Cantón, *España.*
Ortega y Gasset, *España invertebrada.*

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Louis Halphen, *Peuples et civilisations : les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes turques du XIe siècle.* Paris (Félix Alcan), 1926, in-8°, 393 pages. 40 francs.

Sous le titre *Peuples et civilisations*, deux universitaires français, M. L. Halphen et M. Ph. Sagnac, viennent de commencer à faire paraître une grande Histoire générale où ils se proposent de retracer l'histoire du monde et de mettre en lumière ce que chaque peuple, chaque civilisation a apporté d'essentiel à la communauté humaine. Cette œuvre d'un grand intérêt comprendra vingt volumes dont deux ont déjà vu le jour. Le premier volume, intitulé *Les premières civilisations*, est dû à la collaboration de plusieurs écrivains éminents et présente comme en bloc l'histoire primitive du monde jusqu'au temps des guerres médiques.

Le deuxième volume paru a pour titre *Les Barbares*, et pour auteur M. Halphen ; il est le tome V de la collection. C'est l'histoire de la conquête et de la transformation du monde par les peuples envahisseurs qui, durant sept siècles, n'ont cessé de se déverser sur les territoires de l'ancien empire romain ou des empires asiatiques : Germains, Slaves, Huns, Normands, Arabes, Turcs, etc. Ce sont leurs ravages, mais plus encore leurs efforts de reconstruction que l'auteur cherche à mettre en relief. Une bonne partie de l'ouvrage est consacrée à l'Orient, et six grands chapitres (IX, X et XI du livre I, et I, X et XI du livre II) traitent, en particulier, du monde arabe et musulman.

L'auteur trace de la vie et de la civilisation arabes en Orient et en Occident un tableau condensé où il relate l'histoire politique et religieuse de l'immense empire musulman depuis sa naissance au VIIe siècle jusqu'à la domination turque au XIe siècle. Il décrit l'état anarchique de l'Arabie avant Mahomet, mais il souligne, avec juste raison, les aspirations des Arabes vers l'indépendance et l'organisation nationales par suite de leur contact continuel, dès le IIIe siècle, avec les peuples voisins civilisés. Il explique très justement par là l'expansion de l'Islam, plutôt que par un phénomène de génération spontanée. Puis il raconte les succès de Mahomet auprès de ses compatriotes dont il a su habilement exploiter le chauvinisme, aiguiser les appétits et les instincts sensuels, beaucoup plus que le sentiment religieux : l'Arabe est par nature sceptique et matérialiste. Mais il

Digitized by Google

n'insiste pas assez, à mon avis, sur le puissant appui que le prophète arabe a rencontré au début à *Yathrib* ou Médine parmi la colonie israélite qui détenait alors le commerce et la fortune.

La péninsule arabique convertie à la doctrine de Mahomet, les nouveaux croyants se lancent à la conquête du monde civilisé. C'est un plaisir pour le lecteur de suivre sans difficulté l'enchaînement des faits, qui sont relatés par M. Halphen d'une manière agréable et concise : conquêtes rapides de l'Orient et de l'Occident, luttes fratricides entre les quatre premiers khalifes *ar-râchidîn* ou orthodoxes, grandeur et chute des deux puissantes dynasties rivales omayade et abbasside. Puis on assiste à la formation de deux nouveaux États arabes : les Fatimites en Égypte, et les Omayades en Espagne; à leur tour, ces deux États ne tardent pas à tomber en décomposition et à se laisser gagner par l'anarchie générale qui s'abat, au XIe siècle, sur le monde de l'Islam.

Le caractère de l'ouvrage c'est d'être à peu près le premier dans son genre. Grâce à l'auteur, nous avons maintenant, en français, une histoire qui donne une vue d'ensemble, pendant cinq siècles, sur la vie et la civilisation des Arabes. M. Halphen n'est pas orientaliste, il est vrai, mais il a su profiter des monographies éparses des érudits contemporains et réussit en plusieurs chapitres à faire œuvre vraiment originale. Pour l'époque omayade, il doit beaucoup aux savants travaux du Père H. Lammens; mais pour l'époque abbasside, il y avait peu de matériaux à consulter utilement : il a donc fallu sur ce point, en particulier, un effort digne d'éloge. Sur l'Espagne, les documents ne manquent pas; mais, à tort peut-être, l'auteur n'a pas cru devoir s'étendre sur cette partie importante de l'histoire arabe.

On pourrait regretter peut être l'emploi du mot *Barbares*; sans doute, l'auteur le prend au sens des Grecs et des Latins : étrangers; mais il ne sera certainement pas compris par tous les Orientaux et portera tort à l'ouvrage : déjà des critiques commencent à s'élever en Orient contre ce terme. On pourrait encore reprocher quelques inconséquences dans les transcriptions des mots arabes et aussi quelques erreurs d'interprétation comme p. 368, *al-Kaïm* et p. 391, *al-Hâkim*, qui sont traduits respectivement par : « maître du temps » et « celui qui décide », alors qu'il aurait fallu les traduire par : « le maître (par ordre de Dieu) » et « celui qui gouverne (par ordre de Dieu) », etc. Mais l'auteur est excusable : il a seulement été induit en erreur par plusieurs de ses devanciers.

En résumé, M. Halphen doit être remercié et félicité pour un ouvrage d'un haut intérêt scientifique et littéraire, qui comble une importante lacune. Il sera certainement accueilli avec faveur en France et à l'étranger. Il rendra sans aucun doute de réels services pour l'étude de l'histoire du Moyen-Age.

MICHEL FEGHALI.

Digitized by Google

Amado Alonso, *La subagrupación románica del Catalán* (*Rev. de Fil. Esp.*, XIII, p. 1-38 et p. 225-261).

M. Amado Alonso a fait paraître l'an passé, dans la *Revista de Filología Española*, deux articles fort intéressants, bien documentés en général, qui ont été déjà mentionnés ici (*Bull. hisp.*, 1927, p. 239), mais qui méritent qu'on y revienne, car ils soulèvent une question de principe : il s'agit de savoir quelle est la place exacte du catalan dans l'ensemble des langues romanes, et si l'on doit le considérer comme se rattachant au rameau ibéro-roman, ou au gallo-roman. Le premier de ces articles est une critique assez vive du livre que M. Meyer-Lübke a publié il y a deux ans, intitulé *Das Katalanische, seine Stellung zum Spanischen und Provenzalischen*; le second est une réponse à la recension qu'en avait faite M. Griera, roulant essentiellement sur des questions de vocabulaire, et je le laisse ici complètement de côté, ne disposant point d'assez de place pour en entamer utilement la discussion. Prenons donc l'autre.

Les objections que M. Alonso adresse à la théorie contenue dans *Das Katalanische* sont minutieuses, justes parfois en détail, et cependant on ne peut point dire que leur ensemble emporte la conviction. Cela tient à ce que, voulant substituer à la thèse du provençalisme celle de l'ibérisme intégral, le critique n'a point établi entre les faits une véritable hiérarchie, et n'a pas cherché non plus à leur assigner des dates au moins approximatives. Assurément quelques-uns des reproches faits à M. Meyer-Lübke sont fondés, et l'on peut en effet le chicaner pour n'avoir pas, dans son exposé comparatif, assez tenu compte de l'aragonais qui se trouve géographiquement entre le catalan et l'espagnol proprement dit, c'est-à-dire le castillan : la vérité est que l'aragonais n'est pas encore très bien connu. D'autre part l'assertion que l'espagnol n'a pas de démonstratifs neutres en *o* (*Das Katal.*, p. 100) peut de prime abord paraître étrange : mais, comme le prouve d'ailleurs le contexte, c'est que dans ce passage le savant professeur de Bonn songeait aux composés de *hoc*, non pas à *eso*, *esto*, *aquello*, etc., et il y a là une simple ambiguïté de rédaction. Ces détails mis à part, et quelques autres du même genre, il n'en reste pas moins que la thèse posée et soutenue par M. Meyer-Lübke est toujours solide. J'ai dit moi-même jadis quelque part, en parlant du catalan, qu'il était « à l'origine très voisin du provençal dont il n'est que le prolongement géographique ». Je n'ai point changé d'avis. Les affinités originelles du catalan avec le gallo-roman me paraissent toujours indéniables, et sur quoi repose cette opinion? Sur l'existence de quelques traits fondamentaux qui relient très évidemment l'idiome de la Catalogne aux parlers de l'ancienne Gaule du Sud. En ce qui concerne la phonétique, c'est par exemple avant tout l'effacement pur

Digitized by Google

et simple de l'*o* final. Mais il y a aussi des détails d'ordre morphologique qui doivent entrer en ligne de compte et sont d'une importance primordiale : ainsi, dans le système de la conjugaison, la chute de l'*s* à la 1re pers. du pluriel dans des flexions *-amu(s)*, *-imu(s)*, et la diffusion des parfaits du type en *gw* comme *agui*. Bien plus, au point de vue lexicographique ou même syntaxique, le remplacement d'une particule telle que *cum* par *ab* (c'est-à-dire *apud*) ne manque pas à lui seul d'une force probante. Voilà trois ou quatre faits : il y en aurait bien d'autres à faire valoir, mais ceux-là suffisent, et sont très nets. Lorsque deux domaines possèdent en commun des traits aussi fondamentaux (et dont on ne peut pas dire qu'ils aient pénétré dans la structure de l'idiome par voie d'emprunt tardif), à qui fera-t-on croire que ces deux domaines n'ont pas, à un moment donné, constitué une sorte d'unité linguistique ?

D'ailleurs les faits historiques sont parfaitement d'accord avec cette hypothèse d'une phase primitive (vers le VIIIe et le IXe siècle), pendant laquelle les parlers de la Gaule méridionale auraient déferlé sur le Nord-Est de la péninsule ibérique. Nous savons qu'une Marche, dite de Gothie ou d'Espagne, fut établie sous Charlemagne (en 778) à Gérone, à Barcelone : elle prolongea ainsi la Septimanie autour du golfe du Lion. Les luttes elles-mêmes qui eurent lieu entre chrétiens et musulmans, ont pu favoriser les brassements de populations dans cet angle extrême des Pyrénées, contribuer à y introduire le type gallo roman du Sud. A cette première phase en a succédé une autre où la Catalogne, devenant peu à peu un domaine linguistique autonome, s'est spécifiée par les caractères qui lui sont propres : du côté du Nord, par exemple, elle a maintenu le son de l'*u* latin, tandis que *ü* se répandait ailleurs au sud de la Gaule ; elle a réduit *au* à *o*, en attendant qu'un peu plus tard elle se distinguât de tous les idiomes environnants par une évolution en *u* des groupes sifflants à la finale. Bref, il y a eu un type catalan qui, au nord des Pyrénées, s'est implanté dans le Roussillon, qui de Barcelone s'est propagé au sud, le long de la côte, jusqu'à Valence, et a été transporté dans les Baléares. Mais qu'une pression venant de l'Ouest se soit aussi fait sentir, que par l'intermédiaire de l'aragonais, par une sorte d'endosmose, le catalan ait même reçu certains apports d'origine castillane, personne ne songe à le nier : l'histoire ici encore explique bien des choses, et le tout est de s'entendre sur les dates essentielles. M. Alonso a reproché quelque part à M. Meyer-Lübke d'avoir construit son livre d'après une théorie préconçue ; c'est un reproche que je ne trouve pas fondé. Je me demande au contraire si lui-même — et sans le vouloir assurément — il n'est pas parti d'une conception a priori, examinant les choses comme si tous les idiomes latins de la péninsule ibérique, protégés, séparés du reste de la Romania par la chaîne des Pyrénées,

Digitized by Google

avaient forcément dès le début évolué dans une sorte de champ clos. Cette conception me paraît contestable, et les faits la contredisent. Les Pyrénées, pendant le haut Moyen-Age, n'ont pas été historiquement et linguistiquement parlant une barrière infranchissable : la répartition actuelle des dialectes basques le prouve à l'Ouest ; à l'Est le catalan, dont le type a prévalu et s'est établi en somme des deux côtés de la chaîne. E. BOURCIEZ.

Reynaldo dos Santos, *A torre de Belem, estudo historico e arqueologico*, Coimbra, imprensa da Universidade, 1922, 131 pages.

On a cru longtemps que l'art manuélin devait ses inspirations à l'Inde. C'est la thèse de Haupt qui l'applique au couvent de Tomar et aux *Capelas imperfeitas* de Batalha. M. Reynaldo dos Santos lui oppose une argumentation serrée. Un seul architecte, Tomas Fernandes, a travaillé aux forteresses d'Asie. On ne signale sa présence à Lisbonne qu'après la mort d'Albuquerque. Il n'a donc pu servir d'intermédiaire. Quant aux dômes côtelés de la Tour de Belem qui présenteraient, suivant Bertaux, certaines analogies avec le palais d'Odeypore, on les retrouve au xe siècle à Nevers, au xiie à Rabat et à Marrakech. Déjà l'Anglais Watson avait combattu la thèse indianiste. Déjà M. Joaquin de Vasconcellos avait parlé d'une influence arabe. M. R. dos Santos, utilisant les pièces d'archives, fonde la thèse marocaine sur une base qui nous semble, historiquement, très solide. Le plan du monument n'aurait été dessiné d'après lui, ni par le chroniqueur Garcia de Resende, ni par l'architecte Boytac. Le mérite en reviendrait exclusivement, ainsi que permet de l'établir un document de la *Torre do Tombo*, à Francisco de Arruda. Et si l'on songe que cinq membres de cette même famille ont séjourné dans les places récemment conquises de Safi et d'Azemmour, l'hypothèse d'une influence de l'art musulman sur l'art portugais du xvie siècle s'impose avec la force de l'évidence.

M. R. dos Santos a démontré surabondamment que la plupart des architectes portugais, sous le règne de D. Manuel, ont été employés en Afrique à des travaux de fortification. Les documents officiels attestent la présence de Boytac à Arzila, de Danzilho (un Biscayen) à Tanger. L'un et l'autre, pour avoir pris part à des opérations offensives ou défensives, y gagnèrent les éperons de chevalier. Il nous semble plus difficile, par contre, de prouver que les Arruda connaissaient l'architecture musulmane. Góis nous apprend en effet que les garnisons de Safi et d'Azemmour, qui levaient un tribut sur les riches provinces d'Abda, de Doukkala et de Chaouïa, vivaient dans un état de guerre permanente avec le sultan de Fez et l'émir de Marrakech. L'objection, toutefois, n'est pas irréfutable. On peut admettre avec M. R. dos Santos que les villes du littoral avaient subi antérieurement l'influence de la

Digitized by Google

civilisation représentée par les Mérinides. On peut soutenir également que les relations entre les chrétiens et les musulmans furent beaucoup plus étroites qu'on ne l'imaginerait d'après la lecture des historiens qui se bornent à relater des faits militaires. Bernardo Rodrigues, le mieux informé des chroniqueurs, avait pénétré, pendant une période d'accalmie, dans la capitale des sultans. Il nous parle d'une factorerie, de comptoirs chargés du rachat des captifs, d'artisans portugais établis à demeure et tolérés à Fez. Il n'est donc pas invraisemblable de supposer une fusion des langues et des mœurs comparable à ce qui avait dû se produire, avant la prise de Grenade, en Andalousie.

Or, s'il reste quelque incertitude en ce qui regarde le mode de pénétration des influences marocaines en Portugal, on en peut du moins constater, a posteriori, les résultats. Un certain nombre de monuments construits ou restaurés à cette époque, la tour de Belem, les palais de Cintra et d'Evora, sont visiblement « amouriscados ». Le mouvement d'islamisation avait commencé dès la prise de Ceuta en 1415. Il s'était poursuivi sous les règnes d'Alphonse V et de Jean II. Celui de D. Manuel, qui marque l'apogée de la conquête et de la politique d'assimilation, correspondrait, pour les architectes portugais, à une sorte d'initiation méthodique. Il y a plus. M. R. dos Santos, distingue dans le manuélin deux périodes. La première, caractérisée par l'élégance et la sobriété, devrait son charme à ce que l'auteur appelle « un parfum mystérieux d'orientalisme ». La seconde, où se manifeste le naturalisme exubérant des Castilho, se confondrait avec le mouvement général de la Renaissance. Ainsi l'influence marocaine, appelée à remplacer comme explication l'influence hindoue, nous ferait mieux comprendre l'aspect essentiel d'un art qui prétend au surplus, par le sens de la profondeur et des volumes hérité du roman, s'opposer au plateresque. L'hypothèse est séduisante. Elle ne saurait laisser indifférents nos archéologues de l'Institut des Hautes Études marocaines.

G. LE GENTIL.

Nebrija, *Gramatica de la Lengua Castellana (Salamanca, 1492), Muestra de la Istoria de las Antiguedades de España; Reglas de orthographia en la lengua Castellana, edited with an introduction and notes*, by Ig. González-Llubera, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1926. LXII-272 pages in-8°, 18 sh.

Le fac-similé de la *Gramática de la Lengua Castellana* de Nebrija, d'après l'édition princeps (1492), par E. Walberg (1909), n'étant guère accessible, et Menéndez Pelayo n'ayant, comme de juste, reproduit de cette grammaire que le livre II « en que trata de la prosodia e

Digitized by Google

silaba », il n'était pas superflu d'imprimer l'ouvrage entier; et cela, non pas, comme a fait La Viñaza, d'après l'édition du XVIIIe siècle, c'est-à-dire d'après une imitation imparfaite et en ajoutant pas mal de fautes, mais d'après l'unique édition donnée par l'auteur. Il valait la peine de répandre cet ouvrage, qui est le premier du genre fait pour une langue romane par un humaniste; mais il fallait le reproduire minutieusement, et c'est ce qu'a pu faire M. G.-Ll., avec des modifications systématiques, destinées surtout à donner plus d'uniformité, mais en tenant compte des préférences évidentes de Nebrija (ou de son imprimeur); et c'est d'après la même méthode que les *Reglas de Orthographia* ont été reproduites, d'après l'édition princeps d'Alcalá, 1517[1]. La *Gramàtica* a été en outre l'objet d'une excellente annotation, avec des références très utiles[1].

M. G.-Ll. nous a rendu aussi le service de publier la *Muestra de la Istoria de las Antiguedades de España*, parue vers 1499, dont Haebler avait donné la description. Il observe que l'introduction mise en tête de la traduction latine des *Decades* de Hernando del Pulgar en 1545 « is mainly a Latin translation » de cette *Muestra*. Les ch. II, III, IV de celle-ci correspondent en effet respectivement aux ch. intitulés dans le texte latin *Descriptio totius Hispaniae*, *De maximis fluminibus Hispaniae*, et bien des détails sont communs; mais M. G.-Ll. a eu soin de noter un certain nombre de différences, et de dire, en se reportant à l'*Exhortatio ad Lectorem* qui précède ces *prolegomena*, que « in this part the influence of Annius Viterbiensis is evident ». C'est là un point assez important, et je suis bien aise de voir que je ne m'étais pas trompé quand je disais, dans *Les Histoires générales d'Espagne*, p. 70, n. 4, à propos de Noe et d'Iubalda : « Il est peu probable qu'il en soit question dans la *Muestra de las Antiguedades*, parue un an après les *Commentaria* d'Annius ». Ce n'est d'ailleurs pas seulement dans l'*Exhortatio*, c'est aussi dans les *prolegomena* eux-mêmes (ou *Excusatoria praefatio* tirée de la *Muestra*) que Nebrija invoque Bérose : « Dictus est autem hic mons Iubeda a Iubalda Iberi regis filio qui a Beroso Chaldeo ibidem regnasse traditur » (p. 1083, l. 27 de l'éd. Beale). S'il n'y a pas eu là interpolation, Nebrija, mort en 1522, aurait donc bien été le premier, en Espagne, à accueillir, et sans réserve explicite, les nouveautés que devait si complaisamment développer son élève Florian de Ocampo. Quant au reste, j'ai dit, dans le même ouvrage, p. 54-56, ce que je pensais de sa critique, et je n'y reviens pas : réaction contre les fantaisies du Moyen-Age (Rodrigue de Tolède et Alphonse X), mais retour à celles des anciens. Non seulement il ne croit pas, je l'ai dit, aux *Almonides* (p. 1078 de Beale), mais, dans sa *Muestra* (p. 211[2]), il se moque agréablement de l'éty-

1. Voir le compte rendu de M. Bohigas dans la *Rev. de Fil. Esp.*, 1926, p. 386.
2. Cap. I, qui précisément n'est pas reproduit dans les *prolegomena* en question.

Digitized by Google

mologie *Celtiberia* = *Cetubalia*, sans se douter que d'autres assertions, plus ou moins étayées sur Silius Italicus ou sur Pline, ne sont pas plus raisonnables. Je ne conteste pas, néanmoins, qu'il y ait là comme un éveil de l'esprit critique. Pourquoi faut-il que ce grammairien ait ouvert en Espagne l'ère des falsifications historiques en acceptant sans sourciller les épaisses élucubrations du Viterbien, alors que, en 1522, date de sa mort, et même avant, d'autres en signalaient déjà l'absurdité?

G. CIROT.

Xavier de Cardaillac, *Don Quichotte de la Manche par Miguel de Cervantes Saavedra*. Nouvelle traduction intégrale et annotée. Deuxième partie. — Toulouse-Paris, E. Privat et H. Didier, 1926-1927; 2 vol. in-8°, de XI-433 et 424 pages.

La première partie de cette nouvelle traduction du *Don Quichotte* — qui était presque achevée avant la guerre de 1914 — a paru en 1923: j'en ai rendu compte ici même (voir *Bull. hisp.*, t. XXVI, p. 82 sq.). J'en faisais ressortir les mérites tout particuliers de complète exactitude, sans dissimuler qu'il y avait lieu cependant de lui adresser certaines critiques. Ma principale objection était qu'à force de serrer le texte de près pour mieux conserver la couleur de l'original, à force de vouloir faire passer dans la version française la manière ou même les négligences de Cervantes, on risquait d'aboutir parfois à des périodes trop touffues, et dont notre langue supporte mal l'enchevêtrement. Était-il prudent d'autre part d'émailler le récit de certains hispanismes, imprimés en italiques, mais qu'il fallait bien ensuite expliquer au bas des pages? Il me semble que, dans cette seconde partie, le traducteur a jusqu'à un certain point tenu compte de ces desiderata. L'allure générale des deux nouveaux volumes, tout en restant très fidèle au texte et en le suivant pas à pas, est cependant plus dégagée, moins dense. C'est en note que sont rejetés et commentés beaucoup de mots espagnols dont le français ne peut évidemment fournir que des équivalents souvent très approximatifs : comme ces notes sont toujours minutieusement et sobrement rédigées, le lecteur n'a qu'à s'y reporter, il se trouve vite dans le milieu voulu pour goûter l'œuvre et bien comprendre ce qu'était la vie castillane au début du XVIIe siècle.

M. Jean Labarthe avait, dans le temps, plus ou moins collaboré à la traduction de la première partie du *Don Quichotte*. Pour la deuxième (et par suite de diverses circonstances exposées dans la préface), M. de Cardaillac a dû assumer seul la lourde tâche qu'il s'était imposée : on doit le féliciter de l'avoir remplie avec tant de conscience, on pourrait dire tant d'amour. Il en avait jadis esquissé un premier

Digitized by Google

crayon, sous la tente, pendant qu'il faisait campagne au Maroc : il a repris depuis son travail, l'a dégrossi, revu, poli d'une façon lente et attentive, s'entourant des renseignements de toutes sortes que les commentateurs, surtout en Espagne, ont accumulés autour du chef-d'œuvre de Cervantes. Voilà donc achevé ce long et patient labeur. Il faut souhaiter bon succès à cette traduction qui le mérite sous tant de rapports, et beaucoup de lecteurs à ces quatre gros volumes dont le prix semblera très modique, étant données les conditions actuelles et la belle tenue de l'impression.

E. BOURCIEZ.

Lieutenant-colonel H. de Castries, *Les sources inédites de l'Histoire du Maroc.* Première série. Dynastie Saadienne. Archives et Bibliothèques d'Angleterre. T. II. Paris, 1925, in-4°, 602 pages, 6 planches.

Il serait superflu et quelque peu impertinent de faire l'éloge de la collection que dirige avec tant de soin l'infatigable M. de Castries. Tous ceux qui étudient l'histoire de l'Espagne et du Portugal savent combien les *Sources inédites* apportent de documents précieux tant sur les rapports du Maroc et de la Péninsule que sur ceux des nations ibériques avec le reste de l'Europe. On verra par l'analyse suivante — bien incomplète et sommaire du reste — que les hispanisants auront encore grand profit à feuilleter le dernier volume paru, où M. de Castries a réuni cent soixante-dix-neuf pièces tirées des archives et des bibliothèques d'Angleterre; ces pièces vont du début de 1590 à la fin de 1625.

On ne saurait s'étonner que les bibliothèques anglaises soient si riches en documents intéressant l'Espagne en même temps que le Maroc, puisque la lutte contre l'Espagne domina toute la politique extérieure de la reine Élisabeth, morte seulement en 1603. On la voit extrêmement préoccupée, ainsi que ses conseillers, de dresser le Maroc contre l'Espagne, ou, pour le moins, de susciter à celle-ci des embarras dans ses *fronteiras* et ses *presidios;* M. de Castries publie par exemple un extrait d'un mémoire anonyme adressé à Robert Cecil, où l'auteur suggère l'envoi d'un agent anglais au Chérif, pour le prier de faire détruire les blés autour des places espagnoles et d'interdire à ses sujets de vendre des grains aux Espagnols (Doc. XL). On sait, d'autre part, que le pillage des galions américains était une des opérations les plus fructueuses des marins anglais, une de celles aussi qui gênaient le plus les souverains espagnols, toujours à court d'argent; or les Anglais avaient précisément constaté que la côte du

Digitized by Google

Maroc, près de Mazagan, était parmi les endroits les plus sûrs pour les navires destinés à attaquer la flotte des Indes (Doc. XII).

Il est difficile de démêler quelles pouvaient être exactement les intentions du Chérif; sans doute, Ahmed el-Mansour fut vivement frappé par la prise et le pillage de Cadix en 1596 (Doc. XXXV), et il conçut le projet de conquérir l'Espagne avec l'aide de l'Angleterre; il chargea le caïd Azzouz de s'en ouvrir à un marchand anglais de Marrakech, Jaspar Thomson (1599), qui conseilla d'envoyer une ambassade auprès de la Reine (Doc. XLIX. Cf. aussi p. 145-146). Cette ambassade partit l'année suivante; elle était dirigée par Abd el-Ouahed ben Messaoud, fassi de basse extraction, mais subtil et rusé (Doc. LV et LVII), et elle devait en principe négocier une alliance entre l'Angleterre et le Maroc contre l'Espagne (Doc. LXI et LXII). Cette alliance ne fut jamais définitivement conclue. Le Chérif resta fidèle au jeu de bascule qui est la tradition diplomatique du Makhzen : il cherchait probablement à obtenir des avantages des deux partis, des Anglais en leur laissant espérer son aide contre les Espagnols, des Espagnols en leur faisant craindre une entente avec les Anglais. En fait, s'il rendit à la reine Élisabeth quelques menus services qui ne l'entraînaient pas loin, il ne lui apporta aucun concours positif d'importance : ainsi, quand elle lui demanda une avance de cent mille livres en vue de la conquête des Indes espagnoles, il se déclara plein de confiance et tout disposé à les prêter, mais découvrit mille difficultés d'ordre pratique à l'envoi de la somme (Doc. LXXVIII). Peut être, il est vrai, ne l'avait-il point. De même, il usa de manœuvres dilatoires pour ne pas fournir les subsides promis au prétendu roi de Portugal D. António; et cependant Élisabeth avait fort à cœur l'installation du prieur do Crato sur le trône de Lisbonne, moins par sympathie pour lui, naturellement, que par haine de l'Espagne. Le Chérif se proclamait à chaque instant tout prêt à soutenir la cause de D. António; mais les négociations restèrent sans résultat pratique (cf. Doc. I, II, III, V, VI, VII, VIII, IX, X, XIV, XIX, XXIX). On sait par ailleurs que les manœuvres de l'Espagne y furent pour beaucoup et qu'il fallut l'intervention du Grand Seigneur pour que le Chérif rendît à D. António son fils D. Cristóvão, qu'il gardait auprès de lui comme otage sans raison aucune, puisqu'il ne prêtait point l'argent.

Il est possible que la politique marocaine d'Élisabeth ait choqué les sentiments religieux de quelques-uns de ses sujets; un agent anglais, Henry Roberts, attendit l'avènement de Jacques Ier pour soumettre au nouveau monarque un projet fort curieux de conquête et de conversion du Maroc : cette conquête aurait commencé par l'occupation de diverses places espagnoles du Maroc, Tanger, Ceuta, Mazagan, et par celle du fort d'Arguin; l'opération présentait plu-

Digitized by Google

sieurs avantages : d'abord, on aurait affaibli la catholique Espagne tout en gagnant à la Réforme une multitude de musulmans ; ensuite, la possession du Maroc aurait permis aux Anglais de prendre à revers l'Espagne et le Portugal (Doc. LXXXIII).

Le volume de M. de Castries nous apporte encore de nouvelles indications sur l'occupation de Larache par l'Espagne. Les Espagnols firent une tentative infructueuse ou, plus exactement, une démonstration sans résultat — car ils ne débarquèrent même pas — en septembre 1608 (Doc. CV et CVI. Cf. aussi p. 382-383). Ils préparèrent une nouvelle expédition d'accord avec Moulay ech-Cheikh (Doc. CIX, CX, CXI, CXII, CXX, CXXI); le 14 juin 1610, seconde démonstration sans résultat (Doc. CXXII, CXXIV); c'est le 20 novembre 1610 seulement qu'ils réussirent à occuper la place (Doc. CXXVI, CXXVII, CXXIX, et p. 545-547): ils remirent à Moulay ech-Cheikh 500.000 ducats.

Les hispanisants retrouveront aussi dans ce volume un singulier personnage, l'Anglais Anthony Sherley, que ses intrigues et sa vie errante ont rendu célèbre. On se rappelle que cet aventurier pittoresque fit partie en 1599 d'une ambassade envoyée par le Sofi aux souverains d'Europe et que c'est lui qui fit emprisonner à Moscou un personnage presque aussi curieux, l'Augustin portugais Fr. Nicolás Melo, qui fut martyrisé par la suite à Astrakhan[1]. Au Maroc, Sherley, officiellement ambassadeur de l'empereur Rodolphe II, travailla en réalité pour le compte de Philippe III (1605-1606); M. de Castries consacre une notice très précieuse à ses deux années marocaines (p. 274 sq.), car les documents qu'il a trouvés lui ont permis de compléter utilement les biographies antérieures de l'ancien diplomate persan[2].

Tels sont les principaux faits de l'histoire de la Péninsule et de ses relations avec le Maroc sur quoi le récent volume de M. de Castries fournit des éclaircissements nouveaux — les principaux seulement, cela va sans dire ; car ces documents touchent à tant de choses, à tant de gens, à tant de pays, à tant d'événements qu'il est impossible d'en résumer la matière en quelques pages[3]. Rien d'ailleurs ne saurait dispenser les historiens de se reporter aux textes mêmes : ils ne seront certainement pas déçus.

ROBERT RICARD.

1. Voir, sur Sherley et Fr. Nicolás Melo, Julián Paz, *Archivo general de Simancas, Catálogo IV* (*Secretaría de Estado*), Madrid, 1914, p. 642 sq., Gregorio de Santiago, O. S. A., *Ensayo de una Biblioteca Ibero Americana de la Orden de San Agustín*, V Madrid, 1920, p. 373-377, et *Archivo Histórico Hispano-Agustiniano*, mars-avril 1922, p. 150-156.

2. M. de Castries reproduit en frontispice un portrait de Sherley, « Magni Sophi Persarum Legatus inuictissimo Caesari Celerisque Principibus Christianis ».

3. Il faut signaler encore quelques documents sur les Morisques et leur expulsion en 1609 (Doc. CXVII, CXIX, CXLIV et p. 578).

Digitized by Google

Baltazar Gracián, *Oracolo manuale*, traduzione e commento di **E. Mele**. Bari, Laterza, 1927; 1 vol. in-12 de 241 pages.

La renaissance de Gracián au XXe siècle, et particulièrement sa pénétration, en France, auprès d'un assez vaste public depuis les années d'après guerre, ce serait un phénomène à retenir par l'historien qui ferait un essai sur les vicissitudes des renommées littéraires. Vraisemblablement, un esprit porté aux théories ne serait pas en défaut pour soutenir la thèse que, la vie tendant de plus en plus à devenir une *milicia contra la malicia del hombre*, les préceptes de Gracián sont plus que jamais opportuns pour l'honnête homme (dans tous les sens du mot) qui ne veut pas être tellement « colombe » que d'autres en prennent l'occasion d'être de malhonnêtes gens. Quant aux personnes dont *la mente tira al concreto* (selon la devise de Fr. de Sanctis), et qui, au surplus, ont été quelque peu témoins ou acteurs dans ce mouvement gracianesque, elles attribueraient sans doute une part non négligeable à l'élément fortuit ou individuel, tel que : lecture des œuvres de Schopenhauer dans l'édition populaire Reclam ; découverte d'un vieil exemplaire de *L'Homme de Cour* dans une boîte des quais ; incitations données à un fidèle de Remy de Gourmont par quelques paragraphes du *Chemin de velours*.

Mais laissons ce petit problème, pour constater que l'Italie vient se joindre à la France dans ce renouveau de Gracián. Remarquons d'abord que chez nos voisins transalpins sa réputation a passé à peu près par les mêmes phases que chez nous. Il commence par être en faveur pendant un siècle. Comme nous le rappelle et parfois nous le révèle M. Eug. Mele, l'*Oraculo* (1647) était traduit à Parme en 1670, soit quatorze ans avant Amelot de La Houssaie. Cette traduction anonyme a été rééditée en 1679 et en 1695. Suit en 1698 une traduction faite par l'abbé Tosques sur celle d'Amelot ; elle fut rééditée cinq fois, de 1708 à 1761, et même retraduite en allemand par Freiesleben, en 1723. Dans la même période étaient traduits : le *Discreto* par un anonyme (trois éditions, de 1670 à 1695), le *Criticon* par Cattaneo (cinq éditions, de 1685 à 1745). Mais, en Italie comme en France, Gracián subissait, au cours du XVIIIe siècle, une éclipse qui s'est prolongée jusqu'à nos jours.

M. Eug. Mele était des mieux qualifiés pour la faire cesser : les lecteurs du *Bull. hisp.*, dont il est un des collaborateurs les plus anciens, et ceux des revues d'érudition italiennes ou espagnoles, connaissent ses nombreuses études hispaniques ou italo-hispaniques, aussi ingénieuses que savantes, notamment sur Cervantes, — et sur Gracián lui-même, à propos de plagiats du *Discreto* et du *Criticon* faits par le P. Casalicchio, un compilateur napolitain qui florissait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (*Giornale storico*, LXXXIII, 1923).

Digitized by Google

On n'ignore point que l'aphorisme de Gracián : *Gran ventaja el ser primero*, ne vaut pas en matière de traductions. Aussi, constater simplement que M. Mele montre dans sa traduction de l'*Oraculo* une exactitude plus complète qu'aucun de ses prédécesseurs de toutes langues, ce ne serait lui faire qu'un assez mince éloge. Il mérite mieux, et c'est justice de dire qu'il a atteint le but indiqué dans sa préface : « La nostra traduzione abbiamo voluto che, riproducendo fedelmente il testo, rispettasse per quanto fosse possibile lo spirito e la lettera della prosa spagnuola ». Et M. Mele était en droit de qualifier son entreprise d' « ardita e certo non facile ». L'italien se prête, il est vrai, mieux que notre langue française, à rendre l'espagnol. Mais beaucoup moins qu'on ne serait tenté de le supposer *a priori*. C'est ce que nous avons remarqué au cours de notre confrontation. Il y a, certes, des identités ou de parfaits équivalents qu'un traducteur français doit envier : *disingannato, gagliardia, non star sempre sulle burle* (« no estar siempre de burlas »), *tutto condiscono male* (« todo lo desazonan »), etc. Mais, en recherchant particulièrement les « mots redoutables » de Gracián (*die freislichen Wörter*, pour emprunter l'expression à l'exégèse wagnérienne), il apparaît que leur difficulté n'était pas sensiblement moindre pour un traducteur italien. Ainsi, M. Mele a été réduit à rendre « genio » tantôt par *sentimento*, tantôt par *carattere;* « discreto », tantôt par *savio*, tantôt par *prudente;* « discreción », tantôt par *discrezione*, tantôt par *abilità;* « despejo » par *una certa sprezzatura*.

M. Mele donne en appendice 45 pages compactes de notes philologiques et comparatistes qui peuvent prétendre à l'exhaustivité. Nécessairement elles sont empruntées, en grande partie, à Amelot, à Morel-Fatio, à Coster, aux *Notes sur l'Oraculo* (*Bull. hisp.* de juillet 1911). Mais il en est aussi de nombreuses qui lui appartiennent en propre, parmi lesquelles nous signalerons de très utiles rapprochements avec les auteurs italiens : Boccalini, Botero, Machiavel et autres.

En conclusion, l'ouvrage de M. Mele, — qui joint, d'ailleurs, à ses autres mérites celui d'une bonne présentation typographique — est vraiment indispensable à tous ceux qui cultivent Gracián[1].

V. BOUILLIER.

1. Je complète par quelques observations de détail Après examen assez minutieux, je n'ai relevé dans la traduction que deux passages (c'est peu !) sur lesquels je suis en désaccord avec M. Mele. Max. 58 (« saberse atemperar ») : « No echa á la presa el buen cetrero mas rapiña de la que ha menester para darle caza ». — « *Il buon falconiere non getta á la preda più esca di quella che occorre alla caccia.* » M. Mele est conforme à Amelot : « Le bon fauconnier ne jette de manger au gibier que ce qui est nécessaire pour le prendre. » Traduction qui ne paraît pas répondre au sens de *rapiña* (pour *ave de rapiña*), ni au procédé de la chasse au faucon. Je traduirais donc, comme Schopenhauer et Jacobs : « ... ne lance pas plus d'oiseaux sur le

Digitized by Google

Gabriel Boussagol. *Angel de Saavedra, duc de Rivas, sa vie, son œuvre poétique.* Toulouse, Privat, 1926, in-8°, 481 pages.

La publication coup sur coup, en 1923 et 1924, des deux ouvrages de M. E. A. Peers sur le duc de Rivas, pouvait interdire à M. Boussagol, au moment où son travail était déjà fort avancé, d'importantes voies d'accès. On ne s'aperçoit pas qu'il ait eu à regretter ce changement d'orientation Le mérite principal de son livre consiste précisément dans une étude approfondie, parce que limitée, du mécanisme de la création poétique.

Elle supposait une enquête préalable sur la biographie et les sources livresques. Peut-être y aurait-il eu avantage, pour la commodité de l'exposition, à fondre les deux parties que M. Boussagol intitule, successivement, « la vie » et « la vie dans l'œuvre ». Il s'agit en effet, dans l'un et l'autre cas, de l'influence des milieux traversés. Nous retiendrons, comme éclairant d'un jour nouveau la personnalité complexe de Rivas, une minutieuse reconstitution de ce qu'était, entre 1802 et 1806, l'enseignement du Collège des Nobles, des révélations imprévues, d'après les archives militaires de Ségovie, sur une absence non justifiée des deux frères pendant la guerre de l'Indépendance, des anecdotes recueillies dans la famille même du poète et concernant l'exil, quelques précisions nouvelles sur le passage des émigrés fournies par les archives départementales de Tours. M. Boussagol, qui semble avoir épuisé, en Espagne et en France, toutes les sources inédites d'information, a surtout le mérite de mettre fortement en relief certains aspects moins connus du caractère : en premier lieu, la persistance, chez Rivas, du préjugé aristocratique, lequel, survivant à la propagande révolutionnaire de Galiano, l'a conduit à choisir ses héros parmi ses ascendants ou dans les familles

gibier... ». — Max. 110 (« No aguardar a ser sol que se pone ») : « Jubila con tiempo el advertido al corredor caballo, y no aguarda a que cayendo levante la risa. » — « L'esperto cavaliere lascia a tempo libera la briglia al cavallo... ». Ici encore, M. Mele a pour lui Amelot : « Le bon cavalier lâche quelquefois la bride à son cheval. » Je pense, au contraire (toujours avec Schopenhauer et Jacobs), que le sens est : met à temps son vieux cheval à la retraite, lui donne ses invalides. Ce qui est plus conforme au sens de *jubila*, à l'idée générale de la maxime, et aussi, je crois, à l'expérience hippique. — A ces deux petites critiques, je ne saurais en ajouter d'autres, à moins de tomber dans des chicanes minuscules ou douteuses.

Qu'il me soit permis de terminer par une remarque personnelle, bien qu'elle ait peu d'à-propos ici, puisque M. Mele est de ceux qui n'ont nul besoin d'indulgence : entre traducteurs, il est prudent de n'être point trop « battant, de peur d'être battu. » Ainsi, en relisant dans un appendice de M. Mele le chapitre du *Discreto : Arte para ser dichoso*, je me suis aperçu que j'avais commis un fâcheux *lapsus* dans ma traduction publiée par le *Bull. hisp.*, d'octobre 1926. Quand l'âne vient porter ses doléances devant Jupiter, le texte dit : « aconsejado de muchos y acompaña'o de *ninguno*. » Par inadvertance, j'avais lu *alguno*, — moins piquant, sans doute, mais plus attendu. C'est parfois sur les passages faciles qu'on est le plus exposé à broncher, par relâchement d'attention ! En conséquence, au lieu de : « accompagné de quelques-uns », il faut lire : « mais sans être accompagné d'aucun ».

Digitized by Google

apparentées à la sienne — par là s'expliquerait, lorsqu'il hérite, après la mort de son frère aîné, du titre de duc, sa rapide évolution vers le modérantisme —; d'autre part cette réceptivité qui, le préparant à subir l'empreinte de tous les milieux, se combinait pourtant avec un certain esprit de clocher, où l'on reconnaît le Cordouan irréductible aux mœurs étrangères. On ne pourra guère, après l'étude de M. Boussagol, chercher que dans deux directions. Il n'est pas vraisemblable qu'une enquête sur le séjour en Italie nous ménage d'importantes révélations : le poète-ambassadeur, arrivé au faîte de la gloire, avait son siège fait. On ne saurait en dire autant du séjour en Angleterre qui explique ses débuts. C'est, à notre avis, dans le monde des émigrés espagnols et portugais qu'on découvrirait les origines immédiates du romantisme péninsulaire[1]. Et les indications précieuses mais sommaires que M. Boussagol nous donne à la page 123 ne nous font que plus vivement désirer un travail qui, outre les périodiques publiés en castillan à Londres, utiliserait les documents du *Record office*.

La question des sources littéraires et historiques avait depuis longtemps retenu l'attention de MM. Lomba y Pedraja, Menéndez Pidal, E. A. Peers, Rivas Chérif. M. Boussagol est le premier qui, l'envisageant dans son ensemble, soit en mesure d'en tirer des conclusions générales. Nous pouvons, grâce à lui, dessiner la courbe intellectuelle de celui qu'en Espagne on regardait comme un initiateur et qui, pourtant, n'eut rien d'un chef d'école, Rivas procédait, pour le pittoresque, de Moratín le père; il se réclamait, pour l'orientalisme, de Mme Cottin. C'est uniquement dans la première partie du *Moro expósito* qu'il s'affranchit de la phraséologie empruntée à Garcilaso, Herrera, Góngora. La modernisation du genre épique, dont on lui fait honneur, ne saurait donc remonter avant 1829. Très ingénieuse, également, et très concluante nous paraît la tentative de M. Boussagol pour dater les romances historiques en suivant, année par année, la production des revues. On sait que le poète a toujours été à l'affût de l'actualité et que, s'il devance parfois la mode, le plus souvent il la suit. Aussi est-on presque sûr de ne pas s'égarer en cherchant pour chacune de ses œuvres, une cause occasionnelle. Cette constatation suffirait pour nous faire écarter a priori l'hypothèse d'une influence de Rivas sur Prosper Mérimée. Supposer que ce dernier s'est délibérément servi d'un manuscrit de *D. Alvaro* confié à sa discrétion, semble peu conforme à ce que nous savons de son caractère. Et M. Martinenche faisait très justement observer qu'il est difficile de concevoir un dénouement plus conforme aux habitudes d'esprit de son auteur que la fin des *Ames du purgatoire*.

1. Voir l'ouvrage de M. Félix Walter, *La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique*, Paris, Champion, 1927.

Digitized by Google

Tout lecteur de Rivas se pose deux questions : quelle est dans l'histoire du romantisme espagnol, la portée de son œuvre? Quelle en est, d'autre part, la valeur intrinsèque? M. Boussagol, au cours d'une démonstration qu'il a voulue complète, au risque de la faire paraître, par l'accumulation des preuves, surabondante, nous fournit les moyens d'y répondre scientifiquement. Rivas, quand on a fait le bilan de ses emprunts et le dénombrement de ses procédés, nous apparaît, avant 1830, comme un pseudo-classique nourri du vocabulaire de Herrera et s'efforçant de ramener les sujets romantiques aux unités. Jamais il ne s'affranchira complètement du règne de la périphrase. Jamais il ne s'élèvera jusqu'à la haute poésie philosophique. Rien ne nous autorise à considérer le prologue du *Moro expósito* comme lui appartenant. Celui des *Romances*, en 1840, a le tort non moins grand de venir après la bataille. Le rénovateur du genre épique et du théâtre ne fait donc pas figure de théoricien d'avant-garde. En admettant que *Don Alvaro* ait remporté, en 1835, un succès d'étonnement ou de scandale, il n'en est pas moins démontré que la pièce presque immédiatement, sombra dans l'oubli. Quant au seul dogme qu'on soit tenté d'attribuer à Rivas, son nationalisme littéraire, on le retrouve chez les puristes de l'École de Séville, déjà férus, avant lui, de casticisme. Son œuvre est donc, comme l'affirme avec raison M. Boussagol, le rendez-vous de toutes les influences. On ne peut soutenir qu'elle ait, par sa seule efficacité, changé l'orientation des esprits.

L'artiste lui même, quand on le soumet à cette rude épreuve du commentaire philologique, nous semble surfait. On ne saurait lui demander — telle n'est pas l'intention de son dernier biographe — d'exprimer ces nuances délicates qui n'apparaîtront dans la poésie castillane qu'avec Ruben Darío ni lui faire un grief d'user d'une rhétorique dont se contentera Núñez de Arce. Mais il devient difficile, même quand on s'efforce de le juger rétrospectivement, de continuer de voir en lui un maître de la couleur et de la cadence. Le dessin, bien que certains critiques aient abusé des comparaisons entre le peintre et le poète, ne fut pour lui, pendant son adolescence, qu'un simple passe-temps. Ses goûts artistiques se développèrent, il est vrai, quand il se trouva en contact, aux Gardes-du-corps, avec l'élément belge Mais il ne prit la peinture au sérieux que lorsqu'il fut obligé, en exil, d'en faire un gagne-pain. On n'a pas encore réussi à dresser la liste complète de ses tableaux. Beaucoup, traitant de sujets mythologiques ou religieux, rentrent dans un genre qui, par définition, reste conventionnel. N'est-on pas obligé, pour découvrir chez le peintre-poète un accent hypothétique de réalisme, de se rabattre sur les natures mortes? Voilà qui réduit singulièrement le champ des brillantes généralisations! Il est facile de se convaincre, au surplus,

Digitized by Google

que tout ce qu'on serait tenté de rapporter à une éducation supérieure de l'œil vient de sources livresques. Dans ces descriptions tant vantées de chevaux, de combats, de cortèges, ce n'est pas l'officier de cavalerie qui parle, mais le disciple de Moratín. Que reste-t-il, par contre, des harmonies rivesques, lorsqu'on retrouve chez ses modèles du *siglo de oro* mêmes rythmes, mêmes épithètes? Force est de constater, chez celui que Menéndez y Pelayo appelait « le plus espagnol des grands poètes du XIXe siècle », une tendance marquée au pastiche, l'habitude d'imiter les autres et de se répéter lui-même — rançon de cette prodigieuse facilité dont il serait d'ailleurs injuste de médire, maintenant que la recherche de l'originalité à tout prix stérilise quiconque s'efforce d'échapper à la poussée de la littérature antérieure.

Nous ne sommes pas entièrement d'accord avec M. Boussagol sur les raisons qui ont déterminé le poète, en 1829, à changer sa manière. Il était, depuis cinq ans, en contact avec les milieux anglais Il avait lu, non seulement Walter Scott et Southey, mais les *Ocios de españoles emigrados* et les *Variedades* de Blanco White. Qu'attendait-il pour se convertir? Faut-il admettre que la révélation lui soit venue de l'*Espagne romantique* de Trueba y Cossío? Mais *The romance of history of Spain* ne devait paraître à Londres qu'en 1830. Nous croirions plutôt — le témoignage de Rivas nous y autorise — à l'influence prépondérante de la préface d'*Adozinda* en 1828.

Garrett, dans une note imprimée en 1843, considère le fait comme démontré : « O Sr Duque de Ribas, bem conhecido na Europa hoje, tomou para epigraphe do seu *Moro esposito* este paragrapho da presente carta : não me desvanece por mim ; mas dá-me gosto que precedessemos os nossos vizinhos na restauracão da poesia popular das Hespanhas[1] .» Une sympathie fondée sur un égal mépris de l'absolutisme le rapprochait, à l'époque de son premier séjour en Angleterre, des libéraux de Cadix. Il avait appris l'espagnol avec son père. On est en droit de supposer que, lorsqu'il composa *O retrato de Venus*, poème consacré à la peinture, il n'ignorait pas les essais antérieurs de Meléndez, de Gallego et de Rivas. Bien qu'il dût, par la suite, dans *Luís de Sousa* et *Filipa de Vilhena*, se faire le porte-parole d'un certain nationalisme inquiet, il se plaisait encore, en 1828, à confondre Portugais et Castillans sous le nom d'Espagnols[2] et parlait, dans sa réhabilitation de l'octosyllabe et de la poésie anonyme, au nom des deux peuples. On comprend que Rivas, instruit par Hookham Frere, qui avait été ministre en Portugal, se soit passionné pour un mani-

1. Garrett, *Adozinda*, éd. de Theophilo Braga, 1904, p. 23.

2. *Ibid.*, p. 116 : « A belleza d'estes nossos versos octosyllabos que nos são proprios a nós hespanhoes, tanto portuguezes como castelhanos ». Camoëns, dans les *Lusiades*, prenait le mot Espagne dans le même sens.

Digitized by Google

feste où son prédécesseur se réclamait bien des Allemands et des Anglais, de Bürger et de Burns, mais conseillait de rajeunir les vieux thèmes nationaux en leur appliquant une esthétique nouvelle adaptée au ton du romantisme. L'auteur d'*Adozinda* et de *Bernal Francez* ajoutait l'exemple au précepte[1]. Il introduisait la magie et le pittoresque médiéval dans un romance authentique. On en vient, par suite, à se demander si le poète espagnol, averti par une indication de cette même préface, n'aurait pas eu connaissance d'un poème antérieur, *Dona Branca*, où l'humour et le merveilleux recouvrent la donnée historique. Mme Cottin lui avait montré, à vrai dire, le parti qu'on pouvait tirer de l'opposition entre les mœurs des chrétiens et des musulmans. Il avait déjà rencontré, dans Walter Scott, mainte plaisanterie acerbe sur la dépravation du clergé catholique. On est surpris, néanmoins, qu'il croie utile d'insérer, dans les notes du chant X, de longs extraits de saint Bernard. Les Portugais, depuis longtemps, s'égayaient aux dépens des moines blancs et des moines noirs. Ils exploitaient, sans ménagement, le thème consacré de la gourmandise. Le mot *bernardo* lui-même avait pris une acception défavorable. On connaissait, par la description ironique de Beckford[2], l'ampleur monumentale des cuisines d'Alcobaça. Voilà qui ressemble singulièrement au burlesque anticlérical du *Moro expósito*. Aussi est-il permis de supposer que Rivas avait lu cette définition de la *tremenda*: « A certa hora da noite, depois de ceados, rezados, deitados, adormecidos e roncados os reverendos padres, iam pelos dormitorios, leigos, donatos, coristas ou moços, que tanto não sei eu, com uma enorme marmita, ou outra que tal vazilha, cheia de gordas, grossas e pingues postas de cevado toucinho, cozidas e adubabas com seu molho de vinagre, e não sei que mais ingredientes; e batendo ás portas das cellas, acordavam aquelles penitentes varões para tão frugal repasto, que suas reverendissimas mui devotamente, e por sancta obediencia, devoravam. A isto se chama *tremenda*; porquê e com que etymologia não pude ainda descubrir; mas o facto asseveram ser tão real como a existencia dos cachaços dos revendos padres. Talvez d'aqui venha aquelle sabio anexim que ás pessoas de juizo *bernado* se applica:

Tens muito toucinho nos cascos[3]. »

1. « Comecei a arranjar e a vestir alguns com que engracei mais : e para lhe dar amostra do modo porque o fiz, adeante copio um dos mais curiosos, ainda que não dos menos estropeados, e com elle o restaurado ou recomposto por mim, o melhor que pude e soube sem alterar o fundo da historia e conservando, quanto era possivel, o tom e estylo de melancholia e sensibilidade que faz o principal e peculiar caracter d'estas peças. » *Adozinda*, p. 25.

2. Imitée depuis par Rebello da Silva dans *Lagrimas e thesouros*. Les ouvrages de Beckford sur le Portugal ne furent imprimés qu'en 1834 et 1835 mais beaucoup d'Anglais les avaient lus en manuscrit et même plagiés.

3. *D. Branca*, 6ª edição, Lisboa, 1899, p. 228.

Digitized by Google

Il nous semble prouvé — sur ce point nous nous rallions à l'avis de M. Boussagol — que le romantisme espagnol est sorti d'Angleterre. Mais nous croyons légitime d'ajouter à la liste des intermédiaires un nom, celui de Garrett, chef incontesté du romantisme portugais.

M. Boussagol, dans ce travail scrupuleux et solidement construit, a toujours résisté à la tentation du développement facile. Par contre, il n'a jamais craint d'appuyer sur un argument ni d'aller jusqu'au bout d'une démonstration. Nous estimons qu'en limitant son sujet d'une façon que d'aucuns jugeront arbitraire, il a porté le débat sur son véritable terrain. Puisque Rivas n'a été ni un inventeur ni un penseur, ce qui importe chez lui, c'est la manière beaucoup plus que la matière. Or on ne saurait atteindre la personnalité vraie d'un poète que si l'on commence par déterminer ce que fut, pour un temps et un pays donné, la convention. Un Espagnol, entre 1825 et 1830, ne pouvait s'abandonner librement ni à son inspiration ni aux modes européennes. Le casticisme s'était déjà posé en adversaire du gallicisme. On avait commencé la réaction dans le vocabulaire avant de la poursuivre dans les sujets. Ce départ entre le traditionalisme et l'esprit d'innovation, M. Boussagol l'a fait, dans toutes les œuvres de Rivas, avec une rigueur qui suppose la connaissance littérale et le dépouillement de toute la poésie antérieure. Sa méthode, plus philologique qu'historique, est susceptible de nombreuses applications. C'est peut-être des études de stylistique qu'il faut attendre, pour l'avenir, un rajeunissement de la critique littéraire.

G. LE GENTIL.

Digitized by Google

CHRONIQUE

— J. Cejador y Frauca vient de mourir, à l'âge de 63 ans. On le croyait généralement plus vieux. Sa vie fut d'un humaniste, mais d'un humaniste combatif, comme ceux du XVIe siècle. Il fut jésuite, se passionna pour la philologie, quitta la robe, devint professeur. Il occupa la chaire de littérature latine de l'Université de Madrid. Il a beaucoup écrit : des grammaires de grec et de latin ; un *Tesoro de la Lengua Castellana*, un gros volume sur *La Langue de Cervantes* (1905) qui est une véritable grammaire du castillan. Son grand œuvre est une vaste *Histoire de la Langue et de la Littérature Espagnoles*, qui a 14 volumes, et a le grand mérite d'englober la littérature américaine de langue castillane. Il édita le *Lazarillo*. Malheureusement, Cejador refusa systématiquement de se plier aux méthodes critiques modernes. Il entassa des dates sur des notes. Il avait naturellement l'érudition désordonnée. De plus, son caractère était âpre et rude, comme les monts de l'Aragon. Ce fut un Alceste, qui avait la coquetterie de sa dureté ; au fond, comme Alceste, un tendre et un timide. Il eut des ennemis, mais ne les méritait pas. C'est une curieuse figure et un grand érudit qui disparaît.

— M. Eusebio Díaz, professeur de Droit romain à la Faculté de Droit de Barcelone et vice-recteur de l'Université de Barcelone, vient, en mars dernier, de recevoir du Gouvernement français cette haute distinction qu'est la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Nos plus chaleureuses félicitations.

— A. Rubió i Lluch. *Significació de l'Elogi de l'Acropólis d'Atenes Pel Rei Pere, el Cerimonios*. Madrid, Hernando, 1925. *Extrait de l'Homenaje a Menéndez Pidal*. M. A. Rubió i Lluch, professeur de littérature espagnole à Barcelone, a étudié avec un amour particulier les relations médiévales de la Catalogne et de la Grèce. Parmi les documents innombrables qu'il a découverts, l'un a une particulière importance, c'est une lettre du roi Pierre le Cérémonieux contenant un éloge de Cetines (Athènes) et en particulier de son acropole. Cet éloge, daté du 11 septembre 1380, est, dit M. Rubió, la première manifestation européenne, après le long silence du Moyen-Age, de l'hellénisme, et à ce titre il a un sens particulièrement important. L'étude est, comme toutes celles de M. Rubió i Lluch, savante, vivante et probante.

Digitized by Google

— *Estudis Universitaris Catalans*, t. XI. 1926 (publiées aux frais de l'Institution Patxot. Barcelone. Articles de Mm. H. Anglès (*Les Mélodies del trobador Guiraut Riquier*) — de N. d'Olwer (*Crónica del Conqueridor i els seus problemes*), de M. Olivar (*Documents per la Biografia del Marquès de Santillana*) de P. Bohigas (*El Repertori de manuscrits catalans*), de J. Givanel i Mas, de F. Valls Taberner, etc. Comptes rendus et nouvelles diverses relatifs à la littérature et à la bibliographie catalane. Chaque article mériterait une étude spéciale. L'ensemble constitue une œuvre de haute érudition, une belle contribution à l'histoire du passé catalan. Félicitons-nous de la reprise de cette noble publication, interrompue depuis 1918, et qui retrouve toute sa jeune ambition.

— Cesare Giardini. *Antologia di poeti catalani contemporanei* (*1845-1925*). Le edizioni del Baretti, Torino, 1926. La nouvelle génération italienne se tourne délibérément vers les choses d'Espagne. Ce livre est un acte d'amitié. Introduction passionnée, catalaniste, très à la page. Préfaces brèves, enthousiates, trop exclusivement admiratives, très peu savantes, où les réminiscences d'autres critiques, quelquefois très précises, ne sont pas toujours entre guillemets. La traduction est exacte, respectueuse du sens et surtout du rythme (mais est-il possible de l'être de l'un et de l'autre, sans infidélités?) En somme, tableau très largement brossé et à peu près fidèle des lettres catalanes actuelles.

— J. Puig y Cadafalch. *Decorative Forms of the first romanesque style. Art Studies*, 1926. Belle étude, sommaire et forte sur les premières manifestations du style roman. Idées toutes neuves. Documentation vaste. L'auteur, qui prépare un grand travail sur l'ensemble de ce style pré-roman, note quelques cheminements d'influences très curieux : courants venus d'Orient, de Mésopotamie, passés par Constantinople, Milan, la Catalogne, le sud, puis le nord de la France, la vallée du Rhin. Toute une période confuse de l'histoire de l'art s'éclaire sous le regard sagace du plus grand des archéologues espagnols.

— Gonzalo de Reparaz. *Páginas turbias de Historia de España que ahora se ponen en claro*. Aguilar, Madrid, 1927. C'est une figure curieuse et singulièrement vivante que celle de M. G. de Reparaz, « la plus intéressante de la péninsule ibérique, » dit E. Giménez Caballero. Portugais, basque, castillan, catalan, journaliste, homme politique, mêlé activement à toute la politique marocaine, historien de l'Espagne et de l'Islam espagnol, il a beaucoup vécu, et vit encore orageusement. Son livre est une grande fresque de la politique africaine de l'Espagne. Tragique destinée que celle de la péninsule. C'est, dit le prologue, une presqu'île africaine, qui est un pont vers l'Europe. Elle eût dû être un trait d'union. Mais par un terrible malentendu, elle a manqué sa vocation. La race est africaine et sémitique, les apports sont berbères ou arabes. Tout préparait l'Espagne à devenir le plus grand empire

Digitized by Google

africain. Mais elle s'est trompée: tout un passé chrétien, la reconquista, le style gothique, les interventions des chevaliers français, les gestes des Rois Catholiques, la politique allemande de Charles-Quint, les ambitions mystiques de Philippe II, les campagnes désastreuses du Maroc, autant de fautes et de crimes. M. de Reparaz étudie toutes les tentatives de l'Espagne en terre sarrasine, jusqu'aux plus actuelles. Le problème eût pu être simple et simplement résolu. Il fallait entreprendre la conquête spirituelle de l'Afrique. La France l'a fait. L'Espagne l'eût fait, M. de Reparaz le tenta pour son compte. Maintenant, il est bien tard. Le rêve de l'Afrique espagnole n'est qu'un long cauchemar. Le livre est du plus vivant intérêt. C'est de l'histoire écrite par un homme d'action, une polémique passionnée, mais généreuse, une précieuse leçon.

J.-J.-A. BERTRAND.

— Carlos de Passos. *Porto, Noticia historico-archeologica e artistica da cathedral e das egrejas de Santa Clara, San Francisco e Cedofeita*, Porto, 1926, 69 pages et 40 reproductions. Ce petit volume fait partie d'une collection, *Arte e Natureza*, dans laquelle vont paraître prochainement, sur Braga et sur Vila do Conde deux nouvelles monographies. L'éditeur a eu le bon esprit de s'adresser, pour la ville de Porto, à un spécialiste des questions locales. M. Carlos de Passos renouvelle en partie l'étude des monuments par la connaissance des textes historiques. On lui saura gré, d'autre part, de réagir contre certaines généralisations prématurées. Il persiste, malgré Watson et Haupt, à considérer le gothique comme *opus francigenum*. De belles photographies permettent de suivre pas à pas son exposé qu'une traduction française abrégée rend accessible à tous les amateurs d'art. Quelque chose du caractère des *tripeiros*, si l'on en juge par le somptueux autel d'argent de la cathédrale et par l'exubérante profusion des sculptures sur bois à San Francisco, semble avoir passé dans leurs églises. Mais l'auteur est obligé de convenir qu'elles ont beaucoup souffert, depuis le XVIe siècle, de la « folle manie des restaurations ».

G. LE GENTIL.

— Notre Bulletin ne se donne point comme tâche de signaler à leur apparition les romans qui valent la peine d'être lus. Il n'est donc pas trop tard pour dire que *La Casa de la Troya* d'Alejandro Pérez Lugín (Editorial Pueyo, Arenal, 6, Madrid), qui a déjà doublé le cap de la réimpression, est de ceux qui méritent d'être lus à l'étranger, soit pour l'agrément des descriptions de la vie d'étudiants à Compostelle (le sous-titre porte *Estudiantina*), des types très vivants et très vrais, et du dialogue en *gallego*, plaisamment surchargé des *te* et des *le* caractéristiques, soit pour l'intrigue même, une idylle dont le thème se

Digitized by Google

trouve déjà esquissé en partie dans *La Estafeta romántica* de Galdós et *La Prudente venganza* de Lope de Vega, mais est traité cette fois avec toute l'ampleur imaginable. Nos étudiants auront certainement plaisir à lire ces pages où la bonne humeur s'allie à un certain sentimentalisme aimable; ils y apprendront à connaître le pays de Rosalía de Castro, la grande poétesse, dont le souvenir et les vers reviennent plus d'une fois; la Compostelle, non des pèlerins, mais des universitaires; enfin le tempérament du *gallego*, dont une analyse fine et variée complétera largement celle, un peu simplifiée, que Palacio Valdés a donnée dans *La hermana San Sulpicio*.

— *Benito Pérez Galdós, Gloria, Novela de costumbres, edited with notes, exercises and vocabulary*, by Alexander H. Krapp, University of Minnesota, and Lawrence M. Levin, formerly of the University of Chicago, New York et London. The Century Modern Language Series Kenneth Mackensie, editor (353, Fourth Avenue, New York). Le titre indique suffisamment qu'il s'agit d'une édition pour les classes, avec lexique combiné de manière à épargner toute recherche dans le dictionnaire, ce qui facilite singulièrement la lecture et la rend possible presque à des commençants. Il y a là une méthode très pratique, encourageante et à recommander. Dans la bibliographie, je m'étonne de ne pas voir cité l'article publié en 1906 par M. E. Martinenche dans la *Revue des Deux Mondes*, pas introuvable, je pense dans le Nouveau Monde.

— Gertrud Richert, *Barcelona*, mit 166 Abbildungen. 1927. Hamburg und Berlin, Hanseatische Verlagsanstalt. Cette luxueuse publication porte en tête *Veröffentlichungen des Ibero-Americanischen Instituts, Bibliothek der Ibero-Amerikanischen Auslandskunde, Herausgeber: Prof. Dr. B. Schädel †. Reihe C. Illustrierte Landschafts-u. Städtemonographien*. Les photographies, très réussies, et le texte, très minutieux, donnent un aperçu vraiment adéquat de la magnifique cité, si intéressante dans ses parties anciennes, avec ses très vieilles églises de San Pablo et de Santa Ana, la cathédrale et ses alentours, l'étonnante *Plaza del Rey*, où donne l'*Archivo de la Corona de Aragón;* si intéressante aussi par son architecture moderne (Gaudí, Puig y Cadafalch) où la hardiesse n'est pas forcément et toujours un défi au bon goût (*Sagrada Familia*, maisons du Paseo de Gracia, dont l'une est dans un style troglodyte symboliste qui fait la joie du passant et réserve longtemps des surprises ou tout au moins des impressions pas ordinaires à ses locataires); si intéressante enfin par son animation diurne et nocturne. — Il y a du reste tout un chapitre consacré au reste de la Catalogne, y compris Mallorca. Il y en a même un qui est intitulé *Die Deutsche Kolonie in Barcelona*, qui termine ainsi : « Die deutsche Kolonie in Barcelona hat heute, wie jede Auslandskolonie bedingt durch die allgemeine Krisis nach dem Welt-

Digitized by Google

krieg, schwer um ihre Existenz zu kämpfen. Wir wollen darum zum Schluss den Wunsch aussprechen, dass dieser wichtige Vorposten des Deutschums am Mittelländischen Meer sich blühend erhalten möchte, zum Besten seiner selbst und des deutschen Vaterlandes und zum Besten der Stadt, die ihm eine zweite Heimat ward. » Cette publication est une preuve de la vitalité allemande et de l'intérêt que nos anciens ennemis attachent à la reprise du prestige et des relations de toutes sortes en Catalogne, où ils ont trouvé pendant la guerre des sympathies utiles, faites surtout de l'admiration que provoque l'activité méthodique, prévoyante et bien appuyée.

— F. Courtney Tarr, *Literary and artistic Unity in the Lazarillo de Tormes*, dans *Publications of the Modern Language Association of America*, june 1927. [Conclusion : « The unknown author found for the latter portion of his story no technique comparable to that evolved in the first part, but he did the next best thing : he did not obscure its effect by developing all his later figures at equal length. »]

— Angel Marvaud, *La politique extérieure de l'Espagne d'après deux ouvrages récents* [Albert Mousset, *L'Espagne dans la politique mondiale* et comte de Romanones, *Las responsabilidades del antiguo régimen (1875-1923)*], *Revue des Sciences politiques*, janv.-mars 1927. Deux livres très importants mis à contribution avec une compétence depuis longtemps reconnue.

— D. Donatien de Bruyne, *Le plus ancien catalogue des Reliques d'Oviedo* (*Analecta Bollandiana*, t. XLV (1927), fasc. I-II, p. 93-96).

— Atanasio López O. F. M., *Los falsos cronicones en la historia de Galicia*, Santiago, Tip. de « El Eco Franciscano », 1923; 40 pages petit format. Bon aperçu de la question, particulièrement touchant la Galice et les œuvres de Huerta, de Gándara, du P. Seguin, de Castellá Ferrer, d'Ant. Calderón, du P. J. Pardo Villaroel, du P. Santa María, de Fr. Juan Muñoz de la Cueva, de Juan Pallares; il est parlé aussi du fameux *Cronicón de San Servando*, et du rôle des trois critiques Feijóo, Flórez et le curé de Fruíme, Ant. Zernadas, adversaire de Flórez mais aussi des fausses chroniques.

— Nous rendrons compte, dans notre prochain numéro, de la *velada* qui a été tenue à Madrid, le 25 avril dernier, en l'honneur de feu Henri Mérimée.

G. CIROT.

24 juin 1927.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant*

7.734. — BORDEAUX. — IMPR. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 11. — 1927.

Digitized by Google

NOV 4 1927

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLIXe ANNÉE

...AL ROOM
...L LIBRARY
OF MICH.

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXIX
N° 4
Octobre Décembre 1927

Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe

Digitized by Google

BULLETIN HISPANIQUE
(Universités de Bordeaux et de Toulouse)
Tome XXIX, 1927, N° 4

SOMMAIRE

Georges Cirot, Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII *(suite)* 337

R. Avezou, Rapport à M. le Directeur des Hautes-Études hispaniques *(fin)* 351

M. Legendre, La légende des Batuecas et des Jurdes. 370

Variétés : Dos papeletas referentes a las « Coplas » de Jorge Manrique (**Erasmo Buceta**), p. 407.

Universités et enseignement : Une « velada » en l'honneur d'Henri Mérimée, p. 413 ; — Programmes pour les concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1928, p. 420.

Bibliographie : R. dos Santos, *As tapeçarias da tomada de Arzila* (**G. Le Gentil**), p. 422 ; — Bernal Díaz, *Descubrimiento y conquista de Méjico* (**R. Ricard**), p. 423 ; — Gil Vicente, *Auto da Alma, prefácio, notas e glossário* por Aug. C. Pires de Lima (**G. Le Gentil**), p. 425 ; — *Lope de Vega's « El Castigo del Discreto »* by William Fichter (**G. Cirot**), p. 426 ; — Feliu Elias, *L'Escultura catalana moderna* (**E. Lambert**), p. 427.

Chronique : Ad. Bonilla, Hämel, Pfandl, Milton A. Buchanan, p. 428.

Table des matières, p. 429.

COMITÉ FONDATEUR

† **E. MÉRIMÉE**, professeur honoraire de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.

† **A. MOREL-FATIO**, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, à Paris.

P. PARIS, membre de l'Institut, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid.

G. CIROT, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres, *secrétaire de la Rédaction*.

G. RADET, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, *directeur-gérant*.

Digitized by Google

Vol. XXIX Octobre-Décembre 1927 N° 4

ANECDOTES OU LÉGENDES

SUR L'ÉPOQUE D'ALPHONSE VIII[1]

Lope de Arenas et Dominguejo
La prise de Zurita.

J'ai reproduit, parmi les Appendices à la Chronique latine des Rois de Castille[2], deux chapitres du ms. 1347, avec les rares variantes du 8817, sur la prise de Zurita. Ici encore nous pouvons constater une similitude parfois littérale, quoique incomplète, avec le *Valerio* (VI, VIII, V) :

El cauallero llamado *Lope de arenas* hurto el castillo de çurita : ꝛ basteciolo muy bien de gentes : ꝛ viandas : hazia guerra del ꝛ robaua toda la tierra. Como *lo supo el rey don Alfonso* octauo de castilla que fundo el monasterio delas huelgas de Burgos : ayunto su hueste ꝛ *cerco* el castillo. Estando sobre el *embiole dezir Lope de arenas q̄ se queria venir asu merced* : y q̄ para esto le embiasse *los cōdes dō Nuño* de lara ꝛ don osorio *cō quiē hablasse su pleytesia*. Los codes fuerō al castillo por mandado del rey : como fuerō dētro *fuerō* luego *presos*. El rey tuuose por burlado por Lope de arenas. Acaescio q̄ *salio del castillo vn hōbre/ q̄* auia nōbre *Dominguejo/* ꝛ *vino al rey* ꝛ *dixole q̄ si el le hiziesse merced* que haria como tomasse *el castillo*. El rey gelo prometio. *E dominguejo* le *dixo*. Señor dadme *vn hōbre* señalado de vr̄a casa *aquiē* yo de *una herida* q̄ no sea d'muerte : ꝛ quando yo lo hiriere huyre al castillo : ꝛ vos embiad empos de mi diziendo ; prēdedlo : ꝛ yo dire a Lope de arenas q̄ heri vn cauallero q̄ estaua hablādo cō vr̄a merced diziēdo mucho mal d'l : ꝛ por esta manera tornare en su priuāça : ꝛ terne manera como vos de el castillo. El rey dixo entonces. Como podria yo auer hōbre q̄ se assi dexasse ferir. Estaua antelrey un noble *cauallero* de *Toledo* llamado Pero diaz : como ouiesse gran lealtad ꝛ amor al rey su señor dixole. Señor por que uos *cobredes* el castillo *yo esperare* vna herida. *Entōces domin-*

1. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 246, et 1927, p. 145 et 241.
2. *Bull. hisp.*, 1917, p. 101. Dans le tiré à part les renvois 3, 4, 5, 6 sont à corriger en 2, 3, 4, 5.

Digitized by Google

guejo diole una cuchillada con vn puñal enel rostro de *guisa* q nõ muriesse : ꝛ luego huyo para *el castillo / y los dela hueste empos* del dãdo grandes bozes q̃ le *prẽdiessen fasta que lo* encerraron *en el castillo. Lope de arenas preguntole* q̃ hiziera porq̃ *venia* assi : ꝛ *Dominguejo* le *dixo* que matara un cauallero *honrado que estaua hablando conel rey* q̃ dezia mal del. *Edesto plugole* amalo (sic) ꝛ hizole *guarda mayor sobre todos los veladores.* Acaecio assi que *un dia* Lope de arenas se estaua *afeytando* en vna camara solo cõel barbero : entro dominguejo con vn venablo en la mano : Lope de arenas le pregunto *como andaua* assi ꝛ *dixole* q̃ *essa noche* se *cayera vna vela* q̃ la hiziera *adobar. Y en diziendo esto diole del venablo vn tan gran golpe que nunca mas hablo : ꝛ saliose luego del castillo forado q̃* enel muro tenia *hecho* : ꝛ fuesse *para el rey* ꝛ *dixole. Señor cumplido he lo que* vos *prometi.* Y contole como auia *muerto* a *lope de arenas.* Entonces *salio* del castillo *vn sobrino de lope de arenas* y entregolo luego *al rey...*

La grande différence entre les ms. 1347 et 8817 et le *Valerio* tient à l'échange entre le style direct et le style indirect. Le nom du Tolédan qui consentit à recevoir la bonne blessure manque dans les deux manuscrits, preuve nouvelle que Almella en a connu un autre fort apparenté à ceux-là, mais ayant ses caractéristiques. Je noterai que le ms. 1347 nomme « don Nuño ꝛ don *Lope* » là où le *Valerio* met « don Nuño de Lara ꝛ don *osorio* »; le 8817 porte « dom mº (muño) ꝛ dom *estero* », où il faut lire sans doute *osorio*.

Ruy Sánchez (III, 26) nous a conservé de son côté cette anecdote, et sa narration diffère peu de celle d'Almella : comme lui, il donne le nom du blessé volontaire (Petrus Didaci), mais sans dire qu'il fût Tolédan et il spécifie que c'est à la figure qu'il reçut le coup. Il fait de Dominguillo un « mimus siue bufo », ce qui n'est indiqué ni dans le *Valerio* ni dans les manuscrits 1347 et 8817 :

Rebellauerat contra Alfonsum miles quidam dictus Lupus de Arenis, seque in arcem famosam de Zoritam inclusit atque intrusit; ex qua incõmoda plurimas finitimis ingerebat. Cupiebat rex quam maxime castrum simul & militem ad manus habere. Idque cum quidam *mimus siue bufo* dictus Dominguellus, facetus, sed prudens, qui aput Lupum erat, intellexisset, regem ipsum arcessiuit, sibique castrum & militem se daturum pollicetur. Percunctatus a rege quonam pacto id fieri posse confidebat, ille, ut erat astutus, remque diu

Digitized by Google

animo digesserat, regi utilem, sed funestam malitiam aperuit, ut uidelicet pateretur, se aliquem ex regis militibus in facie citra mortem percutere, statimque ad castrum fugeret, ut Lupo Castellano nuntiaret quendam ab eo militem in regis praesentia pro eo interfectum, quia de eodem hupo detraheret, proditoremque appellasset : qua occasione grate cum reciperet, & tandem castrum ad regis manus deduceret. Annuit rex, sed non reperiebatur qui se percuti a bufone permitteret. Affuit tandem quidam nobilis & grandaeuus miles *Petrus Didaci*. Is ut rex castrum obtineret, passus est se a bufone *in facie percuti*. Expleto igitur concepto facinore, Dominguellus cōcito gressu ad arcem fugit, Castellanoque retulit ob eius honorem in regis conspectu militem oocidisse. Quae res pergrata Lupo fuit, illumque dilectum habuit, & custodibus arcis praeposuit. Cum igitur captata die Castellanus in camera raderetur, oblata opportunitate lancea bufo spatulas eius perfodit, & illico interemit, ac per locum ab eo destinatum ex arce exiens ad castra regis deuenit : cui Expleui inquit, quae promisi, Lupum proditorem interfeci. Eoque loquente nepos[1] Castellani ad regem accessit, clauesque arcis donauit.

La ruse de Dominguillo rappelle étrangement celle de Vellido Dolfos.

Voici le texte du ms. portugais de Paris. On notera que le nom de Pero Díaz s'y trouve, comme dans Almella, et que, en revanche, il y manque deux détails relevés dans la Troisième chronique générale[2] par M. Menéndez Pidal (*Catálogo*, 1re éd., p. 85; 3e éd., p. 129): la recommandation de Lope de Arenas à son neveu et le châtiment de Dominguillo :

(Fol. 215) Co. V̄. XIX[3]. Andando elrrey dom affonso pello regno cobrar os logares q̄lh' tomara seu tyo elrrey de leon. ꝛ por seer conhocido por rrey ꝛ senhor da trra. chegoulhe mãdado como (fol. 215v) sse alçara lopo darenas[4] com corita. Ellrey ajuntou logo sua hoste ꝛ foy sobre elle. Eo conde dom lopo q̃ndo osoube ueosse p̣a elrrey muy bem acõpanhado. ꝛ elle deulh' hũu logar en q̄ combatesse. Eo castello staua muy bẽ basteado darmas ꝛ de uyandas. Estando assy mandoulhe diz' lopo darenas q̄ se queria vijr aasua mercee. ꝛ q̄ p̣a esto

1. Ici « neveu », *sobrino*.

2. Mondéjar reproduit le passage (p. 50) : c'est par signe que Lope de Arenas donne l'ordre à son neveu; et Dominguillo reçut, sur sa demande, « ciertos maravedis de juros », mais le roi lui fit couper les pieds et les mains, pour avoir trahi son maître.

3. Ii-74 a un titre : « de como el Rey don alfonso fue sobre lope de arenas / q̃ se le levantara con çorita. cuenta la estoria que andado... ».

4. Ii-74 : « lope dias de arenas ».

Digitized by Google

q̄lhe mādasse aocastello dous condes cō que fallasse sua p'itesia. cōuen asabr̄ dom moninho[1]. ꝛ dom ostero[2]. Los condes forom aocastello p̣ mādado delrrey. mas logo q̄ foꝯ dentº foꝯ p'sos. Elrrey teuesse por enganado de lopo darenas. mas sayo do castello hūu hom̄e q̄ auya nome domīguelho[3] ꝛ veosse p̣ elrrey dom affon̄ ꝛ disselhe q̄ selhe fezesse m'cee q̄ faria como tomasse ocastelo. ꝛ elrrey lha prometeo. Entom lh' disse domynguelho[4]. Senor dademe hūu hom̄e aq̄ de hūa ferida de q̄ saya sangue. ꝛ desqueo ferir fugirey p̣a auilla ꝛ uos mādade empos mȳ dizendo prendeeo ꝛ eu direi[5] alopo darenas q̄ feri hūu hom̄e honrrado q̄ staua fallando cōnosco[6]. ꝛ per esta guisa tornarey[7] en sua p'uança. entom ordenarey como uo de ocastello. Elrrey disse. honde poderia elle auer hom̄e q̄ se assy leixasse ferir. ꝛ staua ante elle hūu cavaleiro de tolledo q̄ auya nome *p̣o diaz*[8] ꝛ disselh'. senhor por uos cobrardes o castello eu esp̣arey hūa ferida. Entom domīguelho feryuo cō hūu cuytello *astroso* q̄ tragia[9] de guisa q̄ nō morresse. ꝛ logo q̄ lhe deu fugio p̣ao castello. ꝛ os dahoste empos elle dando uozes q̄o p̄ndessen ataa q̄o ençarraron no castello. Eloppo darenas preguntoulh' que fez'a ou por q̄ uijnha assy. ꝛ domīguelho lhe disse q̄ matara hūu caval'o honrrado q̄ staua falādo com elrrey ꝛ q̄lhe dizia delle mal. ꝛ desto prougue muyto a loppo darenas ꝛ amouo por ello muyto dally adiante. ꝛ fezeo guarda mayor sobre os uelladores todos.

Cº. V̄. XX[10]. Loppo darenas stando hūu dia fazendo abarua. ꝛ nō stando hy outro nēhūn senō oalfageme[11] ex que entrou domiguelho com seu denabre[12] na maão. ꝛ lopo darenas lh' preguntou como andaua assy. ꝛ elle disselh' q̄ essa noite caera hūa uella ꝛ q̄a fazia adubar. ꝛ en dizēdo esto deulhe do denabre tam ḡnde golpe q̄ nūca jamais falou. ꝛ sayosse logo do castello p̣ hūu furado que no muro tijnha feito. ꝛ foisse p̣a elrrey ꝛ disselh' senhor comp'do he oq uo promety ꝛ mādaae logo entrar o castello ca non ha hi quē odeffenda. ca seede c'to q̄ ia nūca uo mais destruira loppo darenas ca eu lh' dey tal golpe deste denabre q̄ logo foy morto. E entom sayo do castello hūu sobrinho de loppo darenas ꝛ deuo logo aelrrey...

1. li-74 : « don motiro ».
2. *Id.*, li-74.
3. li-74 : domīguelo.
4. li-74 : domīgejo.
5. li-74 : ꝛ yo diere.
6. li-74 ajoute : « mucho mal del ».
7. li-74 : entrare.
8. li-74 : pero dias.
9. li-74 : « firilo con uñ cochillo enel rostro que traya... »
10. li-74, titre : « de com̄o el Rey don alfoñ cobro çorita ».
11. li-74 : el alfajeme.
12. li-74 : venablo.

Digitized by Google

M. Menéndez Pidal note (*Catálogo*, 1re éd., p. 74, 3e éd., p. 116) que la Troisième chronique générale, la Chronique de Vingt Rois, et celle de Castille (conformes donc en cela avec le 8817 et le 1347) sont d'accord pour dire que ce fut D. Nuño qui conseilla au roi de récompenser le comte D. Lope, détail qui manque dans la Chronique de 1344, tout au moins dans Ii-74[1].

Le même érudit a également signalé la présence dans la chronique de 1404 (ms. Vindel) de l'épisode de Lope de Arenas et de Dominguillo, sans doute conforme au texte Ocampo, puisqu'il se contente de renvoyer à celui-ci.

Il ne s'agit pas là d'un événement complètement imaginaire; la preuve en est dans les deux privilèges cités par Mondéjar (*Memorias históricas*, p. 49) et datés de l'Era MCCVII (1169), le premier, « devant Zurita, au temps où le comte D. Nuño et le comte D. Ponce étaient prisonniers du très méchant Lope de Arenas, le III des nones de mai »; et dans le *Cartulario de San Pedro de Arlanza* publié par Dom Luciano Serrano (p. 216), nous en trouvons un autre de la même année : « facta carta in Zurita, tunc temporis quando comez Nunio et comes Pontius a captivitate inde fuerunt liberati, Era M°CC°VII° IIIX « Kalendarum Junii ». Ce n'est donc ni D. *Osorio* comme dit Almella, ni D. *Motiro* comme porte le II-74, ni D. *Estero* ou *Ostero* comme ont le ms. 8817 et le ms. de Paris, ni enfin D. *Lope*[2] comme veut le 1347, mais D. Ponce de Minerva[3], qui fut fait prisonnier avec D. Nuño. Notons au surplus l'hésitation du ms. 8817, qui, après avoir mis en cause « dom estero », le remplace à la fin par « dõ diego »; et c'est celui-ci qui fait au roi la réponse fière et désintéressée qui termine l'épisode.

1. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 251.

2. J'ignore dequel D. Lope il s'agit. Cf. Pidal (*Catálogo*, 1re éd., p. 85; 3e éd., p. 129), à propos de la Troisième Chronique générale : « Tambien es nueva la continua mención del conde D. Lope de Evia a lado del conde C. Lope de Navarra .. » *Evia* sans doute *Abia de las Torres*: cf. Madoz, et D. L. Serrano, *Fuentes para la hist. de Castilla*, t. I, p. 75.

3. Sur l'origine des Ponce de Minerva, voir Salazar de Mendoca, *Origen de las Dignidades...*, f° 27v : le premier était venu avec son oncle, Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles. Je ne vois pas duquel de ses descendants il est question ici.

Digitized by Google

Conclusion.

On aura sûrement noté le relief de certains caractères : celui de D. Diego López de Haro, surtout. Il est le vassal fidèle, qui risque tout pour son souverain, et accepte la responsabilité des imprudences de celui-ci (la *pecha*). S'il a faibli à Alarcos à cause d'un ressentiment explicable par le point d'honneur, il se rachète brillamment à Las Navas. Pas plus que Roland, il n'est exempt de jactance, et lui aussi s'en voit puni; pas plus que le Cid, il ne se prive de recourir à la ruse (épisodes du siège d'Alarcos). Il manque même de parole à l'occasion : témoin ces otages qu'il laisse décapiter plutôt que de se constituer prisonnier au Maroc. Physionomie très vivante, variable avec les circonstances, mais reconnaissable toujours.

Très attachante aussi est la figure du comte D. Nuño de Lara, soit qu'il défende le droit des nobles, soit qu'il intervienne pour faire pardonner D. Diego; soit qu'il se présente avec six cents compagnons à Fernán Ruiz pour se livrer si celui-ci ose le prendre, soit qu'il ait recours au stratagème que lui prêtent certaines rédactions de la Chronique générale.

On peut remarquer aussi ce trait extrêmement réaliste, mais bien curieux, du comte Manrique, dont les jambes tremblent au moment du combat, et qui explique une telle faiblesse par cette admirable phrase : « La chair est chose faible et craint la mort et tout ce qui fait peur; mais le cœur est solide à sa place pour faire ce qu'il doit. » Réponse d'autant plus belle que celui qui la prononce trouvera la mort dans le combat.

Tous deux, soutiens du jeune roi, alliés dans la personne de leurs enfants, rivalisent de désintéressement et de générosité. Si D. Nuño obtient la grâce de D. Diego et si, selon certains manuscrits, c'est lui qui demande une récompense pour le comte D. Lope après Zurita, D. Diego lui a laissé en somme volontairement le beau rôle vis-à-vis des nobles dans l'affaire de la *pecha*. C'est D. Diego[1] qui conseille au roi

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 165. Rodrigue de Tolède (VIII, 11) et la Chr. gén., texte Pidal, § 1020, p. 704, ne parlent pas de lui en cette occasion. La *Chr. lat. des Rois de Castille* (§ 25) ne parle pas expressément des Navarrais.

Digitized by Google

Alphonse *el Noble* d'abandonner aux rois d'Aragon et de Navarre tout le butin de *Las Navas* : le roi de Castille et les *hidalgos* auront pour eux l'honneur. C'est lui qui, bien que sa sœur eût un fils du roi Ferdinand de Léon, a assuré à Alphonse IX la succession au trône de son père, conformément au droit; il s'est du reste refusé à recevoir d'Alphonse IX la bannière royale et les terres qu'il tenait jadis pour Ferdinand II: il doit d'abord aide et protection à sa propre sœur, marâtre du nouveau roi.

Fernán Ruiz de Castro et son fils Pedro Fernández[1] sont les adversaires du roi Alphonse VIII et de ses vassaux, Diego López, le comte Nuño et ses fils. Le père ne dédaigne pas de recourir à la ruse[2], non plus que D. Diego lui-même[3]; mais il se laisse jouer lui aussi, soit par D. Nuño, soit par Ruy Gutiérrez, suivant les versions; il n'est du reste pas dupe deux fois! Le fils, lui, se laisse duper à fond par D. Diego et aucune version ne lui donne sa revanche.

Il est clair que les figures de premier plan sont celles des Haros et des Laras, mais celles des Castro ne sont pas sacrifiées. La même auréole les entoure, avec plus ou moins d'éclat. Aussi sommes-nous au moins fondés à voir dans tous ces récits un même esprit favorable aux grands seigneurs de l'époque d'Alphonse VIII. Si nous n'avons pas affaire ici à une épopée aristocratique, c'est du moins l'attachement à l'aristocratie, c'est l'idéal aristocratique qui inspire le narrateur, aux dépens, s'il le faut, des *villanos*, comme dans l'épisode de las Navas, où les milices madrilègnes sont citées pour leur manque de bravoure.

Peut-être faut-il simplement supposer que les rédactions en cause ont subi l'influence de cette ambiance. Mais elles n'ont

1. « Hic Fernandus Roderici genuit ex infantissa domna Stephania Petrum Fernandi potentissimum virum » (Luc, p. 106, l. 51). Ce dernier était donc le neveu de Ferdinand II. Cf. plus haut, p. 1 et 8. Son fils, Alvar Pérez, joua un rôle important sous Ferdinand III. Voir Salazar de Mendoça, f° 59r, et la *Chr. lat. des Rois de Castille*, où je donne (note 65, 4) un tableau généalogique (voir aussi les § 47 et 66): « Hijo de un sobrino de D. Gutierre Fernández », dit D. L. Serrano (*Col. diplomática de San Salvador de El Moral*, p. 80): son père était bien en effet neveu de Gutierre Fernández (cf. p. 1, note 2).

2. Quand il tua D. Manrique.

3. Au château d'Alarcos.

Digitized by Google

pas dû inventer, à part peut-être les détails qui s'expliquent par les substitutions de noms signalées ci-dessus[1]. Elles n'ont fait que recueillir et condenser un folklore. C'est tout de même là qu'il faut en venir. Au temps d'Alphonse X ou de Sanche IV, et après eux, nous assistons à une reprise des prétentions et des turbulences des grands vassaux, matés par la grande Bérengère et son fils Ferdinand III. Quoi d'étonnant si cette réaction a laissé des traces, traces brillantes et significatives, sur des rédactions peut-être élaborées dans les milieux les plus intéressés? Il est clair, par exemple, que pour soutenir la prérogative, que l'on reconnaissait aux Laras, de parler au nom des nobles dans les *cortes*, l'histoire de la *pecha*[2], telle que nous l'avons vue exposée, fut tout à fait appropriée.

Un sentiment profond anime le narrateur : celui de la fierté qui convient au noble, fierté désintéressée qui fait dédaigner

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 249.

2. Cf. Salazar de Mendoça, *Origen de las dignidades...*, f° 48r et 52r. « Por esto dizen que los hijos dalgo se obligaron a darle vn yantar cada año, y quedó el hablar por ellos la casa de Lara en las Cortes... Dexo introducido este Conde don Alvaro (Nuñez de Lara, hijo de el Conde don Nuño), que los señores de Lara hablassen en las Cortes por los hijos dalgo de Castilla. » Cette prérogative existait en fait, mais il s'agissait de lui donner un fondement historique ainsi qu'au droit de *yantar*.

Dans le *Poème du Cid*, v. 304, *porque crece en la yantar* a le sens de « se le agregaron nuevos partidarios », suivant Bello, approuvé par M. Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*, p. 315), qui comprend ainsi : « Como el señor alimentaba a sus vasallos en las expediciones (249), el gasto hecho en la comida indica el número de expedicionarios ». Le vers 249 « yo adobaré conducho pora mí o pora mis vasallos » implique en effet que l'achat des vivres incombait au chef. Tout en comprenant de même, en définitive, le mot *yantar* au vers 304, je l'interpréterais non point par « le nombre de ceux qu'il avait à nourrir » (E. Mérimée, *Le Poème du Cid*, p. 56), mais par « le nombre de ceux qui lui reconnaissent le droit à la *yantar* », c'est-à-dire de ses fidèles; et je traduirais, au v. 285, non point par : « On fait grand'chère au bon Campéador » (E. Mérimée, p. 55), conformément au sens indiqué par M. Menéndez Pidal (comida especialmente del mediodía) mais par « On lui forme une grande compagnie », ce que développent les vers suivants (286-294), qui constituent avec le v. 285 la laisse en *ó*. Aussitôt en effet,

tañen las campanas en San Pero aclamor,

Ce n'est, je suppose, point pour annoncer le banquet, mais pour appeler les fidèles du bon Cid; et en effet il en arrive 115. *Yantar*, d'après cela, serait devenu déjà l'équivalent de « l'ensemble des vassaux ou des fidèles » en partant du sens de « ceux qui donnent la *yantar* ». Il est clair que ce n'est plus à eux de donner la *yantar* quand ils sont sous la bannière du Cid, mais le mot sert encore à les désigner. D'autre part notons que le Cid a bien soin de dire à l'abbé Don Sanson qu'il ne vient pas se faire nourrir par le monastère ; et il s'empresse, pour le rassurer, de lui donner 150 de ces marcs d'or qu'il a empruntés aux bons Juifs, dont 50 à titre de don et 100 pour les dépenses occasionnées par le séjour de sa femme et de ses filles. C'est reconnaître qu'il n'a pas droit ici au *conducho*, à la *yantar*, et peut-être n'est-ce pas sans arrière-pensée que le poète fait parler ainsi le Cid : ainsi son exemple ne pourra être invoqué plus tard que pour donner, non pour réclamer.

Digitized by Google

les profits matériels et passer avant tout le devoir vis-à-vis du suzerain, mais n'admet le service que comme un devoir de vassal et la récompense que comme quelque chose de non prévu au contrat qui le lie. C'est du moins le sens que l'on peut donner, semble-t-il, à la belle réponse du comte D. Lope au roi qu'il est venu aider au siège de Zurita[1].

Loyauté envers le suzerain, mais loyauté aussi envers l'adversaire : voyez la belle figure de D. Pedro Fernández, qui, joué par D. Diego López, tient néanmoins sa parole et laisse partir tous ceux qui se trouvent encore dans le château d'Alarcos.

Et pourtant, sans doute pour le contraste, il y a tout de suite une restriction à faire. En effet ces récits ont aussi, au moins quelques-uns, un trait qui ne peut manquer de frapper le lecteur et qui lui remémore le type légendaire d'Ulysse. Fernán Ruiz, le comte D. Nuño, Diego López ont ceci de commun, on l'a vu, qu'ils ont volontiers recours à la ruse, à la restriction mentale tout au moins : que cela répondît à la psychologie d'un temps où, dans les conventions entre souverains comme entre particuliers, des formules étranges et compliquées étaient considérées comme nécessaires pour déjouer la mauvaise foi, il n'en est pas moins vrai que ces bons tours joués par Fernán Ruiz au comte Manrique (tragique celui-là), par le comte Nuño à Fernán Ruiz, par Diego López à Pedro Fernández, ont quelque chose de bien imaginé, d'artistique, qui permet de mettre en cause l'ingéniosité du conteur autant que celle des personnages eux-mêmes.

Cette ingéniosité apparaît encore plus nettement dans l'énumération des vaines prétentions de Diego López : on en compte quatre, toutes frustrées. L'idée même de présenter sous un jour ridicule un tel personnage, de montrer sa forfanterie, d'y insister pareillement pour revenir encore sur sa lâcheté occasionnelle au moment où il va la racheter à Alarcos, n'est-elle pas une idée à la fois épique et populaire?

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 251 et plus haut, p. 341.

Digitized by Google

Quand Hector, dans l'*Iliade*, est abandonné par les dieux, lui aussi a peur et fuit devant Achille :

Ἕκτορα δ', ὡς ἐνόησεν, ἕλε τρόμος · οὐδ' ἄρ 'ἔτ 'ἔτλη
αὖθι μένειν, ὀπίσω δὲ πύλας λίπε, βῆ δὲ φοβηθείς. (XXII, 136)

Diego López, lui, par ses vanteries a mérité une quadruple leçon qui pourra servir aux autres chevaliers. Leçon d'honneur et de modestie qui nous donne la psychologie d'une époque! Chez lui comme chez Roland, l'orgueil reçoit son châtiment : il y a là une moralité absente de l'*Iliade*, où Hector est simplement abandonné à son destin ; il y a là une leçon profondément chrétienne.

Toutefois, tant de traits, de procédés épiques ne prouvent nullement qu'il y ait eu une épopée ou des épopées consacrées à ces personnages ou à ces événements. Comme pour l'histoire de la Cava dans la teneur de la Chronique de 1344 (*Bull. hisp.*, 1919, p. 297[1]), on peut penser à la mise en œuvre, par un prosateur non dénué certes de maîtrise, de matériaux conservés par la légende, déjà préparés peut-être par des élaborations antérieures, ou annoncés dans des notes, dans des renvois, en marge des colonnes d'un manuscrit. L'épopée n'est pas la seule manière de fixer la tradition, même épique : il y a aussi l'histoire.

Mais cette tradition, comment s'est-elle transmise jusqu'à ceux qui l'ont fixée sur les parchemins, parmi les enluminures? Sans doute dans les familles mêmes des héros, ou dans l'entourage, parmi les partisans et les vassaux de ces familles. Mais il n'est pas nécessaire que chaque héros ait laissé ainsi sa tradition à part. Un suffisait, du moment qu'il était en relation

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 199. M. R. Menéndez Pidal en a donné récemment le texte, d'après le ms. Zabálburu et les ms. 2-I-2 de la Bibl. Real, Ii-73 de la Bibl. Nac., dans *Floresta de leyendas heroicas españolas : Rodrigo el último godo*, t. I, *La Edad Media* (*Clásicos Castellanos*, Ediciones de « Lectura », t. 62, 1925), dont l'introduction est tirée de *El Rey Rodrigo en la literatura* (*Rev. d. Archivos*, 1924). Je note que M. Menéndez Pidal y repousse aussi nettement (et plus encore) que moi l'idée que cette rédaction procède d'une *gesta* : « En el notable consejo de Ceuta yo no puedo ver estilo épico claramente definido ; los discursos que allí se pronuncian son parlamentos pensados con razonadora retórica, no son un diálogo de tonos imaginativos ; no se halla en su fraseología el menor rastro de animación poética ; esos parlamentos están compuestos para la prosa narrativa, no están fantaseados dentro del verso épico... »

Digitized by Google

avec les autres. On conçoit très bien que, soit les Haros, soit les Laras aient attiré à eux, en la concentrant, toute la sève, pour en faire profiter non seulement leurs amis et partisans, mais leurs adversaires mêmes, devenus, dans le jeu épique, leurs partenaires.

De toute façon, il y a dans ces récits une évidente liberté vis-à-vis d'un des personnages, Diego López; elle est assez grande pour exclure l'hypothèse d'une veine exclusivement exploitée par des conteurs inféodés à sa maison. Je penserais plutôt à l'entourage des Laras. Et encore faut-il supposer quelque indépendance et quelque désinvolture pour parler du beau-père de D. Alvaro et D. Gonzalo comme le fait celui qui nous parle de sa conduite à Alarcos, et des malheureux otages qu'il abandonna. Cela nous rapproche singulièrement des conteurs populaires.

Anecdotes ou légendes, ce qui caractérise ces divers épisodes, ce n'est pas seulement leur aspect épique, d'où l'on n'est, du reste, en droit de rien conclure, car l'épopée est déjà dans l'histoire quand il s'agit d'un pays et d'une époque comme l'Espagne du XIIe-XIIIe siècle.

Ce qui les caractérise aussi et surtout c'est la façon même dont le récit est conduit : dialogues, péripéties sériées, intérêt concentré sur une action, physionomies accusées, conception de l'honneur et du droit (ces deux ressorts moraux de la société aristocratique d'alors). Tout nous pousse à voir là non pas de la matière brute d'histoire, mais de la matière travaillée, c'est-à-dire dramatisée, coulée dans une forme épique.

Prose ou vers? Chronique, épopée, romances? Il serait facile d'imaginer, mais non de prouver. La masse imposante de la Chronique générale commencée sous Alphonse X, et tirée, pour une bonne part, de Rodrigue de Tolède, devait fatalement s'enrichir de ces apports anonymes, véritables paralipomènes qui en faisaient une histoire attachante, pittoresque et vivante, de l'aristocratie autant que de la monarchie castillane.

Notons que cet enrichissement a porté sur l'époque d'Alphonse VIII, qui aurait pu être, semble-t-il, déjà figée,

Digitized by Google

pour ainsi dire. C'est de la matière encore chaude qui a été introduite dans les interstices de la Chronique primitive.

Notons enfin que la floraison de ces légendes peut très bien avoir commencé de bonne heure. Celles (Huete, Zurita) que nous trouvons dans les deux manuscrits 8817 et 1347 en même temps que dans les deux manuscrits portugais et le Ii-74 peuvent être dans ce cas; les autres (la Pecha, Alarcos) seraient plus récentes. Les unes et les autres, négligées ou éliminées, ou restées inconnues des auteurs de la version officielle, se seraient fait jour dans des versions, non pas précisément vulgaires, mais aristocratiques. Il faudrait, pour se faire une idée plus nette du processus, étudier plus de manuscrits que je n'ai été en mesure de le faire. Je ne puis donc arriver qu'à des constatations partielles et à des conclusions provisoires. Mais n'est-ce pas là le sort commun de ce genre de recherches?

En tout cas, pour une au moins de ces anecdotes ou légendes, celle qui a trait à la conduite de Diego López à Alarcos, nous avons un témoignage daté, celui de Gil de Zamora dans son de *Praeconiis Hispaniae*, qui fut rédigé entre 1278 et 1282. En effet au tr. VIII, p. 104, du manuscrit de Paris, nous lisons :

Aldefonsus nobilis rex castelle succubuit suis deserentibus *sicut fertur* in prelis alarturis (*sic*), in era M°CC° XXXIII. quinto decimo Kalendas augusti presidente celestino papa tercio. Domino didaco de byscaya dicto bono nota fuit inposita in hoc bello. Ratione obsidum quos dederat reptatus fuit similiter *sicut fertur*. Comites de castella non se habuerunt fideliter *sicut fertur*. Ratione cuius oportuit fugere ipsum regem. In hoc prelio fuit presul tholetanus martinus magnus honor gentis vita eius et stola eius ecclesie diadema...

L'allusion à l'archevêque de Tolède Martin semble être un fait historique[1], quoique Gil soit seul à parler de sa présence à Alarcos. Pour le reste, Gil répète par trois fois « ut fertur », et cela à propos : 1° « de la conduite de Diego López durant la bataille; 2° de son attitude à l'égard des otages fournis par

1 Voir *Chronique latine des Rois de Castille*, § 12, où est fait l'éloge de ce prélat et où il est parlé d'une expédition dont il fut chargé avant la bataille d'Alarcos.

Digitized by Google

lui; 3° de la conduite des comtes castillans en général ». Pas un mot de tout cela, ni dans Luc, ni dans Rodrigue, ni dans la Chronique latine des Rois de Castille, qui déclare seulement que

Didacus Lupi de Vizcaya nobilis uasallus eius (Alfonsi) [se] recepit in castro de Alarcos ubi obsessus fuit a Mauris. Sed por gratiam Dei qui eum ad grandia reseruabat, datis quibusdam obsidibus, euasit et secutus regem post aliquantos dies Toletum aduenit (§ 13).

Qui ne sent les réticences de l'historien plus ou moins officiel, qui connaît les *on-dit*, mais passe, car il s'agit d'un trop grand personnage? Déjà donc on parlait. Comment? En prose ou en vers?

Croit-on que le don d'improviser des romances soit tombé du ciel dans la péninsule ibérique au XVe siècle ou au plus tôt au XIVe? Et pourquoi pas au XIIIe et même plus tôt? De ce que nous n'en connaissons point qui se datent de ce temps-là, s'ensuit-il qu'il n'y en ait eu aucun? Nous n'en connaissons point, mais leur existence est une hypothèse qui expliquerait bien des choses. Je ne dis pas que le romance soit le véhicule nécessaire. Mais en Espagne, on est assez naturellement amené à le mettre en cause.

Alors, nous revenons aux cantilènes? En Espagne, peut-être; mais, en ce qui concerne l'époque d'Alphonse VIII, à des cantilènes qui, autant que nous sachions, n'ont abouti qu'à des épopées en prose.

Sur des romances éclos à peu près comme devaient plus tard éclore les romances *fronterizos* (et, au fait, n'étaient-ce pas déjà des *fronterizos?*), les chroniqueurs plus ou moins officiels ont pu broder leurs histoires, non sans recourir, au besoin, aux éléments que leur fournissaient soit les chansons de geste françaises, c'est le cas probablement pour la *Pecha*[1]; soit les romans, si tant est que l'histoire de la Juive de Tolède doive

1. La Chanson due à Jean Bodel ou une forme antérieure de la *Chanson des Saisnes* était connue des rédacteurs de *La gran Conquista de Ultramar* (cf. Menéndez Pelayo, *Trat. de los rom. viejos*, t. II, p. 391); mais dans la brève analyse qu'ils en donnent, il n'est fait aucune allusion aux Hérupois ni à l'histoire de l'impôt.

Digitized by Google

quelque chose au roman de Tristan[1]; soit enfin l'épopée espagnole elle-même, comme cela semble s'être fait pour l'histoire de Lope de Arenas et de Dominguejo, trop évidemment renouvelée de celle de Sanche II et de Vellido Dolfos.

G. CIROT.

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1922, p. 289-306 et notamment p. 305. — L'*Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal* contient (t. I, p. 697-712) un article de M. Manuel de Montoliu : *Sobre els elements èpics, principalment arturians de la Crónica de Jaume I.* Ce que j'ai déjà indiqué à propos de la Juive de Tolède (*Bull. hisp.*, 1922, p. 305), si on le double de ce qui s'est passé pour la légende d'Inès de Castro, influencée, semble-t-il, par le même *Tristan*, si on y ajoute bien d'autres faits (cf. W. J. Entwistle, *The Arthurian Legend in the literatures of the Spanish Peninsula*, 1925, p. 15-16, 102-129, 239), s'accorderait avec la thèse de M. Montoliu. Néanmoins, je me laisse moins facilement convaincre en ce qui concerne l'autobiographie due à Jaume lui-même. J'admettrai volontiers que Muntaner et même Desclot se soient laissé influencer par l'histoire du roi Arthur quand ils ont repris pour leur compte le récit du règne de leur grand monarque. J'y suis moins disposé pour ce que celui-ci raconte de lui-même. Il faut bien reconnaître que la vie réelle peut être parfois étrange autant que la plus imaginaire, et que ce qui paraît romanesque peut être aussi bien historique. Enfin, si l'aventure du roi En Pere et de Maria de Montpellier rappelle, surtout dans Muntaner, celle d'Uter Pendragon et d'Iger, c'est tout de même en renversant les rôles, et sans le recours aux maléfices qui rendent possible l'entreprise bien peu chevaleresque du roi breton. De sorte que si Muntaner a pensé à Uter Pendragon, il nous a donné quelque chose de mieux, car la ruse de la reine Marie est autrement charmante et plausible. Il me semble que toute suggestion dans le genre de celle de M. Montoliu mérite bon accueil, mais demande un examen circonspect. Il serait, par exemple, bien tentant de voir une curieuse adaptation *in vivo* du thème essentiel du *Tristan* à l'histoire, dans le roman royal auquel la *Chronique latine des Rois de Castille* (§ 15) fait une allusion on ne peut plus explicite : la passion adultère, « flamma manifesta », de la reine d'Aragon, Dª Sancha, pour son héroïque neveu, Alphonse VIII, dont elle aurait été ainsi à la fois *amita* et *amica*, et que lui-même aurait, nous dit-on ailleurs, conduite à son mari Alphonse II (comme Tristan conduisit Iseult au roi Marc). Le fait de l'accompagnement n'a-t-il pu amener, par une analogie facile, à assimiler complètement le cas du jeune roi de Castille à celui de Tristan? Mais s'il n'y a là qu'une légende, elle était donc bien établie déjà quand l'auteur écrivait sa chronique, terminée en 1236; car il n'a pas l'air d'avoir le moindre doute ni le moindre scrupule. Or il ne cherche nulle part à embellir l'histoire à l'aide du roman. Il est vrai encore que le chroniqueur était bien placé à la cour de Ferdinand III pour connaître les romans de la *Table Ronde*, vu les rapports établis avec la France et l'Angleterre par le fait du mariage d'Alphonse VIII avec Leonor (cf. Entwistle, p. 33, 47 et 55; *Bull. hisp.*, 1922, p. 297); mais précisément, est-il vraisemblable qu'il n'ait pas saisi le caractère artificiel et légendaire de pareilles imputations? C'est donc que, là aussi, l'histoire a coïncidé avec le roman, tout simplement.

Digitized by Google

RAPPORT

A M. LE DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES[1]

Règne de Jean Ier (1387-1395). — Sous le court règne du fils de Pierre le Cérémonieux, le schisme qui depuis déjà dix ans désole l'Église, continue à passionner les esprits et à dominer toutes les préoccupations. Le nouveau roi d'Aragon, moins diplomate que son père, qui s'était en somme tenu sur la réserve, depuis qu'il y avait un pape à Rome et un autre à Avignon, reconnut Clément VII, et l'attitude de la France ne fut sans doute pas étrangère à cette décision. Une année environ après le voyage à Avignon des ducs de Berri, de Bourgogne[2] et d'Orléans, Charles VI écrivait au roi Jean pour lui annoncer l'ambassade solennelle qui devait aller l'entretenir de la situation de l'Église et des moyens à employer pour rétablir l'union. Le patriarche d'Alexandrie, Colart de Colleville, Giles Deschamps et Thibaut Hocie, conseillers et secrétaires du roi, devaient la composer. En même temps qu'eux se rendraient à Barcelone les envoyés de l'Université de Paris « Yceulx nos messaiges », dit une lettre de Charles VI écrite[3] au roi d'Aragon le 25 mars 1391-1392.

veuillez gracieusement recevoir et oir, et a eulx plaine foy et creance donner et adjouster comme a nous mesmes, en tout ce qu'ilz vous diront et exposeront de part nous sur le fait de l'union dessus dite et aucunes autres choses nous touchans que chargieez leur avons de vous dire et sur ycelles nos diz messaiges briefment expedier et delivrer, qui sera, se Dieu plaist, au grant bien et avancement de la dite union et de toute l'universele Eglise .. en laquelle chose, tres excellent et puissant prince et tres cher et tres ame frere, vous nous ferez tres grant plaisir et tres bonne euvre et envers Dieu de grant merite...

L'élection de Benoit XIII (Pierre de Luna) fut accueillie favorablement par ceux qui espéraient que le nouvel élu travaillerait à l'extinction du schisme, mais le pape aragonais, entêté comme on dit que le sont ses compatriotes du bassin de l'Èbre, ne devait pas tarder, par

1. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 269, 1927, p. 174 et 283.
2. Philippe le Hardi était à Avignon les 23 et 24 avril 1391. Itinéraire de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, par E. Petit, Coll; des documents inédits, p. 225.
3. Perg. extra inv., n° 4225.

Digitized by Google

son refus de se soumettre aux décisions des conciles et de déposer la tiare, à décevoir ces espérances.

C'est ce sentiment d'optimisme du premier moment qu'on note dans une lettre[1] adressée par le chancelier de l'Université de Paris au roi Jean le 11 octobre 1394 :

... Verum, serenissime princeps, prout ad vestre majestatis aures jam venisse non dubito, post vestrarum datam litterarum notus vobis atque dilectus Reverendissimus in Christo pater dominus Cardinalis de Luna electus fuit ad apostolicam dignitatem, cujus si novi mores, et profecto novi atque expertus sum, dum in hiis Francie partibus legacione apostolica fungeretur, scio utique et certus sum quod ad ecclesie pacem et reformationem totis viribus et quibus poterit modis racionalibus laborabit. Qua de re serenissimus Rex Francorum suique Regni principes ac totus clerus et populus hanc unanimiter quasi divino intuitu spem gerentes de ejus promocione magnam in domino letitiam conceperunt...

Les deux documents ci-dessus sont les seuls de l'époque de Jean Ier ayant trait au schisme, conservés dans le fonds des cartas reales.

Les difficultés rencontrées par le duc d'Orléans dans le golfe de Gênes et certains vols dont ses gens furent victimes de la part des marins catalans à Savone, motivèrent l'envoi[2] d'une lettre de réclamation de Charles VI à Jean Ier; la vieille rivalité entre les Catalans et Gênes était évidemment la source de ces conflits, mais Savone appartenant au duc d'Orléans, n'a rien à voir avec Gênes et c'est pourquoi le roi insiste énergiquement pour obtenir réparation des dommages causés :

... aucuns de voz subgiez ont fait et porte pluseurs grans griefs et dommages auz subgiez de notre dit frere a cause de sa Cite de Saonne de puis qu'ilz sont venuz a l'obeissance de notre dit frere, en plusieurs navires, personnes et biens sans ce qu'ilz les aient vœu rendre ne restituer, dont nous esmerveillons grandement pour ce que nous tenons que voz diz subgiez scevent assez que la dite cite est a notre dit frere le duc et a sa subjection et n'a riens a faire avecques ceulz de Gennes fors tant qu'ilz sont ennemiz les uns des autres et font chacun jour guerre les uns contre les autres, pour lesquelz dommages et prises vous exposer et requerir que restitucion en soit faite, notre dit frere le duc envoie presentement par devers votre magnificence notre bien ame Jehan Mauvoisin escuier de son escuirie...

Restent à signaler, pour l'époque de Jean Ier, deux lettres des ducs de Bourgogne et d'Orléans, qui se réfèrent à un procès entamé à Barcelone contre le comte d'Ampurias. Les deux princes étaient intervenus chacun en faveur du prévenu auprès de la reine Yolande d'Aragon, leur nièce et cousine, fille du duc de Bar et de Marie de France.

1. C. R. D Caja 35 de Pedro III (cartas recibidas sin fecha), non cotée.
2. Paris, 2 novembre, sans millésime. Perg. extra inv. n° 4219.

Digitized by Google

Cette intervention avait eu pour résultat de différer le procès : par ces lettres[1] des 20 et 25 octobre (sans millésime), le duc de Bourgogne et son neveu prient le roi d'Aragon de faire « mettre le dit procès au néant ».

RÈGNE DE MARTIN D'ARAGON (1395 1410). — Le dernier des rois d'Aragon de souche catalane a été mêlé de très près aux affaires du schisme ; proche parent, par sa femme, du pape Luna, il a été un farouche partisan de Benoît XIII, dont l'attitude commençait à inquiéter les amis de la paix. C'est pour essayer de ramener le roi Martin à une plus juste appréciation des intérêts de l'Église, que les ducs de Berri, de Bourgogne et d'Orléans lui écrivirent peu après son avènement, le 12 juillet 1395, une longue lettre[2] qui est un document de la plus grande valeur pour la connaissance du rôle joué par le parti français à Avignon en présence de l'obstination pontificale. Les trois ducs avaient été envoyés par Charles VI à Avignon pour exposer au Saint Père ses propositions d'entente; le but poursuivi par tous étant la fin rapide du schisme, le pape était partisan de la solution du compromis : on aurait nommé des arbitres « qui eussent puissance de declairier le droit des parties ». Mais jamais le roi et les ducs, ainsi que ceux-ci l'écrivent à Martin d'Aragon, n'ont pu consentir à un tel compromis :

.. laquelle voye en substance avoit este preveue par mon dit Seigneur et son conseil et ne lui sembloit pas la dite voye de compromis raisonnable pour apaisier le scisme et les consciences des creatures, et aussi pour quelconque chose, mon dit Seigneur, nous, les seigneurs de son lignaige, les prelaz et autres personnes notables de son Royaume ne consentiroyent que leur honneur feust mis en mains d'arbitres ou compromissaires qui eussent povoir de jugier se mon dit seigneur et entre nous aurions tenu bonne creance ou se nous aurions este scismatiques, que Dieu ne veuille...

Ce que Charles VI veut, et il croit que les autres rois pensent de même, c'est, non pas un compromis, mais la renonciation des deux parties, du pape d'Avignon et du pape de Rome, qui serait suivie de l'élection « d'un seul chief en sainte Eglise ». Tous les cardinaux, sauf un, ont approuvé cette solution, mais le pape s'est buté, a refusé audience aux princes, « ce qui nous a semble bien dure chose ». Ceux-ci ont alors fait exposer publiquement la thèse française, « par un vaillant clerc, maistre en thologie (sic), en l'Eglise des Freres Mineurs, en la presence du College des Cardinaulx, de plusieurs prelaz et de grant foison de clercs et autres personnes notables ». Les

1. Lettres datées de Paris. C. R. D. Caja 37 de Pedro III (erreur de classement), Cartas recibidas sin fecha, non cotée, et Caja 7 de Jean Ier, n° 1014.

2. Lettre datée d'Avignon. C, R. D. Caja 4 de Fernando I (erreur de classement), n° 636.

Digitized by Google

députés de l'Université de Paris, « qui ci sont moult notablement », se sont déclarés pour Charles VI.

Telle est la version officielle des événements que donnent au roi d'Aragon les trois princes français :

.. Nous vous signifions en brief la verite telle comme elle est, en vous priant, Tres haut et tres puissant prince et tres cher et tres ame neveu et cousin, de par mon dit Seigneur et de par nous que pour quelzconques lettres ou messaiges vous ne veuillez croire le contraire, ne autrement que ainsi comme dessus est dit...

C'est de la politique d'alliance franco-aragonaise et des relations diplomatiques entre les deux royaumes qu'il est question dans quelques lettres de Charles VI, des ducs d'Anjou, d'Orléans et de Bourgogne retrouvées dans la correspondance du roi Martin.

Envoyant en ambassade auprès du roi de Castille l'évêque de Saint-Flour et quelques autres personnes de son conseil, le roi de France notifia à Martin d'Aragon que ces ambassadeurs s'arrêteraient au passage à Barcelone. Voici la liste de leurs noms : « l'evesque de Saint Flour, l'ermite de la Faye, chevalier et chambellan, l'Arcediacre de Paris, maistre des Requestes de nostre hostel, Robert de Braquemont, chevalier et chambellan, touz noz conseillers et Maistre Jehan Arcediacre d'Avalon, notre secretaire » .. (lettres datées de[1] Paris, 28 avril, sans millésime).

Le maréchal de Boucicaut est nommé dans d'autres[2] lettres de Charles VI où le roi Martin reçoit la promesse que les alliances conclues entre la France et son prédécesseur seront respectées, en ce qui concerne Gênes. L'ambassadeur catalan a reçu à Paris les assurances nécessaires :

... Sur toutes lesquelles choses nous lui avons fait dire nostre voulente et intention. Et envoyons a notre ame et feal chevalier Jehan Le Mengre, dit Boucicaut, notre gouverneur de Jannes, le transsumpt ou vidimus des alliances ja pieca faictes entre nous et notre tres cher et ame cousin le Roy d'Arragon, vostre predecesseur, que Dieu absoille. Et lui mandons et commandons que contre la teneur d'icelles, il ne face aucune chose. Car nous vouldrions tousiours nourrir bonne amour entre nous et noz subgiez et vous et les vostres. .

Des lettres de la reine Isabeau, datées de Paris, 6 avril (sans millésime), ne contiennent rien que de banal (nouvelles de la santé de la famille royale. Ce sont en même temps des lettres de créance pour Jean de Chambrillac, chambellan de Charles VI et son envoyé à la cour de Barcelone[3].

1. Perg. extra inv. n° 4214.
2. C. R. D. Caja 8 du roi Martin, n° 1433.
3. C. R. D. Juan I (erreur de classement), Caja 7, L. 93, Abril, sans autre cote. Des lettres du duc d'Orléans (Paris, 28 mars, sans millésime), au roi et à la reine

Digitized by Google

C'est par l'intermédiaire du duc d'Anjou que viennent au roi Martin les déclarations les plus cordiales de fidélité de la France à la couronne d'Aragon. Elles sont exprimées dans des lettres écrites de Beaucaire[1] (31 décembre, sans millésime), et se complètent de l'annonce d'une ambassade dont la mission secrète ne peut être divulguée. Après avoir remercié Martin d'Aragon des bons sentiments qu'il éprouve pour la France et son roi, le duc l'assure avec élégance de la réciprocité de ces sentiments.

... Tres chier et tres ame cousin, en ce ne estes en riens deceu, car vous estes le Roy du monde en quy Monseigneur et moy plus fyons et a quy plus grant amour nous avons, et certes, tres chier et tres ame cousin, se pour cause de Monseigneur et de moy, Roy ne nul autre vous voulloit faire aucun dommage, vous trouverez en Monseigneur et moy telle et sy grant ayde que vous en seres bien content, et ne crees es parol de nul quy vous dye le contraire, et soyez sertain, tres chier et tres ame cousin, que vous ne trouverez jamays nul quy plus ayme votre honneur ne l'estat de vous et de votre Royaume ne quy tant ait la puissance de vous aydier comme Monseigneur et moy avons...

Après la mort de Philippe le Hardi, Jean, nouveau duc de Bourgogne, manifesta le désir de continuer avec le roi Martin les mêmes relations d'amitié que le feu duc. Ponce de Périlleux, son chambellan, fut chargé de cette correspondance diplomatique ainsi que le montre la lettre[2] suivante, écrite à Paris à la fin de 1405 :

... Mon ame et feal chevalier, conseiller et chambellan Messire Pons de Perellos m'a parle nouvellement de certaines aliances estre faites entre vous et moy ensi comme elles estoient entre vous et feu mon tres chier Seigneur et Pere, dont Dieux ait l'ame. Sur quoy je luy ai dit plainement et feablement mon intencion et lui ay comande et chargie de la vous segniffier et plainement estre le plus brief qu'il poura, si vous prie tres acertes que sour tout ce qu'il vous escrira et signiffiera touchant les dites aliances, lesquelles j'auroye moult agreables vous veullies adjouster plaine foy et creance comme se moy mesmes le vous escrivoye...

Une autre lettre[3] du duc de Bourgogne est une recommandation pour un chevalier autrichien qui va voyager en Espagne :

. Messire Jehan Hager, chevalier du pays d'Austerice, porteur de cestes, subgiet et serviteur de mon tres chier et tres ame frere le duc d'Austerice, se trait ores devers les marches d'Espaigne et autres d'illecques, pour veoir les pays. Si vous pry qu'il le vous plaise avoir pour recommende et pour

d'Aragon, annoncent, sans autres précisions, la venue à Barcelone du chambellan Chambrillac, à qui le duc a donné aussi quelques instructions personnelles. C. R. D. Rey Martin, caja 8, n° 1446.

1. C. R. D. Rey Martin, caja 9, n° 102.
2. Lettres du 29 décembre. C. R. D. Rey Martin, caja 9, n° 118.
3. Paris, 19 février (s. m.). C. R. D. Rey Martin, caja 9, n° 14.

Digitized by Google

amour de moy s'il en a besoing, le pourveoir de conduit pour plus paisiblement et seurement passer par les passages et destrois pour l'accomplissement de son dit voyage, car vous me y ferez tres grand plaisir...

Sur l'état des rapports franco-anglais pendant la durée du règne de Martin d'Aragon, les deux documents suivants, une lettre du sénéchal de Béarn et une lettre du duc de Bourbon, apportent quelques précisions : la lettre[1] du sénéchal de Béarn parle de la guerre et de ses épisodes dans le Sud-Ouest; le duc de Clarence a pris Barbezieux en Saintonge, le comte d'Armagnac et le seigneur d'Albret viennent de tenir avec les ducs d'York et de Clarence, et le senéchal de Guyenne, une conférence sur les résultats de laquelle on ne sait rien :

... Et quant es a las autres noelles vos placi saber que lo duc de Clarense ab sa companhie, ere anat en Santauge metre lo sety a un loc deu dugat que s'apere Barbesiu, lo queau a agut et pres segon se diitz. Et de la eg s'es retrait a Liboirne. Et quant es deu Comte d'Armanhac, eg a agut a parlament ab los Angles. Et no han estat en lo conselh se non lo duc de Clarensa, lo duc d'Iorch et lo Comte d'Armanhac et lo Senhor de Labret et lo Senescauc de Guianhe. Et persone nulhe autre no sap de lor acor ne deu dit Parlament, quant es deu feit de Menaut de Favas que ere fame que deve entrar en votre Regne d'Aragon ab augune gent deus Angles, Senhor no es a res, car eg es aqui au pais. E a estat espos a present ab une donzelle de la senhore votre cosine. Lo Comte d'Armanhac es retornat en son pays. Et deu aver parlament ab lo duc de Bourbon a afar, segon se diitz, cum de tractar patz deus Angles et deus Frances... Et sus lo feit de l'Iglise, no ha a present autre sertaintat. Empero la que jo poyre saber augune sertifficacion, jo ac nothifficare a la vostre senhorie...

Le mariage d'Isabelle de France et de Richard II fit naître de grands espoirs en France; on le considérait comme le prélude d'une politique d'amitié avec l'Angleterre et de la fin prochaine d'une longue suite de souffrances et de revers. On trouve l'écho de ces sentiments d'espérance dans une belle lettre du duc de Bourbon écrite à la reine mère d'Aragon à l'occasion des fêtes du mariage. Le roi est heureusement en bonne santé, écrit le duc[2] :

... Pour ce que je scay que ce vous vient a parfaite plaisance de continuelment ouir en bien de l'estat de Monseigneur le Roy, vous plaise savoir que de sa personne il est en tres bonne prosperite, la merci Notre Seigneur, et le XIIme jour de ce présent moys de mars, a l'enterinement du traictie de mariage qui par long temps avoit este pourparle entre le Roy d'Angleterre et Madame Ysabel, fille ainsnee de mon dit Seigneur, fist en ceste ville, en son palaiz Royal, moult follement feste, a laquele de la part du Roy d'Angleterre dessusdit furent le Conte de Rutteland, le Conte Mareschal et

1. Pau, 27 février (s. m.). C. R. D. Rey Martin, caja 8, n° 1443.
2. Paris, 23 mars 1396 (v. st.). C. R. D. Caja 7 de Juan I (erreur de classement), pièce non cotée.

Digitized by Google

autres sollennez messaiges, lequel Conte de Rutteland, comme procureur représentant en ce cas la personne du dit Roy d'Angleterre, pour et ou nom d'icellui Roy d'Angleterre prenant a femme et espouse ma dite dame Ysabel; par lequel lien j'ay esperance en Tout Puissant que les deux Royaumes qui, par le Semeur de pechié ont ou temps passe tant souffert et endure, doresnavant au resjoissement de toute crestiente, seront maintenuz et gardez en bonne paix et transquillite...

Souhaits malheureusement inexaucés; vingt ans plus tard, c'était Azincourt.

Ferdinand Ier de Antequera (1412-1416). — Du court règne du premier roi d'Aragon de souche castillane, Fernando de Antequera, il nous reste une correspondance politique assez nombreuse, rendue particulièrement attachante par l'importance des événements qui se déroulaient alors, tant au point de vue ecclésiastique que politique : la réunion des conciles de Pise et de Constance, la reprise de la guerre franco-anglaise, le désastre d'Azincourt, les troubles de Paris, fournissent aux correspondants de la cour de Barcelone des thèmes d'une riche actualité; le dépouillement des registres de la chancellerie de Ferdinand Ier permettrait sans doute de trouver encore bien des documents inédits sur les négociations engagées entre les cours de France et d'Aragon à cette phase de l'évolution du grand schisme d'Occident.

La soustraction d'obédience à Benoît XIII, à laquelle s'était décidé Ferdinand Ier en présence de l'obstination pontificale, cause la plus grande satisfaction à Paris. Le changement d'attitude du roi d'Aragon, un des plus fermes soutiens jusque-là du pape d'Avignon, était une preuve éclatante du succès de la politique française; la renonciation des parties, que préconisait déjà Charles VI vingt ans plus tôt, apparaissait de plus en plus comme la seule solution honorable pour l'Église, et la double déposition, par le concile de Constance, de Grégoire XIII, semblait devoir amener fatalement la renonciation de Pierre de Luna. Mais le vieillard allait jusqu'à sa mort persister dans son attitude de tragique entêtement.

Les lettres[1] que Charles VI adressa à Ferdinand Ier, à la nouvelle de sa soustraction d'obédience, retracent l'historique des négociations préliminaires à cette grave décision. Frère Jean de Puydenoys, général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et Dalmau de Darmus, ambassadeurs catalans, ont fait au roi de France le récit de tous les efforts du roi Ferdinand pour arriver au résultat souhaité :

... et oye la creance moult elegament et notablement proposee bien au long par le dit general en declarant les grans lebeurs, peines et travaulx et les frais, missions et despenses que vous avez euz et soustenuz a grant gre-

1. Paris, 4 avril (1415). Perg. extra inv. n° 4227.

Digitized by Google

vance de vostre personne essoniee de briefve maladie, et expose corps et biens pour venir a la dite paix, et aussy comment vous et notre tres chier et tres ame frere et allie le Roy de Castille, votre nepveu, et les autres Roys chrestiens, prelaz et gens d'eglise des Espangnes assemblez en notre ville de Narbonne avec tres hault et tres excellent prince le Roy des Romains notre tres chier et tres ame frere et allie, et les ambaxadeurs venuz de Constance pour celle cause, avez faiz et concluz certains chapitres, et apres ces choses avez fait substraction d'obedience a P. de Lune...

Cette paix, que la France a, « des tres long temps continuelment quise et pourchaciee », est enfin plus proche, grâce à la noble attitude du roi d'Aragon. En termes solennels, Charles VI adjure le monarque voisin d'y persévérer :

... Si vous prions, tres hault et puissant prince et tres chier et tres ame frere, tant affectueusement et de cuer comme plus povons, que pour honneur et reverence de Notre Seigneur, de qui la cause est, et de son eglise militant, par laquelle nous sommes touz regeneres et mis en lumiere de verite, vous vuilles en cest saint propos et intencion perseverer diligemment et constamment, comme nous tenons fermement que feres en telle maniere que l'ennemi de paix, seminateur de zizanie et de discorde, ne se puisse bouter entre deux pour differer, empescher ou rompre la dite paix et perpetuer le dit abhominable scisme, que Dieu ne veulle, car ceste vraye et bonne intencion que avez, et diligence, peine et labeur par vous mise a execution, deue vous est deja et fera perpetuelment fama et renommee de grant vertu, gloire et religion sainte par l'universelle chretiente... Et Dieux, qui cognoist les intencions et cuers des hommes, scet, et nous le tesmoignons en ce, que c'est le plus grant desir que nous ayons en ce monde que de veoir en notre temps la paix en la dite eglise, laquelle de si lengtemps avons incessamment quise et pourchaciee...

Deux lettres[1], dont les termes sont à peu près identiques, adressées par Charles VI et le duc de Guyenne, son fils, au roi d'Aragon à l'occasion de l'ambassade venue à Paris pour obtenir la médiation française entre la Sicile et l'Aragon, stipulent que cette médiation n'a pu être accordée en raison de l'insuffisance des pouvoirs des ambassadeurs, mais le roi est prêt néanmoins à « trouver et mettre a notre povoir bon accord pour tousiours » entre les parties, afin de « nourrir bonne paix et conserver l'amour qui est et de long temps a este entre noz maison et Royaume et les maisons et Royaumes de Castelle et d'Arragon ».

La difficulté, toujours croissante, de faire subsister pécuniairement les ordres militaires de Palestine et d'Asie-Mineure, devant la menace turque, amena les dirigeants de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem à se préoccuper plus sérieusement de la perception de cette taxe

1. Lettres du 22 décembre. Perg. extra inv., n° 4215. Lettres du 26 décembre, C. R. D. Caja 14 de Fernando I, carpeta de autografos, pièce non cotée.

Digitized by Google

annuelle appelée « responsion », que devait payer chaque membre de l'ordre pour subvenir aux besoins des chrétiens d'Orient. Charles VI saisit l'occasion des préparatifs du grand maître de Rhodes contre les infidèles, pour adresser un appel pressant aux souverains d'Europe afin qu'ils facilitent le payement des responsions et le départ pour Rhodes des religieux de bonne volonté, car

en aucunes contrees et pais, on a mis debat et empeschement que les diz maistre et convent ne soient payez de leurs dites responsions et que les religieux du dit ordre ne se partent des diz pais pour aller ou dit voiaige...

Le roi d'Aragon fut donc prié par le roi de France (lettres du 22 décembre, s. m., en latin), et par le duc de Guyenne son fils (lettres du 26 décembre, en français) de les

avoir pour especialment recommandez et les dites responsions deues aux diz maistre et convent de Roddes par leurs freres et commandeurs es mettes de votre royaume et ou pais d'environ leur faire paier sans delay et aussi les ditz religieux qui auront devocion et voulante et auxquels il sera commande par le dit maistre de Roddes, de faire le dit voiaige, y souffrir et laissier alto en ostant et faisant oster tous empeschemens qui mis y seroient par quelconques personnes que ce soient, et de ce un si grant bien comme le dit voiaige et l'entreprinse que fait le dit maistre a la louange de Dieu et a l'exaucement de notre dite foy catholique ne devienne. Et en ce faisant nous tenons que vous ferez service a Dieu et très grant plaisir, et en aurez merite envers lui et louange du monde, et ferez votre devoir, et avons un tres grant et singulier plaisir car vous et tous les autres Roys, nous et tous princes chrestiens devons bien avoir la dite religion et les faiz et euvre d'icelle en memoire et pour especialment recommandez...

De toute évidence, au début du xve siècle, les quelques voyageurs qui parcouraient les différents pays d'Europe, avaient le souci, non plus de se perfectionner seulement dans la connaissance du métier des armes, mais encore et surtout de « voir les pais », d'étudier les coutumes et usages de leurs habitants; l'Espagne et le Portugal, par leur situation à l'extrême-pointe de l'Europe, devaient fatalement attirer ceux qui, vers le sud et les côtes d'Afrique, ou dans le mystère des mers de l'Ouest, entrevoyaient un champ nouveau d'explorations et d'aventures. Plusieurs voyageurs français ou étrangers, de passage à Paris en route pour le Midi, obtenaient du roi des lettres de recommandation pour les souverains de la péninsule. Dans la correspondance reçue par Fernando Ier, quatre des lettres de Charles VI rentrent dans cette catégorie.

Jean de la Roche, que des lettres[1] datées du 1er janvier signalaient

1. Perg. extra inv., n° 4208.

Digitized by Google

à l'attention du roi d'Aragon, n'était pas un voyageur novice. Depuis dix ans, il parcourait l'Europe :

...Johannes de Roca,... qui causa devocionis et tamquam nobilitatis valitudine conditus, ut in virilibus honorum artibus et exercitu prosequendis sue laudis incrementum fama percipiat utque undique usus, facesias et mores circumspiciens distat ad diversa climata, atque longincas et barbaras mundi partes, se presencialiter attingit proficisci in Christianorum pariter et infidelium finibus citra et ultra maria constitutis, que jam modo ut relatione digna accepimus, per duodecim annos elapsos visitavit, etiam ad indaganda que miranda sunt et sub Phebi cardine esse feruntur...

C'est surtout vers les pays du Midi que Jean de la Roche se sent attiré :

...Maxime quidem in maridionalibus citra et ultra maria partes archanaque et angusta loca sincera intentione visitare disponens...

Plus définis sont les projets d'un certain James. « poursuivant d'armes » de Charles VI, qui, d'après les lettres[1] du roi (Paris, 1er novembre, s. m.)

...va presentement par devers vous en Arragon et a intencion d'aler d'illec en pluseurs autres pays et contrees pour acquerir honneur et avoir plus grant congnoissance des seigneurs et dames desdiz pays et de leurs armes.

Deux chevaliers des pays d'Empire, de passage par Paris et se rendant en Espagne, bénéficièrent aussi de la recommandation royale :

Et quia, serenissime princeps et frater carissime, écrivait[2] Charles VI à Fernando Ier, Paris, 25 mars, s. m., sicuti virum fortem decet et nobilem accedere proponit de proximo ad Yspaniarum Arragonie et Guernade regna dilectus noster Henricus de Gravar et de Blommeneau, miles de partibus Almanie, eandem fraternitatem deprecamur ut ipsum Henricum nostri contemplatione et favore ac sui laudabilis propositi consideratione in suis agendis recomissum habere velitis...

Pour « Bolfgang de Schad, chevalier du pais d'Auterryche », qui a « entention et propos d'aler presentement en plusieurs Royaulmes et parties de ce monde pour veoir le peuple et exercer sa personne en faiz de chevalerie », même recommandation[3], « pour ce », ajoute le roi, « que nous voulons tousiours fere amour et plaisir a touz estrangiers ».

L'année 1415 est assurément l'une des plus tragiques et des plus humiliantes de l'histoire de la nation française; les désastres mili-

1. Perg. extra inv., n° 4211.
2. Perg. extra inv., n° 4203.
3. Perg. de Fernando Ier. Appendice, n° 1.

Digitized by Google

taires doublés d'une guerre civile abominable et d'un effondrement de tous les pouvoirs semblaient présager la fin prochaine du royaume. C'est pourquoi, bien que l'on connaisse très suffisamment l'histoire de cette période, les sources nouvelles que l'on pourra mettre à jour, surtout les sources étrangères, devront faire l'objet de toute l'attention des travailleurs. Les archives de Barcelone nous offrent deux documents en langue castillane, dont l'intérêt, à mon avis, est grand; l'un est une lettre anonyme adressée au roi d'Aragon, dont la copie est transcrite à la suite de celle de nombreux documents se rapportant au conflit entre le roi de France et le duc de Bourgogne, réunis en cahier. Cette lettre aborde tous les sujets du jour, l'entrevue du pape Benoît XIII et de l'empereur à Perpignan, le siège d'Harfleur, la paix entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, la condamnation au concile de Constance du criminel discours de Jean Petit. L'autre est un récit de la bataille d'Azincourt, envoyé au roi d'Aragon dès que la nouvelle du désastre commença à se répandre en France.

La première de ces lettres[1] est datée avec précision, dès son début : « Et las nuevas que disen en Paris a XII de Setiembre son estas que sigen ». Il s'agit indubitablement du 12 septembre 1415, un mois avant Azincourt. Voici quelles sont ces nouvelles :

Le pape Benoît, qui a vu l'empereur Sigismond à Perpignan, paraît animé d'une certaine bonne volonté :

... disen que el Papa Benedito et el emperador et el Rey d'Aragon estan juntados en uno en Perpinia et que el Papa Benedito se ofrece a faser todo lo que deve por que aya union.

Le roi de France va bien :

« es con salud ». Lui, le duc de Guyenne et le duc de Berri sont partis pour Harfleur, « que es a XLIIII leguas d'aqui, que el Rey d'Inglaterra tiene cercado, que es una villa cerca la mar, e es hun puerto que vienen todas las cosas que por la mar vengan para en Paris, et que la ribera de Sayne decende ally en la mar... »

D'ailleurs il y a peu d'espoir que cette intervention serve à quelque chose; les nouvelles d'Harfleur sont très mauvaises :

E es verdat que el Rey de Ynglatera, con muy grant gente d'armas et con muy grrant flote de navios, es venido al dicho puerto et ha bien XX dias que salieron en terra. E disen que tienen cercado la dicha villa por mar e por terra, en manera que ninguno non puede dende salyr nin entrar en ella, e estan de dentro Gaocort, hun cavallero, et otros franceses fasta quinientos omes d'armas que disen que se defienden bien, o quanto pueden, mas que el poderio d'Inglaterra que es grande, et que con truenos et ynsenos han quebrantado todas las gentes et muchas casas...

1 Caja 17 de Fernando Ier (Concile de Constance), pièce non cotée.

Digitized by Google

Le texte de l'accord intervenu entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne n'est pas encore connu ; mais le correspondant l'enverra au roi d'Aragon dès que possible ; la chose a d'autant plus d'importance qu'on a prétendu qu'il avait pris parti pour l'un ou l'autre des belligérants, fausse nouvelle qui inspire à l'auteur de cette lettre un éloge très sage de la neutralité :

... Item es verdàt que a avido fama que la vuestra senoria ha querido ayudar a una de las dos partes, et una ves avia fama de ayudar a la una parte et despues a la otra, enpero loado sea Dios que ha dado tanta grassia a vuestra merced de non querer meter en tan grrant cosa et peligrro a sy e a los sus regnos. Et por non melar en esta guerra, tiene el amor de todo este pueblo.

Enfin l'apologie du meurtre politique, prononcée huit ans plus tôt par Jean Petit à l'occasion de l'assassinat du duc d'Orléans, vient d'être sévèrement condamnée par le concile de Constance. Les faits sont ici sommairement rappelés :

... Item es verdat que hun tiempo ovo fecho hun sermon Me Johan Petit en sosteniendo el fecho del duque de Borgoña et en aquel tiempo regia et mandava mucho en este Reigno el duque de Borgoña. Et despues que el dicho maestro Johan Petit, maestro en teologia, fue muerto et vino otrosy el regimiento del Reigno en el Duque de Berry et d'Orléans et de los otros sus ayudadores fue delibrado por un sermon que lo que avia pedricado (sic) Me Johan Petit era falso e fueron quemadas las suas escripturas que pudieron fallar.

Item disen que despues d'esto, que fue fecho memoria en el concilio de Constanca et que fue fallado por escriptura signada del nombre de Me Johan Petit sobre lo qual fue determinado et procedido lo que por esta otra part dise...

Le récit[1] de la journée d'Azincourt est sobre et précis; l'informateur, qui est castillan, mais dont le nom est par malheur complètement illisible, connaît bien les choses de France ; il n'écorche aucun nom propre de lieu ou de personne. Sa lettre souligne avec netteté la grosse impression causée chez les Français par la chute d'Harfleur, retrace la marche des troupes anglaises vers la Picardie, les ravages qu'elles commirent dans les riches provinces traversées : « por la dicha Normandia et Picardia que son dos comarcas de Francia do ay mas gentiles fijos de algo... », enfin la concentration des troupes françaises et le choc des deux armées « en el valle que se llama de Sant Pablo de la Lanterna a XIIII legas de Cales, Viernes XXV dias de Otubre, et quedo el campo por el dicho de Inglaterra ».

1. Lettre datée de Paris, 4 novembre (1415). C. R. D. Caja 35 de Pedro III (erreur de classement). Le document, non coté, est remarquable par ses petites dimensions : 20cm2 de largeur sur 4cm2 de hauteur, 19 lignes d'écriture. La lecture en est rendue fort difficile, pièce sur parchemin.

Digitized by Google

Après la liste impressionnante des princes du sang, comtes et grands seigneurs faits prisonniers ou disparus dans cette journée tragique, viennent des précisions sur les effectifs et une appréciation du désastre :

... Et de los otros condes et grandes senores son tantos que el numero d'ellos fasta aqui non he podido saber quales son muertos o presos, ca de fijos de algo eran en la batalla mas de diez mill bacinetes et de otra manera de gente mas de ciento et cincuenta mill, et los Ingleses podrian ser III mill et quinientos o quatro mill omes de armas et por todos fasta XXXIII mill, et non se mas que dezir si non que es comun voz aqui que de CCC anos aca Francia non resclbio en un dia tanta perdida e desonrra como el dicho dia...

Déjà depuis plusieurs années la situation intérieure de la France était si troublée que les informateurs de la cour de Barcelone portaient des jugements sévères sur l'état du royaume voisin : « Senyor », écrivait Guillaume de Peyrapertusa à Ferdinand Ier le 18 septembre[1] 1413, « de present vous ni vostre Regne, no qual dubtar de res de Fransa, car entre lis an pro que fer et tot jour que crey lo mal... », et aussi, « ... a mon semblant james en Fransa no agut tant grant guerra cum de present s'aparelha ».

Quelques documents des premières années du règne d'Alphonse IV-V d'Aragon. — La mort de Ferdinand Ier, survenue trop prématurément, fut particulièrement déplorée à la cour de France; on n'y oubliait point ce qu'avait fait le feu roi pour l'union de l'Église et on lui savait gré d'avoir eu le courage d'abandonner la cause de Pierre de Luna. Ces sentiments sincères sont très nettement mis en lumière par les lettres de condoléances officielles que Charles VI adressa au nouveau roi d'Aragon : on en conserve aux archives de Barcelone deux exemplaires, un latin, l'autre français. Les lettres en français sont remarquables par l'ampleur du style et le bel équilibre des périodes. Un long extrait fera mieux comprendre quelle belle page de langue française fut écrite à cette occasion à la chancellerie royale[2] :

... Tres hault et puissant prince et tres chier et tres ame cousin, depuis que derrenierement vous avons escript, nous avons oy a grant douleur et desplaisance de notre cuer la mort et trespassement du tres hault et puissant prince et notre chier et tres ame frere feu Ferrand jadiz Roy d'Arragon, votre pere, que Dieu absoille, de laquelle mort nous sommes, et tous autres Roys et princes chrestiens doivent estre. moult tristes et dolens en cuer, pour les grans vertus, prodomie et vaillance qui estoient en sa tres noble personne, et la neccessite que ses Royaumes et seigneuries et toute la chrestiente avoient d'un si glorieux prince demourer longuement sur terre, au

1. Lettres datées de Ribolhet. C. R. D. Caja 17 de Fernando Ier, premier dossier, pièce non cotée.

2. Paris, 28 avril (1416). Perg. ext. inv., n° 4928.

Digitized by Google

bon gouvernement de toute politie et bien publique. Mais quant nous redvisons en notre memoire et ou secret de notre pensee la bonne vie qu'il a menee comme Roy catholique, les grans, vertueux et notables faiz. dignes de memoire perpetuelle, qu'il a faiz a tres grans peines et labeurs de son corps tant ou service de Dieu et de son eglise militant comme au bien publique de toutes les Espangnes, nous prenons confort en notre Seigneur pour reverence duquel il a tant laboure qu'il est par ses merites en sa gloire de paradis. Pourquoy, tres hault et puissant prince et tres chier et tres ame cousin, vous devez aussi louer Notre Seigneur et prendre patiemment et en bon gre ce qu'il lui a pleu appeller a sa part l'esperit de si noble prince, et prendre en vous bon confort et avoir cuer constant et ferme par vertu, laquelle se monstre et parfait en adversite, de laquelle chose faire et accomplir... Si vous prions derechief, tres hault et puissant prince et tres chier et tres ame cousin, que celle sainte œuvre de la paix de l'eglise par le dit votre feu pere ainsy vertueusement poursuie et mise en telle conclusion par la substraction faicte a P. de Luna si sainctement et par si meure deliberation de tant de vaillans hommes, vous vueilles entretenir et conduire a la final et desiree conclusion de la paix de l'Eglise Universelle, et ce que le pere a comencie, soit par le filz consumme, et en ce faisant vous acquerrez la gloire de paradis et louenge en ce monde perpetuelle, car en la fin gist la louenge...

La lettre latine[1], plus brève, contient aussi un éloquent éloge du monarque et une exhortation à la résignation chrétienne :

... dolores nostros in pacientia mittigamus, sperantes in Deo quod jam celo vivit qui eum tota devocione veneratus est in terris; nam quis fidelior illo, devocione attencior, elemosinis largior et copiosior caritate nuliibi repertus est. Jam celo vivit nam, ut ait tragicus, « Locum virtus habet inter astra ». Pacienciam igitur, serenissime Rex, habetote; expergiscimini et capescite rem publicam et pacem ecclesie quam ipse gloriosissimus princeps, genitor vester, suis temporibus tam virtuose tamque constanter prosequutus est, ad finem debitum perducatis, inde namque vobis semper honos laudesque manebunt...

Les relations franco-aragonaises pendant les dernières années de Charles VI étaient demeurées cordiales; le concours d'Alphonse V en matière de ravitaillement fut même sollicité par le roi de France, en guerre avec l'Angleterre et avec les Bourguignons :

...Vous savez assez — écrivait-il[2] (16 décembre s. m.) — comment la guerre est ouverte entre nous et notre adversaire d'Angleterre, et aussi les grans desobeissance et rebellions que s'efforce chascun jour de monstrer envers nous Jehan, notre cousin de Bourgongne, pour lesquelles choses nous est besoing de requerir l'aide de noz bons amis, desquelx nous vous reputons l'un des principaulx et cellui qui noz povez bien aidier en noz grans affaires. .

1. Paris, 8 mai (1416). Ibidem, n° 4206.
2. Lettres datées de Paris, Perg. extra inv., n° 4222.

Digitized by Google

Des ambassadeurs vont partir pour Barcelone munis des instructions nécessaires, mais les secours sont urgents :

...Toutes voies pour ce qu'ilz n'y pourroient bonnement si brief estre que besoing seroit, et que les cas le requerroit bien, nous vous escrivons hastivement ces presentes en vous priant tant et si acertes que povons que le plus tost que faire ce pourra bonnement et pendant la venue de noz diz ambassadeurs, vous veuillez faire apprester et fournir de blez, vivres et autres choses necessaires pour fait de guerre le plus largement que vous pourrez de votre navire, tant galees que grosses nefz affin que nos diz ambassadeurs, lesquelx auront toutte puissance de nous obliger a vous paier toute la mise et despence que faicte y aurez, et vous en bailler si bonne seurte qu'il vous devra souffire, puissent trouver le dit navire prest pour nous en aidier a notre besoing contre noz diz ennemis...

Sur les événements qui se déroulèrent à Paris et en France après le désastre militaire d'Azincourt, deux lettres reçues à la cour de Barcelone, l'une par Paul Nicolas, secrétaire du roi, l'autre par le roi lui-même contiennent de bons éléments d'information.

Le premier[1] de ces documents parle du complot découvert à Paris contre le roi de Sicile, le duc de Berri, le prévôt des marchands, et qu'avaient tramé les gens du duc de Bourgogne :

. . De novo perventa littera sunt de Montepesulano, qualiter in Parixius est discopertum unum tractatum quod fiebat per aliquos pro duce Burgundie, quod tractatum fiebat per multos, tam nobiles ciutadanos quam menestrarios de omni genere congregatos ad introducendum ducem preductum in Parisius et pro accipiendo Regem Ludovicum, ducem de Berri et prepositum Parixius, qui fuerunt et sunt eydem contrarii, quo tracto discoperto fuerunt capti usque nunc circa LX, ex quibus sunt jam decapitati duo et multi negati in flumine sive sumerssi; reliquos de die in diem crucificunt...

La lettre en catalan de Marti Talayero, maître en théologie, au roi d'Aragon (27 janvier 1416, n. st.), que fut chargé de porter à Barcelone Loys Mercader, « lo qual es persona discreta e de bon governament, e s'es portat com a gracios scuder ab Mos. lo prevost de Paris en lo servici de gent d'armes del Senyor Rey de Franca », était destinée[2] à renseigner Alphonse IV-V sur les événements confus qui se déroulaient en France pendant que s'y trouvait l'empereur Sigismond, louche médiateur; les entretiens que le nouveau dauphin, Jean, duc de Touraine, réfugié à la cour du comte de Hainaut, son beau-père, eut avec les ambassadeurs de Charles VI, y sont rapportés dans le

1 S. l. n. d. (printemps de 1416), C. R. D. Caja 4 de Fernando Ier, pièce non cotée.

2. C. R. D. Caja 17 de Fernando Ier, pièce non cotée.

Digitized by Google

détail; le prince, quoique volontairement éloigné de ses parents, reçut bien leurs envoyés :

...son venguts le digmenge apres Sent Vincent, e han feta sa relatio lo dillus, dient que son stats rehebuts joyosament et graciosa. et oyts en ses propositions molt benignament, et dinaren ab lo primogenit lo jour del glorios martir Vincent...

Après ce festin on avait parlé affaires politiques; le dauphin défendit du mieux qu'il pût les trêves, que, par l'entremise de son beau-père et de l'empereur, on avait obtenues des Anglais :

...respos que al fet dels Angles, que ell hic havia tota diligentia possible et que son pare lo duc de Anaut hic ere passat et ab l'Emperador havien hacordat treves a tres ans ab la millor manera que havien pogut, et que Deus perdonas aquells que havien consellat lo contrari al Senyor Rey son pare..

Il donna aussi des assurances à propos de la répression des brigandages que commettaient par tout le royaume des bandes de gens d'armes :

...quant als banits et congregacio de gent d'armes que sens titol van dampnificant lo regne, respos que tot ço et quant lo Rey et son bon consell voldrien ordenar, complirie de bon cor...

Mais sur le point le plus important, qui était la question de son retour à Paris, il mécontenta les ambassadeurs en spécifiant qu'il ne rentrerait que pour prendre le gouvernement; mais on croyait qu'il viendrait bientôt s'entendre avec Isabeau, alors à Senlis. Peu après, ce fils révolté de Charles VI mourait assez mystérieusement. A l'Université de Paris, ajoute le correspondant, il vient de se passer une cérémonie qui fait honneur à l'Espagne :

...lo Confessor de Toledo ha pres lo jorn duy lo barret de maestre et Loys es stat present en tota lo festa, qui dira tot lo fet, et ha obtengut grant honor a totes les Spanyes...

Mais l'auteur de la lettre, qui n'est encore que maître en théologie, « petit vassal et subject, lo qual loyalment ha desig de servir, qui es encara pobre maestre en theologia » voudrait bien obtenir de la faveur royale un avancement mérité; c'est pourquoi sans doute il fait remettre à son souverain par le porteur deux belles paires de gants fourrés, car on est encore en plein hiver :

...Senyor, prengue en grat vostra Senyoria lo petit don que yo fac, co es uns guans blanchs de gris ab botons verts grossos de seda, car creu quel hivern no es passat de tot, et un parell de vermells, forrats de cuyr blanc, ab botons verts...

Digitized by Google

Avant de terminer l'examen de cette correspondance si variée, dont je n'ai signalé que les plus frappants spécimens, il importe de mentionner une lettre[1] d'un évêque de Gap d'origine catalane, Léger, au roi d'Aragon, proposant sa médiation, à la fois comme sujet du roi de France et comme « estrays et parti de Catalonhe », entre le souverain aragonais et Louis, duc d'Anjou, prétendant au trône de Naples et de Sicile. Ce que cette lettre offre de plus intéressant, c'est la manière discrète et spirituelle dont le prélat propose sa médiation, expose les scrupules qui l'ont d'abord retenu, et émaille sa requête de réflexions sages et désabusées sur le caractère de ses contemporains :

...je ... envoye devers vostre dite seignorie Albert de Cruas, mon maistre d'ostel, afin de savoir votre bon vouloir plus a plain, car je ne vouldroye mettre mon honneur a l'aventure. ne me voudroye mesler de choses qui n'eussent conclusion bonne mesmement, quar aujourd'uy les gens sont ases enclins plus a mal dire que a bien, et plus convoytans guerre que pays, et il me seroit trop mielx estre demoure en mon eglise, que a mes despens et travellz aler querir malveillance...

Plus loin, on lit cet éloge de la paix :

...vous supplie tres humblement, tres hault et tres puissant prince et mon tres redoubte seigneur, qui vous plaise considerer les biens qui viennent de pays, lesquelx vous saves trop mielx de moy, et que l'on dit communement que quant l'eue est trouble, fait bon peschier et puys que le capital vous demeure, vous ne deves riens espargner, car les cuers des gens est trop forte chose a savoir, qui sont muables et variables ainsi que nous povons veoir par plusieurs exemples...

A citer encore une lettre[2] de l'archevêque de Reims à l'évêque de Vich, écrite a la suite d'un voyage en Catalogne pour le remercier des services qu'il lui avait rendus à cette occasion; cette lettre est bourrée de citations de l'Ecriture et rédigée dans un style très emphatique. Mais ce genre pompeux, comme on a pu le voir, est de moins en moins en faveur, même dans les chancelleries : le style des lettres, depuis le début du XIVe siècle, a évolué singulièrement; l'usage devenu presque courant de la langue nationale contribue à leur donner une physionomie plus personnelle, la part de la convention et des longues formules se réduit à peu de chose, plus de curiosité se manifeste chez tous ces correspondants, on comprend à les lire qu'ils ont eu conscience de la gravité, de l'importance des événements dont ils ont été les contemporains; leur témoignage n'en prend que

1. Avignon, 24 juin, s. m. (entre 1412 et 1427). C. R. D. Caja 35 de Pedro III (erreur de classement), sin fecha, n° 233.

2. « Apud Salces », 6 mai (s. m.) C. R. D. Caja 35 de Pedro III, s. f. n° 183.

Digitized by Google

plus de valeur, et c'est avec des sources comme celles-là qu'on peut espérer reconstituer le plus scrupuleusement la véritable histoire.

Les nombreux travailleurs espagnols et étrangers qui, surtout avant la guerre, se sont succédé dans la salle austère de l'ancien palais des comtes de Barcelone, au cœur de la vieille ville catalane si pleine de caractère, ont compris quel trésor représentent les immenses collections de l'Arxiu Real de Arago. Puisque des jours meilleurs semblent s'annoncer, il faut souhaiter que les érudits français reviennent à Barcelone continuer la tâche de leurs précurseurs; ils y trouveront encore, et pour longtemps, la matière de plus d'une thèse solide et de maints travaux attrayants et inédits.

Octobre-décembre 1926.

R. AVEZOU.

Digitized by Google

LA LÉGENDE DES BATUECAS ET DES JURDES

C'est un fait singulier que la légende des Batuecas et des Jurdes ait persisté jusqu'à nos jours; car ces pays se trouvent situés en pleine Europe Occidentale, à quelques lieues seulement d'un des grands foyers de notre civilisation intellectuelle, Salamanque[1].

Il faut donc que cette légende ait des racines bien profondes dans la réalité, et l'on peut dire que son étude est la meilleure introduction à celle de la réalité, qu'elle traduit à sa façon beaucoup plutôt qu'elle ne la trahit.

Cette légende tient foncièrement, organiquement, pourrait-on dire, à l'isolement brutal, qui, après l'avoir fait naître, l'a entretenue et comme protégée contre les rectifications d'une saine critique; elle atteste que, dans leur isolement tout au moins, Jurdes et Batuecas forment un ensemble; dans cet ensemble l'opinion commune n'a pas fait de distinction : « On entre ensuite, dit Ponz, dans le creux de las Urdes ou Jurdes, qui font déjà partie du territoire connu en général sous le nom de *Batuecas*[2]. »

Réunis par leur isolement, les deux pays avaient cependant des traits distincts, qui ne pouvaient manquer d'être combinés, pour l'enrichissement spontané et pour la perfection de la légende.

Les Batuecas sont depuis très longtemps inhabitées; la fondation, à la fin du XVIe siècle, d'un « Désert » Carmélitain ne leur a pas ôté, tant s'en faut, leur caractère de sublime solitude. Mais le pittoresque grandiose de leurs rochers et de leur végétation, avec quelques souvenirs étranges de préhistoire que le temps n'a pu submerger, en font le cadre idéal pour l'humanité lamentable et pittoresque dont le lieu réel est aux Jurdes.

L'amalgame qui s'est ainsi opéré dans l'imagination populaire était commandé par les conditions naturelles du pays. Mais la légende qui s'était si naturellement constituée a été ensuite développée par la littérature et peut-être en quelque mesure exploitée par des intérêts particuliers.

Le développement de la légende n'est devenu fantaisiste qu'en

1. A quinze lieues au sud-ouest de Salamanque, à l'extrême nord de la province de Cáceres.

2. *Viaje de España*, t. VII, p. 182.

Digitized by Google

s'éloignant des circonstances qui ont fait naître cette légende, et, dans une certaine mesure, la justifient et la disciplinent: le rejeton transplanté a subi un dépaysement violent, et une culture artificielle qui a produit des fleurs hybrides : nous verrons ce que la légende des Batuecas est devenue en France.

Quant à l'exploitation de la légende, elle ne pouvait avoir d'intérêt que pour les voisins du pays, et elle devait être sans cesse tempérée par la connaissance plus ou moins complète, mais en somme exacte, que ces voisins avaient des Batuecas et des Jurdes, et, mieux que tempérée, corrigée en ce qu'elle avait d'injuste par les défenseurs que devait susciter cette connaissance chez les gens de bonne foi et de sentiments charitables, dont plusieurs étaient en condition de compléter leur documentation justificative.

La légende nous est parvenue d'abord sous sa forme littéraire, et sous cette forme elle a deux aspects bien distincts, l'un espagnol, l'autre français; mais la légende authentique a été créée, plus ou moins consciemment, par des gens qui ne se piquaient point de littérature, et qui s'inspiraient de leurs intérêts en même temps que de leurs sentiments.

I

La légende littéraire espagnole.

Cette légende est aussi autochtone que le permet la fantaisie littéraire.

Le pays même est le premier auteur de sa légende. Le silence éternel des cimes qui se dressent sur trois côtés de son massif quadrilatère, et la rumeur monotone des rivières qui, après avoir rudement sculpté ses schistes, lui ont creusé, à l'est, un fossé presque infranchissable, l'enchevêtrement de ses montagnes qui, de l'intérieur, ne laissent jamais apercevoir un horizon, et ne permettent qu'à peine l'évasion de ceux qui s'y sont aventurés, par des sentiers scabreux et décevants, le caractère d'extrême misère imprimé dans la chair et dans l'esprit des êtres taciturnes qui parfois sortent de ce réduit et bientôt y redisparaissent sans s'être expliqués et sans avoir formé société avec personne, tout enfin ce qui est des Jurdes et des Batuecas, et qui endort si bien l'imagination des gens du pays, devait surexciter l'imagination étonnée des gens du dehors.

Il fallait seulement, pour que la légende naquît, que le pays eût sa population à lui, non pas les éleveurs d'abeilles ou de chèvres qui, longtemps sans doute, y vinrent passer quelques jours ou tout au plus une saison, mais une population enracinée et confinée. Cette

Digitized by Google

condition ne paraît pas avoir été réalisée, tout au moins assez largement, réalisée pour avoir ses effets, avant la fin du Moyen-Age, et ce n'est sans doute pas le hasard, mais bien le jeu de causes très générales, qui nous prive de tout document antérieur à cette époque sur la légende des Jurdes et des Batuecas. Peut-être Menéndez y Pelayo est-il trop affirmatif lorsqu'il assure que Lope de Vega, qui résida à Alba de Tormès en 1597, y recueillit la légende « lorsqu'elle venait de naître »; mais il est vrai que cette légende sortit alors du cercle étroit où elle s'était formée, et qu'elle reçut du rapprochement que l'on put faire d'elle avec les événements glorieux qui mettaient fin au Moyen-Age, les grandes découvertes de nouveaux mondes, un éclat qui la fit connaître au loin. L'un des premiers à faire le rapprochement, et surtout à l'utiliser, fut Lope de Vega, dans sa comedia *Las Batuecas del Duque de Alba*, mais il est fort probable que la brillante imagination de Lope est intervenue dans le détail plus que dans l'essentiel de cette histoire.

L'essentiel, le fait central de la légende, c'est que le pays des Jurdes et des Batuecas est resté très longtemps inconnu, même de ses plus proches voisins, et n'a été découvert que lorsque tout ce qui restait à découvrir dans le monde, au plus lointain des continents et des mers, était découvert. Lope de Vega a rapproché expressément la découverte des Batuecas de celle de l'Amérique; il a composé une pièce, qui fut imprimée en 1614, sur le « Le Nouveau Monde découvert par Christophe Colomb », grand sujet qui l'a médiocrement inspiré, et sa comédie « Les Batuecas du duc d'Albe » est, comme le remarque Menéndez y Pelayo, une espèce de parodie, ou, si l'on préfère, une réplique de l'autre; Lope spécifie dans sa comédie que la découverte des Batuecas se fait en même temps que la découverte du Nouveau Monde. Cette comédie, dont le sujet fut connu par l'auteur, très vraisemblablement, vers 1597, lorsqu'il fit un séjour à Alba de Tormès, fut composée entre 1604 et 1614[1]. La pièce ne fut imprimée qu'après la mort de son auteur, en 1638, mais de toute façon, il est peu probable que Lope ait été le premier à donner de la publicité à la légende, ni le premier à faire le rapprochement entre la découverte des Batuecas et celle du Nouveau Monde. C'est sa primauté littéraire qui nous donne l'illusion de sa priorité.

Dans son *De rebus Hispaniae*, publié en 1633, un auteur salmantin, Alonso Sánchez, a conté la légende de la découverte. Sans doute cette publication est postérieure à la composition, mais elle est antérieure à l'édition de la comédie de Lope. Alonso Sánchez était un ami du poète; il se peut que l'un des deux ait communiqué à l'autre la curieuse légende, et il n'est pas invraisemblable qu'Alonso Sánchez,

1. Sur tout ceci, voir l'introduction de Menéndez y Pelayo dans son édition des *Œuvres* de Lope de Vega, t. XI.

Digitized by Google

érudit et Salmantin, ait été le premier renseigné; il est possible aussi que nos deux auteurs aient été renseignés tous deux par les mêmes informateurs, ou par des informateurs différents, mais en aucun cas Lope n'a la priorité absolue, car nous lisons dans la *Brève et véridique relation des évènements du royaume de Cambodge*, publiée en 1604 par Fray Gabriel de San Antonio, dominicain, cette remarque faite à propos de la découverte d'Angkor: « Les Cambodgiens découvrirent cette ville en allant chasser le rhinocéros; on rencontra de même en Castille, au temps de l'empereur Charles-Quint, les bergeries de Jurde, près de la Peña de Francia; elles appartiennent maintenant au duc d'Albe, à qui l'empereur les donna, parce qu'un des chasseurs de suite les avait trouvées[1]... »

Le rapprochement avec les découvertes de mondes nouveaux est ainsi fait dès 1604, c'est-à-dire à l'époque la plus ancienne où ait pu être composée la comédie de Lope, et la tradition à laquelle se réfère Fray Gabriel de San Antonio est, nous allons le voir, sensiblement différente de celle que nous ont transmise Alonso Sánchez et Lope de Vega[2].

Voici ce que nous conte Alonso Sánchez: « Un homme et une femme de la maison de Mgr le duc d'Albe étaient devenus amants, et, pour fuir la colère du seigneur duc, ne s'estimant point en sûreté en Espagne, ils étaient partis vers des montagnes qui sont à une douzaine de lieues de Salamanque, et dont l'âpreté avait interdit avant eux l'accès à tout le monde[3].

» Nos gens escaladèrent des montagnes et ils croyaient avoir atteint le ciel lorsqu'ils découvrirent une vallée, et, là, des hommes sans culture, dont le corps était sans ornement, et le langage inconnu; on retrouvait seulement dans ce langage quelques termes semblables à ceux du temps des Goths; ces gens étaient idolâtres comme les Juifs, quoiqu'ils eussent trouvé quelques croix, d'ailleurs pas tout à fait conformes à la tradition. Alors les voyageurs firent savoir dans leur

1. « Descubrieronla los Camboxas andando a caza de badas : como se descubrieron en Castilla en tiempo del Emperador Carlos V, las Majadas de Jurde, junto la Peña de Francia, que agora son del duque de Alua a quien el Emperador hizo merced dellas, por averlas descubierto un cazador suyo. » (*Breve y verdadera relación de los successos del Reyno de Camboxa*. Al Rey don Felipe nuestro Señor. Por Fray Gabriel de S. Antonio de la Orden de S. Domingo. En S. Pablo de Valladolid. Pedro Lasso, 1604. — Nouv. édit. du texte espagnol, avec une traduction, par Antoine Cabaton. Paris, Leroux, 1914, p. 6.)

2. On voit en quoi est contestable l'affirmation de Menéndez y Pelayo: « Le plus ancien document où soit consignée la fable des Batuecas est cette comédie de Lope; il est bien clair qu'il n'a pas inventé la fable, quoique la célébrité de ses écrits ait contribué tout spécialement à la répandre. Mais il y a plus: on peut dire qu'il l'a recueillie lorsqu'elle venait de naître. » Cette dernière affirmation est douteuse, et la première n'est vraie, au mieux, que d'une des versions de la légende.

3. Si l'on prenait à la lettre les termes dont se sert Alonso Sánchez, il faudrait entendre que le pays des Batuecas n'est pas en Espagne; bornons-nous à souligner au passage son caractère de pays frontière.

Digitized by Google

pays ce qu'ils avaient découvert; quelques gens de la maison du duc d'Albe, armés, se joignirent à eux pour pénétrer dans ces montagnes et traverser les chaînes qui les séparaient de cette vallée, mais lorsque, ayant pénétré, ils approchèrent de la vallée, ils durent se dépêcher de fuir, par terreur de ces humains complètement nus qui se nourrissent des glands et des châtaignes que produit le terroir. »

Ces gens armés n'étaient pas braves, et Alonso Sánchez n'a pas l'esprit soupçonneux. Observons en passant que, dans bien des pays, non pas sauvages, mais pauvres (et dans la région même que nous étudions), on mange encore beaucoup de châtaignes; quant aux glands, glands du chêne-vert et non du chêne-rouvre, ils étaient, selon Don Quichotte, la nourriture des gens de l'Age d'Or.

Dans cette autre version de la légende, ce ne sont plus des chasseurs, ce sont des amants en fuite qui découvrent les Batuecas. Il y a ici moins de vérité, ou, pour être plus prudent, moins de vraisemblance, mais il y a plus de poésie; il faut dire seulement que cet étrange pays confère aux inventions poétiques une vraisemblance troublante; Alonso Sánchez et Lope de Vega, qui n'avaient pas vu les Batuecas, ont recueilli une invention qui devait enchanter ceux qui les ont vues. Ce pays séparé du monde par de grandioses barrières est bien le cadre idéal pour violentes amours romantiques, d'un romantisme qui, surtout en Espagne, est de toutes les époques, même des meilleures. C'est bien là, et là seulement, que deux amants pourraient être tout l'un pour l'autre, et remplacer, l'un pour l'autre, tous les vains prestiges du monde, si les amours selon le monde étaient, comme le veut l'imagination romantique, capables de se passer du monde. Lope, dont l'imagination peut bien déborder jusqu'au mauvais goût, mais reste assez chrétiennement disciplinée pour ne pas devenir malsaine, nous a montré chez les héros de sa comédie la lassitude inévitable de ces amours romantiques, et il a ainsi corrigé sur un point capital, en bon psychologue, la légende qu'il exploitait.

Mais il est loin d'avoir tout corrigé, et nous devons maintenant nous efforcer de mettre à part, dans l'exubérance de son œuvre, ce qui est légende autochtone, c'est-à-dire, en quelque mesure, légende fondée en raison.

L'analyse, scène par scène, d'une pièce de théâtre, même lorsqu'il s'agit des pièces si bien composées de nos grands classiques français, est toujours quelque chose de fastidieux, et frise assez souvent l'inintelligibilité. Que serait-ce d'une telle analyse, portant sur une pièce de Lope! Bornons-nous donc à résumer l'essentiel, en cueillant au passage les détails qui importent à la connaissance de la légende des Batuecas; il sera facile, à ceux qui voudraient par ailleurs des détails, de se reporter à l'édition que l'Académie espagnole a publiée des œuvres de Lope.

Digitized by Google

Le fait central du drame, que font perdre parfois de vue les fantaisies extravagantes du dramaturge, c'est l'aventure des deux amants Juan et Brianda qui, fuyant la colère du duc d'Albe, découvrent la population sauvage que recèlent les Batuecas, et auxquels le duc, après avoir découvert à son tour ce petit monde nouveau enclos dans ses domaines, pardonne au milieu de la joie générale. Les deux traits essentiels de la légende : isolement complet du pays, et sauvagerie de ses habitants, sont à maintes reprises soulignés par Lope.

Dès le début de la pièce, paraissent « Taurina, sauvagesse aux cheveux épars, vêtue de peaux, et Giroto, sauvage aux longs cheveux, vêtu de peaux ». Un peu plus tard arrivent quatre autres personnages, « sauvages aux cheveux courts, vêtus de peaux et tenant des bâtons à la main ». Dans les discussions qu'ont entre eux ces sauvages, certains termes surprennent tout d'abord : « ... vil lapin, cerf apprivoisé qui vis dans les jupons d'une femme, bœuf de labour... ». On est tenté de se demander si les jupons ne sont pas ici de trop, et s'il y avait dans ce monde fermé des bœufs, alors qu'il n'y en a pas, maintenant qu'il est entr'ouvert.

Si la discussion provoquée par la rivalité de deux farouches mâles nous permet de glaner ces quelques détails, une autre discussion, qui dans le monde ordinaire serait qualifiée de politico-philosophique, nous renseigne plus profondément sur la légende. Un personnage, nommé Marfino, soutient qu'il n'y a pas d'autre monde que celui des Batuecas ; mais un autre, nommé Triso, estime que le créateur n'a pas fait le soleil et la lune pour les seuls habitants de cette vallée : où donc iraient au surplus les rivières du pays si le monde se bornait aux Batuecas? Un troisième personnage, nommé Darinto, admet qu'il y a eu d'autres hommes avant la race actuelle, mais rien ne lui prouve qu'il y en ait au delà des montagnes qui bornent les Batuecas.

On entrevoit ici un nouvel élément de la légende, un élément qui lui aussi, nous le constaterons, a quelque fondement dans la réalité, c'est qu'il y a eu dans la vallée une population antérieure à celle qui s'y est enracinée dans la phase qui précède la découverte à laquelle nous allons assister.

Ce qui a mis en branle l'imagination et la raison de Triso, c'est que celui-ci a découvert un objet qu'il montre à ses compagnons, provoquant chez ceux-ci une surprise pleine d'admiration : et il s'agit en effet d'une vieille épée rouillée ; cette découverte incite à tenter ce que nous appellerions des fouilles archéologiques ; les hommes forts du pays attaquent à coups de massue certains rochers, et l'on voit s'ouvrir, toute béante, une caverne : « on y aperçoit un cadavre dont la tête sera faite de pâte : il aura, dans une main, une lance et, dans l'autre, un bouclier, sur lequel seront peints deux lions et deux

Digitized by Google

châteaux, avec, autour, ces quatre lettres T S D R ». Cette découverte renforce la thèse de Triso : on n'a jamais vu aux Batuecas de maisons comme ces châteaux ni d'animaux comme ces lions ; à la rigueur, les maisons auraient pu tomber en ruines, mais ces vigoureux animaux se seraient reproduits.

Le coup de théâtre, c'est-à-dire l'arrivée de Juan et de Brianda, est ainsi bien préparé. Laissons Lope compliquer l'intrigue en faisant arriver ses héros séparément, ce qui donne à Brianda l'occasion de se faire passer pour un homme : source de plaisanteries qui devaient fort amuser le public de Lope si l'on en juge par l'insistance que le poète met à l'exploiter. Ce qui est autrement intéressant, c'est l'invasion des idées neuves dans le pays sauvage.

« Vous ne savez donc pas qu'il y a un monde? vous n'avez donc jamais vu personne? vous ignorez donc qui est votre roi? » « Nous ne connaissons ici, dit Triso, d'autre dieu ni d'autre roi que le soleil. » « Comment? vous ignorez que l'espagnol Ferdinand est votre roi? » « Qu'est-ce donc qu'espagnol? » demande Triso. Alors ils apprennent l'existence de l'Espagne, l'existence de la mer, l'existence d'autres pays. « Et même, dit Brianda, il y a un autre monde, que Colomb est en train de découvrir. » Triso demande si l'Espagne est plus grande que les Batuecas. « Nous sommes ici deux cents ; les Espagnols sont-ils plus nombreux? » Vient ensuite une magnifique définition de la royauté ; puis sont introduites les idées du Maure, de la foi, du salut, du christianisme, de la Vierge. Brianda note avec étonnement que les gens de la vallée parlent espagnol ; Darinto rappelle une vague tradition suivant laquelle un roi se réfugia dans ce pays, et Brianda précise en faisant remonter au temps de la conquête arabe l'origine de la peuplade des Batuecas ; plus loin elle affirme que cette peuplade est « descendue des Goths fugitifs ». Les gens sont flattés d'une aussi noble ascendance, et Brianda, déjà proclamée « roi », commence l'instruction religieuse de ses sujets en faisant une Croix avec deux branches.

L'équivoque sur le sexe de Brianda permet à Lope d'introduire un nouvel élément de la légende, qu'il eût pu à vrai dire introduire de beaucoup d'autres façons. Il y a de la sorcellerie et des démons dans la légende. Et c'est pourquoi la sauvagesse Taurina vient trouver Adulfo, expert en sorcellerie, à qui elle demande de l'aider à conquérir l'amour du bel étranger dont elle est éprise. Adulfo invoque le démon qui apparaît sous la figure classique du satyre, avec ses cornes, son torse humain et ses cuisses de bouc. Mais il n'apparaît que pour donner sa démission : il a régné six cents ans grâce aux amours de Rodrigue, qui ont entraîné l'invasion arabe ; mais une femme, Isabelle, est en train de lui faire perdre le royaume qu'une femme lui avait fait gagner. Et lorsque Brianda et Juan, accompagnés d'un

Digitized by Google

groupe de gens du pays, arrivent avec la Croix, l'embrasement de la montagne, des arbres et de la neige elle-même, sert de décor grandiose à la fuite des démons.

A la fin de la pièce, le duc d'Albe devient le personnage principal. Retour du siège de Grenade, il se rend en pèlerinage à la Peña de Francia, et il découvre à son tour les Batuecas. Ce troisième et dernier acte ne nous apprend plus rien d'essentiel sur la légende; il nous ferait plutôt comprendre comment elle devait finir. Nous apprenons bien, car le bouclier découvert au premier acte a été examiné à Salamanque, que les lettres mystérieuses qu'il portait signifient T(eodófilo) S(obrino) D(e) R(odrigo), mais ce supplément d'information est d'un médiocre intérêt. Ce qui nous frappe davantage, c'est que Juan et Brianda, désormais « vêtus en sauvages » et qui se sentent devenir « sauvages jusqu'à l'âme », sont las de la société des gens des Batuecas et pensent à demander pardon au duc. Fort heureusement le duc, lorsqu'il arrive, ne reconnaît pas Juan, qui peut s'offrir au duc comme médiateur entre lui et ses inaccessibles sujets, et mérite ainsi une faveur non spécifiée, qui sera sa grâce, quand il se sera fait reconnaître. Il ne faut pas s'étonner de la générosité du duc d'Albe, qui a besoin des bons offices de Juan pour conquérir ses sujets, jusque-là ignorés, à la civilisation chrétienne, ce qui est son premier devoir de seigneur. Ce qui est vraiment étonnant, c'est précisément que le pays des Batuecas et des Jurdes n'ait pas été, comme semblait le prévoir Lope, incorporé à la civilisation commune à la suite de la découverte dont le grand dramaturge nous a conté l'histoire.

Il n'est pas très difficile de distinguer dans l'ensemble l'intrigue qui appartient en propre à Lope de Vega et la légende à laquelle cette intrigue allait donner tant de publicité. Il est déjà plus malaisé de distinguer dans la légende ce qui a pu avoir une racine de réalité et ce qui ne serait qu'inventions ou insinuations malveillantes, destinées à maintenir les habitants de cette contrée dans la sujétion qui convient à une colonie sauvage.

Essayons de préciser les termes de ce problème historique et social. Nous allons voir une fois de plus combien facilement s'établit la confusion entre Batuecas et Jurdes, pour ceux qui ne sont ni géologues ni géographes.

Dans les temps historiques, les Batuecas ne paraissent pas avoir eu d'autres habitants que les religieux qui s'y établirent à la fin du XVIe siècle. Le Dr Bide estime même qu'un village n'aurait pas pu exister dans la vallée; on peut d'ailleurs discuter cette opinion, les deux cents personnes qui, dans l'imagination de Lope, peuplaient les Batuecas auraient peut-être trouvé à vivre dans le désert, surtout si elles avaient accepté les effrayantes privations auxquelles sont soumis les habitants de las Jurdes, et si, comme ces derniers, elles

Digitized by Google

avaient pu (mais c'eût été une infidélité à leur isolement) trouver *sans échange* un supplément de ressources au dehors.

Ce qui est certain, c'est que, en dehors du couvent, il n'a pas été trouvé une trace jusqu'ici d'habitat humain aux Batuecas dans les temps historiques.

Et pourtant il reste invraisemblable que Lope ait inventé de toutes pièces la population dont il parle, et la légende venue de pays tout voisins de celui qu'elle caractérise ne doit pas être sans quelque fondement.

Comment déterminer la part de vérité qui se mêle aux imaginations de Lope, part de vérité qui peut nous aider à résoudre le problème de géographie humaine qui se pose à las Jurdes?

N'oublions pas que c'est seulement de nos jours que l'on a pu distinguer nettement les Batuecas de las Jurdes. Or, s'il ne paraît pas que les Batuecas aient été peuplées dans les temps historiques, las Jurdes l'ont été et le sont encore. Il n'y avait aucune raison pour que les anciennes légendes fissent une distinction entre Batuecas et Jurdes; les gens qui avaient le plus de rapports avec las Jurdes, c'est-à-dire les gens de la Alberca, voyaient les gens de las Jurdes leur arriver par les Batuecas. Le brouillard de légende qui baignait à la fois les Batuecas et las Jurdes s'est condensé autour des Batuecas sans doute en raison de l'illustration donnée aux Batuecas par la fondation du couvent de Saint-Joseph-du-Désert, et peut-être pour d'autres causes encore.

Si rien ne prouve que les Batuecas aient été habitées dans les temps historiques, même à l'époque lointaine des Goths et de Rodrigue, des documents qui subsistent encore prouvent qu'elles l'ont été, longtemps, aux époques préhistoriques. Ces documents sont des peintures rupestres, que le savant abbé Breuil a étudiées dans la série de ses articles sur les peintures rupestres de la péninsule ibérique[1]. Sur la principale des roches ou falaises qui présentent des peintures: le Canchal de las cabras pint(ad)as, la roche aux chèvres peintes, l'abbé Breuil a constaté que les peintures « appartiennent à plusieurs phases qui semblent dériver les unes des autres ». La première de ces phases est caractérisée par des bouquetins en brun rouge foncé, au nombre de trente-trois. « Deux figures sont attribuables à d'autres animaux: un félin dont l'avant-train subsiste seul et une figure qui a quelque peu, fortuitement sans doute, l'apparence d'un éléphant. » La deuxième phase nous offre une dizaine de bouquetins en rouge plus vif « dénotant une dégénérescence très marquée » de l'art; il y a également un cerf très « conventionnel » et un grand nombre de ponctuations. La troisième phase présente surtout des figures blanches,

1. « La vallée peinte des Batuecas », dans l'*Anthropologie*, t. XXIX.

Digitized by Google

plutôt meilleures que les précédentes; on y voit dix-sept bouquetins, un canidé, deux poissons et aussi une scène de chasse à laquelle prennent part deux minuscules petits *(sic)* tireurs d'arc, faisant face à deux animaux cornus du genre cerf; au-dessus est une autre grande figure peut-être humaine et un autre schéma minuscule qui l'est certainement. »

Signalons, toujours d'après l'abbé Breuil, sur le canchal de la Pizarra[1], un carnassier qui pourrait être une panthère, un animal qui fait penser à un lynx et deux bovidés qui « ne sont certainement pas des bisons, mais des bœufs du groupe taureau »[2].

Sur le canchal del Zarzalon[3], il y a trois ou quatre figures humaines très schématiques. « L'un des hommes tient un instrument allongé, légèrement recourbé comme un échenilloir dans sa partie supérieure. Un autre porte à la taille un vêtement indiqué par deux traits divergents de chaque côté[4]... »

Au canchal de Mahoma, l'abbé Breuil signale entre autres figures un poisson et un petit lapin, et des schémas difficiles à comprendre.

Au-dessus de la Cueva (grotte, ou, ici, plus simplement, abri) del Cristo est peinte « une figure humaine, les bras étendus, qui a sans doute été le point de départ de l'appellation de la grotte ». Cette grotte, notons-le, est « presque inaccessible » et nous avons pu vérifier qu'il faut ici prendre dans leur sens exact et dans toute leur force ces mots d'un homme qui par passion pour la science s'est fait alpiniste intrépide. Au contraire, au canchal de la Majada de las Torres[5] « les pâtres viennent parfois abriter leurs troupeaux », mais si les barres et les points rouges abondent, il n'y a qu'un « seul signe figuré, où l'on peut voir une figure conventionnelle d'homme ou d'animal »[6].

Pour l'abbé Breuil, « on ne saurait en aucun cas attribuer un seul âge » à toutes ces figures; « le groupe le plus ancien composé presque exclusivement de petites chèvres brun foncé assez naturalistes peut parfaitement être paléolithique. » Mais les petites chèvres rouges et les petits animaux blancs rappellent d'autres figures que le même savant a étudiées en Espagne et qui « sont en partie néolithiques ». Seulement ces figures sont en plusieurs cas antérieures à des dessins « nettement déterminés comme néolithiques; peut-être sont-elles pronéolithiques ». « Il paraît en outre bien difficile d'admettre l'âge néoli-

1. *Pizarra*, plaque de schiste, ardoise.
2. Art. cité, p. 17. — Bœufs veut dire, ici, bovidés.
3. *Zarzalon*, ronceraie.
4. Art. cit., p. 18. — La figure 12 montre qu'il n'y a pas deux traits « de chaque côté » et que par ces derniers mots le savant auteur explique le mot divergents
5. *Majada*, abri que les bergers occupent temporairement, ayant autour d'eux leurs troupeaux; le découpement de la roche figure des tours au-dessus de l'abri.
6. Art. cit., p. 20.

Digitized by Google

thique des fresques des Batuecas, en présence de l'absence *(sic)* apparente *(sic)* dans toute la vallée de tout vestige d'objet ou de monument caractéristique de cet âge[1]. »

Rapprochons, avec prudence, les pénétrantes observations de l'abbé Breuil des grands tableaux de Lope. Les personnages de Lope parlent de la chasse à l'arc, et nous avons vu des archers sur les roches peintes. Ils sont vêtus de peaux de bêtes; Mileno parle de jupons et l'abbé Breuil nous a fait voir au canchal du Zarzalon l'indication d'une sorte de jupon schématique. Un peu partout il y a des signes mystérieux, dont certains échappent encore même à l'interprétation du grand maître en ces études : de là à faire intervenir les sorciers et les démons, il n'y avait autrefois qu'un pas, et d'un autre pas on pouvait arriver à la langue perdue des Goths, quand le mystère n'avait pas l'air trop inquiétant. La grossière figure humaine aux bras en croix qui a fait donner à un abri le nom d'abri du Christ n'explique-t-elle pas la croyance à l'existence d'une ancienne population chrétienne, croyance dont Lope a fait état, et le renseignement qui peut-être est venu par lui à Alonso Sánchez, sur les croix « pas tout à fait conformes à la tradition » ? Il y a, dans les peintures rupestres des Batuecas, des bovidés; cela suffit-il à rendre vraisemblable l'expression de Mileno : « bœuf de labour » qui nous étonne au premier abord, que nous avons citée et critiquée? Ce que nous n'admettrons en aucun cas, c'est que les quelques félins, et en particulier le léopard signalé par l'abbé Breuil, aient quelque rapport avec les lions figurés sur le bouclier du prince goth dont le corps est exhumé au premier acte. Un érudit de Plasencia, M. Vicente Paredes, mort il y a quelques années, croyait reconnaître dans un passage de Lope sur les conclusions à tirer des figures de lions « un écho lointain et déformé de l'existence de peintures rupestres »; et l'abbé Breuil, qui relate cette opinion, s'il n'exprime pas son adhésion, ne fait non plus aucune réserve. Nous croyons que M. Vicente Paredes veut ici trop prouver; la courte description du bouclier nous paraît désigner simplement l'écusson de Léon et Castille, et ce n'est pas parce que Lope aurait commis là un anachronisme que nous sommes réduits à invoquer les peintures rupestres qu'il n'avait pas vues, et que ses contemporains ne voyaient pas avec des yeux aussi perspicaces que ceux de l'abbé Breuil.

Mais, en évitant des rapprochements aventurés, nous estimons sauvegarder ce qui est ici, pour nous, l'essentiel. Ce que nous soutenons, en effet, c'est que Lope est un interprète, non point parfait, ni même complet, mais enfin authentique, d'une légende qui a dû naître dès qu'il y a eu une population stabilisée dans

1. Art. cit., p. 25.

Digitized by Google

le pays de las Jurdes, que la nature a fait rebelle à la colonisation humaine.

Nous prétendons non pas donner de cette thèse une démonstration péremptoire, mais du moins montrer qu'elle est vraisemblable, plus vraisemblable que la thèse opposée. Celle-ci consisterait en effet à soutenir que l'imagination de Lope n'a pas eu besoin du secours d'informations précises; que le poète a bien pu entendre raconter force détails sur l'histoire de deux amants réfugiés en un pays inaccessible et sauvage et qu'il devait y avoir, dès que le dramaturge partait sur ce thème, un minimum de coïncidence des choses qu'il imaginerait avec celles que la science moderne devait inventorier plus tard dans la réalité.

Mais, si nous faisons bon marché des lions en cette affaire, si nous ne tirons aucune conclusion du rapprochement des bovidés peints et du « bœuf de labour » de Maroto, si nous ne tirons aucun argument des jupons entrevus et des arcs des chasseurs, nous pensons que les détails sur une population d'origine mystérieuse et peut-être gothique qui aurait existé anciennement dans le pays s'expliquent mieux par les signes étranges que l'on peut relever dans la vallée que par les lois de l'imagination plus ou moins créatrice.

Si les peintures préhistoriques n'avaient été signalées que depuis qu'il y a des préhistoriens, notre thèse, ou, si l'on veut, notre hypothèse, aurait encore pour elle une vraisemblance supérieure à celle de l'autre hypothèse, car on pourrait fort bien supposer que le souvenir des peintures se fût transmis parmi les générations de pasteurs même à des époques où l'on eût cessé de les voir ou de les comprendre. Mais nous n'avons pas besoin de recourir à cette supposition. Les peintures rupestres des Batuecas, en partie tout au moins, étaient connues bien avant que notre civilisation intellectuelle ne rejoignît la préhistoire. Ce ne sont pas des savants qui ont donné son nom au canchal de las Cabras pint(ad)ás, la prononciation *pintás*, qui déformait ici l'orthographe, étant tout à fait populaire. Il y a plus : le *Viaje de España* de Ponz, imprimé en 1728, signale *las cabras pintás;* nous ne savons pas si Ponz eût été capable de découvrir ces peintures, mais ici encore nous sommes dispensés d'hypothèses, puisque Ponz n'avait pas été lui-même aux Batuecas et tenait ses renseignements d'un correspondant qu'il eut dans ces parages. Comme les peintures ont pâli peu à peu (on ne les discerne bien aujourd'hui qu'en mouillant la roche), qu'elles ne sont pas abritées contre les intempéries, car il s'agit d'un *canchal* et non d'une *cueva*, et qu'elles ont certainement pâli beaucoup plus dans l'immensité des temps historiques et préhistoriques qui ont précédé Ponz que dans la courte période historique qui nous sépare de Ponz, la continuité d'une tradition relative à ces peintures est beaucoup plus vraisemblable

Digitized by Google

que leur découverte, soit au XVIIIe siècle, soit même à une époque moins tardive.

On doit donc admettre comme probable que depuis très longtemps les habitants de la Alberca et des régions voisines des Batuecas et de las Jurdes avaient des raisons de penser que ces pays avaient été habités, et habités par une population d'origine lointaine et de langage mystérieux, et que c'est cette légende, appuyée sur certaines réalités, qui a été connue de Lope et qui explique les coïncidences les plus précises que l'on relève entre son drame et les réalités de cet étrange pays.

Il ressort des observations de l'abbé Breuil que l'activité de l'homme préhistorique aux Batuecas s'est manifestée dans de longues périodes, probablement antérieures aux temps proprement néolithiques. Sans doute le séjour des Batuecas était-il plus séduisant pour le commun des hommes préhistoriques que pour le commun de leurs lointains arrière-neveux. Les grès siluriens dont est faite la vallée en amont du couvent se prêtent à la formation d'abris qui pouvaient retenir, dans ce pays giboyeux et poissonneux, les chasseurs que nous avons vu figurer dans les peintures rupestres. Les grès ruiniformes à bilobites qui forment des paliers successifs dans la partie haute de la vallée font place en aval du couvent à des ardoises et à des arkoses « beaucoup moins propres à donner naissance à des escarpements ruiniformes et sauvages[1] ».

Le paysage prend là le caractère qu'il conservera dans la région de las Jurdes, moins favorable que les Batuecas à l'habitat de l'homme primitif. Quoique l'on signale quelques grottes à las Jurdes, le terrain est beaucoup moins propice à la formation d'abris naturels et, en outre, la végétation, beaucoup moins abondante qu'aux Batuecas, n'y saurait nourrir autant de gibier.

En revanche, l'érosion a dû cesser plus tôt aux Batuecas qu'à las Jurdes de fabriquer un peu de terre cultivable : la roche des Batuecas se délite moins et elle est beaucoup moins protégée par un épais et robuste tapis végétal.

Il est donc assez probable que, au cours des temps, les conditions du peuplement aux Batuecas et à las Jurdes aient été en quelque sorte renversées : aux temps préhistoriques, les Batuecas offraient aux rares colons quelques attraits qui les dispensaient de solliciter l'ingrate pierraille de las Jurdes ; aux temps historiques, l'homme a laissé déserte la vallée qui ne pouvait faire le bonheur que d'un petit nombre de familles, et il a colonisé celles où, si rude que soit la loi d'airain qu'impose la nature, il parvient à survivre et à se multiplier. Mais comme personne, de l'extérieur, ne pouvait distinguer les

1. Art. cit., p. 13.

Digitized by Google

Batuecas des Jurdes, il est tout naturel que la légende, connue et utilisée par Lope, ait admis la continuité du peuplement des Batuecas et ait confondu les traits, vaguement entrevus, de la mystérieuse population historique des Batuecas, avec les traits, moins mal connus, mais bien mal connus encore, de la terre de misère et de désolation des Jurdes.

Grâce à Lope, la légende sortit de sa petite patrie et prit place dans la littérature espagnole. Menéndez y Pelayo[1] cite deux pièces qui se rattachent directement à celle de Lope dont elles ne sont que des remaniements, l'une de Juan de Matos Fragoso : *El Nuevo Mundo en Castilla* (1671), l'autre de Juan de la Hoz y Mota : *El descubrimiento de las Batuecas*. Menéndez y Pelayo signale encore que le poète Hartzenbusch publia en 1843 une comédie de magie intitulée *Las Batuecas*, mais qu'il n'y est guère question des Batuecas.

Il n'y a pas dans tout cela d'enrichissement de la légende, mais seulement un indice de sa diffusion. Sous ce rapport, il est un autre indice plus révélateur encore : c'est l'existence du dicton : *On dirait qu'il arrive des Batuecas* ou *On dirait qu'il a été élevé aux Batuecas*, pour caractériser l'homme ignorant des usages civilisés.

II

La légende transplantée et la légende flétrie.

L'imagination de Lope, guidée, et bridée, par des informateurs qui, évidemment, savaient quelque chose du pays des Batuecas, ne concède dans cette histoire qu'une part limitée au genre idyllique.

Au moment de fuir avec son amante, et par conséquent, avant de connaître les Batuecas, Juan répète à sa façon le fameux « *contigo, pan y cebolla* » : « Je sais que grand est le péril, mais si je parviens à la Sierra qui est auprès de la Peña de Francia, ses rochers me défendront et, quelque sauvage que puisse être la vie que je mènerai avec Brianda dans ces rochers, je la considère comme meilleure que la vie dans la maison du duc. » Lorsque la sauvagesse Taurina poursuit le « roi » Brianda de son amour, elle lui énumère tous les avantages qu' « il » peut espérer de leur mariage : un pré, un ruisseau où l'on pêche à la ligne les truites saumonées, cent noisetiers, trente châtaigniers, plus de cent têtes de gros bétail, quatre cents de petit, deux cabanes, une vingtaine de ruches. De plus Taurina sait filer le lin et

1. Dans ses *Observaciones preliminares*, au t. IX des *Œuvres* de Lope, p. CL. — Santibañez (« Un mundo desconocido en la provincia de Extremadura : las Hurdes », dans la Revue *Defensa de la Sociedad*, t. IX, p. 362), cite encore : *Nuevo mundo en España*, par le Dr Juan Pérez de Montalvan.

Digitized by Google

le chanvre... Mais déjà, à ce moment de la pièce, Brianda (comme Juan) est désenchantée de l'idylle de la vie sauvage.

Il était réservé au romantisme français, ou, plus exactement, au rousseauisme, d'exploiter cette idylle. C'est là, pourrait-on dire, un cas de détournement de légende. La transition, inattendue, fait penser à ces transplantations d'espèces végétales que déterminent de grandes bourrasques ou les hasards du trafic humain ; c'est ainsi que, pendant quelques années après 1870, des plantes de l'Afrique du Nord fleurirent dans le parc de Versailles, nées de graines tombées des bottes de fourrage que l'on avait fait venir de l'Algérie.

Notre XVIIIe siècle, qui, comme l'a bien fait voir M. Morel-Fatio, a été si inférieur aux siècles précédents pour la connaissance des choses d'Espagne, a conservé quelque notion de la légende des Batuecas, parce que sa malveillance y trouvait son compte, et que, au surplus, la connaissance superficielle d'une légende n'est pas trop compromettante pour ceux qui ont peur de la vérité.

L'*Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines, décrites à la manière de Linné*, ouvrage traduit du latin et orné de figures, par M. Jean d'Antimoine, naturaliste du Grand Lama, etc. (A Monachopolis MDCCLXXXIV), n'est qu'un grossier pamphlet, mais nous prouve que le souvenir des Batuecas était vaguement connu de l'auteur, puisque la bibliographie du chapitre IX, consacré au Carme Déchaussé, cite l'Histoire du désert des Carmes Déchaussés, dit las Batuecas, sous le titre « Les cinq mots de Saint Paul », in-4°, fig., Matriti 17 ..

Voici ce que, en 1789, nous dit Bourgoing[1] :

... Il est un autre canton, plus éloigné de Madrid, et qui joue, plus encore que les *Toros de Guisando*, un rôle distingué dans l'histoire fabuleuse de l'Espagne; c'est celui des Battuécas, auquel Montesquieu fait allusion quand il dit que les Espagnols ont dans leur propre royaume des cantons qu'ils ne connaissent pas. D'après de vieilles traditions, la religion, la langue, les mœurs des Espagnols, étaient inconnues dans les Battuécas. Des villages voisins on y avait entendu des voix extraordinaires; les bergers n'osaient y mener leurs troupeaux; il en fallait moins pour en faire la retraite des démons ou du moins de quelque peuple farouche... Les Battuécas fournirent un aliment de plus à l'imagination des Espagnols : elles figurèrent dans leurs comédies et leurs romans; et Moreri ne dédaigna pas de donner à ces contes ridicules une place dans son *Dictionnaire*.

Le P. Feijoo, religieux fort éclairé, qui n'est mort que depuis peu, fut un des premiers qui combattirent avec succès ces absurdités. Il résulte de ces recherches, et du petit voyage que je fis aux Battuécas peu avant mon départ, que ce sont deux vallées incultes, qui n'ont guère qu'une

1. *Nouveau voyage en Espagne*. Paris, 1789, 3 vol. Au t. III, p. 265.

Digitized by Google

lieue de long, et qui sont si étroites, si hermétiquement fermées de tous côtés que le soleil doit avoir de la peine à s'y faire jour en hiver...

Le nom des Batuecas comprend encore dans ce texte les Jurdes ; seulement les Jurdes ne se bornent pas à la vallée contiguë à celle du Désert des Carmes; il y a deux autres vallées. Cette inexactitude n'est pas la seule du texte que nous avons cité, et des lignes qui suivent : on peut douter, en lisant la description de Bourgoing, que notre auteur soit descendu dans la vallée, et soupçonner qu'il s'est contenté de la contempler du haut du Portillo de la Cruz, qui la sépare du territoire de la Alberca, où beaucoup de gens peuvent renseigner sur elle. Un autre détail nous rappelle que le pays était bien isolé, mais aussi nous donne à penser que Bourgoing n'était pas un voyageur très débrouillé : « Faute de guide qui connût le chemin des Battuécas à Salamanque, je me déterminai à retourner à Madrid et à prendre de là mon point de départ » (pour Salamanque). Il est vrai que nulle route ne desservait alors la Alberca, c'est-à-dire l'important village qui se trouve le plus proche des Batuecas (deux heures et demie de marche, à pied ou à mulet), étape presque inévitable; mais de la Alberca, même sans grande route, on atteint facilement et rapidement le pays plat ou très modérément ondulé qu'il faut traverser sur une quinzaine de lieues pour atteindre Salamanque. La combinaison de Bourgoing revient à faire six cents kilomètres au lieu de soixante, ce qui dénote, encore une fois, que le réseau des communications était défectueux, mais aussi que l'ingéniosité de Bourgoing était limitée.

Laborde, en 1808, nous donne à son tour des renseignements, dont quelques-uns sont intéressants :

... C'est une espèce de vallée d'une lieue d'étendue, environnée de montagnes très élevées, âpre, scabreuse, couverte de rochers, arrosée par une petite rivière qui porte le même nom et qui roule avec peine ses eaux au milieu des rochers dont elle est parsemée; le soleil n'y pénètre en hiver que pendant quatre heures tous les jours

Une opinion générale avait fait passer les peuples[1] de cette contrée pour avoir vécu, pendant une longue suite de siècles, inconnus de leurs voisins ..

Cette opinion recueillie par les peuples, transmise de province en province et de père en fils, adoptée aveuglément par quelques écrivains, suivie même par quelques historiens et quelques géographes, s'était tellement propagée et conservée que, presque de nos jours, *Thomas Corneille* et *Moreri* l'ont encore consacrée dans leurs écrits; mais on en connait aujourd'hui l'absurdité et la fausseté. Le savant bénédictin Feyjoo a prouvé que le canton de *las Batuecas* et ses habitants ont toujours été connus, même dès le temps où l'Espagne était soumise à la domination des Romains. *Thomas Sánchez* avait déjà combattu ce même préjugé à la fin

1. Oh! Oh! Il est probable que Laborde a voulu traduire le mot espagnol *pueblos;* mais il a mal traduit, puisque ce mot signifie *villages*.

Digitized by Google

du siècle dernier[1]. Il publia à Madrid, en 1693, un ouvrage sous le titre de *Verdadera Relación y Manifiesto apologético de la antigüedad de las Batuecas.*

... Plusieurs titres prouvent que, depuis un temps immémorial, cette vallée dépend de la terre d'Alberca... [2].

Ces renseignements figurent dans un chapitre consacré à « Quelques contrées et quelques peuples particuliers de l'Espagne peu connus », et les Jurdes n'y sont pas nommées : toujours confondues, évidemment, avec les Batuecas.

Nous reviendrons plus loin sur les efforts faits par quelques Espagnols (et principalement par l'auteur de la *Verdadera Relación*), pour combattre la légende des Batuecas. Bourgoing et Laborde dénoncent, après ces auteurs, les erreurs de la légende, sans être fâchés sans doute que ces « absurdités » aient eu cours en Espagne; mais dans notre littérature du XVIIIe siècle, une remarque lâchée en passant par Montesquieu a eu plus de retentissement que les détails donnés par nos deux voyageurs. « C'est, paraît-il, aux Battuécas que Montesquieu faisait allusion lorsqu'il disait : « Ils (les Espagnols) ont fait des découvertes immenses dans le Nouveau Monde, et ils ne connaissent pas encore leur propre continent : il y a sur leurs rivières tel point qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des nations qui leurs sont inconnues. » Ainsi s'exprime le baron Davillier dans son livre sur *L'Espagne*[3].

La phrase de Montesquieu se trouve dans la LXXVIIIe des *Lettres Persanes;* il n'est pas spécifié qu'il s'agit des Batuecas, mais le renseignement, que donne Davillier et que Bourgoing, avant lui, pouvait tenir de bonne source, est en lui-même très vraisemblable : les Batuecas et les Jurdes sont un pays de rivières et le terme de « nations inconnues » s'applique particulièrement bien à la légende que nous avons trouvée relatée par Alonso Sánchez et par Lope de Vega.

Quel beau roman nous aurions pu avoir si cette légende, au lieu d'échouer dans l'esprit un peu sec de Montesquieu, était venue à la connaissance de Rousseau ! Mais si nous avons perdu ce qu'elle pouvait nous donner de beauté littéraire, il se pourrait quand même qu'elle ait eu sur la littérature française du XIXe siècle une réelle influence, jusqu'ici peu soupçonnée. Voici, en effet, une curieuse confidence de George Sand[4] :

Quelquefois ma mère nous lisait tout haut des fragments de roman de Mme de Genlis, cette bonne dame qu'on a trop oubliée[5]... Il y a un

1. L'ouvrage de Laborde est publié en 1808, mais l'auteur parle naturellement en homme du XVIIIe siècle; et il cite inexactement le nom de son auteur.

2. Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, t. III, p. 371, 372.

3. Paris, 1874, p. 645, 646.

4. *Histoire de ma vie*. Paris, Lecou, 1855, t. VIII, p. 243 sq.

5. Il ne faudrait pas cependant, parce que cette « bonne dame » a exploité la naïveté du public de son époque, s'exagérer sa propre naïveté. Chez les disciples

Digitized by Google

certain roman d'elle qui ouvre vers l'avenir des perspectives très larges...

(C'est)... un roman publié sous la Restauration, un des derniers, je crois, qu'elle ait écrits, et dont je n'ai jamais entendu parler depuis cette époque. J'avais seize ou dix-sept ans quand je le lus, et je ne saurais dire s'il eut du succès. Je ne me le rappelle pas bien, mais il m'a vivement impressionnée et il a produit son effet sur toute ma vie. Ce roman est intitulé *Les Battuécas* et il est éminemment socialiste. *Les Battuécas* sont une petite tribu qui a existé, en réalité ou en imagination, dans une vallée espagnole cernée de montagnes inaccessibles. A la suite de je ne sais quel événement, cette tribu s'est renfermée volontairement en un lieu où la nature lui offre toutes les ressources imaginables, et où, depuis plusieurs siècles, elle se perpétue sans avoir aucun contact avec la civilisation extérieure. C'est une petite république champêtre gouvernée par des lois d'un idéal naïf. On y est forcément vertueux. C'est l'âge d'or avec tout son bonheur et toute sa poésie. Un jeune homme, dont je ne sais plus le nom et qui vivait là dans toute la candeur des mœurs primitives, découvre un jour, par hasard, le sentier perdu qui mène au monde moderne. Il se hasarde, il quitte sa douce retraite, le voilà lancé dans notre civilisation, avec la simplicité et la droiture de sa logique naturelle...

Il serait intéressant pour l'histoire littéraire de comparer le roman lui-même à l'impression qu'en a gardée la grande romantique qui « ne se le rappelle pas bien », mais qui sait pourtant « qu'il a produit son effet sur toute sa vie[1] ». Mais ici c'est la légende seule qui nous intéresse. Aussi bien George Sand, en oubliant les événements créés par une imagination moins puissante que la sienne, a-t-elle fidèlement conservé l'atmosphère du roman de Mme de Genlis. « Il voit, dit-elle encore en parlant du héros de ce roman, il voit des palais, des armées, des théâtres, des œuvres d'art, une cour, des femmes du monde, des savants, des hommes célèbres, et son étonnement, son admiration tiennent du délire. Mais il voit aussi des mendiants, des orphelins abandonnés, des plaies étalées à la porte des églises, des hommes qui meurent de faim à la porte des riches. Il s'étonne encore plus. Un jour, il prend un pain sur l'étalage d'un boulanger pour le donner à une pauvre femme qui pleure avec son enfant pâle

comme chez le maître lui-même, le rousseauisme n'exige pas la pratique des vertus que garantit en théorie la bonne nature. Il est vrai que Mme de Genlis avait subi bien malheureusement l'influence de « la société ». Avant d'être « gouverneur » des enfants du duc de Chartres, plus connu sous le nom, lui-même le plus rousseauiste, de Philippe-Égalité, Mme de Genlis avait été la maîtresse du duc: une telle préparation est presque de la méthode directe. Heureusement Mme de Genlis tempérait, par son esprit pédantesque, et par son caractère pharisaïque et intrigant, la malfaisance des utopies du rousseauisme pur, si bien que Louis-Philippe et Mme Adélaïde reçurent en somme une instruction assez complète. Mais cette histoire nous garantit de prendre trop au sérieux les Batuecas de Mme de Genlis V. Amédée Britsch *La jeunesse de Philippe-Égalité*, Paris, 1926.

1. Mme de Genlis est restée plus prudente et moins rousseauiste que ne l'imagine George Sand

Digitized by Google

et mourant dans les bras. On le traite de voleur, on le menace; ses amis le grondent et tâchent de lui expliquer ce que c'est que la propriété. Il ne comprend pas. Une belle dame le séduit, mais elle a des fleurs artificielles dans les cheveux, des fleurs qu'il a crues vraies, et qui l'étonnent parce qu'elles sont sans parfum. Quand on lui explique que ce ne sont pas des fleurs, il s'effraie, il a peur de cette femme qui lui a semblé si belle, il craint qu'elle ne soit artificielle aussi... »

L'étude du pays permet de se faire une opinion sur l'aboutissement idyllique de la légende née de l'austère sauvagerie de las Jurdes; cette étude précise fournit une bonne occasion de contrôler la valeur de certaines théories sociales ou sociologiques; et c'est là un mérite à porter à l'actif de la géographie humaine. Le cadre des Batuecas est certainement séduisant pour le rousseauisme; mais il faut vérifier, sur le tableau lui-même, jusqu'à quel point la nature garantit la bonté et le bonheur de l'homme.

George Sand trouve que Mme de Genlis n'a pas mis dans ses conclusions beaucoup d'intentions subversives, mais que « l'espèce de Mentor » qui modère les impulsions du « Battuéca » et plaide les circonstances atténuantes pour la société n'a que de pauvres arguments. « Je les lisais (ces arguments) sans plaisir et sans conviction, et l'on pense bien pourtant qu'à seize ans, sortant du cloître, et encore soumise à la loi catholique, je n'avais pas de parti pris contre la société officielle. Les naïfs raisonnements du Battuéca me charmaient au contraire, et, chose bizarre, c'est peut-être à Mme de Genlis, l'institutrice et l'amie de Louis-Philippe, que je dois mes premiers instincts socialistes et démocratiques. » La rencontre serait piquante, et l'on aurait la tentation de tempérer d'un petit grain de critique l'affirmation de George Sand, si elle-même n'ajoutait avec fierté, une fois l'effet de surprise obtenu : « Mais je me trompe, je les dois (ces instincts) à la singularité de ma position, à ma naissance *à cheval* pour ainsi dire sur deux classes... Si les livres ont fait de l'effet sur moi, c'est que leurs tendances ne faisaient que confirmer et consacrer les miennes. »

Nous laissons de côté, encore une fois, le problème d'histoire littéraire qui se pose ici, mais nous devons signaler le problème de géographie humaine ou sociale. Et c'est pour cela que nous devons interroger Mme de Genlis elle-même, dont le roman est assez ennuyeux pour ceux qui ne sont pas nés comme George Sand « à cheval sur deux classes ». Reconnaissons, d'ailleurs, que l'ennui cesse en quelques passages où le comique est aussi intense qu'involontaire.

L'auteur commence par quelques détails « historiques ». Elle raconte comment le duc d'Albe, égaré, parvint à ce pays :

Il rencontra un assez grand nombre de cabanes de feuillage, et il trouva un peuple doux et timide, qui parlait un langage inconnu, et auquel son aspect inspira beaucoup plus de crainte que de curiosité. Des draperies

Digitized by Google

légères, des peaux blanches formaient leurs vêtements; les jeunes filles étaient couronnées de fleurs et les garçons de feuilles vertes; les jeunes mères portaient dans leurs cheveux des guirlandes d'épis d'orge, symbole d'une heureuse fécondité.

D'autres détails mêlent la géographie et la géologie à l'histoire, et ils ne sont pas moins pittoresques que les précédents :

Vers l'an 1009, le torrent de Tormès s'étant détourné vint fermer la seule entrée du val par laquelle on pouvait y pénétrer, comme si le ciel eut voulu assurer entièrement le repos et la sécurité des paisibles habitants de cette solitude.

En réalité, il faudrait que le Tormès se fût détourné plus encore que ne le croit Mme de Genlis, car cet affluent du Duero passe à Salamanque et demeure assez loin de las Batuecas et de las Jurdes, pays arrosés par les affluents de l'Alagón, qui se jette dans le Tage. Cette erreur du Tormès eut des résultats considérables :

Ils oublièrent par degrés leur langue maternelle, des coutumes qu'ils ne pouvaient plus suivre, des lois qui leur étaient devenues inutiles, un culte sans temples et sans pontifes, et jusqu'à leur première origine. Cependant d'heureuses traditions conservèrent parmi eux, avec l'idée d'un Être Suprême, des sentiments et des usages que de véritables sauvages ne peuvent avoir. Ils ne gardèrent que l'urbanité des peuples policés [1]; ils en perdirent les raffinements, les arts et les vices. Au bout de deux ou trois siècles, un tremblement de terre changea tout à coup la direction du torrent qui fermait leur asile. L'entrée de la vallée, quoiqu'elle fût encore d'un très difficile accès, se trouva néanmoins dégagée. Ce grand événement ne fit aucune impression sur les *Battuécas* : satisfaits de leur sort, ils étaient décidés à ne pas chercher un autre monde [2].

Mme de Genlis renvoie au *Dictionnaire* de Moreri et au *Voyage* de Bourgoing. C'est une imprudence, qui n'a sans doute que des avantages tant qu'il s'agit d'assaisonner du sentiment de l'érudition le plaisir des lecteurs de romans; mais ceux qui prennent au mot Mme de Genlis, et qui vérifient, constatent que ses autorités en savent beaucoup moins qu'elle. A vrai dire, elle parle aussi d'une « infinité d'auteurs espagnols », mais elle n'en cite aucun, et il faut bien qu'elle reste responsable, avec son rousseauisme, de ce qu'il y a de plus saugrenu dans son œuvre. Notons, à sa décharge, qu'elle a trouvé des lecteurs en Espagne et que son œuvre a été traduite en espagnol et imprimée, à Valence, par Mompié, en 1826.

1. Mme de Genlis ignore évidemment le dicton espagnol : *haber sido criado en Batuecas* ou *llegar de Batuecas*.

2. *Les Battuécas* par Mme la comtesse de Genlis, Paris, 1814. 2e éd. 1817; les citations qui précèdent sont prises dans la deuxième édition, *passim*, de la p. 28 à la p. 32.

Digitized by Google

C'est ainsi que la légende des Batuecas, qui n'aurait, semble-t-il, guère dû survivre au XVIe siècle (l'établissement des Carmes aux Batuecas est de 1599), non seulement ne s'est pas corrigée, mais a gagné en absurdité, alors que le temps passait et que l'esprit critique florissait de tous les côtés.

Et l'absurdité a persisté, en Espagne comme en France, avec un peu du prestige d'une tradition. Parfois l'absurdité est tempérée ou recouverte par les vérités qui, malgré tout, ont filtré de ce pays mystérieux; parfois elle disparaît complètement; mais il arrive aussi qu'elle reparaisse complètement, et qu'elle s'étale. On dénoncera d'autant plus efficacement la légende injurieuse qu'on ne prétendra pas la retrouver partout. Menéndez y Pelayo part en guerre contre un des ouvrages qui ont donné naguère une des idées les moins inexactes du pays : le *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España*, publié par Pascual Madoz en 1849. L'illustre érudit s'indigne à la pensée que certains des renseignements donnés par Madoz ont été fournis par un curé du pays; la géographie ne peut approuver cette indignation; le tableau est poussé au noir; il a été peint vraisemblablement par un homme qui était las, comme les amants de la maison d'Albe, de vivre aux Batuecas-Jurdes, sans avoir eu jamais le premier enthousiasme des amants; mais ce désabusé avait vu beaucoup de choses exactement, et la littérature de la question n'était pas assez abondante pour permettre à Menéndez y Pelayo de contredire Madoz avec autorité, ni surtout avec justesse.

Il serait injuste aussi de s'indigner contre Elisée Reclus, quoique celui-ci ne soit pas parfaitement exact :

C'est dans les gorges de ces montagnes que se trouve l'âpre vallée des Batuecas, restée longtemps presque inconnue. Au sud, une première « clus » formée par une chaîne transversale, que l'Alagón a dû rompre sous l'effort de ses eaux, rend l'accès de cette région très difficile aux habitants de la plaine; plus haut, un deuxième défilé défend l'entrée de la vallée; les indigènes s'y trouvent enfermés comme dans une citadelle à double enceinte. A l'ouest des Batuecas, une autre vallée, celle de las Hurdes, est également bien défendue par un rempart de contreforts ne laissant aux eaux qu'une étroite issue vers l'Alagón [1]...

Il y a donc à peine trace de la légende dans Madoz et dans Reclus, qui, intermédiaires entre les fauteurs de la légende et ceux qui ont cherché à établir la vérité, sont cependant plus proches de ces derniers.

1. *Nouvelle Géographie Universelle*, t. I, p. 675, 676. Sous la plume d'Elisée Reclus le mot *indigènes* ne répond pas à une intention injurieuse. On devait connaître dans la famille Reclus la légende des Batuecas, peut-être par Mme de Genlis : nous connaissons à Madrid un Français, M. Augustin Lagoubie, qui, dans sa jeunesse, entendit Onésime Reclus lui dire qu'il avait bien de la chance de partir pour l'Espagne, où il pourrait voir les Batuecas.

Digitized by Google

Mais il nous reste à donner, en deux textes postérieurs à Madoz et à Reclus, la preuve que la légende des Batuecas a bien persisté jusqu'à l'époque contemporaine.

La Semana Ilustrada (de Madrid), du 28 septembre 1906, donnait à ses lecteurs l'information suivante : « Parmi les rochers abrupts et les montagnes vertigineuses des Hurdes, dans la province de Cáceres, habite un être humain auquel son apparence a fait donner le nom de loup. Cet homme ignore toute espèce de langage ; il ne sort de sa gorge que des sons inarticulés. Il vit au milieu des rochers, errant au hasard ; de loin en loin seulement il se laisse voir près des lieux habités, quand la faim l'aiguillonne. On ne lui connaît ni parents ni famille aucune. On croit qu'il est né dans ces montagnes et que, tout jeune, il fut abandonné à son instinct par ceux qui lui donnèrent le jour. Il est de complexion sèche, et agile comme un daim ; son regard est intelligent, et il chasse habilement au moyen de pièges qu'il construit lui-même. Il se nourrit de gibier et de poisson cru, de préférence vivant. Il est en commerce continuel avec les loups qui abondent dans cette région. Quand la faim le torture, ou quand on le poursuit, il devient, paraît-il, terrible. Autrement il fuit et disparaît dans les broussailles. Il semble avoir une trentaine d'années. »

Voilà un fait qui réjouirait les transformistes du type naïf, ceux qui s'embarrassent peu de vérifier ce qui cadre avec leurs théories. Mais nous devons reconnaître qu'il a eu peu de succès auprès des gens sérieux. L'histoire est vraiment absurde ; du moins peut-on rechercher à quels menus faits a pu s'accrocher l'absurdité. Même ici, il est possible que la légende ait quelque racine dans le pays. L'écrivain Blanco Belmonte, dans un livre intéressant qui est le récit d'une excursion aux Batuecas et aux Jurdes[1], a raconté l'histoire de Juan Bravo, le tueur de loups de las Mestas, qui est le village jurdano le plus proche des Batuecas. Juan Bravo, qui était sans armes, dénichait les louveteaux, et, quand il les avait étranglés, il montrait leurs cadavres dans les villages d'alentour en faisant la quête ; il arrivait à recueillir jusqu'à quarante réaux (dix pesetas) pour la destruction d'une nichée. Or, Juan Bravo connaissait admirablement les mœurs des loups, et, ce qui importe particulièrement à notre objet, il imitait les divers cris des loups si parfaitement, pour les besoins de sa chasse, qu'il trompait non seulement les habitants des villages jurdanos, mais les loups eux-mêmes. Peut être la légende a-t-elle encore un autre prétexte : « C'est, dit M. Publio Hurtado[2], une croyance courante dans les villages et hameaux d'Estrémadoure proches de la frontière de Portugal que le ménage qui a sept fils de suite, sans

1. *Por la España desconocida* (paru en suppléments dans la *Ilustración española y americana*, 1907, p. 30-33.

2. *Supersticiones extremeñas*, dans la *Revista de Extremadura*, t. IV, p. 34.

Digitized by Google

interpalation d'aucune fille, doit tenir pour certaine la métamorphose du septième en *lobushome* ou *lobishome* dans la nuit de la Saint-Jean. Comme ce nom l'indique, l'homme se change en loup, et, se lançant dans la campagne, il déchire, tue et dévore tous les êtres vivants qu'il rencontre dans sa course. » Il paraît, nous dit encore notre auteur, que pour rendre le lobushome à son premier état, il faut lui donner la chasse, avec de grandes précautions, bien entendu, et lui administrer une saignée, assaisonnée d'il ne sait quelle incantation. Ainsi l'histoire parue dans la *Semana Ilustrada* annonçait-elle peut-être à sa manière la naissance d'un septième fils dans quelque pauvre village des Jurdes.

Si l'absurde persiste à ce degré en Espagne même, ne soyons pas trop scandalisés de trouver en France ce qui suit :

Les Batuecas est un autre village, sur la frontière du Portugal, qui contient presque autant de bandits que d'habitants, les autres étant des goitreux. Comme à Anso on y parle une langue qui n'a rien de commun avec l'espagnol ni même avec quelque autre idiome. Cette population est la digne descendance des moines par trop fornicateurs et damnables que l'on envoyait là en expiation de leurs péchés. Cependant elle a le respect de l'autorité car, lorsque par hasard un guardia civil — l'équivalent de notre gendarme — fait par là une ronde (ce qui arrive à des époques peu rapprochées), on se précipite pour lui baiser la main et lui demander sa bénédiction, croyant avoir affaire à quelque évêque en tournée pastorale.

Ainsi parle M. Arsène Alexandre dans un article sur Zuloaga paru dans le *Figaro Illustré* en août 1903. Cette fois, nous avons des renseignements pour le médecin et pour le moraliste, mais d'un type plus naïf encore que les transformistes dont nous parlions tout à l'heure : singulier pays que ce pays où les goitreux ne sont pas brigands, où les brigands comme les autres baisent la main des gardes civils, où les gardes civils ressemblent à des évêques, et où les moines sont tellement fornicateurs que, bien qu'il n'y ait pas de femmes dans la vallée, il sort d'eux toute une population chargée d'hérédités malsaines !

Ici nous sommes au comble de l'absurde, et les petits éléments de réalité qui surnagent sont tellement malmenés que tout a l'air uniformément faux. Ainsi il est vrai que les Jurdanos baisent parfois la main du garde civil ; il est vrai que des religieux ont été envoyés aux Batuecas en pénitence ; il est vrai qu'il y a aux Jurdes des goitreux... Mais c'est tout.

En somme, la légende espagnole reste jusqu'au bout supérieure à la légende française ; l'une et l'autre dégénèrent jusqu'à l'absurde, mais il y a dans la première un solide fond de réalisme dont la seconde fut, dès son origine, sevrée. Dans la comédie de Lope, il y a au moins un peu d'histoire et de géographie, et plus encore

Digitized by Google

de psychologie; dans le roman de Mme de Genlis, il y a plutôt de la sociologie.

Le réalisme de Lope a bien discerné que la solitude sauvage des Batuecas ne pouvait pas être le cadre définitif et quotidien des amours humaines, mais les grands réalistes de l'amour divin, les Carmes de la réforme Thérésienne, y ont trouvé, au contraire, le cadre parfait de leur contemplation, le plus beau, le plus proche de l'éternité que ce monde puisse procurer à ceux « qui se meurent de ne pas mourir ».

Si l'amour profane a jeté aux Batuecas sa flamme violente, éblouissante et brève, la lumière puissante et sereine de l'amour divin y a rayonné pendant des siècles. Elle y rayonnerait encore, en dépit des révolutions anticléricales, si l'aberration de quelques religieux, bien intentionnée, mais plus funeste au patrimoine de l'Ordre que ces révolutions elles-mêmes, n'avait entrepris de faire une affaire en vendant pour un certain nombre de deniers le désert peuplé de tant de grandes âmes.

C'est en 1599 que les Carmes dirent leur première messe aux Batuecas. Et comme les religieux, tout en cherchant la solitude, tiennent à leur Ordre, on peut considérer que, dès cette année 1599, il y avait des témoins suffisamment clairvoyants et véridiques, et capables de faire entendre leur témoignage, pour rétablir la vérité au sujet de ce pays. Or, c'est précisément dans les années qui suivent que la légende commence à recevoir de la publicité; et nous avons suivi jusqu'en 1908 les prolongements extravagants de cette légende! Encore une fois nous sommes conduits à penser qu'une légende aussi vivace, aussi florissante à la fois dans la littérature et dans l'imagination populaire, doit pousser ses racines assez profondément dans la réalité, plus profondément encore que nous ne l'avons constaté jusqu'ici.

Sous les deux formes que nous avons étudiées, la légende est extérieure au pays, et coupée du pays, et elle est plus ou moins littéraire. Littéraire en un bon sens du mot avec Lope, littéraire en un sens médiocre avec Mme de Genlis, elle est absolument coupée du pays lorsqu'elle rejaillit dans l'atmosphère parisienne de la fin du XVIIIe siècle ou du commencement du XIXe, et elle en est encore assez loin avec Lope, qui a vu les Batuecas au plus près d'Alba de Tormès, c'est-à-dire ne les a pas vues, et a même été fort incomplètement renseigné sur elles, comme la plupart des détails descriptifs qu'il donne suffiraient à le prouver : en particulier, Lope tient beaucoup aux neiges éternelles des crêtes qui forment la barrière des Batuecas; or la neige ne persiste guère sur ces crêtes et les Batuecas sont, par rapport à la campagne de Salamanque et d'Alba de Tormès, un pays chaud; Lope avait pu apercevoir assez longtemps la neige sur la Peña de Francia,

Digitized by Google

qui n'était pas un pays mystérieux, mais un pèlerinage fréquenté, et plus longtemps encore, jusqu'en été, sur la Sierra de Béjar; il n'avait pas pu la voir aux Batuecas, ni de près ni de loin.

Mais à côté de ces légendes trop littéraires et trop extérieures, même sous la forme espagnole, et, pourrait-on dire, salmantine, il y a la légende pratique du pays immédiatement voisin des Batuecas et des Jurdes, et c'est cette légende qu'il nous reste à examiner et à interroger : après la légende selon Salamanque et la légende selon Paris, étudions la légende selon la Alberca.

III

La légende authentique. La contre-légende. Ce qui reste de la légende.

Fray Alonso de la Madre de Dios nous parle dans sa *Crónica de la reforma de los Descalzos de Nuestra Señora del Carmen* des légendes qui se racontaient, en particulier au village de la Alberca, et il rapporte le témoignage du premier Président du couvent des Batuecas, Fray Francisco de Santa Maria, qui, avec ses compagnons, avait interrogé sur ces histoires les habitants de ces parages, les plus âgés et les plus sensés qu'il avait pu rencontrer : « Quelques-uns, dit-il, se riaient de nous, tout rustres qu'ils étaient, s'étonnant que nous eussions pu croire semblables fables ; d'autres se plaignaient des gens de la Alberca, qui, d'après eux, leur voulaient porter tort avec ces inventions, en les faisant passer pour des barbares et pour des hommes des bois ; les uns et les autres juraient que tout cela était du roman, et que leurs pères ni leurs aïeux ne leur avaient jamais rien conté de tel[1]... »

Les « habitants de ces parages » sont évidemment des Jurdanos, puisqu'il n'y avait aux Batuecas, avant l'établissement des religieux au désert, que des pasteurs de la Alberca, qui y venaient temporairement. Les religieux avaient acheté leur domaine aux gens de la Alberca, auxquels le duc d'Albe avait fait entendre qu'il convenait de consentir des conditions modérées. Mais il semble bien que l'établissement des religieux ait été facilité par ceux qui se préoccupaient de l'évangélisation de ce pays demeuré, sinon sauvage comme le veut la légende littéraire, du moins fort arriéré. Ponz cite, en effet, un texte curieux qui se trouvait reproduit sur un vélin conservé de son temps aux Batuecas; c'est une lettre que l'évêque de Coria, Galarza, adressait aux Carmes, lorsque ceux-ci s'occupaient de fonder le Désert de

1. *Crónica*..., Madrid, 1683, lib. X, cap. XIII.

Digitized by Google

Saint-Joseph : « Je rends grâces au Seigneur, mes Pères, de ce que, dans une terre si âpre, et où, comme des témoignages l'établissent, que je possède dans les archives de mon évêché, il y a une quarantaine d'années à peu près, il y avait des hommes païens, que le démon séduisait par des apparitions extérieures, et visibles, S. M. (le Seigneur, évidemment) veuille que se construise ce sanctuaire pour qu'Elle y soit servie. J'en donnerai licence de tout cœur, et je favoriserai de mon mieux cette œuvre si sainte. » Ponz, ou plutôt le correspondant qui lui a fourni ses renseignements, admet qu'il y a dans ce texte de l'exagération, mais il reconnaît que l'instruction chrétienne devait manquer dans le pays.

Sur ce dernier point, en effet, le doute n'est pas possible. De nos jours encore, l'instruction, même l'instruction essentielle, l'instruction morale et religieuse, est difficile à donner, et incomplètement donnée, aux Jurdes : or, il y a un certain nombre de paroisses et de succursales, il y a eu, et il y a encore des missions, et enfin les religieux des Batuecas ont pendant environ trois siècles travaillé à l'évangélisation du nord du pays. Mais avant l'établissement de ces religieux, il n'y avait dans ce pays, qui n'a pas plus de communications à l'intérieur qu'avec l'extérieur, et où la population était plus dispersée encore qu'aujourd'hui, qu'une seule paroisse, celle de Nuñomoral, parfaitement inaccessible pour plus des trois quarts des habitants de la région, ceux-ci eussent-ils été les plus zélés des chrétiens.

Mais il y a même lieu de supposer qu'ils n'étaient pas tous très dévots. Ce n'était pas seulement par ignorance ou par indifférence; il y a eu en Estrémadoure d'importantes colonies juives; c'est ainsi, par exemple, que l'on trouve à Plasencia un ancien cimetière juif; le lieu, plus mélancolique que les autres cimetières, est d'une mélancolie étrange; situé dans un chaos de rochers, séparé de la ville par un ravin, ses tombes orientées vers Jérusalem, et qui, creusées dans une dure pierre, semblaient devoir braver le temps, ont été profanées et vidées par les orages et par les chercheurs de trésors; il n'y a plus là aucun signe d'espérance, il n'y a plus matière à résurrection, et personne ne vient prier; de temps à autre seulement, quelques moutons y arrachent l'herbe qui croît entre les pierres. Rien ne permet d'affirmer que des juifs de Plasencia se soient réfugiés aux Jurdes lorsque les juifs furent expulsés d'Espagne; mais il y avait précisément aux confins des Jurdes, au Casar de Palomero, une importante colonie juive qui, avant l'époque de l'expulsion générale, entra en conflit avec les chrétiens du pays et fut persécutée par eux[1]. Il est très

1. Ces événements sont racontés dans le très intéressant ouvrage de Romualdo Martin Santibañez, sur *Un monde inconnu en Estrémadoure*, paru en articles dans *El defensor de la Sociedad*, en 1874.

Digitized by Google

vraisemblable que, dès cette persécution, et, plus tard, lors de l'expulsion, des juifs se réfugièrent aux Jurdes, toutes proches, mais où aucune autorité ne pouvait les poursuivre. Ce n'est pas tout: la représentation traditionnelle d'un *auto* contre le protestantisme, le 16 août de chaque année, comme complément de la grande fête du 15 août qui est la fête patronale de la Alberca, fait supposer qu'il y a eu au temps de la Réforme quelques suspects dans la région; s'il en a bien été ainsi, le triomphe définitif de l'orthodoxie aura rendu la vie difficile à ces suspects, et, pour eux aussi, le refuge sûr était tout proche; ils connaissaient les Batuecas, où les gens de la Alberca menaient leurs troupeaux; ils connaissaient même les Jurdes proprement dites, où les gens de la Alberca transplantaient leurs ruches pendant la saison froide.

Enfin, indépendamment des persécutions religieuses, il est évident que les criminels et les gens qui, pour une raison quelconque, voulaient rompre avec la société, cherchaient refuge aux Jurdes : le fait se produit encore de nos jours.

En résumé, une partie de la population clairsemée des Jurdes était formée de gens restés païens ou retournés, faute d'instruction religieuse, au paganisme; à ces gens s'adjoignaient quelques criminels; en outre, à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, des juifs et des hérétiques vinrent accentuer la note infamante qui, pour les gens de l'extérieur, caractérisait en bloc les habitants de ce malheureux pays. On peut douter, malgré le témoignage de Lope et celui de l'évêque Galarza, des manifestations des démons, mais il est fort possible que quelques cérémonies sacrilèges des persécutés aient provoqué la formation de la légende dans l'esprit des chrétiens qui, temporairement ou définitivement, se trouvaient aussi dans le pays.

Ce qui est bien certain, c'est que les gens de la Alberca avaient non seulement des prétextes, mais encore des raisons de défiance envers les gens des Jurdes, et jusqu'à nos jours il y a eu, dans les rapports des Albercanos et des Jurdanos, une nuance de supériorité chez les premiers, de respect ou de crainte chez les seconds.

Mais ce n'est là qu'un premier aspect de la question. Nous venons de voir se préciser les raisons de la légende et nous pouvons admettre que c'est vers l'époque où écrivaient Lope et Alonso Sánchez que les préventions contre les païens ou sauvages des Batuecas pouvaient avoir le plus de force. Reste tout de même à expliquer la persistance de la légende.

Car les criminels sont, après tout, des isolés, et même lorsqu'ils sont groupés, comme dans les colonies pénitentiaires, ils ont parfois fondé des sociétés capables de prendre rang parmi les autres: un groupe humain ne dure, en effet, qu'à la condition d'observer au moins quelques règles élémentaires de moralité, et la morale sans

Digitized by Google

obligation ni sanction, qui est celle des malfaiteurs endurcis et celle des saints, bienfaiteurs endurcis, ne permet pas à la race des premiers de se perpétuer en ligne directe.

Il semble donc qu'un temps devait venir où les gens des Batuecas-Jurdes, forts du témoignage de leurs évangélisateurs, seraient reçus dans la société des peuples aussi bien que certains de ceux qui avaient été découverts, d'après la légende, en même temps qu'eux.

Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi?

Relisons cette phrase citée plus haut : « ... D'autres se plaignaient des gens de la Alberca qui, d'après eux, leur voulaient porter tort avec ces inventions, en les faisant passer pour des barbares et pour des hommes des bois... »

Ces *autres* qui parlent avec les religieux sont assurément de bons chrétiens, qui souffrent de se voir confondus avec les éléments suspects du pays, et qui supposent une arrière-pensée intéressée et malveillante chez les Albercanos. Et il y a là, en effet, un grand procès qui a duré jusqu'à nos jours, qui n'a pas encore donné lieu à une sentence sans appel, et dont on peut résumer ainsi les données :

Il y a eu aux Jurdes une population dépendant réellement, économiquement, puis juridiquement, de la Alberca ; petit à petit, comme il était inévitable, et d'autant plus inévitable que le pays était plus isolé, cette population s'est sentie indépendante ; les liens réels qui la rattachaient à la Alberca se sont exténués et brisés ; mais les gens de la Alberca ont défendu leur suzeraineté, qui leur était avantageuse, et dans laquelle, en toute bonne foi, ils voyaient la vérité juridique : le malentendu ne pouvait cesser que par l'effet de quelque cause violente ; et, dans la balance des forces, un des meilleurs avantages des Albercanos était de pouvoir représenter les Jurdanos comme une population moralement et intellectuellement inférieure et mineure. Seulement il importe de se rendre compte que ce n'était pas là pur calcul et perfidie ; les Jurdanos étaient réellement inférieurs aux Albercanos.

D'autre part, l'autorité religieuse ne pouvait laisser dire indéfiniment, sans se condamner elle-même, que les Jurdanos étaient des païens et des sauvages. Et, ainsi, la légende, en se prolongeant, se tempérait. Bien plus : il se formait une contre-légende, et, tandis que les Albercanos justes et désintéressés prenaient la défense des Jurdanos contre les excès, généralement littéraires, de la légende, les évêques de Coria et quelques ecclésiastiques albercanos ne voulaient voir en eux que de bons chrétiens, sans aucune tare dans leurs ascendances religieuses.

Nous avons pour illustrer ce dernier point un document excellent ; c'est la *Verdadera Relación y Manifiesto apologético de la antigüedad de las Batuecas y su descubrimiento, compuesto por el Bachiller*

Digitized by Google

Thomás González de Manuel, Clerigo Presbytero, vezino del lugar de la Alberca[1].

L'ouvrage, qui est dédié au duc d'Albe, a expressément pour objet de combattre la légende; il distingue soigneusement les Batuecas, que l'auteur paraît bien connaître, des Jurdes qu'il connait incomplètement; il a tout au moins été à Nuñomoral, comme il le dit lui-même. Après avoir parlé des Batuecas, où il n'y a d'autres habitants que les religieux, dont il raconte l'établissement, notre auteur donne sur les Jurdes des renseignements qui valent la peine d'être traduits avec quelque extension :

CAPITULO VI

DE LA SEGUNDA DEHESA QUE LLAMAN JURDE

En traversant le terrain de pâture des Batuecas, on arrive à un autre, qu'on appelle de Jurde, qui peut avoir quatre lieues de longueur et trois de largeur, à quelque chose près, et qui est situé sur la même ligne équinoxiale que l'autre, dont il est si rapproché; aussi, pour ne pas être importun, je ne redis pas sa situation, ni les quatre régions qui l'entourent à l'Orient, au Ponent, au Midi et au Septentrion, puisque cela a été dit à propos du pâtis contigu. Je me borne à dire que, pour la fertilité, elle est la même et que le terrain produit plus d'huile et de grains, de blé et de seigle, parce qu'il est plus suave et moins hérissé de rochers, de pierres et de montagnes, et que les vallées en sont baignées par deux torrents assez abondants, qui se jettent dans la rivière Alagón, et dont l'un se nomme la rivière de la Vega de Coria et l'autre la rivière de Obeja : et là se trouvent les hameaux suivants (que les anciens documents des Archives paroissiales et les protocoles notariaux de cette juridiction appellent Majadas), las Mestas, Cabezo, Ladrillal, Riomalo de Arriba, Vega de Coria, Batoquilla ou Batuequilla, Rubiaco, Valdelazor, Horcaxada, Azeytunilla, Nuño Moral, Zerezal, Assegur, Heras, Casares, Robledo, Cadabosino, Arropasqual, Casalarubia, Castañal, Buetre, Martin Andran, Fragoso, Gasco; il y en avait deux de plus, qui étaient le Casquero et Serganado, mais ils sont maintenant dépeuplés et il n'y a pas de quoi s'étonner, quand il y a des *villas* et des cités plus importantes que nous voyons quasi désertes et solitaires, depuis bien des années jusqu'à aujourd'hui dans notre Espagne; la cause, je ne la dis pas, parce qu'elle m'échappe, quoiqu'elle ne doive pas être difficile à démêler : ce doit être nos fautes et nos péchés. Tous ces hameaux, à ce que m'a dit le notaire qui a prêté ses services pour l'établissement des contributions qui se fait au lieu de la Alberca tous les ans à la Saint Jean de juin, peuvent avoir jusqu'à cinq cents ans d'ancienneté, puisque ces

1. Año de 1693. Con privilegio. En Madrid. Por Antonio de Zafra, criado de Su Magestad. L'ouvrage a eu une réédition à la fin du XVIIIe siècle. La Bibliothèque Nationale de Madrid et celle de l'Université de Salamanque en ont chacune un exemplaire; nous avons pu consulter un exemplaire qui appartient au Dr Marañon, et auquel un ancien possesseur a ajouté quelques notes marginales.

Digitized by Google

hameaux et le lieu de la Alberca ne forment qu'une paroisse et une municipalité et que, en outre, ces hameaux, avec le dit lieu comme chef-lieu, représentent près de cinq cents chefs de feux, et que les dits hameaux paient au dit lieu comme chef-lieu et métropole, comme je l'ai dit, un certain nombre de paires de perdrix en cens perpétuel, parce qu'ils vivent sur ce terrain de pâture, de quoi il existe un écrit très ancien dans les Archives de la municipalité du dit lieu de la Alberca, que le curieux pourra voir s'il lui plaît, car il ne s'agit pas de parler *ad efesios*, comme dit l'adage vulgaire[1].

CAPITULO VII

DEL HOSPITAL DEL LUGAR DE LA ALBERCA

Dans certains de ces hameaux, l'hôpital du lieu de la Alberca possède des terres, et quoique les modernes historiens aient jugé que c'était là une terre de sauvages (Alarbes), comme ils disent et comme ils ont écrit, ces gens ne le sont pas tant, car ils ont, et ils ont eu, il y a aujourd'hui plus de quatre cents ans de cela, dans le chef-lieu et capitale de ces terrains de pâture, un hôpital avec douze lits et beaucoup d'autres pièces, pour hospitaliser et abriter beaucoup de pèlerins et de pauvres, non seulement de ces royaumes, mais de beaucoup d'étrangers qui viennent en notre Espagne visiter le Saint Patron Santiago, et de là-bas descendent en pèlerinage à la Thaumaturge et Miraculeuse Vierge Mère de Dieu de la Peña de Francia, qui est, comme je l'ai dit plus haut, aux confins de la Castille, et plus loin je dirai son emplacement et comment elle est voisine de ces terrains de pâture, Nouveau Monde, et de là vont visiter l'autre très Révérée et Miraculeuse Image, comme il est notoire pour tout le monde, la souveraine reine de Guadalupe, dans la province d'Estrémadoure : et ce dit hôpital du lieu de la Alberca possède certaines terres que lui ont adjugées beaucoup des chefs de famille du dit lieu, et les seigneurs évêques de la cité de Coria, et les Excellentissimes Seigneurs Ducs d'Albe, et quelques-uns des Rois nos Seigneurs, faisant que les habitants de ces terrains de pâture payassent certaines sommes de maravédis en cens emphytéotique, ou perpétuel, au dit hôpital. Dans les archives de l'église de ce lieu de la Alberca, il y a un écrit portant délimitation de ces terres, fait en l'année 1549, et celui qui était alors le procureur du dit hôpital, dans son zèle à remplir sa mission (c'est parce que beaucoup ne le font pas que se perdent beaucoup de biens, faute de délimitations) fit une pétition qui se trouve insérée dans les documents sur la propriété, où il demandait que l'on allât délimiter et borner les terres du dit hôpital, parce qu'il y avait beaucoup d'années que ces opérations n'avaient pas eu lieu, ce qui fait plus de trois cents ans que l'hôpital a et possède ces terres, comme il ressort, par des arguments irréfragables, de ce document.

1. Nous entendons : parler d'autorité comme l'Apôtre dans ses épîtres, par ex. : l'épître aux Ephésiens.

Digitized by Google

CAPITULO VIII

DE LA IGLESIA DE NUÑO MORAL

A Nuño Moral, qui est au milieu de ce terrain de pâture, il y a une église, fondée de temps immémorial, où se réunissaient tous ceux des hameaux de cette vallée, pour entendre la Messe, et recevoir les Sacrements et remplir leurs devoirs religieux, comme cela se fait encore, et le Curé Bénéficié de la Alberca a l'obligation de mettre là un Vicaire, comme il le fait, et l'a fait depuis tant de siècles, ou d'aller lui-même là-bas, comme il arrive bien des fois par suite d'indisposition ou d'accidents du temps, ou du Vicaire de la dite église, et pour cela il y a un autre Vicaire de Cure, comme compagnon, pour célébrer au chef-lieu. L'auteur de cette brochure y fut une semaine Sainte, et, en curieux qu'il était de choses d'Histoire. cherchant les registres de Baptêmes, il en trouva beaucoup d'anciens, à la vérité mal conservés, par la faute des Vicaires, qui sont peu curieux, et un Bréviaire où manquaient le commencement et la fin, qui avait des choses bien singulières et révélait une ancienneté de plus de quatre cents ans.

Un ancien possesseur du livre, sans doute un curé de la région, a ajouté à ce chapitre des notes marginales manuscrites : aux mots « a l'obligation de mettre là un Vicaire comme il le fait et l'a fait depuis tant de siècles », l'annotateur ajoute que c'est Mgr l'évêque qui depuis longtemps met ce Vicaire (ce qui prouverait une dépendance moins directe de la Alberca); et aux mots « en trouva beaucoup d'anciens à la vérité mal conservés », il ajoute : le registre de baptêmes le plus ancien qui se trouve là, abîmé, a des actes de l'année 1552, et cela est commun même dans des villages de mille chefs de feux ou de cinq cents.

CAPITULO IX

DE LA IGLESIA DE LOS CASARES, MESTAS Y HERMITAS

De nos jours ont été fondées deux églises paroissiales (ici une croix de l'annotateur), mais les dites églises et leurs Vicaires dépendant du Curé bénéficié du lieu de la Alberca : l'une à los Casares, l'autre à las Mestas, lieux les plus centraux pour les hameaux voisins dans le dit terrain de pâture, et au Cabezo, à Ladrillal, et à Vega de Coria trois chapelles, pour que les vicaires des églises les jours de fête y aillent dire la Messe, afin que les impotents et les gens âgés ne soient pas privés de Messe, car il arrive au temps de l'hiver qu'il y a crue des rivières et le chemin est pierreux dans les hauteurs et dans le bas comme dans la Alcarria[1], et il y a plus d'eau que de neige et de glace, car la neige n'arrive guère à se congeler sur

1. C'est-à-dire la région où se trouve la vallée de los Patones dont il sera parlé plus loin.

Digitized by Google

les cimes du pays, quoique la gelée blanche se produise dans ses vallées en certains jours de novembre et décembre, et c'est ainsi qu'on a pris cette mesure, après que les Pères Carmes eurent fondé le Saint Désert, que les deux Curés ou Vicaires ci-dessus mentionnés disent deux messes, l'une à la paroisse et l'autre à la chapelle, car la distance qui sépare les hameaux les uns des autres est dans certains cas d'une lieue, dans d'autres d'une demi-lieue, sans que la plus grande dépasse cinq quarts de lieues. Et cela s'est fait il y a maintenant quarante-huit ans. Et de cette disposition si catholique et si bien accommodée au bien des fidèles certains ont voulu déduire les sauvages et le Nouveau Monde.

La note manuscrite à laquelle renvoie la croix mentionnée au début de ce chapitre dit ceci :

La Paroisse de las Mestas avec la Cure est (fondée? entretenue? la marge ayant été rognée, certaines expressions prêtent au doute) par les ducs d'Albe, celle de Casares avec une autre Paroisse (nous entendons Église; il ne s'agit pas de deux paroisses) par les évêques de Coria; à Cambroncino et à Martin Ebron (entendez: il y a des églises), lesquelles dota, érigeant Vicariats et Cures en chacun des dits lieux, le Sr Dn de Porras, évêque de Coria, grevant d'une pension l'évêché avec Bulle Apostolique. Chacun de ces curés a par an 1.200 réaux, ils sont amovibles *ad nutum*, d'autres fois leur font des dons (?) les Srs Évêques, et depuis lors les dites églises ni les dits Vicariats ne sont soumis au curé de la Alberca, qui paie seulement 300 réaux au Curé de Nuño Moral, et. . 100 réaux au Curé du Pino, et 1.000 de plus à celui de Cambroncino, sans avoir la plus petite autorité sur les dites Églises et leurs Curés. Il est vrai que le dit Curé de la Alberca est intéressé dans les dîmes des dits Vicariats, le territoire étant de Batuecas et Jurde. Pour le Cabezo et Ladrillar actuellement le Sr Évêque érige une Église et une cure comme les autres en cette année 1738. Les autres ont été érigées il y a quarante et quelques années.

Après avoir ainsi montré que l'on a de la religion aux Jurdes, l'auteur passe à la contre-offensive; il interpelle cet Alonso Sánchez qui, dans son *De Rebus Hispananice* (sic), écrivant à Alcalá, c'est-à-dire à cinquante lieues des Batuecas et à huit seulement de la Villa de Uzeda, paraît ignorer le cas de la vallée de los Patones, qui dépend de cette *Villa*, et où « avia diez o doze familias que se governavan con solo la autoridad Económica de un Anciano, a quien sencillamente llamavan Rey, que los mantenia en mucha paz ». Le cardinal archevêque de Tolède Don Baltasar de Moscoso en eut connaissance, se promit de visiter la vallée, mais dut se contenter d'envoyer un de ses « ministres » reconnaître « aquella pequeña reliquia de la Antigua Simplicidad ». Le ministre contrôla que les habitants ne pouvaient que très difficilement entendre la messe, qui se dit à Uzeda, à plus d'une lieue de leur vallée; et en 1653, comme le cardinal se trouvait à Uzeda, « vino el sencillo Rey », pour lui demander de fonder une chapelle dans la vallée; ce qui fut concédé.

Digitized by Google

En bonne logique, conclut alors le Bachiller, si la vallée de los Patones n'avait pas perdu la foi dans les conditions où elle se trouvait, les Jurdes pouvaient encore bien moins la perdre, puisque le pays avait, depuis 1599, les Carmes des Batuecas, et, depuis plus de cinq cents ans, « Parroquia y Archi-Parroquia »; et enfin des relations constantes, dans l'ordre civil et économique, avec la Alberca!

Notre auteur entreprend même de prouver que les Jurdanos ont bénéficié de la venue de saint Jacques en Espagne, car c'est celui-ci qui a propagé la dévotion à la Sainte Vierge, et de la venue de saint Pierre, qui a apporté en Espagne l'Image de Notre-Dame d'Atocha. En effet, « la soberana Imagen de Monserrate .. la Milagrosa de Guadalupe,... y la Tomaturga (celle de la Peña de Francia)... » ont très vraisemblablement été apportées par l'apôtre saint Pierre ou par saint Paul, ou par leurs disciples, tant elles ressemblent à celle d'Atocha, « assi en el color como en la forma y posición de su Talla: y por lo menos si no la traxerón, sacarian copias de el original de là de Atocha... »[1].

Or, le pays des Jurdes et plus encore celui des Batuecas est comme le tapis du trône de Notre-Dame de la Peña de Francia; si celle-ci n'a été découverte qu'en 1534, les gens de la vallée avaient dû coopérer à l'ensevelissement de l'Image sainte au temps des invasions arabes, comme ils avaient dû coopérer plus tard à la reconquête.

Il faut aussi tenir compte du zèle évangélisateur des Dominicains qui gardent le sanctuaire de la Peña de Francia. N'auraient-ils pas pénétré dans le pays, eux ou quelque chasseur, quand Colomb, Cortès, Vasco de Gama et Pizarre découvraient des mondes?

Et notre auteur s'en prend aux fauteurs de la légende, à l'auteur de la comédie *Nuevo Mundo en España,* au P. Nieremberg, à Alonso Sánchez, à Lope de Vega. Ses arguments se multiplient en gerbe comme les étincelles d'une pièce de feu d'artifice que l'on croyait près de s'éteindre. Et l'ouvrage se termine par une étude particulièrement documentée de la forte tradition religieuse de la Alberca, métropole des Jurdes. Une métropole aussi religieuse aurait-elle pu négliger ses devoirs, et laisser les Jurdanos dans le paganisme?

Telle est la contre-légende. Comme la légende, elle contient sa part de vérité, qu'il nous faut maintenant tâcher de délimiter.

Les défenseurs des Jurdanos, qui peuvent être, à l'occasion, comme nous venons de le voir, des Albercanos, ont une tendance à présenter leurs protégés comme des persécutés en même temps que comme des calomniés. Ils admettent (mais ceci n'est plus le cas de Thomás González de Manuel) que les Albercanos ont imposé aux Jurdanos une dure servitude économique. Il se peut qu'il y ait une certaine

1. Cap. XIV.

Digitized by Google

rudesse dans la manière dont les Albercanos traitaient les Jurdanos. Mais, à ce propos, M. Joaquin Hazañas y La Rua fait une remarque très juste[1] : « Está muy generalizado el que los villanos miren muy despectivamente a los aldeanos, a los montesinos » ; et il cite ce mot qui lui a été dit dans un village d'Andalousie, proche de la frontière de Portugal :

Cuando subía la áspera cuesta que precede a la población, doblaban por un difunto las campanas de la parroquia, y pregunté a mis acompañantes :
— ¿Quien ha muerto?
— No, me respondieron, no ha muerto nadie, doblan por un montesino.

Mais si les gens de la Alberca ont conservé longtemps l'habitude de traiter ceux des Jurdes comme leurs inférieurs, c'est que vraiment pendant longtemps ces derniers (ceux du moins qui n'étaient pas en rupture de ban) dépendaient d'eux.

L'étude géographique et économique des Jurdes montre clairement que ce pays, économiquement, ne peut avoir d'autonomie et ne peut, au mieux, être qu'une annexe. Après avoir été peu de temps une annexe de Granadilla, la petite Grenade, située à quelques lieues au sud, c'est-à-dire à l'opposé des Batuecas, et sur la rive est de l'Alagón, qui est souvent difficile à franchir, il fut concédé en 1288 à la Alberca, tout en conservant Granadilla comme métropole judiciaire. Réellement, il communiquait mieux avec la Alberca qu'avec Granadilla, et il était une annexe économique plus précieuse pour la Alberca que pour Granadilla, parce que son climat diffère sensiblement de celui de la Alberca, qui ne produit point le chêne-liège (González de Manuel le notait déjà), ni l'olivier, et qui, sur son territoire, élevé (la Alberca est à 1.068 mètres) et exposé au nord, a des pâturages sensiblement plus tardifs que ceux des Batuecas et des Jurdes. La dehesa de Batuecas et la dehesa de Jurde, comme dit González de Manuel, terrains vagues propres seulement à la pâture, étaient précieux pour les gens de la Alberca, qui pouvaient y transporter leurs ruches en hiver, y trouver du liège pour faire ces ruches, y faire paître leurs chèvres au printemps, et y récolter assez d'olives pour faire leur huile.

Par ailleurs le pays ne pouvait pas nourrir une population qui lui fût propre et se développât normalement.

Cependant une population jurdana, non plus temporaire, comme celle des éleveurs albercanos de chèvres et d'abeilles, se constitua, dans ce pays si propice à l'isolement, et affrontant la misère sans

1. *Las Jurdes (Boceto de un estudio)*, p. 16. — Cette brochure, parue à Séville en 1922, est un recueil d'articles, qui sont parmi les meilleurs auxquels ait donné lieu le voyage royal aux Jurdes en 1922. La Alberca n'était pas *villa*, mais elle n'en était pas moins très supérieure aux hameaux des Jurdes.

Digitized by Google

bien s'en rendre compte, chercha à rompre les liens qui la rattachaient au centre paroissial.

Mais si la Alberca ne voyait pas d'inconvénient à laisser s'établir quelques-uns de ses enfants, d'humeur aventureuse, à leurs risques et périls, sur le territoire qui lui appartenait, elle n'entendait pas renoncer aux avantages que ce territoire lui rapportait et dont elle ne pouvait trouver nulle part aux environs la compensation. Or, ceux qui s'enracinaient dans le pays ne pouvaient vivre, surtout lorsque leurs familles augmentaient, des seules ressources de l'élevage (qui, lui aussi, avait besoin du complément des pâturages de la Alberca, à la fin de l'été et à l'automne); il leur fallait devenir agriculteurs; mais tout ce qui était conquis pour l'agriculture était perdu pour les chèvres et pour les abeilles. Aussi les Albercanos ne firent-ils jamais que des concessions limitées, et toujours à titre onéreux, aux Jurdanos forcément cultivateurs.

Le 2 juillet 1551, avec l'autorisation préalable du duc d'Albe, fut passé entre le Conseil de la Alberca et les habitants de Nuñomoral, de Camino Morisco, et de leurs hameaux, un contrat qui a donné lieu depuis lors à d'innombrables procès. Le Conseil de la Alberca cédait en bail emphytéotique (7.500 maravédis annuels payables moitié à Noël et moitié à la Saint Jean-Baptiste, et 75 paires de perdrix, à remettre entre la Toussaint et Noël), une participation à l'usage de la dehesa de Jurde. Les gens du pays ne pouvaient disposer de ce qu'ils possédaient qu'en faveur d'autres gens du pays, ou de la Alberca, et ils ne pouvaient louer leurs pâturages aux gens de l'extérieur qu'après les avoir proposés à ceux de la Alberca. Ceux-ci conservaient le droit de pacage pour leurs porcs aux mêmes conditions que les gens des *majadas:* ce mot qui désigne d'abord les habitations temporaires et isolées de pasteurs désignait les hameaux des Jurdes et renseigne ainsi sur l'origine de ces hameaux. Mais ce n'est pas tant l'élevage du porc et de la chèvre que celui des abeilles que voulaient protéger les gens de la Alberca. Il était interdit de défricher, et le contrôle des manquements à cette interdiction était exercé au moyen de « visites » annuelles à la suite desquelles étaient infligées des amendes minutieusement réglementées.

A mesure que le temps passa, les Jurdanos acquirent le sentiment de la pleine autonomie: les 7.500 maravédis, les 75 paires de perdrix et surtout les visites avec leur cortège d'amendes, leur parurent être la marque d'une odieuse tyrannie; il leur paraissait que cette terre sur laquelle ils vivaient, et que souvent ils avaient faite, au prix de travaux incroyables, était absolument à eux; et plus d'une fois les évêques de Coria ou les missionnaires qui évangélisaient le pays, pris de pitié pour ces pauvres gens, partageaient leur conviction.

Mais les Albercanos, forts de leur droit, qui n'avait pas cessé

Digitized by Google

de répondre à leurs besoins, résistaient de toutes leurs forces. A mesure que les Jurdanos cherchaient davantage à s'émanciper par de menus empiétements tendant à la prescription, par des procès, ou même, comme il arriva au début du XIXe siècle, sous l'influence d'idées nouvelles, par un véritable soulèvement, les gens de la Alberca mettaient plus d'acharnement à éviter la prescription et à user ou à abuser de leurs droits; ils multipliaient leurs ruches, et, au besoin, ils augmentaient le taux des amendes, qui peut-être ne leur paraissait plus répondre à l'évolution économique. Loin de se calmer, le conflit ne fut jamais plus violent que dans le premier quart du XIXe siècle, alors que l'état social et juridique auquel il tenait allait être profondément bouleversé. Même après le régime napoléonien, il y eut des retours offensifs de l'ancien régime, mais la loi municipale de 1833, en maintenant la Alberca dans la province de Salamanque et en faisant passer les Jurdes dans celle de Cáceres, rompit les derniers liens qui subsistaient entre les deux pays.

Le procès ne subsiste plus que comme controverse historique, mais il subsiste. Il a encore occupé beaucoup de place dans l'excellente petite revue *Las Hurdes*, qui parut à Plasencia de 1904 à 1908 et où, en particulier, le chanoine de Plasencia, E. Escobar Prieto, et l'Albercano, ancien notaire, Don Julián Mancebo, soutinrent une longue polémique. C'est à cette polémique, étayée de textes, que nous avons emprunté beaucoup des éléments du résumé qui précède; et si, au lieu d'étudier la légende des Jurdes, nous avions entrepris d'étudier leur histoire, nous aurions dû bien davantage utiliser ces articles et surtout les sources qu'ils citent. Mais ce que nous en avons extrait suffit pour notre présent objet, et, confronté avec la réalité géographique, montre bien que le malentendu entre Albercanos et Jurdanos n'était pas susceptible d'éclaircissements. La polémique que nous venons de rappeler est symptomatique: le champion de la Alberca, Don Julián Mancebo, passait, et à très juste titre, pour un « jurdanophile »; indépendamment des services personnels qu'il rendait aux gens des Jurdes, il a beaucoup travaillé, nous l'avons constaté par nous-même, à les faire connaître et aimer.

L'émancipation des Jurdes, qui ne sera complète que lorsque la légende aura pris fin, mais qui déjà est réalisée, politiquement, et presque économiquement, est un petit épisode révolutionnaire; et dans toute révolution, il y a des deux côtés de la barricade (quoique souvent à doses inégales) des droits et de la bonne foi.

Il faut donc conclure que la persistance de la légende qui, tout en abandonnant les démons, représentait du moins les gens des Batuecas et des Jurdes comme nettement en arrière sur leurs voisins, ne répond pas à une invention mensongère, due à un calcul égoïste.

Digitized by Google

Une population ne se donne pas le mot pendant des siècles pour en calomnier une autre.

Pour les adversaires des Albercanos comme pour les Albercanos eux-mêmes, la marque essentielle de la civilisation n'est pas d'ordre économique, mais d'ordre moral et religieux. Or il est vrai, et vrai jusqu'à nos jours, que, sans qu'il y ait de leur faute, les Jurdanos sont restés en arrière sur les Albercanos dans l'ordre moral et religieux comme dans l'ordre économique et intellectuel.

L'évangélisation, que les Franciscains du couvent de los Angeles avaient commencée par le Sud-Ouest du pays, que les Carmes des Batuecas avaient reprise par le Nord, qu'un clergé paroissial trop peu nombreux jusqu'à nos jours et très longtemps sacrifié, avait obscurément poursuivie, avait encore trouvé de bons ouvriers, parmi lesquels il faut citer les Jésuites, sur les missions desquels E. Escobar Prieto a donné de très intéressants détails dans la revue *Las Hurdes*[1].

A la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe se place l'admirable apostolat de l'évêque de Coria, Mgr Porras.

Malgré tout il restait beaucoup à faire; il fallait d'autres grands apôtres encore; et il y en a eu : à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe, le chanoine de Salamanque, Jarrín, qui devint évêque de Plasencia, et tout récemment Mgr Segura, évêque de Coria (actuellement archevêque de Burgos). Mais il reste encore à faire; et en 1892, en étudiant *Las Jurdes y sus leyendas* (c'est à-dire les légendes relatives à las Jurdes), l'érudit Barrantes traitait un sujet parfaitement actuel.

C'est que les apôtres eux-mêmes, les saints eux-mêmes, ne peuvent à eux seuls résoudre tout le problème des Jurdes. Il a manqué aux Jurdanos, il manque encore à une grande partie d'entre eux, ce que saint Thomas, d'un mot profond qu'a repris Léon XIII, appelle « ce minimum de bien-être qui est requis pour l'exercice de la vertu ».

Nous atteignons ici, enfin, la véritable substance de la légende. La nature avait fait inhabitable, et presque inaccessible, le pays des Batuecas et des Jurdes. Et cependant, par suite d'événements qui ont fait violence à la nature, ce pays est habité.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Mais le bon sens des gens d'alentour ne s'est pas résigné à une aussi énorme invraisemblance, et il a cherché à mettre d'accord ce

1. Année 1905, particulièrement p. 52 sq. — L'auteur signale que la section des manuscrits de la Bibliothèque de l'Université de Salamanque possède beaucoup de papiers du Collège des Jésuites de cette ville, et en particulier quatre volumes du *Diario*, de 1620 à 1767; et que la Bibliothèque Nationale de Madrid conserve un ms. du P. Calatayud « *Noticia de mis misiones desde el año 1718 hasta el de 1730;* que, enfin, le P. Gómez Rodeles a publié une vie de ce célèbre missionnaire. La première mission des Jésuites eut lieu probablement en 1638.

Digitized by Google

qui aurait dû être, et ce qui était; les gens des Jurdes ne *pouvaient* pas être comme le reste des hommes : il fallait une légende.

Aussi bien les gens des Jurdes n'étaient-ils pas tout à fait comme les autres. A force de misère, l'humanité était en eux défigurée.

Cette poignante vérité va heureusement disparaissant dans le passé, grâce aux efforts conjugués des Jurdanos eux-mêmes, de leurs défenseurs et de leurs apôtres.

Mais si, aujourd'hui encore, et sans rien savoir de ce que nous venons d'exposer, quelque voyageur s'aventure en ce pays perdu, si, dans le cadre formidable des Batuecas, où l'exubérance de la végétation, qui jaillit du roc, dominée par d'immenses cyprès, reste austère, il voit passer un être hâve, verdi de paludisme, couvert des haillons d'une très ancienne misère, et aussi muet que le paysage préhistorique qui écrase sa petitesse, il faudra bien que ce voyageur, avec un peu d'imagination et de poésie, mais en vertu aussi de sa raison, invente à son tour, avec l'accompagnement de détails que pourra lui fournir son expérience, la substance de l'immortelle légende.

M. LEGENDRE.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

Dos papeletas referentes a las « Coplas » de Jorge Manrique.

I

Al rechazar Menéndez y Pelayo la « brillante paradoja » de don Juan Valera, acerca de la influencia de Abul-Beka en Jorge Manrique, presenta, como se recordará, en su *Antología de poetas líricos castellanos*[1], ejemplos de poetas del siglo XV que ofrecen semejanza con los famosos versos de pie quebrado que el amor filial dictó al comendador de Montizón, y advierte de un modo especial las relaciones con los *Consejos* a Diego Arias de Ávila, del tío del poeta, Gómez Manrique.

Es digno de notar que las dos estrofas más débiles de las « Coplas », la que comienza :

En ventura Octauiano, ...

y la siguiente :

Antonio Pio en clemencia, ...[2]

pudieron haberle sido sugeridas por el *Aguilando al señor Conde de Paredes, su hermano*, de Gómez Manrique, donde se lee :

Anibal en conquistar
en defender Çipion
en el seso Salamon
en virtud otro Caton,
Jullio Cesar en osar ...

Para Castilla Camilo, ...[3]

Otra composición que pudo haber influído en las « Coplas » es una de Hernán Mexía, con su serie de interrogaciones : « ¿Qué se hizo ... ? ». « ¿Dónde están ... ? ». « ¿Qué se han hecho ... ? », y de la cual hasta parece que hay una reminiscencia verbal en Jorge Manrique. Se pregunta Mexía :

Ques de la gran fortaleza
de las *cauas* mucho *hondas* ? ...[4]

1. T. VI, págs. CXXIX y sigs.
2. Estrofas 26 y 27 ; *Cancionero castellano del siglo XV*, de Foulché-Delbosc, t. II, pág. 232.
3. Núm. 368 del *Cancionero*, t. II, pág. 50.
4. Núm. 149 del mismo *Cancionero*, t. I, págs. 269 y sigs., especialmente pag. 270.

Digitized by Google

y en las « Coplas » hallamos

los castillos ynpunables, ...
la *caua honda* chapada[1], ..

II

¿A quiénes se refiere Jorge Manrique en la estrofa 22, que comienza :

Pues los otros dos hermanos,
maestres tan prosperados
como reyes, ...?

Bonilla y San Martín en su *Antología de poetas de los siglos* XIII *al* XV, al comentarla, afirma : « Alude el poeta a los favoritos del Rey don Enrique : don Juan Pacheco, Marqués de Villena, y don Beltrán de la Cueva, primer duque de Alburquerque. Ambos fueron Maestres de Santiago[2]. »

Esta atribución de Bonilla no me parece del todo exacta, teniendo en cuenta :

1°, que D. Juan Pacheco y D. Beltrán de la Cueva no eran hermanos ; pues el Marqués de Villena era « fijo de Alfonso Telles Girón... nieto de [Juan Fernández-Pacheco] uno de los caualleros que vinieron de Portogal a Castilla al seruicio del rey don Juan, el que fué vencido en la batalla de Aljubarrota »[3], y el duque de Alburquerque era hijo de Diego de la Cueva, y su abuelo paterno, según el cronista Alonso de Palencia, era « un oscuro campesino llamado Gil Ruiz, » de Cuenca, cuyo hijo Diego adoptó un apellido más sonoro tomándolo de un predio rústico que su padre había adquirido[4], y aunque esto no fuese cierto, y aceptásemos la ascendencia más aristocrática con la que fué luego honrado el primer duque de Alburquerque[5], nos encontramos con que no se halla ningún parentesco entre las dos célebres figuras del reinado del Impotente.

2°, que tampoco puede de ningún modo, referirse a D. Beltrán, por la sencilla razón de que no murió hasta el 1° de Noviembre de 1492[6].

Ya que un escritor de una catolicidad de cultura tan pasmosa como

1. Estrofa 24, *Cancionero*, t. II, pág. 231.
2. Madrid, 1917, nota 150, pág. 177.
3. Fernando del Pulgar, *Claros varones de Castilla* [Título VI], ed. Domínguez Bordona, en *Clásicos castellanos*, Madrid, 1923, pág. 59.
4. *Crónica de Enrique IV*, traducción castellana de A. Paz y Melia, t. I, 1904, pág. 272.
5. Hay leyendas que le hacen descender nada menos que de Enrique I, de Francia. Conf. Rodríguez Villa, *Bosquejo biográfico de Don Beltrán de la Cueva*, Madrid, 1881, págs. 1-4.
6. Rodríguez Villa, obra citada, pág. 131. Galíndez de Carvajal en sus *Anales breves* afirma : « víspera de todos los Santos murió D. Beltrán de la Cueva, primero Duque de Alburquerque », *Bib. Auts. Esps.*, t. LXX, pág. 548.

Digitized by Google

la que Bonilla poseía — y que tanto admirábamos todos los que teníamos el honor de conocerle — incurre en este error, y ya que las « Coplas » constituyen una de las más bellas obras del parnaso castellano, entiendo que merece la pena señalar exactamente quiénes fuesen los Maestres que pone Jorge Manrique como ejemplo de la inconstancia de la fortuna, y relacionar las afirmaciones del delicado poeta con los datos que la historia nos suministra.

Se trata, sin duda, del Marqués de Villena a quien « con todas las ceremonias usuales » se hizo « la entrega del hábito y pendones de Santiago », como Maestre de la orden, en Segovia, el 29 de Setiembre de 1467[1] y de su hermano, D. Pedro Girón, que consiguió el Maestrazgo de Calatrava, en 1445, según Fernán Pérez de Guzmán, en las siguientes circunstancias: « Y estando el Rey [Don Juan II] allí en Avila, el Príncipe [Don Enrique] le suplicó e pidió por merced que pues Don Alonso, Maestre de Calatrava, hijo del Rey de Navarra, le había deservido, y era ido del Reyno con el Rey de Navarra su padre, mandase a los Comendadores de la Orden de Calatrava que eligiesen a un Doncel suyo, que era su privado e criado, hermano de Don Juan Pacheco, Marques que era ya de Villena, que se llamaba Pedro Girón. El Rey así por complacer al Príncipe su hijo, como por le atraer a su opinion contra el Rey de Navarra, mandó que se juntasen los Comendadores de Calatrava y eligiesen a este Pero Giron en lugar de Don Alonso, hijo del Rey de Navarra; lo qual los Comendadores luego hicieron, aunque en esta eleccion no quiso ser Don Juan Ramirez de Guzman, Comendador mayor de Calatrava; pero todavía Pero Girón fué elegido por Maestre, e con el favor quel Rey le dió muy prestamente cobró las más fortalezas del Maestrazgo de Calatrava, como quiera que esto fué contra toda justicia[2]. »

El poder que ambos hermanos[3] alcanzaron fué, como todo conocedor de la época sabe, enorme, y la muerte vino a desbaratar los planes de los dos en momentos en que su buena estrella parecía brillar más lucidora.

Es curioso comparar la estrofa que nos interesa con lo que relata el cronista Palencia.

En 1466 Don Pedro « púsose al frente de un fuerte ejército de tres mil caballos escogidos y marchó a tierra del Tajo[4] » con la intención, según Palencia, de prender a su tío el Arzobispo de Toledo y hacerse

1. Palencia, t. II, pág. 97.

2. *Crónica de Don Juan II*, en *Bib. Auts. Esps.*, t. LXVIII, págs. 635-636. Conf también, Palencia, t. I, pág. 74 y López de Haro, *Nobiliario genealógico de los Reyes. y Títulos de España*, 1622, t. I, pág. 384.

3. Su ascendencia común puede hallarse en López de Haro, *Nobiliario*, lib. III, cap. V; lib. V, cap. VII y lib. IX, cap. XXVI, t. I, págs. 137 y sigs., 384 y t. II, págs. 285 y sigs.

4. Palencia, t. II, pág. 7.

Digitized by Google

árbitro de las diferencias entre el rey D. Enrique, el proclamado rey Don Alfonso y los partidarios de uno y otro. « Finalmente era su deseo procurar, sin salir de la obediencia prometida, que D. Enrique, incapaz para los asuntos del gobierno, se sometiese de grado o por fuerza al acuerdo que en la junta futura se adoptase; puesto que él mismo, obligado por la extrema necesidad y por el convencimiento de su innata desidia, había buscado su intervención. Después, cuando los dos reyes y doña Isabel, su hermana, su hubiesen colocado bajo su salvaguardia proponíase prenderla con D. Alfonso, tomarla a ella por esposa, con escarnio de las leyes, y aprovechar su maldad para encumbrar más y más al Marqués,...[1] » y luego : « Deshizo estos soberbios planes de D. Pedro Girón el Omnipotente, a cuyo poder nadie resiste y de cuyo juicio ni por apelación, ni por cautela se escapa; y ni el Maestre pudo consultar a sus adeptos, ni ellos darle consejo, porque atacado de súbita enfermedad en Villarrubia, cerca de Villarreal, no solamente hubo de desistir, a pesar suyo, de sus propósitos, sino que en época en que no reinaba pestilencia, y entre la multitud de personas sanas, él solo sufrió miserable muerte a consecuencia de una postema en la garganta. Dícese que al morir pronunció palabras de blasfemia acusando a Dios de crueldad por no haber prolongado su vida de cuarenta y tres años al menos cuarenta días más, para ostentar el último esfuerzo de la adquirida pujanza[2] », y concluye : « La voz del pueblo, que tiene algo de la voz de Dios, dió gran importancia a esta muerte, y atribuyó a milagro la desaparición de un tirano a quien sus immensas y mal adquiridas riquezas habían hecho concebir tan atroz infamia[3]. »

Las circunstancias del fallecimiento del Marqués de Villena tienen semejanza con las de su hermano. Todos los complicados planes inventados por su inagotable ambición parecían marchar a maravilla el año 1474. Había conseguido que el conde de Plasencia renunciase a su favor « la antigua concesión del Rey de la ciudad de Trujillo, la más importante de las fronterizas a Portugal »[4] y que el rey fuese a « la frontera portuguesa con el propósito de dar [le]... el señorío »[5] de esta ciudad; « se valió de la autoridad real para ablandar el ánimo de los trujillanos »[6]; había alcanzado que el rey Don Alfonso de Portugal aceptase el matrimonio con Doña Juana, la llamada *Beltraneja*, enlace que él había ideado y en que « fundaba... su esperanza de alcanzar todo el ansiado poderío »[7], cuando « una repugnante y

1. *Ibid.*, pág. 8.
2. *Ibid.*, pág. 9.
3. *Ibid.*, pág. 10.
4. Palencia, t. III, pág. 225.
5. *Ibid.*, pág. 251.
6. *Ibid.*, pág. 251.
7. *Ibid.*, pág. 252.

Digitized by Google

mortal apostema en la garganta..., puso término a sus constantes embustes[1].»

«Hacía largo rato que no pronunciaba palabra y sus familiares le creían ya exánime, sin atreverse a publicarlo por los peligros que preveían, cuando llegó un mensajero con la noticia de la entrega de Trujillo. El Maestre percibió la disputa entre los que deseaban acercársele y los que le estorbaban y llamando a los presentes, les preguntó si se había entregado la fortaleza. Al oir la grata respuesta, mandó acercarse al mensajero, y con gran dificultad, le dirigió algunas palabras de congratulación. En seguida expiró[2].» Entregó su alma «en la villa de Santa Cruz, jurisdiccion de Trujillo[3]» el 4 de Octubre de ese año 1474, y «los criados de sus hijos ocultaron el cadáver... y se lanzaron a robar el dinero y alhajas que guardaba el difunto, cuyos funerales se realizaron así abyecta y cobardemente entre el robo y los llantos[4]». Su muerte fué, según el cronista tantas veces citado, «sublime y manifiesto juicio de Dios que permitió que los burladores quedasen burlados, y los arrancó del trato de los humanos en el momento en que creían haber tocado la cumbre de su poderío[5].» «Así se verá», antes había exclamado, «cuán poco valen los planes del hombre, y la narración de los hechos enseñará a detestar la tiranía lanzada a empresas que aspiran a imperecedera fama en el curso de una vida tan efímera y falaz como la humana[6].»

Las mismas noticias, con ligeras variantes, se hallan en otros historiadores del período, como Mosén Diego de Valera, en su *Memorial de diversas hazañas*, y Diego Enríquez del Castillo, en su *Crónica del rey D. Enrique el Cuarto*.

Sus sentenciosas palabras se asemejan bastante a las de Palencia. Así, hablando de la muerte de D. Pedro Girón, dice Valera: «e ansí nuestro Señor quebrantó la elacion e soberbia de aqueste caballero, en quanto los hombres deben tomar enxemplo para no querer subir en mas alto de quanto les conviene por la sobervia e vana presunción, que las mas veces derribaron a quier que las toma, como sea por Dios desamado, por lo cual el ángel del cielo cayó, e el hombre del paraiso fué echado, la torre de Babilonia derribada, e Golias muerto[7]»; y Enríquez del Castillo: «Pero como los juicios de Dios son de tan altos misterios y profundos secretos, puesto que los hombres proponen, el infinito poder de su providencia dispone lo que le plasce. E así, como el Maestre de Calatrava viniese con aquel pro-

1. *Ibid.*, pág. 252.
2. *Ibid.*, pág. 253.
3. *Ibid.*, pág. 254.
4. *Ibid.*, pág. 253.
5. *Ibid.*, pág. 252.
6. *Ibid.*, pág. 247
7. *Bib. Auts. Esps.*, t. LXX, pág. 39.

Digitized by Google

pósito de casar con la hermana del Rey, e no queriendo Dios lo concertado, e no dando lugar a tan grand falsedad, súpitamente le tomó en el camino el mal de la muerte, en tal manera, que dentro de diez dias murió, mas con poca devoción, que como cathólico Christiane debia morir, en tal manera, que su dañado propósito no pudo aver efecto, ni alcanzar lo que procuraba[1]. »

Refiriéndose al fallecimiento del Marqués de Villena, Valera escribe : « En el qual tiempo nuestro señor quiso que el Maestre de Santiago no viese el casamiento por el Rey de Portugal tanto deseado en daño universal destos Reynos, porque en él se verificase aquella sentencia del santo Job que dice : *Dios disipa los pensamientos de los malos, porque sus manos no puedan acabar lo que desean.* E su voluntad fué que de la misma enfermedad de que murió el Maestre de Calatrava, su hermano, muriese él[2] », y Enríquez del Castillo relata y prorrumpe de este modo : « Entretanto que este trato se hacía, adolesció el Maestre de una grave apostemación en la garganta, echando mucha sangre por la boca, de que murió, pero los suyos lo tuvieron encubierto, hasta que la fortaleza fué entregada. ¡O Maestre de Sanctiago, que tanta gargantería e hambre tuviste en este mundo, para abarcar señoríos! ¡tantas congoxas, fatigas y astucias por regir e mandar en Castilla! ¡tantos rodeos disolutos y deshonestas formas para subir a ser Maestre! Dime agora, enemigo de tu alma, desipador de tu fama, perseguidor de tu Rey, que te hizo perseguidor del Reyno en que naciste e fuiste criado, la pujanza de tu poder, la grandeza de tu estado, las muchas fortalezas e villas que usurpaste, los títulos de nobleza que adquiriste, ¿qué te aprovecharon, quando una pequeña apostemación en la garganta, un mal de tan poca fuerza ansi tan prestamente, sin armadura ninguna, te venció e agenó del mundo, e privó de lo que tenias, e te destruyó la vida, e apartóte el cuerpo del ánima[3]? »

Obsérvese cómo se vale Jorge Manrique en esta estrofa, lo mismo que en las que la preceden, de la palpitante historia de su época, y qué fielmente saca de ella las deducciones cristianas acerca de la instabilidad de la fortuna mundanal, pues

aquella prosperidad
que tan alta fue sobida
y ensalçada,
que fue sino claridad
que estando mas encendida
fue amatada?

ERASMO BUCETA.

1. *Ibid.*, pág. 154.
2. *Ibid.*, pág. 89.
3. *Ibid.*, pág. 220.

Digitized by Google

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Une « velada » en l'honneur de Henri Mérimée.

Le 25 avril dernier, l'Institut Français de Madrid inaugurait le cycle annuel de ses conférences de Pâques, par une séance solennelle consacrée à la mémoire de son ancien directeur, le regretté M. Henri Mérimée. Dans la grande salle de l'Institut, complètement pleine, devant le portrait d'Henri Mérimée, qui restera désormais auprès de celui de son père, des orateurs espagnols et français rendirent un éloquent hommage au disparu. Ce fut une manifestation très émouvante, à la fois des sympathies et des regrets personnels laissés par Henri Mérimée, et des amitiés solides gagnées par cet Institut français auquel il avait consacré toutes ses forces.

Sur l'estrade, avaient pris place aux côtés de M. le comte de Peretti de la Rocca, ambassadeur de France, qui présidait, M. Callejo, ministre de l'Instruction publique, représentant S. M. Alphonse XIII; M. Dresch, recteur de l'Académie de Toulouse; M. Pierre Paris, membre de l'Institut, directeur de l'Institut français; M. Ramón Menéndez Pidal, professeur à l'Université de Madrid et au Centro de Estudios Históricos et directeur de l'Académie Espagnole; M. Henrique Díez Canedo, critique littéraire et dramatique du journal *El Sol*, qui apportait à Henri Mérimée l'hommage de la jeune littérature espagnole; M. Marcelino Santa Maria, membre de l'Académie des Beaux-Arts, délégué de la cité de Burgos; M. Vicente García de Diego, membre de l'Académie espagnole, ancien professeur de l'Institut (Lycée) de Burgos qu'il représentait.

Après que M. l'Ambassadeur eut ouvert la séance, M. Pierre Paris lut ou résuma un grand nombre de précieux messages reçus par les organisateurs. Citons notamment les télégrammes de M. Rodrigo de Sebastián, au nom des professeurs des cours hispano-français de Burgos, de la Députation provinciale, de l'Athénée, de l'Instituto (Lycée) de Burgos; les lettres émouvantes du recteur de l'Université, du sculpteur Benlliure, du Dr Marañón, empêchés d'assister à la cérémonie; enfin, non content de se faire représenter par le ministre de l'Instruction Publique, S. M. le Roi avait bien voulu charger son secrétaire, le marquis de Torres de Mendoza, de l'associer personnellement à l'hom-

Digitized by Google

mage, exprimant ses regrets d'être absent de Madrid au jour fixé. M. Paris prononça ensuite l'éloge du mort :

En pleine jeunesse, en pleine activité, le Directeur de la section toulousaine a été enlevé à notre Institut par un mal terrible contre lequel tous les efforts de la science et de l'affection, et son courage stoïque ont été impuissants. La nouvelle de cette mort donna lieu, vous vous en souvenez, à des manifestations de deuil et de regrets auxquelles ne manqua pas celle de S. M. le Roi d'Espagne. Aujourd'hui l'Institut français et ses amis viennent rendre un solennel hommage de respect et de gratitude à Henri Mérimée, comme ils le rendirent à son père il y a quelques mois.

La vie d'Ernest Mérimée fut celle d'un grand professeur, d'un habile administrateur et d'un littérateur de grand talent. Il avait créé l'enseignement de l'espagnol en France, les cours de vacances de Burgos et la section toulousaine de l'Institut français en Espagne ; l'admiration alla tout naturellement vers ce grand esprit et ce grand initiateur. La trop courte vie de Henri Mérimée ne lui a pas permis de remplir toute sa destinée comme le fit son illustre père : son œuvre littéraire est réduite à une thèse doctorale qui fut très favorablement accueillie, à d'importants travaux de traduction et à des articles de revues qui mirent en évidence sa haute personnalité d'hispanisant ; de plus compétents que moi vous diront quelles espérances de tels écrits permettaient encore de concevoir, bien qu'il ait volontairement sacrifié son rôle d'érudit et de critique à son rôle d'administrateur.

Son œuvre administrative, pour si courte qu'en ait été la durée, suffirait d'ailleurs à assurer sa mémoire. Depuis longtemps confident et collaborateur de son père, lui seul pouvait remplacer le fondateur de l'Institut français, dont il connaissait les conceptions et les rêves aussi bien que les réalisations. La succession, lourde pour tout autre, lui fut légère. Les jours que nous traversons sont difficiles ; l'argent ne va plus sans quelque peine aux entreprises intellectuelles ; le temps n'est pas propice aux grandes initiatives ; et que les institutions anciennes vivent honorablement, c'est déjà un grand succès pour ceux qui les dirigent. Henri Mérimée, dont l'ambition pour l'œuvre toulousaine était grande, et dont l'activité était capable de soutenir et réaliser toute l'ambition, dut se restreindre. Du moins put-il conserver à sa section d'enseignement l'importance que lui avait donnée son père et l'améliorer même heureusement par le détail.

Car, me semble-t-il, c'est son soin très particulier, sa passion du détail qui donnait à mon regretté prédécesseur une grande part de son originalité. Jamais il n'eût pris pour devise : *De minimis non curat prætor !* S'il étendait jusqu'aux moindres détails, aussi bien matériels qu'intellectuels, son souci d'organisation, d'inspection et de direction, c'est que de la perfection de ces détails devait résulter la perfection de l'ensemble. Ayant pendant la grande guerre rendu de sérieux services dans l'armée auxiliaire, il avait gardé de ses fonctions d'intendance de très heureuses habitudes d'ordre hiérarchisé, et l'on était sûr, lorsqu'il s'occupait d'organiser quelque chose, que rien ne pécherait dans cette élégante organisation.

De là, la régularité impeccable avec laquelle a fonctionné l'Institut ; de là, le choix parfait des professeurs soumis à une exacte discipline de collaboration, l'élaboration raffinée des programmes des cours pratiques de

Digitized by Google

français rigoureusement appropriés à chaque catégorie d'étudiants, aussi bien que l'adoption des sujets de conférences publiques toujours les mieux choisis pour faire connaître à nos amis de Madrid la France historique, littéraire et artistique. De là surtout, la préparation toujours heureuse dans sa minutie de la série de conférences de Pâques, auxquelles Henri Mérimée s'attachait avec amour. Il voulait que la part la plus exacte et la plus équitable fût donnée aux diverses branches du savoir humain, et les grands savants de tout ordre : médecins, biologistes, physiciens et chimistes, mathématiciens, furent appelés à parler dans cette enceinte au même titre que les géographes, les historiens, les philosophes, les pédagogues, les critiques et aussi les littérateurs. C'est même là que s'affirmait de la façon la plus heureuse l'esprit de compréhension du Directeur, et vous vous rappelez avoir entendu ici plusieurs des plus jeunes et, comme on dit, des plus talentueux parmi les écrivains d'avant-garde de notre temps fécond en audaces de pensée et de style. Bien plus, et ce n'est pas là le titre pour nous le moins précieux, Mérimée eut l'initiative d'adjoindre à ces belles équipes françaises des maîtres de la chaire et de la littérature espagnole ; il a créé sur ce point une belle tradition que nous saurons maintenir.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que toutes les occasions semblaient bonnes au Directeur pour intéresser Madrid et la province à l'œuvre de l'Institut. Nombreux ont été par exemple les concerts où, grâce à lui, se sont fait applaudir chez nous de notables artistes français de passage. Et puis-je ne pas rappeler cette séance sensationnelle où Mérimée presque mourant trouva la force de se traîner jusqu'ici pour recevoir et haranguer S. M. Alphonse XIII qui voulait bien nous faire l'honneur de venir écouter le récit des exploits africains du Commandant et de Mme Delingette. L'auguste présence devait être la suprême récompense de cette vie trop tôt moissonnée.

Lui-même payait de sa personne : il était un conférencier plein de verve autant que de savoir. L'accent de terroir de sa sonore voix toulousaine était comme un charme de plus à son enseignement où le sérieux discours s'entremêlait de saillies pittoresques pour le grand plaisir de l'auditoire qui, dans cette salle toujours trop étroite, fit à sa suite de suggestifs voyages à travers les provinces de France. Les grandes villes espagnoles l'entendirent comme la capitale, et toujours sa parole fut écoutée avec la même attention et le même succès.

Avec la même habileté souveraine qu'il veillait aux conférences madrilènes, il maintenait en prospérité les cours de vacances de Burgos ; comme Ernest Mérimée, le fondateur, Henri était aimé à Burgos : la présence à nos côtés du grand peintre burgalais Santa María en est la meilleure preuve ; et comme lui sans doute il fût devenu citoyen adoptif de cette belle ville généreuse où tous les ans une colonie de jeunes gens de nations diverses vient apprendre de maîtres français et espagnols, à parler la plus sonore et la plus riche des langues et respirer l'air héroïque du pays des épopées.

Son activité était si grande et sa connaissance de l'Espagne si étendue que M. l'Inspecteur général Petit Dutaillis, Directeur de l'Office des Universités et Ecoles Françaises à l'Etranger, lui confia le soin de le représenter

Digitized by Google

à Madrid et de l'informer du mouvement universitaire et scolaire dans ce pays. Ses rapports périodiques, toujours bienveillants pour l'Espagne, et son effort de rénovation éducatrice, étaient aussi précis et instructifs qu'agréables de forme : ils n'avaient d'égaux que ceux qu'il adressait aux Affaires étrangères sur les occupations de sa charge, et je sais que les uns et les autres étaient si exceptionnellement goûtés, qu'on les lisait tous d'un bout à l'autre.

Parmi nous, Henri Mérimée comprenait son rôle de directeur comme très étendu et très varié ; avec la même ardeur qu'il mettait à organiser cours et conférences, il s'appliquait tout particulièremenl à remplir ses agréables devoirs de représentation. Admirablement secondé par une femme dont la simplicité et la bonté n'ont d'égaux que le tact et le goût, il ouvrait souvent et largement son salon à la société espagnole et française la plus distinguée ; il en faisait les honneurs avec une cordialité pleine d'humeur, et tel qui y entrait indifférent, par courtoisie mondaine, en sortait avec de vrais sentiments d'ami. Car si Henri Mérimée, dont l'autorité était susceptible et parfois un peu rude, n'eut pas que des amis, il eut pourtant beaucoup d'amis : d'abord tous les élèves de l'Institut, qui lui ont manifesté leur respectueuse affection en lui remettant les insignes de la Légion d'honneur ; puis de nombreux collègues et camarades de l'Université et de l'Ecole Normale. L'un de ces derniers vient de lui consacrer dans l'Annuaire de cette Ecole une notice touchante où les qualités de son cœur sont exaltées au niveau des dons de son esprit.

Tel était, Messieurs, le Directeur dont l'Université de Toulouse m'a fait l'honneur redoutable de me confier la succession, afin que les deux sections de l'Institut puissent désormais vivre une vie plus intime et fraternelle pour le plus grand bien, pense-t-on, de l'une et de l'autre. Tel n'était pas l'ordre qu'eût voulu la nature ; il n'est pas juste que presque à la fin de ma carrière je remplace un homme encore presque au début de la sienne. Comme Ernest Mérimée avait certainement rêvé jadis d'associer son fils Henri à sa direction pour la lui léguer à l'heure de sa retraite, rêve si heureusement réalisé, de même certainement, Henri Mérimée voyant son fils Paul déjà très épris de l'Espagne et fort attaché aux études hispaniques, songeait au jour où il pourrait en faire son continuateur. Quelle dynastie, Messieurs, et combien la Fortune est cruelle qui a si brusquement détruit tant de brillantes réalités et de si lumineux espoirs ! Mais la Fortune a des retours ; déjà j'ai pu rattacher Paul Mérimée (que ce soit pour de longues années !) aux cours d'été de Burgos, et l'avenir peut être beau pour un jeune hispanisant qui porte un tel nom et un tel héritage.

Pour moi, le meilleur hommage que je puisse rendre à mon prédécesseur, c'est de m'engager à perpétuer sa mémoire, comme celle de son père, dans cet Institut qui doit rester si plein d'eux, et tâcher que leur œuvre ne périclite pas entre mes mains. A côté du portrait de son père nous avons placé le sien ; ce sont deux modestes images, trop modestes pour la valeur de ceux qu'elles nous rappellent ; nous ferons effort pour qu'elles ne soient que provisoires, car ils sont de ceux qui ont mérité les honneurs du bronze. Mais ces effigies peuvent disparaître de nos murs : ce qui restera, c'est ce qu'ont créé et fait vivre ce père et ce fils si étroitement unis dans le service

Digitized by Google

et l'amour de la France et de l'Espagne; l'Espagne et la France ne formaient vraiment pour eux qu'une même patrie, qui est aussi la mienne et que je me suis depuis longtemps engagé à servir et à aimer comme eux, passionnément.

M. le Recteur Dresch prit ensuite la parole. Il commença par évoquer, d'une façon très émouvante, la saison des conférences de 1926, à laquelle il avait assisté, avec ses tragiques contrastes: une saison exceptionnellement brillante, au cours de laquelle S. M. Alphonse XIII avait honoré l'Institut de sa présence; Henri Mérimée déjà mortellement atteint, mais l'organisant et présidant jusqu'au bout et ne se reposant qu'à l'extrême limite de ses forces. Ce même stoïcisme, on put l'admirer ensuite à Toulouse, où, jusqu'aux dernières heures de sa vie, Henri Mérimée ne cessa de travailler et de suivre, dans ses moindres détails, la vie de l'Institut.

M. Dresch rendit ensuite hommage à l'œuvre si féconde qu'avait réalisée à Madrid Henri Mérimée, digne continuateur de son père, et admirablement secondé par la compagne de sa vie. Il se félicita enfin de voir l'œuvre interrompue confiée à un homme de la valeur de M. Paris, qu'il remercia d'avoir accepté cette nouvelle charge, remerciant aussi tous les collaborateurs et amis de l'Institut, Français et Espagnols, grâce auxquels cette maison continuera à vivre et à prospérer comme Henri Mérimée le souhaitait.

L'illustre peintre M. Santa María parla au nom de la cité de Burgos; dans une éloquente improvisation, il rappela le rôle glorieux de Burgos dans l'histoire de la reconquête et dans les fastes de la Castille, et les raisons qui justifiaient le choix de la vieille capitale comme centre des cours de vacances hispano-français. Il rendit hommage à l'action de ces cours, création d'Ernest Mérimée et qui durent tant à l'activité de son fils. Il évoqua les liens anciens et multiples qui existèrent entre Burgos et la famille Mérimée, il dit enfin la douleur qu'avait causée dans la ville du Cid la mort d'un homme qui représentait la fraternité, le respect, la cordialité dans les relations intellectuelles entre l'Espagne et la France: « Avec des hommes comme celui-là, les frontières seraient inutiles, et la fraternité des peuples deviendrait une réalité. »

M. Díez Canedo, le délicat poète et critique, prit ensuite la parole. Tout en se défendant, avec une modestie excessive, de parler autrement qu'en son nom personnel et comme ami de Henri Mérimée, il montra combien il était qualifié pour retracer les rapports de Henri Mérimée avec les écrivains espagnols contemporains. Après avoir opposé la vieillesse heureuse d'Ernest Mérimée et la carrière brusquement interrompue de son fils, après avoir fait le portrait le plus finement nuancé, il le loue de ne pas s'être confiné dans ses fonctions officielles et dans l'étude du passé. Il insista sur sa curiosité d'esprit, sa sympathie pour les tendances les plus modernes, sa participation effective à la vie

Digitized by Google

littéraire madrilène. Il souligna quelle conception large et féconde Henri Mérimée eut de sa mission, choisissant avec le tact le plus sûr les conférenciers qu'il appelait à Madrid, excellant à les recevoir, à les mettre en rapports personnels avec leurs collègues espagnols. Rien de plus noble, rien de plus utile que ces amitiés entre Espagnols et Français, nouées ou affirmées grâce à lui, et qui sont le meilleur agent de compréhension mutuelle entre les peuples.

Voici le texte de l'allocution de M. Menéndez Pidal :

Ya va a hacer casi 30 años, cuando yo era doctor novely fuí a continuar mi vida de estudiante a Toulouse, en la acogedora casa de D. Ernesto Mérimée, de la rue des Chalets, que era allí como mi segundo hogar. Empecé a conocer en rápida visita de vacaciones al muchacho Enrique Mérimée, que entonces iba a entrar en la École Normale Supérieure.

Desde entonces fueron cada día creciendo mis relaciones con aquel joven, que en certeros pasos, tras las huellas de su ilustre padre, avanzaba con el mayor provecho en los estudios literarios, especialmente en los españoles.

Pronto desde sus 29 años, comenzó una serie de doctas publicaciones cuyo asunto principal fué estudiar uno de los centros literarios españoles de mayor importancia en los siglos XVI y XVII : la ciudad de Valencia. En libros voluminosos y en artículos breves Enrique Mérimée ilustró con gran novedad y expuso con arte y atractivo toda la vida cultural de Valencia, sus academias, sus espectáculos, sus bibliotecas, sus literatos : Artieda, Vives, Francisco Tárrega, Gaspar Mercader, Carlos Boil, Guillén de Castro. Al lado de este asunto principal trataba varios otros eruditos o de vulgarización en que daba a conocer notables momentos poéticos y novelísticos del siglo XVI, sugestivos episodios de la literatura de viajes, obras maestras del teatro español, etc.

La personalidad de don Enrique Mérimée se afirmaba crecientemente, así que cuando la actividad de su padre empezó a necesitar el reposo que exigen los años, la del hijo iba substituyéndola, sin que nos permitiese advertir el cambio, sin que nos dejase apenas sentir el retiro a que propendía el viejo maestro.

El hijo heredaba del padre muchas de sus dotes personales mas valiosas, desde la intensa laboriosidad y la conversación matizada y atractiva, hasta la erudición hispánica y el talento de hábil escritor. Nada más natural que le heredase tambien, primero en la cátedra de la Facultad de Letras de Toulouse, en la organización de los cursos de vacaciones de Burgos y después en la dirección de este Instituto Francés de Madrid, en su sección tolosana.

En todas estas tareas que los españoles recordamos con gratitud, don Enrique Mérimée parecía asegurar la continuidad natural, durante muchos años, de la dirección fecunda que don Ernesto había impreso a los estudios hispánicos en nuestra nación vecina. El nombre Mérimée representaba ya una verdadera dinastía en el hispanismo francés. ¡Quién podía presumir que esa continuidad iba a ser truncada bruscamente y en seguida!

En la primavera del año pasado, D. Enrique Mérimée, que llevaba enfermo ya varias semanas, me avisó que iba a operarse a Toulouse y que

Digitized by Google

deseaba antes despedirse de mí. Le hallé en cama, pero su aspecto general no denunciaba gravedad en su estado. Su conversación, ora se preocupaba por las tareas de los trabajos eruditos en preparación o por la marcha del Instituto Francés, ora se dilatada con alegre afluencia y maliciosa ironía al tanto de todas las menudencias de la vida diaria que nos rodeaba. Podía creerse que nada de particular le ocurría; nada había cambiado en el; ni su compostura personal esmerada como siempre, ni su mirada lúcida denunciaban un hombre rendido por la enfermedad. Sólo una palidez extraña desmentía toda aquella viveza de expresión y ponía un sello mortal a la animación de aquel semblante.

Cuando salí de la habitación del enfermo, la despedida pesimista de su esposa agravó mi impresión personal, y me hizo sentir toda la profundidad afectiva que para mí había de tener aquella conversación de episodios literarios y mundanos, aunque en apariencia no difería de cualquier otra de las que habíamos sostenido antes.

Salí lleno de amargura de aquella animada entrevista. Hacía muy poco más de dos años que habíamos despedido en la estación del Norte los restos mortales de D. Ernesto, fallecido entre nosotros, que iban a recibir sepultura en Toulouse. El hijo nos abandonaba también para siempre al emprender su viaje a la misma ciudad.

Entonces, como ahora que le conmemoramos, no podía menos de recordar cuantas veces Enrique Mérimée había estado a mi lado en tantas y tan variadas situaciones de la vida, que por un aspecto o por otro, tomaban entonces el carácter de imborrables: en las clases de la Universidad de Madrid; en los trabajos del Centro de Estudios Históricos del cual era visitante asíduo y colaborador; en las sesiones de la Academia Española, la cual le había nombrado individuo correspondiente; en mi visita a campos de batalla de la gran guerra, en Verdun, donde le hallaba vistiendo el uniforme de la intendencia militar; en mi doctorado honorario de la Universidad de Toulouse, donde me saludaba solemnemente, evocando mis recuerdos más gratos, sin olvidar entre ellos el que sabía serlo tanto para mí, de las cumbres nevosas del Guadarrama, las que tambien conmigo había frecuentado.

Renuevo ahora aquí en público mis emociones de entonces porque ahora debo, avivándolas, saludar la memoria del malogrado amigo en nombre de la Universidad de Madrid, en el del Centro de Estudios Históricos y en el de la Real Academia Española, corporaciones en las que Mérimée contaba con las más amistosas simpatías.

Todos sentimos como una gran desgracia de nuestras relaciones culturales hispano-francesas la interrupción brusca e inesperada de esta continuidad de iniciativas y de trabajo que en la familia Mérimée se daba. Por eso, nuestro pensamiento se dirige ahora a la joven viuda que ve a su lado hijos ya crecidos en quienes por fortuna se continúan las dotes y los estudios mismos del padre y del abuelo, haciéndonos creer que la fecunda dirección familiar solo se habrá interrumpido pasajeramente. Los buenos amigos del hispanismo francés le enviamos desde aquí nuestros votos de aliento y de esperanza.

Aunque Enrique Mérimée ha muerto al empezar la época mejor de su

Digitized by Google

trabajo, es inolvidable lo mucho que le debemos. Sus obras renuevan importantes aspectos de la historia literaria y dan a conocer en lengua francesa obras valiosas de la literatura española. Especialmente brillantes en resultados han sido también los seis años que consagro en este Instituto a organizar con éxito creciente los cursos y conferencias que todos recordaremos siempre, en los cuales se nos daba a conocer lo más selecto de la vida francesa. La actividad del escritor y del organizador fué toda consagrada a esa gran obra de hacer que los pueblos se conozcan y se estimen, a esa humanitaria obra de solidaridad que une a todos los pueblos, y más a dos pueblos vecinos como Francia y España cuya historia corrió siempre en necesarios contactos.

M. le Ministre de l'Instruction Publique prononça une brève, mais très émouvante allocution. Il déclara que de toutes façons il aurait eu à cœur d'assister à la cérémonie pour apporter son hommage personnel à un homme qu'il avait pu bien connaître et pour lequel il éprouvait autant de sympathie que d'estime. Mais sa présence obéissait en outre au désir exprimé par S. M. le Roi qui serait venu lui-même s'il s'était trouvé à Madrid; S. M. tenait en effet à rendre un tribut particulier de sympathie et de regret à l'illustre hispanisant. (*Applaudissements.*) Il ajouta que tout le gouvernement s'associait également à l'hommage, car Henri Mérimée, par son labeur infatigable et son amitié sincère pour l'Espagne, était de ceux qui avaient le plus fait pour le rapprochement des deux nations voisines.

Enfin M. l'Ambassadeur de France traduisit éloquemment la reconnaisance de l'Institut français pour les marques de haute bienveillance que lui donnait S M. le Roi, et pour les paroles si amicales de M. le Ministre. Il remercia tous les orateurs qui, de façon diverse, mais avec un égal bonheur, avaient fait revivre la physionomie de Henri Mérimée. A son tour, il salue la mémoire de celui qui fut un bon Français et un grand ami de l'Espagne, et lui promit, comme récompense d'une vie si belle dans sa simplicité laborieuse, la continuité de son œuvre et l'immortalité du souvenir.

Programmes pour les concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1928.

Première question. L'Espagne à travers les historiens espagnols.

1. *Primera Crónica General* (*Nueva Bibl. de Aut. Esp.*, Madrid, 1906) : chapitres 3, 558 à 566, 619, 918 et 919, 1118 à 1130.

2. P. López de Ayala : *Crónica del Rey don Pedro.* Año segundo del reinado, du ch. XIV à la fin (*Bibl. Aut. Esp.*, t. LXVI, p. 417 à 425).

3. Fernando del Pulgar : *Crónica de los Señores Reyes Católicos.* Segunda parte, ch. 53 à 58 (*B. A. E.*, t. LXX, p 306 à 311).

4. Mariana : *Historia de España.* Les six premiers chapitres (*B. A. E.*, t. XXX, p. 1 à 7).

Digitized by Google

5. *B. Feijoó y Montenegro : *Glorias de España*, primera parte (*B. A. E.*, t. LVI, p. 194 à 210).

6. *Rafael Altamira : *Epitome de Historia de España* (Ed. de la « Lectura », Madrid, 1927).

Deuxième question. La vie économique, littéraire et artistique à Séville dans la seconde moitié du XVIe siècle.

1. *Fernando de Herrera, Canciones : *Al sueño; La Soledad; Por la victoria de Lepanto; Al señor don Juan de Austria, vencedor de los moriscos de las Alpujarras ; Por la pérdida del rei don Sebastián; —* Elegía : *A Galatea.*

2. Juan de la Cueva : *Tragedia de los siete Infantes de Lara.*

3. *Cervantes : *Rinconete y Cortadillo.*

4. F. Rodríguez Marín : *El Loaysa del Celoso extremeño* (Sevilla, 1901).

A consulter :

D. Diego Ortiz de Zúñiga : *Anales eclesiásticos y seculares de Sevilla*, tomos III y IV, Madrid, 1796.

J. Gestoso y Pérez : *Sevilla monumental y artística*, t. II et III (Sevilla, 1892).

Schmidt : *Séville* (dans *Les villes d'art célèbres*, H. Laurens, éditeur).

Troisième question : Le mouvement poétique en Espagne, de la fin du XIXe siècle à nos jours.

1. *Rubén Darío. Sus mejores cantos (Bibl. Andrés Bello, Editorial América, Madrid, 1919) ; *Cosas de América; Cosas de España; Cosas de Francia; Meditaciones.*

2. Antonio Machado. Páginas escogidas (Casa editorial Calleja, Madrid) : *Campos de Castilla; La tierra de Alvargonzalez; Proverbios y cantares.*

3. *Francisco Villaespesa. Poesías escogidas (Bibl. Universal, t. 171) : *La poesía de las cosas; Horas de tedio; Ingenuas; Alma española; Ilustraciones bíblicas.*

4. Juan Ramón Jiménez. Segunda antología poética (Colección universal, Madrid, 1922) : *Arias tristes; La soledad sonora; Arte menor; Este Laberinto; Poemas impersonales; Domingos; La frente pensativa; Idilios; Piedra y cielo.*

5. Pedro Salinas : *Presagios* (Bibl. de Indice, Madrid, 1923).

Auteurs supplémentaires :

1. *Quevedo : *El Buscón* (les treize premiers chapitres).

2. *Calderón : 1° *La vida es sueño* (jornadas primera y segunda). 2° *La vida es sueño* (auto sacramental).

Auteur latin : *Epistulae morales ad Lucilium.* Ep. 1, 2, 7, 31, 44, 47, 55, 62, 78 et 122 (n°s 36, 37, 40, 47, 51, 52, 55, 58, 60 et 64 dans les morceaux choisis publiés par P. Thomas chez Hachette).

Le programme du certificat comprend les auteurs marqués d'un astérisque, plus : A. Palacio Valdés, *Años de juventud del Doctor Angélico.*

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Reynaldo dos Santos, *As tapeçarias da tomada de Arzila*, Lisboa, 1925, 78 pages.

On en connaissait depuis longtemps l'existence. Faria e Sousa prétend les avoir vues en 1628. Raczinski et Souza Viterbo, au XIXe siècle, continuent de les mentionner. Mais c'est en 1915 seulement que les deux représentants les plus qualifiés de l'histoire de l'art en Portugal, MM. José de Figueiredo et Reynaldo dos Santos, les ont découvertes à Pastrana. La présence des tapisseries de la prise d'Arzila dans cette petite ville espagnole située à 50 kilomètres de Guadalajara, s'explique par le fait que le duché de Pastrana fut fondé par un Portugais, Rui Gomes da Silva.

M. Reynaldo dos Santos en détermine, avec une rigoureuse précision, l'intérêt documentaire et la valeur artistique. Elles ne peuvent rien nous apprendre sur le Maroc. La représentation de la ville mauresque est de pure fantaisie. Un examen attentif du costume et de l'armement révèle, d'autre part, une influence indéniable de la cour de Bourgogne. Les combattants, protégés par la *brigantine*, sont armés du *fauchart*. Les armures du roi et de l'infant paraissent venir de Tournai ou de Nuremberg. Néanmoins certains détails, notamment la forme spéciale des épées, toutes munies de cette deuxième garde trilobée qu'on appelait en Espagne *puente*, en Portugal *ponte*, et que les Français ne devaient adopter, sous le nom de *pas d'âne*, qu'au XVIe siècle, permettent de soutenir que les cartons — qu'on les attribue ou non à un peintre portugais — n'ont pu être dessinés que dans la Péninsule. En outre M. R. dos Santos, qui tire le plus heureux parti de la chronique de Rui de Pina et de celle de Bernardo Rodrigues, constate une ressemblance frappante entre l'*arraial*, tel qu'il est défini dans le *regimento de guerra* des « ordonnances alphonsines » et le *palanque* (enceinte du camp formée de planches épaisses) qu'on voit représenté sur la deuxième tapisserie. Le critique a également réussi à identifier, outre le roi et l'infant, quelques personnages célèbres, D. Henri de Menezes, futur gouverneur de la ville, et ce D. Duarte de Almeida qui devait, à la bataille de Toro, se faire couper les mains plutôt que de livrer l'étendard royal.

Par une série d'inductions ingénieuses, M. R. dos Santos établit que

Digitized by Google

ces tapisseries de dimensions imposantes (10m sur 4m30) ont dû être exécutées, vers le milieu du XVe siècle, dans les ateliers de Pasquier Grenier à Tournai. Elles ne sont pas exemptes d'une certaine gaucherie qui rappelle la tradition des enlumineurs. Les mêmes personnages, pris à des moments successifs de l'action, figurent deux fois dans une même scène. En outre la double préoccupation de ne laisser perdre aucun détail anecdotique et de concentrer l'attention sur les princes, a conduit l'artiste à déformer naïvement la perspective. On ne lui contestera pas, toutefois, le mérite d'un certain réalisme vigoureux qui fait penser à Nuno Gonçalves.

Quant à l'événement, il convient d'en limiter l'importance. La prise d'Arzila eut sans doute pour conséquence l'occupation de Tanger et la reconnaissance, par Mulei Xeque, de la domination des Portugais dans l'Afrique du Nord. Mais on ne saurait attribuer la victoire au seul mérite d'Alphonse V. Il avait donné, dans les expéditions antérieures, mainte preuve de son incapacité. Il faut, par suite, rabattre des éloges de Camões et de Mouzinho de Quevedo Castello Branco. Le succès de celui qu'on a surnommé à tort « l'Africain » ne s'explique, ainsi que l'a démontré M. David Lopes, que si l'on tient compte des troubles intérieurs qui ont précédé, au Maroc, l'avènement des Beni-Wattâs. Il est possible même que cette réputation usurpée d'un roi qui devait faire si piètre figure sur le champ de bataille de Toro et, peu après, à la cour de Louis XI, ait été systématiquement grossie par une réclame savante.

Les tapisseries d'Arzila représentent, précisément, ce côté officiel et théâtral des campagnes marocaines. On a toujours vu s'affronter, depuis la prise de Ceuta jusqu'au désastre d'Alcacer-Kibir, la politique imprudente des princes et la sage administration des gouverneurs de places que le goût des razzias et la passion du butin n'ont jamais détournés de la diplomatie à l'orientale et de l'espionnage. Il convient, par suite, de compléter l'ouvrage de M. R. dos Santos, où les rois sont en brillante posture, par l'*Histoire d'Arzila* de M. David Lopes, entièrement consacrée à l'œuvre obscure mais autrement efficace des *fronteiros*, véritables agents d'information et de pénétration.

G. LE GENTIL.

Bernal Díaz del Castillo, *Descubrimiento y conquista de Méjico. Narración íntegra de esta epopeya formada con los más brillantes capítulos del príncipe de los cronistas.* Buenos Aires, s. d. (1927?), 448 + 8 pages in-8° (Biblioteca Histórica Ibero-Americana dirigida por D. Carlos Pereyra).

Le nouveau travail de M. Carlos Pereyra a le très grand mérite de mettre à la portée des « honnêtes gens », en un volume maniable et

Digitized by Google

fort soigneusement édité, les passages essentiels de la chronique fameuse de Bernal Díaz. Mais il présente une autre originalité, qui n'est pas moindre.

On sait que nous avons deux états de la *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*, le brouillon original qui est conservé à Guatemala et l'édition procurée par un Père de la Merci, Fr. Alonso Remón, qui d'ailleurs mourut avant d'avoir achevé sa tâche et ne vit pas l'impression du livre à Madrid, en 1632. Cette édition du P. Remón ne donne pas le texte authentique; sans doute, le Mercédaire eut entre les mains une copie faite par les soins de Bernal Díaz et envoyée en Espagne en vue d'une publication qui n'eut pas lieu ; mais il n'hésita pas à s'en écarter sur bien des points, pour des motifs variés, en particulier pour donner une allure plus élégante à un style qui lui paraissait rude et grossier et surtout pour exalter les mérites du chapelain de Cortés, Fr. Bartolomé de Olmedo, son frère en religion. Un des descendants de Bernal Díaz, Francisco Fuentes y Guzmán, se reporta au brouillon et à une seconde copie faite également sous la direction de l'auteur, et il n'eut aucune peine à relever toutes les modifications et toutes les additions dues à « la main pécheresse du saint éditeur », comme dit spirituellement M. Pereyra dans son introduction. Néanmoins, toutes les éditions ultérieures et toutes les traductions reproduisent le texte de Remón ou l'ont pris pour base. Il n'y a que deux exceptions — qui, à proprement parler, n'en font qu'une —, l'édition en deux volumes publiée à Mexico en 1904-1905 par Genaro García et la traduction anglaise de la Hakluyt Society (5 vol., Londres, 1908-1916), faite précisément sur l'édition García.

Genaro García n'a tenu aucun compte du texte de Remón, qu'il considère comme une espèce de faussaire; et il reproduit purement et simplement le brouillon de Guatemala. M. Carlos Pereyra fait observer avec raison que cette méthode eût été la bonne s'il n'y avait pas eu, entre le brouillon et l'édition de 1632, les deux copies dont nous avons parlé et qui sont malheureusement perdues l'une et l'autre; il est probable, en effet, que Bernal Díaz, comme tout le monde, fit sur ces copies un certain nombre de corrections dont on ne peut évidemment trouver trace sur le brouillon. D'accord avec M. Luis González Obregón, M. Pereyra pense donc qu'il n'y a aucune raison de préférer le brouillon de Guatemala, d'ailleurs assez informe, à l'édition Remón et que ni l'un ni l'autre ne représentent le texte authentique. Et ce texte, il a essayé de le reconstituer du mieux qu'il a pu. Il fallait pour cela comparer minutieusement l'édition Remón et l'édition García, afin d'éliminer les interpolations du Mercédaire et de restituer les passages supprimés ou modifiés, tout en respectant les variantes qui pouvaient provenir de la copie envoyée en Espagne, copie corrigée et approuvée par Bernal Díaz lui-même. C'est ce qu'a

Digitized by Google

fait M. Pereyra pour les extraits qu'il nous donne aujourd'hui. Il annonce une édition intégrale de Bernal Díaz; il sera plus aisé, quand elle paraîtra, de juger jusqu'à quel point il a réussi dans cette entreprise délicate. Mais il m'a paru inutile d'attendre sa publication pour signaler une tentative dont l'intérêt n'est pas discutable.

ROBERT RICARD.

Gil Vicente, *Auto da alma, sexta edição, segunda em separado das «obras de devaçam» com um prefácio, notas e glossário* por **Augusto C. Pires de Lima**, Porto, 1926, 78 pages.

Nous possédions déjà une bonne édition complète du théâtre de Gil Vicente — celle de M. Mendes dos Remedios, — une bonne édition partielle — due aux soins de M. Lopes Vieira, toutes deux accompagnées d'un glossaire. M. Aubrey Bell et le comte de Sabugosa avaient, au surplus, édité quelques pièces isolées. En attendant la reproduction en fac-similé du texte de 1562 annoncée par l'imprimerie de la Bibliothèque nationale, M. Pires de Lima, dans un travail qu'il destine surtout aux écoles, nous fournit exactement ce que nous étions en droit de lui demander : une notice claire, un texte bien établi, un commentaire indispensable.

Son introduction répond judicieusement, sinon définitivement aux questions suivantes : le poète est-il né dans le Minho ou dans la Beira? A-t-il reçu l'empreinte de la culture universitaire? Se confond-il avec l'orfèvre de la *custódia*? Ses pièces ont-elles une valeur documentaire? Quelle est dans les *autos* la part du lyrisme et du folklore? Faut-il considérer l'auteur des *Barcas* comme un écrivain moral ou licencieux, comme un apôtre de la tolérance ou de l'intolérance, comme un partisan du libre examen ou de l'orthodoxie? De bons travaux sur la biographie de Gil Vicente ou l'interprétation du texte, particulièrement ceux de Mme Michaëlis et de Braamcamp, facilitaient la tâche de M. Pires de Lima. Sa contribution personnelle n'en est pas moins fort intéressante. On retiendra surtout le parallèle qu'il établit entre les farces, les comédies, les *autos* et le théâtre de Molière. Tout au plus pourrait-on lui reprocher, puisqu'il indique une comparaison entre le *Faust* de Gœthe et l'*Auto da Alma*, d'avoir négligé l'influence possible de Gil Vicente sur les pièces religieuses de Lope, de Calderón et de Tirso.

M. Pires de Lima n'a pas jugé nécessaire de reproduire toutes les variantes de cinq éditions qui avaient précédé la sienne. On ne saurait lui en faire un grief, puisqu'il s'adresse moins aux spécialistes qu'au grand public. Nous le féliciterons, par contre, d'avoir complété son glossaire par des notes que nous voudrions encore plus abondantes, encore plus explicites, car certaines difficultés de ponctuation, de

Digitized by Google

construction et d'interprétation subsistent. Faut-il, p. 54, traduire *hereo* par *herege* ou l'expliquer par un rapprochement avec *principe desherdado*, p. 48? Le mot *affeites*, employé p. 45, correspond-il exactement au sens d'*enfeite ridiculo*, donné par le glossaire? Est-il indispensable, p. 36, de supprimer la virgule après *foi?*

Un commentateur n'a jamais à craindre, en pareille matière, de pécher par surabondance. Nous ne concevons guère une édition annotée de Gil Vicente, auteur difficile entre tous, que sur le type du *Camões lírico* de M. Agostinho de Campos. M. Pires de Lima, encore trop concis à notre gré, se rapproche pourtant de nos habitudes, françaises et répond, dans la grande majorité de cas, aux exigences d'un public d'étudiants. Nous reconnaîtrons d'autant mieux la valeur pédagogique et scientifique de son édition qu'il était particulièrement qualifié, par ses travaux antérieurs d'historien et de philologue, pour l'entreprendre.

G. LE GENTIL.

Lope de Vega's « El Castigo del Discreto », together with a study of conjugal honor in his theatre, by **William Fichter**, Ph. D., professor of Spanish University of Minnesota. Instituto de las Españas en los Estados Unidos. New York City (Columbia University Press), 1925, 283 pages in-8°. $ 2.00.

En rendant compte du livre de M. Américo Castro, *El Pensamiento de Cervantes* (*Bull. hisp.*, 1927, p. 129), je relevais le regret exprimé par l'auteur de ce que ses *Algunas observaciones acerca del concepto del honor en los siglos XVI y XVII* (*Rev. Fil. esp.*, 1916) avaient passé inaperçues. M. Castro s'est trompé. S'il n'a pas été rendu compte de son article, c'est que, malheureusement, on ne parle guère, dans les revues, que des livres; son étude n'en avait pas moins été remarquée, et mise à profit, car, au moment où il notait cette carence, paraissait l'édition dont le titre est reproduit ci dessus, avec une introduction où était repris et fouillé le même sujet à propos d'une pièce de Lope, à cet égard très curieuse, en effet. M. Fichter nous apporte là des conclusions d'autant plus intéressantes qu'elles paraissent appuyées sur un examen exhaustif des *comedias* de Lope où le thème de l'honneur est touché d'une façon ou d'une autre. Il convient de féliciter en même temps M. Fichter et M. Castro.

Le thème de *El Castigo del Discreto* consiste essentiellement dans la correction qu'administre un mari à sa femme en se faisant passer pour l'amant. Il a pu être pris par Lope à Bandello (I, 35), qu'il connaissait si bien et qui semble avoir aussi inspiré une nouvelle analogue de Giraldi Cintio (III, 4), mais qui, comme le note M. Fichter, p. 20, s'est inspiré lui-même de la nouvelle 35 de Marguerite de Navarre (de

Digitized by Google

part et d'autre, l'amant est un moine prêcheur, et l'affabulation, comme l'histoire en gros, est identique). M. Fichter ajoute :

The elements of these various stories... are very old and have existed in the popular and traditional literature of the Orient as well as of Europe.

Le Pogge, les fabliaux, oui, mais l'Orient, j'en doute, et je ne vois pas bien au surplus à quoi il est fait allusion.

Il s'agit d'une *comedia*[1] qui figure dans la *Parte VII* (1617) et qui n'a été réimprimée que juste trois siècles après, par M. Cotarelo y Mori[2], et malheureusement avec des fautes comme il y en a forcément dans des collections où un seul éditeur assume le soin de publier à lui seul beaucoup de textes. D'accord avec M. Montesinos (*Rev. Fil. Esp.*, 1922, p. 402), M. Fichter date la pièce d'avant 1608, mais il précise davantage, en proposant : après 1606.

G. CIROT.

Feliu Elias, *L'Escultura catalana moderna*. Barcelone, 1926, Editorial Barcino (Collection « Enciclopedia Catalunya », vol. 2), 190 pages, 47 figures en 28 planches.

C'est un livre fort intéressant que M. Feliu Elias a consacré récemment à la *Sculpture Catalane moderne*. Il nous montre comment une véritable Renaissance artistique a suivi en Catalogne au XIXe siècle la décadence profonde du XVIIIe. Considérant la Catalogne au sens large du mot, en y rattachant le pays valencien si fécond lui aussi en artistes, il étudie d'abord la sculpture d'école et la sculpture populaire jusque vers 1850, puis il analyse successivement la production des deux derniers quarts du XIXe siècle et du premier quart du XXe. M. Elias montre ainsi l'importance et la valeur des sculpteurs valenciens et catalans dans l'histoire de l'art moderne dans la Péninsule, depuis les artistes académiques comme *Campeny* jusqu'aux contemporains déjà classiques comme les maîtres *Benlliure* ou *Blay*, en passant par les frères *Vallmitjana*, et en finissant par les plus modernes qui cherchent et qui trouvent comme *Maillol* ou *Gargalló*. La sculpture catalane moderne fait bonne figure à côté de celle de France, de Belgique et d'Allemagne. Telle est la conclusion de ce livre élégant, et nous pouvons en croire l'auteur, un Catalan fervent qui connaît bien l'Europe.

E. LAMBERT.

1. M. Fichter nous dit, p. 9 : « Lope had mentioned the play in the first list of *El Peregrino* (1603)... », et p. 12 « ... is first mentioned in the second list of Lope's *comedias* given in his Peregrino, published in 1618 » ; il faut lire « had *not* mentioned ».

2. *Obras de L. de V.* publ. *por la R. A. E.* t. IV des *Obras dramáticas*.

Digitized by Google

CHRONIQUE

— Le tome I des *Estudios eruditos in memoriam de Adolfo Bonilla y San Martín* (1875-1926), avec prologue de Jacinto de Benavente, vient de paraître (1927). C'est un ensemble imposant et important, et nous aurons certainement à dire un mot de quelques-uns au moins des 37 articles (dont huit en allemand et un en français) qui le composent. Signalons tout de suite celui de M. Miguel Artigas sur une nouvelle rédaction des *Coplas de la Panadera*, et trois études de MM. Hills, Lang et Morley, sur des questions de versification (Poème du Cid, Cancionero de Baena, Lope de Vega).

— La *Sammlung romanischer Übungstexte* a commencé sa série espagnole par *Los milagros de Nuestra Señora de Berceo* (*I*), avec glossaire, par Adalbert Hämel, et *Cervantes*, *Drei Zwischenspiele* (*El rufián viudo*, *La guarda cuidadosa*, *El retablo de las maravillas*, avec une brève introduction et des notes par Ludwig Pfandl. Halle, Saale, 1926, Max Niemeyer Verlag. Petits volumes, bien imprimés, commodes, et bon marché (respectivement 1 mark 60 et 2 m. 20)... quand le franc sera au pair.

— *A graded Spanish word book*, compiled by Milton A. Buchanan (Publications of the American and Canadian Committees of Modern Languages, vol. III), Toronto, The University of Toronto Press, 1927; 195 pages. Ce genre d'ouvrage, basé sur la statistique, a été imaginé d'abord pour l'usage des sténographes; mais il peut avoir son rôle en pédagogie. M. Buchanan a dépouillé des *comedias*, des romans, des poèmes, des livres de littérature populaire, des écrits techniques ou journalistiques, et il a dressé la liste des mots les plus courants par ordre de fréquence d'emploi. Il y a d'abord une liste, assez courte d'ailleurs, de mots hors concours; puis, le premier des mots « arranged by order of merit » est le mot *parte*; le n° 6702 et dernier est *sufijo:* celui-ci avec 2 points, celui-là avec 135. Une liste alphabétique rend commode la consultation de ce curieux travail, conçu d'une façon ingénieuse et judicieuse.

G. CIROT.

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

Pages.

AVEZOU (R.). — Rapport à M. le Directeur des Hautes-Etudes hispaniques 174, 283, 351
— Une lettre de M. F. G. Eichoff à Villemain. 298
BERTRAND (J.-J.-A.). — Johannes Fastenrath et l'Espagne 211
— Chronique. 235, 333
BOUILLIER (V.). — Baltasar Gracián, *Oracolo manuale*, traduzzione e commento di Eugenio Mele (bibl.). 324
BOURCIEZ (Ed.) — Amado Alonso, *La subagrupación románica del Catalán* (bibl.). 315
— Xavier de Cardaillac, *Don Quichotte de la Manche par Miguel de Cervantes* (bibl.) 320
BOUSSAGOL (G.). — Angel de Saavedra, duc de Rivas. Essai de bibliographie critique 5
— Henri Mérimée. 121
BUCETA (E.). — Dos papeletas referentes a las « Coplas » de Jorge Manrique . . 407
CIROT (G.). — Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII . 145, 241, 337
— Sur le manuscrit portugais de la Chronique générale » Port. 4 » de la Bibliothèque Nationale de Paris. 199
— Chronique. 141, 237, 334, 428
— Dom Gregori Mª Sunyol, *Introducció à la Paleografia musical Gregoriana* (bibl) 126
— D. Luciano Serrano, *Cartulario de San Pedro de Arlanza* (bibl.). 126
— Aubrey F. G. Bell, *Luis de León* (bibl.) 128
— A. Castro, *El pensamiento de Cervantes*. 129
— C. E Anibal, *Mira de Mescua* (bibl.) 136
— N. Alonso Cortés, *Zorrilla, Poesías* (bibl.) 138
— P. Miguélez, *Catálogo de los Códices Españoles de la Biblioteca del Escorial* (bibl.) 214
— J. F. Montesinos, *Lope de Vega, El Marqués de las Navas* (bibl.) . 218
— E. Bucher Williams, *The life and dramatic works of Gertrudis Gómez de Avellaneda* (bibl.). 224
— E. F. Tiscornio, « *Martín Fierro* » *comentado y anotado* (bibl.) . . 225
— C. Barja, *En torno al irismo gallego del siglo XIX* (bibl.). 227
— G. Tyler Northup, *An introduction to Spanish Literature* (bibl.) . 232
— Nebrija, *Gramatica de la lengua castellana... edited* by J. González-Llubera (bibl.). 318
— W. Fichter, *Lope de Vega's* « *El Castigo del Discreto* » (bibl.) . . 426
COURTEAULT (P.). — La mort du marquis de Mora à Bordeaux. 110
FEGHALI (M.). — L. Halphen, *Peuples et civilisations; Les Barbares* (bibl.) . . . 313
HIRSCHAUER (Ch.). — Bibliographie des travaux de M. Morel-Fatio (supplément). 99
LAMBERT (E). — Feliu Elias, *L'Escultura catalana moderna* (bibl.). 427
Chronique 141
LEGENDRE (M.). — La légende des Batuecas et des Jurdes. 370

Digitized by Google

Pages.

LE GENTIL (G.). — Quelques sources d'Oliveira Martins 255
Chronique 334
— E. Prestage, *The diplomatic relations of Portugal with France, England and Holland from 1640 to 1668* (bibl.) 221
— A. Ferrão, *Teoria da historia; Estudos pombalinos; Antonio Cândido como pensador* (bibl.) 228
— R dos Santos, *A torre de Belem* (bibl.) 317
— G. Boussagol, *Angel de Saavedra, duc de Rivas* (bibl. 326
— R. dos Santos, *As tepeçarias da tomada de Arzila* (bibl.). 422
— Pires de Lima, *Gil Vicente, Auto da Alma* (bibl.). 425
RENAUDET (A.). — Erasme et Juan de Valdés, d'après une publication récente. 293
RICARD (G.). — Un catéchisme de l'Espagnol au Maroc. 300
— L'-C'H. de Castries, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc* (bibl.). 321
— Bernal Díaz, *Descubrimiento y conquista de Méjico, Col.* Carlos Pereyra (bibl.) 423
SARRAILH (J.). — Note sur Gabriel Miró 307

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

Archives. — Rapport à M. le Directeur des Hautes-Etudes hispaniques (**R. Avezou**), p. 174-198, 283-292, 351-369.

Histoire. — La mort du marquis de Mora à Bordeaux (**P. Courteault**), p. 110-120.

Historiographie. — Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII (*suite*) (**G. Cirot**), p. 145-173, 241-254, 337-350. — Quelques sources d'Oliveira Martins (**G. Le Gentil**), p. 255-282.

Bibliographie — Angel de Saavedra, duc de Rivas. Essai de bibliographie critique (**G. Boussagol**), p. 5-98. — Bibliographie des travaux de M. Alfred Morel-Fatio (**Ch. Hirschauer**), p. 99-109.

Nécrologie. — Henri Mérimée (**G. Boussagol**), p. 121-125.

II. Variétés, Notes, Chroniques.

Histoire littéraire. — Sur le manuscrit portugais « Port. 4 » de la Bibliothèque Nationale de Paris (**G. Cirot**), p. 199-210; — Dos papeletas referentes a las « Coplas » de Jorge Manrique (**Erasmo Buceta**), p. 407-412. — Erasme et Juan de Valdés, d'après une publication récente (**A. Renaudet**), p. 293-298. — Johannes Fastenrath et l'Espagne (**J.-J.-A. Bertrand**), p. 211-213 — Note sur Gabriel Miró (**J. Sarrailh**), p. 307-310.

Histoire. — Une lettre de M. F. G. Eichoff à Villemain (**R. Avezou**), p. 298-299 — Un catéchisme de l'Espagnol au Maroc (**R. Ricard**), p. 300-306.

Universités et enseignement. — Programmes de la licence d'espagnol en 1927-1928 (Bordeaux et Poitiers), p. 311. — Programmes pour les concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1928, p. 420. — Une « velada » en l'honneur de Henri Mérimée (p. 413-420).

Chronique. — Rahola, Hardy, Moneva y Pujol, González Palencia, W. Mulertt, L. de Azevedo, Chaves, Cazenave, Gillet, Dom Chevallier, *Hesperis*, Brutails, *Errata*, p. 441-144. — B. Schädel, L.-P. Thomas, A. Schneeberger, P. Cuevas, *R. Acad. esp.*, *Gaceta literaria*, Folch y Torres, Boussagol, H. Courteault, Ballesteros, Dom Chevallier, H. Sée, F. Pujol, J. Fuente, J. Cazenave, M. Núñez de Arenas, R. R. Spaulding, J.-E. Gillet, M. A. Larson, A. Farinelli, C. de Bethencourt, R. Ricard, A. Alonso, *Hispania*, Viñas, *Boletín del Instituto de Filología*, p. 235-240. — Cejador, Eus. Diaz, Rubió y Lluch, *Estudis Universitaris Catalans*, C. Giardini, Puig y Cadalfach, G. de Reparaz, C. de Passos, A. Pérez Lugín, A. H. Krapp, Gertrud Richert, Courtney Tarr, A. Marvaud, D. de Bruyne, López, H. Mérimée, p. 332-336. — Ad. Bonilla, Hämel, Pfandl, Milton A. Buchanan, p. 428.

Digitized by Google

III. Bibliographie.

Dom Gregori Mª Suntol, *Introducció á la Paleografia musical Gregoriana* (**G. C.**), p. 126; — D. Luciano Serrano, *Cartulario de San Pedro de Arlanza* (**G. C.**), p. 126; — Aubrey F. G. Bell, *Luis de León* (**G. C.**), p. 128; — Américo Castro, *El Pensamiento de Cervantes* (**G. C.**), p. 129; — C. E. Anibal, *Mira de Mescua* (**G. C.**), p. 136; — N. Alonso Cortés, *Zorrilla, Poesías* (**G. C.**), p. 138.

P. Miguélez, *Catálogo de los Códices Españoles de la Biblioteca del Escorial* (**G. C.**), p. 214; — J. Montesinos, *Lope de Vega, El Marqués de las Navas* (**G. C.**), p. 218; — E. Prestage, *The diplomatic relations of Portugal with France, England and Holland from* 1640 to 1668 (**G. Le Gentil**), p. 221; — E. Bucher Williams, *The life and dramatic works of Gertrudis Gómez de Avellaneda* (**G. C.**), p. 224; — Eleuterio F. Tiscornio, « *Martín Fierro* » *comentado y anotado* (**G. C.**), p. 225; — C. Barja, *En torno al lirismo gallego del siglo XIX* (**G. C.**), p. 227; — A. Ferrão, *Teoria da historia; Estudos pombalinos; Antonio Cándido como pensador* (**G. Le G.**), p. 228; — G. Tyler Northup, *An introduction to Spanish Literature* (**G. C.**), p. 232.

Louis Halphen, *Peuples et civilisations : les Barbares* (**Michel Feghali**), p. 313; — Amado Alonso, *La subagrupación rómanica del Catalán* (**Ed. Bourciez**), p. 315; — Reynaldo dos Santos, *A Torre de Belem* (**G. Le Gentil**), p. 317; — Nebrija, *Gramatica de la lengua Castellana..., edited* by J. Gonzalez Llubera (**G. C.**), p. 318; — Xavier de Cardaillac, *Don Quichotte de la Manche par* Miguel de Cervantes Saavedra (**Ed. Bourciez**), p. 320; — L^t-C^l H. de Castries, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc* (**R. Ricard**), p. 321; — Baltazar Gracián, *Oracolo manuale, traduzione e commento di* E. Mele (**V. Bouillier**), p. 324; — Gabriel Boussagol, *Angel de Saavedra, duc de Rivas* (**G. Le Gentil**), p. 326.

R. dos Santos, *As tapeçarias da tomada de Arzila* (**G. Le Gentil**), p. 422; — Bernal Díaz, *Descubrimiento y conquista de Méjico* (**R. Ricard**), p. 423; — Gil Vicente *Auto da Alma, prefácio notas e glossário* por Aug. C. Pires de Lima (**G. Le Gentil**), p. 425; — *Lope de Vega's « El castigo del Discreto »*, by William Fichter (**G. C.**), p. 426; — Feliu Elias, *L'Escultura catalana moderna* (**E. Lambert**), p. 427.

IV. Gravures.

Ms portugais de la Chronique générale (Bibl. Nat. Paris « Port. 4 », p. 201, 203 204. — Ms Esc. 4. H. 13 (Chronique de Juan de la Peña, dernière page), p. 215.

1er octobre 1927.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire*,
G. RADET *directeur-gérant*.

7.459. — Bordeaux. — Impr. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11. — 1927.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Digitized by Google